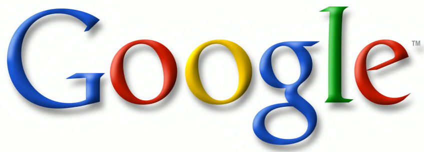






HISTOIRE

DE LA

POÉSIE SCANDINAVE.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET JOUAUST,
Rue Saint-Honoré, 315.

HISTOIRE

DE LA

POÉSIE SCANDINAVE.

PROLÉGOMÈNES.

Par M. Édélestand Du Méril.

PARIS,
BROCKHAUS ET AVENARIUS,
60, RUE DE RICHELIEU.

1839

PRÉFACE.

Par une de ces inspirations qui n'appartiennent qu'au génie, quelques hommes avaient déjà pressenti qu'au sein de ce désordre confus où semble s'agiter l'histoire règne une loi nécessaire qui assigne aussi un terme à la vie des peuples, une loi qui les pousse en avant par d'invisibles voies, et, leur destinée remplie, les précipite dans une inévitable décadence. Mais le jour de ces croyances n'était pas encore arrivé; les idées de Vico restaient ensevelies dans ses formules bizarres, comme dans une langue étrangère qu'il n'était donné qu'à notre siècle de lire, et le génie de Bossuet n'aboutissait qu'au factum sublime d'un prêtre catholique. Il y eut bien dans quelques salons d'imperturbables athées, qui, conséquents à la haine qu'ils avaient déclarée à Dieu, voulurent le détrôner aussi de l'histoire, et arrivèrent au fatalisme à force d'incrédulité; mais leurs opinions n'étaient au fond que des thèses d'éloquence et de blasphème; elles ne s'élevaient pas même à la hauteur d'un paradoxe.

1

Il fallait toutes les inexplicables catastrophes de notre révolution, tant d'immenses événements accomplis par des mains si misérables, et des hommes si puissants dont la destinée venait échouer contre un grain de sable, pour rapprendre à l'esprit humain un peu de modestie et de foi. De pareils enseignements ne pouvaient être perdus. L'intervention incessante de Dieu dans les développements de l'humanité n'est plus niée que par les derniers sectateurs d'une philosophie morte avec le siècle passé ; l'histoire a pris l'importance que la théologie s'était réservée pendant le moyen âge. Beaucoup sans doute n'ont point l'intelligence de leurs convictions ; beaucoup ne voient dans le passé qu'un plaidoyer pour l'avenir qu'ils désirent ; s'ils mettent Dieu à la tête de l'humanité, c'est pour l'enrôler dans leur bande, et donner un droit divin à leurs idées. Trop souvent des esprits systématiques oublient que l'intelligence des faits ne peut précéder leur connaissance ; trop souvent, au lieu de chercher dans les causes qui les ont produits la loi qui les domine et les explique, on la superpose violemment au passé, et l'on fait des pamphlets avec l'histoire. Tout informe qu'elle soit encore, une science nouvelle ne nous en est pas moins acquise, la physiologie de l'Humanité, et l'œuvre à laquelle les historiens sont désormais appelés est de la perfectionner en lui donnant pour base une critique intelligente des faits, non de ces accidents qui n'ont qu'une existence locale et passent sans laisser de traces après eux, parce que rien ne les avait préparés, mais des faits généraux, essentiels, qui arrivent à leur heure, et marquent dans la vie des nations.

Toutes les formes sous lesquelles se manifeste l'activité humaine importent donc à la philosophie de l'his-

toire, et cependant elle ne se préoccupe que d'une seule, du développement politique des peuples. A la vérité, des individus ne deviennent une nation que lorsque les intérêts particuliers qui les rassemblent se sont subordonnés aux lois de l'intérêt général, lorsque l'égoïsme de chacun s'est soumis à la force, sinon à la raison de tous; en un mot, c'est le Gouvernement qui constitue le Peuple, et il devait sembler naturel de chercher dans ses développements l'expression de la vie nationale. Mais beaucoup de Gouvernements ne sont pas organisés d'une manière normale; ils sont inconséquents à leur principe par la faute du législateur. Les changements que des volontés excentriques les forcent de subir le faussent souvent jusque dans ses bases, et une partie du peuple, la plus nombreuse, la plus vivace peut-être, se trouve exclue de toute participation à son histoire. D'ailleurs, une large part dans les révolutions politiques appartient au caprice des individus, et à ces accidents trop personnels pour se rattacher à des lois générales. Ces influences étrangères à la vie réelle des peuples, l'histoire les ignore ou ne saurait les apprécier (1). Elle connaît l'action des États voisins, mais son importance lui reste également cachée; elle en recueille les témoignages éclatants, mais ce qu'elle a de sourd, de continu, de moral, ce qu'elle ajoute de force aux idées, ce qu'elle donne de puissance et d'audace aux individus, et d'impatience ou de faiblesse aux Gouvernements, échappe à tous les calculs et à toutes les perspicacités. L'histoire politique, c'est une biographie incomplète

(1) Elle ne saura pas quelle influence eurent le courage de Lucien dans la révolution du 18 brumaire, et l'affaiblissement maladif de Napoléon le jour de la bataille de la Moscowa; elle ne parlera point de l'indigestion de soupe à l'ognon qui neutralisa tous ses succès de Dresde.

de l'aristocratie sociale, un tableau chronologique de la vie officielle du pays.

On trouverait plus de vérité et de liberté dans le développement des croyances religieuses et des systèmes philosophiques; mais la religion et la philosophie débutent par nier l'espace et le temps, les peuples et l'histoire. Leur vérité est si abstraite, que, loin d'exprimer la réalité d'un peuple, elle n'appartient pas même à la pensée d'un citoyen; leur liberté est si absolue, qu'elle méconnaît les faits, et en appelle de leurs nécessités aux utopies de la conscience. D'ailleurs, le jour qu'une religion s'est conquis une place dans le monde, elle n'a plus d'autre histoire réelle que des discussions intestines; au lieu de marcher en avant, elle aspire à reculer dans le passé. Toute idée nouvelle est une hérésie, tout progrès un suicide. La philosophie n'est point condamnée à la même immobilité; mais son mouvement n'est souvent qu'apparent. Elle fait un pas tous les siècles; le reste du temps elle court la bague autour d'idées que personne n'attaque, et s'agite dans des questions oiseuses, où la pensée ne sert pas même toujours de prétexte à la forme.

Au contraire, toute la vie d'un peuple se réfléchit dans sa vie littéraire; la poésie tient à la religion par son merveilleux et ses inspirations, au sol de la patrie par ses images et sa couleur, au passé par ses traditions, au présent par ses passions, à l'avenir par ses tendances et ses idées; tout y aboutit et s'y réflète, ainsi que dans ces miroirs qui ne créent pas la lumière, mais renvoient des rayons pâles et sans chaleur en gerbes étincelantes de flammes. Comme dans l'histoire politique, l'individu n'est point classé par sa naissance dans une caste qui l'annule à son profit; ce n'est pas le

soldat sans nom de l'armée d'un général, et il n'y a point non plus de généraux, point de ces hasards particuliers à un homme qui font de l'histoire, ni de ces esprits à part qui impriment aux autres la direction de leur volonté. Par sa nature, le poëte est un homme de la foule; il vit de sa vie, se passionne de ses sentiments, s'inspire de ses idées. Ce qui le distingue et fait son génie, c'est qu'il sait mieux qu'elle ce qu'ils sentent, et qu'il trouve des paroles pour ses sentiments (1).

La poésie est donc pour le philosophe d'un intérêt immense; c'est l'expression la plus complète, la plus pure de la vie d'un peuple, et sa vérité est hors de tout conteste quand le succès l'a proclamée. On n'a point à dégager ses enseignements de faits qui les cachent ou les travestissent; ils sont clairs, positifs; ce que les poëtes y ont mêlé d'étroit et de trop personnel, la comparaison de leurs œuvres l'indique, et la critique fait la part des individus et des peuples. Elle reconnaît dans la poésie européenne le legs des principales nations qui l'avaient précédée dans le monde; et, en découvrant leur origine, l'histoire lui explique ces caractères si différents, qu'ils en semblent parfois contraires. La soumission de la forme à la pensée; l'esprit d'unité qui pénètre partout, vivifie les moindres détails, et les subordonne tous à une idée générale; cette tristesse sans cause, sans but, qui s'attache fatalement à toutes les joies comme un remords; cette tristesse pour elle-même, parce qu'on est homme, et qu'il est triste de vivre; en un mot, la base de la littérature moderne, c'est le christianisme qui l'a

(1) Il n'en est pas ainsi dans les temps de décadence. Lorsque le peuple n'a plus d'imagination ni d'avenir, les poëtes deviennent des gens à part, et les versificateurs croient montrer du génie en affectant d'être bizarres; mais il n'y a plus alors d'idées poétiques, ni par conséquent d'histoire littéraire; il y a tout au plus la biographie de quelques littérateurs.

faite. Elle a hérité des Grecs le goût de l'ordre, de la régularité, la crainte de se laisser aller à des excès d'imagination, et l'amour du beau, mais l'amour platonique d'une beauté moins sensuelle. Les Latins lui ont transmis leur besoin de clarté dans l'expression, et de justesse dans la pensée, leur esprit railleur, souvent jusqu'au scepticisme ou même à la froideur, et toujours préoccupé des résultats. Le legs des Orientaux fut moins riche; ils n'avaient à donner qu'une imagination accoutumée à jouer avec elle-même, qu'un merveilleux sans idée, un fatalisme sans dignité, de vagues fantaisies qui ressemblaient plus à des rêves inspirés par l'opium qu'aux pensées réelles d'un homme éveillé. Comme contrepoids, les Barbares avaient apporté du Nord un sérieux farouche, une imagination toujours outrée et toujours naïve dans ses exagérations, une dureté d'âme qu'aucune horreur ne pouvait effrayer, ni aucune pitié amollir. Sans doute, ces influences ne nous expliquent pas complétement les développements de la poésie européenne ; les populations slaves ont dû y exercer leur action (1), et aucun document ne nous permet seule-

(1) Dans le *Romans de Garin le Loherenc*, on voit des Slaves venir en France; v. 194, 224, 1136.

Le roi Auri enmainent le troton,
En une corde a guise de larron;
Entor li sunt bien dix mil Esclavon.

Romans d'Aubri li Borgonnon, ap. Bekker, *Ferabras*, p. 174.

Le roi d'Esclavonie est aussi cité comme ayant de fréquents rapports avec les Français du temps de Charlemagne, dans la *Bataillie de Loquiferne;* Ms du Roi, nº 6985, fol. 229, recto, col. B. L'histoire confirme le témoignage des romanciers, et nous apprend que Charlemagne avait quelquefois des Slaves dans ses armées : Karolus rex, commoto exercitu magno Francorum et Saxonum atque Sclavorum, perrexit in regionem Wandalorum; *Annales Alamannici*, ap. Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, t. I, p. 47. Et le même fait est rapporté par Einhard ; *Annales; Id.*, p. 174. L'empereur Othon Ier savait la langue slave, et il ne pouvait l'avoir apprise que dans un but politique, parce que d'importantes relations lui en avaient rendu la connaissance nécessaire : Romana lingua sclavonicaque loqui sciebat; Witichind, ap. Meibom, *Rerum Germanicarum Scriptores*, t. 1, p. 650. Au reste, le nom de *Slaves* était donné à plusieurs peuples différents : Sclavis qui nostra consuetudine Vuilci, propria vero lingua Vualetabi dicuntur, bellum illatum est; *Chronicon Abbatis Urspergensis*, p. 127, éd. de 1609. Sclaves qui dicuntur Hevelli; *Idem*, p. 154.

ment de préjuger son caractère. Les Celtes avaient des traditions, une poésie, une civilisation dont le monde nouveau recueillit l'héritage, et sur ce point encore nous sommes condamnés à l'ignorance. Quelques stériles renseignements, disséminés dans des écrivains qui répétaient la plupart du temps ce qu'ils avaient entendu dire, voilà tout ce que nous possédons sur la vie de nos premiers pères.

Les influences que nous pouvons reconnaître dans leur principe et juger dans leurs dernières conséquences ne sont guère mieux appréciées; les matériaux attendent encore un critique et un historien. Le christianisme lui-même n'a point été étudié dans son action littéraire; nul ne s'est enquis de la direction qu'il imprima aux imaginations, des changements qu'il apporta dans leurs habitudes, et n'a suivi jusqu'à nos jours l'histoire de leurs transformations. Peut-être, au reste, cette entreprise était-elle impossible; peut-être les rapports du christianisme avec la littérature de chaque peuple étaient-ils trop modifiés par des causes spécia-

Le Moine de Saint-Gal semble les confondre avec les Saxons, et la Chronique slave nous apprend que les historiens eux-mêmes n'attachaient pas une idée bien précise à la patrie des Slaves : Unde sciendum quod Sclavia, sive Sclavonia, duplex est; scilicet major, quae est circa Dalmaciam, et minor, quae in finibus est Saxoniae, versus mare Balticum; ap. Lindenbrog, *Scriptores rerum Germanicarum Septentrionalium*, p. 189. Lubeck et Hambourg faisaient partie de cette petite Esclavonie, dont sans doute les romanciers et les historiens parlaient plus souvent que de l'autre, et sa civilisation ne devait pas être fort différente de celle du reste de l'Allemagne. Les Sarrazins étaient même appelés des Slaves. Agolant dit, en parlant à son armée : Sarrazin et Escler; *Romans d'Agolant*, v. 1053; et le poëte l'appelle, lui, l'empereur des Sarrazins; Agolant l'Esclavon, v. 901, ap. Bekker, *Ferabras*, p. LXII. Cette désignation de tous les païens par le nom d'Esclavons fut probablement amenée par de nombreux rapports; nous devons cependant faire observer que les écrivains du moyen âge ne mettaient pas assez de précision dans les dénominations dont ils se servaient pour qu'on ne fût pas exposé à de fréquentes erreurs, si l'on en tirait des conséquences rigoureuses. Ainsi, par exemple, le roman du *Moinages Guillaume d'Orange* fait battre les Persans avec les sujets de Charlemagne :

A la rescosse de la joste Guion
Vinrent poignant François et Borgoignon,
Et d'autre part li rois Marsilion,
Ansamble lui Persant et Esclavon.

Ms 6985, fol. 275, recto, col. c, v. 37.

les, trop dépendants des idées et des faits qu'il avait à combattre, pour être saisis dans leur ensemble.

De toutes les autres influences nulle n'est plus digne de nos études que la poésie des Barbares. Elle ne se meurt pas, comme celle des Latins, dans l'affectation et les frivolités du bel esprit; comme celle des Grecs, elle n'est point morte. Son caractère, c'est une surabondance de vie qui abuse d'elle-même; c'est une jeune force qui ne sait point se contenir, et pouvait seule raviver des imaginations tombées dans la décrépitude. La poésie orientale était trop futile pour exercer une action profonde. Plutôt le passe-temps d'un enfant oisif que le travail de la pensée d'un homme, elle s'agitait à la superficie, comme ces mouches aux mille couleurs qui chatoyent sur les eaux, et tracent à peine une ride à la surface. Celle du Nord, au contraire, remuait la pensée de l'homme jusqu'au fond; elle exaltait toutes ses forces, et l'absorbait tout entière.

L'intérêt qu'elle présente ne s'arrête pas même là. Parmi les littératures qui ont accompli leur histoire, il en est peu dont le temps, la négligence ou le dédain ne nous aient point caché les commencements. Pour écrire leurs annales, il faut se résigner à une vérité tronquée, c'est-à-dire à l'erreur. Chaque développement n'y paraît pas avec ses causes et ses conséquences; les idées ne s'y expliquent point par leurs origines; les faits s'y superposent sans s'attacher les uns aux autres et se rendre nécessaires; c'est une statistique, ce n'est pas une histoire. Telle n'est point la condition de la poésie scandinave. Assez rapprochée de nous pour que ses principaux monuments aient échappé à la destruction du temps, la chaîne de ses progrès n'est pas même interrompue par d'irréparables lacunes, et la populari-

té qui l'environna dès son berceau nous a conservé ses premiers commencements, sinon dans leur forme primitive, au moins dans leur esprit et leurs caractères les plus saillants. Son histoire n'est pas seulement l'explication d'une des faces les plus intéressantes de la littérature moderne, c'est le développement des idées esthétiques d'un peuple, une histoire théorique de la poésie. Sans doute, elle n'est pas complète; son dernier progrès, sa forme la plus parfaite, manque. Il n'y a point de drame dans la littérature scandinave (1). Sa décadence et sa mort ont été prématurées; mais aucune autre ne livre ainsi ses commencements à l'étude; aucune ne se laisse embrasser si naturellement sous un point de vue philosophique. Il n'y a point, comme dans la poésie grecque, une foule de petits faits particuliers qui réclament l'attention et distraient de l'ensemble; tous marchent au même but; tous concourent à l'œuvre commune, sans que des tendances diverses les poussent en sens contraires et les détournent de leur voie.

Vainement cependant demanderait-on à une pareille histoire un tout complet, qui ait son commencement et sa fin. Rien n'a commencé depuis la création du monde; tout continue sous une forme différente. Le nouveau n'est qu'un développement de l'ancien, le présent qu'une modification du passé. Il y a dans la poésie scandi-

(1) L'AEgis-Drecka se rapproche beaucoup du drame; il est dialogué dans toute sa longueur, et il y règne une certaine unité; mais des lacunes qui le rendent presque inintelligible étaient nécessairement remplies par un *récit* du rhapsode, et le défaut d'action oblige de n'y voir qu'une conversation. On lit dans Celsius, *Historia bibliothecae Upsaliensis*, p. 87 : Drama ἐρωτικον, fol. in membran. Res continet amatorias, olim ad jocum concitandum islandica lingua scriptum. Mais si ce manuscrit appartenait à l'ancienne poésie islandaise, antérieure au 14e siècle, Celsius l'aurait certainement indiqué, et l'épithète grecque témoigne d'une origine beaucoup plus récente.

nave un principe antérieur, une base que nous sommes forcés d'accepter sans nous en être rendu suffisamment compte. On reconnaît les traditions de l'Asie dans la croyance à la régénération des âmes, et cette femme qui porte le malheur avec elle, comme si la femme était le mauvais génie de l'humanité (1); on retrouve l'esprit de sa civilisation dans cet amour de la science sans but moral, et, pour ainsi dire, toute métaphysique (2), dans ces mystérieuses allégories dont le sens est resté dans quelque sacristie de la route; mais la cause de ces souvenirs et leurs conséquences, l'influence du monde oriental sur la littérature, la résistance qu'il a opposée ou le concours qu'il a prêté à ses développements, c'est ce qu'aucun document ne nous apprend, ce qu'aucune induction ne nous autorise à pressentir. Nous savons seulement que les tendances mystiques de la vieille Asie étaient trop contraires à la surexcitation nerveuse des races gothiques, trop inintelligibles à des esprits encore bruts et tout préoccupés du déploiement de la force physique, pour s'être activement mêlées à la civilisation du Nord. Quelques faits isolés ont dû se ressentir de leur action; mais il est impossible qu'elles aient affecté l'ensemble.

(1) Les femmes se brûlaient sur le bûcher de leur amant. Le jour était, comme chez les Buddhistes, divisé en huit parties, et commençait à midi; comme eux les Scandinaves avaient une Trinité divine (Peut-être existait-elle aussi chez les Grecs : Pluton est appelé dans l'*Iliade*, l. IX, v. 457, Jupiter souterrain, Ζευς καταχθονιος, et Eustathe nous apprend qu'il y avait en Carie un temple de Jupiter-Neptune, Ζιωος Ποσειδωνος ἠν ἱερον). Les trois mondes de la doctrine de Buddha, le Brahma Loka, le Deva Loka et le Manossape Loka (Voyez Upham, *Illustrations of Budhism*, p. 67), répondent parfaitement à l'Asgard, l'Utgard et le Midgard des Scandinaves. La femme qui, selon leur mythologie, repeuplera la terre après sa régénération, s'appellera *Lif*, vie, et le nom d'Eve, Heva dans la Vulgate, vient de חוה, qui a la même signification. C'est Odin qui apprend aux Scandinaves à se servir des runes, et l'écriture sanscrite s'appelle देवनागरी, écriture des Dieux. Nous aurons plus d'une occasion de revenir sur ces rapprochements et d'en indiquer de nouveaux.

(2) Ce caractère est fort remarquable dans le *Völu-spa* et dans plusieurs strophes du *Hrafna-galdr Odins* et du *Rigs-mal*.

Peut-être la poésie scandinave n'explique-t-elle pas non plus complétement l'influence du Nord sur la poésie européenne. Mais tous les Barbares sortaient d'une souche commune (1); ils avaient les mêmes traditions, le même passé, les mêmes croyances (2), et la perte des autres chants populaires, quand la tradition a conservé ceux des Scandinaves en si grand nombre, permet de penser qu'ils recherchaient plus curieusement la poésie, qu'ils la cultivaient avec plus de succès, que l'imagination gothique s'était plus largement développée sur leur sol. On peut prendre leur littérature pour la manifestation la plus complète et la plus élevée de l'esprit septentrional.

La poésie scandinave est ainsi la création originale d'un peuple qui se développe librement, sans avoir hérité d'aucun passé qui domine ses tendances et fausse

(1) Nous ne parlons que de ceux qui peuvent exercer de l'influence sur la poésie française. Il faut même remarquer que les Saxons, les Franks et les Normands, étaient également Scandinaves. Aucun doute n'est possible pour les derniers ni pour les premiers; le témoignage de Marcianos Héroclêotos est positif : Κατοικει δε τον μεν αὐχενα της Χερσονησου το ἐθνος των καλουμενων Σαξονων; Περιπλους, ap. Geographi Minores, t. 1, p. 53. Ils habitaient la Chersonèse Cimbrique, le Danemark. Les auteurs qui nous apprennent la patrie des Franks n'ont pas la même autorité, mais leur nombre y supplée. D'abord il est certain qu'ils étaient voisins des Saxons : Ἠκολουθουν δε αὐτω κατα το ξυνγενες συμμαχοι προθυματατοι Φραγγοι και Σαξονες; Julianus Imperator, *Opera*, disc. I, p. 34. Guidon, qui vivait dans le 9e siècle, leur fait habiter aussi la Chersonèse : Quarta ut hora noctis Nortmannorum est patria, quae et Dania ab antiquis dicitur; cujus ad frontem Albes, vel patria Albis Mauringani certissime antiquitus dicebantur. In qua Albis patria per multos annos, Francorum linea remorata est; Anonymus Ravennas, *Geographia*, l. I, c. 11. Ermoldus Nigellus n'est pas moins positif :

Hic populi porro, veteri cognomine, Deni
Ante vocabantur, et vocitantur adhuc,
Nort quoque francisco dicuntur nomine Manni,
Veloces, agiles, armigerique nimis.
Ipse quidem populus late pernotus habetur,
Lintre dapes quaerit, incolitatque mare.
Pulcher adest facie, vultuque statuque decorus,
Unde genus Francis adfore fama refert.
Vita Ludovici pii, l. IV, v. 11.

Les historiens confirment ces témoignages. Avant la grande invasion du 5e siècle, les Franks avaient déjà ravagé plusieurs fois les côtes de la Gaule, et ils se réunissaient presque toujours avec les Saxons : Aurelius Victor, *Historia Romana*, c. 33; Orosius, *Adversus Paganos historiae*, l. VIII, c. 25, et Ammianus Marcellinus, *Historiae*, l. XXVII, c. 8.

(2) Voyez J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, et Mone, *Geschichte des Heidenthums im nördlichen Europa*.

leurs conséquences ; elle est née sur le sol national ; elle a grandi par sa propre force, sous sa seule influence. Isolée de toute action étrangère, moins encore par les mers que par l'abâtardissement littéraire des nations voisines, elle a tout tiré d'elle-même ; son histoire n'appartient pas seulement à un peuple, mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, à la nature de la poésie. Envisagée sous ce point de vue, elle n'est plus dans les faits, mais dans les idées. Les poëmes deviennent les manifestations d'un esprit que l'historien suit dans sa marche et étudie dans ses développements, sans s'inquiéter autrement de leurs témoignages ; là aussi les faits ne sont que la partie extérieure, que les pièces justificatives de l'histoire. Mais leur connaissance est nécessaire comme point de départ ; ce sont eux qui servent de base aux idées, et contiennent les prémisses dont la théorie tire les conséquences ; les pièces justificatives sont des prolégomènes.

On s'est donc proposé, dans cette publication, l'exposition des principaux faits de la poésie scandinave. Les poëmes les plus importants y sont énumérés, et les difficultés que peuvent présenter leur origine, leur âge et leur auteur, y sont, sinon résolues, exposées et discutées. L'influence des lois de la versification sur la nature et le développement de la poésie ne permettait pas de les passer sous silence ; elles ont été analysées, et les différentes espèces de vers caractérisées. Si développé que soit un jugement critique, il ne fait point connaître les idées d'un poëte aussi bien que leur traduction : on a donc essayé de rendre en français les poëmes qui, par leur propre valeur ou le choix de leurs sujets, tiennent le premier rang dans l'histoire, et des notes ont expliqué les passages obscurs, et indiqué leurs rapports ar-

chéologiques et littéraires. Enfin on a tâché que, sous le point de vue de l'érudition, ce livre fût un travail complet, auquel une seconde publication ne pût rien ajouter ; une histoire littéraire des faits.

Lorsque l'introduction du christianisme en Scandinavie y arrêta les progrès de la poésie, elle se trouvait déjà en contact avec les littératures qui se reformaient de toutes parts ; déjà elle imprimait une impulsion à leur esprit. Avec le temps, son influence s'accrut ; les germes qu'elle avait déposés dans les imaginations se développèrent ; le caractère qu'elle leur avait communiqué prit plus d'empire et se dessina plus fortement dans leurs créations ; son histoire continue dans une des faces les plus saillantes de la poésie moderne ; c'est dans la littérature du reste de l'Europe qu'il faut achever l'étude de ses destinées. La base de cette manière d'envisager l'histoire n'est plus désormais contestable ; on sait qu'une fois mises au monde, les idées n'en disparaissent plus. Elles ne se laissent enfermer ni dans les limites d'un pays, ni dans la vie d'un peuple ; elles se propagent, s'étendent, se modifient, et finissent par se mêler à l'histoire de l'humanité tout entière. Mais leurs progrès sont quelquefois lents ; leurs modifications, souvent si complètes ; qu'elles semblent une création nouvelle, que l'histoire a sortie du néant. Avant donc de poursuivre dans la littérature européenne l'étude de la poésie scandinave, il fallait prouver par des faits positifs l'existence de son influence.

Telle est la tâche que l'on s'est aussi proposée dans ces Prolégomènes. Des traductions de poëmes écrits dans des idiomes différents montrent qu'un même esprit animait toute la poésie du moyen âge, et des ressemblances de détail sont indiquées en assez grand nombre

pour qu'on ne puisse les imputer à ces causes sans raison et sans nom qu'on appelle le hasard. Ces rapprochements ont été signalés partout, dans les intentions morales et le choix des sujets comme dans la nature des pensées et des images; on en a choisi dont les idées étaient assez bizarres et assez étrangères à tous les enseignements de l'expérience pour qu'il fût impossible de n'y pas reconnaître la trace d'une tradition commune. Entre les traditions les plus répandues dans les premiers temps de la poésie moderne, il en est deux encore plus générales et plus populaires que les autres (1); on a prouvé que la Scandinavie était leur point de départ, et qu'elles avaient une raison et une base dans son histoire. Aucun poëme ne tient un rang plus élevé dans la vieille littérature de l'Europe que le Nibelunge Not; c'est le centre d'un grand cycle, et, pour ainsi dire, le résumé des idées poétiques de tout un peuple; et nous avons, sinon démontré, rendu suffisamment probable, que l'esprit qui l'anime et une partie des traditions qu'il a réunies se rattachent à la poésie scandinave. Trop d'obscurité couvre la formation des langues pour que l'on puisse acquérir une connaissance entière des raisons qui déterminent leurs emprunts aux autres idiomes; on sait seulement que les mots étrangers sont amenés par des idées étrangères; que, pour enrichir le vocabulaire d'un peuple, il faut exercer de l'influence sur sa civilisation; et des recherches étymologiques ont montré qu'une foule de mots adoptés par les langues romanes avaient une origine islandaise. Si nombreux que fussent les rapports que nous indiquions, ils ne légitimaient pas encore une conclusion générale;

(1) Wéland le Forgeron et Ogier le Danois.

des pensées particulières à un poëte auraient pu les produire; peut-être n'y devait-on voir que les rencontres personnelles d'imaginations indépendantes. Nous avons donc étudié la poésie du moyen âge, et nous avons reconnu que les idées poétiques y étaient des généralités nationales qui n'appartenaient à personne, parce qu'elles étaient l'œuvre et la pensée du peuple. La communauté des traditions chez les nations les plus différentes par leurs institutions et leur histoire, la diversité de leurs versions et la multiplicité des variantes de chacune, nous ont prouvé que, lorsque des idées communes à tous avaient été rendues sous une forme plus saisissante, par des poëtes plus poëtes que les autres, des rhapsodes s'en emparaient, et, en les répétant de village en village, et de peuple en peuple, cimentaient l'unité européenne.

On ne peut chercher, dans un pareil travail, des vérités rigoureuses, appuyées sur des raisonnements positifs; la philosophie de l'histoire est condamnée, par son principe, à rester une science de conjectures. Beaucoup de faits sont dédaignés ou ignorés des chroniqueurs; beaucoup de causes n'ont de force que par leur continuité, ne se manifestent que par leurs effets; elles ont passé inaperçues par les contemporains, et leur action est trop lente, trop sourde pour se laisser apprécier à distance. Les faits sont incomplets, et on ne peut les expliquer que par les causes dont le temps n'a point étouffé le souvenir. Mais la vie d'un peuple est à la fois si complexe et si une, tant de causes différentes concourent à chacun de ses progrès et aboutissent à un même résultat, que l'oubli de quelques unes n'affecte pas sensiblement l'intelligence de l'ensemble. Ici, les chances d'erreur étaient plus grandes encore. Beaucoup

de poëmes islandais sont perdus; d'autres restent encore à publier, peut-être même à lire; il a fallu juger l'esprit de la poésie scandinave sur des documents partiels, sans autre titre de préférence que le hasard qui les a conservés; et, quoiqu'ils soient assez nombreux et assez variés pour que leur signification ne puisse être essentiellement modifiée, il y a probablement des idées de détail dont on n'a point reconnu toute l'importance. La seconde partie, l'histoire de l'influence scandinave, n'est pas elle-même plus complète. Ces Varangues, qui venaient incessamment apporter à Constantinople les idées et les traditions du Nord, ne nous permettent pas de douter qu'elle n'ait aussi exercé quelque action sur la poésie du Bas-Empire, et le défaut de renseignements nous force de laisser toute cette partie dans l'ombre (1). Quoiqu'ils n'aient pas sans doute acquis une grande puissance, les rapports des Scandinaves avec les Slaves ont été fréquents; leurs intérêts se trouvaient souvent en contact, et une certaine affinité d'origine devait les rapprocher encore; il est à peu près certain que l'influence de leur littérature était réciproque, et une ignorance presque absolue de l'ancienne civilisation slave nous empêche de deviner jusqu'à sa nature.

Au reste, ces lacunes n'altèrent pas sensiblement les résultats, et tous les historiens doivent se résigner à des travaux aussi imparfaits; il n'est pas d'histoire qui ne demandât également la connaissance approfondie de tout le passé d'un peuple et de tous les développements qui lui sont contemporains. Malheureusement ces causes d'erreur ne sont pas les seules; il en est qui ne tien-

(1) Dans une dissertation que nous n'avons pu nous procurer, M. Finn Magnussen a montré que le chant des Varangues, conservé par Constantin Porphyrogennète dans son livre, *De Caerimoniis aulae Byzantinae*, t. 1, p. 224, est un poëme gothique allitéré, écrit dans l'ancien mètre scandinave.

nent pas à la nature du livre, et peuvent avoir des conséquences plus graves. C'est en première ligne l'insuffisance des secours littéraires; beaucoup d'ouvrages sur l'ancienne Scandinavie ne se trouvent plus même dans les librairies du Nord, et nos dépôts publics n'en possèdent qu'un petit nombre, que des catalogues, déplorablement incomplets, rendent quelquefois inutiles. Dans une histoire politique, la connaissance des faits suffit, et une traduction est bonne pour les apprendre; mais quand ce sont les développements de la poésie qu'on étudie, les images, la forme des pensées, la langue elle-même ont une valeur trop essentielle pour qu'on ne soit point forcé de recourir aux originaux. L'histoire des influences de la littérature scandinave nécessitait des connaissances philologiques presque universelles, et l'auteur doit reconnaître que les siennes sont nulles sur quelques points, et fort superficielles sur beaucoup d'autres. Il n'avait aucun guide qui lui enseignât la route, ni aucun devancier qui la lui eût frayée (1); souvent il s'est trouvé dans l'impossibilité de remonter aux sources, et de vérifier des citations trop importantes pour être mises en oubli (2): des erreurs de détail semblent donc n'avoir pu lui échapper; et, pour être juste, peut-être devrait-on plutôt tenir compte de ses intentions et du travail qu'il a mis à leur service que des résultats qu'ils ont produits; peut-être devrait-

(1) Le titre de l'ouvrage d'Einersen (Einarus), *Sciographia historiae litterariae Islandiae*, indique qu'il ne faut y chercher que des indications bibliographiques, et elles sont même fort incomplètes pour la littérature antérieure à l'établissement du christianisme, la seule dont nous nous occupions. Quant à l'essai de M. Graberg, *Saggio istorico su gli Scaldi*, il est si dépourvu d'érudition et de critique, qu'il ne peut être d'aucune utilité.

(2) Nous devons cependant dire que toutes les citations que nous n'avons point vérifiées nous-même ont été prises dans des ouvrages d'une exactitude assez reconnue pour faire autorité.

on penser beaucoup plus à ce qu'il a fait qu'à ce qu'un autre aurait pu faire.

Il reste à expliquer les motifs qui ont déterminé à s'écarter de quelques usages que l'on n'a point crus assez généraux pour faire loi, ou assez raisonnables pour le devenir. Il n'y a point, en histoire, d'autre autorité que les faits : on ne s'est donc appuyé sur l'opinion des écrivains que dans l'impossibilité de remonter aux sources; et lorsque le texte avait une grande importance, ou qu'il n'était point formel, que son témoignage résultait de quelque induction, ou d'une manière particulière de l'entendre, une indication du livre et de la page n'a point semblé suffisante, on l'a cité en entier. Quand toute leur force était dans le fond des idées, on s'est borné à traduire les autorités en langues étrangères; mais on les a citées textuellement toutes les fois que l'on tirait des conséquences d'une expression, que le style, les termes de la citation faisaient son importance, et l'on a ajouté une traduction en note. Cette version a paru inutile lorsque les idées étaient indifférentes, lorsque l'on voulait seulement montrer un rapport philologique, ou rendre une règle de versification plus sensible par des exemples. Quant aux citations des notes, on les a laissées dans leur langue. Elles servent d'autorité aux opinions du texte, et il a semblé qu'une traduction ne présentait pas les mêmes garanties; une interprétation forcée, d'autant plus à craindre qu'elle était la conséquence naturelle des idées de l'auteur, aurait pu donner à la traduction une portée que n'avait pas l'original. Lors même que quelques lecteurs ne les comprendraient pas toutes, on a cru qu'ils y verraient des garanties de bonne foi, et leur accorderaient plus de confiance qu'à ces courtes indications, qui n'ap-

prennent tout au plus que l'érudition de l'auteur. Les titres des livres ont été rapportés dans leur langue originale (1); leur orthographe a été conservée, et on les a transcrits en entier lorsqu'ils n'étaient pas trop longs, et que de précédentes citations ne le rendaient pas inutile.

Il y a quelques noms propres que nous n'avons pas vus en islandais; nous ne les connaissons que sous les formes latines, allemandes ou danoises, dont les ont affublées des traducteurs peu scrupuleux. Ceux-là même que nous avons rencontrés dans des documents originaux ont des flexions si marquées et si irrégulières, qu'il est difficile de reconnaître leur radical (2). C'est donc au risque de quelques erreurs, ou même de double emploi, que nous leur avons rendu l'orthographe et la forme qui leur appartenaient (3). Seulement, dans l'impossibilité d'accorder une importance rationnelle à aucune des flexions (4), et pour nous conformer à un usage qui, à défaut de raison, a du moins l'avantage de donner aux noms une apparence moins étrange, et permet à la mémoire de les retenir avec plus de facilité (5), nous avons supprimé les consonnes qui rendaient la terminaison du nominatif trop dure. Cette restitution

(1) Nous n'avons fait d'exception que pour quelques ouvrages grecs, plus connus sous un titre latin, pour lesquels toute méprise était impossible.

(2) Deux exemples montreront quels changements la déclinaison des noms leur faisait quelquefois subir, et les noms propres se déclinaient comme les autres : *Völlur* devient *vallar* et *velli*; *madr* fait au pluriel *menn*, *manna* et *mönnum*.

(3) Pour déterminer leur orthographe avec quelque raison, il faudrait remonter à leur radical, et il n'est pas toujours significatif : dans la supposition la plus favorable, on s'en rapporte encore à des hypothèses.

(4) On a cru pendant long-temps que le nominatif était le cas le plus important, et, pour ainsi dire, la forme primitive du mot ; M. Raynouard rattachait toutes ses déductions étymologiques à l'accusatif, et plusieurs philologues lui préfèrent le génitif et l'ablatif.

(5) On a retranché le N du nominatif d'*Oþinn*, Odin ; le R du nominatif de *skaldr*, scalde, et tous les noms islandais terminés par *sonr*, fils, s'écrivent sans R dans les autres langues.

ne pouvait cependant s'étendre à tous les noms propres (1); beaucoup sont trop connus sous une forme française; le temps les a pour ainsi dire naturalisés, et une affectation de pédantisme aurait mis une confusion réelle dans les idées; les formes différentes d'un même nom auraient souvent paru désigner des individus différents (2). Ici, aucune règle générale n'était possible, tout dépendait de la force de l'usage. Quand il était trop bien établi, on a sacrifié la règle à ses exigences; mais, dans le doute, c'est le principe qu'on a préféré à l'usage.

La difficulté ne s'arrêtait même pas là. Les lettres de deux langues n'ont pas la même valeur; il faut chercher à reproduire la prononciation, fort souvent incertaine (3), et presque toujours impossible à rendre d'une manière complète (4), ou s'attacher à la langue écrite, et conserver aux mots leur valeur étymologique et leur

(1) Il nous a semblé, par exemple, fort inutile de rendre aux noms romains la terminaison que l'usage leur a fait perdre, excepté lorsque nous les citons en latin, avec le titre de leurs ouvrages; mais nous n'avons point laissé aux noms grecs leur désinence latine. Nous n'avons pas non plus cité la traduction du nom (*Quercitanus* pour Duchesne, etc.), mais sa forme originale, à moins que l'autre ne soit beaucoup plus connue: ainsi nous n'appelons point *Pontoppidanus* Brückstadt.

(2) La réserve était ici d'autant plus nécessaire que, les noms littéraires n'étant pas aussi connus que les noms historiques, la confusion était plus facile.

(3) Notre manière de prononcer le latin est différente de celle du reste de l'Europe, et l'on connaît les débats des érudits sur la prononciation du grec. D'après Constantin Porphyrogennète, *De caerimoniis aulae Byzantinae*, t. 1, p. 215, les Grecs auraient prononcé l'U comme nous, et les Latins lui auraient donné le son de notre diphthongue OU, car il écrit : Conservet Deus imperium vestrum, Κωνσέρβετ Δέους ἠμπέριουμ βέστρουμ. S'il est une langue où la tradition avait dû conserver l'ancienne prononciation, c'est la langue hébraïque; la religion en faisait un devoir, et Lowth dit, *Praelectiones de sacra poesi Hebraeorum*, p. 37 : Manifestum est antiquam et veram Hebraïca pronuntiandi rationem omnino esse ignotam. Cette opinion est pleinement partagée par Michaelis, *Notae*, etc., p. 7.

(4) Cela peut même résulter d'une manière différente d'épeler : ainsi, malgré les rapports frappants du sanscrit et de l'islandais, la prononciation les faisait nécessairement différer au point de rendre les mêmes mots méconnaissables. Les Scandinaves terminaient leurs syllabes par la consonne, et les Indous par la voyelle : on le voit par les inscriptions rapportées *Transactions of the royal Asiatic society of Great-Britain and Ireland*, t. I et II, passim.

orthographe réelle; en d'autres termes, y voir des mots, et non des sons. C'est le seul parti qui nous ait paru rationnel. Mais les alphabets n'ont pas le même nombre de caractères; quelques uns n'ont point d'analogues dans les autres langues; elles sont obligées de réunir plusieurs lettres pour exprimer la même idée, représenter le même son. Ainsi l'ö et le þ ne se trouvent pas dans les langues romanes. Pour l'ö, la difficulté n'est pas embarrassante : il n'existait pas dans l'ancien alphabet islandais, et l'on peut, à son exemple, le remplacer par la diphthongue AU (1). Mais le son aspiré du þ est trop incertain pour que l'on supplée aussi facilement à son défaut; on convient seulement qu'il était plus dur au commencement des syllabes et des mots qu'à la fin (2). Au reste, c'est la lettre elle-même, et non sa prononciation, que nous avions à représenter; et que, comme nous le croyons, le þ eût le son dur du Θ, excepté dans les pronoms et les adverbes contractés où il était précédé d'une voyelle (3), ou qu'ainsi que l'as-

(1) Le son d'EU s'en rapprocherait davantage.

(2) Les philologues n'y ont point reconnu une conséquence de son aspiration; elle devait être plus sensible au commencement d'une syllabe, quand elle la dominait, qu'à la fin, où elle était dominée et devenait une espèce d'annexe; et l'on sait d'une manière certaine, par le principe de la versification scandinave, qu'à moins d'une préfixe, l'accent, la force de la voix portait sur la première syllabe de chaque mot. C'est à cause de cette double prononciation qu'Ihre a eu le tort de prétendre que le þ ne pouvait se trouver qu'au commencement d'une syllabe, *Bref till Sven Lagerbring*, p. 24. Les anciens Scandinaves écrivaient *Garþr, Gautvarþr, Geþ*, etc. Son erreur vient de ce que, lorsque les grammairiens voulurent systématiser la langue (Voyez le traité *Um Latinu-stafroft*, dans le *Snorra-Edda*), ils empruntèrent le ð anglo-saxon pour remplacer le þ final; mais l'usage n'a point sanctionné leurs inventions. Ils ne veulent pas que le H se trouve jamais à la fin d'une syllabe, *Snorra-Edda*, p. 290; et Rask a reconnu, *Kortfattet vejledning til det Oldnordiske*, p. 5, que la prononciation du G final venait de ce qu'il était autrefois suivi du H. La grande édition de l'*Edda*, et le meilleur dictionnaire islandais, celui de Biörn, n'ont adopté aucune de ces recherches; ils n'ont pas même admis le ð.

(3) Ce qui semblerait cependant prouver que le Θ n'avait pas la même prononciation que le TH gothique, c'est que Chilpéric ne l'exprima point par le Θ, lorsqu'il voulut introduire quatre nouvelles lettres, et cependant il connaissait bien l'alphabet grec, puisqu'il lui emprunta le Ω.

surent plusieurs philologues (1), il eût la valeur du TH anglais, en l'indiquant par les deux mêmes lettres, la désignation était suffisante, et la confusion impossible, puisque l'islandais ne les réunissait jamais (2). Quoique l'alphabet runique représentât l'U et le V par le même caractère, nous avons cru, comme le font toutes les écritures modernes, devoir distinguer la voyelle de la consonne; et, malgré les règles qui veulent que le ᚢ final soit un U, et un V lorsqu'il est suivi d'une voyelle, nous n'oserions assurer ne pas être tombé dans quelques méprises, heureusement fort indifférentes (3).

Certaines idées sont assez exclusivement scandinaves pour ne pouvoir être exprimées d'une manière complète que par leurs noms islandais; quand cette nécessité les a déjà fait inscrire dans nos vocabulaires, nous leur avons laissé le genre que l'usage leur a reconnu (4); mais, pour les autres, nous ne nous sommes pas cru le droit de les faire français, et de leur donner à ce titre

(1) Arngrim Jonson, *Crymogea*, l. I, c. 3; Spelman, *Glossarium Archaeologicum*; Andreas Bussaeus, etc.

(2) Nous n'avons voulu nous servir ni du Ð, qui représente le thor ponctué, parce qu'il est impossible que le point n'apportât point quelque différence dans sa valeur, ni du DH, comme le fait J. Grimm, parce que les anciens écrivains danois, qui devaient mieux connaître sa prononciation, rendaient par un TH le thor que le premier des dieux scandinaves avait dans son nom : Saxo Grammaticus écrit *Othinus*; den Danske Riimkronike, *Otthen*; le roi Eric, *Othen*; Petrus Olaus, *Othæn*; Johannes Magnus, *Othin*, etc. Quoique le þ n'ait été ponctué qu'assez tard, et que le ð n'ait été introduit qu'au commencement du 13e siècle (*Svensk spraklära utgifven af svenska Academien*, p. XI), nous avons cru devoir nous soumettre à l'usage et écrire Odin. Au reste, les Anglo-Saxons confondaient constamment DH le et le TH Dans le vieux gothique, le même signe exprimait à la fois leurs deux sons; et, malgré les savants systèmes des philologues, les Allemands ne semblent pas en avoir fait une distinction bien nette : contrairement *à tous les principes*, le *Dyr* islandais est devenu *Thier*, et *þin* s'est changé en *dein*.

(3) Cette confusion a eu des conséquences fâcheuses pour la langue française; elle est une des causes des irrégularités du verbe *avoir*; dans la plus ancienne pièce de vers que l'on connaisse, l'hymne à sainte Eulalie, v. 27, *aurait* est écrit *auuisset*; ap. *Elnonensia*, p. 6.

(4) Ainsi, par exemple, *Edda* et *scalde* ont été admis dans le *Dictionnaire de l'Académie*. Quoique le nom des *Ases* ne s'y trouve pas, nous avons cru que son usage était assez général pour nous permettre de le considérer comme francisé.

des nombres et un genre. Leur conserver celui qu'ils avaient dans leur langue nous a paru également impossible ; quoique de nombreuses exceptions aient souvent prévalu contre les règles, tout n'est pas arbitraire dans le genre des noms ; leur terminaison et les idées qui s'y rattachent y exercent une influence qu'on ne saurait méconnaître, et elles agissent d'une manière différente dans les langues qui ont le plus de ressemblance (1). Cette analogie serait d'ailleurs impossible à établir ; tous les idiomes n'ont pas conservé le même nombre de genres (2), et ceux qui leur restent n'expriment pas les mêmes idées ; en danois, par exemple, le masculin n'est pas distinct du féminin, et, dans plusieurs autres langues, c'est le neutre qui s'est confondu avec lui. Nous avons donc laissé aux noms étrangers leur caractère étranger, nous ne les avons point soumis à nos règles grammaticales ; nous les avons regardés comme indéclinables, et aussi neutres que la langue nous permettait de le faire (3).

On ne saurait contester une valeur philologique aux accents, puisque, en différenciant les mots, ils peuvent indiquer leur signification ; mais lorsque des règles positives ne fixent pas leur usage, et qu'une habitude

(1) La terminaison française *eur* remplace celle en *or* des Latins, et leurs noms en *or* étaient masculins, tandis que les nôtres en *eur* sont féminins.

(2) L'islandais en a trois, le français deux ; l'anglais n'en a qu'un seul. Nous savons par Cassiodorus, *De Orthographia*, c. I, que le M final avait deux sons différents, selon que le mot suivant commençait par une consonne ou une voyelle. D'abord le son doux cessa de se faire sentir ; puis, par analogie, le son dur s'effaça à son tour ; la prononciation réagit sur l'écriture, et le retranchement du M final, la seule lettre qui appartînt exclusivement au neutre, conduisit à sa suppression. Der Mangel des Neutrums, vermuthlich vorbereitet durch nachlässige Verwechselung mit der ohnehin verwandten Maskulinform bei der Alten, und nur nach und nach allgemein geworden ; Diefenbach ; *Ueber die romanischen Schriftsprachen*, p. 24.

(3) L'article *le* désigne tout ce qui n'est pas féminin ; il se prend quelquefois dans un sens entièrement neutre, comme dans cette phrase : Le *rosa* des Latins vient du grec ροδον ; il remplace le το des anciens philologues.

journalière n'enseigne pas la prononciation, leur emploi devient si difficile à préciser, et son utilité si faible, qu'il vaut mieux ne voir, dans les langues mortes, que ce qu'elles sont réellement, des idiomes écrits. Leur signification est d'ailleurs encore plus incertaine que leur emploi; aucune idée nette ne s'y rattache; ils indiquent également l'intonation ou le son de la voyelle, sa durée ou sa quantité, et son intensité ou l'élévation de la voix. C'est pour des avantages si peu positifs que les accents n'ont pas même de valeur reconnue (1); si peu importants, qu'ils n'intéressent ni l'orthographe réelle, ni les règles de la grammaire, ni le génie des langues; qu'on embarrasse leur étude de difficultés arbitraires, et qu'on soumet l'écriture aux convenances d'une prononciation que l'on prétend deviner par la puissance d'un système. D'après les grammairiens, la vieille langue du Nord avait trois accents (2), et l'islandais de nos jours n'en a conservé qu'un seul, qui indique une modification essentielle de la voix (3); il appartient à la langue parlée, et nous pouvions d'autant mieux n'en tenir aucun compte dans l'orthographe que l'ancienne écriture l'ignorait entièrement. Nous avions encore de meilleures raisons pour ne point marquer l'accent latin; un passage de Quintilien le réprouvait formellement (4), et les savants y ont renoncé. Les accents grecs sont au contraire généralement adoptés (5), et une théorie assez compli-

(1) Les deux plus grands philologues de ce temps ne sont pas même d'accord sur leur forme et leur valeur : Rask veut l'accent aigu, et Grimm le circonflexe.

(2) Müller, *AEchtheit der Asalehre*, p. 27.

(3) Rask, *Anvisning till Isländskan*, *eller Nordiska fornspråket*, p. 14.

(4) Il dit, *De Institutione oratoria*, l. I, c. 5 : Est in omni voce acuta (syllaba), sed nunquam plus una, nec ultima unquam. On n'en accentuait pas moins la dernière syllabe des adverbes dissyllabiques *justè*, *ferè*, et les cas obliques de quelques substantifs, *rosâ*, *manûs*.

(5) Plusieurs savants ne les ont pas moins attaqués avec beaucoup de force, entre autres Is. Vossius, *De Cantu poemalum et viribus Rhythmi*; et d'Ansse de Villoison ne les a pas marqués dans son édition de l'*Iliade*, Venise, 1788.

quée est parvenue à préciser leur emploi, à le soumettre à des règles systématiques. Peut-être, cependant, pour y renoncer, suffirait-il de se souvenir que l'ancienne langue grecque ne les connaissait pas, et que Aristophanes de Bysance les introduisit au temps de sa décadence (1), quand les traditions de sa prononciation primitive étaient probablement perdues. Mais d'autres raisons plus graves proscrivent leur usage : ils marquent l'élévation et l'abaissement de la voix ; ce sont les notes imparfaites d'une prononciation factice ; ils affaiblissent l'accent intellectuel, rendent moins sensible la déclamation oratoire, et attaquent la versification jusque dans son principe (2). Ces déplorables conséquences n'ont seulement pas un spécieux pédantisme à donner pour prétexte ; les accents sont les mêmes dans tous les dialectes ; dans tous ils sont subordonnés aux mêmes règles, et les partisans de l'accentuation reconnaissent

(1) Aristophanes Bysantinus προσωδιαν sive accentus excogitavit. Non quod ad illam usque aetatem Graeca lingua accentibus et spiritibus caruerit : nulla enim potest lingua sine accentu et spiritibus pronuntiari. Sed quod ille ea quae usus magister invexerat ad certas normas et regulas deduxerit, signa et formas invenerit, quo loco essent constituendi accentus docuerit ; Montfaucon, *Palaeographia Graeca*, p. 33. La même opinion a été avancée par Saumaise, Vossius, Huet, etc. ; mais nous ne lui connaissons aucun fondement dans les anciens écrivains. Aristophanes vivait, d'après Suidas, dans la 145e Olympiade, environ deux cents ans avant l'ère vulgaire ; Vitruve, *De Architectura*, lib. VII, préf., le place sous Ptolémée Philadelphe.

(2) Les vers accentués (versus politici) ont suffisamment prouvé qu'ils sont en contradiction avec la mesure, et qu'à moins d'être inutiles, ils rendent la prosodie impossible. On était conséquent à la doctrine des accents quand on refaisait Homère en vers trochaïques ; nous citerons les trois premiers de la version imprimée à Venise en 1540 :

Τὴν ὀργὴν ἄδε, καὶ λέγε,
Ὦ θεά μου Καλλιόπη,
Τοῦ Πηλέιδου Ἀχιλλέως.

On voit par les marques de la quantité accentuée combien elle est contraire à la quantité prosodique. Presque tous les vers de Tzetzes sont composés dans le même esprit ; les accents ont même faussé la quantité des mots latins dérivés du grec ; Ausone a fait des dactyles d'*īdōlă* d'εἴδωλα, et d'*ĕrēmus* d'ἔρημος. Déum igitur, vírum, méum, túum, priore licet brevi pronuntiabant ; nunquam nisi in versu deúm, virúm, meúm, tuúm ; Bentley, *De metris Terentianis*, p. XVIII.

que les dialectes attique (1) et éolique (2) avaient, chacun, une prononciation particulière (3), différente de celle des autres. Quant aux esprits, leur valeur est réelle ; comme notre cédille et l'égné espagnol, ils changent la nature des lettres ; ils indiquent une aspiration. Les grammairiens les ont, à la vérité, prodigués sans nécessité ; l'esprit rude était inutile sur l'ϒ, puisqu'il est toujours aspiré au commencement des mots, et l'esprit doux ne nous semble que l'absence de l'autre ; mais nous n'avons point cru devoir nous permettre une innovation dont on n'avait aucun avantage à attendre, et nous les avons marqués tous les deux sur toutes les voyelles initiales (4).

Malgré un usage qui semble accrédité en France, nous n'avons point accentué le vieux français : c'est supposer sa prononciation sans raison ; la langue est tout entière dans les manuscrits, et nous n'en connaissons pas un seul où les accents soient marqués (5). Quant à la ponctuation, comme elle tient beaucoup

(1) Το δε ἑλιξ Ἀττικοι δασυνουσιν· οἱ δε λοιποι παντες ψιλουσιν· οἱ γαρ Ἀττικοι δασυνται εἰσιν, ἀμφελισσειν και ἀμφεχειν και παθειργειν λεγοντες ; και δε αὐθις, και λισφοι, και τα ὁμοια, ὡς και το ἁμαξα ἡ δε κοινη διαλεκτος και τα ἀμαξα ψιλοι, καθως Δωρις και Αἰολις, και Ἰωνις ; Tzetzes, Ἐξηγησις εἰς τα ἐργα και τας ἡμερας του Ἡσιοδου ; p. 109, éd. de Heinsius, 1603. Voyez aussi Henri Estienne, *Thesaurus linguae graecae*, append. *De Dialecto Attico*, p. 192, 193, 194, etc.

(2) Ἰδιως δε οὗτοι, ὁσα παρ ἡμιν δασυνεται ἡ ὀξυτονειται, ψιλως λεγουσι και βαρυτονως ; Philoponos, Περι διαλεκτων, app. Lascaris : Ἐπιτομη των ὀκτω του λογου.

(3) Les Athéniens disaient ἱερεὺς, ἐγὼ, et les Eoliens ἰέρευς, ἔγω, etc.

(4) Comme la plupart des philologues modernes, nous ne les avons point marqués sur le P ; sa prononciation est indiquée par des règles qui ne souffrent presque aucune exception ; il ne prend l'esprit rude qu'au commencement des syllabes, lorsqu'il n'est point précédé dans le même mot d'une syllabe commençant par une lettre aspirée.

(5) Le nombre des syllabes de chaque vers n'était pas fixé d'une manière assez rigoureuse, et l'on se contentait d'une assonance trop imparfaite pour que nous ayons séparé les voyelles par des accents ou des trémas ; nous aurions pu attribuer deux sons distincts à de véritables diphthongues.

plus aux idées qu'à la langue, et ajoute quelque clarté à des textes souvent fort obscurs, nous avons cru devoir suppléer à celle qui manque dans les manuscrits; la même raison nous a fait indiquer l'élision des voyelles par des apostrophes.

Nous n'avons point marqué non plus les accents et les voyelles ponctuées de l'arabe et du persan. Les unes sont étrangères à la langue, et n'ont été inventées que pour la rendre plus facile à apprendre. Les autres ont une importance plus véritable, mais ils n'en ont que pour le son, dont nous n'avions pas à nous occuper, et les poëtes eux-mêmes n'en tiennent quelquefois aucun compte (1). Les points massoréthiques ont été également négligés ; Cappel (2) et Masclef (3) ont si complétement démontré leur vanité, qu'on s'étonnerait de l'insistance des savants à les conserver, si l'on ne connaissait la puissance de l'habitude, et la valeur que l'étymologie voudrait accorder aux sons.

Il nous resterait à indiquer les écrivains dont les travaux nous ont été le plus utiles; mais il n'est peut-être aucun ouvrage important sur le moyen âge auquel ce livre ne doive beaucoup. La nécessité de parler dans un ouvrage aussi peu volumineux de toute la littérature européenne ne permettait pas de s'étendre sur aucune de ses branches; il nous fallait préférer à des faits nouveaux, dont la preuve eût demandé quelque espace, ceux que des recherches antérieures avaient établis, et rattacher nos conséquences à des idées qu'on ne contestait plus. Il

(1) Le teschdid surtout est supprimé quand la rime le demande : ainsi Dschami a écrit dans *Jussuf et Suleicha*, پرشکر pour پرشکّر ; quelquefois on changeait aussi les voyelles longues en brèves; les poëtes disaient رَه au lieu de راه, etc.

(2) *Arcanum punctuationis revelatum*, Leyde, 1624.

(3) *Grammatica Hebraica, a punctis aliisque inventis Massorethicis libera*, Paris, 1716.

y a cependant quelques savants auxquels nous sommes trop redevables pour ne pas faire une mention spéciale de nos obligations. Sans le Sagabibliothek de Müller, la connaissance des manuscrits islandais nous eût entièrement manqué, et nous n'aurions point osé aborder une étude dont de nouvelles publications auraient pu démentir les résultats. Nous citerons également M. Finn Magnussen, qui a réuni d'immenses matériaux pour l'intelligence de la mythologie et des antiquités scandinaves; MM. Grimm, dont on retrouve les travaux dans toutes les recherches que l'on veut entreprendre sur le moyen âge; MM. Rask, Geijer, Diez, Lachmann, van der Hagen, Mone, Hoffmann von Fallersleben, Sanchez et Kemble. Parmi nos compatriotes, il y aurait plus que de l'injustice à ne point nommer M. Raynouard, qui a pour ainsi dire créé la littérature provençale; M. de La Rue, à qui nous devons la connaissance d'une foule de manuscrits conservés dans les bibliothèques d'Angleterre, et MM. Roquefort, Paris et Michel, dont les nombreuses publications ont rendu les noms inséparables de notre vieille littérature (1).

(1) Le désir de connaître différents ouvrages qui doivent paraître très prochainement (une histoire de la langue et de la littérature islandaise par M. Marmier, l'histoire des origines de la littérature française par M. Ampère, une nouvelle édition annotée du *Skalda* par M. Egilson, etc.) nous a fait retarder l'impression du livre dont nous publions les Prolégomènes.

HISTOIRE

DE LA

POÉSIE SCANDINAVE.

PROLÉGOMÈNES.

DES POËMES SCANDINAVES.

Les plus anciens poëmes scandinaves qui nous soient parvenus composent un recueil, appelé l'Edda (1), que l'on

(1) Edda signifie la science ou la sagesse [hébreu ידע, sanscrit विद्, εἴδω, arabe ودى, latin *video*, russe вѣдать, islandais *vita* (il prend l'E dans plusieurs flexions), gothique *vitan*, anglo-saxon *wita*, anglais *wit*, vieil allemand *wizan*; allemand *wissen*]; c'est le Vedas des Indous, et l'Eod (par métathèse) des Irlandais; Vallancey, *Collectanea de rebus Hibernicis*, t. IV, p. 29. On donne le même nom à une compilation en prose attribuée généralement à Olaf Thordson, mais à laquelle participa probablement Snorri Sturlason, né en 1178, et mort assassiné en 1240 ou 1241. La seule partie que l'on ait connue pendant long-temps contenait aussi une exposition des croyances mythologiques des anciens Scandinaves, et l'on désigna par un titre commun deux ouvrages dont le sujet paraissait identique. Peut-être s'est-on beaucoup exagéré la valeur de l'Edda en prose; de nombreuses contradictions, des lacunes et des répétitions indiquent un jeu de l'imagination de

attribue généralement à Sœmund Sigfusson (1), surnommé Frodr, ou le docte (2). Plusieurs critiques ont attaqué son antiquité (3) et n'ont voulu y voir qu'un travail original de Sœmund, ou de quelque autre scalde plus récent encore, dont le nom est demeuré inconnu. Les contradicteurs ne leur ont pas manqué (4); mais, comme il arrive trop souvent dans les discussions des savants, chacun paraissait plus préoccupé des intérêts de son érudition que de la vérité de sa thèse; on alléguait beaucoup plus de citations que de raisons; au lieu de discuter l'esprit des textes et de s'appuyer sur leurs conséquences, on invoquait des témoignages extérieurs, toujours combattus par des témoignages contraires. Aussi, quoique la croyance à l'authenticité de l'Edda soit devenue dominante, peut-être la question est-elle plutôt décidée que résolue.

Dans ce conflit d'érudition un seul fait a paru incontestable, parce que tous les écrivains contemporains l'attestent, c'est que les populations teutoniques conservaient leurs traditions dans des chants populaires. Les rapports d'origine, de langue, de croyances et de mœurs, que la

quelque artiste. M. Finn Magnussen a même supposé que le *Dæmisögur* n'était que la description des peintures dont un riche Islandais avait orné sa maison, et qu'Ulfr Uggason avait chantées dans un poëme intitulé *Husdrapa*. Cette conjecture, qui du reste ne s'appuie sur aucune espèce de preuve, serait bien défavorable à l'importance qu'il accorde à la compilation de Snorri; l'esprit de la peinture scandinave nous est resté trop complétement inconnu pour nous permettre de lui reconnaître une autorité scientifique. La seule édition complète de l'Edda a été publiée par Rask, *Snorra-Edda asamt Skaldu*.

(1) Les Scandinaves ajoutaient à leur nom propre un surnom de qualité; c'était ordinairement le nom de leur père, suivi de *son*, fils. On retrouve le même usage, mais plus général encore, chez les Celtes et les Slaves.

(2) C'était un prêtre chrétien, qui voyagea beaucoup, et vint, à ce qu'il paraît, en France; Ari Frodr (Arius Multiscius), *Islendingabok*, c. IX. Il était né de 1054 à 1057, probablement en 1056, et mourut en 1133, ou, suivant les Annales de Skalbot, en 1135.

(3) Schlözer, *Isländische Litteraturgeschichte*; Adelung, *Beckers Erholungen*, t. II, p. 86; t. IV, p. 141; Rühs, *Unterhaltung für Freunde altdeutschen und altnordischen Litteratur*; *Die Edda*, *Introd.*; *Ueber den Ursprung der isländischen Poesie*.

(4) Nyerup; *Skandinaviske Museum*, 1802, cah. III, p. 49; MM. Grimm, dans *Daubs und Creuzers Studien*; *Hermes*; *Heidelberger Jahrbüch*, 1811, nos 49 et 50; 1812, p. 961; *Leipziger Litteratur-Zeitung*, 1812, p. 2289, et surtout Müller, *Ueber die Echtheit der Asalehre*; *Ueber den Ursprung der isländischen Historiographie*, et *Sagabibliothek*, t. II, p. 98-101 et 121-145.

science a découverts entre les Scandinaves et les Germains (1), autoriseraient suffisamment à suppléer au silence de l'histoire et à supposer que la Scandinavie avait ses chants historiques comme l'Allemagne; mais on n'en est point réduit à hasarder cette opinion sur la foi d'une induction : les preuves sont précises et décisives. Snorri déclare, au commencement de son Heimskringla, qu'il s'appuie sur les traditions poétiques du pays; il les cite textuellement à chaque page, et, voulût-on prétendre, comme des écrivains qui n'y avaient sans doute pas réfléchi, qu'il composait lui-même les vers dont il se faisait une autorité, ce serait convenir que les chants historiques étaient bien profondément entrés dans les usages et les croyances du peuple, puisque les écrivains les plus graves auraient été obligés d'en inventer pour donner crédit à leurs récits en prose. Comme Snorri, Saxo reconnaît les vieux poëmes nationaux pour les documents de son histoire; on sent à chaque instant la poésie populaire sous le vêtement latin dont il la recouvre (2); parfois même, si pleine d'imagination que soit sa prose, elle ne lui suffit plus; l'esprit scandinave l'emporte, et l'historien lettré, qui se piquait d'imiter les anciens, coud à ses annales des traductions en vers des scaldes. Un troisième témoignage est plus irrécusable encore ; c'est un historien du 12e siècle, qui n'avait ni la science de Snorri, ni l'imagination de Saxo, un moine qui vivait sur les lieux, et dit en termes exprès, dans une histoire qui l'avait forcé de s'en enquérir soigneusement, qu'aucun peuple n'aima plus les chants populaires que les

(1) J. et W. Grimm, *Deutsche Grammatik ; Deutsche Mythologie ; Deutsche Heldensage ; Deutsche Rechts-Alterthümer;* et Schlegel, *Hin forna Lögbok Islendinga sem nefnist Gragas.*

(2) Son récit de la bataille de Bravalla, lib. VII, p. 138 et suiv., est évidemment rédigé sur un poëme de Starkathr ; il s'est aussi servi du *Biarkamal,* dont on retrouve le commencement dans l'*Heimskringla, Olafhelgasaga*, c. 220, et trois strophes dans le *Skalda*, p. 154. Il est également impossible de ne pas reconnaître une différence entre l'esprit des dix premiers livres, et celui des derniers, où des événements plus rapprochés ne lui permettaient plus de s'en rapporter aussi aveuglément aux traditions populaires.

Islandais et n'en posséda davantage (1). Des poëmes qui conservent les souvenirs des anciens temps n'ont ainsi rien d'étranger à l'esprit national; leur existence n'est point une singularité qu'on ne saurait expliquer qu'en les attribuant au caprice d'un individu; une pareille opinion ne se légitimerait que par des faits et des raisons positives.

Les poésies de l'Edda se rattachent toutes à la vieille religion des Scandinaves : les unes racontent la création du monde et la chronique des Dieux; les autres célèbrent des héros qui tiennent aux intelligences supérieures à l'Humanité par leur origine ou par leurs aventures; elles ont toutes un caractère mystique qui leur est propre, et les distingue essentiellement des chants historiques.

Des critiques ont cru y découvrir la preuve qu'ils cherchaient; ils ont prétendu que des poëmes de ce genre n'avaient aucune analogie avec les poésies dont l'antiquité était authentique, et qu'avant Sœmund l'histoire et la tradition ne savaient rien ni de leurs récits, ni de leurs idées; puis ils ont conclu de leurs allégations que l'Edda ne pouvait être que son ouvrage. Ces preuves négatives reçoivent toute leur valeur des érudits qui s'en servent; elles nient l'inconnu, c'est l'ignorance qui usurpe l'autorité du savoir; elles supposent une connaissance complète de tous les faits, et une foule de manuscrits restent encore à publier, peut-être même à lire. Ici la réserve devient une nécessité, les découvertes de chaque jour pourraient démentir la preuve de la veille. Une pareille argumentation devrait au moins s'appuyer sur un examen consciencieux de la littérature islandaise, et la plus superficielle étude suffit pour la convaincre d'étourde-

(1) Theoderich de Nidaros (Troundhjem ou Drontheim en Norvége), né en 1160 ou 1170; il s'exprime ainsi dans les prolégomènes de son livre *Historia de Antiquitate Regum Norwagiensium*, *No* ap. Langebek, *Scriptores rerum Danicarum medii aevi*, t. V, p. 312 : Operae pretium duxi, pauca haec... annotare, prout sagaciter perquirere potuimus ab eis,... quos nos Islendingos vocamus, qui haec in suis antiquis carminibus percelebrata recolunt; et, p. 314 : Quos constat sine ulla dubitatione prae omnibus aquilonaribus populis in hujusmodi semper et peritiores et curiosiores extitisse.

rie et d'erreur. De savants éditeurs ont déjà imprimé trois chants, composés dans le même esprit que l'Edda, qui n'en ont jamais fait partie (1); et l'on ne trouverait probablement pas un poëme, quels que fussent son âge et son auteur, où ne se fasse reconnaître le souvenir de ses idées et l'influence de son style. Mais cette question est d'une importance si fondamentale pour la poésie scandinave, qu'un travail sur son histoire qui n'en approfondirait pas l'examen n'élèverait que des hypothèses sans bases.

Quand un homme lettré recueille pour la première fois des chants populaires, les altérations qu'ils ont subies l'obligent à remplir des lacunes, à corriger des tournures corrompues et à restituer des archaïsmes que la tradition avait remplacés ou défigurés, parce qu'elle ne les comprenait plus. Les circonstances au milieu desquelles Sœmund réunissait les matériaux de l'Edda rendaient une révision encore plus nécessaire. Depuis près d'un siècle le christianisme poursuivait les moindres ressouvenirs du paganisme; les chants qui conservaient ses croyances avaient été proscrits les premiers, et leur mémoire s'était déjà, sinon effacée, au moins obscurcie et altérée. Plusieurs poëmes qui appartenaient au même cycle ne nous sont plus connus que de nom, et leur perte a détruit l'ensemble des événements (2); elle les a laissés sans commencement, sans suite, et sans fin. Le compilateur de l'Edda n'ignorait point leur

(1) Le *Höstlaungr* et le *Þors-drapa*, publiés par Thordi Thorlacius : *Antiquitatum Borealium observationes miscellaneae*, specim. VI et VII; le *Grottasaungr*, publié d'abord par Bussaeus, à l'appendice de l'*Islendingabok*, p. 13, et réimprimé par Thorlacius en 1794. Ce dernier poëme se trouve cependant dans plusieurs manuscrits de l'Edda, entre autres dans le Vidalinianus (*Volospa*, éd. de Gräter, p. XXVII); mais il paraît que les copistes réunissaient sous ce nom toutes les poésies qu'ils connaissaient. M. Gräter cite parmi les poésies du Vidalinianus le *Getspeki Heidreks*, qui est probablement le *Getspeki Heidrekskonungs* du Hervararsaga, et l'on trouve dans un autre manuscrit (le *Luxdorphianus*) le *Höfod-lausn* d'Egil. On sait aussi que Bragi Bodson avait fait un poëme sur le combat de Thor avec le serpent du Midgard; *Skalda*, p. 101, 145; et il cite un fragment d'un poëme d'Eystein Valdeson sur le même sujet; p. 101.

(2) Le *Heimdas-galldr*, le *Karo-liod*, le *Sinfiötla-lok*, le *Drap Niflungo*, etc.

existence, puisqu'ils y sont textuellement cités, et l'on ne peut expliquer les lacunes qu'ils laissent dans sa collection que par l'impuissance de les recueillir (1). Ceux-là même qui n'ont point péri ne sont pas entiers, il en est de mutilés dans leurs parties les plus importantes (2); d'autres sont tronqués au commencement et à la fin (3); dans presque tous on trouve des strophes où ce qui devait frapper plus vivement la mémoire et y rester le dernier, le rhythme, est tellement défectueux, qu'on ne saurait croire sans invraisemblance que la corruption avait respecté la langue et les idées (4). Quoique l'état d'imperfection dans lequel l'Edda nous est parvenue soit une preuve de la circonspection que son collecteur, quel qu'il soit, a mise dans son travail, il est probable qu'il en a retouché le texte, et ne l'a point écrit comme il était resté dans les souvenirs du peuple. L'histoire littéraire nous a d'ailleurs appris que pendant le moyen âge on recherchait curieusement dans les écrivains païens des témoignages de la vérité du christianisme, et que l'importance qu'on leur accordait fit souvent recourir une piété inconsidérée à de honteuses interpolations. Malgré la réserve où doit se renfermer l'appréciation d'une religion et d'une époque que l'insuffisance des documents rend si hasardée, il semble difficile de ne pas reconnaître dans plusieurs strophes l'influence des idées chrétiennes (5), et de se refuser à les

(1) Il y a des chants qui devaient être fort intéressants, que nous ne connaissons que par la traduction latine de Saxo; celui de Svauhvide dans le premier livre de son histoire, de Hialte dans le deuxième, de Signe et de Habor dans le septième.

(2) Le *Brynhildar-qvida* II; le *Hamdis-mal*, après la IXe strophe, etc. On voit par le *Volsungasaga*, c. 1 à 14, et 30 à 37, tout ce qu'il y a eu de poëmes perdus.

(3) Le *Hrafna-galldr Oþins;* la fin du *Gudrunar-qvidar* I est perdue. Il n'est presque pas de poëmes historiques où le collecteur n'ait été obligé de remplir des lacunes par des explications en prose, dont nous parlerons tout à l'heure.

(4) Il faut d'ailleurs remarquer que le recueil de Snorri cite beaucoup de fragments de l'Edda, et qu'il se trouve dans plusieurs des variantes importantes; il est difficile de n'y pas voir la preuve d'une tradition populaire.

(5) Les strophes LVII, LVIII et LIX du *Völu-spa*, presque tout le *Solar-liod*, etc. Finn Jonson (Finnus Johannaeus) a recherché les traces de christianisme qui étaient dans l'Edda, *Historia ecclesiastica Islandiae*, t. 1, p. 23 et suiv.

attribuer à un auteur plus moderne. Il ne peut donc s'agir de l'authenticité d'un passage (1), ou de l'antiquité de quelque expression de l'Edda, mais de l'ensemble des faits qu'elle raconte et des idées qu'elle développe; poser autrement la question, ce serait méconnaître l'histoire et la nature de la poésie populaire (2). Une critique désintéressée fera même une concession plus large. Une partie des poëmes historiques est précédée d'une introduction en prose qui explique leur sujet; il en est peu où quelques lacunes ne soient remplies par des intercalations qui renouent le fil des idées, que le mouvement lyrique de l'esprit du poëte ou l'action du temps avait rompu; évidemment les poésies sont plus anciennes que ces explications. Elles exigent quelquefois la connaissance d'événements postérieurs ou anticipent sur les strophes qui suivent (3); les faits n'étaient déjà plus assez présents à la mémoire pour suffire à l'intelligence des vers, et ces précautions indiquent une préoccupation littéraire, une crainte de ne pas être compris, qu'un poëte populaire n'aurait pas eues. Il est vraisemblable que l'antiquaire qui recueillit le premier ces fragments de vieille histoire porta son attention sur ce qu'ils avaient d'incomplet, et dut chercher à leur restituer un sens précis et clair. Peut-être ces explications ne concordent-elles pas assez bien avec le texte pour qu'on les attri-

(1) Plusieurs strophes du *Hava-mal* semblent postérieures aux autres, les XCII, XCIII, XCIV, XCVII, etc.; la strophe XCV ne saurait non plus appartenir à une civilisation au berceau, quoique nous ne puissions aucunement adopter l'interprétation que M. Ampère lui a donnée dans la *Revue des Deux Mondes*: La pensée seule sait ce qui convient au cœur, et il n'est point de pire maladie que de ne prendre plaisir à rien. M. Finn Magnussen traduit la dernière moitié: Nullus morbus est pejor cuivis ingenuo homini quam sorti suae nullatenus adquiescere. Et nous pensons qu'il y aurait encore plus de fidélité à l'expliquer ainsi: Il n'est pire maladie pour un homme sage que de ne pas se contenter de son sort.

(2) Quand, au lieu de la tradition, c'est l'écriture qui conserve la poésie, ses causes d'altération sont encore plus inévitables: les premiers copistes sont des hommes instruits qui corrigent les anciennes idées, en interpolent de nouvelles, et soumettent le style à leurs connaissances ou du moins à leurs habitudes grammaticales.

(3) L'interpolation qui suit la strophe XXXV du *Qvida Helga Haddingiaskata* offre un exemple de ces deux circonstances.

bue sans aucune preuve à un homme aussi lettré que Sœmund ; mais l'esprit critique était si peu développé dans le 11e siècle, qu'il serait également téméraire d'en conclure qu'il n'ait pu y participer (1).

Supposer l'Edda l'ouvrage d'un seul poëte, ce serait admettre un fait en contradiction avec les résultats auxquels l'étude des premiers âges de la poésie a conduit la critique (2). Après avoir nié l'existence d'Orphée et d'Homère, plutôt encore par des raisons morales et, pour ainsi dire, littéraires, que par quelqu'une de ces preuves matérielles qui suppléent à la vraisemblance et à la logique, elle résoudrait une question semblable dans un sens tout à fait contraire, et relèverait sur de nouvelles bases l'idée qu'elle a si laborieusement détruite, la personnification de l'esprit poétique d'un peuple. Il faudrait donc à cette opinion des faits inattaquables ou des raisonnements positifs qui ne laissassent aucune ressource au doute, et l'on ne peut pas même alléguer une seule présomption qui ne repose point sur de pures conjectures. Lorsque Brynjolf Suenonson découvrit l'Edda vers 1640 (3), il écrivit sur le manuscrit : Edda Sœmundi Multiscii ; mais cette inscription, qui n'a pas d'autre autorité que sa parole, puisqu'il n'en a jamais donné une seule raison, n'indique même pas s'il regardait Sœmund comme son auteur, ou le simple collecteur de ses matériaux. Les nombreuses recherches des savants ne sont point parvenues à découvrir l'origine de sa croyan-

(1) Une preuve évidente que la prose n'a point la même antiquité que les vers, c'est qu'en citant un Volsunga-qvida, *Edda*, t. II, p. 95 (éd. in-4°), le commentateur ajoute que c'est l'ancien. Il y en avait donc déjà plusieurs de populaires, ce qui ne serait point arrivé si la forme et les idées de la première rédaction n'avaient vieilli. Un ancien Gudrunar-qvida est aussi mentionné, *Edda*, t. I, p. 255, et un ancien Hamdis-mal, *Id.*, p. 5:8.

(2) Les plus vieux poëmes du moyen âge, depuis le *Beowulf* jusqu'au *Nibelunge Not*, sont anonymes : nous ne connaissons d'exception dans la poésie populaire que pour la *Chanson de Roland*, attribuée à Turold, sur la foi d'un vers probablement mal entendu, les romances françaises d'Audefroy le Bastard, et le *Chevy-Chase* de Rychard Sheale, qui appartiennent à une littérature plus moderne.

(3) Stephanus, *Notae ad Saxonem*, p. 93.

ce (1); il leur a même semblé qu'elle ne pouvait avoir d'autres bases que le renom de science dont avait joui Sœmund (2). Aucun témoignage décisif ne nous a donc rien appris jusqu'à ce jour sur l'auteur de l'Edda, ni sur son âge (3); la critique, qui ne se satisfait pas de conjectures arbitraires, est obligée de se décider par des considérations tirées de son esprit et de sa forme.

Lorsque deux croyances ont lutté avec acharnement pour la domination d'un peuple, celle qui a vaincu use impitoyablement de sa victoire; toutes les traditions qu'elle ne peut s'approprier, elle les proscrit et les anathématise. Ce fut la première pensée du christianisme après sa victoire (4); il n'est pas jusqu'aux habitudes les plus natu-

(1) Arna Magnusson rapporte, *Vita Sæmundi Multiscii*, p. IX, que le père de Torfaeus avait dit à son fils que l'Edda était connue sous ce nom avant que Brynjolf le lui donnât; mais comme on ne trouve aucune mention antérieure de l'Edda, ce renseignement ne peut inspirer la moindre confiance.

(2) La tradition traite les savants comme les héros et les poëtes; elle en fait des personnifications de la science, auxquelles elle attribue des ouvrages de siècles différents. C'est probablement à ce titre que l'on a cru que Sœmund avait participé au *Niala* (Müller, *Sagabibliothek*, t. 1, p. 61), et à la compilation de Snorri; Arngrim Jonas, *Epistolae*, t. 1, p. 329. Si nous osions nous écarter sans preuves positives d'une opinion universellement reçue, nous douterions aussi qu'il ait travaillé au recueil qui porte son nom. Outre l'inintelligence et la maladresse des explications que nous avons déjà signalées, il y a des mutilations de strophes et des fautes de rhythme qu'un scalde n'eût certainement pas commises, et qu'il aurait peut-être réparées. Il n'est pas jusqu'à l'ensemble des poëmes, et l'arrangement de leurs parties, qui n'obligent de révoquer en doute l'intelligence du collecteur. Nous n'en citerons que deux exemples. Le *Qvida Helga Haddingiaskata* est un amalgame de trois poëmes aussi différents par le sujet que par le mètre; le premier fragment finit à la douzième strophe, le second à la trentième, et le dernier à la quarante-troisième. Dans le *Qvida Helga Hundingsbana* II., les strophes XXII-XXV ne sont pas évidemment à leur place, et de la XIII[e] à la XVI[e] le fil des événements est interrompu par un fragment d'un des Volsunga-qvida.

(3) La plupart des antiquaires ne font remonter le plus ancien manuscrit qu'au 14[e] siècle; Müller, *Ueber die AEchtheit der Asalehre*, p. 73, et *Sagabibliothek*, t. II, p. 100, le dit du 13[e]; tout ce qu'on peut affirmer, quand on ne l'a pas vu, c'est qu'il est impossible de le supposer plus vieux, puisqu'il est écrit en caractères latins.

(4) Naguère on connaissait à peine une seule statue d'Odin, et peut-être la tradition ne parlait-elle en termes positifs que de celle du temple d'Upsal. Malgré le témoignage d'Adamus Bremensis : Wodanum sculpunt (Sueones) armatum sicut nostri Martem sculpere solent, des antiquaires s'étaient hâtés d'en conclure que la religion défendait sa représentation; ils pouvaient même appuyer leur opinion d'un fait assez particulier, c'est que dans la plupart de ses apparitions (*Volsungasaga*, c. 6, Saxo Grammaticus, *Historia Danica*, c. 1, p. 12, éd. de Stephanius), Odin s'enveloppait dans un manteau, et se couvrait la tête d'un grand chapeau. Les journaux n'en

relles, jusqu'aux ressources les plus utiles au pays, qu'il n'ait sévèrement interdites quand elles se rattachaient aux souvenirs du paganisme (1). Les vieux poëmes qui contenaient tous ses mythes et rappelaient les idées que la religion chrétienne voulait remplacer avaient été frappés d'une réprobation nécessaire. Une grande quantité de saga nous est parvenue intacte, et de toutes les poésies qu'ils ne nous ont point conservées, il en reste à peine trois ou quatre entières (2); les autres ne sont plus connues que par des compilations où de courts fragments ont échappé à l'oubli auquel leur esprit les avait fait condamner : le fanatisme religieux détruisit ce que l'action du temps eût également respecté. Les souvenirs de la lutte étaient trop récents en Scandinavie pendant le 11e siècle (3); les nouveaux chrétiens n'y avaient pas assez tempéré les premiers emportements de leur zèle pour qu'un savant aussi considéré pour son caractère que pour son érudition, un prêtre qui travailla plus activement que personne aux progrès du christianisme (4), se complût à raviver une religion qu'il avait combattue toute sa vie (5). Dans ces temps de foi et d'ardeur guerrière, l'ambition de la gloire littéraire n'aurait pu vaincre les répugnances du chrétien et les intérêts du prêtre. Rien ne témoigne d'ailleurs que l'Edda ait été connue comme l'œuvre de Sœmund avant le milieu du 17e

annonçaient pas moins dernièrement qu'on venait d'en découvrir une en cuivre. Leurs renseignements étaient trop incertains, et leurs descriptions trop vagues, pour permettre de se former une opinion.

(1) Ainsi, par exemple, d'interminables hivers renfermaient les Scandinaves dans des maisons isolées, et épuisaient souvent leurs moyens de subsistance; le christianisme n'en défendit pas moins les réunions que la fête de Jule ramenait au milieu de la mauvaise saison (Snorri, *Saga Hakonar Goda*, c. XV; *Hervararsaga*, c. XIV), et l'usage de la chair de cheval, qui suppléait aux autres provisions.

(2) Le *Gunnars-slagr*, dont nous n'avons qu'une recension assez moderne, et le *þors-drapa*, qui est incomplet.

(3) Ce ne fut qu'en l'an 1000 que l'Althing de l'Islande se prononça pour le christianisme.

(4) Sœmund contribua puissamment à l'établissement des dîmes et à la constitution du droit ecclésiastique; Ari Frodr, *Islendingabok*, c. X; *Hungurvaka*, c. VI; *Kristni Saga*, p. 22; *Jus ecclesiasticum Islandiae*, p. 140.

(5) On suppose qu'il avait plus de 70 ans quand il commença à écrire.

siècle ; le contraire semble même certain, puisque, dans les nombreuses citations de ses poëmes pendant le moyen âge, jamais, malgré l'usage constant des Scandinaves (1), on ne trouve mentionné leur auteur.

L'amour de la vérité, qui dès le 10e siècle dirigeait les inspirations des scaldes, agissait avec bien plus de force sur le travail des historiens; ils n'avaient pas la ressource de captiver leur auditoire par la recherche des expressions et la hardiesse des ellipses; la poésie avait sa langue à part, dont la prose n'osa bientôt plus se servir. Tout ce que pouvaient les historiens littérateurs, c'était de rivaliser avec ces conteurs improvisés que chaque printemps ramenait en Islande avec les nouvelles de l'année; et ils n'y parvenaient que par la vérité et la simplicité de leurs récits. Isolés du reste du monde par la mer et les glaces, les Islandais n'avaient rien qui pût les distraire de l'amour et des souvenirs de leur ancienne patrie. Ce n'était point, comme dans les autres colonies, des prolétaires chassés par la faim, qui cherchaient sur une terre étrangère la subsistance que leur refusait leur patrie ; mais de puissants Jarl qui, plutôt que de déchoir de leur importance politique, et de reconnaître la suprématie d'un de leurs égaux de la veille, s'étaient résolus à un exil volontaire (2). Ils avaient laissé en Norvége des souvenirs, des intérêts, des espérances, et se mêlaient encore à toutes les passions qui s'y agitaient; ces liens d'amitié et de haine, si vivaces dans le Nord, les attachaient à la fortune de tous les chefs qui gouvernaient les destinées du pays et en dépendaient à leur tour. Ils s'informaient avidement des changements qu'y amenait chaque jour (3);

(1) Nous avons cependant rencontré un exemple contraire; le *Vellekla* est quelquefois cité sans le nom d'Einar Skalaglam.

(2) Sous le règne de Harald Harfag, roi de Norvége; *Landnamabok*, c. I; Snorri, *Harald Harfagarsaga*, c. XX; ce fut d'après le *Landnamabok*, c. III, en 874, que l'émigration commença, et, suivant l'*Islendingabok*, c. I, en 870.

(3) Ils ne bornaient même pas leur amour de l'histoire à connaître celle de leurs ancêtres et de leurs anciens compatriotes. Saxo dit dans la préface de son ouvrage : Cunctarum quippe nationum res gestas cognoscere, memoriae-

dans leurs longues veillées, ils se racontaient avec les traditions de leur famille les annales de leur ancienne patrie, et n'auraient point souffert que pour embellir une narration, ou appuyer un mensonge, leurs historiens eussent imaginé des faits ou les eussent dénaturés. Lorsqu'ils rapportent des évènements contemporains, on doit une entière confiance aux moindres détails de leurs récits; ils auraient trouvé dans tous les bourgs de l'Islande des critiques qui eussent redressé leurs erreurs et démenti leurs inventions. L'Olaf Tryggvasonar Saga a donc droit à la confiance, quand il raconte que, soixante ans avant la naissance de Sœmund, on chantait à la cour de Norvége trois des odes que l'Edda nous a conservées (1). Le caractère des vieux saga ne fût-il pas un esprit de scrupuleuse exactitude, il serait difficile de croire à quelque imposture pour donner de l'authenticité à des poëmes supposés; l'auteur était un moine dont l'intérêt voulait qu'il les décréditât pour faire oublier leurs idées (2), et il en cite un qui n'est pas même mentionné dans l'Edda (3). Tout soupçon d'erreur semble également impossible : si l'auteur eût été trompé par une tradition mensongère, son neveu Gissur Hilluson, qui vécut long-temps (4) dans le voisinage et l'intimité de la famille de Sœmund, en aurait eu connaissance et eût rétabli la vérité.

Une comparaison attentive des différentes parties du recueil de Sœmund aurait suffi pour convaincre qu'elles ne pouvaient être du même auteur; les faits s'y répètent et les idées s'y contredisent. Dans les chants mythiques deux sys-

que mandare, voluptatis loco reputant. Ils attachaient tant d'importance à l'instruction, que *heimsklegr* signifiait casanier et stupide, *Hyndlu-liod*, st. XV; Odin lui-même était appelé *Vidförull*, celui qui a voyagé au loin; *Ynglinga-saga*, c. II. C'est probablement à leur origine scandinave que les Normands du moyen âge devaient leur renom de curiosité : Li plus enquerant en Normandie; Crapelet, *Proverbes et dictons populaires*, p. 76.

(1) Le *Qvida Sigurþar Fasnisbana II*, le *Helreid Brynhildar* et un des *Gudrunar-qvida*.

(2) Rien n'indique d'ailleurs qu'il ait eu des rapports d'amitié avec Sœmund.

(3) Le *Giukungar-mal*. C'eût été un raffinement de fourberie dont probablement les imposteurs de ces temps grossiers n'eussent pas été capables.

(4) Il ne mourut qu'en 1206.

tèmes cosmogoniques différents apparaissent tour à tour. Tantôt le monde est expliqué par le règne végétal : c'est un frêne qui personnifie l'univers, et un de ses rameaux qui produit le premier homme. Tantôt le règne animal domine : la terre est la chair d'un géant, ce sont les flots de son sang qui remplissent l'abyme des mers, et le genre humain est sorti d'un rocher de sel, fondu sous la langue d'une vache. Nulle part on n'aperçoit une intelligence créatrice, tout est l'œuvre désordonnée d'une fatalité ou d'un hasard, et des idées incohérentes manifestent partout l'absence d'unité et de système (1). Il y a même un des poëmes qui semble une attaque contre la religion des autres; on le prendrait pour une réaction des anciennes croyances contre le culte qui les avait remplacées, ou le manifeste de quelque hérésie qui s'efforçait de mettre plus de raison dans ses allégories et de moralité dans son ciel (2). Un autre va plus loin encore : sous une forme mythologique, ce n'est plus qu'une thèse philosophique ; il aspire à dégager le sens secret du mythe de sa mise en histoire (3). Les chants purement religieux paraissent aussi remonter à une époque plus reculée (4) ; ils se préoccupent moins de l'intelligence des idées et de l'explication des faits; ils savent leur sujet si populaire, qu'ils n'ont point à s'inquiéter de la hardiesse de leurs images et de l'obscurité de leurs allusions. Les poëmes historiques ne cherchent pas davantage à enchaîner les faits et

(1) Ce qui paraît également décisif contre l'opinion qui attribue l'Edda à Sœmund, c'est qu'on n'y découvre aucune trace des idées chrétiennes sur la création de l'homme et la nature de Dieu. Si elle était l'ouvrage d'un aussi fervent catholique, il eût été bien difficile que les préoccupations de sa foi, les associations habituelles de son esprit, peut-être aussi ses intérêts de prêtre, ne les y eussent point fait pénétrer comme dans la compilation de Snorri, qui n'était cependant pas ecclésiastique.

(2) L'*AEgis-Drecka*. Il n'y a certainement rien de chrétien. Loki ne conteste aux Ases ni leur puissance ni leur divinité; il leur reproche seulement de l'immoralité et de l'inintelligence. L'auteur s'y environne de tant de précautions oratoires, qu'on ne saurait le supposer un néophyte.

(3) Le *Vafþrudnis-mal*. Sa forme est certainement moins ancienne; mais on y reconnaît des traces de plusieurs rédactions successives.

(4) Il ne s'agit ici que de la forme; nous parlerons longuement ailleurs de la succession des cycles et du développement des idées poétiques.

à lier les idées; mais ils veulent déjà leur donner, sinon une raison et une cause, au moins une signification morale qui satisfasse les usages et la civilisation du temps (1). L'esprit de ces deux classes est si différent, que leur rédaction primitive ne saurait appartenir au même scalde ni à la même époque; par ses précautions morales et ses intentions littéraires, celle des chants historiques indique évidemment un temps plus moderne (2). Il en est deux (3) qui, à moins d'un mensonge que rien n'autorise à supposer (4), n'auraient pas non plus la même patrie que les autres; ce n'est point en Islande, mais dans une province éloignée de la Suède, qu'ils auraient été recueillis.

Quoiqu'on manque de raisons suffisantes pour assigner une date précise à l'Edda (5), les plus fortes présomptions obligent de lui reconnaître une haute antiquité. L'esprit exclusivement historique que la poésie scandinave prit dès le 10e siècle eut pour conséquence nécessaire l'importance que les scaldes attachèrent aux formes de la versification; leur imagination s'y appliqua tout entière; le reste n'était qu'un fonds commun, qui appartenait à la prose comme aux vers. On vit dès lors s'introduire dans la poésie des habitudes

(1) Ainsi le trésor de Fafnis porte malheur, parce qu'une malédiction y est attachée; la cruauté de Gudrun est motivée par le devoir de venger ses parents, etc.

(2) On ne parle qu'en général; le *Hrafna-galldr Oþins*, le *Grou-galldr* et le *Solar-liod*, qui ne sont pas entièrement historiques, semblent postérieurs à tous les autres, excepté peut-être l'*Atla-mal* et le *Gudrunar-qvida* III.

(3) L'*Atla-qvida in Grœnlenzka* et l'*Atla-mal in Grœnlenzko*.

(4) Sœmund ne prit aucune précaution pour répandre sa collection et faire croire à son authenticité, et les hommes du onzième siècle étaient trop simples pour imaginer les roueries littéraires d'un Chatterton ou d'un Surville. Nous devons ajouter que le Z de *Grœnlenzka* n'appartient pas à l'ancienne langue scandinave, et nous inspire quelques doutes sur l'exactitude du titre, quoiqu'on le trouve aussi dans celui du *Harbarz-liod*.

(5) Les chants historiques qui, comme nous l'avons vu, sont postérieurs aux autres, n'en remonteraient pas moins au 8e siècle; Grimm, *Deutsche Heldensage*, p. 4; Müller, *Sagabibliothek*, t. II, p. 17, 124 et 133; Mone, *Teutsche Heldensage*, p. 126, dit même, nous ne savons sur quelle autorité, qu'un de MM. Grimm suppose l'*Atla-mal* du 6e. Non seulement les critiques ne s'accordent sur la fixation d'aucune date, ils ne peuvent s'entendre avec eux-mêmes; un des plus graves et des plus savants, Suhm, a supposé le *Rigs-mal* tantôt du 8e au 9e siècle, *Historie af Danmark*, t. I, p. 81; et tantôt du 6e au 7e, *Critisk Historie af Danmark*, t. VII, p. 474.

de style où le bouleversement des mots semble lutter contre l'ordre des idées, des tours de phrase qui mettent toute leur ambition poétique à s'éloigner des formes accoutumées du langage (1). Dans l'Edda au contraire la construction est simple, les mots suivent presque toujours l'ordre de la logique et de la grammaire; ils n'accumulent point à plaisir des figures sans nécessité et sans but; l'obscurité qui enveloppe la pensée ne tient point à l'affectation d'expressions recherchées, mais au sens mythique que recouvre chaque image. Cette simplicité relative permettrait déjà de reculer son âge, et de nouveaux rapprochements donnent à cette vraisemblance l'autorité d'une preuve. Il nous reste des fragments de Bragi l'ancien et de Biark (2), qui écrivaient probablement au commencement du 9e siècle (3); ce sont les plus vieilles poésies qui nous soient parvenues (Starkath est plutôt un personnage mythique qu'historique), et on y retrouve, quoique déjà à un bien moindre degré, le tour simple et naturel qui distingue les poëmes recueillis par Sœmund de tous les autres (4). Elles étaient certaine-

(1) Nous en citerons un exemple qui remonte déjà au 10e siècle; pour prévenir tout soupçon sur l'esprit systématique de notre interprétation, nous nous en sommes rapporté à celle de Thorlacius (Thorkelin). Nos chiffres indiquent la construction qu'il a adoptée. Nous avons suivi aussi son orthographe, quoiqu'elle nous semble fautive en quelques endroits; nous avons seulement supprimé les accents.

þors-drapa par Eilif Gudrunarson, IIIe strophe; *Antiquitatum Borealium observationes miscellaneae*, specim. VII, p. 18.

15 4 6 7 5
Gerr vard i favr fyrri
1 3 2
Farmr meinsvarans arma
16 9 8 10
Soknar happs med svipti
13 11 12 14
Sagna galdvrs enn ravgnir.
18 17 24 23
þyl ek grannstravmà grimnis
27 19 25
Gall manntælor hallar
26 21 22
Opnis ilia gavpnvm
28 27 bis 20
Endills amo spendv.

Il faut supposer pour le sens une virgule après galdurs[11], et aller chercher, dans le premier membre de la phrase, gerr[15] et soknar[16], qui appartiennent au second; quoique séparés par deux vers, gall[27] et amo[27 bis] ne forment ici qu'un seul mot.

(2) *Skalda*, p. 98, 101, 102, 145, 175 et 186.

(3) Müller, *Sagabibliothek*, t. I, p. 124.

(4) Nous en pourrions dire autant des vers de Starkath que nous a conservés le *Göþrek ok Hrolfsaga*; plusieurs critiques les font remonter jusqu'au 6e siècle; mais leur opinion est trop conjec-

ment postérieures, puisqu'elles sont pleines d'expressions dont l'Edda seule peut donner l'explication et apprendre l'origine (1). Il fallait même qu'elle fût bien plus ancienne ; si la tradition ne l'eût déjà universellement répandue, des poëtes qui écrivaient pour le peuple (2) se fussent interdit des métaphores et des allusions qu'il n'aurait pas comprises (3).

Un caractère si marqué, qu'il peut sembler particulier à la poésie islandaise (4), c'est un idiome qui n'appartient qu'à elle ; des expressions qui ne se rencontrent jamais dans la prose, des images dont les hardiesses les plus étranges ont pris, pour ainsi dire, un sens usuel (5). Souvent un dialecte s'est séparé d'une langue et s'est développé à côté ; l'ignorance n'observait plus les règles de la grammaire, une prononciation vicieuse corrompait la désinence des mots et défigurait leurs radicaux ; l'introduction de nou-

turale pour servir de base à un raisonnement. Starkath, comme nous venons de le dire, appartient bien plus aux mythes qu'à l'histoire ; on voit dans Saxo, p. 103, que Thor lui coupa quatre mains, et le *Hervararsaga*, p. 412 et 513, éd. de Copenhague, lui en donne huit. La compilation de Snorri assure seulement que ses vers sont les plus anciens que l'on connaisse : Hanns quædi ero fornust þeirra er menn kunna.

(1) Elles appellent l'or : *Rinar rauþmalr*, le métal brillant du Rhin, *Snorra-Edda*, p. 154 ; *rogr Niflunga*, l'envie du Nibelung ; *Id.*, p. 155.

(2) Biark composa même un chant de bataille qui conserva une longue célébrité.

(3) La versification de l'Edda est aussi bien plus simple que celle des poésies dont l'âge et l'auteur sont connus, ce qui semble encore un indice d'antiquité. Elle est la même pour tous les chants, sauf les deux *Atla*, qui, n'ayant point la même patrie, ont dû avoir un rhythme un peu différent (il se rapproche plus du Galdralag que du Fornyrdalag), et quelques autres, généralement moins anciens (le *Grou-galldr*, le *Solarliod*, etc.), qui sont écrits en Liodahattr ; mais la différence consiste bien plus dans la longueur de la strophe que dans la structure du vers.

(4) Toutes les poésies populaires conservent des expressions et des tournures de la vieille langue, et les poëtes continuent à s'en servir, parce que l'imagination y est habituée, que l'usage de tous les jours ne la dépoétise pas, et qu'elle laisse plus de liberté à la pensée et de choix à l'expression. Aristote fait même consister la poésie dans l'emploi de formes insolites et de mots étrangers à la prose ; *De Poetica*, c. XXII. On trouve déjà dans la poésie hébraïque des restes d'une langue tombée en désuétude, אנוש, homme ; ארח, sentier ; אתה, venir, etc. Si elle fut beaucoup plus étendue en Scandinavie que partout ailleurs, cela tient à la grande quantité des poésies populaires, et aux changements que l'esprit politique, qui se développa de si bonne heure, fit subir à la langue pour l'approprier à la discussion des affaires.

(5) Voyez Rask, *Anvisning till Isländskan eller Nordiska Fornspråket*, c. XXV, p. 281 : Det äldsta och poetiska Språket, et Olafsen, *Om Nordens gamle Digtekonst*, c. IV, p. 73-139.

velles idées dénaturait leur première signification ; mais rien de semblable n'eut lieu en Scandinavie. Les mots ont gardé leur acception primitive, la syntaxe est restée la même ; il n'y a de différent que des périphrases poétiques devenues de véritables noms, et de vieilles expressions retenues par la poésie et oubliées par la prose. Parfois aussi les hommes lettrés ont voulu raffiner sur l'idiome vulgaire pour le mieux approprier à toutes les délicatesses de leurs pensées et aux mille besoins de leur fantaisie (1). Mais cette explication ne serait pas moins inadmissible ; la langue des scaldes est la plus vieille ; ce sont ses archaïsmes qui lui donnent sa couleur et son éclat. Sans doute le besoin d'expressions commençant par une même lettre obligeait l'allitération de conserver une foule de mots tombés en désuétude dans le langage usuel (2) ; mais les formes de la versification étaient si inconstantes, elles se prêtaient si facilement aux innovations, qu'elles n'eussent point suffi pour amener un fait aussi contraire à cette unité où tendent fatalement les peuples. D'ailleurs, l'importance que devait acquérir l'art de la parole dans un pays où toutes les affaires se décidaient par l'assemblée du peuple força les hommes qui aspiraient à quelque influence à rejeter de leur style les tournures et les images, qui auraient nui à la clarté de la phrase ou des idées. Pour qu'une langue poétique pût exister à côté de la langue du pouvoir et des affaires, il fallait qu'elle lui fût antérieure (3) et se rattachât à des croyances profondé-

(1) L'arabe vulgaire et l'arabe littéraire. Dans presque tout l'Orient les prêtres avaient une langue théocratique. Les Chinois ont trois langues différentes pour la politique (le *kouân hoa*), la littérature (le *wên tchhâng*) et la conversation (le *siao choué*); voyez Wendischmann, *Philosophie im Fortgang der Weltgeschichte*, t. I, p. 319–324, 330–346. Il y en a même à proprement parler une quatrième; le *kou wên*, style antique.

(2) Dans les poésies anglaises où l'allitération s'est maintenue, dans *Pierce Plowman*, par exemple, on trouve également une foule de mots qui n'appartiennent qu'à la langue des siècles précédents. Percy cite même, *Reliques*, t. II, p. 29, une ballade sur la bataille de Floddenfield, qui a par conséquent 160 ans de moins, et la langue est à peu près la même.

(3) La conservation des langues par la tradition n'est point une supposition si dénuée de probabilité qu'on a voulu le dire, pour nier l'antiquité des poésies

ment enracinées dans le pays. Jamais un idiome aussi riche ne serait sorti de la poésie décolorée qui versifiait servilement des lambeaux de chronique; jamais il ne se fût développé au milieu d'hommes politiques qui recherchaient un langage, convenable à la foule et aux discussions pratiques de l'Althing (1). Les derniers scaldes se servaient ainsi de locutions qu'une tradition poétique leur avait transmises. Pour comprendre leur vocabulaire et leurs tropes, il faut recourir à l'Edda et en apprendre les événements auxquels ils font allusion (2). Il est donc certain que ses idées sont antérieures à tous les autres poëmes scandinaves, puisqu'elles seules donnent à leur langage une signification et une base. La poésie n'aurait point employé des expressions que l'idiome usuel avait délaissées (3), si leur sens n'eût été universellement compris, si la diffusion de vieux chants populaires et une longue tradition n'eussent répandu et perpétué leur intelligence. Ces mots frappés de péremption par la prose appartenaient nécessairement à une langue plus ancienne; ils se retrouvent tous dans l'Edda, et, comme elle n'a pu les emprunter à aucun des poëmes qui nous sont parvenus (4), ils nous fournissent un nouveau renseignement sur son âge.

ossianiques. La publication des chants populaires de la Grèce moderne en a fourni une preuve sans réplique, et ce n'est pas la seule. On a retrouvé dans le copte la plus grande partie de la langue employée dans les hiéroglyphes; et quoique séparés par des gouvernements, des religions et des climats différents, les Slaves, qui ne connaissaient pas l'écriture, ont conservé dans tous leurs dialectes les caractères de leur langue primitive; on les retrouve jusque dans celui des Slovéniens (habitants de la Carniole, de la Carinthie et de la Styrie), qui n'ont commencé à écrire que vers le milieu du 16e siècle.

(1) C'est le nom que l'on donnait aux assemblées populaires.

(2) Les scaldes chrétiens eux-mêmes appelaient la poésie l'art de l'Edda : *Eddu-list*, ap. Arna Jonson, *Gudmund-Helga Drapa ; Eddu reglar*, ap. Eistein Arngrimsson, *Lilia-lag;* et d'après Arna Magnusson, on trouve une expression semblable dans le Drapa de Hall sur saint Nicolas. Peut-être faisaient-ils allusion à l'Edda de Snorri; mais, comme une grande partie serait inintelligible sans le recueil de Sœmund, qui lui est évidemment antérieur, notre raisonnement n'en conserverait pas moins toute sa force.

(3) Ce sont presque tous des noms substantifs, et il y a bien des conséquences à en tirer pour l'histoire et la philosophie du langage.

(4) Les poëmes qu'elle aurait imités n'eussent d'ailleurs été qu'une rédaction antérieure des mêmes idées; l'Edda donne un sens aux images de la langue poé-

La chronique saxonne nous apprend, à l'année 449, qu'une des peuplades septentrionales qui s'emparèrent de la Grande-Bretagne venait de Scandinavie (1); les Angles qui en composaient la plus forte partie (2) étaient sortis du Holstein et de la partie méridionale du Schlesvig (3), et les Saxons qui formaient le reste étaient leurs plus proches voisins (4). Les idiomes de ces différents colons avaient une grande analogie, sinon ils ne se seraient pas amalgamés promptement en une seule langue, et aucun témoignage ne permet de supposer qu'on en parlât plusieurs en Angleterre. L'anglo-saxon qui se forma sur-le-champ ne put ainsi, au moins dans son vocabulaire, différer beaucoup des dialectes du Nord. Les Jutes, qui habitaient seuls la Scandinavie, ne retournèrent point dans leur patrie; les ressemblances du scandinave avec l'anglo-saxon ne sont donc point un fait accidentel, produit par le contact de nations étrangères; mais le résultat de rapports qui existaient avant l'émigration des Saxons et des Angles (5). La plupart des

tique, et nous n'attachons aucune importance à l'âge de la forme sous laquelle cette explication nous est parvenue.

(1) Of Jutum (les Jutes) comon Cantware (les habitants du comté de Kent) and Wihtware (les habitants de l'île de Wight).

(2) Of Angle, East-Angle, Middel-Angle, Mearce and ealle Nordymbra (les habitants de la Mercie et de tout le Northumberland).

(3) Betwix Jutum and Seaxum. Ethelwerd confirme ainsi cette indication: Anglia vetus sita est inter Saxones et Giotos, habens oppidum capitale, quod sermone saxonico Sleswic nuncupatur; ap. Savile, *Rerum Anglicarum scriptores*, p. 474.

(4) Of Eald-Seaxum (les vieux Saxons) comon East-Seaxan, and Sud-Seaxan, and West-Seaxan.

(5) D'ailleurs, aucune langue teutonique n'a plus d'analogie avec l'islandais que l'anglo-saxon, non dans la syntaxe et les désinences (peut-être sous ce point de vue n'en est-il pas une seule qui en diffère davantage), mais dans les radicaux, et c'est l'indice le plus certain d'une origine commune. Les apôtres anglais prêchaient en Suède sans interprète. Nous l'avons déjà montré, les Franks étaient d'origine scandinave, et lorsque saint Augustin s'embarqua pour l'Angleterre, il prit un interprète frank; Beda, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, l. I, ch. 25. L'histoire nous a conservé plusieurs témoignages positifs de cette unité des langues. Trois siècles après la conquête, le roi saxon Alfred avait une connaissance assez approfondie du danois pour oser pénétrer dans le camp de ses ennemis, déguisé en ménestrel (Gul. Malmesbur., lib. II, c. 4, et Ingulphus, p. 869), et plus tard encore le Danois Anlaf ne craignait pas non plus de venir épier les Saxons jusque dans leur camp; Gul. Malmesbur. lib. II, c. 6. Le *Snorra-Edda*, p. 275–276, dit même en termes exprès que les Anglo-Saxons et les Islandais parlaient la même langue; ver erum

mots qui ont disparu de l'islandais usuel et ne sont restés que dans la langue de l'Edda se retrouvent dans l'anglo-saxon (1). Une telle coïncidence semble autoriser à conclure qu'ils étaient aussi vulgaires dans l'idiome scandinave au milieu du 5e siècle. Les poëmes de l'Edda, ou les chants qu'elle a imités, sont donc de beaucoup antérieurs à tous les ouvrages où ces expressions ne se rencontrent plus; ce sont les changements que le temps amène insensiblement dans les langues quil es en ont écartées (2).

Les historiens s'accordent à faire venir Odin d'Asie, et quoique leurs raisons ne soient pas aussi positives que le désirerait une critique sévère, on doit les trouver suffisantes si l'on ne se résout point à retrancher tous les temps mythologiques de l'histoire (3). Cet Odin n'est point le Dieu terrible, toujours armé de l'épée et de la lance, que célèbrent les scaldes, mais le supérieur d'une mission religieuse, qui, proscrit sans doute par un culte rival, vint jusqu'en Scandinavie chercher un abri pour sa tête, et des autels pour ses croyances. Aucune force n'aidait ses prédications à vaincre

einnar tungu; et un passage du *Rimbeigla*, ap. Bartholinus, *Antiquitates Danicae*, p. 651, n'est pas moins positif; nous citons sa traduction : Eademque lingua (Norvagica seu septentrionalis) usurpabatur per Saxoniam, Daniam, Sueciam, Norvegiam et partem Angliae aliquam.

(1) Voyez l'Appendice du *Beowulf* de Thorkelin (*De Danorum rebus gestis, seculi III et IV*, Copenhague, 1815), p. 269-299. Au reste, il ne faudrait pas donner trop de généralité à ce rapprochement : les mots de la langue poétique avaient des origines différentes, ainsi que ceux du langage usuel, et ne pouvaient se trouver dans tous les idiomes teutoniques. Olafsen, *Om Nordens gamle Digtekonst*, en indique p. 82-3 qui venaient du grec, p. 83-4 du latin, p. 87-88 du celtique, p. 88-89 du finlandais; mais il ne savait ni le persan ni le sanscrit, et nous sommes loin d'adopter toutes ses étymologies.

(2) On en retrouve quelques uns dans les plus vieux saga, dans le *Niala*, le *Viga Glumssaga* et le *Hungurvaka*; mais plus tard on ne les entendait plus; Saxo était obligé d'expliquer celles dont il se servait; lib. I, p. 6 et 27, éd. de Stephanius.

(3) Il faudrait un ouvrage exprès pour démoutrer l'origine asiatique de l'Odinisme; une analogie pourrait n'être qu'un hasard, c'est la quantité qui fait la force, et il resterait encore à prouver que ce ne sont point les habitants antérieurs de la Scandinavie qui auraient apporté avec eux ces souvenirs de l'Orient. Nous ne citerons ici qu'un fait philologigue assez remarquable pour ne pas être passé sous silence : les Scandinaves n'avaient pas d'occasion de nommer un éléphant; ils ont nécessairement emprunté le nom qu'ils lui donnaient; et tandis que tous les peuples européens (sauf les Russes, qui l'appellent слонъ) avaient conservé le nom grec ou latin, ils l'appelaient *fil* comme les Persans فيل.

les résistances (1) : aussi n'eurent-elles rien de violent ni d'inflexible ; elles transigèrent avec les habitudes et les idées qui leur opposaient trop d'obstacles (2). Ce caractère conciliateur semble même n'avoir conservé de la religion asiatique que ce qu'il en fallait pour assurer une influence politique à ses prêtres, et bientôt ces derniers ressouvenirs de son origine s'effacèrent à leur tour et disparurent. Dès le 10e siècle il ne restait plus dans le culte public (3) que des faits purement scandinaves qui se rattachaient à la divinisation d'Odin et de ses collègues, les Ases (4). Les idées orientales témoignent ainsi d'une haute antiquité, et il en est beaucoup dont on reconnaît les vestiges dans l'Edda (5). C'est le panthéisme naturel du Zendavesta (6), la même a-

(1) Ce n'est ni la puissance ni la force que lui attribuent les plus anciens monuments historiques, mais la sagesse et la science. On lit dans le *Heimskringla:* Enn fyrir þvi at Oþinn var forspar ok filökunnugr.

(2) C'est ainsi, par exemple, qu'Odin donne une place dans son Asgard à Thor, qui était certainement un des anciens Dieux du pays; voyez Abrahamson, *Thor og Odin*, ap. *Skandinaviske Museum* 1802, cah. I, p. 49, et Thorlacius *Notget om Thor og hans Hammer; Id.* cah. III et IV.

(3) Il est probable que les prêtres avaient conservé, comme en Orient, des croyances secrètes; nous ne pouvons parler que de ce que nous ont appris Adamus Bremensis, Saxo Grammaticus, les deux Eddas, les frgments des scaldes recueillis dans le Heimskringla et les premiers saga.

(4) Cette divination tient elle-même à l'influence de l'Orient, et ce n'est pas le seul exemple qu'on en trouve chez les peuples du Nord. Voyez Suhm, t. I, p. 75 et 277 (traduction allemande de Gräter), *Landnamabók*, P. I, c. 14. Jornandes dit expressément : Tannasin regem Gothorum mortuum inter numina sui populi coluerunt.

(5) Il ne faudrait cependant pas se hâter d'en conclure, sans aucune autre preuve, une communication directe et immédiate. Le culte du feu existait en Italie, car Ovide a dit, *Fastorum* liber II :

Facta Dea est fornax, laeti fornace coloni
Orant ut fruges temperet illa suas.

Caesar disait des Allemands, *De Bello Gallico*, l. VI, c. 21 : Deorum numero eos solos ducunt, quos cernunt, et quorum opibus aperte juvantur, Solem et Vulcanum et Lunam. Et on lit dans l'*Evangile des Quenoilles*, mercredy, C XIX : Celui qui souvent bénit le soleil, la lune et les étoiles, ses biens lui multiplient au double. Au reste, les Persans n'adoraient pas primitivement le feu, comme on le voit dans ces vers du *Schahnameh :*

[illegible] بریپش ایشان بلند
[illegible]اريد كاتش پرستان بلند
که آتش بدانگاه محراب بود
پرستندرا دیده پر از اب بوه

« Il y passa une semaine entière avec eux (les mobèdes). On ne croyait pas dans ce pays-là que l'on dût adorer le feu : il ne servait alors que d'autel (mihrab, c'est encore le nom de la chair en turc), lorsque les yeux du sacrificateur étaient pleins de larmes. » Ce fut Dschemschid qui introduisit le culte du feu.

(6) Au reste, on trouve aussi des tra-

doration spirituelle des éléments (1), le même culte symbolique de la lumière et du feu; rien n'est changé que l'esprit dominateur du prêtre et la forme de ses dogmes. Ce ne sont plus des vérités légales qui s'imposent d'autorité à la foi, mais des mythes poétiques qui s'embellissent des plus brillantes couleurs pour séduire les imaginations et les ouvrir aux idées qu'ils enveloppent (2).

La plupart de ces poëmes mythiques paraissent remonter jusqu'à ces temps de confusion qui suivent l'introduction d'une religion nouvelle, où les croyances différentes se rencontrent et se mêlent sans s'être encore ni combinées, ni classées (3). Les anciens Dieux que vont remplacer les Ases s'associent à leur action, ou luttent contre eux de puissance à puissance, et si le succès ne répond point à leurs efforts, au moins ils le disputent long-temps et ne succombent pas sans gloire (4). Il y a même un chant (5) où figurent cinq espèces d'êtres supérieurs à l'humanité (6), ayant, chacune, leur existence indépendante et leur langue (7). Peut-

ces de panthéisme dans la philosophie grecque : ἑν το παν.

(1) Hlodyn, la terre; *Ægir*, la mer; Kar, l'air; Loki, le feu; *Havamal*, st. LXVIII et CXL.

(2) L'immortalité de l'âme, la régénération des héros, la trinité (trimurti des Blogs) symbolisant la puissance (Thor), la sagesse (Odin) et la bonté (Freyr), la mort et la résurrection des Dieux, appartenaient aussi certainement à l'Orient. Voyez, sur les rapports de l'Odinisme avec les religions orientales, Görres, *Mythengeschichte der asiatischen Welt*; Hallenberg, *Disquisitio de nominibus in lingua swiogothica Lucis et Visus, cultusque solaris vestigiis*; et Finn Magnussen, *Den Ædre Edda; Eddalæren og dens Oprindelse*, et *Lexicon mythologicum*.

(3) Odin, l'*alfödur*, le père de tout, est appelé, dans plusieurs traditions, le descendant de Thor (*Snorra-Edda*, préf.); dans le *Völu-spa*, st. L, il est son père, et son fils dans le *Rimbeigla*; il est regardé comme le premier des Dieux, et dans le temple d'Upsal il cède à Thor la place d'honneur; Adamus Bremensis, *De situ Daniae*, c. 233, éd. de Lindenbrog. Il est le plus puissant des dieux, et le *Skirnis-för*, st. XXXIII, appelle Thor *Asabragr*, le *þors-drapa*, *Hofstiori*; le *Höstlaungr*, *Hofregin*; le *Snorra-Edda*, *Asanna Framastr* et *Sterkastr allra Goda*; une inscription citée par Lund, *Tellemarkens Beskrivelse*, p. 251, lui donne le titre d'*Almegan-Gud*. Voyez Finn Magnussen, *Skandinaviske Litteratur Selskabs Skrifter*, 1813, p. 172–190.

(4) Le *Grimnis-mal*, le *Vafþrudnis-mal*. Nous devons ajouter que ce caractère est encore plus marqué dans l'introduction du *Dæmisögur*, qui est certainement bien postérieur.

(5) L'*Alvis-mal*.

(6) Les Dieux, les Jautun, les Dverg, les Alf et les Vane.

(7) Les Homérides distinguent aussi la langue des Dieux de la langue des hommes. La critique a dédaigné jusqu'ici les nombreux renseignements que ren-

être la forme seule de l'Edda eût-elle révélé son antiquité; elle se rapproche plus que tous les ouvrages des scaldes postérieurs de la dernière forme où arrive l'esprit poétique d'un peuple (1); elle est plus dramatique par la nature des sujets et par la manière dont elle les développe; il faut nécessairement y reconnaître une influence étrangère, et les idées esthétiques des nations voisines de la Scandinavie n'étaient pas assez avancées pour permettre de la leur attribuer. Odin et ses Ases ont pu seuls l'exercer, et l'on doit d'autant moins hésiter à l'admettre que le dialogue reproduit souvent ces luttes de l'intelligence, si communes en Orient, où le vaincu payait sa défaite de sa liberté ou de sa vie (2).

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de l'esprit de l'Edda, et, nous devons le dire, dans un intérêt d'archéologue bien plus que d'historien; sa rédaction actuelle est certainement moins ancienne que ses idées (3). Tous ces

ferme ce poëme sur l'histoire et la signification des idées mythologiques; elle ne s'est encore occupée que de leur valeur archéologique (Suhm, *Om Odin og den Hedenske Gudelære*), ou poétique (Grundtvig, *Nordens Mythologi*, 2ᵉ éd. et Oehlenschläger, *Nordens Guder*), et de leurs rapports avec l'Orient (Finn Magnussen et les ouvrages cités, note 2, p. 50), ou avec les croyances de la vieille Allemagne; J. Grimm, *Deutsche Mythologie*.

(1) Nous ne parlons pas de ces attaques et de ces ripostes en vers improvisés que l'on retrouve à l'origine de plusieurs littératures, et que le carnaval nous a conservées dans toute leur grossièreté primitive; mais d'une composition réfléchie, animée d'un seul esprit et se proposant un but littéraire. Au reste la plus grande partie de l'Edda n'est pas dialoguée.

(2) Salomon et Hiram; le Sphynx du Cythéron; l'épisode de Vandi et de Kahora dans le *Maha-Bharata;* la vie d'Esope, faussement attribuée à Planude, etc. Cette forme poétique fut souvent imitée en Scandinavie, *Getspeki*, ap. *Hervararsaga*, c. XV, et se répandit dans le reste de l'Europe, *Tragemuntes Lied*, *Pfaff Amys; Legenda Aurea*, c. 2; *Wapen-Martin* par Maerlant; Sven Swanehvit, ap. *Svenska Folk-Visor*, t. II, p. 138; Sven Svonved, ap. *Danske Viser fra Middelalderen*, t. I, p. 84; A Riddle wittily expounded, ap. *Wit and mirth, or pills to purge melancoly*, t. II, p. 129; Heiraths Anträge, ap. Götze, *Stimmen des russischen Volkes*, p. 164, etc. Voyez Suhm, *Nordische Fabelzeit*, t. I, p. 129; Thorlacius, *Antiquitates Boreales*, specim. I, p. 43; Koberstein, *Ueber den wartburger Krieg*, p. 55; Douce, *Illustrations of Shakspeare*, t. II, p. 136, et Ritson, *Select collection of English songs*, t. II, p. 317:

And if thou dost not answer these questions right
Thy head shall be taken from thy body quite.

(3) Plusieurs savants avaient déjà pensé que d'anciens chants ont servi de base aux fragments qui nous sont parvenus; Stephanius, *Notae uberiores in Saxonem*, p. 16, et il cite à l'appui de son opinion Magnus Olaüs et Brynjolf; Grimm, *Deutsche Heldensage*, et Müller, *Sagabibliothek*, t. II, *passim*.

chants, qui se ressemblent par l'esprit, la versification et la langue, qui s'appuient sur une même histoire, se répètent dans maint détail et se contredisent dans quelques accessoires, sont évidemment détachés d'un grand cycle national. Eussent-ils été l'œuvre d'une intelligence individuelle, travaillant sur ses propres inspirations, leur antiquité (1), peut-être même les usages scandinaves (2), les auraient empêchés de se conserver autrement que par la tradition, et les eussent soumis aux destinées de la poésie populaire (3). Chaque génération en rejetait les images et les idées qu'elle ne comprenait plus; sa fantaisie y encadrait toutes les impressions nouvelles dont elle était préoccupée; sans ces remaniments successifs (4) l'esprit poétique qu'ils entretenaient dans la foule se fût exercé sur des sujets plus à sa convenance, et la tradition les aurait délaissés. L'antiquité relative des différents poëmes est par conséquent impossible à déterminer; il n'en est probablement pas un seul qui n'ait subi les embellissements de plusieurs rédactions. Si rationnelle que fût une opinion, elle ne s'appliquerait qu'à l'idée et au passage qui l'aurait motivée. La forme elle-même n'est point un indice auquel on doive une confiance plus entière. Sans doute, si la poésie d'un peuple restait indépendante de toute influence étrangère, une histoire des développements de l'homme et de ses idées esthétiques permettrait d'as-

(1) Du temps de l'*Atla-qvida* l'usage de l'écriture n'existait probablement pas, puisque Gudrun y rend ses idées avec des signes symboliques, un anneau entouré de poils de loup, strophe VIII. Mais on lit déjà dans une interpolation du *Hel-gaqvidaIII*, ap. *Edda*, t. II, p. 97: Sinfiötli sigmundarson svarar oc þat enn ritaþ; Sinfiötli, fils de Sigmund, fit une réponse et la mit par écrit.

(2) D'après l'*Edda*, préf., t. I, p. 12, il serait fort incertain qu'on eût jamais employé les runes pour écrire des livres. Worm dit cependant, *Literatura runica*, p. 154, qu'il avait un Code de lois suédoises, écrit pendant le 14ᵉ siècle, en caractères runiques, et Ari Frodr, qui écrivait vers 1134, dit positivement avoir composé son histoire d'après d'anciens livres, *fornum bokum*.

(3) Les infidélités de la mémoire les eussent nécessairement altérées. Le scalde Stufur récita au roi Harald Hardrad 60 poëmes, et outre cela il savait 120 flockr et 240 drapa; *Heimskringla*, t. I, p. XVII. A la longue, la confusion était inévitable.

(4) Il n'y a plus dans les romances espagnoles aucune trace des formes primitives, telles que l'emploi des préfixes M, T, S, qu'on trouve encore dans la collection de Sanchez et même dans la prose du 13ᵉ siècle.

signer un ordre chronologique à toutes ses modifications; mais à moins d'un désert, il n'y a point d'isoloir pour l'intelligence; une originalité absolue n'est qu'une abstraction. D'ailleurs, les Ases, qui n'avaient que la poésie pour propager leurs croyances, ne durent point renoncer aux formes plus avancées et plus puissantes où elle était parvenue dans leur première patrie. Une tradition trop répandue pour qu'on lui conteste toute espèce de valeur ajoute à cette supposition, déjà si vraisemblable, une autorité que n'aurait jamais une simple conjecture. Une des formes lyriques qui se présentent les dernières à la pensée est certainement la prophétie mythologique ; à la connaissance du sens de tous les mythes il faut réunir une intelligence complète de leur esprit et de leurs tendances, et le Völu-spa, celui de tous les poëmes auquel on attribue l'antiquité la plus reculée, a précisément cette forme prophétique. Dans la compilation de Snorri, Odin en parle comme d'un document qui lui est antérieur (1), et des savants qui avaient fait une étude approfondie des antiquités scandinaves n'ont pas craint d'avancer que les Ases l'avaient apporté d'Asie (2). Si une critique circonspecte ne saurait, dans l'état actuel des connaissances historiques, accorder son assentiment à une telle assertion, au moins doit-elle reconnaître qu'il n'est aucun des chants de l'Edda où les souvenirs de l'Orient soient plus nombreux et plus apparents.

D'autres écrivains ont prétendu discerner l'âge des différentes parties du recueil de Sœmund par des formes de langage; à les en croire, les poëmes où Odin parle et agit lui-même seraient plus anciens que ceux où il ne figure que dans un récit, et l'on devrait regarder comme posté-

(1) Il est déguisé sous le nom et la forme de Hævi; peut-être ainsi exprime-t-il moins son opinion que celle du peuple.

(2) Runolf Jonas dit formellement : *Linguae septentrionalis elementa*, Copenhague, 1651 : Ipsis Asiaticis huc terrarum concedentibus antiquius esse... atque hos tale carmen ex Erythreae Sibyllae (quae ante trojani belli tempora floruisse creditur) ore natum, ex Asia huc secum transportasse. C'est aussi l'opinion de Gudmund, *Völu-spa*, éd. de 1673, préf., p. 3, 4.

rieures à toutes les autres les parties qui ne sont point les dépositions d'un témoin, mais la répétition d'une tradition. C'était supposer que l'imagination du scalde n'avait pas la puissance d'innover dans le tour de la phrase, et il y a un chant dont la seule lecture renversait ce système : on y trouve réunies deux formes qu'il déclarait appartenir à des époques différentes (1). Il en est un autre que l'introduction d'un personnage postérieur de sept générations à Odin (2) a fait juger plus récent que les autres ; mais cette conclusion ne serait logique que si tous les poëmes où paraît Odin lui étaient contemporains, et nous avaient été transmis dans leur rédaction primitive, et ces deux suppositions contrediraient également tout ce que nous savons sur l'histoire de la poésie populaire (3).

Il est donc impossible de ranger les odes de l'Edda dans un ordre chronologique ; en les classant d'après la progression que les idées auxquelles se rattachait leur première version nous semblent avoir dû suivre dans leur développement, nous ne pouvions avoir la pensée de rien préjuger sur la date relative des textes que la tradition nous a conservés.

Poésies mythiques.

Grimnis-mal.
Skirnis-mal.

(1) Le *Vafþrudnis-mal*. C'est un dialogue entre Vafthrudnis et Odin, et l'on trouve, dans la strophe V, le récit au passé : For þa Opinn... at haullo han com... inn gecc Yggr þegar.

(2) De pareils raisonnements devraient au moins s'appuyer sur des dates positives, et on n'en a même pas d'approximatives ; on iguore jusqu'au temps de l'arrivée d'Odin en Scandinavie. Dans la préface de l'*Edda*, Snorri prétend que ce fut pendant que Pompée ravageait l'Asie. þa er Pompeius, einn hofdingi Romveria heriadi i aust halfuna, flydi utan Oþinn ör Asia, ok hingat i nordr halfuna. Arngrimsson Jonas la croyait bien postérieure : In cujus (Gylvi Sueciae regis) tempore incidit Odinus, Asiaticae immigrationis, factae anno 24 ante natum Christum, antesignanus; *Crimogaea*, l. I, c. 4.

(3) Le *Hindlu-liod*, où figure Ottar, le fou, qui descendait, au 7e dégré, de Norus, éponyme de Norvége (*Olaf Tryggvasonarsaga*, P. 2, p. 331-35, éd. de Skalhot), et ce Norus était même postérieur à Odin, puisqu'il avait épousé sa tante; Snorri, *Heimskringla*, t. 1, p. 19, éd. de Copenhague.

plus tard l'Islande, eurent des scaldes qui leur appartenaient exclusivement. Si l'Edda leur servait à tous de fond commun et de modèle, chacun n'en avait pas moins un esprit à part, qui tenait à sa patrie autant qu'à sa personne. Il n'y avait de rapport entre eux que par une tradition toujours lente et incertaine, souvent interrompue par des guerres et des haines, et l'on ne pourrait, sans injustice, les faire procéder les uns des autres, suivant l'ordre des temps. Il fallait ainsi nous résigner à une liste alphabétique; et, malgré quelques répétitions, nous avons préféré le titre des poëmes au nom des auteurs. Il en est que les recherches des savants n'ont pu découvrir (1), et cet arrangement s'accorde mieux avec celui que nous avions été obligé d'adopter pour les chants anonymes de l'Edda.

Arinbiarnôr-drapa, par Egil Skallagrimsson, mort de 988 à 995 (2.

Banda-drapa, par Eyolf Dadaskald, sous Eirik Hakonarson, jarl de Norvége, dans la première moitié du 11e siècle.

Belgskaga-drapa, par Thormod Kolbrunarskald, sous Olaf Tryggvason.

Bersöglis Visur, par Sighvath Thordson, sous Olaf Tryggvason, tué en 1000, et Magnus God, mort en 1047, rois de Norvége.

Beru-drapa, par Egil Skallagrimsson, sous Eirik Blodex, roi de Norvége, chassé en 936.

Biarka-mal, par Biark hinn gamli (3).

sie dont la liaison avec la religion était si étroite ne fût pas modifiée par des diversités de croyances, et l'on sait que Freyr était plus particulièrement honoré en Suède, Thor en Norvége, et Odin dans le reste de la Scandinavie. Il y avait même de profondes différences dans les mœurs : ainsi le respect de la famille était répandu partout, excepté en Suède, où le concubinage et l'achat de la femme étaient dans les lois; Stiernhöök, *De jure Suenonum et Gothorum vetusto*, p. 167.

(1) Le *Grotta-saungr*, le *Gunnar-slagr* le *Getspeki Heidrekskonungs*, etc.

(2) *Egilssaga*, p. 147 et 764.

(3) C'est un chant militaire dont l'âge n'a pas encore été déterminé d'une manière précise, et qu'on n'a pas en entier. Les historiens nous apprennent aussi que le même scalde avait fait un poëme sur Ragnar Lodbrok, qu'ils appellent *Biarka-mal;* c'est probablement le même ouvrage. Ragnar méritait bien le rôle qu'on a si long-temps attribué à Roland.

Blagagla-drapa, par Arnor Jarlaskald, sous Magnus God, roi de Norvége.

Bragar-bot, par Snorri Sturlason, assassiné en 1240 ou 1241.

Bva-drapa, par Thorkel Gislason, sous Olaf Tryggvason, roi de Norvége.

Eiriks-drapa, par Hallfred Vandrædaskald, sous Eirik Hakonarson, jarl de Norvége à la fin du 10e siècle.

Eiriks-drapa Hakonarson, par Thord Kolbeinson, sous Eirik Hakonarson, jarl de Norvége (1).

Eiriks Kongs Goda Drapa, par Markus Skeggiason, sous Knut Helg, roi de Danemark, tué en 1086 (2).

Elfar Visur, par Einar Skulason (3).

Erfis Drapa Harald Hardrad, par Arnor Jarlaskald, sous Magnus God, roi de Norvége.

Erling-drapa, par Sighvath Thordson, sous Olaf Tryggvason, roi de Norvége.

Fyrst Stefia-mal, par Egil Skallagrimsson, sous Eirik Blodex, roi de Norvége.

Geisli, par Einar Skulason (4).

Getspeki Heidrekskonungs (5).

Glym-drapa, par Thorbiörn Hornklofi (6).

Glælogns-qvida, par Thorarin Loftunga, sous Svein Ulfson, roi de Danemark, mort en 1076.

Grafeldar-drapa, par Glum Geirason, sous Harald Grafeld,

(1) Ce poëme est connu aussi sous le nom de *Belgskaka-drapa*, et a peut-être été confondu avec le *Belgskaga-drapa* de Thormod Kolbrunarskald.

(2) Un autre scalde antérieur avait le même surnom. Hialti Skeggiason fit en 999 une chanson contre les Dieux scandinaves, rapportée dans le *Nialssaga*, p. 160.

(3) *Heimskringla*, t. III, p. 392. Il y célèbre la victoire que Gregor remporta sur le roi Hakon vers 1159. Ses autres poëmes sont cités dans le *Heimskringla*, t. III, p. 284–286, 300, 305, 316, 351, 360-361, et par Torfaeus, *Historia Norvegiae*, P. III, lib. VIII, p. 465 et 486; lib. IX, p. 525. Il naquit en Islande vers 1090, voyagea beaucoup, fut ordonné prêtre vers 1137, et mourut probablement en 1161; au moins l'histoire n'en parle pas plus tard.

(4) Ce poëme est connu aussi sous le nom d'*Olaf-drapa*, ap. *Heimskringla*, t. III, p. 287, et de *Vattar-drapa*; *Id.*, t. III, p. 408.

(5) Poëme politique et moral, dont l'âge et l'auteur sont inconnus.

(6) C'est un chant sur la victoire de Hafursfiord que Harald Harfag remporta sur les habitants des Orcades. Le *Fagurskinna* nous a conservé plusieurs strophes d'un autre poëme, où le même scalde décrit la cour de Harald.

roi de Norvége, tué dans la dernière moitié du 10 siècle.

Gramaga (1).

Grotta-saungr (2).

Gudmund-Helga Drapa, par Arna Jonsson (3).

Gunnar-slagr (4).

Hafgerdinga-drapa (5).

Hakonar-drapa, par Guttorm Sindri, sous Hakon God, roi de Norvége, tué en 963.

Hakonar-mal, par Eyvind Skaldaspildir, mort en 963 (6).

Hakonar-qvida, par Sturli Thordson, sous Hakon Hakonarson, roi de Norvége, mort en 1263.

Haleygia-tal, par Eyvind Skaldaspildir, sous Hakon God, roi de Norvége.

Haralds-drapa, par Thiodolf Arnason, sous Harald Hardrad, roi de Norvége, tué en 1066.

Haralds Sigurþarson Visur, par Harald Hardrad, roi de Norvége (7).

Hatta-lykill, par Snorri Sturlason, sous Hakon Hakonarson, roi de Norvége (8).

Hatta-lykill, par Raugnvalth sous Eirik Helg, roi de Suède, tué en 1161 (9).

(1) Poëme satirique, dont l'âge et l'auteur nous sont inconnus. Il se trouve dans le saga manuscrit de Biörn Hitdælakappe; Müller, *Ueber den Ursprung der isländischen Historiographie*, p. 124. Il ne peut pas être très ancien, puisqu'il est rimé.

(2) C'est un poëme mythico-prophétique, dont l'âge et l'auteur sont inconnus.

(3) Nous ignorons le temps où il vivait; nous le croyons postérieur à Arnor Jarlaskald, qui portait probablement le même nom.

(4) Son âge et son auteur sont inconnus; c'est la mort de Gunnar qui joue un si grand rôle dans l'*Edda* et le *Nibelunge Not*.

(5) Nous ne connaissons ni son auteur ni son âge; nous supposons, d'après Einarus, *Sciographia historiae litterariae Islandiae*, que c'est une description de la mer du Groënland.

(6) On sait qu'un troisième scalde, Thord Siarekson, l'avait également chanté.

(7) Un autre roi de Norvége, Magnus Barfod, était aussi scalde; Snorri, *Magnus Barfodssaga*, c. XVIII. La première strophe d'un chant d'amour, adressé à la fille d'un Empereur, appelée Mathilde, a été imprimée dans le *Kämpeviser*, p. 416.

(8) Ce poëme est appelé aussi *Nikorar Visur*.

(9) Je ne le connais que par Ihre, *Bref till Sven Lagerbring*, p. 6.

Höfod-lausn, par Egil Skallagrimsson, sous Eirik Blodex, roi de Norvége (1).

Höfud-lausn, par Thorarin Loftunga, sous Knut God, roi de Danemark, mort en 1202.

Höstlaungr, par Thiodolf Hvinverski, sous Thorleif Spake, jarl de Danemark.

Hrafns-mal, par Sturli Thordson, sous Hakon Hakonarson, roi de Norvége.

Hrafns-mal, par Thormod Treffilsson (2).

Hund, par Erpur Lutandi, sous Biörn ad Hauge, roi de Suède (3).

Hus-drapa, par Ulf Uggason, sous Olaf Tryggvason, roi de Norvége.

Jarls-nid, par Thorleif Jarlaskald, sous Hakon Hardrad, roi de Norvége.

Jamsvikinga-drapa, par Biarn, évêque des Orcades, mort en 1222.

Kalfs-flockr, par Biarn Gullbrarskald (4).

Knuts Rika Drapa, par Ottar Svarti, sous Knut Rik, roi de Danemark, mort en 1036.

Knuts Rika Drapa, par Sighvath Skald, sous Knut Rik (5).

Konar-visur, par Thorleif Jarlaskald, sous Hakon Hardrad, roi de Norvége.

Kraku-mal (6).

Lilia-lag, par Eystein Arngrimsson, mort en 1361 (7).

Lioda-lykill, par Lopt Guttormsson, qui vivait au commencement du 15e siècle.

(1) Nous suivons l'orthographe de l'*Egilssaga*, p. 427.

(2) Son temps est inconnu; il est probablement plus récent.

(3) Sa descendance d'un personnage aussi mythique que Lodbrok ne permet pas de déterminer son âge d'une manière précise. Voyez le *Langfedgatal*, ap. Langebek, t. 1, et le *Hervararsaga*, c. 20, éd. de Verelius. Il est probable qu'il vivait dans les premières années du 10e siècle.

(4) Probablement le Biarn Skald que le *Skaldatal* place sous Olaf Tryggvason.

(5) C'est sans doute le poëme que Stephanius appelle *Hernadar-drapa*, et attribue à un Sigvald dont le nom ne se trouve pas dans le *Skaldatal*.

(6) L'âge et l'auteur sont incertains; nous en parlerons ailleurs.

(7) Son poëme (*les Lys*), est un hymne à la Sainte Vierge. Un proverbe islan-

Magnus-drapa, par Arnor Jarlaskald, sous Magnus God, roi de Norvége.

Magnus-drapa, par Biörn Krepphendi, sous Magnus God, roi de Norvége.

Magnus-drapa, par Thorkel Hamarskald, sous Magnus Barfod, roi de Norvége, tué en 1103.

Magnus-flockr, par Thiodolf Arnason, sous Magnus God, roi de Norvége.

Merlins-spa, par Gunlaug Leifson, mort en 1219.

Nizar-visur, par Stein Herdisarson, sous Harald Hardrad, roi de Norvége.

Olaf-drapa, par Hallfred Vandrædaskald, sous Olaf Tryggvason, roi de Norvége.

Olaf-drapa, par Stein Herdisarson, sous Olaf Kyr, roi de Norvége, mort en 1093.

Olaf-drapa Tviskælda, par Hallarstein, sous Olaf Tryggvason, roi de Norvége.

Rekstefia, par Hallarstein, sous Olaf Tryggvason, roi de Norvége (1).

Roþa-drapa, par Thord Siareksson, sous Olaf Tryggvason, roi de Norvége.

Sendibit, par Jorunna Skaldmær (2), sous Harald Harfag, roi de Norvége, qui abdiqua en 931.

Sigurþar-balkur, par Ivar Ingemundarson, sous Eystein Magnusson, roi de Norvége, mort en 1122.

Sigurþar-drapa, par Kormak Ögmundarson, sous Harald Grafeld, roi de Norvége.

Sonar Torrek, par Egil Skallagrimsson, sous Eirik Blodex, roi de Norvége.

Stuttfeldar-drapa, par Thorarin Loftunga, sous Olaf Helg, roi de Norvége, chassé en 1028.

(1) C'est probablement le même poëme que l'on a attribué par erreur à Markus Skeggiason.

(2) Le *Kristnisaga*, p. 60 et 62, cite dais dit que tous les poëtes voudraient avoir chanté *les lis*.

Sveins-flockr, par Thorleik Fag, sous Harald Hardrad, roi de Norvége.

Tug-drapa, par Thorarin Loftunga, sous Olaf Helg, roi de Norvége.

Uppreistar-drapa, par Hallfred Vandrædaskald, sous Olaf Tryggvason, roi de Norvége.

Vellekla, par Einar Skalaglam, sous Hakon, jarl de Hladnes.

Vestur-farar Visur, par Sighvath Skald, sous Svein Tiuskeg, roi de Danemark, mort en 1014 (1).

Vikars-balkur, par Starkath (2).

Ynglingatal, par Thiodolf Hvinverski, sous Thorleif Spake, jarl de Danemark (3).

Þoralfs-drapa, par Thord Siareksson, sous Olaf Tryggvason, roi de Norvége.

Þors-drapa, par Eilif Gudrunarson, sous Hakon, jarl de Hladnes (4).

Outre ces vieux poëmes, perdus en grande partie, il y a une foule de poésies, tant sacrées que profanes, qui sont plus récentes et pour la plupart anonymes; nous citerons les plus importantes (5) : Hugsvinns-mal et Liuflings-liod, deux poëmes moraux; Gimstein, Blomaros, Krists-balkur, trois poëmes sur la vie du Christ; Leydar-visan, un abrégé de la Bible; Heilags Anda Visur, Adams Odur, Seþs-qvædi, trois poëmes bibliques; Bodordo Dictur, Catechismus-visur, Hugraun, Solbra, Dæglur, Fridarbon, Nadarbon, Skaldhelga-rimur, Skida-rima, Rimur af Carl og Grim (6), Rimur af

des vers d'une autre femme scalde, appelée Steinun.

(1) Je ne sais si c'est le même que Sighvath Thordson.

(2) Nous ne savons quel est ce Starkath; on en connait juqu'à trois. Nous avons emprunté cette indication à M. Legis (Glückselig), *Fundgruben der alten Nordens*, t. I, p. 198.

(3) Peut-être le même que Thiodolf qui vivait sous Harald Harfag, Thiodolf Skald, contemporain de Magnus God, ou Thiodolf Arnorson, que le *Skaldatal* place sous Harald Hardrad.

(4) On ne sait si c'est le même qu'un Eilif Kulnasvein, dont il nous reste quelques fragments à la louange du Christ.

(5) D'après Hafdan Einarus (Einarsen), *Sciographia historiae litterariae Islandiae*, p. 56; Müller, *Lexicon Islandicum Biörnonis Haldorsonii*, préf., p. XXI; Henderson, *Iceland*, t. II, appendix, etc.

(6) Apud Biörn, *Nordiska Kämpa Dater*.

Sigurde Snarfare (1), Rimur af Hervoru Angantirs dottur (2), et de nombreux drapa sur la Sainte Vierge, et une foule de saints. Les deux scaldes religieux les plus célèbres depuis la réforme sont Jon Thorsteinson et Gudmund Erlendson ; nous citerons encore, parmi les poëtes plus modernes, Jon Arason, Steffan Olafson, Sigurth Peturson, et Jon Thorlakson, dont la traduction du Paradise lost est remarquable.

DE LA VERSIFICATION SCANDINAVE (3).

Les langues qui ont de nombreuses flexions accordent à leurs radicaux une importance que ne leur reconnaissent point les autres. Ce sont eux qui expriment l'idée, et la prononciation les distingue des désinences et des augments, qui n'indiquent que ses modifications. L'esprit humain ne se crée pas des difficultés pour le plaisir de les vaincre (4). A défaut de la linguistique comparée, la philosophie nous eût appris que les plus vieux idiomes étaient les plus simples, et

(1) Hrappsey, 1779.
(2) Hrappsey, 1777.
(3) Une prosodie complète où seraient énumérées toutes les spécialités techniques de la poésie scandinave ne pouvait convenir au point de vue historique sous lequel nous l'envisageons ; nous nous sommes borné à une exposition succincte de ses principes généraux, et à leur application dans les rhythmes qui nous semblent résumer tous les autres. Des savants en avaient distingué jusqu'à 136 (Worm, *Literatura Runica*, p. 165) ; mais leur nombre, leur ressemblance et la faculté d'improvisation que l'histoire attribue à presque tous les scaldes, nous ont fait penser, ainsi qu'à Olafsen (*Om Nordens gamle Digtekonst*) et à Rask (*Anvisning till Isländskan eller Nordiska Fornspråket*, p. 249-275), qu'ils n'étaient que des variétés d'un petit nombre de mètres différents. Olafsen en reconnaissait quatre espèces, et, après avoir adopté cette opinion dans l'édition danoise de sa grammaire islandaise, Rask n'en distingue plus que trois dans la traduction suédoise. Les scaldes appliquaient quelques principes invariables suivant les besoins de leur pensée ou leur fantaisie du moment, et plus tard des théoriciens et des imitateurs érigeaient en un genre à part, déterminé par des règles positives, un produit du hasard. Ces classifications sans intelligence et sans base se retrouvent dans presque toutes les littératures atteintes de décrépitude, et tombées dans la recherche du bel esprit.
(4) Nous ne parlons pas de l'esprit des individus, qui souvent joue avec lui-même, et se complaît au spectacle de sa force.

commençaient leurs vocabulaires par des monosyllabes (1). Lorsqu'ils étaient forcés d'en réunir plusieurs pour rendre une pensée ou un sentiment plus complexes, le premier dominait le sens du mot; les autres lui donnaient une acception spéciale; ils étendaient ou resserraient sa signification propre; ils n'étaient que les accessoires d'une idée principale. La grammaire ne faisait qu'obéir à une demande de la raison, en appelant plus particulièrement l'attention sur le radical, en le marquant d'un accent. Il lui fallait en donner un à tous les mots qui avaient un sens indépendant, et ne servaient pas seulement à établir une liaison entre deux idées, et à désigner leur rapport (2). Chaque mot n'en devait avoir qu'un seul, et il portait toujours sur la première syllabe, quand un augment ou une préfixe ne reculaient pas son radical à la seconde.

Il n'est aucun idiome où ces règles primitives soient plus générales et plus frappantes que dans l'islandais (3); elles obligeaient sa versification de se baser sur l'accent, si elle ne voulait pas être une jouissance de l'oreille, étrangère à l'esprit de la langue. Son but, le seul du moins que l'esthétique avoue, est de resserrer en un tout, par la forme, les mille parties d'une œuvre que l'imagination avait déjà liée par les idées (4), et il n'y a que deux moyens d'y parvenir : lui

(1) Ce caractère primitif est resté tellement marqué dans le chinois, que des philologues distingués ont regardé les polysyllabes assez étrangers au fond de la langue pour n'en avoir tenu aucun compte, entre autres le P. Basile de Glemona dans son dictionnaire. Cependant, dans les langues sémitiques, et plus particulièrement encore dans le malais, les racines ont fort souvent deux syllabes.

(2) Aussi, dans les langues fortement accentuées, de pareilles particules, n'ayant d'importance ni pour l'essence de l'idée, ni pour la prononciation, pouvaient se supprimer (les pronoms, les prépositions, les conjonctions), ou se réunir indifféremment au commencement ou à la fin des mots, dont elles dépendaient (les articles, et les prépositions qui entrent dans la composition des verbes).

(3) Elles sont aussi invariablement observées dans la langue lettonne. La prononciation chantante de nos provinces; leur accent, celui de la Normandie surtout, n'est certainement qu'un accent prosodique, qui a sa raison dans l'histoire.

(4) Comme il ne s'agit ici que du rhythme prosodique, on peut se contenter de la définition d'Aristides Quintilianus: Rhythmus est qui constat ex temporibus aliquo ordine conjunctis. Peut-être le définirait-on plus heureusement : L'harmonie dans le temps des parties au tout. Il résulte de cette définition qu'il

donner un rhythme assez sensible pour qu'on le perçoive aussitôt, et que l'on reconnaisse, dans chacune de ses répétitions, un autre membre d'un seul ouvrage (1); ou enchaîner les vers par un système métrique, qui oblige l'oreille et l'intelligence à les associer tous, dans une indivisible unité (2). Lorsque chaque syllabe marque le rhythme et contribue à son expression, on peut allonger le vers et continuer indéfiniment les périodes, l'attention ne s'en détourne jamais; mais quand des mots entiers, ou seulement des syllabes, restent en dehors des règles de la versification, elle est forcée d'ajouter le rhythme de la phrase à l'harmonie des vers. Les Scandinaves ne connaissaient que l'accent du radical (3);

n'y a pas de rhythme naturel; la harpe éolienne ne plairait pas sans les idées qui s'y associent : il n'y a que la révélation de l'intelligence qui frappe l'intelligence; le reste n'est qu'un son purement sensible et une impression nerveuse.

(1) C'est sur ce principe qu'était fondée la versification des Grecs et des Romains. La quantité des syllabes de toutes les places importantes du rhythme était déterminée; pour les autres, elle restait facultative. Elle l'était dans toutes les espèces de vers pour la dernière syllabe; le rhythme était si près de recommencer, que l'oreille ne pouvait plus méconnaître la liaison des vers et l'unité du tout. La même raison permettait d'ajouter au commencement des vers des syllabes qui n'entraient pas dans le rhythme; on les appelait βασις ou ἀνακρουσις en grec, et *malfylling* en islandais. Mais comme le rhythme scandinave était beaucoup moins sensible que celui des vers grecs, on ne pouvait y ajouter indifféremment toute espèce de syllabes; cette licence ne s'étendait qu'à celles qui n'étaient pas accentuées. Dans les vers français, où le rhythme est encore moins marqué, il deviendrait nul si les syllabes de l'anacrouse n'étaient pas muettes, et ne venaient pas immédiatement après qu'il s'est fait sentir. L'ancienne versification autorisait l'addition d'une syllabe muette après chaque hémistiche; mais cette licence rendait le mètre trop insensible. Bientôt on ne la toléra plus qu'après la rime, et on finit par la faire entrer elle-même dans le rhythme; on fit alterner les rimes masculines et féminines. Dans le vers héroïque anglais, l'anacrouse est à la fin; le poëte peut ajouter une ou même deux syllabes après la dixième, qui est toujours accentuée.

(2) C'est ce que se propose la rime sous toutes ses formes, malgré l'usage que quelques poëtes, qui ne la comprenaient pas, ont pu faire des consonances que les auteurs de métrique appellent *rime intérieure* ou *léonine*.

(3) Quoique sous une influence des souvenirs de la versification ancienne, dont se gardent difficilement les auteurs de métrique (les plus anciens critiques ont voulu la retrouver jusque dans la poésie hébraïque; Josephus, *Antiquitates judaicae*, l. II, c. 16; Origenes, *Chronicon Eusebii*, prolog.; S. Hyeronimus, *Epist. ad Paul.*, XXX), Rask ait découvert aussi dans la poésie scandinave des trochées et des spondées, rien ne nous semble autoriser ce rapprochement. Il n'est pas une seule place du vers que n'occupent les syllabes accentuées, sur lesquelles porte l'allitération; elles en changent indifféremment dans la même pièce, et jusque dans la même strophe. Quand le mot était long, la prononciation pouvait le diviser en trochées; mais c'était une recherche de

la plus grande partie des syllabes n'avaient aucune valeur prosodique déterminée ; loin de concourir au rhythme, elles y jetaient du désordre et de l'incertitude : il fallait donc qu'il se reproduisît souvent, et qu'il trouvât dans la coupe du style un peu de cette précision et de cette force que lui refusaient des mots sans expression et sans mélodie. D'ailleurs, soit que l'islandais eût retenu de son origine orientale (1) une indifférence à peu près complète pour les voyelles (2), soit que sa prononciation fût trop fortement accentuée pour se préoccuper des émissions de la voix, la quantité y était nulle ; le son des mêmes voyelles était trop dominé par la consonne qui les précédait, pour marquer suffisamment le mètre ; le génie de la langue forçait la versification de s'appuyer sur la liaison et l'harmonie des consonnes (3). Sa forme primitive, parce qu'elle était la plus simple, fut donc le vers court, que la répétition de deux consonnes semblables liait au vers suivant par une troisième, et qu'une série de distiques, moins formés encore par la

langage que n'ont jamais connue ni la prosodie, ni la grammaire.

(1) En hébreu il n'y a réellement qu'une seule voyelle, l'aleph א ; la différence de ses quatorze sons n'est indiquée que par des points, et il semble certain qu'ils n'ont été introduits que vers la fin du 5e siècle. L'élif ا des Arabes et des Persans exprime aussi toutes les voyelles ; le vau و, qui peut exprimer l'U, et le ji, ي, qui indique quelquefois l'I, sont tous deux des consonnes ; on pouvait même, en persan, supprimer l'élif au commencement des mots : ainsi on écrivait indifféremment شكم ou اشكم pour ischikem. Dans l'alphabet mongol les voyelles A, OU, E et I, manquèrent jusqu'à Khaïsoun Killik, qui vivait dans les premières années du 14e siècle ; et dans son dictionnaire copte, M. Peyron n'a tenu compte que des voyelles qui commencent les mots. D'après les plus savants philologues, le grec et l'allemand n'avaient primitivement que trois voyelles ; Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. I, p. 112 ; Bernhardi, *Sprachlehre*, p. 262, etc.

(2) L'E, le son le plus commun de la langue islandaise, manquait dans l'ancien alphabet runique ; on l'exprimait par l'is ᛁ, et quelquefois par l'ar ᛅ ; l'ur ᚢ exprimait à la fois l'O et l'Y. Les caractères des consonnes pouvaient ainsi servir à désigner des voyelles : ainsi le hagl ᚼ exprimait quelquefois l'A et l'E, le reid ᚱ l'Y, et le fé ᚠ les diphthongues AE, AU et EY.

(3) Ce ne fut que lorsque la poésie fut tombée dans la recherche artistique ou l'imitation des littératures étrangères, du temps d'Egil, et même d'Einar Skulason, que les voyelles y prirent une importance qui ne leur appartenait pas ; Botin, *Utkast till svenska Folkets Historia*, p. 229.

communauté du mètre que par l'unité de la pensée, groupait dans une strophe symétrique (1).

Cette similitude de consonnes dans les radicaux s'appelle, dans les traités de métrique, allitération; ce mètre primitif, les Scandinaves le nommaient *fornyrdalag*, rhythme ancien, ou *starkatharlag*, rhythme de Starkath. La strophe XXXVII du Völu-spa peut servir d'exemple :

Fylliz Fiörvi
Feigra manna
Rydr Ragna siot
Raudom dreira.
Svört verda Solscin
of Sumor eptir.
Vedr öll Valynd
Vitod er enn edr hvat?

On appelait les deux consonnes qui allitéraient dans le premier vers, *liodstafir*, lettres versifiantes (2), et celle du

(1) Dans un ouvrage d'une érudition remarquable, *Poëmes islandais tirés de l'Edda*, M. Bergmann pense que l'on doit réunir deux vers islandais en un seul; la seule raison sérieuse qu'il en donne est que l'allitération indique les membres qui composent le vers; p. 140, 145. C'est supposer ce qui est en question, et si la liaison faisait l'unité, il faudrait réunir en un seul vers toutes les lignes qui riment ensemble, y en eût-il cinquante de suite, comme dans nos vieux poëmes. La seule utilité du rhythme est la liaison du tout par le parallélisme de ses différentes parties, et cette réunion le rendrait moins sensible; elle le briserait quand des syllabes explétives (*malfylling*) se trouveraient au commencement du second hémistiche. Ce système ne pourrait d'ailleurs s'appliquer qu'à une des formes de la versification (*fornyrdalag*). Il y en a qui veulent une assonance intérieure, et chaque hémistiche en aurait de différentes; d'autres n'admettent que des strophes de six vers, où le troisième et le sixième ont une allitération indépendante de tous les autres. Une licence de cette espèce de vers (*liodahattr*) explique le rhythme des autres, et montre combien la réunion serait contraire à son esprit. Les deux premiers vers allitéraient ensemble par une seule lettre, et le troisième en avait deux différentes; le parallélisme existait, puisqu'il y avait également deux lettres versifiantes dans chaque membre de la strophe; mais comme on ne se proposait que de faire sentir la liaison des trois vers, une seule lettre suffisait au dernier lorsqu'elle était la même que dans les autres. Un exemple rendra cette licence plus sensible.

Heill þu farir!
Heill þu aptr komer!
Heill þu asynnom ser!

Vafþrudnis-mal, st. IV.

Si le H du troisième vers n'eût pas été la lettre versifiante des deux premiers, le poëte eût été obligé de l'y faire entrer une seconde fois. On trouve d'autres exemples de cette irrégularité dans l'*AEgis-Drecka*, st. IV, etc.

(2) Mot à mot lettres du chant; la versification est une mélodie. On les appelait aussi *studlar*, soutiens, étais.

second, *höfudstafr*, lettre dominante (1). Pour marquer la succession du rhythme, la théorie exigeait que l'allitération du second vers tombât sur le premier mot; mais les poëtes ne se conformaient pas à ses exigences; souvent le second vers commençait par une particule, quelquefois même par un mot accentué, qui ne concourait pas au rhythme. Les nuances du son des voyelles étaient si peu sensibles, leur prononciation tranchait d'une manière si frappante avec la forte articulation des consonnes, qu'on les faisait indifféremment allitérer ensemble (2). Par une conséquence du même principe, quoique dans la règle une seule consonne indiquât suffisamment l'allitération, lorsque les radicaux commençaient par deux consonnes, et que le son de la seconde dominait celui de la première, comme SK, ST, SP, on voulait qu'elles fussent toutes deux répétées (3).

Des poëtes plus récents ajoutèrent l'assonance intérieure des radicaux à l'allitération; on l'appelait *hending*, et il suffisait que les syllabes assonantes finissent par la même consonne (4). Il fallait seulement que les deux mots assonnants ne se suivissent pas immédiatement, et que le dernier mot du vers en fût un. Parfois l'assonance s'étendait aussi sur les voyelles, et alors elle se nommait *adalhending*, assonance parfaite. Plusieurs espèces de vers l'avaient admise, et on

(1) Aucun autre radical ne devait commencer par la même consonne. Boileau parlait comme un scalde quand il disait de commencer par le second vers.

(2) On en trouvera plus bas des exemples. Les scaldes allaient jusqu'à changer les voyelles quand d'autres entraient mieux dans leurs convenances. Olafsen en cite de nombreux exemples, *Om Nordens gamle Digtekonst*, p. 127-128.

(3) Ainsi les scaldes disaient:

sær S Kiölldungs nidr SKurum
SKöpt darradar lyptaz.

Au contraire, le son du S étant plus fort que celui du N, ils n'hésitaient pas à dire :

SNara bad Segl vid huna
Sigvalldi byr-kölldo.

Cette règle n'est cependant pas sans exception.

(4) Il semble que, lorsque le radical ne finissait point par deux consonnes, on exigeait qu'il y eût deux voyelles ou une des doubles voyelles Æ et Ö; mais cette règle ne serait pas sans exception, et nous hésitons d'autant plus à la reconnaître, qu'elle n'a été remarquée par personne. La versification des Gallois adopta les mêmes règles; ces vers d'Aneurin nous en fournissent la preuve :

Gwyr a *aeth* Gatr*aeth* buant enwawc,
Gwin a med o *eur* vu eu Gw*ir*awt,
blwy*dyn* eu Erbyn Ur*dyn* deuawt,
tri *wyr* a thri Ugeint a thry chant Eurd*or*chawc.

leur donnait à chacune un nom particulier, suivant des différences qui ne tenaient pas à l'essence du mètre. La plus commune était le *drott-qvædi,* chant héroïque ou populaire.

Une strophe citée par Olafsen, p. 60, donne un exemple de la simple assonance :

ST*iori* venzt at ST*œra*
ST*orv*erk duno *geira*
H*alld*a kann med H*illd*i
H*ialld*r-tyr und sic *folldo.*
H*arr*i slitr i Hv*err*i
H*iarr*ando föt sn*err*o
F*alla* þar til F*yll*ar
F*iall*-vargs joro-þ*oll*ar.

Dans la strophe suivante du Hatta-lykill de Snorri, toutes les assonances sont parfaites.

Alr*aud*um drifr *Aud*i
Ogn-r*ack*r firum hl*ack*ar
V*eit* ek hvar Vals a r*eit*o
V*erp*ir hring-dropa sn*erp*ir.
sni*all*a lætr a Fit F*all*a
Fagr-r*egn* jöfurr þ*egn*um
Ogn-fl*yt*um ver *Yt*um
Arm mardallar hv*arm*a (1).

Les Scandinaves connaissaient aussi notre rime finale, et lui donnaient le même nom qu'à leur assonance; elle ne dispensait pas davantage de l'allitération. La seule différence, c'est qu'elle portait sur la désinence des mots au lieu de porter sur leur radical, et sur les voyelles au lieu de porter sur les consonnes. Ces deux vers du Skaldhelga-rimur, cités par Rask, en sont un exemple :

Ferdast vill hun Flaustri *i*
Farmann tok ei skjott a þ*vi.*

Mais les flexions étaient si nombreuses, elles rendaient cette harmonie des désinences si facile, que les scaldes

(1) Cette strophe fournit aussi des exemples de l'allitération des voyelles.

employèrent aussi la rime de deux syllabes; la dernière devait être identique, et la pénultième se terminer par la même voyelle, comme dans cette strophe du Höfud-lausn d'Egil (1):

Hlam Hryns-*ödul*
vid Hialm-r*ödul*
Beit Ben-gr*efill*
þat var Blod-r*efill.*
Fra ek at F*elli*
Fyri Fetils sv*elli*
Oþins *Eiki*
i Iarnl*eiki.*

On appelait cette espèce de versification *runhenda*, vers rimants; c'était le mètre populaire. Les érudits n'auraient pu approuver ses bases, et il restait plus libre que les deux autres; quoique les vers eussent une syllabe accentuée de plus que dans le fornyrdalag, il se contentait d'une seule lettre versifiante.

Une autre propriété de la poésie scandinave, que semblent lui avoir empruntée toutes les littératures du moyen âge, c'est le refrain. Tantôt il revient au commencement de chaque strophe (2); tantôt il se reproduit au dernier vers de chacun des deux quatrains (3), ou ne reparaît qu'à la fin du couplet (4). Enfin, il y avait une reprise, appelée *stef* et *vid-qvœdi*, qui, comme le chœur, ne faisait point partie de la strophe, et se répétait périodiquement pendant toute la pièce (5).

Si succinct que soit cet exposé, il exigerait encore une classification de la poésie scandinave, et l'explication des différences de tous ses genres; mais leurs noms sont tellement nombreux, et il nous est parvenu si peu d'ouvrages entiers,

(1) La VIIe.
(2) Dans le *Kraku-mal*, le [illegible]*a.*
(3) Dans le *Banda-dra*[illegible]
(4) Dans l'*AEfi Noregs* [illegible] le *Harald Sigurþarson Vi*[illegible]

(5) Le *Höfud-lausn*, le *Geisli*, etc. On la trouve aussi dans quelques ballades anglaises et dans plusieurs romances espagnoles.

qu'on en est réduit à des suppositions à peu près sans bases. Il faut s'en rapporter à des étymologies quelquefois démenties par les poëmes que le hasard nous a conservés, à des inductions toujours incertaines, ou à l'autorité de savants qui ne possédaient pas de renseignements plus positifs, et manquaient de cette critique sévère qui n'appartient qu'à notre époque. On ne doit donc chercher dans une pareille classification rien de complet ni de précis ; ce qu'elle renferme de plus certain ne repose encore que sur des conjectures.

Verki et *yrki* signifient un ouvrage quelconque, et se disaient également de la prose et des vers. Un poëme en général s'appelait *diktr,* et *forn-qvædi* quand il était devenu populaire ; s'il était fort considérable, on l'appelait *brögd* ou *bragr,* et *sticki* ou *visur* lorsqu'il ne comprenait que quelques strophes. Une poésie destinée à être chantée s'intitulait *liod, saungr* ou *odr,* et *slagr* quand il lui fallait un accompagnement. Le *qvida* ou *qvædi* était tragique (1) ; le *gratr*, élégiaque ; le *mansaungr*, amoureux (2) ; le *spa,* prophétique, et le *galldr,* magique ou merveilleux (3). Quand un poëme était dialogué, ou rapportait les paroles de quelque personnage ; quand il avait une forme dramatique, il s'appelait *mal,* et comme ce genre de poëme était fort ancien, et, à ce titre, presque toujours écrit en fornyrdalag, on finit par donner son nom à tous les chants écrits dans le même rhythme. Une poésie louangeuse était désignée sous le titre de *lof* ou de *hrodr ;* quand elle était courte, on la nommait *flockr*, et *drapa* lorsqu'elle célébrait des rois, des

(1) Il y a de nombreuses exceptions.

(2) Ce mot vient probablement de *saungr*, chant, et *man* homme (comme *mansal*, vente d'hommes) ; c'est le chant d'un homme, et non celui d'un poëte. Peut-être le *Minnesang* des Allemands est-il sa corruption. Nous devons dire qu'on a proposé d'autres étymologies ; voyez Olafsen, *Om Nordens gamle Digtekonst*, p. 250–251 ; Thorlacius, *Antiquitates Boreales*, Spécim. I, p. 39, et Grimm, *Altdeutsche Meistergesang*, p. 167.

(3) Peut-être cependant signifie-t-il quelquefois simplement un chant, comme dans *Hana-galldr*, le chant du coq, et *Hiörva-galldr*, le chant de bataille.

héros ou des martyrs : alors son vers ordinaire était le drottqvædi. Les noms de plusieurs autres genres de poëmes nous sont connus (1), mais il nous a été impossible de rien recueillir, même de vraisemblable, sur leurs traits caractéristiques, ou ils appartiennent à des temps plus modernes dont nous n'avons pas à nous occuper (2).

DE LA TRADUCTION DES POÉSIES SCANDINAVES.

Une traduction qui ne se propose que d'exprimer les pensées d'un livre dans une langue différente a bientôt rempli sa tâche ; il lui suffit de répéter le sens matériel de chaque phrase, de les reproduire toutes dans leur ordre primitif et d'empêcher la clarté des idées de disparaître sous l'obscurité de leur nouveau langage. Mais si l'on se préoccupe aussi de la forme, si on en attend des connaissances et des sentiments qu'on n'obtiendrait pas de la pensée, les points de vue sous lesquels on l'envisage peuvent être assez différents pour qu'une traduction qui se rend compte de son but et des moyens d'y atteindre doive changer de caractère et de système.

Quand elle cherche des renseignements sur le développement de la civilisation d'un peuple et de son rôle dans l'Humanité, il lui faut exprimer le génie de la langue, reproduire jusqu'à ses idiotismes, et calquer les images avec le même soin que la pensée ; leur origine et leur raison se rattachent à des traditions historiques ou à des habitudes de l'imagination, qui sont des manifestations de l'esprit et de la vie des nations. Le premier devoir de pareilles traduc-

(1) Le *þula*, le *Gœla*, le *Hattr*, etc.

(2) Les *Salmar*, poëmes sacrés, et les *Rimur*, poëmes profanes.

tions est une fidélité littérale, et, pour ainsi dire, plastique, une fidélité qui ne recule point devant la bizarrerie, et ne s'arrête que là où l'incorrection commence. Cette imagination générale des langues, ces figures amassées pendant le cours des siècles, qui n'appartiennent plus à personne, parce qu'elles sont devenues une sorte de fonds commun et de vocabulaire à l'usage de toutes les intelligences, les traductions les doivent effacer lorsqu'elles se proposent la peinture caractéristique d'un écrivain; on attribuerait à son originalité les conséquences de son idiome et les répétitions de sa mémoire (1). Quand au contraire c'est l'expression d'une époque que l'on cherche, la fidélité ne doit s'attacher qu'à ce qu'il y a de général et de contemporain dans le style; elle deviendrait un mensonge si elle reproduisait les excentricités de l'auteur, et les tropes, jadis créés par l'imagination, mais décolorés par un long usage, et réduits au prosaïsme d'un mot usuel.

Ces différents systèmes de traduction ne sont point applicables aux vieilles poésies scandinaves; leur temps et leurs auteurs sont également inconnus, et, malgré de savantes investigations (2), trop de ténèbres couvrent l'histoire de la langue pour permettre d'en rien conclure. D'ailleurs, la poésie n'est point envisagée ici comme un renseignement à consulter sur un fait qui lui soit étranger, mais comme une révélation immédiate de l'esprit scandinave, dans ce qu'il avait de plus intime et de plus pur. La tâche du traducteur est ainsi de manifester sa beauté, d'initier à une intelligence complète de sa valeur, et ses moyens de succès sont aussi différents que le but qu'il se propose. C'est dans l'idée elle-même que la beauté repose, mais l'esprit ne la perçoit que par l'intermédiaire des sens; si sa forme ne l'exprimait pas

(1) Toutes les spécialités de langage qui ne seraient pas communes aux deux langues feraient croire à quelque effort de l'imagination et à sa puissance.

(2) Rask, *Undersögelse om det gamle nordiske eller islandske Sprogs Oprindelse*; Petersen, *Det danske, norske og svenske Sprogs Historie under deres Udvikling af Stamsproget*.

d'une manière frappante, si elle en détournait l'attention par une préoccupation quelconque, l'intelligence ne la saisirait plus. Ce ne serait donc rien pour la traduction d'un poëme que d'avoir découvert l'idée sous les obscurités dont l'enveloppait l'idiome étranger; il lui faut la rendre aussi sensible, et elle n'y parvient qu'en maintenant entre le fond et la forme la même harmonie que dans le langage du poëte. Tous leurs rapports sont essentiels à la fidélité de l'expression, ils contribuent tous à l'évidence et au pouvoir de la beauté; tous ils éclairent l'intelligence et émeuvent le sentiment; les supprimer ou les obscurcir, c'est annuler le talent du poëte, et étouffer sa pensée dans son germe.

Quoique, par une indifférence dédaigneuse, la plupart des écrivains négligent la musique des mots, les sons ont une certaine liaison avec les sentiments (1); le langage n'est pas seulement une convention, c'est aussi une expression involontaire de la pensée (2). Souvent, il est vrai, on est trop préoccupé du sens rationnel de la parole pour songer beaucoup à son rapport sensuel avec les idées qu'elle exprime, et les objets qu'elle représente; mais les intelligences naïves y restent toujours sensibles, et sans se rendre un compte exact de la puissance des sons, le sentiment ne se soustrait jamais entièrement à leur influence (3). Cette harmonie ne serait

(1) Chez presque tous les peuples les interjections, les cris du sentiment, les mots naïfs, sont les mêmes; mais quelques philologues n'en ont pas moins singulièrement exagéré la valeur intellectuelle des sons: voyez, entre autres, Schmitthenner, *Ursprachlehre*, p. 89 et suiv.

(2) Nous ne parlons pas seulement des onomatopées, qui sont beaucoup plus multipliées qu'on ne le pense, mais des mots dont le son rappelle la liaison de leurs idées. Tels sont, par exemple, la *rose* et le *rossignol* (rose chantante, du gothique *siggan*, du vieil allemand *singan* ou de l'islandais *singla*). Le même rapport se retrouve en gaël *ros-an-ceol* (musique des roses); en grec *ἀηδων* et *ροδον*; en italien, en portugais, en espagnol, etc. Les mots persans كل et بل (il est plus souvent redoublé بلبل) ont aussi une analogie frappante, comme l'éolique *γαλανος* et l'attique *βαλανος*, l'allemand *gellen* et *bellen*, le vieux français *gaudir* et *baudir*, etc.

(3) On sait que les enfants changent toujours le nom des personnes qui leur inspirent des sentiments prononcés d'affection ou de haine, et que des sobriquets qui ne présentent aucun sens rationnel ne leur en semblent pas moins très expressifs. Cette grande délicatesse d'oreille devrait rendre plus attentif aux

complète que dans une langue arrivée à la perfection ; mais le poëte, qui ne parvient à son but qu'en y intéressant le sentiment, choisit dans le vocabulaire les expressions dont le son s'accorde le mieux avec l'idée qu'il veut éveiller. Une traduction littérale n'aurait de fidélité poétique que s'il y avait, dans les deux idiomes, le même rapport entre les pensées et les mots, et un tel hasard est impossible. Les radicaux fussent-ils communs, les mêmes idées ne s'y associeraient pas ; ils auraient des rapports différents avec l'ensemble de la langue et les habitudes de l'oreille (1). Il n'est pas jusqu'à la longueur des mots, et la répétition des sons les moins significatifs, qui ne donnent au style une expression de gravité et de mélancolie, que ne reproduira jamais un idiome sautillant, plein de monosyllabes et de voyelles.

Dans les temps d'imagination et d'ignorance, où se forment les langues, la parole est plutôt pittoresque qu'alphabétique ; c'est une figure encore plus qu'un son (2). Mais bientôt, pour se plier à de nouvelles idées, les mots se corrompent, leur sens primitif s'efface, leurs couleurs pâlissent ; la langue se subtilise et s'empreint de métaphysique. La poésie, qui ajoute des figures aux expressions et des sentiments aux idées, recherche les mots dont le frottement de tous les

prénoms qu'on leur donne. S'il était permis à l'auteur de se citer comme une preuve de ses idées, et de croire aux observations d'un temps où il avait plus d'habitude de l'imagination que de l'analyse, il n'hésiterait pas à dire que ce qu'il y a de grave et de fortement articulé dans son nom n'est point demeuré sans influence sur le développement de son caractère et de son intelligence.

(1) L'italien et l'allemand, qui ont un certain nombre de mots communs, en sont une preuve convaincante ; c'est la grande raison de la différence du système musical des deux nations. Leur instinct a devancé la théorie. Elle est si inintelligente, que les meilleurs compositeurs écrivent indifféremment leurs notes sous des paroles de langues diverses ; Rossini lui-même, dont le sentiment musical est si développé, a transporté dans ses opéras français des fragments entiers de ses partitions italiennes, et il s'est trouvé des musiciens qui ont associé la musique de Mozart à trois idiomes différents.

(2) C'est dans ce sens que Platon a dit dans le *Cratyle :* Suum a natura rebus inesse nomen.... quamdam nominum proprietatem ex rebus ipsis innatam esse. Voyez aussi De Brosses, *De la formation mécanique des langues ;* A. Gellius, *Noctes Atticae*, lib. X, c. 4 ; Anton, *Ueber Sprache in Rucksicht auf Geschichte der Menschheit*, et Olivier, *Ueber die Urstoffe der menschlichen Sprache*, etc.

jours n'a point usé les images, et les langues n'en sont pas symétriquement riches. La partie du vocabulaire qui conserve sa valeur poétique dépend de la civilisation du peuple, de ses habitudes et de son histoire; en exprimant chaque mot par le mot analogue, la traduction ne serait plus figurée; la poésie y deviendrait de la prose. Il n'est pas jusqu'aux expressions qui ont gardé toute leur vivacité, qu'elle ne soit souvent obligée de remplacer par des équivalents ou des périphrases. Leur hardiesse les ferait remarquer au milieu de cette langue devenue si timide et si terne; l'attention s'absorberait dans la considération de détails isolés, et l'imagination ne saisirait plus l'harmonie de la forme et son unité avec la pensée. Les mots les plus semblables dans leur principe auraient dévié de leur signification première, ou une étymologie diverse éveillerait des idées différentes (1); le matériel de l'expression serait exactement copié, mais sa vie poétique aurait disparu en passant d'une langue dans une autre. Parfois même il y a des irrégularités (2) et des imperfections grammaticales (3) qui paralysent les idées,

(1) Ainsi, par exemple, l'ἀστραπη des Grecs rappelle le zigzag de l'éclair (στρεφειν), le fulgur des Latins (fulgere), et notre éclair son éclat, et le Blitz des Allemands sa rapidité (blicken ou blinzeln).

(2) Ainsi, par exemple, chaque genre éveille des idées différentes; au masculin s'attache un caractère de primauté et d'activité; le féminin indique une existence moins persistante et moins indépendante; le neutre, une conception plus générale et plus incomplète (voyez M. J. Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. III, p. 359). Cette différence n'est pas toujours sentie, quoiqu'elle le soit plus souvent qu'on ne le pense; mais personne ne contestera que *femmelette* appliqué à un homme ne doive à son genre une grande partie de son énergie, et que *virago* n'en eût bien davantage s'il était masculin. Non seulement ces règles ne sont pas également observées dans toutes les langues (nos substantifs en *eur* sont généralement féminins, et les noms latins en *or*, dont ils sont dérivés, étaient masculins, et le sont restés en italien; *figue* est féminin en français et en provençal, et masculin en italien et en espagnol; *soleil* est féminin dans les langues germaniques et sémitiques); mais les mots changent de genre dans le même idiome (*affaire*, *épigramme*, *étude*, étaient autrefois masculins, et *honneur*, *malheur*, *seigle*, *serpent*, féminins), ou n'en ont point de déterminé; (*aigle*, *enfant*, *foudre*, *gens*, *hymne*, sont des deux genres); et plusieurs langues ont perdu leurs genres primitifs: le français n'a plus de neutre, ni le danois de féminin, et il n'est resté à l'anglais qu'un seul des genres de l'anglo-saxon.

(3) Le défaut d'article défini (le persan) et indéfini (le latin), d'aoristes (le latin), de passif (l'anglo-saxon, l'anglais, etc.), de moyen (le français, etc.), de duel (presque toutes les langues modernes), de nombres; à proprement parler le magyar n'en a pas, puisque, pour

et empêchent la traduction de reproduire les sentiments qu'y associait leur premier langage.

Il n'est pas jusqu'à la mobilité des mots, jusqu'à cette facilité d'inversion que les langues doivent à leurs flexions (1), qui ne permettent d'ajouter à l'expression en appelant sur le premier plan les idées dominantes (2), ou en rejetant à la fin le mot sur qui repose tout l'effet de la phrase (3). D'ailleurs, l'ordre naturel des mots satisfait trop pleinement l'intelligence pour éveiller son activité et lui faire devancer la pensée ; sa clarté ne laisse rien à désirer ni à créer. Ces langues si logiques et si transparentes, qui se plient à toutes les convenances du raisonnement et à toutes les recherches de l'analyse, sont de mauvaises traductrices des sentiments passionnés de la poésie ; la raison les a jugées avant que l'imagination s'en soit émue. Leurs formes sont trop précises pour jamais sembler belles, trop préoccupées de leur correction et de leur exactitude pour exprimer le désordre du cœur et l'emportement de la pensée (4). Il n'est pas sans doute un

former son pluriel, il affixe au singulier *sok*, plusieurs ; le malais est plus pauvre encore : il n'a ni genre, ni nombre, ni cas. Le plus riche de tous est probablement le sanscrit ; il a trois genres, trois nombres, huit cas, trois voix, six modes et six temps.

(1) Elles ne sont pas absolument nécessaires ; mais alors, comme en allemand, où il ne s'en est conservé que fort peu, qui sont même presque insensibles, le style devient lourd et embarrassé. Un autre avantage des flexions, c'est de montrer dans les mots le rapport des idées, et de terminer les phrases par des sons en harmonie avec la pensée principale. Sous ce rapport, le latin est une bonne langue littéraire, quoiqu'il manque presque entièrement d'augmentatifs et de diminutifs, et ne se prête pas à la composition de nouveaux mots.

(2) Un exemple fera mieux comprendre notre pensée. Lord Kames, *Elements of Criticism*, t. II, p. 223, blâme Racine d'avoir dit dans *Athalie :*

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

C'était probablement aussi l'opinion d'Addison, qui a traduit ce vers dans le *Guardian*, n° CXVII :

O Abner ! I fear my God and I fear none but him.

Ces deux critiques voulaient avec raison que la phrase commençât par la désignation de la personne à qui elle s'adresse ; c'est la règle. Mais, grâce à l'inversion, Racine a sacrifié la logique à la poésie ; il a pu appeler l'attention sur l'idée principale, *Je crains Dieu*, et rejeter en arrière une interpellation qui n'était qu'une espèce de remplissage.

(3) Le vers d'Horace

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus,

doit son expression à l'arrangement des mots. Si le *mus* n'était point rejeté à la fin de la phrase, et précédé d'un long mot rimant de quatre syllabes, tout son effet serait perdu.

(4) Ces réflexions s'appliquent particulièrement à la langue française ; pour comprendre tout ce qu'elle a d'ingrat et de rebelle à la poésie, il faut avoir vou-

seul peuple où la poésie ne se soit réservée des expressions et des tournures que le langage usuel n'ait pas décolorées; c'est à l'imagination qu'elles s'adressent, et l'imagination s'en saisit sitôt que l'oreille en est frappée. Mais le rapport de cet idiome poétique à la langue de la prose n'est le même dans aucun pays : ici, toujours pittoresque et abondant, il suffit aux mille caprices de la fantaisie; là, il s'est tellement appauvri, qu'il n'en reste plus que quelques expressions trop surannées ou trop rares pour ne pas sembler ambitieuses et bizarres jusqu'au ridicule; ailleurs, il s'est conservé pur de tout contact avec les pensées vulgaires, ou déjà tombé dans les locutions familières de la foule, il ne garde plus qu'un souvenir lointain de sa signification figurée. Ce rapport, qui concourt si puissamment à l'effet de la poésie, on ne peut le reproduire dans une langue étrangère; il sera fatalement remplacé par quelque autre, qui exercera une influence différente qu'il ne dépend point du traducteur de resserrer ni d'étendre.

La versification ne méritait point les dédains que lui ont prodigués des écrivains qui se croyaient philosophes, peut-être parce qu'ils ne se sentaient pas poëtes; elle a sa raison dans la nature de la poésie et de la langue. Il existe une liaison nécessaire entre le fond du langage et sa forme; lorsque la pensée s'élève et se passionne, son expression doit sortir aussi des conventions habituelles de la langue; si le poëte ne lui donnait un accent plus marqué et un rhythme plus sensible, l'esprit serait frappé de ce qu'il y a d'insolite dans les hardiesses de la pensée, et l'étonnement l'empêcherait de se grandir et de s'émouvoir avec elle. Cette nécessité générale de la versification a tellement frappé des philoso-

la traduire non des rhéteurs latins, dont le bon sens pratique et moqueur se rapproche tant de ce qu'on appelle notre esprit poétique, mais de vrais poëtes dont l'imagination s'est développée à son aise, dans un idiome aussi riche que flexible. Que peut faire la poésie d'une langue adoptée comme une sorte de sauvegarde par la diplomatie des deux mondes? Il ne lui reste guère qu'à suivre l'exemple de Gringore, et prendre pour devise : « Raison partout, rien que raison. »

phes (1), qu'ils en ont conclu la parenté métrique de tous les idiomes arrivés à leur état de perfection. Sans doute cette harmonie de la poésie avec ses formes établit, entre elles et l'ensemble de la langue, un rapport qui se reproduit inévitablement dans les langages les plus divers. La passion ne change pas d'un peuple à un autre, et sa nature n'est pas plus immuable que l'accent qui la manifeste; mais elle se conforme au génie de la langue comme à son vocabulaire, il lui faut arriver au même but par des moyens différents.

S'il n'est aucun rhythme qui ne parvienne à exprimer l'enthousiasme du cœur et l'élévation de la pensée, chacun s'associe plus étroitement avec un certain ordre de sentiments et d'idées; il ne se plie aux autres qu'en leur faisant une sorte de violence, qui détruit, sinon leur beauté réelle, la vivacité de son expression, et la sympathie qu'elle inspire. Lorsque le rhythme repose sur la succession des brèves et des longues (2), lorsque toutes les syllabes y concourent sans que l'attention s'arrête particulièrement sur aucune, la poésie est plus appelée à peindre la dignité de l'ensemble que le relief des détails; elle exprime mieux la beauté calme et plastique que le pittoresque et la vie (3). Quand au contraire la prosodie devient une espèce de mélodie qui ne consiste que dans l'alliance des sons, la poésie s'agite, comme la musique, dans le vague; il lui faut des impressions plutôt que des pensées, un état contemplatif de l'âme plutôt que l'énergie du cœur et l'élévation de la nature humaine (4). Lorsque enfin la versification s'appuie

(1) Entre autres Weisse, *System der Aesthetik*, t. II, p. 256.

(2) Les plus anciens systèmes de versification étaient basés sur la quantité : ce ne fut qu'après de longs progrès que l'esprit de la poésie domina son principe musical et sensuel; dans la vieille poésie persanne on trouve encore l'alliance de la quantité et de la rime.

(3) C'est là une des causes du caractère de la poésie grecque; les auteurs de métrique qui ont voulu la baser sur l'accent méconnaissaient aussi complétement son génie que celui de la langue.

(4) Tel est le caractère de la poésie arabe et provençale, de presque toute la partie naïve de la poésie italienne, et de ces malencontreux essais, si multipliés en France depuis quinze ans, où l'on a sacrifié systématiquement la pensée à l'harmonie du style et à la richesse de la rime.

sur l'accent ; lorsque, en appelant l'attention sur certains mots, elle fait ressortir leurs idées (1), ce qui convient à sa nature, c'est du mouvement, de l'imprévu, des sentiments qui se développent et se heurtent, des pensées qui se succèdent, toujours mobiles et toujours diverses ; c'est un drame, et non une situation (2). Ces formes de versification, si intimement liées avec l'esprit de la poésie, et si essentielles à sa puissance, sont inhérentes à la langue ; dans une autre, les mêmes sons n'éveilleraient pas les mêmes idées ; les mots les plus identiques seraient différemment accentués (3), et la diversité de leur prononciation produirait des sentiments différents.

Il y a, d'ailleurs, réaction de la langue sur la pensée ; après avoir été créés par les idées, les mots les modifient à leur tour ; ils les sollicitent à se développer par les facilités d'expression qu'ils donnent à toutes leurs nuances, ou les obligent à se restreindre et à se résumer dans des généralités (4). Avant de manifester ses idées au dehors, l'homme les parle dans l'intérieur de sa pensée ; son attention ne s'y fixerait pas si elles ne s'étaient matérialisées dans des signes. Le vocabulaire d'un peuple devient ainsi une des causes de sa civilisation et de sa poésie ; on ne pourrait les importer

(1) Aussi est-il d'une indispensable nécessité de faire concorder l'accent prosodique avec l'accent oratoire ; on obtiendrait les mêmes avantages de la rime et de l'allitération si on ne les regardait point comme des difficultés de versification, sans rapport avec l'expression des idées. Cette nécessité a déjà été pressentie par les auteurs de prosodie, qui ont proscrit la rime des particules et des épithètes.

(2) C'est sur ce principe que se base la versification de presque toutes les poésies romantiques ; nous expliquerons ailleurs les exceptions. Elles tiennent à ce que toutes les classifications n'ont rien de réel ni de tranché ; ce sont des transitions dans l'unité.

(3) On dit en anglais *sènatòr*, en latin *sènātōr*, et en français *sènātèur*. Il est inutile de faire observer que, sauf des cas extrêmement rares, cette différence d'impression ne peut être produite que par le mouvement différent de la phrase.

(4) Il n'est, par exemple, aucune langue qui puisse exprimer avec la même perfection que l'allemand les mille détails d'une description matérielle ; aussi Haller s'est-il complu à peindre la nature au microscope. Il usait de son instrument en artiste, et peut-être ce qui nous semble du raffinement et de l'*euphuïsme* dans Shakspeare tient-il moins à son esprit qu'à l'anglais de son temps, qui abondait naturellement dans toutes les subtilités de la pensée.

chez aucun autre dont la langue ne serait point disposée par sa nature à les reproduire (1). Or ce parallélisme de deux idiomes est impossible; il leur faudrait une origine et une histoire communes, et alors ce ne serait pas même deux dialectes, mais un seul langage dont l'unité resterait aussi sensible à l'oreille qu'à la pensée.

Les mots ne sont point créés d'un seul jet, pour toute la durée de la langue; à peine le peuple a-t-il vécu que leur étymologie est faussée. Tantôt l'idée qu'ils étaient chargés de rendre s'est modifiée dans les révolutions de l'histoire et des mœurs, et ils ont changé avec elle; tantôt on étend leur signification pour exprimer des pensées nouvelles qui ne trouvent pas dans le vocabulaire de signes à leur usage. Dans deux idiomes où se rencontreraient des expressions matériellement identiques, elles n'auraient déjà plus la même signification littérale; d'une civilisation à une autre, la synonymie est impossible. D'ailleurs, les mots ne présentent pas à l'intelligence l'idée abstraite qu'y attache le dictionnaire; leur son, leur racine, les images et les souvenirs qu'ils rappellent, servent de premier chaînon à des séries de pensées que détermine la manière dont le peuple envisage le monde et comprend la vie (2). Dans les civilisations primitives, le culte de la Nature donne à tout ce qu'elle embrasse de la noblesse (3) et de la beauté (4) : une simple expression semblerait trop incomplète et trop vague, la poésie montre les choses et les modèle comme ferait la sculpture; c'est la réalité sensible qu'elle s'efforce de reproduire. Plus tard, quand l'imagination ne saisit plus l'unité de la Nature, quand on n'y voit que des utilités maté-

(1) Le critique qui méconnaîtrait les conséquences de différences aussi essentielles ressemblerait à un musicien qui voudrait que l'on jouât sur la flûte une sonate composée pour un instrument à corde.

(2) L'islandais *fol* n'éveille pas les mêmes idées qu'en français; c'est le radical de *vala* ou *vola*, femme inspirée; en Orient, la folie est une cause de respect.

(3) Les Homérides comparent les héros à des moucherons et à des ânes.

(4) L'Iliade fait un titre d'honneur à Junon d'avoir des yeux de bœuf.

rielles, avilies par un usage vulgaire, il faut remplacer le style pittoresque par des conceptions générales et abstraites (1). Entre deux langues aussi opposées d'esprit et de caractère, la fidélité serait un travestissement; à moins de se résigner à la platitude et aux plus choquantes trivialités, l'expression du traducteur se doit mettre en contradiction avec la pensée du poëte. La beauté des images est soumise à des conventions encore plus locales (2) et plus passagères; ce sont les mœurs du pays et les préjugés du temps qui font leur signification et leur valeur. Tant que les premiers personnages de l'État se délassèrent des fonctions publiques dans les labeurs de l'agriculture, tant qu'elle resta une occupation aristocratique, elle embellit toutes les figures qui s'y rattachaient; mais quand les travaux des champs furent abandonnés à la dernière classe du peuple, et ne réveillèrent plus que des idées de salaire et de servage, la poésie se hâta de renoncer à des allusions désormais sans noblesse et sans dignité; la traduction qui reproduirait leur sens littéral serait un contresens réel. Il n'est pas jusqu'à des caprices ou des hasards qui ne modifient profondément, d'une langue à une autre, la puissance esthétique des mots; ainsi, par exemple, chez les peuples qui se voilent de rose en signe de deuil, il ne peut exciter les mêmes sentiments que là où l'imagination n'y voit qu'un souvenir de la plus belle des fleurs, ou qu'un emblème du retour de la lumière (3).

Pour méconnaître l'impossibilité de traduire réellement des vers dans une langue étrangère, il faudrait ignorer que leur beauté résulte bien moins du fond des idées que des images sous lesquelles elles se produisent, et des sentiments

(1) En français, par exemple, le genre est toujours plus noble que l'espèce, et le général plus poétique que l'individuel; la poésie n'y connait que des coursiers, des demeures, des armes, etc.

(2) Les poëtes persans comparent souvent les jeunes filles au buis : c'est en Perse un arbuste élevé et gracieux; mais dans nos climats, où il rampe à terre, rabougri et difforme, il éveillerait des idées opposées.

(3) En persan روز, qui se prononce roz, signifie jour.

qui s'y associent (1). Cette impossibilité, qui tient à la nature de la poésie et à la différence des langues, s'accroît, pour la poésie scandinave, de nouveaux obstacles plus insurmontables encore que les autres. D'abord, le sens matériel, l'idée elle-même est souvent douteuse et toujours difficile à saisir. Les vocabulaires, déjà fort insuffisants pour la prose (2), reconnaissent eux-mêmes qu'ils n'expliquent point la langue de la poésie, et, malgré l'érudition des glossaires particuliers, ils reposent sur des conjectures tellement vagues et des exemples si peu multipliés, qu'on y trouve plutôt des suppositions pour donner un sens à une phrase que l'explication rationnelle d'une expression ou d'une image. Dans les idiomes où les mots suivent l'ordre des pensées, la ponctuation n'est que d'une utilité secondaire pour l'intelligence, c'est plutôt une espèce de notation pour la lecture; mais quand de bizarres inversions bouleversent la construction naturelle, sans des signes qui séparent les phrases et distinguent leurs différentes parties, le désordre des mots porterait la confusion dans les idées. Cette ponctuation, indispensable pour la clarté de l'islandais, n'est pas seulement nulle comme dans presque tous les manuscrits du moyen âge; elle s'y rencontre çà et là (3), si inintelligente et si irrégulière, qu'elle ajoute encore à l'obscurité du sens. A ces difficultés purement accidentelles, que pourraient

(1) Chaque système de versification donne aussi au rhythme une expression différente qu'on ne peut traduire dans une langue étrangère. La poésie grecque, qui a communément plus de syllabes brèves que de longues, ne saurait reproduire d'une manière complète l'impression de la poésie arabe, où les longues sont plus nombreuses que les brèves.

(2) Le meilleur est celui de Biörn Haldorson, publié par Rask en 1814; ceux de Gudmund Andreson et d'Olaüs Verelius nous semblent remplis d'erreurs, et sont encore plus incomplets. Le dictionnaire de Magnus Olavius n'est, à en croire le titre, et c'est tout ce que nous en connaissons, qu'un *spécimen*, et le glossaire étymologique d'Ihre est incomplet, et ne peut compter parmi les lexiques islandais. Il y a encore un livre cité par Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 307 : *Lexidion latino-islandicum grammaticale*, Copenhague, 1734, 8°; mais nous ne savons ce que c'est.

(3) Nous devons dire que nous n'avons eu aucun manuscrit ancien à notre disposition ; nous ne parlons que de la malencontreuse ponctuation que de fausses interprétations ont fait adopter à la plupart des éditeurs.

écarter la découverte de manuscrits plus soignés et des travaux lexicographiques moins incomplets, se joignent celles qui tiennent à la nature de la langue (1) et à l'esprit de la poésie.

Dans nos idiomes positifs, chaque mot a un sens précis, il répond exactement à une idée; les philologues reconnaissent à tous les synonymes une nuance à part et une signification distincte (2). Le poëte n'est pas libre, ses expressions lui sont imposées par ses pensées. En islandais, les mots expriment plutôt des images que des idées; les synonymes s'y multiplient sans que le vocabulaire les distingue par aucune diversité d'acception, et la poésie doit à leur son et à leur étymologie la puissance de créer des associations différentes de sentiments et d'idées. Si riche que soit le langage usuel, elle en sort à son gré dès qu'il ne se plie plus assez complaisamment à sa fantaisie, et trouve dans la langue qu'elle s'est faite les moyens de varier, presqu'à l'infini, les nuances et l'impression de la pensée (3). Parfois même cette inépuisable abendance ne lui suffit plus, et elle joue sur les mots; quand ils ont plusieurs acceptions, elle les remplace indifféremment dans toutes par des expressions qui n'étaient leurs synonymes que dans une seule (4). L'effet

(1) Non seulement l'islandais était singulièrement riche en noms et en pronoms, mais, sans être marquées, ses flexions étaient fort nombreuses; il pouvait affixer l'article défini, réunir en un seul mot les pronoms et les verbes, et donner aux pronoms, aux verbes et à différentes particules, une terminaison qui équivalait à une négation.

(2) Les synonymes latins de Popma, Döderlein, Ramshorn et l'abbé Gardin-Dumesnil; les synonymes français de l'abbé Girard, Beauzée et M. Guizot; les synonymes italiens de Rabbi et Bandiera; les synonymes anglais de Piozzi, Hedley, Crabb, et les synonymes danois de Sporòn. On a aussi une synonymie grecque (Ἀμμωνιου περι ὁμειων και διαφορων λεξεων); mais, malgré la similitude du titre, elle est conçue dans un esprit différent. Quant aux synonymes allemands d'Eberhard, Stosch, Genthe, Mayer, Maass et Gruber, c'est plutôt une comparaison du vieil allemand avec la langue actuelle, et la supposition de nuances d'après l'autorité des écrivains, qu'une explication rationnelle de différences essentielles à la langue.

(3) Le *Kenningar* indique jusqu'à 50 expressions pour *vague*, 115 pour *Odin*, 121 pour *île*, 130 pour *épée*, etc.

(4) Un exemple rendra cette singulière faculté plus intelligible; la poésie pouvait s'autoriser de la double signification de brand (épée et flamme) pour désigner une *épée* par tous les mots qui exprimaient la *flamme*.

de ses ellipses si concises, de ses inversions si pittoresques et si vives, disparaît dans les langues qui exigent une foule de mots complémentaires, et séparent ainsi des idées et des images qui devaient à leur rapprochement presque toute leur puissance. La poésie scandinave reste au moins mythologique dans sa forme, lorsqu'elle n'est pas mythique dans ses idées; sans un commentaire qui ralentit le style et le décolore, des croyances religieuses, aujourd'hui oubliées, donnent de l'obscurité à l'image la plus simple, et, du temps du scalde, elles étaient si présentes à l'esprit, que les allusions qui s'y rattachaient faisaient comprendre les pensées les moins claires. Les métaphores se renfermaient communément dans un seul mot qui réveillait les idées nécessaires pour son intelligence, et un idiome différent oblige de les étendre dans de longues périphrases, et de les expliquer par de lourdes gloses; le traducteur est forcé de choisir entre les idées et les images, il lui faut sacrifier la poésie au sens grossier du vocabulaire. Souvent son embarras est plus grand encore : beaucoup de tropes avaient été dépouillés, par le temps, de leur signification figurée, ils étaient devenus de véritables mots, et il est exposé, sans que rien l'avertisse de sa méprise, à prendre une figure dans un sens littéral, et un nom substantif pour une audacieuse métaphore. Toutes les langues ne supportent pas la même quantité d'images; le style, qui semblait pâle et maigre, deviendrait, dans un autre idiome, d'une abondance et d'un coloris fatigants (1); par d'habiles retranchements, la traduction doit alors concilier l'esprit de l'original avec les exigences de son nouveau langage.

Le lecteur se tromperait donc s'il s'attendait à trouver ici une fidélité judaïque; on a cherché avant tout à reproduire le sentiment poétique du scalde, et l'esprit du peuple auquel il s'adressait. Pour réussir complétement il eût fallu réunir à

(1) Ainsi par exemple nos langues européennes ne pourraient supporter la redondance d'expression habituelle aux langues orientales.

un vif sentiment de la poésie une connaissance fort étendue de la civilisation scandinave, et si ces deux nécessités ne s'excluent pas, au moins est-il fort difficile de les concilier dans la pratique ; quand l'intelligence est préoccupée de la justesse d'une pensée et de l'exactitude d'une expression, l'imagination devient moins sensible à leur beauté. Quelque libres que doivent sembler des traductions qui déclarent s'attacher beaucoup plus à l'esprit qu'à la lettre, peut-être auraient-elles plus de droits à se prétendre fidèles qu'une foule d'essais conçus dans un système différent ; mais on tenait à dire que c'est de la poésie que l'on s'est efforcé de rendre en français pour servir de base, non à des recherches d'érudition, mais à une histoire littéraire.

LE CHANT DE LA SIBYLLE (*).

Silence ! filles de Heimdal (1), grandes et petites intelli-

(1) Le Dieu blanc, suivant le *þryms-qvida*, st. XV. L'étymologie de son nom est fort incertaine ; il parait cependant qu'il était le Dieu du jour : voilà sans doute pourquoi le poète appelle les Intelligences filles de Heimdal. Peut-être cependant cette expression se rattache-t-elle au mythe qui faisait sortir les trois castes (serf, plébéien et noble) de Heimdal, sous le nom de Rig ; la Sibylle s'adresserait alors à tous les hommes. Heimdal était aussi la sentinelle des Dieux, comme nous le verrons plus tard ; il avait neuf mères, *Hyndlu-liod*, st. XXXIII, XXXIV. Probablement ce dernier mythe signifiait que tous les êtres avaient voulu contribuer à la sûreté des Dieux.

(*) *Völu-spa*, probablement de *Völva*, génitif *Völvu*, nom [illegible]ique de toutes les magiciennes [illegible] disaient l'avenir : *Vatnsdælasaga*, [illegible] ; *Fornaldar Sögur*, t. II, p. 165, 506, etc. ; Dans la ballade suédoise intitulée Riddaren Tynne, *Svenska Folk Visor*, t. I, p. 32, il y a encore, st. II, la fille d'un nain qui s'appelle *Ulfva*. Aussi Rask, *Biörn Lexicon*, t. II, p. 464, écrit-il *Völvuspa* ; mais cette orthographe n'est, à notre connaissance, justifiée par aucun manuscrit. Les éditeurs de l'*Edda* semblent n'avoir pas eu d'opinion arrêtée ; on trouve *Völu-spa*, t. I, p. 312 ; *Völuspa*, t. III, p. 191 et 1132 ; *Völospa*, t. III, p. 23 et seq. ; *Völospa*, id. p. 774 et 775. Nous avons adopté celle de ces variantes qui se rapprochait le plus de la forme régulière du génitif [illegible] de notre système sur l'orthographe des mots composés. Nous avons traduit sur l'édition in-4° de l'*Edda*, t. III, p. 25 ; si nous nous en sommes écarté deux ou trois fois pour la ponctuation, c'est qu'elle manque à peu près complétement dans les manuscrits et que les éditeurs la font concorder avec leurs interprétations. *Völa* semble avoir quelque rapport avec l'*Ariminiensis Folia* dont parle Horace, la Buleam de Guillaume Herman :

genees qui peuplez l'univers! Je vais raconter les œuvres du

La disme Sibilla
En mains lius conversa.
. . . .
E Buleam nomerent,
Ceste fiste escriptures...

et la *Balaam*, que l'on trouve dans Vincentius Bellovacensis, *Speculum historiale*, l. XX, c. 20. Son nom semble venir de l'éolien Ϭυλη ou Ϭουλη, conseil, qui se retrouve dans *Si–bylle*; la première syllabe est peut-être une abréviation de Ζιος pour Θεὸς. En islandais, comme en celtique et en français, *fol* signifie privé de son bon sens, et les Orientaux pensent encore que les fous sont les bien-aimés de Dieu.

Il furent dis Sibiles,
Gentils dames nobiles,
Ki orent en lur vie
Esprit de prophecie.
. . . .
Sibile erent nomees
E sages apelees,
Tutes femmes savantes
Ki erent devinantes.

Guillaume Herman, *Regine Sibille*, MS. de l'Eglise de Paris, n. 277, fol. 160, col.B., verso.

Les prophètesses étaient fort répandues et fort célèbres en Scandinavie; Odin lui-même en consulte une dans le *Vegtams–qvida;* on les appelait à la naissance des enfants pour prédire leurs destinées; *Helga-qvida Hundingsbana* I, st. I; *Saga af Norna Gestr*, etc.; pour se faire mieux récompenser elles prirent l'habitude de ne plus dire que le bien, et parurent *douer* les enfants : de là viennent sans doute les fées du moyen âge. On les trouve chez tous les peuples germaniques; Tacitus, *Germania*, c. VIII; *Historia*, l. IV, c. 61, 65; Dio Cassius, l. LXVIII; Munster, *Cosmographia*, l. II, c. 30; Gregorius Turonensis, *Opera*, p. 216 et 368, éd. de Ruinart; Jornandes, *De Gothorum Origine*, c. XXIV, etc.; l'histoire en mentionne encore une en 847; *Annales Fuldenses*, ap. Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, t. 1, p. 365. Ce qui prouve encore mieux la popularité dont elles jouissaient, c'est l'importance que les premiers chrétiens attachaient à leurs prédictions pour établir la vérité du christianisme. Celse leur reprochait d'avoir falsifié leurs vers, ap. Origenes, *Contra Celsum*, l. VII, p. 368, et saint Augustin convient que ce n'est pas impossible, *De Civitate Dei*, l. XVIII, c. 47. Voyez les vers grecs de la Sibylle d'Erythrée sur le Christ dans le Théocrite des Aldes, 1495, et l'Hésiode de Florence, 1540, et de Venise, 1543. On l'invoquait dans les mystères religieux :

Vere pande jam Sibylla
Quae de Christo praescis signa.

Mysterium fatuarum Virginum, ap. Wright, *Early Mysteries*, p. ...

Helie, suz l'auctorite
Devons entendre Sebile,
Qui fut royne moult nobile,
Et dist q'uns naistroit de famme
Sanz corrupcion, sans diffame,
Lequel Dieu et homme seroit,
Mort et passion souffreroit.

Nativité de N. S. Jésus-Christ, ap. Jubinal, *Mystères inédits*, t. II, p. 14.

Le jour de Noël on chantait leurs prophéties dans les églises; naguère encore dans la prose du Jour des Morts on invoquait leur témoignage: Teste David cum Sibylla, st. I, et on les peignait sur les vitraux des temples; voyez la *Description historique de l'Eglise de Saint-Ouen*, par Gilbert. Les manuscrits de la Bibliothèque du Roi 6987 et 7636 contiennent des prédictions de la Sibylle; parmi les manuscrits de la Bibiothèque Christine, M. Greith, *Spicilegium Vaticanum*, p. 106, cite Sibyllae verba et carmina; Sibyllae Cumanae praedictiones; Sybillae Erythreae Vaticinia; Sybillae Hispanicae Vaticinia; Sybillae Tiburtianae Praesagia, et dans le 11ᵉ siècle Marbod rendait les prédictions de la Sibylle dans des vers latins que nous aurons plus d'une occasion de citer. V. aussi Weidler, *Dissertatio ad locum Sibyllae Erythreae*, et Birger Thorkelin, *Libri Sibyllistarum veteris ecclesiae crisi, quatenus monumenta christiana sunt, subjecti;* Copenhague, 1815. On sait quelle réputation eurent pendant le moyen âge les prophéties de Merlin, de saint Hildegart, de sainte Brigitte, de Nostradamus et de Joachim le Calabrois, que Dante place dans le 4ᵉ cercle de son Paradis :

Rabano è qui e lucemi da lato,
Il Calavrese abate Giovacchino,
Di spirito profetico dotato.

Paradiso, c. XII, v. 139.

On mettait aussi en Allemagne la pré-

père des mondes (1), et les premières traditions de l'Humanité qui me soient restées dans la mémoire.

Je me souviens des Géants, qui furent créés les premiers; ils m'ont jadis transmis leur science; je me souviens des neuf mondes, des neuf cercles du ciel (2), et des temps où l'arbre qui supporte l'univers gisait encore dans la poussière (3).

Au commencement des siècles régnait Ymer (4); il n'y avait ni sable, ni mer, ni eaux dormantes; partout manquaient la terre et le ciel qui la couvre; l'espace était vide; l'herbe ne poussait nulle part (5).

diction de la fin du monde dans la bouche des Sibylles; nous citerons seulement deux ouvrages qui étaient tous les deux populaires : *Zwölf Sybillen Weissagungen, viel wunderbarer Zukunft, vom Anfang bis zum Ende der Welt besagend;* Cöln und Nürnberg, sans date, et *Von Sibilla Weissagung und vom König Salominis Weissheit, was Wunders geschehen ist, und noch geschehen soll vor dem jüngsten Tag;* Nürnberg, 1518. Le *Völu-spa* n'est pas le seul poëme de l'Edda qui prédise la fin du monde; elle est annoncée en termes plus ou moins clairs dans le *Vegtams-qvida*, st. XIX, le *Hyndlu-liod*, st. XXXIII-XL et le *Hrafna-galldr Oþins*, st. III et V. M. Mone, *Gesch. d. Heidenth.*, p. 440 regarde ce dernier poëme comme l'introduction du *Völu-spa;* mais il nous a paru, comme aux éditeurs de l'*Edda*, t. I, p. 200, et à M. Finn Magnussen, *Ældre Edda*, t. II, p. 218, qu'il avait plus de liaison avec le *Vegtams-qvida*, et nous ne l'avons point traduit.

(1) Orphée donne à Uranos le titre de κοσμοπατωρ, παγγενετωρ, et Aratos celui d'ἀρχη παντων; Jupiter est également appelé πατηρ, *Suppl.*, v. 809; *Septem c. Theb.*, v. 117, et πατηρ θεων ὀλυμπιων, *Choeph.*, v. 780. Virgile a dit aussi, eclog. III, v. 6 :

Ab Jove principium, Musae, Jovis omnia plena

(2) La pluralité des mondes est dans presque toutes les cosmogonies; on la retrouve jusques au Mexique; de Humbold, *Vues des Cordilières*, t. II, p. 119; et Aristote parle des neuf sphères du ciel. Cette pluralité est la conséquence d'un parallélisme entre le ciel et la terre dont nous retrouverons bien d'autres traces; *Vafþrudnis-mal*, st. XXXXIII; *Alvis-mal*, st. IX; *Skalda*, p. 222. Virgile dit aussi, *AEneis*, lib. VI, v. 439 :

Fata obstant, tristique palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet.

On sait que les anciennes mythologies tenaient pour sacré le nombre trois, et par conséquent neuf, son carré.

(3) Nous renvoyons à la st. XVII nos explications sur l'arbre cosmogonique.

(4) Le chaos, d'*ymr*, tumulte confus; *yma*, combat; ou plutôt *hyms*, dormir.

(5) On retrouve le chaos dans toutes les cosmogonies; Sanchoniathon, ap. Euseb. *De Praep evangel.*; l. II, c. 10; Berose ap. Syncel. *Chronog.* Münter, *Relig. d. Babyl.*, p. 38-47; *Manava Dharma-Sastra*, l. I, st. 5; Hésiode, *Theogonia*, v. 116-125; Apollon. Rhod. *Argonauticon*, l. I, v. 496-499; Euripide, *Fragm.*, t. II, p. 454, éd. de Beck; Ovid., *Metamorphoseon*, l. I, v. 5.

Ante mare, et terras, et, quod tegit omnia, coelum,
Unus erat toto naturae vultus in orbe,
Quem dixere chaos, rudis indigestaque moles;
Nec quidquam nisi pondus iners.

Platon l'appelait, d'après le Scholiaste

Avant de créer l'immense habitation des hommes, les fils de Bur (1) s'élevèrent un palais : le soleil étincelait au midi sur le mur de la salle; alors la terre se couvrit de plantes verdoyantes.

Suivi de la lune, le soleil franchit au midi les portes du ciel, et s'élança à droite (2); il ne savait point où trouver son palais; les étoiles ne savaient où chercher leur demeure; la lune ne savait point quel serait son empire (3).

Alors tous les Dieux montèrent sur leurs trônes, et les plus puissants tinrent conseil; ils nommèrent la nuit et le jour; pour mesurer le temps, ils donnèrent leur nom à l'aube et au milieu du jour, au crépuscule et au soir (4).

Les Ases (5) se réunirent dans la vallée d'I-

d'Hésiode, p. 840, πανδεχη φυσιν. Voyez aussi Brucker, *Hist. crit. Phil.*, t. I, l. 2, c. 3. Les mêmes idées se retrouvent dans un fragment en vieux haut allemand du 9e siècle :

... Ero ni uuas
Noh ufhimil,
Noh paum nohheinig
Noh pereg ni uuas;
Ni ...
Noh funna ni scein
Noh mano ni liuhta
Noh der mareoseo.

Wessobrunner Gebet, ap. Wackernagel, *Altdeutsches Lesebuch*, col. 67.

(1) Le fils, de l'hébreu בר (l'albanais dit encore πιρρε); son père Buri n'avait été engendré par personne. On retrouve la même idée chez les Assyriens : Ninus signifiait également fils, de נין. Bur épousa Bestla, fille du géant Balthorn, et en eut trois fils : Odin, Hodur ou Ve, et Hænir ou Vili. Odin ne naquit ainsi qu'après la Nature, et il en est de même de Jupiter, de Brahma; *Manava*, l. I, st. 9, et de Mithra; Justin, *Dialog. cum Triphon.* p. 305.

(2) L'origine de cette idée est évidemment orientale : ימין en hébreu, et يمن en persan, signifient tout à la fois la droite et le sud. Les Grecs supposaient aussi au ciel une droite et une gauche : το δε δεξιον αφ' ου, (η κινησις)... οθεν αι ανατολαι των αστρων, Arist., *De Coelo*, II; το δ'επιδεξια γιγνεσθω προς εω : Platon, *De Legibus*, VI, p. 760. Le cheval du soleil s'appelait *Skinfaxi* (qui a la crinière lumineuse), et celui de la lune *Hrimfaxi* (qui a la crinière couverte de givre); la rosée provient de l'écume qu'il laisse tomber de son mors tous les matins.

(3) Il y a dans l'islandais une amphibologie qu'on a cherché à conserver.

(4) Dans les lois de Manu, l. I, st. 24, Brahma crée aussi le temps et les divisions du temps.

(5) As, Ass; au pluriel Æsir, Esir, les Dieux. Ce nom reparaît dans presque toutes les mythologies : les anciens Indous avaient leur Isha; les Egyptiens appelaient Aphrodite ⲀⲐⲰⲢ, d'après un passage formel d'Orion le grammairien, και την Αφροδιτην οι Αιγυπτιοι καλουσιν Αθωρ; c'est certainement le radical d'Osiris, en hébreu אסר, et dans la langue vulgaire actuelle, ⲉⲱⲓϣ signifie encore grand; et l'on trouve Ουσωος dans Sanchoniathon, et Ισι dans Bérose. Les Arabes avaient une idole qu'ils appelaient ازهم. Hesichius nous apprend, s. v. Αισοι, que les Étrusques nommaient leurs Dieux

AEsi, *AEsar*; et, selon Diodore de Sicile, lib. V, les Crétois appelaient Jupiter *Aï*, *Assus*. Les Celtes adoraient un Dieu nommé Hésus, Esus, et on lit dans Servius, *Ad AEneid.*, l. VIII, v. 660 : Viros fortes Galli Gaesos vocant. Ce nom était trop répandu, et l'ancienne histoire des Scandinaves est trop incertaine, pour qu'il soit possible de chercher une explication historique au nom de leurs Dieux. D'ailleurs, presque toujours les noms mythologiques ont une signification philologique; la difficulté est de savoir à quelle langue on doit en demander l'explication, et ici elle n'existe pas; un passage du Rimbeigla est positif. Nous citerons la traduction de Bartholinus, *Antiquitates Septentrionales*, p. 651 : Principium omnium historiarum lingua Norvagica (seu Septentrionali) compositarum, quae veritati congruunt, ab illo tempore deducitur, quo Turcae (þyrkir) et Asiatici Septentrionem inhabitare inceperunt. Itaque in veritate asseritur, linguam quam nos Norvagicam dicimus, cum illis simul in Septentrionem invectam. C'est ainsi à la langue turque que nous devons demander l'explication de tous les noms dont les radicaux n'existent pas dans l'islandais : en turc, آذر signifie *feu*, et suivant Xylander, *Sprachgeschlecht der Titanen*, p. 356, atschich, *lumière*; le nom des Ases se rattache ainsi au culte du feu. Le même radical se trouve d'ailleurs dans presque toutes les langues : אש, hébreu ; אשא, chaldéen ; ሰሳት, éthiopien ; अष, sanscrit ; آتش, pehlvi et persan ; آتش, arabe ; αἶθος, grec ; *aestus*, latin ; *essa*, vieil allemand ; et probablement le mandschou *esen* et le tonguse *etschen*, maître, seigneur, ont le même radical. Au reste c'est une coïncidence singulière que les Asur, qui, dans la mythologie indoue, sont des intelligences supérieures à l'Humanité, et en hostilité avec les Dieux, aient pour mère Danu, et que les Ases (Æsir), qui sont évidemment arrivés d'Orient en Scandinavie, lui aient donné le nom de Danemark (terminus, limes). On le trouve pour la première fois dans Procope, et l'on serait tenté de croire que d'hérétiques sectateurs des Asur auraient été expulsés de l'Indoustan et seraient venus établir leur religion dans le nord de l'Europe. La strophe XVI de l'*Alvis-mal* semble confirmer cette opinion ; elle distingue la langue des Dieux de celle des fils des Ases, et un passage de Jornandes est plus remarquable encore : Tunc Gothi, magna potiti per loca victoria, jam proceres suos, quasi qui fortuna vincebant, non puros homines, sed semideos, id est *Anses* vocavere ; *De Gothorum origine*, c. XIII. On confondit les prêtres de la nouvelle religion avec les Dieux dont ils étendaient le culte par la force de leurs armes. Cette confusion fut d'autant plus facile que le nom des Scandinaves avait une grande ressemblance avec le mot qui signifiait Dieu, *god*, *gud*; et qu'on ne leur donnait ni en islandais (*Gautar*), ni en gothique (*Gautos*), le même nom qu'aux autres Goths (*Gutar* en islandais et *Gutans* en gothique). Plusieurs savants ont prétendu que le nom des Ases était celui d'un ancien peuple qui avait émigré en Scandinavie ; et leur conjecture n'est pas non plus dénuée de toute vraisemblance. Josaphat Barbaro, qui voyageait dans la première moitié du 15e siècle, a dit, *Viaggi fatti di Venetia alla Tana*, etc., fol. 4 : La Alania e derivata da i popoli detti Alani, li quali nella lor lingua si chiamano *As* ; Karamsin les appelle, d'après les anciennes chroniques, *Jassen* ; *Gesch. d. russisch. Reichs*, t. 1, p. 224, trad. allemande ; il existe encore une peuplade caucasienne que les Tartares nomment *Oss* et les Russes *Osseles* ; Klaproth, *Reise in d. Kauk.*, t. II, p. 586 ; et l'*Annales Fuldenses*, ad annum 715 et 719, appelle les Cimbres de la Propontide *Hessii*, *Hessuarii*. Il se trouve d'ailleurs une singulière analogie entre le nom des Dieux et celui des hommes, *er*, *ir*, *ere* dans les langues tartares, *vir* en latin, *fer* en magyar, *fir* en islandais, qui n'est plus usité qu'au pluriel *firar*, et les Dieux s'y nommaient aussi *vear*. Notre mot *Hasard*, *Azar* en provençal, en espagnol, en portugais, et *azzardo* en italien, nous semble venir des *Ases*; au moins n'en avons-nous vu nulle part une étymologie satisfaisante, et le *Hasard* est personnifié dans ces vers de Gavaudan le Vieux :

Anc nulhs azars ab dats galiadors
Ni lunhs poder, no saup tan d'aver traire.

da (1), et se bâtirent, dans les airs, un dô-

Peut-être aussi dans la locution grossière *Que l'Aze vous*... Aze signifie plutôt le diable qu'un âne. *Azur* semble avoir la même origine; le nom du soleil, le symbole du feu (en arabe عزير; les Persans appelaient Mars la plus éclatante des planètes آزر) s'est donné par extension au ciel, au milieu duquel il brillait.

(1) C'est bien là le πεδιον Ἰδηων d'Homère; on trouve également *Ita* chez les Thibetains, *Ide* chez les Mongols, et *Indea* chez les Birmans; Lucrèce a dit, *De Rer. Natura*, l. II, v. 610 :

Hanc variae gentes antiquo more sacrorum
Idaeam vocitant matrem.

Ida peut venir d'*Ida* ou *Yda*, marcher vite; la vallée d'Ida serait ainsi le champ de la promenade; les Scandinaves avaient le repos en horreur, et ils donnaient nécessairement leurs idées aux Dieux. D'après Xylander, p. 333, *Odun*, *Idun* signifierait *bois* en turc (en grec ἴδα), et la plaine d'Ida serait alors la plaine du bois; on sait que les bois étaient consacrés partout aux Dieux. M. Bergmann, *Poëmes Islandais*, p. 224, a proposé une autre étymologie; il dit, nous ne savons d'après quelle autorité, qu'Idi était une personnification du vent, et que la plaine d'Ida ou d'Idi signifiait le champ de l'air. Peut-être au reste la croyance de presque tous les peuples Européens à une origine troyenne n'était-elle que le dernier souvenir d'une tradition réelle, et doit-on voir dans cette vallée d'Ida un souvenir de la mythologie phrygienne. Cette tradition était bien vivante à Rome, puisque Virgile en fit la base de son Énéide, et que Lucain disait des Avernes, une nation celtique, *Pharsalia*, l. I, v. 427 :

Ausi Latio se fingere fratres
Sanguine ab Iliaco populi.

On lit dans le premier chapitre du *Gesta Francorum*, dont l'auteur vivait avant 720 : Alii autem de principibus ejus, Priamus et Antenor, cum aliis viris de exercitu Trojanorum, XII millia fugerunt cum navibus, qui introeuntes ripas Tanais fluminis per Moeotidas paludes navigaverunt et pervenerunt ad terminos finitimos Pannoniarum. Hagen, qui joue un si grand rôle dans le cycle des Nibelung, est appelé Hogni af Troja dans le *Niflungasaga*, cap. 368, 381; et le *Waltharius* dit de lui, v. 27 et 28 : Hagano... veniens de germine Trojae. Un autre passage, v. 726, est plus positif encore; il s'agit de Werinhardus, d'un Frank :

Quamlibet ex longa generatus stirpe nepotum;
O vir clare! *tuus cognatus* et artis amator,
Pandare, qui, quondam jussus confundere foedus,
In medios telum torsisti primus Achivos.

On lit dans l'épitaphe de Rothaïs, fille du roi Pépin :

Est abavus Anchise potens, qui ducit ab illo
Trojano Anchisa longo post tempore nomen.

Icist Daneis, cist Dacien
Se rapeloent Troien;
E dirrai vos en l'achaisun.
Quant craventez fu Ylion,
Si 'n fu exillliez Antenors,
Qui mult enporta granz tresors;
Od tant de gent cume il out,
Sigla les mers que il ne sout.
Mainte feiz i fu asailliz
E damagiez e desconfiz,
Tant que il vint en cel païs
Que vos oez dunt jeo vos dis;
Ci prist od ses genz remasance.
Unc puis tolte ne desevrance
Ne l'en fu par nul home fait;
E de lui sunt Daneis estrait.

Benoît, *Chronique rimée*, v. 645.

Originem autem regni Francorum hanc esse notificemus ex relatu fideli majorum. Post illud famosum et cunctis seculis et gentibus notum, Trojanae civitatis excidium, victoribus Graecis cedentes reliquiae Trojanorum, pars eorum cum Enea ad Italiam perrexit; pars una, scilicet XII milia, duce Antenore, in finitimas Pannoniae partes, secus Meottidas paludes pervenit, ibique civitatem edificaverunt, quam, ob sui memoriam, Sicambriam vocaverunt; Vincentius Bellovicensis, *Speculum Historiale*, l. XVII, c. 3. Le *Snorra-Edda*, p. 10, dit même de l'Asgard, la ville des Dieux, qui était auprès de l'Ida : þat kavllum ver Troia, nous l'appelons Troie; mais ce passage ne se trouve pas dans tous les manuscrits. Dans l'*Exul Hibernicus*, adressé à Charlemagne, le poëte lui fait dire :

O Gens regalis profecta a moenibus altis
Trojae, nam patres nostros his appulit oris,

me (1) et des autels; leur puissance tenta tout et réussit dans tout ce qu'elle avait tenté (2); ils allumèrent des fourneaux et forgèrent les métaux, fabriquèrent des tenailles et inventèrent les arts.

Ils jouaient au disque avec les astres (3); l'or se multipliait sous leurs mains. Rien ne manquait à leur joie, jusqu'à ce que les trois puissantes géanes (4) fussent sorties de la terre des Jotes (5).

Tradidit atque illis hos agros arbiter orbis.
Ap. Mai, *Classici Auct. ex Vat.*, t. V, p. 408.

Dans le manuscrit nº 1964 de la bib. Chistine, on trouve une généalogie des rois de France depuis Anchise jusqu'à Charlemagne, et il est daté de 976; ap. Greith, *Spicilegium Vaticanum*, p. 111. En 1301, dans la lettre qu'Edouard I et ses barons écrivirent au pape Boniface pour justifier leurs titres à la possession de l'Écosse, ils les appuyèrent sur leur descendance des Troyens; ap. Camden, *Anglica, Normannica, Cambrica a Veteribus scripta*, p. 492. Voyez, sur ces traditions pendant le moyen âge, le *Romans de Brut*, éd. de M. Leroux de Liney; le *Romans de Rou*, t. I, p. 8; Hunibaldus, ap. Schard, *Scriptores rerum Germanicarum*, t. I, p. 301; Sheringham, *De Origine Anglorum*, p. 116; Pasquier, *Recherches de la France*, l. I, c. 4; Geijer, *Svea Rikes Häfder*, t. I, p. 395, 417, etc.; Estrup, *Bidrag til Normandiets Culturhistorie*, p. 44-45; etc.

(1) Le texte dit temple; mais j'ai cru qu'il faisait allusion à la forme arrondie du ciel.

(2) J'ai changé deux vers de place.

(3) Le texte peut s'entendre de toute espèce de jeux; mais il semble évident que le poëte a voulu parler de la régularité que les Dieux imprimèrent en se jouant au cours des astres. M. Villot a publié en 1825 un livre qui peut se rattacher à cette idée; je n'en connais que le titre, cité par M. Finn Magnussen dans son *Lexicon Mythologicum*: *Origine astronomique du jeu des échecs, expliquée par le calendrier égyptien*. Le nom le plus commun de Buddha est *Schekia*, *Skaka*, et Hésychius nous apprend que l'étoile de Mercure s'appelait en Babylonie Σεχες. (Voyez Hyde, *De ludis Orientalibus*; le mémoire de Fréret, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. V et celui de W. Jones, *Asiatic Researches*, t. II.); schah mat signifie en persan: Le roi est mort. Peut-être est-ce à l'*influence* du jeu des échecs qu'il faut attribuer un usage singulier dont nous n'avons vu d'explication nulle part. Lorsqu'un roi scandinave venait à être tué sur un champ de bataille, le combat s'arrêtait à l'instant, comme la partie finit quand le Roi est mort.

(4) Nott, la nuit; Angurbod, la douleur; Hela, la mort.

(5) Les Jotes, probablement Getae des Romains, semblent avoir précédé en Scandinavie les sectateurs des Ases (la Cimbrie s'appelait Jotland). Il s'attache à leur nom des idées si diverses, qu'on est porté à croire qu'il était également appliqué à tous les peuples qui n'appartenaient pas à la même famille. Dans le *Vafþrudnis-mal* Odin lui-même leur donne l'épithète de *savants*, et le *Skalda*, p. 108, les appelle Hundvisir Jötnar, Jotes qui savent cent choses; mais ils étaient avant tout les Titans scandinaves, la personnification des forces ennemies de la Nature. *Eoten* en anglo-saxon, *eyttyn* en écossais, *eten* en vieux saxon, signifiaient géant; *eten* s'employait dans le même sens en vieil anglais, *Sir Tristrem*, c. I, st. 87; c. III, st. 17; et on lit dans une chronique anonyme, ap. Warton, *History of english poetry*, t. I, p. 98, éd. de Price:

And ffor Englond dede batayle
With a mygti gyande, without fayle;
His name was Hote Golbrond.

Colbrond était un géant danois, sur qui on avait fait des chansons populaires. Il y a dans le Tyrol une tradition sur une

Alors tous les Dieux montèrent sur leurs trônes, et les plus puissants tinrent conseil ; ils décidèrent qui créerait la foule des esprits avec le sang et les ossements bleuâtres du géant des mers (1).

Lorsque, au sortir de l'assemblée, trois Ases des plus puissants et des plus bienfaisants (2) rentrèrent dans leur palais (3), ils trouvèrent sur la terre Ask (4) et Em-

reine de géants, appelée Hütt, ap. Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, p. 376, trad. franç., qui doit se rattacher à cette signification. Voyez Torfaeus, *Hist. reg. Norv.*, t. 1, p. 113, 117 et seq. Une méchante femme, dont on faisait peur aux enfants en Westphalie y était connue sous le nom d'*Etheninne*. Les poëtes appliquaient le nom de Jotes à tous les ennemis (Einar Skalaglam, ap. Snorri, *Olaf Triggvesonarsaga*, c. XVI), à l'hiver (ap. Büsching, *Wöchentl. Nachrichten*, t. I, p. 133 et seq.) et même au mal moral (Jotnaheiti... erþat flest had eþa lastmœli, *Skalda*, p. 127). Ailleurs il est employé comme terme de mépris ; au moins il peut l'être dans le chant anglo-saxon du Voyageur, v 52 ; et il l'est certainement dans *Piers Plowman*, fol. 52, éd. de 1550 ; et dans le *Reinek de Vos* en prose, la femme du *Carpenter* est appelée *Vrw Yutte*, lib. I, c. 9. Son étymologie reste ainsi nécessairement bien incertaine : il peut venir de איתן, fort, beau ; d'*αἰτων*, d'où Αἰθιοψ, brûlé par le soleil, ou du mauvais génie des Persans ديو, que les Indous appelaient *Dejodas*, *Djutas* ou *Juts*, suivant Ritter, *Erdkunde*, t. II, p. 802, 804.

(1) Ymir, l'Océanos des Grecs ; les Dieux avaient fait la mer avec son sang, la terre avec sa chair, les pierres avec ses os, le ciel avec son crâne et les nuages avec sa cervelle. Voyez sur la créations des esprits, *Pherecydis fragmenta*, p. 157, éd. de Sturz. On a passé les strophes X–XV, qui contiennent une énumération des esprits et ne présentent qu'un intérêt mythologique.

(2) Hésiode appelle aussi les Dieux, *Theogonia*, v. 46 et 111 : δωτηρης ἐαων.

(3) L'Asgard ; *Hymis-qvida*, st. VI ; *þryms-qvida*, st. XVIII ; voyez sa description *Grimnis-mal*, st. IV et seq. ; *Snorra-Edda*, p. 42–44. Il y avait aussi sur la terre un As–gard (πυργος, burg), *Ynglingasaga*, c. II, probablement près du Caucase, où Pline place *Uscardia* ; Tacite, *German.*, c. 3, parle d'un *Ascibургium* que Hadrianus Junius pense être un bourg du duché de Clèves, appelé encore aujourd'hui *Asburg*. Strabon, l. XI, c. 2, nomme *Aspurgiens* les habitants d'une contrée à l'est du Bosphore cimmérien ; on lit dans Etienne de Bysance : Ἀσπουργιανοι ἐθνος των περὶ την Μαιωτην λιμνην, et Bactre était, comme en Orient, sous le nom d'*Asgah*. La même confusion avait lieu chez les Grecs ; ils regardaient à la fois le ciel et la terre comme l'habitation des Dieux :

Γα εὐρυστερνος, παντων ἑδος
ἀσφαλες αἰει,
Ἀθανατων οἱ ἐχουσι καρη νιφοεντος
Ὀλυμπου.

Hésiode, *Theogonia*, v. 117.

Ζευς δε θεων ἀγορην ποιησατο
τερπικεραυνος
Ἀκροτατη κορυφη πολυδειραδος
Οὐλυμποιο.

Iliad. l. VIII, v. 2.

Ce que ce passage pourrait avoir d'obscur serait complétement expliqué par la comparaison des vers 23 et 19 du même chant. On trouve même dans un scholiaste de Cicéron : Est placitum stoïcorum mundum esse civitatem Deorum et hominum, cui praesit summus Deus creator ; *De Natura Deorum*, p. 766, éd. de Creuzer.

(4) D'*Ask*, frêne ; mais ce mythe peut

bla (1), vivant presque sans force et sans avenir.

Aucune âme ne les animait; ils n'avaient ni raison ni mouvement, ni couleur dans la chair. Odin (2) leur donna

avoir une raison philologique, et en turc, عشق signifie *amour;* Xylander dit aussi, p. 328, qu'*asch* signifie *chair;* nous ne connaissons que عشق. Le *Snorra-Edda*, p. 10, dit formellement que le premier homme avait été fait avec du frêne, et il en tire son nom, comme Adam, אדם, de אדמה, l'argile rouge avec laquelle Dieu l'avait créé. Dans la cosmogonie grecque, les hommes étaient aussi faits avec du frêne : Μελιας καρπος το των ἀνθρωπων γενος; Hesychius, *Lexicon*, t. II, p. 365. Le même mythe se trouve dans Hésiode, *Opera et Dies*, v. 127-129, et on voit dans Callimaque, *Hym. ad Jov.*, v. 47, Δικταιαι Μελιαι; *ad Del.*, v. 80, Αὐτοχθων Μελιη, et dans Apollonius de Rhodes, *Argon.*, l. II, v. 4, Βιθυνις Μελιη. Les hommes étaient aussi sortis d'un arbre, d'après la cosmogonie persane; Görres, *Mythengeschichte der asiatischen Welt*, t. I, p. 233; et il est probable que la même idée avait pénétré en Allemagne; au moins, Rollenhagen disait dans son *Froschmeuseler*, p. I, c. 2 :

Darauf so bin Ich gegangen nach Sachsen
Wo die schonen Magdelein auf den Baumen
wachsen.

Et Aventin, *Bairische Chronik*, p. 186, dérive le nom des Germains de *germinare.*

(1) L'étymologie de ce mot semble fort incertaine. On a voulu le dériver de l'islandais *elrir*, aune, et de μελια frêne, par métathèse *emlia;* peut-être vient-il plutôt de l'hébreu אם, mère, que l'on retrouve à peu près dans toutes les langues; vieux persan, أم; éthiopien, እም; albanais, ἐμμε; latin et espagnol, *amma;* finnois, *ema*, etc, ou du turc أمل, désir, أموال, biens, أمت, servante. D'après le *Snorra-Edda*, p. 10, *Embla* serait un arbre du bord de la mer. Dans la langue aware (caucasienne), *ebel* signifie mère, et il se trouve dans la langue des Cigains, qui a, comme on sait, des rapports d'origine avec les langues de l'Indoustan, une analogie remarquable. *Kuni*, qui ressemble tant à γυνη femme, et à l'islandais *Koni*, signifie en cigain *aune;* malheureusement le vocabulaire cigain de M. de Kogalnitchan, auquel nous empruntons ce fait, n'explique point si c'est *alnus* ou *ulna*, et nous n'avons pu nous procurer le livre de M. Graffunder.

(2) Dieu suprême du ciel et de la terre. Si *Odin* était un mot fait en Scandinavie, il viendrait de ôþi, æþi, *odr*, qui signifient *esprit*. M. Grimm écrit *Odhin* et *Buddhah; Buddhih* a la même signification en sanscrit. Nous aimerions mieux le faire venir du turc أود, feu, ou أيدين, lumière; l'étymologie expliquerait alors sa connexité avec les Ases. Au reste, Odin avait une foule de rapports avec Mercure, que les Grecs appelaient Ὀδιος, et il y a dans la mythologie cingalaise un démon appelé Oddy ou Sooniyan Yakshaya, que l'on représentait à cheval, un livre à la main; *Yakkun Nattannawa*, p. 43. Le culte du soleil était établi dans le nord de la Thrace depuis une grande antiquité; Pausanias, l. I, c. 31; Hérodote, l. IV, c. 11, et les Thraces s'appelaient très anciennement Ἠδωνες; Thucydides, l. I, c. 4; Strabon, l. X, p. 189; Pline, l. IV, c. 11. Il ne serait donc pas impossible qu'Odin signifiât simplement le Dieu de la Thrace. Quoi qu'il en soit, on ne saurait méconnaître l'analogie avec le nom de Dieu si répandu *Got*, *God*, خدا; G est un signe d'aspiration, et *in*, *hin*, l'article affixe. Le culte d'Odin était répandu dans une grande partie de l'Europe; la formule de profession de foi si souvent citée en est une preuve positive.

Forsachistu diabolae?
Ec forsacho diabolae.

l'âme, Hænir (1) la raison; Lodur (2) leur donna du sang et des couleurs de pourpre (3).

Je connais l'immense frêne, qui s'appelle Yggdrasill (4); sa cime feuillue baigne dans une onde bleue; il distille la rosée qui tombe dans les vallées, et couvre de ses branches toujours vertes la fontaine d'Urda (5).

Les trois doctes vierges sortirent de la mer qui baigne ses racines; les Dieux en appelèrent une Urd, une autre Ver-

End allum diabol-gëlde ?
End ëc forsacho diabolae.
End allum diabole-vuërcum ?
End ëc forsacho allom diaboles-vuërcum end vuordum, Thunare ende *Vuoden* end Saxnote end allem them unholdum, thë hira genotas sint.

Ëc gelobo in got almechtigan fadaer end in Christ godes suno end in halogan gast.

Il reste encore une foule de traces de son culte; celles que l'on trouve en Allemagne sont trop nombreuses pour que nous les citions. Mais il y a dans le Wiltshire une montagne appelée *Woden's Beorth;* voyez Milton, *History of Engl.*, anno 588, et la Chronique saxonne, p. 27, 62, éd. d'Ingram. Il y a dans le pays de Galles *Gâtht yr Odyn*, *Pant yr Odyn;* ap. Camden, *Britannia*, col. 747, trad. de Gibson. Peut-être *Oath*, serment, vient-il de son nom; au moins disait-on *Othe* en vieil anglais; *Canterbury Tales*, Prol., v. 126; et un des jours de la semaine lui est consacré. A Sem genealogia ducitur usque ad Voden, qui tantae auctoritatis fuit apud suos, ut feriam quartam, quam Romani gentiles diem Mercurii appellabant, ejus nomine consecrarent; quae consuetudo ab Anglis hodieque servatur : vocant enim eumdem diem *vodnesday*, id est diem *voden;* Ailred, ap. Twysden, *Scriptores anglici Decem*, p. 351. D'après Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 103, Vaudemont en Lorraine (Wadanimons) en tirait aussi son nom.

(1) Dieu de la lumière; voyez Finn Magnussen, *Eddalæren og dens Oprindelse*, t. II, p. 60, 235 et seq., probablement de *hædnir*, le très haut, ou de *heidnir*, le brillant, l'éthéré.

(2) Dieu du feu, de *lod*, feu; voilà pourquoi ce fut lui qui donna le sang, la chaleur au premier homme.

(3) Orion avait aussi trois pères : Jupiter, Neptune et Pluton; Meursius, *Comm. in Lycophron*, p. 175.

(4) Qui supporte le monde : d'*Yggr*, nom d'Odin, et *drasill*, portant; portant Odin, l'âme et la symbolisation du monde. Peut-être a-t-on fait de son cheval la colonne de l'univers. Il ne serait pas non plus impossible qu'*Yggdrasill* vint d'*y*, pluie, ὑγρὸν, et de *drasill;* il distille la rosée qui tombe dans les vallées, dit le *Völu-spa*. Les Indous avaient un arbre mythique (un pépala, bananier), appelé *Ashvata*, dont le nom a ainsi de grandes ressemblances avec le mot islandais du frêne, *Askvid;* voyez l'*Oupnekhat*, t. I, p. 318, 325, 338; t. II, p. 118, et Görres, *Mythengesch.*, t. I, p. 72, 81, 83. Il était représenté dans le temple de Salsette; *Transactions of the lit. Society of Bombay*, t. 1, p. 50. Il y avait également un arbre mythique dans la religion persane, le Ribas du *Bundehesh*, et les prophètes hébreux en ont aussi fait mention; Ezéchiel, XXXI, v. 10-16; Daniel, IV, v. 10 et seq.; voyez sur ce mythe oriental Pallas, *Reisen durch verschiedene Provinzen des russ. Reichs*, t. I, p. 335. L'arbre du monde se retrouve encore dans la cosmogonie grecque; Phérécydes ap. Beausobre, *Hist. du manichéisme*, t. I, p. 329; et le frêne y était un arbre sacré d'après Pausanias; *Graeciae Descriptio*, Achaïe, p. 406.

(5) La fontaine de prescience, d'*Urd*, la première des Nornes, ou, d'ὕδωρ; au moins les Grecs avaient-ils une fontaine semblable; Pausanias, *Graec. Des.*

dandi, Sculd fut le nom qu'ils choisirent pour la troisième; ce sont elles qui gouvernent le monde et mesurent la vie; ce sont elles qui font la destinée des enfants des hommes (1).

Je me souviens du premier meurtre que les peuples commirent sur la terre : ce fut quand ils percèrent Gullveig de leurs traits; trois fois ils la brûlèrent dans le palais des Dieux (2), trois fois elle renaquit de ses cendres; souvent ils la brûlent encore, et cependant elle vit toujours (3).

Ils l'appelaient Fortune. Elle dompta jusqu'aux loups, et les hommes la reçurent dans leurs maisons comme une messagère de bonnes nouvelles; elle savait la magie et se plaisait dans ses opérations (4); elle fut toujours la passion des criminels.

Alors tous les Dieux montèrent sur leurs trônes, et les plus puissants tinrent conseil; ils délibérèrent si les Ases pu-

Achaïe, p. 440. Peut-être la locution vulgaire du puits de la vérité se rattache-t-elle à ce mythe.

(1) Urda, Ordin, de *verda*, le passé; Verdandi, de *verda*, l'arrivant, le présent; *Skuld* signifie l'avenir. D'après quelques savants, on les aurait appelées Nornes de *nora*, ronger, retrancher; *nari*, donnant la mort; ou de *Nara*, l'esprit de Dieu dans la religion indoue; mais nous aimerions mieux faire venir *norn* de *naudhr*, nécessité, comme de *fatum* on a fait le bas-grec φατα, l'italien *fata*, l'espagnol *hada* et le français *fée*. On retrouve les trois Nornes dans presque toutes les mythologies; elles s'appelaient aussi Mœr et avaient déjà une grande ressemblance de nom avec les Μοιραι des Grecs et les Mære des vieux Allemands. La Maya des Indous est également divisée en trois personnes métaphysiques : celle qui produit, celle qui conserve et celle qui détruit. La ressemblance avec les Μοιραι est plus frappante encore; l'hymne Orphique LIX nous les montre, v. 2 :

ἐπι λιμνης
Οὐρανιας ἱνα λευκον ὑδωρ νυχιας
ὑπο θερμης.

Voyez aussi Hésiode, *Theog.* v. 211-225; *Hercul. Scutum*, v. 248-260, et l'hymne homérique *Ad Mercur.* v. 550. Dans les premiers temps on ne connaissait que plus que trois muses; Heine, *De Musis*, p. 35. Les Gaulois avaient neuf Nornes (3×3); Pompon. Mela, *De Situ Orbis*, lib. I, c. 65, et leur donnaient les mêmes attributs; Camden, *Britannia*, t. II, p. 1239. Suivant le *Snorra-Edda*, p. 39 et 212, la Norne Skuld était la Valkirie du même nom, et l'on retrouve le même rapport entre les Μοιραι et les Κηρες.

(2) Ainsi que nous l'avons déjà dit, on regardait le monde comme le palais des Dieux.

(3) *Gull* et *veig* signifient également or; cette strophe est une allégorie du même genre que la ballade de Burns sur *John Barleycorn*, et la chanson écossaise, plus populaire encore, intitulée *Allan a maut*.

(4) Soit à cause des opérations chimiques nécessaires pour la mise en œuvre des métaux, que le vulgaire ne comprenait pas; soit parce qu'on supposait dans les temps reculés que la fortune ne pouvait s'acquérir que par des moyens magiques. La fin de la strophe rappelle :

Quid non potuit suadere malorum
Auri sacra fames!

niraient le crime, ou s'ils accepteraient en composition des sacrifices (1).

Odin leva le bras et lança ses traits sur les nations : cela fut la première guerre qui ensanglanta le monde; le rempart de la ville des Ases fut forcé, et les Vanes (2) chantèrent la guerre sur un champ de bataille (3).

(1) L'expiation par des sacrifices était une idée répandue chez tous les peuples, ainsi que M. de Maistre l'a prouvé dans son *Essai sur les Sacrifices*; mais peut-être la croyance à leur efficacité et le dédain de la vie humaine ne furent portés nulle part aussi loin que chez les Scandinaves. Sacrificium itaque tale est, ex omni animante quod masculinum est, novem capita offerunt, quorum sanguine Deos tales placari mos est... Ibi etiam (à Upsal) canes qui pendent cum hominibus, quorum corpora mixtim suspensa narravit mihi quidam Christianorum, se LXXII vidisse; Adamus Bremensis, *De situ Daniae*, p. 163. In pago qui *Selon* dicitur, post novem annos, mense januario... omnes conveniunt et ibi Diis suismet LXXXX et novem homines et totidem equos cum canibus et gallis pro accipitribus oblatis immolant; *Ditmari Chronicon*; ap. Leibnitz, *Rer. Brunsv. Script.* t. I, p. 327. Probablement d'après Dudon de Saint-Quentin (*De Moribus Normannorum*, ap. Du Chesne, *Script. Normann.* p. [illegible]), Vace [illegible] dans le *Romans de Rou*, v. 190 :

Ceulx (les Danois) sont unes gens moult diverses
Moult contraires et moult perverses :
Un Dieu soloient adorer,
Qu'ils soloient Ture apeler,
Moult l'amoient, mult se fioient;
Homnes vis li sacrifioient,
Du sanc de l'omme s'arrosoient.
Sacrifioent a un De
Qui Thur ert entre els apele.

. . . .

Ainz sachiez bien que sanc humain
Espandeient el sacrifice.

. . . .

Un jug de boes perneit as main,
E cels dunt il esteit certains
Que l'om deveit sacrefier,
A un sol coup, senz recovrer,
Li espandeit tut le cervel :
Quant n'i falleit, mult l'en ert bel;
Mort a la terre l'estendeit,
La veine del quor li quereit,
Par [illegible] l'en traeit tut fors
Quanqu'il poeit le sanc del cors;
Odunc erent li exxillie,
A ceo faire joius e le;
Lur vis, lur chiefs, ceo qu'il aveient
En adesoent e teigneient.

Benoît, *Chronique rimée*, v. 575.

Thor était, comme nous le verrons, le dieu Taran, et Lucain disait, *Pharsal.* l. I, v. 446 :

Tharanis Scythiae non mitior ara Dianae.

Saxo Grammaticus, lib. III, p. 42, attribue aux Ases l'introduction des sacrifices humains en Scandinavie ; ce qui certainement n'est pas, mais prouve au moins qu'ils en avaient étendu l'usage et que leur religion les connaissait.

(2) Les habitants de l'atmosphère suivant Finn Magnussen, de *van* vide, esprits du vide; mais peut-être se trompe-t-il; d'après le *Snorra-Edda*, fab. XXIII, ils seraient bien plutôt les Dieux de l'eau, et Niord, le chef de leur race, est représenté comme un Dieu poisson; *Skalda*, p. 103. Il me semble que les Vanes signifient ici tous les ennemis des Ases; il se pourrait, comme l'a dit Geijer, que cette hostilité eût un fondement historique; d'après Schöning, *Om Norskes Folks Oprindelse*, p. 84 et seq., le pays des Vanes aurait été situé entre le Tanaïs et le Volga. Dans la mythologie indoue Vahni était un des noms d'Agni, le Dieu du feu.

(3) La prise des villes, qui appartenaient aux Ases comme le reste de la terre, peut n'être ici qu'une périphrase de la guerre; peut-être aussi le poëte a-t-il voulu indiquer que ce fut la fin de l'âge d'or, et que les Ases quittèrent la terre. Le style du *Völu-spa* va devenir de plus en plus apocalyptique; nos notes ne seront plus des explications, mais des conjectures.

Alors tous les Dieux montèrent sur leurs trônes, et les plus puissants tinrent conseil; ils se demandèrent qui pâlissait la lumière des astres, et s'ils livreraient aux Géants l'épouse d'Odin (1).

Thor (2) était là, le front gonflé de colère. A une telle proposition, le sang lui bout dans les veines; les serments furent oubliés; les anciens pactes, les engagements solennels furent tous rompus (3).

(1) La fin de l'âge d'or était funeste à toute la nature; les astres eux-mêmes pâlissaient. L'épouse d'Odin était Frigga, la terre; leur mariage est le *ἱερος γαμος*, celui dont Virgile a dit, *Georg.* l. II, v. 324:

Tum pater omnipotens, foecundis imbribus aether
Conjugis in gremium laetae descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, foetus.

(2) Personnification de toutes les forces de la nature; voyez Uhland, *Mythus von Thôr*. Il avait la puissance et la force de vaincre tout ce qui est vivant; *Dæmis*, IX. Son nom est certainement d'origine orientale. D'après Cedrenus, Thor ou Thurus succéda à Ninus et fut divinisé; Görres, *Mythengesch.*, t. I, p. 271 et 290. Osiris s'appellait aussi *Thor*, *Hathor*, et cette coïncidence est d'autant plus remarquable, que Thor était quelquefois nommé *Asathor*. On ne peut douter qu'il ne fût, ainsi que Jupiter, la personnification du tonnerre; son marteau sans manche n'est pas autre chose que la foudre. Dans la mythologie étrusque, l'ange exterminateur est représenté aussi un marteau à la main; J. von Hammer, *Jahrbücher der Literatur*, t. LIX, p. 58. Un passage de Virgilius Maro Grammaticus jette un nouveau jour sur la signification de son nom: Quod graece dicitur thronus; unde et qui in eo sedet Thors, id est rex, nominatur; ap. Mai, *Classici Auctores, Monumenta Vaticana*, t. V, p. 9. Suivant Grimm, *Deut. Gramm.*, t. III, p. 353, Thor est une contraction de *thorr*, *thoron*, que l'on trouve dans presque toutes les langues. Tonare धद्, probablement l'hébreu תרין, l'arabe تروز, et le persan تم, se rattachent au même radical. Mallet, *Edda*, p. 88-89, nous apprend que *thorom* en phénicien et *toron* dans la langue des montagnards écossais signifient tonnerre; en breton c'est *taran*. Le Dieu principal des Lettons s'appelait Thorapilla ou Thorawivita: c'était le Tonnant; il était invisible et avait les ailes d'un oiseau. Jupiter était, comme on sait, symbolisé par un aigle, et l'on a souvent représenté la foudre avec un aigle. Le Sedum majus, dont le nom vulgaire est Joubarbe, Jovis barba, s'appelle en allemand Donnerbart, Barbe de Thor, et Jupiter est nommé *γας παις* (*Suppl.*, v. 897), comme Thor dans le *Völu-spa*, st. L: Mavgr Hlodyniar. Il reste encore hors de la Scandinavie quelques traces [illegible] culte de Thor; le *Thursday* des [illegible] glais lui était certainement consacré; et il y a dans le Westmoreland un endroit appelé *Kirbithure*, que l'on nommait autrefois *Kirk by-Thor*. On y a trouvé une médaille sur laquelle était gravé *Thor gut luelis*, l'image du dieu Thor; Camden, *Britannia*, col. 692, trad. de Gibson.

(3) On serait tenté de croire à une lacune; le *Snorra-Edda*, p. 45 et seq., nous apprend que, pour sortir d'un grand danger qui n'est pas exprimé, les Dieux avaient promis aux Géants de leur livrer le soleil, la lune et la terre. Il est probable que ce mythe [illegible] que les Ases violèrent un traité [illegible] fort onéreux que leurs ennemis [illegible] vaient imposé. D'après Servius, *ad Æneid.*, l. VI, v. 586, les Titans auraient

Je sais que la trompette de Heimdal retentira sous l'arbre sacré, habitué à la paix (1). J'ai vu un torrent emporter la parole du père des mondes, et se briser comme une cataracte écumante. — Comprenez-vous ma pensée (2)?

Je serai seule, assise à la porte du palais, quand viendra tout pensif le vieillard des Ases (3), et je le regarderai au visage. — Pourquoi m'interrogez-vous ? Pourquoi me tentez-vous ? — Je sais tout, Odin ; je sais où tu caches ton œil dans la fontaine de Mimer ; un jour viendra où il en avalera les eaux avec la parole du père des mondes. — Comprenez-vous ma pensée (4)?

Le Dieu des armées (5) m'a donné des anneaux et des talismans ; il a mis la sagesse dans mes discours et l'esprit de prophétie dans ma pensée ; mon regard perce au loin à travers tous les mondes.

J'ai vu les Valkyries accourir des pays lointains, prêtes à s'élancer à cheval à travers le peuple des Dieux ; Skuld tenait son bouclier ; Skaugul, Gunnur, Hilda, Gaundul et Geir-Skaugul étaient couvertes de leurs armes. Déjà les nymphes d'Odin se sont passées en revue ; elles sont prêtes à s'élancer sur la terre, — les Valkyries (6).

eu aussi des vengeances à exercer contre les Dieux, et ils auraient été appelés Titans de τισις, vengeance.

(1) L'Yggdrasill, dont la cime couvrait le ciel.

(2) Le poëte semble ici vouloir établir une liaison morale entre le parjure des Dieux et leur ruine.

(3) Dans l'antiquité les vieillards étaient les chefs ; la gérontocratie était une nécessité et un fait.

(4) Géant dont le nom me semble venir de l'hébreu מים, eau. M. Finn Magnussen reconnaît ; *Lexic. myth*,. p. 511, qu'il symbolisait quelquefois l'océan, et nous croyons que telle est sa signification ordinaire. L'œil d'Odin est le soleil ; cette image se retrouve dans toutes les mythologies ; voyez, entre autres autorités, Macrobe, *Saturn.*, l. I, c. 21. Si cette figure n'était pas aussi naturelle, on en pourrait chercher l'origine dans une ressemblance de mots ; *auga* signifie œil en islandais, et plusieurs des populations du Caucase, qui ont des rapports historiques avec les anciens Scandinaves, appellent le soleil *ega* et *ŏga*. Le père des mondes est Odin. Le poëte revient probablement sur l'idée qu'il avait déjà exprimée dans la strophe précédente ; mais le texte n'est pas clair, et les traditions que le *Snorra - Edda*, p. 17, a recueillies, sont tellement confuses, qu'on ne peut en attendre aucune explication ; voyez sur ce mythe Finn Magnussen, *Den Ældre Edda*, t. I, p. 41, 42, 255, 259, et Mone, ap. Creuzer, *Symbolik*, t. V, p. 360. Peut-être, au reste, se rattache-t-il à la fable que Hérodote raconte des Arimaspiens, qui certainement adoraient le soleil (Odin) ; il les appelle μουνοφθαλμοι.

(5) Deus Sabaoth.

(6) Skuld, l'avenir ; Skaugul, la subli-

J'ai vu quelle destinée attend Baldur, le fils d'Odin, le Dieu au visage de pourpre (1); flexible encore et luisante, la branche de gui couvre déjà la campagne de son ombre (2).

Un jour, je le sais, cette branche deviendra un trait mortel, et Haudur le lancera (3).

me; Gunnur, la bataille; Hilda, l'éclatante (personnification de la bataille chez les poëtes); Gaundul, la discorde; Geir-Skaugul, celle qui élève la lance. Les Valkyries conduisaient les morts au Valhalla; leur nom vient de *val*, corps sans vie, et de *kiora*, choisir. Il y en avait treize suivant le *Grimnis-mal*, st. XXXVI, et toutes celles que nous venons de nommer n'y sont pas comprises; le *Skalda*, p. 212, en désigne encore davantage. On les appelait Nymphes d'Odin, parce qu'il était le Dieu des batailles. Dans les Homérides, les Κερες sont quelquefois de véritables Valkyries; *Il.*, l. IX, v. 411; l. XVIII, v. 535-540; l. XXII, v. 210, etc.

(1) Baldur ou Balldur, second fils d'Odin et de Frigga, soleil, Dieu du soleil; son nom peut venir de *balldr*, puissant, beau, ou de *bal*, flamme, quoiqu'une origine orientale nous semble plus probable. Les Phéniciens adoraient le soleil sous le nom de Baal כעל; d'après le scholiaste d'Æschyle et Hesychius, ap. Vossius, *De origine et progressu Idolatriae*, *Ballen* signifie roi en persan, et cette explication est confirmée par Sextus Empiricus, l. I, c. 13 (je ne connais que بل, prince); Baldur serait alors une contraction de Baal-adur, אדיר hébreu, ou آزر persan, noble, brillant, le brillant roi, le roi du feu; il pourrait venir aussi du sanscrit बल, être fort, ou du persan ولد, fils. Un autre fait prouve la liaison entre le culte du soleil en Orient et celui des Scandinaves. Ils célébraient le solstice d'été, comme les Persans, en allumant d'immenses bûchers (c'est là probablement l'origine des feux Saint-Jean), et l'on sait par le témoignage de Diodore de Sicile, t. I, p. 99, que les Egyptiens immolaient des hommes rouges (πυρροι: de là sans doute l'épithète de Baldur, blodgrom tinor) à Busiris, c'est-à-dire sur la tombe d'Osiris; Jablonski, *Lexicon vocum aegypt.*, p. 54, et Zoega, *De Obeliscis*, p. 288.

(2) Les Dieux ayant pressenti la mort de Baldur, sa mère fit jurer de ne lui faire aucun mal à toutes les créatures du ciel, de la terre et de la mer; elle n'oublia que le gui, et ce fut avec une branche de gui que Haudur le tua. Voilà sans doute pourquoi le gui était le symbole de la nouvelle année; il avait tué l'ancienne, représentée par le soleil. *Au gui l'an neuf*, disait-on en France, et cette signification du gui se retrouve aussi en Angleterre; ap. Robert, *Cambrian Popular Antiquities;* voyez aussi Pline, l. VI, c. 44, et Geijer, *Svea Rikes Häfder*, t. I, p. 330 et seq. Le rameau que Virgile met à la main d'Énée pour pénétrer dans les enfers n'était autre chose que du gui; il le dit lui-même sous la forme d'une comparaison; *Aeneid.*, l. VI, v. 205:

Quale solet sylvis brumali frigore viscum
Fronde virere nova, quod non sua seminat arbos,
Et croceo foetu teretes circumdare truncos;
Talis erat species auri frondentis opaca
Ilice, sic leni crepitabat bractea vento.

Ferdusi raconte du prince Asfendiar une histoire absolument semblable à celle de Baldur; ap. Görres, *Heldenbuch von Iran*, t. II, p. 324, 327 et seq. Un épisode de l'histoire de Baldur exerça une influence incontestable sur les idées poétiques du moyen âge. Le *Snorra-Edda* nous apprend que les Dieux mirent son corps sur un vaisseau appelé *Hringharni*, qu'ils lancèrent en pleine mer, à la merci des vagues, et dans *Lancelot du Lac*, p. 147, éd. de 1591, le corps d'un chevalier est déposé « en une nef richement équippée, qu'on laisse aller au gré du vent, sans conduite. »

(3) Fils d'Odin, *Skalda*, p. 105. Il

Le lendemain matin naîtra le frère de Baldur (1); avant sa seconde nuit, ce fils d'Odin aura déjà vengé son frère. Il ne se lavera les mains ni ne se rasera la tête avant d'avoir étendu sur son bûcher le meurtrier de Baldur. Mais Frigga (2) pleurera, dans les plus profondes cavernes, la perte du Valhalla (3). — Comprenez-vous ma pensée?

était aveugle et le Dieu des ténèbres, suivant M. Finn Magnussen, *Eddalæren*, t. III, p. 12, 29 et 40. Peut-être son nom vient-il de *haudr*, *haudur*, terre, corps opaque. Chez les Grecs, Ἀδης était le nom de Pluton.

(1) Son nom vient probablement de *valin*, l'élu, le beau, ou du persan ورى, والا, le noble, le sublime. On retrouve un Bali dans la mythologie cingalaise; voyez Upham, *Illustrations of Budhism*, p. 28-43.

(2) Déesse de la terre et de la volupté; elle était fille de Fiörgvin et femme d'Odin. Son nom peut venir de l'islandais *freya*, la féconde ou la fécondante. Un manuscrit du *Skalda* parle d'un oiseau qui lui aurait été consacré (*Lex. myth.*, p. 376); peut-être est-ce le friquet, espèce de passereau dont la lascivité est proverbiale en Normandie. Ce mythe se retrouve chez une foule de peuples; Isis pleure Osiris, Vénus Adonis, Cybèle Attinis; voyez Diod. Sicul., lib. IV. La Mort avait consenti à rendre Baldur à Frigga si toutes les créatures le pleuraient. Il n'y eut qu'une vieille femme qui s'y refusa: aussi Baldur est-il appelé le Dieu des larmes; *Skalda*, p. 103. En anglais, le vendredi est consacré à Frigga, Friday; [illegible] remplacé Vénus.

(3) Son nom vient de *val*, choix, et *höll*, *hall*, palais; le palais des élus, et les élus étaient les plus braves. Il avait d'assez grandes ressemblances avec l'*Avallon* des romanciers du moyen âge, où habitaient aussi après leur mort les élus de la chevalerie, pour qu'on puisse assurer qu'il n'y avait de changé que quelques lettres de son nom. Ses murailles brillaient au loin comme de l'or; *Grimnis-mal*, st. VIII; il avait cinq cents portes et quarante de plus, *Id.*, st. XXIII; son toit était formé de boucliers dorés; Thiodolf Hvin, ap. Snorri, *Heimskringla*, t. I, p. 95; et un aigle faisait la garde sur le faîte; *Grimnis-mal*, st. X: et on lit dans la description d'Avallon que nous a laissée le *Romans de Guillaume au cornes*, Ms. du Roi 6085:

> Ades reluit com fournaise embrasee
> . . . .
> N'i avoit pierre ne fust a or fondee;
> .V.C. fenestes y cloent la vespree.
> . . . .
> La couverture fu a or tregetee,
> Sus .j. pommel fu l'aygle d'or fermee.

Une autre description de l'île d'Avallon montre encore plus évidemment que, dans l'esprit du moyen âge, c'était un paradis que [illegible] concevait à sa manière:

> Taprobana [illegible]unda cespite grata;
> Bis etenim segetes anno producit in uno,
> Bis gerit aestatem; bis ver, bis colligit uvas
> Et fructus alios; nitidis gratissima gemmis,
> Atilis acterno producit vere virentes
> Flores et [illegible], per tempora cuncta virendo.
> Insula pomorum quae fortunata vocatur,
> Ex re nomen habet, quia per se singula profert;
> Non opus est illi sulcantibus arva colonis;
> Omnis abest cultus nisi quem natura ministrat:
> Ultro foecundas segetes producit et uvas,
> Nataque poma suis praetonse germine sylvis;
> Omnia gignit humus vice graminis ultro redundans.

Galfrid de Monemuta, *Vita Merlini*, v. 903.

Il n'entrait dans le Valhalla que les guerriers morts dans les combats; *Ynglingasaga*, c. X, et on retrouve une croyance semblable, qui n'était probablement pas générale en Scandinavie, dans les religions indoue et persane; voyez le *Nala*, p. 234, trad. de Kosegarten; [illegible]*padesa* (Londres, 1810), p. [illegible] *[illegible]hnameh*, ap. Görres, t. II, p. [illegible] le *Jardin des roses* de la [illegible]sane, les héros vident éter–

J'ai vu dans les fers, au milieu du lac de feu, une forme semblable à Loki (1), si habile à les prendre toutes; là s'assied Sigyna (2), et les souffrances de son mari lui remplissent l'âme de douleur. — Comprenez-vous ma pensée?

Un torrent descend de l'orient, roulant de la vase et des épées; il empoisonne au loin les vallées : son nom est Slithur (3). Au nord, sur la montagne des Ténèbres, s'élève

nellement des coupes pleines de vin sans pouvoir jamais assouvir leur soif, et dans le Valhalla scandinave ils vident joyeusement leurs coupes d'or tant que dure la journée; *Grimnis-mal*, st. VII. Si les Ases reçoivent ainsi les braves dans leur palais, c'est qu'ils comptent sur eux pour la grande bataille avec les Géants, et l'on voit dans *Sacountala*, acte VI, que dans leurs dangers les Dieux indous appelaient aussi des héros à leur secours.

(1) Il était fils du géant Farbauti et de Nala, que d'autres traditions appellent Laufeya; son nom vient de *loki*, fourbe, ou de *log*, feu. C'est l'A[illegible], le Satan de la mythologie scandinave; son histoire est racontée dans l'*Ægis-Drecka*. En irlandais, *loȝ* signifie à la fois dieu et feu; c'est évidemment un souvenir de sabéisme, et peut-être ne peut-on le rattacher qu'à la religion scandinave. Au reste, ce ne serait pas le seul; dans le roman en vieux français que nous citions tout à l'heure, Loke s'appelle Loquifer, et a conservé le caractère satanique que nous lui voyons dans l'*Edda* :

Dit Loquifer : De ça vous ai veu;
Relinquis Deu, le malves roi Jhesu,
Et si aore Mahomet et Cahu.

En Norvége, le Diable est encore appelé *Loke*, et les paysans du Jutland donnent à l'ivraie le nom de *Lokens Havre*, avoine de Loki. Le feu avait aussi deux caractères différents dans la religion scandinave, et Loki était devenu un personnage double, dont on confondait quelquefois les deux rôles, Loki d'Asgard, l'Ase, et Loki d'Utgard, le Géant, le Démon. On retrouve aussi cette distinction dans notre vieille poésie :

Un vix prestre la porte garde[illegible],
Maus fus et male flambe l'arde[illegible].

Lais de Gugemer, v. 349.

Voilà le *mauvais feu* bien distingué d'un autre, et cette expression n'est pas isolée; on la trouve aussi dans le *Tristan* de M. Francisque Michel, v. 3791, dans le fabliau *Do Maignien et de la Dame*, v. 35, et dans plusieurs autres, t. III, p. 227 et 297, éd. de Méon. Il est impossible qu'elle ne se rattache pas aux traditions ou aux souvenirs d'un peuple qui avait rendu un culte au soleil.

(2) Sigyna est une déesse; *Snorra-Edda*, p. 79 et 212; elle eut de Loki deux enfants, Nari et Narfi. L'étymologie de son nom est incertaine. Pour punir la perfidie de Loki, les Dieux l'attachèrent comme Ahriman, Prométhée et le Satan du *Cædmon* :

Ac licgað me ymbe
Iren benda
Rideð racentan sal.

Puis ils suspendirent sur sa tête un serpent. Sigyna reçoit dans un vase le poison qui distille incessamment de sa gueule; mais lorsque le vase est plein, et qu'elle le retire pour le vider, le poison tombe sur Loki, et ce sont les efforts qu'il fait pour changer de place qui occasionnent les tremblements de terre.

(3) De *slita*, détruire; le destructeur. Il y a un fleuve dans la mythologie indoue qui répond à la description du Slithur, d'après M. Finn Magnussen, *Lex. myth.*, p. 712, et on lit dans le *Voyage de saint Brandon au Paradis Terrestre* :

Enfers jetet fus et flames,
Perches ardanz et les lames.

Il y a aussi dans le *Purgatoire de saint Patrice*, v. 1257, un fleuve

Horrible, e parfund, e puant;
La oit criz e noise grant.
Cele ewe estoit toute embrasee
De flame sulphrine od fumee.

le palais d'or de la race au cœur de pierre ; un autre s'élève dans la contrée que n'ont jamais désolée les frimas : c'est Brimir (1), la salle de réjouissance des Géants.

J'ai vu dans la terre des Funérailles la demeure qui ne connaît point la lumière du soleil ; ses portes sont ouvertes au vent du nord ; une pluie de poisons tombe à travers les fenêtres ; ses murailles sont bâties avec des serpents entrelacés (2).

J'y ai vu rouler, dans l'écume des torrents, le parjure, l'assassin et celui qui souille l'oreille d'une épouse de paroles adultères (3). Là, l'insatiable Nidhauggr (4) suce le cadavre

(1) De *brimi*, feu, chaleur ; on devait la placer parmi les grands bonheurs de la vie dans un pays aussi froid que la Scandinavie.

(2) D'après Hyde, *De religione veterum Persarum*, p. 399, 404, les enfers des Persans ressemblaient au Nastrond des Scandinaves. Son nom vient sans doute de *nar*, cadavre, et *strond*, rivage, la Terre des Morts. Dans la poésie anglo-saxonne, les serpents figurent aussi dans le supplice des damnés ; *Cædmon*, v. 270, 271, et Dante a dit, *Inferno*, c. XXIV, v. 82-85 :

E vidivi entro terribile stipa
Di serpenti, e di si diversa mena,
Che la memoria il sangue ancor mi scipa.

Voyez aussi c. XXV, v. 1-9, etc. La même idée se retrouve dans le *Purgatoire de saint Patrice*, par Marie de France, v. 996 :

Sur els veeit draguns ardanz,
Qui les poigneient e turmentouent,
Od denz ardanz les devourouent.

Et dans la Danse des Morts de Holbein, n° 53, le serpent figure parmi les armes et les attributs de la mort. Un autre passage de l'*Inferno*, c. VI, v. 7, concorde parfaitement avec la description du *Völu-spa* :

Io sono al terzo cerchio della piova
Eterna, maladetta, fredda e greve :
Regola, e qualità mai non l'è nuova,
Grandine grossa, e acqua tinta, e neve
Per l'aer tenebroso si riversa :
Pute la terra che questo riceve.

(3) La vénération dont on entourait les femmes en Scandinavie faisait attacher la plus grande importance à leur chasteté. Dans le *Hava-mal*, st. CXXXIII, il est recommandé d'avoir la plus grande circonspection avec la femme des autres, et la strophe CXVII avait déjà donné le même conseil. La femme adultère était enterrée vive : Koni undi griut ; Stiernhöök, *De jure Gothorum vetusto*, p. 356. Peut-être sont-ce les souvenirs de la poésie islandaise qui firent supposer à tant de poëtes du moyen âge une loi qui punissait de mort les femmes qui avaient péché contre la chasteté. C'estoit la coustume, en ce temps, telle que quand une femme estoit grosse, que ce n'estoit de son mari, ou qu'elle ne fust mariée, on l'ardoit ; *Histoire plaisante du noble Siperis de Vinevaulx et de ses dix-sept fils*. La femme d'un paysan s'écrie, en trouvant chez elle le cadavre d'un moine que des voleurs y avaient apporté :

Que ferai lasse !
Bien sai, je serai demain arse,
Et vous serez pendus, biax sire,
Demain porra li siecles dire
K'ò moi l'ave trove gisant.

Sainte-Palaye, *Glossaire*, col. 282.

Dans le roman de *Tristan*, il est condamné à mort pour adultère, ainsi que Ysolt, et un des plus touchants épisodes de l'*Orlando forioso* est basé sur l'aspra legge di Scozia, empia e severa.

(4) De *nid*, ténèbres, et *hauggva*, dé-

des morts, et dépèce les vivants. — Comprenez-vous ma pensée ?

Jadis elle se retira à l'orient dans la forêt de Fer (1), et elle y allaita les enfants de l'abyme ; le plus grand de tous a la taille d'un géant : c'est lui qui dévore la lune (2).

Il se rassasie de la vie des hommes, et rougit d'une pluie de sang le trône des Dieux ; l'été suivant, la lumière du soleil est plus sombre, et les tempêtes sont déchaînées. — Comprenez-vous ma pensée ?

Alors Egdir (3), la sentinelle des Géants, s'assied, plein de joie, sur la montagne, et fait vibrer sa harpe ; sur sa tête, chante, dans les airs (4), Fialar, le coq aux couleurs de feu (5).

C'est lui qui porte sa crête d'or au milieu des Ases ; son chant réveille les guerriers du Dieu des armées. Il en est un

chirer ; c'était le dragon qui déchirait les damnés dans les ténèbres du Tartare.

(1) Il y a également dans la mythologie indoue une forêt de Fer ; Finn Magnussen, *Völu-spa*, n. 59.

(2) Les anciens peuples croyaient que les éclipses étaient produites par un monstre qui voulait dévorer les astres ; elles leur semblaient un présage de grands malheurs, comme l'étaient naguère encore les comètes. Le monstre qui dévorera la lune lors de la fin du monde s'appelle *Manogarmur*, le glouton de la lune. On trouve encore des traces de ces idées en France ; La Monnoye nous apprend, *Noei Borguignon*, p. 242, que l'on dit en Bourgogne, pour braver des menaces dont les effets sont éloignés : Dieu garde la lune des loups ; et dans la chanson populaire sur Henri IV, *jusqu'à ce que l'on prenne la lune avec les dents* signifie la fin du monde.

(3) Géant dont le nom vient d'*egdir*, aigle ; probablement le même que le Hraesvelgr du *Vafþrudnis-mal*, st. XXXVII, v. 3, Géant sous la forme d'un aigle ou couvert des dépouilles de l'aigle. On reconnaît l'*aquilo* des Latins : Ventus, dit Festus, a vehementissimo volatu ad instar aquilae. D'après Pindare, l'Aquilon, Borée, est le roi des Vents ; *Pythia*, ode IV, v. 321-26 : ἀετος signifie à la fois aigle et vent ; dans les chants de la Grèce moderne c'est un vautour, ἱεραξ, qui préside aux vents ; ap. Fauriel, t. 2, p. 236, et le *vulturnus*, le vent de sud-est des Latins, vient certainement de *vultur*.

(4) Le texte dit : la forêt des oiseaux. C'est une périphrase qui désigne souvent l'air dans les poésies scandinaves ; elle nous semble trop recherchée pour ne pas être une interpolation.

(5) Le coq était le symbole du feu dans l'Orient (*Rois*, l. [illegible] XVII, v. 30 ; Creuzer, *Symbolik*, t. [illegible] p. 90), et chez les enciens Scandinaves, probablement parce qu'il annonce le retour du jour. C'est à cette signification métaphorique qu'il doit sans doute le nom que lui donne le poëte, Fiallar, de *fiölr*, multitude, qui a beaucoup de formes différentes. Dans plusieurs de nos provinces le coq est resté une figure de l'incendie ; les habitants des campagnes n'osent pas refuser les mendiants, parce que, disent-ils, *le coq rouge chanterait*. La même expression existe en Danemark (*Edda*, t. I, p. XXXII) et en Allemagne ; Keysler, *Antiquitates septentrionales*, p. 162.

autre, aux plumes couleur de suie (1), qui chante sous la terre, dans les cavernes de Hela (2).

Les aboiements du chien des enfers (3) retentiront devant la porte, le Loup rompra sa chaîne et courra à travers le monde (4). Mon œil a lu dans l'avenir, il a vu plus loin encore la dissolution des puissances, et le crépuscule des Dieux (5).

Les parents mépriseront les liens de la parenté, le frère combattra son frère, et tombera mort sur son cadavre. Le crime sera dans le monde, l'adultère dans tous les lits; ce sera le siècle des tempêtes et des loups, le siècle de la hache et de l'épée; le meurtre brisera tous les boucliers; avant que l'univers entre en fusion, le dernier homme aura péri frappé par son semblable (6).

(1) Ces deux coqs reviennent souvent dans la poésie du moyen âge, entre autres dans les strophes XIII et XIV de la ballade danoise *Aage og Else;* et nous aurons l'occasion d'en parler ailleurs. On ne pouvait donner à la lumière bienfaisante du soleil le même symbole qu'aux feux souterrains, qui ne paraissent qu'en déchirant la terre et en répandant dans l'air des vapeurs méphytiques.

(2) Fille de Loki et d'Angurbodi, la plus terribles des Furies (*Hyndlu–liod*, st. XXVI), la Mort. On lit dans Leycester, *Historical antiquities*, p. 141 : Roger Lacy, sirnamed *Hell*, for his fierce spirit. Hela avait un cheval blanc, appelé Helhestr, qui rappelle celui de l'*Apocalypse*, c. VI, v. 8; on reconnaît le Kalighi des Indous, et l'Ἀλαστωρ des Grecs.

(3) Il s'appelait Garm, et son nom venait de *Gerr*, vorace. On retrouve ce chien dans la mythologie de presque toutes les nations; chez les Grecs, les Indous (Moor, *Hindu Pantheon*, p. 304), les Slaves (Mone, *Geschichte des Heidenth. im nord. Europa*, t. I, p. 210), etc.; les Egyptiens avaient aussi un loup mythique : Creuzer, *Briefe über Homer und Hesiodus*, p. 182.

(4) Le loup Fenrir, de *fen*, *fenri*, abyme; il ava été engendré par Loki et Angurbodi. L'*Œgis – Drecka*, st. XXXVIII et XXXIX et le *Gilfaginning*, p. 32 et seq., racontent comment les Ases étaient parvenues à le lier dans l'île de Lyngvi.

(5) Il y a dans le texte des expressions mythologiques, qui auraient exigé de longs commentaires; on a sacrifié la fidélité des mots à la clarté des idées.

(6) On a cru devoir changer deux vers de place. Ovide a dit, *Metam.*, l. I, v. 128 :

Protinus erumpunt venae pejoris in aevum
Omne nefas; fugere pudor, verumque, fidesque,
. . . .
Vivitur ex rapto, non hospes ab hospite tutus,
Non socer a genero; fratrum quoque gratia rara est.

Il y aura sur la terre, a dit cet homme sage (Merlin), un long âge de guerre, de cruelles épouvantes, de meurtres et de perfidies; un âge de bêtes féroces, un âge de combattants. La froideur glace tous les cœurs. Un temps pire encore s'empare du monde; le père ne connaît plus son fils, les parentés sont rompues; les fils s'élèvent contre les pères; *Merlins–spa*, ap. Finn Magnussen, *Lexicon mythologicum*, p. 60[illegible].

Lorsque flambera l'arbre qui supporte le monde, les fils de Mimir joueront au bruit éclatant du cor de Giallar(1); Heimdal élèvera sa trompette dans les airs, et ses sons retentiront au loin (2); la mer élèvera jusqu'au ciel la cime mugissante de ses vagues (3).

Gewinnent blvdigin tovm,
Sie werdint gar blvtvar.
Des cehindin dagis daz ist war.

Entecrist, ap. Hoffmann, *Fundgruben*, t. II, p. 128.

Voyez aussi Hésiode, *Opera et Dies*, v. 163 et suiv.; S. Mathaeus, *Evang.*, c. XXIV, v. 10, 12.

(1) Géant dont le nom vient de *giallr*, retentissant.

(2) Pour appeler les Dieux au combat.

(3) Le texte dit : Odin (le ciel) parlera avec la tête de Mimir (l'océan); il a paru peu probable que, ainsi que l'ont crut plusieurs commentateurs, Odin demandât conseil à Mimir, qui est un Géant et par conséquent son ennemi; en ajoutant que les fils de Mimir se réjouissent du danger qui menace les Ases, la même strophe le rend encore plus invraisemblable. Notre interprétation se fonde sur la strophe XXXVIII du *Hyndlu-liod* (La mer élèvera ses vagues furieuses jusqu'au sommet des cieux), et une figure assez commune dans la poésie orientale; le poëte nous a semblé avoir voulu dire que le ciel sera assez près de la mer pour pouvoir parler avec elle. Nous citerons pour exemple ce passage si célèbre du *Schahnameh* où Ferdusi décrit la gloire de Feridun :

فرستاده كفت انكه روش بهار

Jones, *Poeseos Asiaticae Commentarii*, p. 206, en traduit ainsi deux vers : Cum ad elatam illam regiam accessi, caput ejus cum stellis arcana iniit consilia. On doit cependant reconnaître que dans le *Snorra-Edda*, p. 72, Odin va demander conseil à la fontaine de Mimir. Si peu décisive que soit l'autorité de cette compilation, il est probable que ses idées avaient quelque fondement dans les traditions du temps, et le poëte a pu supposer assez naturellement qu'Odin consultait le Géant des mers sur les moyens de sauver l'univers, menacé de périr par le feu. Au reste, il y avait dans la religion scandinave un autre Mimir, dont le nom venait sans doute de *mimir*, qui a de la mémoire, de l'expérience; il semble une personnification de la sagesse; ce fut lui qui rendit le premier oracle, qui apprit à Odin à connaître les lettres, et dans le *Brynhildar-qvida* I, st. XIV, Odin lui coupe la tête; ce qui ne peut s'entendre que dans un sens métaphorique : Odin avait hérité de sa sagesse. Consulter la tête de Mimir signifierait donc seulement réfléchir; la fontaine de Mimir, la source de la sagesse, serait la réflexion. Si notre interprétation n'était pas juste, il y aurait une lacune dans le *Völu-spa;* presque toutes les prophéties sur la fin du monde parlent de l'élévation des eaux de la mer. Dans une traduction des prophéties de Merlin, faite dans les premières années du treizième siècle par un moine nommé Gunlaúg Leifson, on lit :

Geysar geimi,
Gengr hann upp í lopt.

La mer se gonfle, elle s'élève vers le ciel.

Esti será el uno de los signos dubdados,
Subirá à las nubes el mar muchos estados,
Mas alto que las sierras è mas que los collados,
Tanto que en sequero fincaran los pescados.

Berceo, *Signos del Juicio*, st. V.

Nous croyons qu'on sera bien aise de trouver ici la traduction que Marbode fit en vers latins de la prophétie de la Sibylle :

Judicii signum, tellus sudore madescet.
. . . .
Exuret terras ignis, pontumque polumque,
Inquirens tetri portas effringere Averni.
. . . .
Tunc erit et luctus, stridebunt dentibus omnes.

Le frêne Yggdrasill s'agitera sur ses racines (1) ; il craquera comme s'il était atteint de pourriture, et Loki rompra ses liens ; les morts eux-mêmes trembleront dans le royaume de Héla avant que la flamme de Surtur ne le dévore (2).

Le voile de Hrymur (3) paraîtra à l'orient, la mer gonflera ses eaux devant lui ; le serpent du monde se déroulera avec la force d'un géant (4), il serrera l'Océan dans ses

Eripitur solis jubar et chorus interit astris.
Salvetur coelum, lunaris splendor obibit,
Dejiciet colles, valles extollet ab imo.
Non erit in rebus hominum sublime vel altum ;
Nam aequantur montes campis, et caerula ponti.
Omnia cessabunt, tellus confracta peribit.
Sic pariter fontes, torrentes, fluminaque igne
Et tuba cum sonitum tristem demittet ab alto
Orbe, gemens facinus miserum, variosque labores.
Tartareumque Chaos monstrabit terra dehiscens,
Et coram hoc Domino Reges sistentur ad unum.
Decidet e coelo ignisque et sulphureus amnis.

Ap. *Hildeberti Opera*, col. 1630.

(1) Les tremblements de terre sont indiqués dans toutes les prophéties comme un des signes précurseurs de la fin du monde :

En el octavo dia verná otra miseria,
Tremera todo el mundo mucho de grant manera,
Non se terná en pies ninguna calavera,
Que en tierra non caya, non será tan ligera.

Berceo, *Signos del Juicio*, st. XV.

Nec tremor est terrae, judiciive dies.

Reinardus Vulpes, l. I, v. 780.

(2) On fait venir son nom de *surtr*, obscur ; si cette étymologie était vraie, elle pourrait s'expliquer de la même manière que le nom des astres en persan ستاره, voile. Le Kal, ou Kala des Indous, qui doit aussi consumer le monde, a une étymologie semblable, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer la liaison de son nom avec l'islandais *Kol*, l'allemand *Kohle* et l'anglais *coal*, charbon. Il semble d'ailleurs assez naturel d'attribuer la couleur noire aux intelligences les plus redoutables et les plus méchantes ; les mauvais Génies de l'Orient, le Satan du moyen âge chrétien, le Samana Dewa cingalais et le Czernebog Tschart des Slaves, étaient également noirs ; en turc le même mot, قره, signifie noir et méchant. Cette étymologie ne nous semble cependant pas la plus probable ; dans une mythologie où le feu était Dieu, les mauvais Génies devaient personnifier le froid et les ténèbres. Surtur nous semble avoir des rapports d'origine avec le grec ταρταριζειν, trembler de froid, et le mandschou *tourtar*, qui a la même signification ; il y a en Islande une grotte pleine de glaçons, que l'on appelle Caverne de Surtur (Surtarhellir). Lorsque plusieurs systèmes religieux se sont mêlés et qu'on a cru à la destruction des Dieux par le feu, Surtur a pris un rôle entièrement opposé à son caractère primitif. Il est d'ailleurs remarquable que *svalr*, froid, et *svalg*, consumer, aient le même radical. Nous ne croyons pas que l'*Obscur* puisse signifier ici l'incompréhensible, comme l'Aman des Égyptiens et l'Ἀγνωστος, ap. *Act. Apost.*, c. XVII, v. 23.

(3) Géant, dont le nom vient de *hrim*, gelée blanche ; celui qui apporte le froid.

(4) Il s'appelle *Jörmungand*, le monstre terrestre ; *Midgardsorm*, le serpent qui entoure le monde. C'était d'abord la personnification de l'océan, qui enveloppe la terre et rejoint sa tête avec sa queue ; dans l'écriture allégorique des Egyptiens, l'univers était représenté par un serpent. Les Indous croyaient aussi à ce monstre, qu'ils appelaient Vasuki ; voyez le *Maha-Bharata* ; Esaie, c. XXVII, v. 1, en parle sous le nom de Léviathan. Ahriman, le Génie du mal des Persans, était également représenté sous la figure d'un

nœuds; l'aigle battra des ailes, son bec pâle déchirera les cadavres (1), et le navire de la mort forcera le passage (2).

Il paraîtra à l'orient : Loki tiendra le gouvernail, et les flots apporteront les messagers du destin (3). Tous les monstres de la Destruction suivront Fenrir ; réuni à leur armée, le Démon de la nuit les devancera tous.

Que feront alors les Ases? Que feront alors les Alfes (4)?

serpent ; Görres, *Mythengeschichte*, t. I, p. 227. Seshanaga, le souverain de Patala, l'enfer de la mythologie indoue, est le roi des serpents; voyez aussi *Ya'kun Nattanawa*, p. 40. Le Diable était connu dans le moyen âge sous le nom de *serpens*, *anguis*; Gregorius Magnus, *Opera*, t. I, p. 111; *Hellewurm*, ap. Eschenbach, *Lohengrin*, v. 141. Dante dit :

Difendimi, o Signor, dallo gran *vermo*.

Et l'on trouve la même expression dans l'Arioste, *Orlando For.*, c. XLVI, st. 78. En cigain le même mot *benk* signifie à la fois *diable* et *dragon*. (Voyez aussi, sur la *Vouivre*, *Mémoires des Antiquaires*, t. VI, p. 217. Voilà pourquoi, dans les vieux romans carlovingiens qui étaient composés dans un esprit chrétien, c'était un dragon qui servait de ralliement aux Sarrazins :

De davant sei fait porter sun dragon,
E l'estandart Tervagan e Mahum,
E un Ymagene Apolin le felun.

Chanson de Roland, st. CCXXXVII, v. 2.

Sun dragun portet a qui sa gent s'alient.

Id., st. CXII, v. 2.

Le signors d'aus qui porte le dragon.

Romans de Garin le Loherenc, v. 27,403.

Et il y avait un dragon sur l'étendard magique que Merlin avait donné à Arthur :

Merlin bar her goinfanoun;
Upon the top stode a dragoun.

Romance of Arthour and Merlin.

On retrouve aussi le dragon chez Strickære, p. 104[a], et Chuonrat, p. 217, v. 21, etc. Au reste, tant de nations avaient adopté le dragon comme signe de ralliement, qu'on aurait probablement tort d'en tirer aucune conséquence; voyez Vegetius, l. 1, c. 23; Claudianus, passim; Guiart, t. I, p. 303, et du Cange, t. II, col. 1642 et suiv.

(1) Hræsvelgr, mangeur de charogne; le nom de l'aigle en sanscrit, क्रव्याद्:, a la même signification.

(2) Le Naglfar; de *nagl*, ongle, et *far*, navire; vaisseau fait avec les ongles des morts, suivant le *Snorra-Edda*, p. 71 : aussi la superstition recommandait-elle de les couper pour retarder l'arrivée du Naglfar.

(3) Muspellz; ce mot présente de grandes difficultés. M. Finn Magnussen l'explique par les Génies de l'empyrée; mais on ne comprendrait pas alors pourquoi le *Völu-spa*, st. XLV, les ferait arriver sur les flots, et l'*Ægis-Drecka*, st. XLII, à travers les bois. M. Grimm, *Deutsche Myth.*, p. 466, assure que ces Muspellz ne peuvent être que les Génies du feu, quoiqu'il fût fort extraordinaire que le *Völu-spa* les fît arriver par mer et du côté de l'orient, tandis que Surtur, qui est bien certainement le feu, vient du midi. Il nous a paru qu'ils devaient signifier le Destin; dans un fragment d'une harmonie des Évangiles en vieux saxon, *Mutspelli* a certainement cette signification; ap. Docen, *Miscellaneen*, t. II, p. 181 et les deux passages cités par M. Grimm à l'appui de son opinion donnent une nouvelle force à la nôtre. Le *mutspelli* tiré de la traduction de *Petri Ep.* II, c. III, v. 10, est le *dies Domini* de l'interprète latin, et *Mudspelles megin obar man ferid* d'Heljand signifie : La force du Destin domine les efforts des hommes. Il avait primitivement la même signification que Surtur; مسمع signifie, en turc, obscur, manquant de lumière.

(4) Puissances élémentaires, inférieures aux Ases et supérieures à l'Hu-

Le monde des Géants retentit de joie, les Ases se réunissent à la hâte ; les Génies terrestres gémissent devant la porte de leurs cavernes ; ils savent que les entrailles de la terre ne les protégeront point. — Comprenez-vous ma pensée ?

Surtur s'avance au midi, poussant devant lui la flamme du feu ; le soleil resplendit dans les reflets de son épée (1) ; les montagnes de rochers fondent, les géantes courent éperdues, les hommes se précipitent dans les voies de la mort, et le ciel se fend.

Alors une autre angoisse frappera la Déesse. — Odin engagera le combat avec le Loup, et l'éclatant vainqueur de Beli (2) avec Surtur. — Alors tombera le Dieu le plus cher à Frigga (3).

manité ; peut-être leur nom vient-il d'ἀλφος, blanc, par opposition aux mauvais Génies, qui étaient noirs ; il se retrouve dans plusieurs langues ; *Ælf* en anglo-saxo, *Elf* en anglais et en suédois, *Elbe* en allemand, *Elv* en danois ; la féerie du moyen-âge s'y rattache en grande partie. Les Alfes étaient un ancien peuple de la Scandinavie ; *Völundar-qvida*, st. X, XII, XXX.

(1) Je n'ai point traduit *Valtifa ;* je ne comprends ni sa déclinaison, ni sa signification, et les manuscrits ne sont point d'accord. Il me semble impossible d'appliquer au destructeur Surtur le mot dont se sert la st. LV pour désigner les Dieux régénérateurs du monde. M. Finn Magnussen, qui croit le contraire, parce qu'il fait de Surtur le Dieu suprême, ne peut appuyer son opinion que sur la st. XL du *Hyndlu-liod :* alors, dit-elle, alors viendra celui qui est plus puissant que le plus puissant, celui que je n'ose pas nommer. Mais l'auteur de la version actuelle du *Hyndlu-liod* était certainement chrétien et écrivait dans un tout autre esprit que celui du *Völu-spa*. Il y a une opposition entre Surtur et suaso goþ, les divinités bienfaisantes, dans le *Vafþrudnismal*, st. XVII ; et le *Skalda*, p. 209, met Surtur au nombre des dénominations poétiques des Jotes, qui sont presque toujours désignés par des noms odieux. Ce qui a pu contribuer à l'erreur de M. Finn Magnussen, dont la grande érudition cherche à rapprocher toutes les idées de l'*Edda* d'une religion quelconque, c'est que, suivant la mythologie indoue, Vischnu devait porter une épée flambante comme une comète et dévaster le monde afin de le régénérer ; Moor, *Hindu Pantheon*, p. 188. M. Bergmann a adopté une autre interprétation, qui nous semble fort douteuse.

(2) Géant ; de *bélia*, rugir ; il fut tué par Freyr, avec une corne de cerf ; *Snorra-Edda*, p. 41. Freyr semble le Dieu de la lune, Θεος Μην, Deus lunus ; c'est à lui que l'on demandait la pluie, les beaux jours, et la fertilité de la terre. J'ignore si l'on doit expliquer par cet attribut ou l'existence d'un culte secret ; ce qu'Adamus Bremensis dit de lui, lib. IV : Cujus etiam simulacrum fingunt ingenti Priapo.

(3) Odin. Les trois grands Dieux indous, Brahma, Vischnu et Mahadeva, meurent aussi ; Jones, *Works*, t. II, p. 242. Dans le *Prometheus Vinctus*, la destruction de Jupiter est prophétisée, v. 907-927, 957-59 ; Sénèque dit également, *Hercules Oeleus*, v. 1112 :

Omnes pariter Deos
Perdet mors aliqua.

Un passage d'Hérodote, l. I, c. 91, n'est pas moins remarquable : την πεπρωμενην μοιρην ἀδυνατα ἐστι ἀποφευγειν και Θεῳ.

Alors viendra Vidar, le puissant fils du père des victoires, combattre la Bête dévorante (1); le glaive que sa main brandit s'enfoncera jusqu'au cœur de l'allié des géants.

Alors accourra l'illustre fils de la Terre (2); le premier né d'Odin viendra combattre le serpent, et le serpent succombera sous les coups du défenseur de Midgard (3); tous les hommes disparaîtront du monde; le vainqueur s'éloignera du monstre en chancelant; il marchera neuf pas, et tombera semblable au vaincu (4).

Le soleil commencera à noircir, la terre s'affaissera dans la mer, les étoiles tomberont du ciel pleines de cendre (5),

(1) De *Vedr*, vent; Vidar était l'Ase muet, le Dieu des tempêtes.

Typhon,
Igne simul ventisque rubens.

Valerius Flaccus, *Argonauticon*, l. III, v. 130.

La Bête dévorante est le loup Fenrir.

(2) Thor.

(3) Midgard, la terre du milieu, la terre des Hommes; il y avait au dessus l'Asgard, la terre des Dieux, et au nord l'Utgard, la dernière terre, l'habitation des Géants. Dans un sens figuré, Isaïe met aussi les Démons dans le Nord; XIV, v. 16. Ce nom de la terre se trouve aussi en anglo-saxon, Middangeard, *Cædmon*, v. 12; en vieux saxon Middilgard, *Heljand*, v. 88, éd. de Schmeller; en gothique, c'était Midjun-gards. La vie d'Alexandre, que Warton semble avoir attribuée à tort à Davie, commence ainsi:

Whilom clekes wel ylerid
Faird y-dight this myddelerde,
And clepid hit in here maistrie
Europe, Affryke and Asyghe.

On en trouve un autre exemple dans Warton, t. 1, p. 55; et dans la ballade écossaise *Child Rowland*, la terre est encore appelée middle eard; *Northern Illustrat.*, p. 399.

(4) Cette strophe est la plus obscure de tout le poëme; on a supposé qu'il s'exhala tant de vapeurs méphytiques du cadavre du serpent, que tous les hommes en furent asphyxiés et que Thor lui-même tomba mort après avoir fait neuf pas pour s'en éloigner. On ne sait si c'est à la tradition du serpent du Midgard ou à des observations réelles d'histoire naturelle que la poésie du moyen âge devait l'idée de ces immenses serpents marins qu'on y retrouve si souvent; nous n'en citerons que deux exemples:

Insula non longe est praemollibus edita clivis,
Collibus aera tegens et opimae conscia praedae;
Hic tenet eximium montis possessor acervum,
Implicitus gyris serpens, crebrisque reflexus
Orbibus, et caudae sinuosa volumina ducens,
Multiplicesque agitans spiras, virusque profundens.

Saxo Grammaticus, lib. II.

Veint vers eals un marins serpenz,
Qui enchaced plus tost que venz;
Li fus de lui si embraise
Cume buche de fornaise;
Sanz mesure grant est li cors
Plus braiet que quinze tors;
Sur les undes que il muveit,
Par grant turment plus s'estuveit.

Voyage de saint Brandon au Paradis Terrestre.

Dans le *Schahnameh*, il est aussi question plusieurs fois du serpent des mers; voyez Görres, *Heldenb. von Iran*, t. I, p. 252, etc.

(5) Des sibindin dages dagès daz gestirre,
Daz an dem firmamento gat irre,
Vn ein iegelich hymellicht,

le feu se roulera en sifflant autour de l'axe du monde, les colonnes de flamme s'élanceront jusqu'au ciel (1).

Un autre jour, j'ai vu une terre verdoyante sortir du milieu des flots. — Les cataractes rentreront dans leur lit, l'aigle planera (2), et détruira les poissons qui nageaient sur les montagnes (3).

Les Ases se réuniront dans les champs de l'Ida; ils parleront de l'immense serpent qui entourait la terre et se ressouviendront des grandes œuvres et des anciens mystères du Très-Haut.

Ils retrouveront une seconde fois, dans la verdure, ces merveilleux globes d'or, qu'avaient déjà possédés, au commencement des siècles, le prince des Dieux et le fils du premier Créateur.

Daz inbietit langir nit,
Ab im springit daz vivr.

Entecrist, ap. Hoffmann, *Fundgruben*, t. II, p. 128.

Non será el doceno quien lo ose catar,
Ca verán por el Cielo grandes flamas volar,
Verán á las estrellas caer de su logar,
Comó caen las fojas quando caen del figar.

Berceo, *Signos del Juicio*, st. 19.

La lumière du soleil noircit, la terre s'affaisse dans les eaux livides de la mer; *Orkneryinga Saga*, p. 90.

(1) La croyance à la destruction de l'univers par le feu et à sa régénération était égyptienne, persane, orphéique, héraclitique, stoïcienne et indoue; voyez Creuzer, *Symbolik*, t. I, p. 369, 603, 708, et t. III, p. 317; Schlegel, *Indis. Bibliothek*, cah. II; *Psaume* XLIX, v. 2; S. Petri *Ep.* II, c. 3; S. Marci *Evan.*, c. XIII, v. 25; *Apocal.*, c. VI, v. 12 et 13; *Vridankes Bescheidenheit*, p. 179.

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia coeli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

Ovide, *Metamorph.*, liv. I, v. 256.

Hos Caesar populos si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti;
Communis mundo superest rogus ossibus astra
Misturus....

Lucain, *Pharsal.*, l. VII, v. 812.

Daz vivr imbrimet vor siner gesihte:
Also beginnit daz gerihte,
Hymel vnt erde sament brinnet.

Entecrist, ap. Hoffmann, *Fundgruben*, t. II, p. 129.

Daz wazir brinnit sam ein durre baht.

Id., p. 130, v. 16.

El dia quarto decimo será fiera barata,
Ardrá toto el mundo.

Berceo, *Signos del Juicio*, st. 21.

Il y a un passage remarquable dans Lactance, *De Ira Dei*, c. XXIII : Deflagrationem mundi vaticinata est Sybilla.

(2) Galfrid de Monemuta dit également des aigles :

Ilico descendunt rapido per inane volatu,
Et rapiunt pisces ut poscit origo natantis.

Vita Merlini, v. 1318.

(3) Nous ajouterons aux analogies indiquées dans la note précédente Rhode, *Religiöse Bildung der Hindus*, t. I, p. 394, 395; Plutar., *De Iside*, p. 370; Seneca, *Epist.* IX; *Quaest. Natur.* l. III, c. ultim; S. Petrus, *Epist.* II, c. 3, v. 13; *Apocal.*, c. XXI, v. 1.

Le blé croîtra dans les champs sans culture ; tous les maux s'évanouiront ; Baldur reviendra et habitera dans une paix éternelle, avec Haudur, le palais d'Odin. — Comprenez-vous ma pensée ?

Alors Haunir acceptera le sacrifice du sang, et les descendants des deux frères habiteront la vaste région des airs. — Comprenez-vous ma pensée (1) ?

Je vois s'élever au haut des cieux un palais couvert d'or et plus resplendissant que le soleil ; les hommes pieux l'habiteront et y vivront dans la joie jusqu'à la consommation des siècles (2).

Alors viendra à l'assemblée des Dieux le Tout-Puissant qui régit tout du sommet des cieux ; il prononcera ses jugements, apaisera les désordres du monde, et établira une sainte harmonie que rien ne détruira plus.

Là viendra le noir dragon qui prend son vol de la montagne des Ténèbres ; il planera sur le monde portant [illegible] ses ailes. — Alors il sera précipité dans l'abyme [illegible]

TROISIÈME CHANT DE HELGI (4).

La première partie n'offre aucun intérêt poétique ; [illegible]

(1) Cette strophe est fort obscure; il nous semble que Haunir, Hænir, la lumière, signifie ici le feu ; qu'en acceptant le sacrifice du sang, la composition que lui devaient les Ases, il renonce à troubler désormais l'univers, et que les deux frères sont Vidar, qui a échappé à la destruction des Dieux, et Baldur, qui est revenu.

(2) *Apocal.*, c. XXI, v. 18, 26. On a cru voir dans cette strophe des idées chrétiennes qui prouvent évidemment son interpolation ; mais la récompense et la punition des âmes se trouvent dans Pindare, *Olymp.* II, v. 101-149, éd. de Heyne, et dans Euripide, *Hippol.*, v. 748 et suiv.

(3) J'ai préféré *hann*, la leçon de Resenius, à *hon*, que M. Finn Magnusen a adopté, en reconnaissant que l'abréviation des manuscrits autorisait également les deux leçons. Voyez l'*Apocal.*, c. XII, v. 9.

(4) Helga-qvida Hundingsbana II, le second chant de Helgi meurtrier de Hunding ; les héros indous portent très souvent le surnom de *ha*, meurtrier, précédé du nom de l'ennemi qu'ils ont vaincu. Ce poëme historique est un des plus vieux et des plus importants de l'Edda ; malheureusement c'est aussi un des plus corrompus, et nos idées sur la poésie populaire ne nous permettaient pas de hasarder aucune restitution. Nous avons traduit sur le texte de l'édition in-4, t. II, p. 86. Le nom de Helgi semble venir de l'islandais *Helgr*, sacré. L'Edda connaît trois héros de ce nom :

Helgi, fils de Hiorvath, Helgi Haddingiaskati et Helgi Hundingsbani. L'histoire de ce dernier, dont il est question ici, est racontée par Saxo Grammaticus, *Historia Danica*, l. II, p. 28–29, et par Suhm, *Kritisk Historie af Denmark*, t. II, p. 182–223. Le *Helga-qvida Hundingsbana I* rapporte ainsi les circonstances de sa naissance :

St. I. Un matin que les aigles battaient des ailes, et que les montagnes du ciel versaient leurs eaux sacrées sur la terre, Borghild mit au monde à Bralund Helgi au noble cœur.

St. V..... Epiant sa proie de la cime élevée d'un arbre, le corbeau a dit au corbeau : Je sais une nouvelle.

St. VI. Le fils de Sigmund se plaira sous la cuirasse; né de cette nuit, il fixe déjà la lumière; son regard est déjà animé de la fierté des guerriers; il travaillera pour les oiseaux de proie : réjouissons-nous.

On retrouve la langue des oiseaux dans le *Helga-qvida Haddingskiata I*, st. I, le *Brynhildar-qvida II*, st. XI, et dans le *Sigurþar-qvida Fafnisbana II*, 2me partie, st. XXXII–XXXVIII et XLI–XLIV; mais déjà le peuple ne la comprend plus; Sigurth doit sa science au sang de Fafnir qu'il a mis sur sa langue. Adamus Bremensis dit des Saxons païens, *Historia Ecclesiastica*, t. I, p. 6 : Avium *voces* et volatus interrogare *proprium* erat illius gentis; mais le *et volatus interrogare* prouve qu'il ne s'agissait que d'auspices. L'idée de la langue des oiseaux était probablement d'origine orientale; au moins la trouve-t-on dans le *Zendavesta*, t. III, p. 92, éd. de Kleuker, et dans le *Koran*, c. 27; voyez aussi d'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, p. 182, 442, et Schmidt, *Mährchensaal*, p. 288. Jamblichos, *Vita Pythagorica*, p. 126, raconte que Pythagore savait se faire entendre des animaux, et qu'un ours lui promit par serment de ne plus attaquer les hommes et les troupeaux; mais il n'en est plus question dans l'antiquité grecque et latine avant Apollonius de Tyanes. Il semble ainsi que les croyances populaires du moyen âge sur la langue des oiseaux y furent répandues par l'influence scandinave ou teutonique :

Et li oisiax a haute alaine,
Qui sor li pin haut li chanta
Un lais qui delitous chant a.
Li lais fu moult bon a entendre;
Exemples y pourroit-on prendre
Dont on vaurroit miex a la fin.

Lais de l'Oiselet.

Dius, dit li pere au damoisel,
Que dire ore cil oisiel ?
Li enfes respont : J'entenc bien.

Romans des sept Sages, v. 4100.

There is no foule that fleeth under heven
That she ne shal wel understond his steven.

Chaucer, *Squier's Tale.*

En vieil espagnol, présage, augure, se disait avuero, *Cid*, v. 2624; aves buenas o malas, *Id.*, v. 867. Plusieurs témoignages de cette croyance sont encore plus formels. Eo in tempore quo humanae copia eloquentiae cunctis inerat animantibus terrae; Aimoin I, 10; ap. Grimm, *Reinhart Fuchs*, p. 379. En ce temps que les bestes parloient; *Chroniques de saint Denis*, ap. D. Bouquet, t. III, p. 165; Et encore dient li pelerin qui par cette voie vont en Jérusalem, qui ils oient aucune fois les oiseaux du païs parler en telle manière, *Id.*, t. V, p. 272. Dans plusieurs provinces de France, la superstition populaire croit encore que les animaux parlent la nuit de Noël; *Mémoires de l'Académie Celtique*, t. IV, p. 93; Pluquet, *Contes populaires de l'Arrondissement de Bayeux*, p. 38. Jag hörde en fogel så sjunga, en fogel var här, och sade för mig det eller det; Ihre, *De Superstitione*, p. 51, ap. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 656; et on lit dans un sermon de saint Eligius, mort en 659, ap. Dachery, *Spicilegium*, t. V, p. 215 : Similiter et auguria vel sternutationes nolite observare, nec in itinere positi aliquas aviculas cantantes attendatis. On retrouve la même idée parmi les populations slaves, comme le prouvent les chansons populaires de la Bohême, le Chant des Hirondelles (Wenzig, *Slawische Volkslieder*, p. 39), et le Petit Oiseau menteur (Id., p. 40). Les Bulgares ont aussi une chanson où une jeune fille charge un oiseau de ses commissions pour son amant; Wenzig, *Slawische Volkslieder*, p. 239. Cette croyance est également fort répandue parmi les Grecs; Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, t. II, p. 324, 344, 392, etc.; on la trouve encore en Allemagne en 1624; Micraelius, *Pommer. Gesch.*, p. 159; voyez aussi Paul Warnefrid, l. VI, c. 55; Gal-

commence que lorsque Dagr (1), frère de Sigrun (2), vient lui annoncer que, pour venger la mort de leur père, il a tué d'un coup de lance son mari Helgi (3).

C'est à regret, ma sœur, que je t'apporte une douleur; la nécessité seule pouvait me contraindre à faire couler les larmes d'une femme. Ce matin, est tombé, dans le bois de Fiotur (4), le meilleur roi qui fût au monde, celui qui courbait le front de tous les guerriers.

— Puissent retomber sur ta tête les serments que tu avais prêtés à Helgi, par l'eau ou se reflète la foudre, et le rocher que blanchissent les vagues (5)!

frid de Monemuta, *Historia Britonum*, l. II, c. 9; Petrus Blessensis, *Epistola* LXV, etc.

(1) Dagr, le jour; son nom se retrouve dans notre Dagobert et le Dagitheus des Goths. Si nous donnons l'explication philologique des noms de la poésie populaire, c'est qu'ils sont ou deviennent presque toujours la personnification d'une idée.

(2) Sigrun, de *sig*, victoire, et *runar*, lettres, science; on appelait *sig-runar* des caractères magiques qui assuraient la victoire; Sigrun signifie ainsi qui donne la victoire. Peut-être dut-elle son nom à la circonstance mentionnée dans l'interpolation en prose qui suit la strophe XII de ce poëme: Helgi fut fatigué de tuer ses ennemis, et il s'assit sur la pierre de l'Aigle. Sigrun y accourut à travers les airs, et le serra dans ses bras en lui racontant les événements de la bataille, ainsi qu'il est raconté dans l'ancien Volsunga-qvida.

(3) Notre traduction commence à la strophe XXVIII; mais les strophes XXII-XXVII appartenaient certainement à un autre chant, probablement au Sinfiötla-qvida.

(4) Mot à mot, le bois des liens, peut-être, par une de ces figures si communes dans la vieille langue scandinave, le bois des embûches; il paraît que Helgi y fut tué par surprise, *avec la lance d'Odin*.

(5) Ce serment par les éléments semble emprunté à l'Orient; on lit dans le *Manava-Dharma-Sastra*, l. VIII, st. 86: Les Divinités gardiennes du ciel, *de la terre*, *des eaux*, du cœur humain, de la lune, du soleil, *du feu*, des enfers, *des vents*, de la nuit, des deux crépuscules et de la justice, connaissent les actions de tous les êtres animés (Trad. de M. Loiseleur Deslongchamps). Dans l'Iliade, l. III, v. 277, on jure aussi par les éléments:

Ἠ'λιος θ', ὃς παντ' ἐφορας και παντ' ἐπακουεις,
και Ποταμοι και Γαια, και οἱ ὑπενερτε καμοντας
ἀνθρωπους τινυσθον, ὁτις κα ἐπιορκον ὀμοσση,
ὑμεις μαρτυροι ἐστε, φυλασσετε δ' ὁρκια πιστα.

Une autre formule de serment, qui se trouve dans le *Völundar-qvida*, st. XXXI, se rattache aussi probablement à des traditions orientales; c'est Völund qui parle à Niduth, roi des Alfes (sans doute des Finlandais), et par conséquent un guerrier: Prête-moi auparavant un serment solennel par la proue de ton navire et le rebord de ton bouclier, par les jambes de ton cheval et le tranchant de ton épée. Le *Manava-Dharma-Sastra*, l. VIII, st. 113, fixe la forme du serment légal en ces termes: Que le juge fasse jurer un Brahmane (homme de la caste sacerdotale) par sa véracité; un Kchatrya (homme de la caste royale et guerrière) par ses chevaux, ses éléphants ou ses armes; un Vaisya (homme

Puisse ton vaisseau dévier de sa route quand le vent que tu désireras soufflera sur sa poupe ! Puisse ton cheval rester immobile quand, pour éviter la poursuite de tes ennemis, tu exciteras sa course ! Puisse l'épée que tu brandiras rebondir toujours émoussée, à moins qu'elle ne retentisse sur ton crâne !

La mort de Helgi ne sera assez vengée que lorsque, ne connaissant plus ni fortune ni plaisir, tu erreras dans les forêts sous la forme d'un loup (1), lorsque tu n'apaiserais ta faim qu'avec des lambeaux de cadavres.

de la caste agricole et commerçante) par ses vaches, ses grains et son or; un Soudra (homme de la caste servile) par tous les crimes. Le rapport qui se trouve dans les langues teutoniques entre le mot d'épée et de serment doit tenir à cet usage; en islandais *sverd* et *svar*, anglo-saxon *sweord* et *að-sweord*, etc.; voyez Dachery, *Spicilegium*, t. I, p. 383. Probablement ces idées ont influé sur la forme des serments du *Canterbury Tales*; le Maistir Outlawe jure par *the gode rode*, le Sompnour par *Goddis armis two*, et l'hôte par *cockis bonis*.

(1) Nous ne voudrions pas assurer que la croyance aux métamorphoses des hommes en loup soit venue de la Scandinavie : on la trouve déjà chez les Grecs (Hérodote, IV, 105; Esope, 425, etc.), et chez les Romains (Virgile, *Ecl. VIII*, v. 97; Pétrone, *Sat.* 62; Pline, *Hist. nat.*, l. VIII, c. 34. Voyez aussi Pomponius Mela, l. II, c. 1, et l. III, c. 6, etc.). Mais peut-être ne serait-il pas impossible de donner une grande vraisemblance à cette opinion. D'abord, elle y était fort répandue, *Helga-qvida* II, st. XXII-XXVII; *Volsungasaga*, c. 12; *Fornaldar Sögur*, t. I, p. 130, 131, et l'histoire de Biorno, dans Torfaeus, *Historia Hrolfi Krokae*, et la croyance que les sorcières se changeaient en animaux peut s'y rattacher; voyez le *Völundar-qvida; Danske Viser*, t. I, p. 184; Sommerfelt, *Saltdalens præstegield*, p. 84; The witch Cake, ap. Cromek, *Remains of Nithsdale song*, p. 283; Grimm, *Deutsche Sagen*, n. LXXV; *Deutsche Mythologie*, p. 623, etc. La superstition classique semble accorder à ces métamorphoses un caractère volontaire, au moins dans le principe, et il n'en est plus ainsi dans le moyen âge. (On trouve encore dans le traité *De Monstris et Belluis*, dont le manuscrit est du 10e siècle : Quas ferunt in omnium bestiarum formas se vertere posse; ap. Berger de Xivrey, *Traditions Tératologiques*, p. 292.) Cette différence, déjà si essentielle, reçoit une nouvelle force de la philologie et de l'histoire. En islandais, *vargr* et *ulfr* signifient loup, et l'expression danoise du loup-garou est *varulv*, gothique *vairavulfs*, et allemand *werwolf*. On lit dans le *Romans de Garin* : Leu warou, sanglante beste; et le mot *varou* s'est conservé dans le patois normand pour désigner un homme de mœurs farouches et d'habitudes vagabondes. Le *vargr* islandais a de grands rapports avec le nom du Diable en polonais, *wrog* (par métathèse), et en slovinien, *vrag*; les Anglo-Saxons l'appelaient quelquefois *wodfreca werewulf*; Schmid, *Leges Canuti*, t. I, p. 148; et le nom de *Beowulf*, le vainqueur de Grendel (un mauvais génie d'une nature supérieure à l'humanité), signifie le vainqueur du loup. Dans *les Loups ravissans* ou *Doctrinal moral*, de Robert Gobin (vers 1520), le Diable est un archi-loup; et on lit dans la *Vie de saint Hildefons*, par Gauthier de Coinsi; Ms. de Bruxelles, n° 636, ap. Mone, *Reinardus Vulpes*, p. 307 :

Cil lou desve, cil lou garol,
Ce sunt deable, que saul
Ne puent estre de nos mordre.

On sait que le V ou W des langues teutoniques s'est fort souvent changé en G,

— Ta fureur est insensée, ma sœur, quand tu voues ma tête à d'affreuses destinées : Odin seul est responsable de tous nos malheurs; c'est lui qui a semé la discorde dans notre famille (1).

Ton frère t'offre de brillants anneaux et toutes les terres de Vandil (2) et de Vigdal (3); pour racheter la douleur qu'il

et Marie de France dit, *Lais du Bisclaveret*, v. 3 :

Bisclaveret ad nun en Bretan
Garwall l'apelent li Norman.

On semble ainsi autorisé à dériver les noms de la Gargouille de Rouen et du Graouilly de Metz (deux dragons qui, comme nous l'avons déjà vu, représentaient le Diable pendant le moyen âge), de *varg* ou *garg*, et à ne voir dans les loups-garous que des possédés du démon, qui couraient comme des loups. L'histoire peut même donner l'explication de cette superstition : *vargr* signifie également proscrit; et on lit dans Pluquet, *Contes populaires*, p. 15, que les anciennes lois normandes disaient, en parlant de la punition de certains crimes, que le coupable soit loup, wargus esto, c'est-à-dire qu'il soit proscrit. En Angleterre, où les Scandinaves avaient introduit leurs lois et leurs mœurs, on disait également d'un proscrit (utlagh, outlaw) qu'il portait une tête de loup; Palgrave, *Rise and progress of the English commonwealth*, t. I, p. 210, et t. II, p. 142. Le loup-garou était un sujet fort commun dans la poésie française du moyen âge; nous avons encore les lais de Mélion et du Bisclaveret; et la vieille romance anglaise *Willyam and the Werwolf*, ap. Hartshorne, *Ancient metrical Tales*, p. 256, est traduite du français :

For he of frenche this fayre tale ferst dede translate,
In ese of Englysch men in englysch speche.

Cette croyance était expressément condamnée par l'Église pendant le moyen âge : Credidisti quod quidam credere solent ut... homo... in lupum transformari possit, quod vulgaris stultitia *werwolf* vocat? ap. Burchard (mort en 1024), cité par Grimm, *Deutsche Mythologie*, app., p. XXXIII.

Jadis le poet-hum oir
Et souvent suleit avenir,
Humes plusurs Garwall devindrent
E es boscages meisun tindrent.

Lais du Bisclaveret, v. 5.

Gervasius Tilleberiensis dit, dans son *Otia Imperialia* : Vidimus frequenter in Anglia per lunationes homines in lupos mutari, quod hominum genus *Gerulfos* Galli vocant. Voyez aussi Brœuner, *Curiositates*, p. 252; Remigius, *Dæmonologia*, p. 263; Pucerus, *De Divinatione*, p. 170, etc.

(1) Ce passage est fort remarquable, et l'on retrouve cette idée exprimée deux fois d'une autre manière dans le même poëme :

þo qveþ ec noeqvo
Nornir valda.

St. XIX, v. 3.

Var þat þer scapaþ.

St. XX, v. 6.

Agamemnon s'excuse également sur la nécessité :

ἐγω δ'οὐκ αἰτιος εἰμι,
ἀλλα Ζευς και Μοιρα και ἠεροφοιτις,
Ἐρινυς,
οἵτε μοι εἰν ἀγορη φρεσιν ἔμβαλον
ἄγριον ἄτην,
ἠματι τω, ὅτ' Ἀχιλλῆος γερας αὐτος
ἀπηύρων.
Ἀλλὰ τι κεν ῥεξαιμι, θεος δια παντα
τελευτᾳ.

Ἰλιας, l. XIX, v. 86.

(2) Sans doute Vendryssel dans le Jutland.

(3) Domaine situé, suivant l'*Edda*, t. II, p. 107, note 48, dans l'île voisine, Thioda, aujourd'hui Thya; il y a cependant encore maintenant un Viborg en Jutland, suivant M. van der Hagen,

t'a faite, il t'abandonne la moitié de sa fortune; tu en jouiras en paix avec tes enfants, comme de tes autres richesses (1).

— Jamais le soir ni le matin ne me reverront sur le mont Seva (2) assez heureuse pour me réjouir de la vie, à moins que l'étoile royale ne rallume encore ses rayons sur le peuple; à moins que le belliqueux coursier, accoutumé au frein d'or, n'ait rebondi sous son maître, et que je n'aie reçu mon bien-aimé dans mes bras.

Helgi avait frappé d'épouvante ses ennemis et leurs alliés; ils fuyaient tous devant lui, comme ces chèvres qui, dans le vertige de la peur, se précipitent de la cime des monts quand un loup les poursuit.

Helgi domina les autres héros, comme le frêne au magnifique feuillage domine la ronce; comme le jeune daim, rafraîchi par la rosée des montagnes, s'élève au dessus des bêtes fauves de la vallée (3).

On éleva ensuite un tombeau à Helgi; mais lorsqu'il vint

Volsungasaga, note, p. 168. Peut-être est-ce la vallée de Vig, Mole dont on retrouve ailleurs le nom; wig-weorðunga, *Beowulf*, v. 350; Viborg, *Vita S. Canuti*, c. 23, etc.

(1) On était obligé de venger la mort de ses plus proches parents avec du sang; *Niala*, c. 42; *Viga Glumssaga*, c. 8; *Vatnsdœlasaga* c. 24; la loi faisait même de la négligence à remplir ce devoir un motif de déshérence. Aussi était-ce une grande preuve de courage que de se refuser à composer avec les parents du mort. Dans Müller, *Sagabibliothek*, t. I, p. 40, Vigastyr se vante de n'avoir jamais payé de composition, et il nous semble avoir lu qu'il avait tué jusqu'à trente-trois personnes; toujours est-il qu'il devait être fort renommé pour ses meurtres, puisqu'on avait changé son nom d'Arngrim en celui de guerre à mort (vig, meurtre, et styr, guerre). La composition sembla plus tard, comme ici, une espèce de justice ou de consolation à laquelle on ne croyait pas devoir se refuser: ainsi, dans la ballade danoise *Grunhilds Hevn*, p. Ire, st. 12, le poëte dit de Haagen, qui venait de tuer le batelier:

Han strøg Guldringen af sin Arm;
  Han gav den Færgemands Viv:
Det skal Du have til Vennegave
  For Færgemands Liv.

Danske Viser fra Middelalderen, t. I, p. 111.

Il est difficile de ne pas croire à l'origine scandinave de cette coutume; le même mot *gildi* signifie en islandais *talion* et *composition*; c'était le rachat de la peine du talion, que l'on avait encourue.

(2) Montagne de la Gothie suédoise; aujourd'hui Säwe, Seve. On trouve dans Pline le mont Sevo.

(3) Ces strophes nous semblent, ainsi qu'aux éditeurs de l'Edda, t. II, p. 107, n. 51, appartenir à un autre chant; nous avons laissé de côté les deux derniers vers, qui sont évidemment une addition, et que nous ne croyons susceptibles d'aucun sens.

dans le Valhalla, Odin lui offrit de partager l'empire avec lui (1). Helgi chanta (2).

Avant d'aller dormir, Hunding (3), il te faut préparer un bain de pied à tous les habitants de la terre; il te faut allumer du feu, attacher les chiens, visiter les chevaux, et donner leur breuvage aux cochons.

Un soir que l'esclave de Sigrun passait auprès du tombeau de Helgi, elle le vit venir à cheval avec une foule de guerriers (4).

Est-ce une illusion qui abuse mes regards, ou sommes-

(1) C'est probablement à cette circonstance, ou à la croyance à sa régénération, dont l'interpolateur parle plus bas, que Helgi doit son nom de saint ou sacré.

(2) Dans les premiers temps d'une littérature, les chantres expriment naïvement ce qu'ils sentent, ils entrent brusquement en matière, et le peuple les comprend parce qu'il partage leurs sentiments et leurs pensées; mais lorsque la popularité d'un sujet s'est affaiblie, ou que le poëte, devenu artiste, veut avoir de l'imagination individuelle, il y a un temps où la théorie de la composition n'est pas assez avancée pour qu'il ne soit pas obligé de préparer son auditoire par des explications préliminaires. Cette remarque ne s'applique pas directement aux interpolations de l'Edda; elles sont évidemment postérieures aux vers et n'ont eu pour but que de suppléer à des lacunes et à des connaissances que le temps avait effacées. Nous avons seulement voulu montrer par l'exemple de toutes les poésies *semi-populaires* que le besoin d'être compris obligeait les poëtes ou les rhapsodes de recourir à des explications étrangères à leurs chants. Les sirventes de Bertrand de Born sont précédées d'un *razo* en prose qui en explique le sujet. Pendant le moyen âge c'était aussi l'usage des poëtes danois et norvégiens d'ajouter à leurs chants une introduction en prose. Encore maintenant dans les montagnes de l'Écosse, en Irlande, dans l'île de Man et le pays de Galles, on fait précéder les ballades de l'annonce du sujet; puis à la fin on le reprend en sous-œuvre, et on le raconte de nouveau dans toutes ses circonstances; *Northern Illustrations*, p. 239. Lorsque les idées esthétiques sont plus développées, ces explications sont fondues dans le poëme. Souvent dans les ballades danoises et dans le *Nibelunge Not* on voit d'abord annoncer en quelques vers ce qu'on va lire en détail. Le prologue, l'épilogue et les nombreuses explications qui nous impatientent si souvent dans la comédie latine n'ont pas d'autre motif; il n'y a rien de pareil dans le drame populaire de Sophocle et d'Aristophane.

(3) Helgi l'avait tué; *Helga Hundingsbana I*, st. X; *Helga Hundingsbana II*, st. IX. Quoscunque in hac vita caederent, eorum in altera servitio esse potituros; Bonfinius, *Rerum Ungaricarum Decades* I, l. 10.

(4) Peut-être est-ce à cette tradition scandinave que sont dues les croyances populaires sur le Chasseur sauvage, si répandues dans toute l'Europe; J. Camerarius, *Horae Subsec.*: Imo visa sunt phantasmata et in terra et in nubibus integras venationes... instituere, p. 390. Guilielmus Alvernus, *De substantiis apparentibus in similitudine equitantium et bellatorum*, p. 1065. On lit aussi dans l'*Albania* :

There oft is heard, at midnight or at noon,
Beginning faint, but rising still more loud,
And louder, voice of hunters, and of hounds,
And horns hoarse-winded, blowing far and keen.

On trouve des détails circonstanciés sur

nous à la fin du monde? Les morts montent à cheval; pour presser ainsi vos coursiers de l'éperon, est-il accordé aux héros de revenir dans leurs demeures (1)?

Helgi chanta.

Ce n'est point une illusion qui abuse tes regards; tu nous vois réellement, et cependant ce n'est pas la fin du monde; quoique nous pressions nos coursiers de l'éperon, il n'a pas été accordé aux héros de revenir dans leurs demeures (2).

L'esclave s'en retourna, et dit à Sigrun :

cette superstition ap. von Dobenek, *Des deutschen Mittelalters Volksglauben*, t. I, p. 62; MM. Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, nº 308; von Boczko, *Legenden und Volkssagen*, t. II, p. 161; *Mémoires de la Société des Antiquaires*, t. VIII, p. 458; *Journal des Savants*, 1832, p. 496. M. J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 95–97 et 515–517, pense que le Chasseur sauvage (Wutendes Heer) se rattache à Odin (Wuotan); d'assez nombreuses analogies reçoivent une nouvelle force d'une forme de conjuration qui se trouve dans un poëme inédit de Rüdiger von Munir : Bî Wuotunges her.

(1) Rien ne témoigne dans les Homérides de la croyance à l'immortalité de l'âme; on peut seulement l'induire de la tristesse qu'ils leur donnent dans les enfers; voyez Halbkart, *De Psychologia Homeri*, p. 91–98, et Voss, *Antisymbolik*, p. 226. On lit dans un fragment d'Euripide, qui nous a été conservé par Plutarque, *De Consolatione ad Apollonium :* Laissez la terre recouvrir les morts; quelle que soit son origine, c'est là que toute chose vient aboutir, l'esprit retourne au ciel et le corps à la terre. Mais c'était une opinion philosophique qui ne passa que beaucoup plus tard dans les convictions populaires, tandis qu'elle était déjà fort répandue parmi les anciens habitants de la Scandinavie; Strabo, l. IV; Pomponius Mela, l. III, c. 2; Ammianus Marcellinus, l. XV, c. 9, etc. Peut-être même l'avaient-ils apportée d'Orient; on lit dans le *Bhagavad-Gita :* L'épée ne coupe pas l'âme, la flamme ne la résout pas en cendre, les eaux ne la font point tomber en pourriture, le vent ne la disperse point dans les airs; et dans le *Bundchesch*, p. 92 : L'âme, formée par le ciel, anime le corps humain; quand l'homme est mort, le corps retombe en poussière, et l'âme retourne là d'où viennent toutes les bonnes pensées, toutes les nobles actions et les nobles paroles.

(2) Dès qu'on eut admis que la mort ne détruisait pas tout l'homme, on dut, par une conséquence inévitable, croire à la possibilité et bientôt à l'existence des revenants; Samuel, I, 28; Eustathius, Παρεκβολαι, Ὀδυσσ. l. XI, passim, et p. 335, 408; Plutarque, *De Sera Numinis Vindicta*, p. 555 et 560; Thucydides nous apprend, l. I, p. 47, qu'il y avait dans la Thesprotie un oracle des morts (Νεκρυομαντειων) que l'on consultait (voyez aussi Strabo, l. VII, p. 324), et Phlegon de Tralles a inséré plusieurs histoires de revenants dans son Περι θαυμασιων; c'est même là (dans l'histoire de Philinnion) que Göthe a pris le sujet de son *Braut von Korynth*. Nous n'attribuons donc pas aux Scandinaves nos croyances aux revenants; elles sortent trop naturellement d'idées répandues dans l'Humanité tout entière, pour leur supposer une origine extérieure, résultant de développements particuliers à un peuple; mais on n'en doit pas moins reconnaître que nulle part les revenants n'ont été aussi communs ni aussi terribles qu'en Scandinavie (voyez, entre autres, l'*Eyrbyggiasaga*, la *Hervararsaga*, le *Gretla*, ap. Müller, *Sagabibliothek*, t. I, p. 251; le *Hördes ok Holmveriernessaga*, ap. Müller, *Id.*, p. 273), et qu'il est impossible que l'idée qu'on s'y en faisait soit restée sans influence sur les imaginations crédules et impressionnables du moyen âge.

Quitte, Sigrun, quitte le mont Seva, si tu veux rencontrer le chef du peuple; le tombeau est ouvert, Helgi arrive; les traces du meurtre saignent encore, le prince te prie d'aller étancher le sang qui coule de ses blessures.

Sigrun s'en alla au tombeau de Helgi, et elle chantait :

Voilà que mon cœur est aussi joyeux de notre rencontre que l'insatiable vautour d'Odin, quand il sait que sa proie fume encore sur le champ de bataille, ou que, trempé de la rosée du matin, il voit poindre la lumière du jour.

J'aimerais mieux n'embrasser qu'un cadavre que de te voir toucher à son sang et déboucler sa cuirasse (1). — La sueur de l'agonie a roidi tes cheveux, Helgi; le meurtre t'a couvert tout entier de la rosée des batailles; les mains du gendre de Haugni sont humides et froides. Comment pourrais-je, ô Roi, apporter quelque soulagement à tes maux?

— Du sommet du Seva, toi seule es cause, Sigrun, de la souffrance qui s'est répandue sur Helgi (2); lorsque, couverte d'or et plus resplendissante qu'un soleil sans nuage, tu exhales de cruels regrets avant de t'abandonner au sommeil, chacune de tes larmes tombe sur ma poitrine comme une goutte de sang glacé, et pénètre à travers, gonflée de douleur.

Quoique nous ayons perdu la fortune et la vie, nous n'en

(1) On a cru par obéissance à la lettre devoir rapporter ce passage à l'esclave de Sigrun; si l'on n'eût consulté que la vraisemblance du sens, on aurait traduit : Je veux reposer dans tes bras avant que tu ne te depouilles de ta cuirasse souillée de sang. Au reste, ainsi que l'a remarqué Mone, *Teutsche Heldensage*, p. 110, cette strophe est fort corrompue; les quatre derniers vers appartenaient primitivement à une autre strophe.

(2) On retrouve dans une foule de traditions du moyen âge la croyance que des regrets trop vifs étaient une cause de souffrance pour les morts : ainsi, par exemple, dans la ballade suédoise, Sorgens Magt, *Svenska Folk Visor af Geijer och Afzelius*, t. I, p. 29 :

St. XIV. Chaque larme qui tombe de tes yeux mouille mon linceul de sang.
St. XV. Chaque joie que goûte ton cœur sur la terre remplit ma tombe de roses.

J'ai laissé les deux vers de refrain

Hvem bryter löfvem af liljeträd?
I fröjden eder alla dagar.

qui ne s'entremêlent dans chaque strophe que pour la musique; ils sont complétement étrangers au sens. La même idée se retrouve, avec des expressions entièrement semblables, dans une ballade danoise, Aage og Else, st. XI et XII, *Danske Viser fra Middelalderen*, éd. de Nyerup, t. I, p. 212. Voyez aussi une tradition allemande rapportée par MM. Grimm, *Kinder-und Hausmärchen*, t. II, p. 118.

buvons pas moins du vin précieux dans le Valhalla (1); que personne ne chante l'hymne de deuil en voyant les blessures qui m'ont ouvert la poitrine; il y a des femmes qui s'enferment dans les tombeaux; pour être morts, les héros ne sont pas privés des beautés de la terre.

Sigrun dressa un lit dans le tombeau.

Helgi, je t'ai préparé une couche que le descendant des Ylfingues (2) ne trouvera point dure; viens, ô mon prince, je désire aussi ardemment reposer dans tes bras que si la mort ne les eût pas glacés.

— Jamais, fille de Haugni, tu ne rediras, le soir ou le matin, sur le mont Seva, qu'il faut désespérer de l'avenir. Voilà que, couchée dans un tombeau, tu reposes en paix auprès d'un mort, et cependant la fille des Rois est encore au nombre des vivants.

L'aurore rougit la route, il est temps de partir; il me faudra presser mon pâle coursier sur le sentier vaporeux; je dois quitter l'Occident et traverser le pont céleste (3) avant que le chant du coq (4)

(1) Ce passage prouve qu'Odin avait réellement partagé avec Helgi l'empire et toutes ses prérogatives : car, d'après le *Snorra-Edda*, le vin était exclusivement réservé à Odin.

(2) On lit dans l'introduction en prose de ce chant : Le roi Sigmund et ses descendants furent appelés Vaulsungues et Ylfingues; le premier nom s'explique très aisément; le père de Sigmund s'appelait Vaulsung. Les éditeurs de l'Edda ignoraient l'origine du second; t. I, p. 321, note 40. Nous croyons qu'il vient d'*ulfr*, loup, et que ce nom leur avait été donné parce que deux des chefs de la famille, Sigmund et Sinfiautli, avaient été changés en loups; *Volsungasaga*, c. XII.

(3) Dans la mythologie scandinave, l'arc-en-ciel était la voie de communication du ciel à la terre; le poëte l'appelle pont à cause de sa forme arrondie.

(4) L'idée que le chant du coq fait évanouir les fantômes s'est conservée en Normandie et se trouve dans une foule de vieilles ballades. On lit dans Aage og Else, st. XIII et XIV :

Nu galer Hanen den røde,
Og maa jeg da afsted;
Til Jorden skulle alle de Døde,
Thi maa jeg følge med.

Nu galer Hanen den sorte,
Til Graven maa jeg ned;
Nu aabnes Himmeriges Porte
Jeg maa jeg da flux afsted.

Danske Viser fra Middelalderen, éd. de Nyerup, t. I, p. 212.

Then up and crew the red red cock,
And up then crew the gray :
Tis time, tis time, my dear Margret,
That I were gane away.

Sweet William's Ghost, v. 53-57, ap. Percy, *Reliques of ancient english Poetry*, t. III, p. 175.

Der Hahn der thät schon krähen;
Er singt uns an der Tag :
Nicht lang mehr bleiben mag.

Des Knaben Wunderhorn, t. II, p. 19.

ne rappelle les héros aux combats (1).

Helgi et les guerriers à cheval continuèrent leur route, et elles retournèrent à leur demeure. Un autre soir, Sigrun envoya son esclave veiller dans le tombeau; lorsque la nuit fut arrivée, elle y alla elle-même, et l'esclave chanta :

Le fils de Sigmund (2) serait déjà venu du palais d'Odin, s'il avait voulu venir; je crois qu'il ne reste plus aucune raison de l'attendre; les aigles reposent déjà sur les branches d'arbres, et tous les hommes voyagent dans l'empire des songes.

Ne sois pas assez imprudente, ô royale guerrière, pour errer ainsi solitaire autour de la demeure des morts; les esprits malfaisants qui en sortent ont plus de puissance pendant la nuit qu'à la clarté du jour (3).

Sigrun mourut bientôt de douleur et d'amour. On croyait dans les temps reculés à la régénération des hommes (4);

et l'on citerait beaucoup d'autres exemples : Meinert, *Volsklieder in der Mundart des Kuhländchens*, t. I, p. 14; *Danske Viser fra Middelalderen*, t. I, p. 205; *Svenska Folk-Visor*, t. III, p. 53; etc.

(1) Chaque jour les Einheriar (nom des élus dans la religion scandinave) recommencent des combats à outrance dans l'arène d'Odin; chacun se choisit son ennemi, et, le combat fini, ils retournent tous à cheval au palais boire de la bière avec les Dieux et se nourrir de la chair du sanglier Sæhrimnir; ils s'asseoient le cœur rempli de pensées d'amitié; *Vafþrudnis-mal*, st. XLI; on retrouve les mêmes détails dans le *Snorra-Edda*, fable XXXV. Cette croyance singulière ne resta pas sans influence sur les superstitions populaires; on supposa que des guerriers se relevaient, quoique morts, pour recommencer le combat; *Snorra-Edda*, éd. de Kask, p. 163; Saxo Grammaticus, l. V, p. 90, éd. de Stephanius; *Olaf Tryggvasonarsaga*, éd. de Skalholt, t. II, p. 49; et le vieux poëme allemand de Kutrun.

(2) Sigmund, don de la victoire; c'était un des noms d'Odin, et il est assez remarquable que les Celtes appelaient le Dieu de la guerre Sigemon. Le *Vilkinasaga*, c. 131, fait régner Sigmund dans le Jarlungaland; le *Nibelunge Not*, st. XX, dans le Niderland; et l'appendice du *Heldenbuch*, dans le Nybelunge. La poésie des différents peuples a, comme toujours, localisé les traditions, et rapporté les mêmes événements à des personnages différents.

(3) On retrouve la même idée plus développée, *Helga-qvida I*, st. XXIX et XXX. Cette superstition s'est conservée en Normandie; l'obscurité rend la peur plus forte, et l'on juge la cause par l'effet. Cette superstition était assez générale pour avoir été condamnée d'une manière expresse par les conciles du moyen âge. Credidisti quod quidam credere solent..., quod ante galli cantum egredi non liceat et periculosum sit, eo quod immundi spiritus ante gallicinium plus ad nocendum potestatis habeant; Burchard ap. Grimm, *Deut. Myth.*, app., p. XXXVIII. Cela nous explique l'effet que l'on attachait au chant du coq, dont nous avons parlé dans une note précédente.

(4) Ce passage n'est pas le seul où il soit parlé de la régénération des héros;

dès lors cette superstition était reçue. Le bruit courut que Helgi et Sigrun avaient été régénérés; lui s'appelait Helgi Haddingiaskathi, et elle Kara, fille de Haffdan, ainsi que le rapporte le poëme de Karo, et ce fut encore une Valkyrie (1).

Edda, t. II, p. 52; *Hervararsaga*, c. VII; *Hromunds Greipianasaga*, c. 6 et 7, ap. Biörner; voyez aussi les notes de Velerius au *Hervararsaga*, p. 96; et van der Hagen, *Eddalieder von der Nibelungen*, p. XXX. On y croyait aussi dans les Gaules :

Vobis auctoribus umbrae
Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi
Pallida regna petunt: regit idem spiritus artus
Orbe alio; longae, canitis si cognita, vitae
Mors media est.

Lucanus, *Pharsalia*, l. I, v. 454.

Θανατου καταφρονηται δι᾽ ἐλπιδα ἀναβιωσεως; Appien d'Alexandrie ap. D. Bouquet, t. I, p. 46, et Diodore de Sicile, l. V, p. 306. Il est probable que les Bretons-Anglais avaient la même croyance, car on lit dans Guilielmus Neubrigensis, *Rerum anglicarum libri V*, l. III, c. 7, qu'ils exigèrent que Henri II nommât son petit-fils *Arthur*, et non *Henri*, parce qu'il pourrait bien être le prince de ce nom qu'ils attendaient.

(1) Les Valkyries furent d'abord probablement les messagères des Dieux, et comme la religion d'un peuple aussi belliqueux que les Scandinaves devait s'occuper presque exclusivement de la guerre, on ne les voyait paraître que sur les champs de bataille; ce fait et la préoccupation générale des esprits en firent bientôt des nymphes guerrières. Par une conséquence facile, les amazones furent appelées des Valkyries, et quoique le nom ne leur en fut d'abord donné que dans un sens figuré, on ne tarda pas à les investir de tous leurs attributs, d'une force, d'une prescience supérieures à l'Humanité (alvitr *Helga-qvida III*, st. XIX), et de la puissance de traverser les airs : Hon var Valkyria oc reiþ lopt oc laug; c'était une Valkyrie, et elle traversait les airs et les mers; *Edda*, t. II, p. 90 et passim. On crut ainsi que les magiciennes pouvaient traverser les airs; *Hava-mal*, st. CLVIII; Suhm, *Om Odin*, p. 376. Sous la figure d'un sorcier tu (Odin) volais sur la tête des hommes; *Ægis-Drecka*, st. XXIV. De là vient sans doute cette croyance si répandue pendant le moyen âge, qu'un concile de Rouen défendit en termes exprès de voyager à travers les airs; Burchard, *Conc. Rothom.*, l. I, c. 94, § 44. Nos sorcières semblent, sous ce rapport, d'origine scandinave; peut-être aussi le bouc noir qui joue un si grand rôle dans leurs fêtes est-il le bouc de Thor. L'interpolation en prose qui suit la strophe XXX du *Helgaqvida I* est fort remarquable sous ce rapport : Ce soir-là, on se lia solennellement par des vœux imprécatoires; le bouc sacré fut amené, tous posèrent la main sur sa tête et jurèrent solennellement par la coupe de Bragi. On trouve d'autres détails dans le *Hervararsaga*, c. XIV; mais le traducteur n'a pas entendu *sonar-gaultr*. Nous devons cependant reconnaître que, dans le Δραματικον de Jamblichos, ap. Photius, *Bibliotheca*, on trouve déjà un démon représenté sous la figure d'un bouc τραγου τι φασμα. La croyance populaire est plus logique qu'on ne le suppose : elle attribuait la force supérieure des Valkyries à leur plus noble nature; quand elles partageaient les faiblesses de l'Humanité, elles redevenaient des femmes ordinaires; ainsi la Brunhild du *Nibelunge Not* perd sa force avec sa virginité; et quoique le récit ne soit pas fort clair, il semble que cela arriva aussi à Cyne Dryda, femme d'Offa; *Beowulf*, v. 3887 et suivants.

TROISIÈME POËME DE SIGURTH (1).

Il arriva un jour qu'après s'être acquis un nom par ses exploits, Sigurth (2), jeune homme de la famille des Volsung,

(1) Sigurþar-qvida Fafnisbana III ; ap. Grimm, Qvida Sigurþar ; ap. Rask, Brynhildar-qvida II. Les beautés poétiques de ce chant ne nous semblent pas fort remarquables ; nous ne l'avons traduit qu'à cause de ses rapports avec le *Nibelunge Not*, et de la liaison qu'il établit entre la poésie scandinave et la poésie allemande. Si nous en jugeons par sa forme, beaucoup plus épique que celle de la plupart des poëmes de l'Edda, il doit remonter à une haute antiquité; mais il est impossible de n'y pas reconnaître la trace de remaniments bien postérieurs ; il y a des expressions empruntées de l'allemand (*Obilgiarn*, st. XX, v. 2 et 8); d'autres indiquent déjà une civilisation avancée (*Konungdom*, st. XIV, v. 5), ou les recherches du bel esprit et de l'art des scaldes (*mal-fan*, st. IV, v. 3; *Isa ok jökla*, st. VIII, v. 3 ; *Rinarmalmi*, st. XVI, v. 4 ; *Kyn-Birt*, st. XX, v. 11 ; etc.). Peu de héros ont inspiré autant de chants que Sigurth; peut-être n'est il pas une seule nation d'origine teutonique où il ne soit devenu populaire ; nous n'en excepterons que l'Angleterre, où son histoire n'était pas même inconnue, comme on le voit par le chant de Hrodgar dans le *Beowulf*, c. XIII. Le poëme allemand (*Hürnen Seyfried*) est du 13ᵉ siècle, et un moine disait encore, à la fin du 16ᵉ:

Ut quendam perhibet Seyfridum Martia tellus
Vangionum, cui sunt cornea membra viro.

Mone, *Teutsche Heldensage*, p. 288.

Sigurth est resté populaire en Danemark pendant tout le moyen âge (voyez Sivard Snarensvends Endeligt ; *Danske Viser fra Middelalderen*, t. I, p. 96), et le peuple de l'île Feroe le chante encore de nos jours ; *Faeroiske Qvader om Sigurd Fofnersbane og hans Aet*, 1822. Il paraît même qu'il aurait été aussi populaire en France, car Görres cite, *Teutschen Volksbücher*, p. 93 : *Ein wunderschöne Historie von dem gehörnten Siegfried.... aus dem Französischen ins Teutsche übersetzt*, *und von neuem wieder aufgelegt ;* peut-être cependant n'est-ce là qu'un de ces mensonges littéraires devenus depuis si communs; au moins ne connaissons-nous pas l'original. La poésie ne devient populaire que lorsqu'elle exprime des idées générales, et raconte des événements présents à toutes les imaginations; elle a nécessairement une signification philosophique et une base historique; mais l'incertitude de son âge, souvent même de sa patrie, ne permet pas de dégager l'idée première de tous les accessoires que groupent autour les remaniments successifs; on ignore jusqu'à son principe, et l'on est exposé, sans que rien avertisse de son erreur, à expliquer l'histoire par le mythe et le mythe par l'histoire. Nous nous sommes donc abstenu d'explications trop conjecturales pour nous satisfaire ; seulement, comme il est impossible que la poésie populaire ne s'approprie pas insensiblement les faits qui modifient la vie des peuples, nous avons cru devoir citer quelques ouvrages qui ont indiqué de nombreux rapprochements, quoique peut-être avec plus d'érudition que de critique; Mone, *Quellen und Forschungen*, t. I, p. 3-108; Rückert, *Untersuchungen über den Ursprung der Nibelungensage;* Müller, *Sagabibliothek*, t. II, p. 52-430; et surtout Göttling, *Ueber das Geschichtliche im Niebelungenlied*. M. J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 707, croit même retrouver dans l'histoire de Sigurth les traditions grecques d'Hercule, de Persée et de Jason.

(2) Sigurth de *sigr*, victoire; *le Nibelunge Not* l'appelle Sifrit, *le Heldenbuch* Seyfrit, et d'autres poëmes Seyfried et Sigfrid. Il doit son surnom de Fafnisbani à sa victoire sur le dragon Faf-

s'en vint à la cour de Giuki (1); il reçut la foi de deux

nir, qui gardait un trésor considérable. Des traditions répandues dans l'antiquité grecque (entre autres celle de la Toison d'or) ne nous permettent pas d'attribuer exclusivement aux idées scandinaves la croyance si commune pendant le moyen âge que les trésors étaient gardés par des dragons; *Beowulf*, v. 4420-24, 4438-40; et on lit dans l'*Image du Monde* :

La sont les grans montaingnes d'or,
De pieres et d'autre tresor;
Mais n'i ose aprochier nus hons
Por les dragons et les grifons.

Le Roux de Lincy, *Livre des Légendes*, p. 208.

Li Serpens li done mut d'or
Se (si) lui ensengna sun tresor.

Marie de France, *Œuvres*, t. 11, p. 268.

Milton a dit aussi :

As when a Gryphon, through the wilderness
With winged course, o'er hill or moory dale,
Pursues the Arimaspian who by stealth,
Had from his wakeful custody purloined
The guarded gold.

Un auteur mort dans la première moitié du 5ᵉ siècle, Philippus Presbyter, disait dans ses commentaires sur Job, l. III : Dicuntur dracones in locis secretis et terrarum abditis sinibus, vel maxime commorari, ubi metallum auri sit et stabulari maxime justa aurifodinas. Ces idées n'étaient pas étrangères à l'Orient; un serpent garde aussi des trésors dans le *Pantcha-Tantra*, c. III, fab. 5. Il semble même que la croyance populaire avait donné le même rôle à d'autres animaux; dans le traité *De Monstris et Belluis*, publié par M. Berger de Xivrey dans ses *Traditions Tératologiques*, on voit, p. 259, des fourmis qui gardent de l'or. Mais nulle part elle ne fut aussi répandue qu'en Scandinavie; la tradition y allait jusqu'à dire que l'or croissait avec le dragon : Ok gullit ox undir honum jafnt sem ormrinn sjalfr; Ragnar Lodbrokarsaga, *Fornaldar Sögur*, t. 1, p. 237. Le nom de *Hörnerne*, que les poëtes allemands donnent à Sigurth, vient de ce qu'après s'être baigné dans le sang de Fafnir, sa peau était devenue aussi dure que de la corne. La chanson allemande dit :

Er ist ein hürnin Mann
Und hett er auch fleisch und Blut.

Voyez aussi *Nibelunge Not*, st. 101; *Vilkinasaga*, c. 166. Sigurth était un fils posthume de Sigmund et de Hiaurdis; la tradition anglo-saxonne l'a déjà confondu avec son père; *Beowulf*, v. 1742-50; 1762-67; 1779-88.

(1) Le royaume de Giuki n'est pas nommé dans les poésies scandinaves; le *Vilkinasaga* l'appelle Jarlungaland; le *Nibelunge Not*, st. II, Burgondes, ainsi que le *Klage*, v. 11, et on lit dans l'appendice du *Heldenbuch* : Wurms unnd das and darumb hiess etwen Burgun. In dem was Gibich eyn herr vnd fraw Crymhilt syn tochter; le *Rosengarten* fait aussi régner Gibich à Worms. D'après le *Kjæmpeviser*, ce serait dans l'île de Hven, qui appartenait autrefois au Danemark; Stephanius, *Notae ad Saxonem*, p. 230. Sa femme s'appelait Grimhild, mais il est assez difficile de concilier les renseignements divers que l'on a sur sa famille; d'abord le *Hyndlu-liod*, le *Volsungasaga*, ni aucun des *Sigurþar-qvida*, ne connaissent de sœur à Gudrun, et le *Gudrunar-qvida I*, st. XI, lui en donne une qu'il appelle Gullraund; le *Snorra-Edda*, p. 139, parle d'une autre qu'il nomme Gudny. Si l'on s'en tenait au sens littéral, ses fils présenteraient encore plus de difficultés; on lit dans le *Hyndlu-liod*, st. XXV : Gunnar et Haugni, fils de Giuki, ainsi que Gudrun, leur sœur; Guttorm n'était pas du sang de Giuki, cependant il était aussi leur frère. D'après le *Sigurþar-qvida III*, st. XIX, Guttorm était le plus jeune; ainsi il ne pouvait pas être né d'un premier mariage de Grimhild, ni d'un second avec quelque autre, puisque Giuki vivait encore; *Sigurþar-qvida I*, st. XIV. Il ne devait pas non plus être adultérin, puisque la tradition n'en parle pas, et qu'il était élevé chez Giuki; il faut donc supposer que Giuki avait eu d'une première femme Gunnar et Haugni, et qu'avant de l'épouser Grimhild était mère de Guttorm; cette conjecture s'accorde fort bien avec le *Snorra-Edda*, fabl. 65, qui l'appelle beau-fils de Giuki; mais nous aimerions mieux expliquer ces contradictions par l'esprit de la poé-

de ses fils. Comme lui, ils ne reculaient devant aucune entreprise; ils échangèrent des serments d'amitié (1).

Ils lui offrirent la jeune Gudrun (2), fille de Giuki, et d'abondantes richesses; pendant de nombreux jours, le jeune Sigurth et les fils de Giuki burent et conversèrent ensemble (3).

Lorsqu'ils allèrent demander Brynhild (4) en mariage, Sigurth les accompagna à cheval. Le jeune Volsung était habile dans les combats; il l'aurait épousée s'il eût encore été libre.

sie populaire. Elle veut trouver dans les éléments de la tradition, et pour ainsi dire dans son extérieur, l'explication des événements et des idées : ainsi Haugni (Hagen), qui, dans les traditions allemandes, prend tant de part aux malheurs de Gudrun (Chrimhild), n'est plus son frère; pour rendre raison de sa cruauté, le *Niflungasaga* le fait naître d'un Alf (espèce de démon), et le *Waltharius Manu fortis* lui hérisse le poil : Ilic tandem Hagano spinosus, v. 1421, éd. de Grimm. Il nous semble probable qu'on a donné aussi à Guttorm un autre père qu'à Gudrun, parce qu'il tuait son mari.

(1) On mêlait son sang ensemble :

Blendom blodi saman;

Ægis-Drecka, st. IX, v. 3.

Brynhildar-qvida II, st. XVII; Stephanius, *Notae ad Saxonem*, p. 254. Voilà probablement l'origine de la fraternité d'armes de la chevalerie; cependant nous devons dire qu'elle était en usage chez les Scythes et beaucoup d'autres peuples; Hérodote, l. I, c. 74; Tacite, *Annales*, l. XIII, c. 8; Joinville, *Histoire de saint Louis*, p. 104, éd. du Louvre, etc. Les Arabes sanctionnaient aussi les alliances en mêlant leur sang; Hérodote, l. III, c. 3. L'*Orm Storolfssonarsaga*, c. 6, dit que cette fraternité était un ancien usage, *At fornum sid;* mais il ne fut rédigé que dans le 14e siècle d'après Müller, *Sagabibliothek*, t. I, p. 353.

(2) Gudrun, inspirée de Dieu; son nom changea avec son caractère; dans la tradition allemande, elle s'appela Khriemhilde, guerrière farouche. Le *Volsungasaga*, c. 35, semble avoir voulu préparer ce changement : Sigurth, dit-il, fit manger à Gudrun du cœur de Fafnir, et elle fut depuis beaucoup plus farouche.

(3) C'était par un breuvage magique que Grimhild avait décidé Sigurth à épouser Gudrun, *Gudrunar-qvida II*, st. XX-XXIV; *Volsungasaga*, c. 35. Peut-être le *boivre amoureux* avec lequel Tristan se fait aimer d'Yseult a-t-il été emprunté aux scaldes (minnisveig, *Brynhildar-qvida I*, st. II, interpolation en prose); au moins ne nous souvenons-nous d'avoir rien rencontré de semblable dans l'antiquité classique; nous avons seulement vu dans l'Ἱππολυτος, v. 478.

εἰσιν δ' ἐπωδαι και λογοι θελκτηριοι.

L'antiquité classique connaissait aussi des potions aphrodisiaques, dont Ovide disait :

Philtra nocent animis, vimque furoris habent.

Tous les écrivains qui se sont occupés de médecine, depuis Pline jusqu'au petit Albert, en ont donné des recettes; mais ce n'est point un philtre magique comme celui de Sigurth et de Tristan. Ce breuvage est appelé le boire amoureux : car si tost comme le Roy Marc en aura beu et ma fille apres, ils se aymeront si merveilleusement que nuls ne pourroient mettre discord entre eux; *Tristan*, P. I, fol. XLI.

(4) Brynhild, ou Brynhildur, guer-

Sigurth, le Teuton (1), mit entre Brynhild et lui une épée nue, un glaive étincelant (2); il ne lui donna aucun baiser conjugal; il ne l'enleva point dans ses bras; malgré sa jeu-

rière en cuirasse; elle a conservé son nom dans les traditions allemandes, Brunhild.

(1) Le texte dit *Suþræni*, le méridional : on désigne ainsi ordinairement les Saxons; mais, comme nous aurons occasion de le montrer, on ne peut accorder qu'une confiance bien restreinte aux indications géographiques des écrivains du moyen âge.

(2) Cette tradition et l'idée qu'on y attachait étaient fort répandues pendant le moyen âge.

> Tristran se couche et trait l'espee,
> Entre les II chars l'a posee.
>
> Michel, *Tristan*, t. I, p. 88.

> Se il s'amassent folement,
> Ja n'i eusent vestement;
> Entre eus deus n'eust epee;
> Autrement fust cest asemblee.
>
> *Idem*, p. 97.

On trouve aussi dans la version anglaise :

> Yif thai weren in sinne
> Nought so thai no lay,
> Lo, hou thai live atvinne;
> Thai no hede nought of swiche play,
> Y wis.
> The knightes seyden ay,
> For trewe loue it is.
>
> *Sir Tristrem*, c. III, st. 22 et 23.

Dans *Amis and Amelion*, Amis, qui passait pour Amelion, est obligé de coucher avec sa femme. Le poëte dit :

> When thei were togither y-layd,
> Schir Amis his swerd out braid
> And layd betvix hem tvo.

Le même incident se trouve dans la version française, Miles et Amis, *Bibliothèque des Romans*, décembre 1778; dans le conte de la Prédiction accomplie, que contiennent quelques manuscrits du *Romans des sept Sages;* Loiseleur Deslongchamps, *Essai sur les Fables indiennes*, p. 164; et il semble d'origine orientale. Au moins le retrouve-t-on dans Aladdin et la Lampe merveilleuse des *Mille et une Nuits*, et l'auteur ajoute qu'Aladdin mettait un sabre entre la princesse et lui pour marquer qu'il méritait d'être puni s'il attentait à son honneur. Dans les mariages par procuration on plaçait pendant le moyen âge une épée dans le lit, et du temps d'Olaus Magnus, lib. XIV, c. X, un usage dont nous ne connaissons pas la raison obligeait en Danemark les jeunes époux de mettre une épée nue entre eux les premières nuits de leur mariage. En Normandie, on attache derrière la coiffure des jeunes filles, le jour de leur mariage, un rond de la grandeur d'une pièce de cinq francs, tout couvert de verroterie, de fils d'argent et de fausses fleurs, que l'on appelle *chapeau d'honneur;* cette coutume, qui se rattache à deux traditions orientales, a dû être apportée par les Scandinaves, si, comme nous le croyons, elle n'existe pas dans les provinces voisines. Chez plusieurs anciens peuples, les femmes ne se couvraient la tête qu'après leur mariage; les Hébreux ont conservé encore des souvenirs de cet usage; Buxtorf dit, *Synagoga Judaica*, p. 629 : A mulieribus quoque et virginibus in peculiare cubiculum (sponsa) *non velato capite*, passis capillis deducitur. Cela explique la petitesse du chapeau. Quant à son clinquant, il semble un souvenir du diadème que portaient les jeunes filles, soit parce que la lune était le symbole de la chasteté, soit parce que, le jour de leur mariage, elles offraient une couronne à la Déesse de la Fécondité. On voit dans une épigramme d'Agathon une jeune fille consacrer sa couronne à Vénus, parce qu'elle est enceinte :

> Τη Παφιη στεφανους, τη Παλλαδι την πλοκαμιδα
> Ἀρτεμιδι ζωνην ἀνθετο Καλλιροη.
> Εὑρετο γαρ μνηστηρα, τον ἡθελε, και λαχεν ἡβην
> Σωφρονα, και τεκεων ἀρσεν ἐτικτε γενος.

M. Jamieson, *Northern Illustrations*,

nesse et sa beauté, elle était encore vierge quand il la remit au fils de Giuki (1).

Le remords d'aucune faute n'avait jamais atteint sa vie, jamais la pensée d'un crime ni de ce qu'elle croyait un crime n'était entrée dans ses desseins; ce fut une implacable Norne qui conduisit tout (2).

A la tombée du jour, Brynhild recherchait les lieux solitaires, et se parlait ainsi à haute voix : Il faut que je presse dans mes bras Sigurth, ce vaillant guerrier à la fleur de son âge, ou j'en mourrai.

Je viens de prononcer des paroles dont je me repens maintenant : il est le mari de Gudrun, et je suis la femme de Gunnar ; une infâme destinée nous a tous condamnés à de longues douleurs.

Souvent elle erre dans sa demeure, le cœur plein de souffrance ; le soir, son sang se glace dans ses veines quand Gudrun et son mari regagnent leur couche ; quand, laissant tomber les rideaux, Sigurth, le roi des Huns (3), couvre son épouse de ses caresses.

p. 355, cite un proverbe livonien :

Kurrai meitai mitschka galvâ
Ta irr veena mauka.

(La jeune fille qui porte un chapeau fermé est une femme perdue); et, dans une ballade danoise, on voit une jeune fille, obligée de reconnaître qu'elle est mère, poser sa couronne sur la table :

Foruden bin stolten fru Eline
Hun satte sin Krone paa Bord.

Ung Axelvord, st. XVI ; *Danske Viser fra Middelalderen*, t. IV, p. 5.

Par une idée encore plus poétique, le diadème des vierges devint une couronne de fleurs, et c'est là sans doute l'origine du bouquet d'oranger que les jeunes mariées portent sur la tête. A cette tradition doit se rattacher aussi un usage général en Normandie : les femmes qui veulent se louer à l'année comme servantes de ménage tiennent des fleurs à la main, et, pour savoir quels gages elles désirent, on leur demande : Combien le bouquet?

(1) La même tradition se retrouve *Sigurþar-qvida I*, st. XLI, et *Helreid Brynhildar*, st. XI ; mais le *Volsunga-saga*, c. 36, dit que Brynhild avait eu de Sigurth une fille qui s'appelait Aslaug, et que nous retrouverons dans d'autres poésies populaires. Toutes les traditions accusent Sigurth d'avoir violé les promesses qu'il avait faites à Brynhild ; *Sigurþar-qvida I*, st. XXXI ; *Brot af Brynhildar-qvida II*, st. II ; *Volsunga-saga*, c. 30 et 32 ; elles ne l'excusent que par le breuvage magique que Grimhild lui avait fait prendre.

(2) Nous avons déjà remarqué une idée semblable dans le *Helga-qvida III*.

(3) Il est difficile d'accorder une grande importance aux noms que l'on donnait aux peuples pendant le moyen âge, quand on voit une glose anglo-saxonne du 10e siècle, ap. Mone, *Quellen und Forschungen*, t. 1, p. 442 et

Je suis privée des jouissances de l'amour et de celles du mariage ; on me force à chercher le bonheur dans le plaisir de la vengeance.

443, expliquer Teutoni par Gens Galliae ; mais le nom des Huns a été si répandu, il a laissé tant de souvenirs dans la langue et les traditions de plusieurs nations européennes, qu'il n'est pas sans intérêt d'en rechercher la cause. On s'accorde à les faire venir d'Asie, et Ptolémée est le premier qui les établisse dans la Sarmatie européenne. Suhm, *Kritisk Historie af Danmark*, t. II, p. 207, les fait habiter en Saxe ; Einhard, *Vita Caroli Magni*, ap. Pertz, *Monumenta Germaniae Historica*, t. II, page 448, dit : Hunis qui Baioariis sunt contermini. La glose interprète Huni par Ungari ; et l'appendice du *Heldenbuch* confirme son explication : Unger das stosset auf Osterreich hyess etwen der Hunnen landt in dem was Künig Etzel ein herre. Ailleurs ils sont confondus avec les Avares et les Vandales; Einhard, ap. Pertz, t. II, p. 449, et Thunmann, *Nordische Völker*, p. 129. D'autres auteurs les mettent en Norvége (Northmanni procedentes de Scanzia insula quae Northwega dicitur, in qua habitant Gothi et *Huni* atque Daci ; *Gesta Normannorum in Francia*, auct. incerto, ap. Du Chesne, t. 1, p. 857-896), dans le Jutland (Finn Magnussen, *Edda*, t. II, p. 86, note 4), et en Russie : Rutia... dicitur etiam Chunigard, eo quod sedes Hunnorum primo ibi fuerit; *Chronica Schlavica*, ap. Lindenbrog, *Scriptores rerum Germanicarum Septentrionalium*, p. 189. Cette confusion était déjà signalée par Jornandes : Gothi plerumque nomen Hunnorum mutuantur, c. IX. M. Geijer reconnaît en termes formels que leur nom a eu plusieurs acceptions différentes; *Schwedens Urgeschichte*, p. 102, note 9, traduct. allemande. Hunnen, dit Scherzius sub v°, édit. d'Oberlin, sensu lato et vago; et M. Grimm le déclare avec plus de force encore ; *Deutsche Mythologie*, p. 300 : Offenbar sind nun diese Huni nach Ort und Zeit ein höchst schwankender Begriff. L'étymologie probable du nom et plusieurs rapprochements historiques et littéraires nous semblent pouvoir expliquer cette confusion et ces contradictions. On écrivait indifféremment Huni et Chuni, et en slave *Kun*, *Kon*, *Kony* signifient cheval; en persan, c'est خنگ; en saxon, *Ehu* ; en francique, *Huis*, et nous avons encore *hongre*. Les Grecs appelaient les guerriers ἱπποται, les coureurs à cheval ; l'*Iliade*, l. XIII, v. 5, cite une peuplade scythique nommée ἱππημολγοι (μολγος, méchant), et l'on trouve également dans l'Indoustan, à l'est du Paropamisus, des Aspiens, dont le nom vient très probablement du persan اسپ, esp ou asp, cheval ; voyez Schlegel, *Indische Bibliothek*, t. 1, p. 323. Le nom des Goths vient sans doute de l'islandais *Gott*, cheval ; et celui des Scythes de *Skiott*, qui avait la même signification et se retrouvait probablement dans l'ancienne langue asiatique. Nous hésitons d'autant moins à assigner une étymologie semblable au nom des Huns, qu'ils étaient renommés pour leur dresse à monter à cheval : Hunnos equis pene affixos; Am. Marcellinus, l. XXXI, c. 2, et Claudien dit d'eux, *In Rufinum*, l. 1 :

Nec plus nubigenos duplex natura biformes
Cognatis aptavit equis.

Cela peut d'ailleurs expliquer deux passages auxquels on n'a pas accordé assez d'attention. Scythiam soliti sunt vocare veteres omnem regionem borealem ubi sunt Gothi et Dani ; Anastasius Sinaita, quest. XXXVIII. Scythorum nomen usquequaque transiit in Sarmatas atque Germanos ; Plinius, *Hist. Natural.*, l. IV, c. 12. Sarmatae vient de *sar*, blessure, et *mata*, affigere ; Germani signifie également hommes de guerre : Rixas et dissensiones quas vulgus *werras* nominat; *Capitular. Caroli Calvi* XXIV, 15. La langue des nations peu civilisées s'adresse plus à l'imagination qu'à la pensée ; au lieu de généraliser les idées et de donner un sens abstrait à ses expressions, elle les individualise et fait des noms communs avec des noms propres :

La colère lui a inspiré des pensées de meurtre. Il te faut, Gunnar, renoncer à ma personne et à mes trésors; désormais je ne jouirai plus des caresses du Roi.

Je m'en retournerai où j'étais naguère, chez mes plus proches parents; je m'assoirai auprès d'eux et je mènerai une vie tranquille, si tu ne fais pas mourir Sigurth et ne deviens point le plus grand des rois.

Que le fils accompagne le père au tombeau; gardons-nous de nourrir le loup lorsqu'il est encore jeune. Je le demande à tous, quand la composition fut-elle plus facile, parce qu'il restait un fils pour poursuivre la vengeance?

En proie à l'incertitude et à la colère, Gunnar roulait dans son esprit une foule de pensées; il restait assis des jours entiers; il sentait qu'il n'était pas facile de discerner le parti le plus convenable ou le plus avantageux; il savait quels services il pouvait attendre de Sigurth, et quelle perte lui ferait sa mort.

Pendant un long temps, des desseins opposés se succédèrent dans sa pensée; ce n'était pas une chose si commune

ainsi les Scandinaves, qui eurent à lutter long-temps contre les anciens habitants du pays, désignèrent par leur nom *Jâutun* toutes les puissances ennemies, et les Lapons appellent un ennemi *tschude*, parce que les Tschudes furent long-temps leurs ennemis; Wachsmuth, *Europäische Sittengeschichte*, t. II, p. 6. Les Huns devinrent aussi tous les guerriers étrangers; un passage du *Chronicon Brunsvicense* de Bothon en donne une preuve qui semble irrécusable : Die Hunnen kamen mit einer grossen Armee die bestand aus Wenden, Daenen und Behemen. Comme en latin, où *hostes* se disait primitivement des étrangers et des ennemis, Hun signifie simplement en islandais un étranger; tantôt du midi, *Sigurþar-qvida III*, st. IV, tantôt de l'orient, *Oddrunar-grâtr*, st. I et IV. Quand la patrie du poëte vient à changer, il ne donne plus le nom de Hun aux mêmes personnages; ainsi, généralement dans l'Edda, Sigurth est un Hun, et dans l'*Atla-qvida in Grœnlenzka*, st. XII, c'est Gunnar qui est appelé Hun. Dans le *Gudrunar-qvida I*, st. 24, c'est Atli qui est un Hun, et d'après le *Helreid Brynhildar*, st. II, il aurait habité les Gaules, *Valland*; ce qui s'accorde fort bien avec les rapports qu'on a cru reconnaître entre Brynhild et Brunehaut. Une interpolation en prose (*Edda*, t. II, p. 118) appelle aussi *Frakland* la terre habitée par les Huns. Le *Gudrunar-qvida II*, st. XXVI, se sert même de l'expression *Hunskar Meyiar* pour désigner de jeunes filles étrangères. La tradition de luttes dangereuses avec des étrangers attacha en allemand à *Hun*, *Heune*, *Hiune*, l'idée d'une force supérieure, d'un géant; encore maintenant, les tombeaux ou autels de pierre qui se trouvent sur plusieurs montagnes s'appellent *Hünenbetten* et *Riesenbetten*. C'était sans doute parce que l'Angleterre avait été si souvent conquise que *Hune* signifiait roi en anglo-saxon; Beda, l. I, c. 13.

que l'abandon d'une femme abaissât la dignité royale (1); il appela Haugni à une conférence secrète : c'était le plus fidèle de ses conseillers.

Brynhild, dit-il, m'est à elle seule plus chère que le reste du monde; la fille de Buthli est la première de toutes les femmes; je perdrais la vie plutôt que de renoncer à ses caresses et à ses trésors.

Veux-tu nous emparer des richesses de Sigurth? Il est bon de posséder le métal que roulent les fleuves (2); il est bon de jouir en repos de la fortune et d'atteindre le bonheur sans courir après.

Haugni se borna à lui répondre : Ce n'est pas à nous de suivre tes pensées; il ne nous conviendrait pas de trancher avec le glaive de solennels engagements, des engagements et une foi solennellement jurés.

On ne trouverait nulle part plus de bonheur qu'ici, tant que nous gouvernerons notre royaume tous les quatre, et que nous pourrons compter sur le bras de ce Hun, si puissant dans les batailles; l'univers entier n'aurait pas de plus belle famille si nous nous conservions long-temps tous les cinq, et transmettions notre noble sang à de nombreux descendants.

Je sais fort bien d'où provient cette discorde. La douleur de Brynhild va trop loin dans sa vengeance; nous chargerons du meurtre notre jeune frère Guttorm : il est plus imprudent que nous, et resta étranger à nos solennels engagements, aux engagements et à la foi solennellement jurés (3).

Il était facile de pousser au meurtre un esprit aussi fé-

(1) Ce passage est fort obscur; il peut signifier qu'il est rare qu'une femme renonce à la dignité royale, ou qu'elle l'abaisse en privant le roi des trésors qui lui servaient à la soutenir; dans le doute nous avons cherché à conserver l'amphibologie.

(2) M. Finn Magnussen traduit littéralement : le métal du Rhin, ce qui l'oblige d'accuser le poète d'anachronisme ou de prolepse; le Rhin est pris ici dans un sens général et signifie tous les fleuves.

(3) La tradition a voulu donner une raison matérielle à l'action de Guttorm. Probablement il manque ici une ou deux strophes; le *Volsungasaga*, c. 30, ajoute : Gunnar dit : Sigurth mourra, ou c'est à moi de mourir. Et il engagea Brynhild à se relever et à se consoler. Elle se releva, mais elle dit que Gunnar ne rentrerait point dans son lit, avant que tout n'eût été terminé.

roce (1); son épée pénétra jusqu'au cœur de Sigurth. Tout couché qu'il était, le héros ne voulut pas mourir sans vengeance; comme son meurtrier se retirait, il leva un bras animé par la rage, et l'acier luisant s'enfonça dans la poitrine de Guttorm (2).

Son ennemi est tombé, coupé en deux; la tête et les bras ont roulé d'un côté, les pieds et le reste du corps se sont renversés de l'autre.

Sans inquiétude pour Sigurth, Gudrun s'abandonnait près de lui au sommeil; quand elle s'éveilla, il n'y avait plus de jouissance pour elle, elle nageait dans le sang de l'ami de Freyr (3).

Alors il s'appuya sur ses mains défaillantes, et, après de courageux efforts, se leva sur son séant : Ne pleure pas si amèrement, Gudrun, ma jeune épouse; tes frères vivent pour punir tes larmes.

Notre fils est trop faible pour défendre mon héritage ou s'échapper de cette maison ennemie; sans doute leur féroce avidité aura résolu aussi d'attenter à sa vie (4).

(1) Ce n'est pas ce que dit le *Brynhildar-qvida II*, st. IV. Il fallut rôtir un loup, dépécer un serpent, et nourrir Guttorm de leur chair avant de pouvoir le décider à prêter son bras à ces pensées criminelles.

(2) Les circonstances de la mort de Sigurth sont bien plus détaillées dans le *Volsungasaga*, c. 39; les points essentiels sont les mêmes, mais ils diffèrent beaucoup dans les autres traditions. D'après le *Brynhildar-qvida II*, st. VI, il aurait été tué à cheval, et c'est probablement ce qu'on doit conclure aussi des strophes IV et V du *Gudrunar-qvida II*. L'interpolateur en prose du *Brynhildar-qvida II* dit à la fin : Cependant les hommes de l'Allemagne racontent qu'il fut tué dans les bois. C'est la version du *Nibelunge Not*, st. 859-917, et du *Vilkinasaga*, c. 322, 324; voyez aussi l'*Olaf Tryggvasonarsaga*, t. II, p. 142, éd. de Skalhot.

(3) Dieu de la fécondité et par conséquent de la volupté, de *fræ*, graine, semence:

φοιτα δ'ἀν αἰθερ, ἐστι δ'ἐν θαλασσιω
κλυδωνι Κυπρις, παντα δ'ἐκ ταυτης ἐφυ,
ἡδ' ἐςιν ἡ σπειρουσα και διδους ἐρον,
οὑ παντες ἐσμεν οἱ κατα χθον ἐκγονοι.

Euripides, Ἱππολυτος, v. 447.

Chez les anciennes populations des bords du Borysthène, on répandait des grains de toute espèce sur la tête des nouvelles mariées; Thorlacius, *Antiquitatum Borealium Specimen IV*, p. 208.

(4) Sigurth ne se trompait pas : Sigmund son fils fut tué aussi par ses beaux-frères, comme Brynhild le leur avait conseillé; *Gudrunar-qvida III*, st. XVI; *Volsungasaga*, c. 41. Il laissa Gudrun enceinte de Svanhild (Samielh;

Quand tu enfanterais sept autres neveux à tes frères, ils ne leur rendraient pas autant de services que moi; je n'ignore point la cause de ma mort, Brynhild seule a tout fait.

Cette femme m'aimait plus que le reste des hommes; mais je ne me suis rendu coupable d'aucun crime envers Gunnar, j'ai respecté notre alliance et nos engagements solennels, je me suis souvenu que j'étais l'ami de son époux.

Gudrun fondit en larmes, et le Roi expira (1). Alors sa douleur éclata en si violents sanglots, que les dents des chevaux en claquaient, et que la cour retentissait du cri des oies.

Le cœur plein de joie, Brynhild, fille de Buthli, éclata de rire sitôt qu'elle entendit de sa couche les bruyants gémissements de la fille de Giuki.

Alors Gunnar, le premier des rois, lui dit : Ne ris pas de sa douleur, femme abandonnée à la colère! Quel bonheur t'arrive-t-il pour te réjouir ainsi? Pourquoi renoncer à ton masque de candeur? Pourquoi te complais-tu dans nos douleurs? Peut-être ta mort est-elle plus proche que tu ne le penses.

Ce serait justice à nous, femme, de frapper Atli (2) sous

ap. Jornandes; dans le manuscrit de la B. R. nº 1890, Suanibilda), qui épousa Jormunrek, *Sigurþar-qvida III*, st. LII, LIX; *Edda*, t. II, p. 286 et 520. Il la fit écarteler, et fouler sous les pieds des chevaux, pour la punir d'une infidélité dont elle était innocente; *Gudrunar-hvaut*, st. XV; *Hamdis-mal*, st. III.

(1) Roi doit s'entendre en islandais dans le sens restreint qu'il avait pendant le moyen âge : le premier ou le chef d'une société ou confrérie, le seigneur d'une terre, etc.; Roquefort, *Glossaire*, s. vº Roi. Kon (coms, quens), Konung (comme Ber, qu'on employait encore dans le vieux français, et qui est devenu baron), ne signifiaient d'abord qu'*homme*; par une conséquence naturelle ils ont indiqué le chef de la famille, et plus tard celui des associations de toute nature. Les commandants de pirates s'appelaient *Viking*, rois de la mer, et il semble probable que c'est là l'origine de toutes les royautés du moyen âge : roi d'armes, roi des bardes, des archers, des ribauds, des mendiants, de l'espinette, d'Yvetot, de la fève, etc.

(2) Etzel, dans le *Nibelunge Not*. Comme Attila était aussi roi des Huns, et qu'il semblait probable que son souvenir s'était perpétué dans la poésie populaire, on a supposé qu'il était l'Atli de l'*Edda*, et malgré les invraisemblances de tout genre qui condamnaient cette opinion, les savants se sont accordés à l'adopter. Le seul rapprochement qui lui donnait quelque apparence de vérité, c'est qu'Attila était souverain des contrées qu'arrose le Volga, qui s'appelle en tartare *Etzel*, dans la géographie d'Idrisi *Athel*, et dans les écrivains by-

tes yeux, et de te forcer à contempler les plaies mortelles de ton frère, à étancher toi-même le sang de ses blessures.

Brynhild, fille de Buthli, lui répondit : Personne ne t'accuse, Gunnar, d'avoir été trop lent à le tuer. Atli redoute peu votre haine ; il prolongera sa vie plus long-temps que vous, et sa puissance restera toujours supérieure à la vôtre.

Je te le dirai, Gunnar, et tu le sais bien toi-même, voilà déjà long-temps que vous vous êtes engagés dans le crime. Quoique d'âge nubile, je vivais au milieu des richesses à la cour du roi mon père.

Jamais je n'avais voulu me donner à un mari avant votre arrivée dans sa demeure. Vous étiez des rois illustres, fils de Giuki, vous montiez de beaux chevaux ; mais rien ne vous forçait à venir troubler ma tranquillité.

Alors je me fiançai à un roi célèbre, qui possédait des trésors et pressait les flancs de Grani (1). Entre vous et lui l'œil

sautins *Atil*, dont on eût fait facilement *Atli*, le prince du Volga, et cette supposition se trouve confirmée par le témoignage de Michael Ritius, *De Rebus Hungaricis*, ap. Sambuc, t. I, p. 383. Nous aurions cependant quelque peine à admettre sans une preuve positive que l'on ait donné à un souverain le nom d'une localité ou d'un fleuve ; c'est le contraire qui arrive ordinairement. Nous ne connaissons d'exceptions que pour *marquis* (en allemand *Markgraf*), qui n'est pas un nom propre, et *Rheingraf*, dont le titre de dignité, *Graf*, n'a point été séparé. D'ailleurs, la langue et la poésie scandinaves nous fournissent une explication beaucoup plus naturelle. Aþla, Adla ou Edla, signifiaient juge, noble, père, et c'est un nom qu'on a dû donner souvent aux princes. Voyez *Egilssaga*, c. 68 ; Adelung, *Aelteste Geschichte der Deutschen*, p. 325, 329 ; Jornandes, c. 14 ; Paulus Warnefrid, c. 25 ; *Deutsche Wälder*, t. I, p. 201-205. La strophe XV du *Helga-qvida I* nous fournit une autre interprétation :

Atli ek heiti
Atall skal ek þer vera.

Je m'appelle Atli, tu me trouveras Atall (fort, courageux), et l'on nommait la mer Atallsgrund, le patrimoine d'Atall, du brave. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans un temps où la tradition et la poésie populaires recherchaient les noms significatifs, tant de rois étaient appelés Atli ; il y en a trois seulement dans l'*Edda*, celui que nous venons de citer, un second qui est nommé dans le *Helga-qvida II*, st. XLVIII, et celui qui joue un si grand rôle dans le cycle des Nibelung. Dans l'*Edda*, Brynhild ne parle que d'un frère, et Jornandes, *De Gothorum origine*, c. 36, en donne un à Attila, qu'il nomme Bleta ; il donne à son père le nom de Mundzuk, c. 35, et le père d'Atli s'appelle Budli dans le *Sigurthar-qvida I*, st. XXVII, et Botelung dans les traditions allemandes ; *Nibelunge Not*, st. 1254 et 1312 ; *Klage*, v. 30. Le *Fléau de Dieu*, que la tradition populaire aurait dû encore grandir et rendre plus terrible, serait devenu un avare imbécile, sans puissance, sans volonté et sans courage ; une semblable interprétation nous semble inadmissible.

(1) Nom du cheval de Sigurth ; Grani, de *grar*, gris pommelé ; c'est encore ainsi qu'on appelle en islandais les

n'apercevait aucune ressemblance ; il n'était rien ou vous ne lui ressemblassiez moins encore que du visage ; cependant vous vous croyez de grands rois.

Un jour que j'étais seule, Atli me dit que si je ne consentais à me marier il était résolu à ne partager avec moi ni ses trésors ni ses terres, et à me retirer jusqu'aux richesses et aux esclaves (1) qu'il m'avait donnés pendant mon enfance.

Je roulai dans ma pensée si je retournerais courir les batailles, ou si, couverte d'une cuirasse, je me vengerais courageusement de l'insulte de mon frère, si je la rendrais fameuse dans la tradition des peuples, et la ferais retomber sur bien des têtes.

Nous fîmes célébrer nos fiançailles ; il m'avait souri davantage de partager les trésors et les anneaux d'or (2) du

chevaux de cette couleur ; *Edda*, t. II, p. 872. Le cheval de Siegfried est vanté dans le *Nibelunge Not*, st. 877, 878, 880, 887 ; mais il n'est pas nommé. Nous ne voulons pas affirmer que l'usage du moyen âge de donner un nom aux chevaux vienne de Scandinavie, car nous le trouvons déjà dans les Homérides ; Ιλιας, l. VIII, v. 185 ; l. XIX, v. 295. Quoique dans la tradition de Persée l'épée de Mercure soit appelée *Harpe*, l'usage de nommer les épées semble avoir été si peu répandu dans l'antiquité classique, et si général parmi les Scandinaves, que nous hésiterions moins à reconnaître l'influence qu'ils ont exercée à cet égard. L'épée de Sigurth s'appelle *Gram* (terrible) dans le *Sigurþar-qvida II*, 1re part., st. XXV, et dans le *Vilkinasaga*, c. 147 ; Saxo Grammaticus nous a conservé une foule d'autres noms d'épées ; *Lovi*, l. II ; *Skrep*, l. IV ; *Liusingus* et *Huvytingus*, l. VII, etc. ; celle qu'Arinbiörn donna à Egil, en 936, s'appelait *Dragoandil* ; *Egilssaga*, p. 464.

(1) La leçon *ara* nous a semblé préférable à *aura*.

(2) L'expression d'*anneaux* pour *richesse* se trouve déjà dans les écrivains latins : Decedens suos annulos perinde atque unico haeredi tradidit ; Valerius Maximus, l. VII, cap. 8. Dans l'*Oddrunar-gratr*, st. XIX, on voit payer une composition avec des anneaux, et on les prend dans le même sens ; *Völuspa*, st. XXVII ; *Sonnar Torrek*, st. XV. M. Finn Magnussen est allé jusqu'à dire, *Edda*, t. II, p. 965, que les Scandinaves n'avaient pas d'autres monnaies. Dans le *Waltharius manu Fortis*, les anneaux ont certainement la même signification :

Armillas centum de rubro quippe metallo
Factas.

V. 613.

Voyez aussi v. 662, 1193, etc. :

Armillas, grandi gemmarum pondere et auri,
Offertur sonipes auri sub tegmine fulgens.

Exul Hybernicus ; ap. Mai, *Monumenta Vaticana*, t. V, p. 406.

Chez les Anglo-Saxons on récompensait avec des anneaux :

Beagas dælde
Sinc æt symle.

Beowulf, v. 160 ; *Id.*, 701, etc.

Et le vieil anglais donnait au même mot une signification semblable :

fils de Sigmund; je n'enviais la fortune d'aucun autre guerrier; mon amour lui appartenait, jamais je n'en aimai d'autre; les femmes qui portent le bouclier n'ont point les amours inconstants.

Atli le comprendra en apprenant ma triste destinée; il saura si l'on doit souffrir qu'une femme d'un esprit bas passe sa vie avec le mari d'une autre, et alors mes infortunes seront vengées (1).

PREMIER CHANT DE GUDRUN (2).

Il fut un temps où Gudrun était résolue à mourir (3); na-

Who yaf broche and beighe?
Who bot Douke Morgan?
Sir Tristrem, c. I, st. 25.

Dans les ballades danoises du moyen âge on voit encore payer une composition avec un anneau d'or :

Jeg giver Dig min gode Guldring
Han vejer vel femten Pund.
Danske Viser fra Middelalderen, t. I, p. 110; *Id.*, 133, etc.

On sait par l'histoire de Tarpéia que les anneaux avaient la même signification chez les anciens peuples de l'Italie.

(1) Le poëme a 66 strophes; mais il suffisait à notre but de traduire les trente-huit premières.

(2) Ce poëme nous semble un des plus beaux de l'Edda, mais nous ne pouvons lui attribuer la même antiquité qu'à beaucoup d'autres; la composition est plus savante; le refrain que le poëte ramène dans les strophes II, V, XI et XV n'appartient déjà plus à la poésie naïve, et certaines expressions, *hug-borg*, st. XIII, v. 7; *eld ormsbed*, st. XXIV, v. 9 et 10, trahissent l'art recherché des scaldes. L'esprit de la composition n'est pas lui-même antique; ce n'est plus un simple récit uniquement préoccupé de la vérité et de l'exposition des événements; l'intention d'émouvoir est visible et fait de ce chant une pièce à part dans la poésie scandinave.

(3) Gudrun ne voulait pas survivre à son mari; c'était l'usage chez les Thraces : Ne faeminis quidem segnis est animus; super mortuorum virorum corpora interfici, simul que sepeliri votum eximium habent; Pomp. Mela, II, 2; et Hérodote dit la même chose, l. V. Laudabilis mulier inter Vinedos esse judicatur, quae propria manu sibi mortem intulit, ut in una strue pariter ardeat cum viro suo; S. Bonifac. *Epist.* XIX. C'était une coutume encore plus générale chez les Polonais : Unaquaeque mulier post viri exequias sui igne cremati, decollata subsequitur; ap. Ditmar. La loi des Hérules faisait aux veuves un devoir du suicide; Procopius, *De Bello gothico*, lib. II; et Saxo Grammaticus en cite deux exemples en Danemark : Gunhilda, l. I, et Signa, l. VII; il raconte même, l. V, p. 91, qu'Asmund s'était fait enterrer avec son ami Asvit; voyez aussi l'*Olaf Tryggvasonarsaga*, c. 2, et Keysler, *Antiquitates selectae Septentrionales*, p. 147. Probablement cet usage était venu de l'Indoustan; le *Manava-Dharma-Sastra* ne l'ordonne pas; il défend seulement aux veuves de prononcer le nom d'un autre homme, l. V, st. 157; mais

vrée de douleur, elle était assise auprès du cadavre de Sigurth ; elle ne se tordait point les mains comme les autres femmes, sa bouche n'exhalait ni gémissements ni plaintes.

Il vint de nobles guerriers, aux sages paroles, qui la détournaient de sa cruelle pensée ; mais Gudrun ne pouvait verser aucune larme ; son âme était si agitée par la douleur, qu'elle semblait au moment de se briser.

Près de Gudrun étaient assises de nobles et belles femmes, ornées d'or ; chacune lui racontait quelles amères souffrances l'avaient frappée.

Giaflaug, sœur de Giuki, disait : Nulle femme ne fut plus cruellement déchirée que moi dans ses affections ; j'ai vu mourir cinq maris, deux filles, trois sœurs, huit frères, et maintenant je reste seule au monde.

Mais Gudrun ne pouvait pas pleurer, tant le meurtre de son mari l'avait plongée dans la douleur ! tant la douleur des funérailles du Roi lui étreignait la poitrine !

Herborg reine de la terre des Huns, disait : J'ai de plus cruels chagrins à raconter ; mes sept fils et mon huitième mari sont tombés sur un champ de bataille dans la terre du Midi.

Mon père, ma mère et mes quatre frères furent surpris en mer par la tempête ; les vagues ouvrirent le tillac de leur vaisseau.

Je fus forcée de les ensevelir moi-même ; je fus forcée de creuser moi-même leur fosse ; je fus forcée de rejeter moi-même la terre sur leurs cadavres ; j'ai éprouvé toutes ces souffrances dans une seule année, et personne au monde ne m'offrait de consolations.

J'étais alors captive, prisonnière de guerre ; avant la fin du même sémestre, j'étais forcée, tous les matins, de parer la femme du Chef des guerriers, et de nouer les cordons de ses sandales.

le code des autres législateurs est beaucoup plus explicite ; voyez Rémuzat, *Mélanges Asiatiques*, t. I, p. 386 ; *Digest of Hindu Law*, t. II, p. 451, et surtout Colebrooke, *Asiatic Researches*, t. IV, p. 209–219.

Elle me menaçait par jalousie, et me meurtrissait de coups; jamais je n'ai connu de meilleur maître, jamais de plus méchante maîtresse.

Mais Gudrun ne pouvait pas pleurer, tant le meurtre de son mari l'avait plongée dans la douleur! tant la douleur des funérailles du Roi lui étreignait la poitrine!

Alors Gullraund, fille de Giuki, prit la parole: Malgré ton expérience, tu t'entends mal, ô ma nourrice, à alléger la douleur d'une jeune femme; elle évite de regarder le cadavre du Roi.

Soudain elle enleva le drap mortuaire de Sigurth, et tourna sa tête du côté de sa femme. Regarde ton bien-aimé, lui dit-elle, appuie ta bouche sur ses lèvres comme s'il était encore en vie.

D'un seul regard Gudrun l'embrassa tout entier; elle vit sa chevelure parsemée de sang, ses yeux fixes, blafards, et sa poitrine déchirée par le glaive.

Alors la tête de Gudrun s'est affaissée; elle s'est renversée sur sa couche, ses cheveux sont tombés sur ses épaules; la pourpre a remonté sur ses joues, et une pluie d'orage a ruisselé sur ses genoux.

Alors Gudrun, fille de Giuki, pleura; des larmes intarissables lui jaillissaient des yeux, et la cour retentissait du cri des oies qu'elle nourrissait pour leur beauté (1).

Gullraund, fille de Giuki, prit la parole: Je sais que, parmi tous les hommes qui ont couvert la surface de la terre, nul amour ne fut semblable au vôtre; jamais, ma sœur, tu ne trouvas loin de Sigurth de bonheur dans ton cœur, ni de jouissance dans ta fortune.

Alors Gudrun, fille de Giuki, s'écria: Mon Sigurth semblait, au milieu des fils de Giuki, comme l'ail qui élève sa

(1) Le poëte suppose, suivant M. Magnussen, que les oies de Gudrun partageaient sa douleur; nous ne le pensons pas: il a voulu dire que la douleur de Gudrun était devenue si bruyante, que les oies en criaient d'effroi; ce sens nous semble résulter de la st. XXVII du *Sigurthar-qvida III*, ci-dessus, p. 133.

tête au dessus du gazon (1); ma pierre précieuse brillait parmi les rois, comme le diamant éclatant qui fait l'ornement d'un collier.

Moi aussi je semblais aux guerriers plus digne de leurs hommages que les nymphes d'Odin, et maintenant que mon roi est mort, me voilà abattue comme la feuille que les vents roulent dans la forêt.

J'attends vainement sur mon siége et dans ma couche le confident de mes pensées : les fils de Giuki me l'ont ravi ; les fils de Giuki ont causé l'infortune et le cruel désespoir de leur sœur.

Vous n'avez pas mieux tenu vos promesses de rois que vos serments de frères d'armes. Tu ne jouiras pas long-temps de ses trésors, Gunnar; ils deviendront la cause de ta mort, parce que tu avais juré amitié à Sigurth.

L'allégresse était plus grande dans la ville quand mon Sigurth passait, monté sur Grani; quand il allait avec eux au devant de Brynhild, cette exécrable furie, née pour notre malheur.

Alors Brynhild, fille de Buthli, prit la parole : Que cette mégère reste sans mari et sans enfants, puisqu'elle me charge de ses malédictions, et oublie ce matin le respect qu'elle me doit.

Gullraund lui répondit : Retiens tes imprécations, odieuse créature ; tu fus toujours le fléau des princes; il n'est pas un être vivant qui ne s'éloigne de toi avec horreur ; une infâme destinée t'a choisie entre toutes les femmes pour le malheur de sept rois et la mort de tous tes amis (2).

(1) On retrouve la même idée *Gudrunar-quida II*, st. II. L'ail était une plante fort poétique chez les Scandinaves, probablement parce que sa saveur la faisait rechercher ; le *Völu-spa*, st. IV, désigne toutes les plantes par son nom, et, au lieu d'*Ættar-blomi*, la fleur, l'honneur de la famille, on disait l'ail de la famille, *Ættar-laukr*. Il paraît même qu'il n'avait pas perdu son importance pendant le moyen âge, car dans la ballade danoise Herr Ribelt (*Danske Viser fra Middelalderen*, t. III, p. 3[illegible]), on lit, st. 8 et 9 : Là ne pousse aucune autre plante que l'ail ; là ne chante aucun autre oiseau que le coucou; là ne coule aucun autre liquide que le vin.

(2) Ce passage nous semble une interpolation évidente ; quand même on supposerait qu'en sa qualité de Valkyrie,

Brynhild, fille de Buthli, reprit la parole : Mon frère Atli, fils de Buthli, est le seul auteur de toutes nos infortunes; depuis qu'à la cour du roi des Huns Sigurth m'a abusée par un mariage perfide, ce dessein n'est jamais sorti de ma pensée. Sa présence me couvrait d'une insupportable honte (1).

Alors Brynhild, fille de Buthli, s'appuya sur le bûcher (2), elle le serra convulsivement dans ses bras; ses yeux jetaient des flammes, et le poison lui suinta de la bouche quand elle aperçut les blessures de Sigurth.

Gudrun se retira ensuite dans les forêts et dans les lieux solitaires; elle arriva jusqu'en Danemark, et elle y vécut pendant sept semestres avec Thora, fille de Hakon. Bryn-

Gullraund pouvait deviner l'avenir, *il n'est pas un être vivant qui ne s'éloigne de toi avec horreur* se rapporte nécessairement à des événements passés, et rien n'indique que Gullraund fût une Valkyrie, sinon la signification de son nom, *bouclier d'or*, qui n'est pas une raison suffisante. D'ailleurs, ces paroles ne sont vraies que d'après la tradition allemande; selon les poëtes scandinaves, ce n'est pas le meurtre de Sigurth, mais l'avarice d'Atli, qui causa la mort des enfants de Giuki.

(1) Ces deux vers sont fort obscurs; ils signifient mot à mot : depuis que nous avons vu la flamme sur le roi du lit de serpent; Magnaeus et M. Finn Magnussen ne nous semblent pas les avoir entendus. Par allusion au trésor de Fafnir, le *lit du serpent* pouvait signifier l'or, et la *flamme* exprimer son éclat; mais *a jöfri*, sur ou dans le roi, se concilie difficilement avec cette interprétation, et elle donne un démenti formel à toutes les traditions sur Brynhild. Au lieu d'avoir aimé Sigurth pour sa force et son courage, c'eût été par avarice, pour jouir de ses trésors. Nous oserons donc hasarder non pas une explication différente, mais une supposition. Plusieurs traditions du moyen âge racontaient que des héros jetaient du feu par la bouche quand ils dormaient ou se mettaient en colère; nous citerons entre autres Servius Tullius et Dieterich ; *Laurin* A, v. 2049; *Biterolf*, v. 11123, 11129; Entra en l'eglise par l'uys de derriere ung Juif qui advisa la manie de l'empereur Charlemaigne et de ses XII pers, et vit en la bouche de l'empereur reluire une lumiere en la forme de rayes de soleil moult clere; *Galien Restore*, Ms. du Roi, n° 7548, etc. Aucun document positif ne le dit de Sigurth, mais peut-être le *Lais de Havelok le Danois* permet-il d'en douter. M. Madden a prouvé, dans une introduction que M. Fr. Michel n'a malheureusement pas reproduite tout entière, qu'il était fondé sur des événements ou au moins des traditions historiques, et Havelok y est reconnu de la famille des rois de Danemark à la flamme qu'il avait sur la bouche pendant son sommeil, v. 71 :

Totes les houres qu'il dormoit,
Une flambe de lui issoit,
Par la bouche li venoit fors :
Si grant chalur avoit el cors.

Cela se rattachait certainement à une croyance populaire, qui avait dû être bien générale, puisqu'elle était encore répandue en Normandie pendant le 13e siècle, et Sigurth était un prince danois dans plusieurs traditions. Quant au lit de serpent, c'est un lit de perfide, et Sigurth avait trompé Brynhild en se faisant passer pour Gunnar.

(2) L'usage de brûler les morts avait été introduit en France, car on lit dans Baluze, *Capitul. Reg. Franc.*, t. 1, p. 253 : Si quis corpus defuncti hominis

hild ne voulut pas survivre à Sigurth. Elle fit tuer huit esclaves mâles et cinq femmes (1), puis elle se traversa la poitrine d'un coup d'épée, comme il est raconté dans le petit poëme de Sigurth.

CHANT DE KRAKA (2).

Nous avons combattu avec l'épée ! Il n'y a pas bien des années que nous sommes allés combattre un énorme serpent

secundum ritum paganorum consumi fecit, capite punietur.

(1) Les anciens Scandinaves croyaient que les honneurs dont on jouissait après sa mort dépendaient de la hauteur où s'élevait la flamme de son bûcher, et des richesses qu'elle consumait; *Ynglingasaga*, cap. X, XXVII, etc. L'usage de brûler des choses précieuses avec le corps des héros se trouve déjà dans les poëmes homériques; *Iliade*, l. XXIII, v. 166–177; *Odyssée*, l. XII, v. 13. Sans doute les Scandinaves pensaient que les morts retrouvaient dans l'autre vie les esclaves, les chevaux et les armes qui avaient été brûlés avec eux; *Godrunar-hvaut*, st. XVII; *Hakonar-mal*, st. XVII. Cette opinion, dont on trouve déjà quelques traces chez les Grecs,

Νεκυς δε χαμαιστρωτους ἐπικλινας
εὐρειης στιβαδος, προεθηκ' αὐτοισι
θαλειαν
δαιτα, ποτηρια τε, etc.

Alcmaionis, ap. Athenée, *Deipnosophistae*, l. XI. p. 460.

était fort répandue dans tout le Nord : Putantes hos eisdem erga inferos servituros et commissa crimina apud eos placaturos; *Ditmari Chronicon*, ap. Leibnitz, *Scriptores rerum Brunsvicarum*, t. I, p. 327; voyez aussi Brohm, *Geschichte von Pohlen und Lithauen*, t. I, p. 242; Merkel, *Vorzeit Lieflands*, t. I, p. 129; Finn Magnussen, *Edda*, t. II, p. 975.

(2) Kraku-mal; Aslaug, dernière femme de Ragnar Lodbrok, qui s'était appelée dans sa jeunesse Kraka, paraît lui avoir donné son nom; peut-être voulut-elle faire allusion à sa douleur de veuve; *kraka*, en islandais, signifie corneille. On a supposé qu'elle chantait cette ode à ses enfants pour les exciter à venger leur père. C'était la fille de Sigurth Fafnisbani et de Brynhild. Ragnar appartient encore, comme on le voit, aux temps mythiques; l'histoire sait seulement qu'il était fils de Sigurth Hring, et son successeur sur le trône de Danemark. L'époque de sa mort est fort incertaine; Suhm, *Kritisk Historie*, t. III, p. 677, la place en 838; Torfaeus, *Series Dynast.*, p. 377, en 845; et les textes islandais obligeraient de la reculer jusqu'en 790. Ses circonstances ne sont pas mieux connues. Torfaeus, *Hist. Norv.*, P. I, p. 51, raconte ainsi la bataille où il fut fait prisonnier : Modicae erant Ragnaris copiae, quae, multitudinis impetum haud diu sustinentes, passim caedebantur; is vero quoque se vertebat, obvios prosternendo, aciem saepius perrumpens, stragem edebat ingentem; nam ictibus ejus praevalidis nihil resistebat. Ipse contra, adversus ferrum obfirmatus, singulos eludebat; tandem, orbe clypeorum undique circumfusus, capitur. Quaerentes quinam esset, nec nominis professione, nec responso dignatus. Ce récit n'est point confirmé par tous les historiens, et loin de lui donner une mort héroïque, plusieurs le font se résigner à l'esclavage, et mourir assassiné par un domestique jaloux de son talent de fauconnier. A servo Edmundi

dans la terre des Goths; Thora fut mon salaire (1), et les guerriers m'appelèrent Lodbrok, en souvenance de ma victoire (2). Alors je triomphais, l'acier luisant de mon sabre frappa le dragon de plusieurs blessures mortelles (3).

Nous avons combattu avec l'épée! J'étais jeune encore

domestico, accipitrum domitore, qui, invidia motus, quod se peritiorem aucupii Regnerum animadverteret, per insidias interemptum, dit Pontanus, *Hist. Dan.*, l. IV, p. 103, et sa relation s'accorde avec celle de Polydore Virgile, *Hist. Angl.*, l. IV, et de Bromton, *Chron.*, p. 804. Plusieurs strophes de cette ode avaient déjà été traduites en français par Mallet, à l'appendice de son *Edda*, et en latin par Torfaeus. Nous citerons quelques vers de sa version pour montrer avec quelle réserve on doit juger les littératures étrangères d'après les traductions des hommes les plus consciencieux et les plus doctes. Torfaeus dit avec une singulière vanité: Metro latino ad verbum fere exprimere curavimus :

Caetera quid referam! nunc me Plutonis ab aula
 Emissae Eumenides in sua jura trahunt.
Ergo ubi vis animae moribundos liquerit artus,
 Iverit et felix umbra per Elysium,
Sedibus optatis, epulis et nectare Divum
 Inter Asas sanctos, ambrosiaque fruar.
Ite, voluptates! melioris raptor amore
 Sortis; ad hanc ridens transeo. Terra, vale.

Le texte dit : Il faut finir, voici les Dysir qu'Odin m'envoie pour me conduire à son palais; joyeux, je m'en vais avec les Asès boire l'hydromel à la place d'honneur; les heures de ma vie sont comptées, et mon sourire brave la mort. Cette traduction a été faite sur le texte publié par Worm, *Runica litteratura*, p. 182; si l'on s'en est écarté dans deux ou trois passages, c'est que l'on a cherché à suppléer à l'édition de M. Rafn, qu'on n'a pu parvenir à se procurer par la traduction allemande que M. Legis en a donnée; *Fundgrüben des Alten Nordens*, p. 150.

(1) Thora Borgarhiort, fille de Herrauth, jarl de Gotaland d'après le *Landnamabok*, p. 384; ou roi de Suède suivant Saxo Gram., l. IV, p. 169. Le sentiment de Lodbrok est empreint de ce qu'on a appelé l'esprit de chevalerie.

(2) Lodbrækur, culotte velue, *Ragnars-saga*, c. 2; villosa femoralia, dit Saxo, l. c; peut-être, au lieu de rappeler une peau non tannée dont il se serait couvert pour attaquer le serpent, n'est-ce là qu'une de ces appellations poétiques, si communes chez les Scandinaves, qui signifie *peau dure*.

(3) Dans l'antiquité classique les héros combattaient aussi des monstres et des brigands; mais leurs dangers avaient un but utile. En Scandinavie, au contraire, ils semblent se proposer plus particulièrement de faire montre de leur courage, et les poëtes durent exagérer le péril, et rendre les monstres plus terribles. Le rôle des serpents dans la mythologie scandinave, les souvenirs de la Genèse et les légendes de saint George et de saint Michel, où Satan paraît sous la forme d'un dragon, concoururent sans doute à la préférence que lui accordèrent les poëtes sur les autres monstres; on retrouve presque toujours quelques traits qui rappellent le démon :

He was to loke on, as I you telle,
As yt had bene a fiende of helle.

Syr Degoré.

His neke is greter than a bole,
His bodi is swarter than ani cole.

Gy of Warwike.

Swiche bataile ded never non
Cristene man of flesch and bon —
Of a dragoun thar beside,
That Beves slough ther in that tide,
Save Sire Launcelot de Lake,
He fought with a fur-drake,
And Wade dede also
And never knightes boute thai to.

Syr Bevis.

Voyez aussi Galfrid de Monemuta, *Historia Britonum*, l. VIII, c. 4; l. X, c. 2.

quand, à l'orient, dans le détroit d'Eirar (1), nous avons créé un fleuve de sang pour les loups, et convié l'oiseau aux pieds jaunes à un large banquet de cadavres; la mer était rouge comme une blessure qui vient de s'ouvrir, et les corbeaux nageaient dans le sang.

Nous avons combattu avec l'épée! Au sortir de l'enfance, je tenais déjà ma lance haute; à peine comptais-je vingt hivers, que l'épée frissonnait dans ma main. Vers l'orient, à l'embouchure du Thinu (2), nous avons vaincu huit puissants Jarl; ce jour-là, l'aigle trouva une ample pâture (3); la sueur tombait dans des flots de sang; Héla levait sa faux sur tous les guerriers (4).

Nous avons combattu avec l'épée! Nombreux furent nos

(1) Aujourd'hui Oresund, le détroit de Helsing; ap. Saxo, l. IX, p. 172, etc., Hellespontus Danicus. Rien n'est plus difficile que de déterminer la position des lieux géographiques, cités par les auteurs du moyen âge; leur ignorance était si grande, qu'ils plaçaient le mont Vésuve en Afrique, le Danemark dans les Palus Méotides, et appelaient la Méditerranée la mer Océanique. En leur qualité de navigateurs, les Scandinaves devaient avoir plus de connaissances, et attacher plus d'importance aux indications géographiques; mais au lieu de désigner les lieux par leur situation réelle, chacun ne les considérait que relativement à son pays, ou même à la position passagère où il se trouvait, lui ou les personnages qu'il faisait parler et agir. Ainsi l'on trouve dans le *Landnamabok*, p. 228: Eyvindr var þvi kalladr austmadur, at hann kvam austan af Svirarike; on l'appelait l'oriental, parce qu'il venait de Suède en Islande; voyez aussi Spelman; *Vita Ælfredi*, app. VI, et l'explication de la prophétie de Merlin par Jean de Cornubie: Eure per Eurum significantur Saxones qui venerunt ab Auro, per Austrum Normanni; ap. Greith, *Spicilegium Vaticanum*, p. 99. Egil, qui arrivait d'Islande en Angleterre, dit au premier vers du *Höfodlausn*: Vestur kom eg um ver, je suis venu à l'occident, et dans le *Helga-qvida III*, st. XLVII, la Scandinavie est appelée l'Occident: Scal ec fyri vestan. L'arabe غرب signifie l'occident; c'est le nom que les Chaldéens donnaient au pays à l'ouest de l'Euphrate que nous appelons l'Orient. Une autre raison rendait dans les vers la confusion encore plus inévitable; le nom propre de chaque montagne et de chaque fleuve y devenait un substantif commun, qui désignait indifféremment toutes les montagnes et tous les fleuves.

(2) Probablement la Duna; les anciens Scandinaves appelaient la mer Baltique mer Orientale, *Helga-qvida II*, st. XXXI, v. 7; *Helga-qvida III*, st. V, v. 7. Worm traduit par Danube. C'est le même nom: *don*, fleuve; peut-être eût-il été plus juste de traduire: à l'embouchure du fleuve.

(3) Nous n'avons point cherché à traduire le nom des différents oiseaux de proie comme pour un ouvrage d'histoire naturelle. Nous aurions trouvé un guide fort érudit dans le travail de M. Faber, *Ueber das Leben der hochnordischen Vögel*; mais les habitudes de la poésie et de la langue scandinaves nous rendent sa synonymie fort problématique. Nous ne voyons pas, par exemple, comment il a pu savoir que l'*Oern* était le Falco albicilla; tous les oiseaux de proie étaient désignés par le nom et la couleur d'un seul. Dans le *Helga-qvida I*, st. VI, le nom des loups est donné aux corbeaux, et dans le *Höfod-lausn*, refr. III, aux poissons.

(4) Le texte dit: La sueur tomba

faits d'armes quand nous envoyâmes au palais d'Odin les habitants de Helsing (1); nous remontâmes les eaux de l'Ifa (2). Alors le sabre mordait profondément dans les chairs; le fleuve roulait des vagues de sang, la terre était rouge et fumait, l'épée se brisait sur les cuirasses, sous l'épée les boucliers tombaient en pièces.

Nous avons combattu avec l'épée! Personne, je m'en souviens, ne quitta le combat avant que, frappé d'une blessure mortelle, Hérauth ne fut tombé sur son vaisseau (3); depuis que les longues barques sillonnent la plaine des Mouettes, jamais plus noble Jarl ne redouta moins les rochers; son courage brillait au premier rang dans toutes les batailles.

Nous avons combattu avec l'épée! L'armée jeta son bouclier, les lances s'enfonçaient en sifflant dans la poitrine des guerriers; la hache d'armes eût brisé les masses de fer de Skarfva (4); quand le roi Rafn tomba, les armes étaient teintes de sang; la sueur du front des guerriers roulait, encore chaude, sur leur cuirasse.

Nous avons combattu avec l'épée! Le cliquetis des armes retentit au loin avant que le roi Eistein succomba dans la plaine d'Ullar (5); attirés par la vapeur du sang, d'avides faucons planaient sur la bataille; le glaive lançait les éclairs de la mort, il traversait les boucliers, fendait les casques, et le crâne ouvert répandait la cervelle sur les épaules.

Nous avons combattu avec l'épée! Là, près de l'île d'Innthur (6), les corbeaux purent se rassasier dans un splendide festin; nous y préparâmes au coursier de Fa-

dans un océan de blessures; l'armée perdit son âge.

(1) Les guerriers tués sur un champ de bataille étaient admis dans le palais d'Odin: suivant quelques poëtes, la moitié appartenait à Freyr; mais nous n'avons vu nulle part ce qu'ils devenaient.

(2) L'Yby, ou, selon Worm, la Vistule.

(3) La bataille cessait quand un des chefs était tué; dans les combats particuliers, une blessure suffisait. Qui humum cruore prius tinxisset victus censebatur; Arngrimus Jonas, *Rerum Island.* lib. I, c. 9. C'est là certainement l'origine de nos duels *au premier sang.*

(4) Skarpey en Norvége.

(5) Ullar akur : *ull*, laine, et *akr*, champ; c'est le *Laneus campus* dont Saxo Gram. parle l. IX. Worm le met en Suède, et M. Legis en Norvége.

(6) Hinterén dans le golfe de Drontheim.

la (1) une large pâture ; tous étaient braves, il était difficile aux plus braves de se faire remarquer à la clarté du soleil ; les arcs se bandaient seuls, les traits perçaient d'eux-mêmes les cuirasses.

Nous avons combattu avec l'épée ! Devant Borgunthar-holm (2), nous avons rougi nos lances et couvert nos boucliers de sang ; un nuage volant de flèches brisa jusqu'à la boucle des cuirasses, il fendit jusqu'à l'acier des arcs (3). Volnir tomba à la place d'honneur : c'était le plus puissant des rois, il avait exhaussé de cadavres le sol des rivages et rassasié le bec des vautours.

Nous avons combattu avec l'épée ! La bataille s'épaississait depuis long-temps, quand le roi Freyr tomba sur la terre de Flemingia (4), dégouttant de sang ; la pointe bleue de l'acier se rompit sur la cuirasse d'or de Haugni (5) ; ce matin-là, Hild déplora la proie dont les loups se repurent (6).

Nous avons combattu avec l'épée ! J'ai vu près d'Aeinglane (7) d'innombrables cadavres charger le pont des vaisseaux ; nous avons continué la bataille six jours entiers sans que l'ennemi succombât ; le septième, au lever du soleil,

(1) Fala ou Hala (probablement de fæla, épouvanter), géante qui montait un loup ; son nom devint commun aux ogresses et aux vampires ; *Helga-qvida I*, st. XVI. Peut-être est-ce de Fala qu'est venu *Valant*, nom du diable dans le vieil allemand ; *Nibelunge Not*, v. 1334 ; *Wigal.*, v. 3994.

(2) L'île de Bornholm, suivant M. Legis ; cette indication nous semble fort douteuse. Ptolémée appelle Worms Βορϐετομαγος ; Peutinger, *Borgetomagus*, et il y avait auprès, dans la marche de Hephenheim, un endroit appelé Burgunthart ; Grimm, *Deutsche Heldensage*, p. 66.

(3) Il y a dans la Chronique de Thomas of Walsingham une expression du même genre, mais encore plus poétique ; il fait briser le fer des lances et traverser la lame des épées.

(4) La Flandre.

(5) C'était, suivant les commentateurs, un ancien pirate dont les armes restèrent célèbres dans tout le Nord ; la cuirasse de Haugni signifiait chez les poëtes une armure que le fer ne pouvait entamer. Nous ne savons quel est ce Haugni, et nous serions tenté de le remplacer par Hamdir, dont le nom a la même lettre allitérante et se trouve déjà dans la langue poétique. Sa cuirasse était impénétrable d'après le *Volsunga-saga*, c. 51 ; et dans l'*Olaf Tryggvasonarsaga*, c. 21, les cuirasses sont appelées les vêtements de Hamdir.

(6) La Déesse des batailles regrettait la mort des guerriers, parce que Ragnar fut battu.

(7) Aeinglane était probablement en Angleterre. M. Legis en fait un promontoire du Kentshire, nous ne savons d'après quelle autorité.

nous célébrâmes la messe des épées (1); Valthiof fut forcé de plier sous nos armes.

Nous avons combattu avec l'épée! Des torrents de sang pleuvaient de nos armes à Barthafyrth (2); l'autour n'en trouva plus dans les cadavres; l'arc résonnait et les flèches se plantaient dans les cottes de mail; la sueur coulait sur la lame des épées; elles versaient du poison dans les blessures, et moissonnaient les guerriers comme le marteau d'Odin.

Nous avons combattu avec l'épée! Sur le rivage de Hiathning (3), nous avons élevé le bouclier dans les jeux de Hild; on nous pouvait voir, à travers le frémissement des lances, aplatir les casques et déchirer la cuirasse des guerriers: c'était un aussi beau jour que si ma fiancée avait abandonné sa bouche à mes baisers.

Nous avons combattu avec l'épée! Dans les plaines de Northhumra (4) une grêle d'acier s'abattait sur les boucliers; les guerriers chancelaient et tombaient. Le matin il ne fallut pas réveiller leur courage; sous le tranchant des sabres, les casques avaient perdu jusqu'à leur forme; quand le soleil

(1) Cette expression a semblé à quelques critiques une preuve que ce poëme ne remontait pas au temps de Ragnar; plusieurs partisans de son antiquité se sont même crus obligés de supposer que le copiste avait écrit *oddamessa* au lieu d'*oddasenna*, qui se trouve dans la strophe XVII, et a la même signification. Il ne serait cependant pas étonnant que les contemporains de Ragnar, qui avaient des relations constantes avec les habitants de l'Angleterre, où le christianisme était connu depuis le 8e siècle, y eussent fait des allusions hostiles à la fin du 9e. Dans le *Thord Hredessaga*, que Müller, *Sagabib.*, t. I, p. 270, dit du siècle suivant, on trouve l'expression *vapnamessa*, la messe des armes; voyez le *Nockrer margfroder Sögu-þættar* de Marcusson. On a même prétendu que le *Kyndilmessa* (festum facularum) se célébrait en commémoration du bûcher de Balder, avant l'introduction du christianisme en Scandinavie. Dans une glose du commencement du 9e siècle, ap. Greith, *Spicilegium Vaticanum*, p. 32, Guesasti min erro ze mesina est expliqué par vidisti seniorem meum ad matutinos; ainsi *mesina* signifie *matin*, et il est fort possible que l'islandais *messe* ait la même signification. Au lieu de messe des épées, il faudrait traduire: Nous fêtâmes le matin (le jour) des épées; peut-être *messe* a-t-il la même origine que *matines*, office du matin, comme *vêpres* est l'office du soir.

(2) Probablement près de Perth, autrefois Bertha en Ecosse.

(3) M. Legis, à qui nous empruntons presque toutes ces indications géographiques, suppose qu'il s'agit de Haddingtonbay en Ecosse.

(4) Le Northumberland.

revint éclairer la bataille, il n'éclaira plus que des cadavres.

Nous avons combattu avec l'épée! Il fut accordé à Herthiof de triompher de nos braves dans les îles du Sud (1); au milieu de la tempête d'acier, Raugnvallth (2) tomba sous ses coups; jamais le cliquetis du glaive n'avait été aussi fatal aux héros; ses traits ailés faisaient jaillir le sang à travers les casques.

Nous avons combattu avec l'épée! A Vethrafirth (3), les cadavres tombaient entassés sur les cadavres; les petits du milan comptaient sur une abondante pâture après la bataille; l'acier se heurtait contre le fer; Marstan, le prince de l'Islande, reput la faim des loups de sa chair royale; le butin fut riche pour les corbeaux.

Nous avons combattu avec l'épée! J'ai vu tomber bien des guerriers quand les traits se croisaient aux premières lueurs du matin; les lances déchiraient bruyamment les vêtements de Hamdir (4); les étendards resplendissaient; la faux des batailles traversa la poitrine de mon fils; ce fut Egil qui arracha la vie à l'intrépide Agnar (5).

Nous avons combattu avec l'épée! J'ai vu les braves, fidèles à leur serment, abattre avec leur sabre d'abondantes moissons pour les requins; dans la baie de Skada, le tillac de nos vaisseaux reluisait de pourpre comme si de jeunes filles y avaient répandu du vin; il n'était pas de si impénétrables cuirasses que n'entamât le bras des Skiolthung (6).

Nous avons combattu avec l'épée! Devant l'île de Linthis (7), nous avons provoqué trois rois au jeu de la lance (8);

(1) Les Hébrides.

(2) Fils de Ragnar et d'Aslaug.

(3) Waterford en Irlande.

(4) Les cuirasses; voyez la note 5, p. 145.

(5) Un des deux fils de Thora.

(6) Ragnar et ses enfants, qui avaient juré de venger la mort d'Agnar. Les rois de Danemark prétendaient descendre de Skiold ou Skiaulth, fils d'Odin; il paraît même que l'on nommait *Skioldung* tous les guerriers de race royale. Le *Helga-qvida III*, st. XLIX, appelle Sigrun *Skioldung*; voy. le *Beowulf* et l'introduction du *Grotta-saungr*.

(7) Lindisfarne, sur la côte du Northumberland, près de l'Ecosse. Elle joue un grand rôle dans les poésies galloises; voyez l'appendice de Nennius, ap. Gale, et le *Myvyrian Archaiology*, t. V, p. 104.

(8) Les Anglo-Saxons disaient aussi

il y en eut peu qui purent s'en glorifier sous leur toit; des rangs entiers tombaient dans la gueule des loups; le bec de l'autour se lassa de dépécer sa proie ; tant que dura le combat, le sang des Iris (1) grossit les vagues de l'Océan.

Nous avons combattu avec l'épée ! A la clarté du matin, j'ai vu s'éteindre, à Alasund (2), le héros aux beaux cheveux (3), le favori des vierges; mon cœur battit de joie comme si la Déesse m'eût tendu elle-même du vin fumant dans la coupe. Plus tard, le roi Oern tomba aussi : alors le jour me devint aussi beau que si je l'avais embrassée au haut bout d'un festin (4).

Nous avons combattu avec l'épée ! Le sabre fendait l'air et découpait les boucliers, la lance étincelante résonnait sur les cuirasses; de longs siècles n'effaceront pas la trace du

le jeu de l'épée, *Beowulf*, v. 2073; le jeu de la guerre, *Id.*, v. 2142 ; le jeu de la lance, *Id.*, v. 4074. Le vieux français avait une foule d'expressions du même genre : jouer des mains pour se battre ; les arbalétriers qui faisaient pleuvoir une grêle de traits jouaient leur jeu. Jeu sarrazionois signifiait une bataille :

Tholomer le regrette et le plaint en grijois,
Et dist que s'il eussent o eulz telz vingt et trois,
Il nous eussent fet un jeu sarrazionois.

Romans d'Alexandre.

L'épée de Charlemagne s'appelait *Joyeuse;* mais peut-être ce nom vient-il de *joyau*, car on lit dans la Chronique de Robert de Brunne, ap. Lyttelton, *History of Henry II*, vol. IV, p. 361 :

And Richard at that time gaf him a faire juelle,
The gude swerd Caliburne which Arthur luffed so well.

Les combats étaient si bien regardés comme des jeux que, dans un manuscrit du 9e siècle, ap. Endlicher, *Catalogus Codicum philologicorum latinorum Bibliothecae Palatinae Vindobonensis*, p. 296, on appelle *Agonetheta* (d'Αγωνοθετης, officier qui présidait aux jeux publics des Grecs) le commandant en chef d'une bataille ; et on lit dans le *Waltharius*, v. 186, une expression qui se rapproche encore plus de l'islandais :

Fraxinus et cornus ludum miscebat in unum.

Fraxinus et cornus désignent des lances qui étaient ordinairement en frêne ou en cornouiller. Dans le *Nibelunge Not*, st. 3249, on trouve aussi *Kampfspil.*

(1) Les Irlandais, ou, suivant Wilde, les chrétiens du Northumberland, qui ont donné leur nom à la province de Deira et à la ville d'Ireby.

(2) Alasund a conservé son nom.

(3) Ce ne peut pas être Harald Harfag ainsi que l'ont prétendu plusieurs commentateurs, puisqu'il ne mourut qu'après Ragnar, en 934, et qu'il avait abdiqué en 931. M. Price, *Warton's History of the english poetry*, t. I, p. LXX, pense qu'il s'agit d'Aurn, prince d'une des Hébrides; il l'a certainement confondu avec le roi Oern, dont le poëte parle dans la même strophe ; mais peut-être y était-il autorisé par une ponctuation différente de celle que nous avons cru devoir adopter.

(4) Je n'ai pu entendre le texte de Worm; j'ai traduit en grande partie sur l'allemand.

combat des Rois dans l'île d'Onlug (1); l'épée volait comme un dragon, et l'herbe rougissait tout autour.

Nous avons combattu avec l'épée! Pourquoi la mort n'est-elle pas plus près du guerrier qui se précipite sous le tranchant des sabres? Celui qu'ils ne frappent point regrette souvent d'avoir trop vécu, et cependant il est difficile d'exciter le lâche à la lutte du cimeterre; le cœur lui bat en vain dans la poitrine.

Nous avons combattu avec l'épée! Je tiens pour juste que dans la rencontre des glaives un homme seul s'oppose à un homme, et que le guerrier ne recule point devant un guerrier : tel fut l'usage des héros. Qui mérite l'amour des jeunes filles se jette hardiment dans la mêlée des sabres; qui mérite l'amour des jeunes filles se jette hardiment dans la mêlée des sabres (2).

Nous avons combattu avec l'épée! Il m'est prouvé maintenant que c'est le Destin qui nous mène; nul n'enfreint les décrets des Nornes. Je ne pensais pas que ma vie appartînt à Ella (3), quand, à demi mort, je baignais dans mon sang; quand je poussais mes vaisseaux sur les vagues, et que je laissais derrière moi, dans les mers de Skotland, de la curée pour les poissons.

Nous avons combattu avec l'épée! Cela me réjouit l'âme, que le père de Baldur m'ait préparé un banc dans sa salle de banquet (4); bientôt nous boirons la bière dans le crâne de

(1) Auglesey.

(2) Les scaldes répétaient a[illegible] souvent le dernier distique quand il contenait une pensée remarquable; on en a un autre exemple dans la dernière strophe.

(3) Roi du Northumberland, qu'il avait conquis sur Osbrith ou Osvrith. Ce fut, d'après la Chronique saxonne, à l'embouchure du Weare qu'eut lieu le supplice de Ragnar, et, suivant Simeon Dunelm, à l'embouchure du Tyne.

(4) On trouve également dans le *Romans de Rencevax*, Ms. du R. nº 254/21, v. 3751 :

En paradis o sunt li aumosnier
Sunt li lit fait o nos devons chocier.

Quant à l'expression de *banc* pour *table*, elle était fort répandue pendant le moyen âge; seulement le progr[illegible] *comfort* obligea de la modifier p[illegible] épithète. On couvrit les bancs de p[illegible]ture et de coussins; de là vient l'expression des ballades suédoises, *Sitta på bolstrarna blå*, s'asseoir sur les poutres bleues.

nos ennemis (1); le héros ne déplore point sa mort dans le palais du Père des Mondes; il n'arrive point à la porte d'Odin des paroles de désespoir à la bouche.

Nous avons combattu avec l'épée! Bientôt les armes acérées des fils d'Aslaug (2) recommenceraient de sanglantes batailles s'ils savaient quels tourments me déchirent quand ces mille serpents enfoncent leurs dards empoisonnés dans mes chairs. La mère que j'ai donnée à mes fils leur a transmis un noble cœur.

Nous avons combattu avec l'épée! La mort va saisir mes héritiers; la morsure des vipères a été mortelle, je sens leurs dents au fond de ma poitrine. Bientôt, j'espère, le glaive me vengera dans le sang d'Ella; mes fils pâliront à la nouvelle de ma mort; la colère leur rougira le visage; d'aussi hardis guerriers ne prendront point de repos avant de m'avoir vengé (3).

Nous avons combattu avec l'épée! Cinquante et une fois j'ai planté ma bannière sur le champ de bataille; au sortir de l'enfance, j'appris à rougir ma lance; jamais je n'ai craint que les guerriers retrouvassent un chef plus vaillant. Mainte-

(1) Nous n'avons pas cru devoir nous écarter d'une tradition trop générale pour être sans valeur; mais nous devons prévenir que notre traduction ne rend pas l'expression du poëte. Il dit mot à mot : Les arbres courbés de la tête; ce qui nous semble, ainsi qu'à M. Finn Magnussen, ne pouvoir signifier que la corne à boire; voyez Müller, *Sagabib.*, t. II, p. 479. Les anciens Gallois buvaient aussi dans des cornes. Il y a un poëme d'Owain Kyveiliog intitulé *Hirlas*; c'était, comme il le dit lui-même, une corne de bœuf, enrichie de vieil argent :

Hirlas buelin breint uchel hen ariant.

On sait au reste que les peuples septentrionaux et même celtiques se faisaient une coupe du crâne de leurs ennemis; Warnefrid, lib. I, c. 27; l. II, c. 28; Gotfridus Viterbiensis, p. 308. Silius Italicus dit, lib. 13 :

At Celtae vacui capitis circumdare gaudent
Ossa (nefas!) auro, et mensis ea pocula servant.

Voyez aussi le *Vŏlundar-qvida*, st. XXII, l'*Atla-mal*, st. LXXVIII, et le *Gunnarsslagr*, st. XVIII; peut-être même l'anglais *scull*, crâne, vient-il de l'islandais *skal*, coupe. Voyez Platon, *Euthydemus*, et Aristote, *Respubl.*, l. VII, c. 2.

(2) Ragnar avait eu cinq fils d'Aslaug : Yvar, appelé aussi Hingvar; Biaurn; Hvitserk, le même probablement que plusieurs historiens nomment Hubba et Uppe; Raugnvallth et Sigurth. Huitfeldus, *Chron. Dan.*, p. 45, lui en donne dix.

(3) Rágnar ne se trompait pas; ses fils vengèrent sa mort en 867; Mathaeus Westm. *Flor. Hist.*, p. 314; Simeon Dunelm, ap. Twysden, p. 14, et Bromtom, *Ibid.*, p. 802.

nant les Ases m'invitent à leurs banquets, ma mort n'est pas à plaindre.

Il faut finir : voici les Dysir (1), qu'Odin m'envoie pour me conduire à son palais (2); joyeux, je m'en vais avec les Ases boire l'hydromel à la place d'honneur ; les heures de ma vie sont écoulées, et mon sourire brave la mort (3); les heures de ma vie sont écoulées, et mon sourire brave la mort (4).

(1) La mythologie scandinave appelait Disir ou Dysir toutes les intelligences supérieures aux hommes qui avaient des rapports constants avec eux. Les mêmes idées se trouvent dans nos vieilles poésies :

> Droit en paradis l'emporterent
> Les Anges qui le couronnerent,
> Et a Dieu puis le presenterent
> Et moult grant joye en demenerent.

Passion de saint Étienne, ap. Jubinal, *Mystères inédits*, t. I, p. 389.

(2) Nous avons déjà vu, st. IV : Nous envoyâmes au palais d'Odin les habitants de Helsing, pour signifier : Nous les tuâmes. Des expressions semblables se trouvent dans les écrivains chrétiens du moyen âge : Pater itaque ejus defectus senio migravit ad Christum ; Vincent, *Discovery of errors in Brooke's Nobility*, ap. Percy, t. I, p. 88.

(3) On retrouve le même fait ou la même fiction dans une foule d'histoires et de poésies scandinaves. On lit dans le *Bodvar Biarkasaga :* Hneig Agnarr nidr hlæiandi a jord, oc do sidan ; Agnar tomba en riant, puis mourut ; dans le *Halfsrickasaga* :

> þat manu seggir at sogum giora
> At Halfr Konungr hlæiandi do.

On lira désormais dans l'histoire que le roi Halfr est mort en riant. Voyez aussi le *Grettissaga*, c. 71. Saxo, l. II, dit de Biark :

> Hercule nemo illo visus mihi fortior unquam:
> Semivigil subsedit enim, cubitoque reclinis,
> Ridendo excipit lethum, mortem que cachinno
> Sprevit, et Elysium gaudens successit in orbem.

A ces idées se rattache la supposition de héros chantant leurs exploits au milieu des supplices ; Hallmund, ap. *Grettissaga*, c. 49 ; et Asbiorn Prudi, ap. *Orm Storolfsonarsaga ;* Bartholinus, p. 158-152 ; et le *Gunnars-slagr*, à l'appendice de l'*Edda*, t. II. Ce mépris de la mort n'était pas au reste particulier aux Scandinaves. On lit dans Quinte Curce, l. VII, c. 10 : Ex captivis Sogdianorum ad regem XXX nobilissimi, corporum robore eximio, perducti erant; qui, ut per interpretem cognoverunt, jussu regis ipsos ad supplicium trahi, carmen laetantium more canere... coeperunt. M. de Chateaubriand nous a appris aussi que les sauvages de l'Amérique du nord chantaient dans les supplices ; voyez *Atala* et les *Natchez*.

(4) Plusieurs critiques ont cru que Ragnar avait composé lui-même son chant de mort, sans doute parce qu'il y parlait à la première personne. D'autres ont reconnu que si le courage pouvait donner la force de paraître impassible il ne rendait pas l'intelligence assez indépendante du corps pour lui permettre de versifier au milieu des angoisses d'un supplice atroce ; ils ont senti que, lors même que Ragnar aurait conservé, dans les convulsions de l'agonie, une imagination assez active et assez dégagée pour improviser 290 vers, il n'eût point trouvé au neuvième siècle, chez des ennemis qui le faisaient déchirer tout vivant par des serpents, un sténographe assez habile et assez attentionné pour les recueillir, et n'ont plus réclamé pour son œuvre que les vingt-trois premières strophes, qu'ils lui font composer avant son expédition en Angleterre. Mais l'esprit et le style sont les mêmes pendant toute la pièce ; on n'a aucune raison, bonne ou mauvaise, pour supposer deux auteurs différents. D'ailleurs, dès qu'on admet que la fin doit être d'un autre poëte, il est plus naturel

de lui en attribuer le commencement qu'à Ragnar; il faudrait une autorité quelconque pour lui faire ainsi sa part, et lui accorder six strophes, ni plus ni moins; et on n'en peut alléguer aucune. Saxo, qui a écrit le roman de l'histoire du Nord, Saxo, qui a recueilli les traditions populaires avec le même soin que les autres annalistes les repoussent, Saxo, lui-même, ne contient pas un mot dont on puisse induire la collaboration de Ragnar. Il dit : Omnem operum suorum cursum animosa voce recensuit. *Recensuit* n'indique pas un poëte, ni *animosa voce* un chanteur; c'est le sauvage qui brave ses ennemis au milieu des tortures, et s'excite à supporter courageusement la douleur en se rappelant ses hauts faits. Il y a plus, le texte de Saxo prouve que ce n'est pas le *Kraku-mal* que récita Ragnar; il ajoute : Superiori rerum contextui hanc adjiciens clausulam : si succulae verris supplicium scirent, haud dubio, irruptis haris, afflictum absolvere properarent; et rien de pareil ne se trouve dans l'ode qui nous est parvenue. M. Gräter (*Nord. Blumen*, p. 28) l'attribue à Aslaug; il est bien vrai que le *Skaldatal* la compte parmi les poëtes, et que plusieurs de ses vers nous sont parvenus; ap. Biörner, *Nordiska Kämpa Dater*, p. 41. Mais de ce qu'elle pouvait faire des vers il ne résulte pas nécessairement qu'elle ait fait le *Kraku-mal*; son nom n'est pas une preuve plus convaincante : le *Hakonar-mal*, dont nous allons donner la traduction, porte bien aussi le nom de Hakon, et cependant il est d'Eyvind. Une autre opinion attribue le chant de Ragnar à Bragi l'Ancien (Boddson); mais ni Suhm (*Hist. af Denmark*, t. I, p. 574), ni Thorlacius (*Antiq. Borealium* Specim. VII, p. 70), ni M. van der Hagen (*Vorr. zu Volsungasaga*, p. 16), n'ont d'autre motif de le croire que leur croyance elle-même; M. Finn Magnussen va même jusqu'à dire que c'est une opinion de la plus grande vraisemblance, quoiqu'il ne lui connaisse aucune raison (Den var efter Suhms Beretning—der vistnok har den störste Sandsynlighed for sig, endskjöndt jeg ikk kjender dens Kilde; *Skand. Litteraturselskabs Skrifter*, t. IX, p. 324). A juger d'après les faits, cette opinion ne semble pas probable; le *Kenningar* nous a conservé deux fragments d'un chant de Bragi sur la mort de Ragnar, et ils ne se trouvent pas dans le *Kraku-mal*. Nous ne pouvons admettre sans preuve que Bragi ait traité deux fois le même sujet de la même manière, quand son premier travail était cité comme modèle. Si un tel hasard n'est pas impossible, au moins ne doit-on pas supposer, sans qu'aucune raison donne quelque vraisemblance à sa conjecture, que le plus célèbre de ces deux poëmes ait été perdu, et que l'autre nous ait été transmis. Deux choses seulement sont constantes : c'est que la langue du *Kraku-mal* est ancienne, son enthousiasme vrai, sa poésie vivante; c'est qu'on y trouve beaucoup moins de ces images recherchées et de ces phrases contournées à plaisir, qui chargèrent de plus en plus la poésie des scaldes; c'est que l'assonance, qui était si commune dès le 11[e] siècle, y manque entièrement; toutes les raisons intrinsèques témoignent d'une haute antiquité. D'un autre côté le Scalda ne le cite pas, et si Olaf Thordson l'avait connu, il est probable qu'il en eût tiré des exemples comme de toutes les poésies estimées qui nous sont parvenues; il semble certain qu'un homme aussi versé dans l'histoire littéraire de son pays n'aurait pu ignorer un poëme qui eût joui de quelque célébrité au commencement du 13[e] siècle. Si l'on ajoute à ces considérations l'âge du plus ancien manuscrit, qui ne remonte qu'au 15[e] siècle, on sera forcé de convenir que les présomptions externes ne sont pas en faveur d'une antiquité fort reculée. Il n'est qu'un moyen de concilier cette contradiction, c'est de supposer qu'un poëme ancien, peut-être celui de Bragi ou de Biark, serait devenu un thème populaire sur lequel se seraient exercés les rhapsodes, conservant, comme toujours, ce qu'il y avait de frappant dans les leçons antérieures, et recherchant d'autant plus soigneusement l'unité de la langue, du style et de la versification, que c'est Ragnar qui parle. On comprendrait alors ces versions différentes du même sujet, ces dénominations qui changent de manuscrit en manuscrit (on en connaît jusqu'à trois, *Kraku-mal*, *Biarka-mal* et *Lodbrokarqvida*), et l'incertitude qui couvre le nom de l'auteur. Cette hypothèse semble d'autant plus probable, que, encore

LE RACHAT DE LA TÊTE (1).

Je suis venu à l'Occident à travers la mer (2); j'apporte dans ma poitrine l'inspiration du poëte. Tel fut mon voyage;

aujourd'hui, Ragnar est resté un sujet de chants populaires dans les îles Féroë; Müller, *Sagabibl.*, t. II, p. 481. La tradition de Lodbrok était connue des trouvères Normands; il semble même assez probable que les compagnons de Rollon l'avaient apportée avec eux, car nous en trouvons le souvenir dans un de nos plus vieux poëtes.

Cil Lothebroc e ses treiz fiz
Furent de tute gent haiz;
Kar uthlages (*) furent en mer;
Unques ne fuierent de rober.
Tuzjurs vesquirent de rapine;
Tere ne cuntree veisine
N'est pres d'els ou il a larun
N'ensent feit envasium (**).
De ceo furent si enrichez,
Amuntez et amanantez,
Qu'ils aveient grant annee (armee)
De gent, et mult grant assemble(e);
Qu'ils aveient en lur companye
Kant erron(ei)ent oth leur navye.
Destrut en aveient meint pais,
Meint poeple destrut et occis:
Nule contree lez la mer
Ne se put d'els ja garder.

Denis Piram ap. Sharon-Thurner, *History of the Anglo-Saxon*, t. I, p. 476, note 41.

Il écrit Denis Pyramis; mais c'est probablement une erreur. M. de la Rue, *Essais historiques sur les Bardes*, t. III, p. 101, écrit Piram; on trouve aussi Piramus:

James ne me burderay plus;
Jeo ai noun Denis Piramus.

Mais probablement la rime lui aurait fait latiniser son nom.

(1) Hofuthlausti, suivant Worm; Höfut-lausn, d'après le manuscrit de l'Edda, connu sous le nom de *Luxdorphianus;* Höfod-lausn, dans l'*Egilssaga*. Egilskallagrimsson avait insulté gravement Eirik Blodex, ou Blodaux, et tué Raugnvallth (Rognvald), son fils, âgé de onze ans; le roi et la reine Gunnhild avaient juré de ne lui accorder ni paix ni trêve. Le hasard l'ayant fait tomber dans leurs mains, il fut condamné à mort, et l'heure avancée de la journée put seule retarder son supplice. Par le conseil de ses amis, Egil employa sa dernière nuit à composer ce poëme, et le récita le lendemain matin à Eirik. La date du *Rachat de la tête* est certaine; les événements qui amenèrent le danger d'Egil la fixent en 936, dans l'année qui suivit l'expulsion d'Eirik du trône de Norvége. Nous avons traduit sur le texte de l'Egilssaga, p. 427–456; mais nous devons dire que l'islandais est tellement surchargé de figures et de recherches de toute espèce, que nous avons été obligé de ne nous attacher qu'au sens, et encore les hommes les plus versés dans la connaissance de la poésie scandinave ont adopté des interprétations si différentes, que nous n'osons accorder aux nôtres une confiance absolue.

(2) C'est encore là une de ces indications qui jettent tant d'obscurité sur la géographie des Scandinaves. Egil était venu de l'Islande dans le Northumberland, et par conséquent au sud-est. Son expression ne serait vraie que s'il était arrivé du Danemark ou de la Norvége, et *Isa brot* ne peut s'entendre [illegible] l'Islande ou peut-être de la m[illegible]ciale. On a proposé, *Egilssaga*, [illegible] note q, de *hro vestan*, de l'occ[illegible] lieu de *vestr*, à l'occident; mai[illegible] derniers vers de la strophe XIII [illegible]

Frett er austr um mar
Eiriks af far,

(le bruit des exploits d'Eirik a passé en Orient à travers les mers), rendent cette leçon inadmissible. Peut-être pour expliquer ces contradictions faut-il supposer que dans la poésie des scaldes, si chargée, comme on le sait, de figures et

(*) Pirates, voleurs, ordinairement écrit uslagues.

(**) Ces deux vers sont certainement corrompus.

j'ai poussé mon canot (1) dans les flots près du pays des glaces, et j'ai chargé de poëmes les ailes de ma mémoire.

Le Roi m'a comblé de sa clémence (2), il me permet de lui réciter des vers. J'apporte le breuvage d'Odin (3) dans le pays des Einglas (4); la louange est le sujet de mes chants, ils s'adressent à un prince digne de louange. Nous lui demandons le silence, j'ai trouvé des vers dignes de lui.

Ecoute donc, Roi : à présent c'est ton devoir. Si j'obtiens le silence, je pourrai réciter mes vers. Bien des hommes ont entendu quels guerriers le Roi avait tués, mais Odin a vu tomber les cadavres.

L'écho des boucliers a redoublé le bruit des épées; le combat s'est épaissi autour du Roi; le Roi s'est jeté au milieu de la bataille; là, on entendait le sifflement des flèches prophétiser la mort; la pluie d'acier résonnait au loin comme un torrent impétueux (5).

Les rangs étaient pressés sur le pont, bardé de fer (6); pas un guerrier du Roi ne s'ébranla, et cependant sa flotte rou-

d'allusions de toute espèce, les points cardinaux avaient une signification poétique, et étaient devenus de véritables images. Ce qui nous en a donné la pensée, c'est un passage du *Chronica Schlavica*, ap. Lindenbrog, *Scriptores Septentrionales*, p. 159 : Rutia a Danis Ostragard, id est *in oriente posita, affluens omnibus bonis*, vocatur.

(1) *Eik*, chêne. Dans Valerius Flaccus, *quercus* signifie également navire, mais le plus souvent c'est *abies;* Virgile, *passim;* chez les Anglo-Saxons c'était *helm*, [illegible] : Wæter helm wegan, ap. Conybeare, *Illustrations of Anglo-Saxon poetry*, note, p. 229.

(2) Le texte dit : m'a fait une abondance de grâce.

(3) La poésie, ou plutôt l'inspiration poétique; voyez le *Snorra-Edda*, *Bragarædur*, c. IV; Olafsen, *Om gamle Nordens Digtkonst*, p. 110, et Finn Magnussen, *Digterdrikken*, *en oldnordisk Mythe med tilhorende Forklaring.*

(4) Les Anglais.

(5) On lit aussi dans la st. XVII, v. 3 : Gall y-bogï, l'arc a chanté. On trouve dans le fragment anglo-saxon sur la mort de Byrhtnot : La cuirasse a chanté un chant de terreur :

And seo byrne sang
Gryre leoða sum.

Ap. Hearne, *Johannis confratris Glostoniensis Chronicon*, à l'app. Dans son *Highlander*, Macpherson s'est souvent servi d'expressions semblables :

The gleaming journey of the sword
Talks on its way.
Steel speaks on steel, etc., etc.

(6) Ce passage est le plus obscur de tout le poëme; il est possible qu'il fasse allusion à l'usage de décorer les vaisseaux de boucliers; le *Grettissaga* dit du navire des Berserk : Skipit var alskarat skiöldum; le bord était tout couvert (mot à mot, imbriqué) de boucliers. Tout en cherchant à conserver ce qu'il y a d'amphibologique dans l'expression, nous avons préféré croire qu'il s'agissait des armes des combattants.

lait sur une mer furieuse, au milieu des cadavres, et les blessures résonnaient au loin.

Le pied des combattants ne bougea que lorsqu'ils tombaient sous le choc des épées; Eirik conquit là un immortel renom.

Je continuerai si les guerriers font silence; la renommée nous a raconté plusieurs de leurs exploits (1). Sur le passage du Roi les blessures bouillonnaient, les sabres volaient en éclats sur le fer des boucliers (2).

Sous la hache, les cuirasses s'ouvraient en retentissant, et le feu jaillissait des casques; le glaive creusait de larges

(1) Egil craignait que le Roi ne refusât d'écouter ses vers, et que le tumulte des hommes d'armes ne couvrît sa voix.

(2) Le texte dit :

> Brustu brandir
> Vid blar randir.

(Les épées se brisaient sur les boucliers bleus.) Les boucliers furent d'abord d'un bois léger, recouvert de cuir; en islandais et en anglo-saxon, *lind* signifie à la fois bouclier et tilleul. Plus tard, on les borda d'un cercle de fer (*Baugskilldir*); celui d'Ajax, *Iliade*, l. VII, v. 245, avait sept peaux l'une sur l'autre, et était recouvert de lames d'acier. De semblables boucliers étaient si communs en Scandinavie, qu'on les appelait quelquefois *Jarnrendir*, *Jarnvardir skilldir*. *Blar* ne nous semble désigner ici que la couleur bleuâtre du fer; nous ne connaissons aucune raison qui autorise à penser que les boucliers de toute une armée auraient été peints en bleu; le métal avec lequel on les faisait généralement peut seul expliquer cette unité de couleur. Au reste, c'est à tort qu'on a voulu rattacher aux croisades l'origine des armoiries; elles existaient bien auparavant. Des vers de Bragi (8e ou 9e [illegible]) que nous a conservés le *Sk*[illegible] 145 et 162, parlent déjà de bou[illegible] peints; dans le *Waltharius man*[illegible]*is* (Fischer le croyait du 6e siècle, mais il n'est que du 9e ou même du 10e), on lit, [illegible]356 :

> .... ga[illegible] Haganonis
> Aspicit et [illegible]ens....

et v. 1270 :

> Cujus si facies latuit, tamen arma videbas
> Nota satis.

On trouve aussi Parma picta, v. 798, et dans un poëme encore plus ancien, celui d'Abbo, *Bella Parisiacae Urbis*, parmas pictas, l. 1, v. 119; picta scuta, *Idem*, v. 266. Une foule d'histoires du Nord font mention des dessins variés qui ornaient les boucliers : c'est un lion dans le *Laxdœlasaga*, la représentation des exploits de Skallagrim dans l'*Egilssaga*, et on lit dans Saxo Grammat., l. VII :

> Ad caput affixus clypeus mihi suecicus adstat
> Quem specular vernans varii caelaminis ornat,
> Et miris laqueata modis tabulata coronant.
> Illis confectos proceres, pugilesque coactos,
> Bella quoque et nostrae facinus spectabile dextrae
> Multicolor pictura notat.

Il semble même, comme cela eut lieu plus tard dans l'épopée chevaleresque, que les peintures n'avaient aucun rapport avec la famille, et qu'on les changeait à son gré; Suhm, *Nordische Fabelzeit*, t. II, p. 44; W. Grimm, *Altdänische Heldenlieder*, p. 495. Nous hésiterions d'autant moins à croire que les usages du Nord ne restèrent point étrangers aux armoiries que le reste de l'Europe adopta pendant le moyen âge, qu'en Angleterre le chef des hérauts d'armes s'appelait Roi d'armes de North; Anstis, *Register of the Order of the Garter*, t. II, p. 300.

blessures, c'était une pointe et un tranchant; la tradition m'a redit que, dans ce jeu des épées, le froid de leur acier glaçait le sang des braves.

Alors les flèches s'enlaçaient, les armées se mêlaient; Eirik conquit là un immortel renom.

Le Roi teignit de pourpre son épée, les corbeaux pouvaient se rassasier tout autour; ses traits volaient dans le sang, chacun frappait à la vie; l'intrépide vainqueur des Skots (1) donna aux loups leur pâture; la faux de Héla apprêta aux aigles leur repas du soir (2).

Les dards volèrent comme des oiseaux de proie autour d'une longue rangée de cadavres; leur bec, altéré de sang, se rassasia de carnage; quand l'épée étincelait, la mort ouvrait les blessures, et les corbeaux croassaient sur leur proie.

Les vaisseaux s'enfonçaient sous le poids des cadavres; les cadavres qu'Eirik jeta dans la mer rassasièrent les requins (3).

Les javelots acérés avaient des ailes; la mort planait sur tous les rangs; les arcs restaient bandés, les loups en hurlaient de joie; les lances frémissaient, leur fer traversait les armures; la corde des arcs ne cessait point de vibrer sous les flèches.

L'Ordonnateur des jeux du glaive rejette son bouclier de son bras gauche, il est prodigue de son sang; sa gloire s'en est accrue. Mes chants sortent du cœur; le bruit des exploits d'Eirik a passé en Orient à travers les mers.

Le Roi bandait son arc, la mort volait sur ses flèches (4), les cadavres qu'Eirik jeta à la mer rassasièrent les requins.

Il me reste à élever la valeur du Roi au dessus du courage des plus braves, mes vers vont couler plus rapides [illegible]ti-

(1) Les Écossais.

(2) J'ai changé deux vers de place.

(3) Une traduction littérale était impossible.

(4) Le texte dit : [illegible]eaux des blessures volaient.

gua la déesse du carnage sur son vaisseau, et fit craquer sa quille au milieu des rochers.

C'est briser la courroie de son bouclier que de prodiguer son or, quoique jamais l'homme qui tend la main ne vante l'esprit d'économie; un roi doit se réjouir d'amasser des trésors; l'or qui brille dans la main convient à la pompe royale (1).

Le peuple ne s'émeut pas d'amour pour le sang qui coule et les traits qui résonnent quand se heurtent des armées; le roi qui dépose son épée et couvre son royaume de son bouclier, celui-là s'assure une haute renommée.

Le Roi a bien voulu accueillir mes vers, il m'a semblé d'un heureux présage d'obtenir le silence. Odin a fait sortir du plus profond de mon cœur les vers que ma bouche a chantés à sa louange.

Pour publier l'éloge du Roi, j'ai rompu le silence; je n'ai pas craint de parler au milieu du cercle des guerriers. C'est du fond de l'âme que j'offre au Roi un poëme digne de lui: aussi beaucoup y trouveront-ils un modèle (2).

Puisse-t-il se réjouir de ses richesses, comme le poëte se réjouit de son inspiration, le marchand de ses navires, et le corbeau des combats (3).

(1) Il est probable qu'Eirik aimait l'argent.

(2) Egil ne se trompait pas; son poëme devint une autorité et un modèle.

(3) Quand Eirik eut entendu Egil, il lui permit de se retirer. L'histoire cite Bragi Skalld (qui semble différent de Bragi hinn gamli), comme ayant aussi racheté sa tête avec des vers; *Egilssaga*, p. 418-19; le *Höfud-laum* de Thorarin Loftunga indique certainement un événement semblable; et l'on voit dans le *Skaldatal*, *Heimskringla*, t. II, p. 479, éd. de Peringskjold, qu'un poëme de Erpur Lutandi apaisa également la colère de Sor (alias Biörn) ad Haugo, roi de Suède.

CHANT FUNÈBRE DE HAKON (1).

Le Dieu des Goths envoya Gaundul et Skaugul choisir, parmi les descendants d'Yngvi (2), un roi qui suivît Odin et habitât avec lui le Valhalla.

Elles virent le frère de Biaurn revêtir sa cuirasse ; sur son front royal déjà flottait son étendard. L'ennemi baissait la tête, les lances s'agitèrent, et Hild donna le signal (3).

Le chef qui conduit les habitants des îles (4) les excite de la voix ; ce destructeur des Jarl marche au combat ; les Normands, que sa renommée a réunis, sont nombreux ; terreur des Danois, il s'est déjà couvert de son casque.

Le Roi avait quitté son bouclier ; avant la bataille il avait débouclé sa cuirasse ; lui qui avait son trône à défendre, il jouait avec ses soldats ! Alors, le cœur joyeux, il se couvrit de son casque d'or (5).

Dans la main du Roi, l'épée coupait les armures de fer, comme si elle n'eût fendu que de l'eau (6) ; les sabres se

(1) Le Hakonar-mal avait déjà été publié en français par Mallet (*Edda*, p. 305) ; mais son système d'arrangement ne respectait pas même la pensée. Nous avons traduit sur le texte de Schöning, *Heimskringla*, t. 1, p. 156-64. Il y a deux passages que nous ne sommes pas sûr d'avoir entendus ; les versions latine et danoise sont trop infidèles pour qu'il nous fût possible de leur accorder une grande confiance, et les vers des vieux poëtes sont si embarrassés de métaphores que les Islandais les plus instruits hésitent sur leur sens ; M. Finn Magnussen lui-même leur a souvent donné deux interprétations différentes. Il a publié en 1817 une traduction du Hakonar-mal que nous n'avons pu parvenir à nous procurer. Hakon était fils de Harald Harfarg ; c'est celui que l'histoire a surnommé God et Adalsteins-fostri ; il mourût vers 960, des suites d'une blessure. L'auteur du poëme, Eyvind Skaldaspilldir, était son cousin, et assistait à la bataille où il fut frappé.

(2) Le poëte ne voulait pas désigner ici un descendant d'Yngvi, mais un Roi ; Yngvi, Ynglingr, figurent parmi les noms poétiques d'un roi ; *Skalda*, p. 194 ; c'est dans ce sens que Sigurth est appelé Yngvakonr, *Sigurþar-qvida II*, st. XIV.

(3) Hild, déesse de la guerre, signifiait quelquefois la guerre et même la bataille ; voyez les vers d'Ulf Uggason, *Skalda*, p. 162, et le *Sonar Torrek*, st. XIII, v. 6 : Hildur þroaz, le combat s'épaississant. *Martem* est employé dans le même sens ; *Aen.*, l. XII, v. 711, ainsi qu'ἄρης, *Iliad.*, l. II, v. 38.

(4) Le texte dit Haleyg.

(5) Comme, pendant le combat, il servait de but aux flèches ennemies, Eyvind Finnson le couvrit d'un bonnet.

(6) Elle s'appelait *Kvernbit*, et était

heurtaient en sifflant, les boucliers tombaient en pièces, les haches résonnaient sur le crâne des guerriers.

Les haches volaient en éclats (1); sous leur tranchant d'acier se brisait aussi le crâne des Normands ; la bataille s'engagea dans une île (2); le bouclier éclatant des rois ruisselait du sang des combattants.

Les épées s'échauffaient dans le sang des blessures (3); la mort des hommes volait sur les traits ; le glaive s'ouvrait un passage à travers le milieu des boucliers ; il tomba une grêle de flèches sur la plage de Stortha (4).

Des boucliers aux anneaux d'or étaient ramassés, couverts de sang ; le sang roulait à travers la bataille, murmurant comme un torrent ; des rangs entiers tombaient, fauchés par l'épée.

Alors les chefs s'assirent, l'épée nue à la main ; leurs boucliers étaient fendus, leurs cuirasses percées à jour ; il n'y avait plus dans l'armée de héros qui enviât les combats du Valhalla.

Maintenant, dit Gaundul, appuyée sur sa lance, maintenant c'est le tour des Dieux ; ils invitent Hakon à venir dans leur palais avec de nombreux guerriers (5).

Le Roi entendit l'appel des Valkyries. Montées sur leurs

d'une si bonne trempe que Hakon fendit d'un seul coup le casque et la tête d'Eyvind Skreya.

(1) Il y a ici une périphrase que nous n'avons pas traduite : Fyrir Tys ok Bauka ; c'est le *martia tela* de Virgile.

(2) Les combats qu'on livrait dans une île étaient plus sanglants que les autres, la fuite était impossible : aussi s'y battait-on ordinairement ; *Hervararsaga*, c. 19 ; *Olaf Tryggvasonarsaga*, c. 18. Appeler en duel se disait *skora a holm*, appeler sur un banc de sable, une petite île. Quand on se battait en terre ferme, on fermait l'arène avec des baguettes de bois de coudrier, que l'on nommait *haslasteng*.

(3) Une des appellations poétiques de l'épée est le feu des blessures. Nous ne sommes pas sûr que le poëte y ait fait allusion ; nous croirions plutôt qu'il a voulu dire que l'épée s'était si souvent plongée dans le sang qu'elle s'y était échauffée.

(4) C'est dans l'île de Stortha ou Storda que la bataille où périt Hakon est livrée.

(5) Ce fut après la bataille qu'en poursuivant les fuyards, Hakon fut frappé au bras, ou, suivant quelques manuscrits, à la main, par un trait de l'espèce appelée *fleinn*. Ils ne s'accordent pas davantage sur l'auteur de sa blessure ; les uns l'attribuent à une main inconnue, les autres à un esclave de Gunnhild, nommé Kisping ou Kilping.

chevaux, elles semblaient réfléchir, la tête couverte de leur casque, et le bouclier étendu devant elle.

Pourquoi, Skaugul, dit Hakon, as-tu partagé ainsi la fortune du combat? Les Dieux me devaient pourtant bien la victoire. Nous t'avons, répondit-elle, accordé un champ de bataille, et tes ennemis fuient.

A présent, continua Skaugul l'invincible, nous voulons retourner à la verte demeure des Dieux, et annoncer à Odin que voilà le puissant Roi qui vient lui rendre sa visite.

Hermod et Bragi, commanda le Maître des Dieux, allez au devant du héros; voici que le roi le plus fameux par son courage s'approche de ce palais.

Qu'Odin nous semble sévère! s'écria le Roi, qui arrivait du combat encore tout couvert de sang! Nous montre-t-il un esprit irrité (1)?

Tous les Einheriar te fêteront, Hakon, lui répondit Bragi (2); maintenant, Vainqueur des princes, bois de la bière avec les Ases; tu retrouveras huit frères ici (3).

Nous avons voulu, dit le bon Roi, conserver nous-mêmes nos armes; c'est un devoir de garder son casque et sa cuirasse; il plaît à un guerrier d'avoir son épée à la main (4).

Alors on connut de quelle piété la religion avait toujours

(1) Sans doute à cause de sa conversion au christianisme, mais il était mort en païen; nous ne savons comment Rask, *Grammar of the Anglo-Saxon tongue*, préf. p. XXXII, not. 4, a pu parler des reproches qu'Odin lui adresse.

(2) Les Dieux sont ici compris parmi les Einheriar; *einn*, unicus, et *heri*, héros; Héros d'élite; dans le *Helga-qvida II*, st. XXXV, le *Grimnis-mal*, st. XXXVI, et le *Snorra-Edda*, p. 72, les Ases sont séparés des Einheriar; peut-être, en les réunissant sous une seule et même dénomination, le poëte avait-il l'intention de ne plus assimiler les Dieux qu'à des héros. Le christianisme avait, comme on va le voir, pénétré dans la Scandinavie.

(3) Huit frères de Hakon avaient été tués à la bataille de Stortha.

(4) Probablement Hakon avait demandé que l'on ensevelît ses armes avec lui. C'était au reste un usage fort répandu, que les Scandinaves avaient pu apporter d'Orient; Ezéchiel, XXXII, v. 17; le *Snorra-Edda* dit que le cheval de Baldur et tous ses harnais furent brûlés avec lui; fabl. XLIX. Voyez aussi Saxo, *Histor. Dan.*, l. I, p. 8; *Egilssaga*, p. 300, 399; *Fornaldar Sögur*, t. 1, p. 387, etc. Les Anglo-Saxons avaient la même coutume; *Beowulf*, v. 899, etc.

animé Hakon ; les Dieux et toute leur cour se levèrent et saluèrent sa bienvenue (1).

Pour mériter tant d'honneur, il avait dû naître dans une heure fortunée ; le siècle où il vécut sera encore envié par ses derniers neveux.

Avant qu'un aussi bon prince occupe le trône que sa mort rendit vacant, le loup Fenrir rompra sa chaîne et dévastera la demeure des hommes (2).

Les richesses s'évanouissent, les amis les plus chers meurent, la terre et la mer sont ravagées (3), Hakon habite avec les Dieux du ciel, et de nombreuses nations sont désolées.

CHANSON DE HARALD LE VAILLANT (4).

Mon navire a fait le tour de la Sicile (5); nos armes étaient brillantes ; le navire brun (6), chargé de guerriers, fendait la mer au gré de nos espérances ; avide de combats, je croyais

(1) Cette strophe est fort remarquable, Hakon était chrétien ; on ne peut se l'expliquer que par une alliance entre les deux religions, ou des croyances mystiques qui s'élevaient au dessus des formes. Dans le chant que Gunnhild fit faire sur la mort d'Eirik Blodex, son mari, qui était chrétien comme elle, Odin le reçoit dans le Valhalla ; Müller, *Sagabibliothek*, t. II, p. 74.

(2) Périphrase pour désigner la fin du monde. Voyez le *Völu-spa*, st. XL, et Finn Magnussen, *Lexicon Mythologicum*, s. v° Fenrir.

(3) Au lieu de *lad* ou *laþ*, dont le sens ne semblait pas satisfaisant, on a cru pouvoir se permettre de lire *latr*.

(4) Il était roi de Norvége et fils de Sigurth, que plusieurs historiens appellent Sigvard ; il fut tué en 1066. Le *Knytlingasaga* nous apprend, c. 21 et 101, que sa chanson avait seize couplets; il ne nous en reste plus que six, dont Bartholinus a publié le texte ; *Antiquitates Danicae*, p. 154.

(5) Harald avait exercé la piraterie dans la mer Méditerranée, et jusqu'en Afrique ; il fut pris, et retenu pendant quelque temps prisonnier à Constantinople.

(6) L'épithète de brun, brown, se trouve souvent dans la vieille poésie anglaise, brown brand, brown bill : He rode with helm and sword browne ; *La Mort Arthure*.

With blades both browne and bright.
Robin Hood and Guy of Gisborne.

Guy upstert as an eger Lyoune,
And drue hys gode sworde browne.
Romance of Syr Guy.

Brende, de *brand*, épée, signifiait même en vieil anglais *bruni*. On trouve aussi dans le *Romans de Rou*, v. 3981 :

Maintes lances bruissier e sachier maint pers branc.

que rien ne s'opposerait plus à mes vœux, et cependant une fille de Russie me dédaigne (1).

Je me suis battu avec les habitants de Trændir (2); leurs troupes étaient plus nombreuses que les nôtres; nous livrâmes là un terrible combat. Tout jeune que j'étais, je laissai le cadavre d'un roi dans la vigueur de l'âge sur le champ de bataille, et cependant une fille de Russie me dédaigne.

Un jour, nous n'étions que seize sur le tillac, une tempête gonfla les voiles, le vaisseau s'enfonçait sous le poids des vagues; seuls, nous les rejetâmes dans la mer; avides de combats, je croyais que rien ne s'opposerait plus à mes vœux, et cependant une fille de Russie me dédaigne.

J'ai appris huit exercices (3); j'affronte hardiment tous

(1) Elisif (Elisabeth), fille du roi Jarisleif (Jarislas). Les femmes scandinaves estimaient plus le courage et la gloire militaire que la beauté physique; Saxo Gram., l. V, p. 69; l. VII, p. 123; etc.

(2) Drontheim.

(3) Les talents du héros scandinave se trouvent plus au complet dans une strophe de Raugnvallthr Kolsson, ap. Bartholinus, p. 420. « Je suis habile dans neuf exercices : — je joue bien aux échecs, je sais tailler des lettres runiques, je suis habitué aux livres et à la forge; j'ai appris à courir sur la glace en patins, je manie également la lance et la rame, je puis tout à la fois jouer de la harpe et composer des vers. » On retrouve dans l'épopée chevaleresque tous ceux de ces talents qui n'appartenaient pas à la civilisation peu avancée (la forge), la vie habituelle (la rame) et le climat (les patins) des Scandinaves. Les échecs faisaient le principal amusement des chevaliers :

Lord and ladies went to play
Some to tables, and some to chess.

Romance of Ipomydon.

As eschas joent li plusor,
Au geu del mot ou au mellor.

Brut, v. 10849.

N'est pas mervelle se il fu orgueillous :
Car il iert riches et de molt granz honors,
Preuz et hardis et molt chevalerous,
D'esches, de tables fu molt bon jueors.

Agolant, v. 834; ap. Bekker, *Ferabras*, p. LXI.

Voyez aussi le *lais de Milun*, v. 200; le *lais d'Eliduc*, v. 485; Froissart, l. I, c. 177; *Lancelot du Lac*, P. II, fol. 101; *Sir Tristrem*, c. I, st. 29; Strickære, *Ruolandes Liet*, 15ᵃ; *Ruodlieb*, frag. II, v. 187–194; Riddaren Tynne, st. XI, *Svenska Folk Visor*, t. I, p. 52; Leland, *Collectanea*, t. I, p. 264; et Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XII, p. 785. Un passage de *Huon de Bordeaux* montre quelle estime on avait pour les échecs : « Des tables et echecs en sais autant et plus que homme qui vive. — Oh! oh! se dit Yvoirins, ce ne sont mie la les faits de valet de menestrier, bien duiroient-ils a gentil damoiseau. » La passion des échecs servait de ressort à l'intrigue de deux de nos vieux romans les plus populaires, Ogier le Danez, et Floires et Blanchefiors; et des expressions empruntées à ce jeu ont passé dans la langue usuelle : échec, tenir en échec. Il est impossible de ne pas reconnaître que ce sont les Scandinaves qui répandirent en France le goût des échecs : car tous les mots

les combats, aucun cheval ne me désarçonne (1); je suis

étrangers à notre vocabulaire, que l'on emploie sont d'origine islandaise : roquer (remuer), pat (obstacle), mat (péril extrême), échec (butin). Quant à l'instruction et au talent de la poésie et de la musique, l'importance qu'on y attachait pendant le moyen âge est trop connue pour que nous ne nous bornions point à un fort petit nombre de citations :

El padre a siete annos metiole a leer.

Alexandro, poëme espagnol du milieu du XIII[e] siècle, probablement de Joan Lorenzo Segura de Astorga.

Qui sap chanso ni fabla enquel la dir.

Girar de Roussillon, poëme provençal, B. R. Ms. 7991.

Tech him of harpe and of song.

Romance of Kyng Horn.

Pues como en aquel tiempo era la poesia una de las prendas de educacion de los caballeros; Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes en España*, t. I, p. 94.

He tauch him ich alede
Of ich maner of glewe.

Romance of Sir Tristrem.

He coude songes make and wel endite.

Chaucer, *Canterbury Tales*, portrait du Squier, Prol. v. 95.

Le *Gunnars-slagr* montre le cas que les Scandinaves faisaient de la musique dans la plus haute antiquité. Ce n'est pas au reste un fait qui leur soit particulier; les Homérides disaient d'Achille, *Iliad.*, l. IX, v. 186 :

τον δ'εὗρον φρενα τερπομενον
φορμιγγι λιγειη,
καλη, δαιδαλεη ἐπι δ'ἀργυρεον
ζυγον ἠεν·
την ἀρετ' ἐξ ἐναρων, πολιν Ηετιωνος
ὀλεσσας·
τη ὁγε θυμον ἐτερπεν, ἀειδε δ'ἀρα
κλεα ἀνδρων.

(1) Chaucer a dit aussi pour louer un chevalier :

Wel coude he sit on horse and fair ride.

Nous avons déjà vu, dans une note du *Kraku-mal*, p. 141, que Lodbrok était un très habile fauconnier; peut-être la passion du moyen âge pour les faucons était-elle venue aussi du Nord. Ils y étaient des oiseaux royaux (*Jonsbok*, c. 58), et conféraient une espèce de droit de justice; voyez Alteserra, *De Ducibus et Comitibus provincialibus Galliae*, p. 258. Les nobles les portaient sur leurs épaules, *Saga of Hrolfe Konge Kraka*, p. 141, et juraient souvent par leurs faucons. Ceux du Nord avaient conservé tant de réputation, qu'on lit dans *Sir Tristrem*, c. I, st. 28 :

Ther com a schip of Norway
. . . .
With haukes white and grey.

Charlemagne avait si bien reconnu la noblesse des faucons, qu'il ne permettait pas de les donner en composition : In compositionem Wirigildi volumus ut ea dentur quae in lege continentur, excepto accipitre et spatha; ap. Lindenbrog, *Codex legum antiquarum*, p. 895. Il n'y avait que l'épée qui jouît de la même prérogative. On ne se séparait pas même de son faucon pour aller à l'église.

Another on his fist, a Sparhawke or fawcone,
On else a cokow, and so wasting his shone,
Before the aultars he to and fro doth wander,
With even as great devotion, as a Gander.

Barclay, *Ship of Fools.*

Dans la tapisserie de la reine Mathilde, Harold est représenté un faucon sur le poing, et dans *Gerard de Viane*, Roland dit à Olivier, qui lui a pris son faucon :

Car me rant or mon faucon que j'ai chiés,
Je te donrai XV livres d'ormier.

V. 77, ap. Bekker, *Ferabras*, p. XIII.

Stiward, tac thou here
My fundling for to lere
Of thine mestere
Of wode and of ryvere,

Geste of King Horne, ap. Warton, *History of English poetry*, t. I, p. 42, éd. de Price.

L'amour de la chasse était un plaisir

habile à nager, je sais courir sur des patins; pour lancer un javelot ou manier une rame (1), je ne crains personne, et cependant une fille de Russie me dédaigne (2).

Il n'est ni veuve ni jeune fille qui ne sache que dans les régions du midi les premiers rayons du matin me trouvaient sur le champ de bataille; je m'y suis servi bravement de mon épée, il y reste des témoignages de mes exploits, et cependant une fille de Russie me dédaigne.

Je suis né dans le haut pays (3), là où retentissent les arcs; mes vaisseaux sont l'effroi des peuples; j'ai fait craquer leurs quilles sur la cime cachée des écueils, loin de la dernière habitation des hommes; j'ai creusé de larges sillons dans les mers, et cependant une fille de Russie me dédaigne (4).

si noble, qu'on en faisait un titre d'honneur.

Li rois prist par la destre main
L'amiz Monsegnor Ivain,
Qui au roi Uriens fu filz
Et bon chevaliers et hardiz,
Qui tant ama chiens et oisiaux.

Du Court Mantel, Ms. du Roi, n. 7615, fol. 114, recto, col. 3.

(1) Le talent de ramer était devenu aussi populaire chez les autres peuples.

So rewe the knightes trewe,
Tristrem so rewe he;
Ever as thai com newe,
He on oghain them thre.

Sir Tristrem, c. II, st. 49.

(2) Les strophes perdues parlaient sans doute de deux autres exercices, probablement le talent du joueur d'échecs et du scalde, car on n'en trouve énoncés que six. A la fin du onzième siècle (ou, suivant quelques écrivains, dans les premières années du douzième), les qualités d'un gentilhomme accompli étaient à peu près les mêmes en Espagne. Probitatates vero hae sunt: Equitare, natare, sagittare, cestibus certare, aucupare, scacis ludere, versificari; Petrus Alfonsi, *Disciplina Clericalis*, p. 44, éd. de Schmidt. On trouve les mêmes idées dans *The life of Alexander*, qui fut composé dans les premières années du 14e siècle; l'auteur décrit ainsi son éducation :

Now con Alisaundre of skyrmyng,
And of stedes disrayng,
And of sweordis turnyng,
Apon stede, apon justyng,
And sailyng, of defendyng,
In grene wode of huntyng
And of reveryng and of haukyng.

(3) La Norvége.

(4) Cette chanson nous semble fort remarquable par les sentiments tendres qu'un guerrier ose y avouer; la littérature d'aucun autre peuple ne nous avait encore rien montré de semblable. L'amour n'était qu'une faiblesse qu'on permettait à peine aux femmes (Médée, Phèdre, Sapho, Didon; pas un seul homme, sauf peut-être Hercule, qui n'était qu'un mythe; l'Amour n'est pas même mentionné une seule fois dans les Homérides); c'était jusque là une espèce de possession, comme l'a si bien dit Racine, *Vénus tout entière à sa proie attachée*, une fureur hystérique qui faisait courir presque indifféremment après un homme ou après un taureau. Le principe théocratique qui dominait la civilisation orientale y avait relevé la condition de la femme, bien plus que dans les États purement politiques des Grecs et des Romains; la

DES ORIGINES SCANDINAVES DES LANGUES ROMANES.

Si quelques monuments de la langue primitive étaient parvenus jusqu'à nous (1), et nous eussent appris quels sont les sons et les formes grammaticales les plus naturels à l'homme (2), l'histoire rationnelle des langues aurait une base ; on pourrait suivre à la trace, de vocabulaire en vocabulaire, les modifications que les différents peuples ont fait subir à la parole. Sans doute, les résultats n'auraient pas encore ce caractère de certitude qui seul constitue une science, les mêmes changements auraient pu se produire spontanément dans plusieurs idiomes; mais on ne s'éloigne qu'insensible-

législation, sinon les mœurs, l'avait affranchie. La strophe 51 du livre III du *Manava-dharma-sastra*, défend au père de recevoir aucun présent lors du mariage, parce que ce serait une vente; et on lit dans la strophe 56 du même livre : Partout où les femmes sont honorées, les divinités sont satisfaites ; mais lorsqu'on ne les honore pas, tous les actes sont stériles (traduction de M. Loiseleur Delongchamps). Le législateur n'était certainement préoccupé que de la dignité de la famille, il ne songeait pas à celle de la femme, car on lit, liv. II, st. 213 : Il est dans la nature du sexe féminin de chercher ici bas à corrompre les hommes, et c'est pour cette raison que les sages ne s'abandonnent jamais aux séductions des femmes. Cette chanson n'est point l'expression de sentiments particuliers à Harald ; si originale que soit l'intelligence, elle ne se met jamais en opposition [illegible] son siècle sur des points aussi importants, et nous avons des vers encore plus anciens, où des sentiments de la même nature sont exprimés avec toute l'autorité de la religion. C'est Odin lui-même qui dit dans le *Hava-mal* :

St. XCII. Que celui qui désire l'amour d'une jeune fille lui parle doucement et lui offre ce qu'il possède ; qu'il vante son visage et son éclat : c'est quand on aime qu'on est aimé.

St. XCIII. Que jamais un homme ne s'étonne de l'amour d'un autre : souvent le sage est séduit par la beauté d'un visage qui n'avait point séduit un insensé.

St. XCIV. Qu'on ne s'étonne point de voir qui que ce soit atteint d'une faiblesse si commune parmi les fils des hommes ; des plus sages cette puissante passion fait des insensés.

St. XCVIII. Je trouvai reposant sur son lit la fille de Billing; sa figure resplendissait comme la lumière du soleil ; je ne croyais plus qu'il y eût d'autres plaisirs dignes des rois que de vivre avec elle.

(1) Le sanscrit est certainement une des plus anciennes, et son nom signifie concret, perfectionné.

(2) Nous ne croyons point à l'invention de la langue primitive. Sans la parole, l'homme ne serait qu'un animal à deux mains ; il faut des signes à sa pensée, une délibération à sa raison ; mais cette conviction n'exerce ici aucune influence sur nos idées. Inventée ou révélée, la première langue n'e[illegible]s moins celle qui s'accordait le [illegible]c la nature de l'entendement et [illegible]nes ; l'intelligence divine et l'ins[illegible] de l'Humanité ont abouti au même résultat.

ment de la nature, et si de faibles déviations communes ne donnaient que de la vraisemblance à l'action de la langue d'un peuple sur un autre, il serait impossible de ne pas trouver une preuve suffisante dans la répétition d'écarts profondément marqués. Malheureusement rien n'indique que les rapports de deux idiomes ne soient pas les conséquences d'une origine commune ; l'ignorance de la parole naturelle réduit toutes les inductions à ne plus être que des hypothèses. La langue primitive devait être à la fois la plus expressive et la plus simple, et nous n'en connaissons pas une seule où les noms soient restés des onomatopées, et les mots des monosyllabes (1). Tous les essais pour déterminer la valeur rationnelle des sons manquent donc de base. Les règles étymologiques ne s'appuient que sur les connaissances philologiques de l'auteur; et, si vastes qu'elles puissent nous paraître, elles embrassent une portion si restreinte des langues qui ont été répandues dans le monde, qu'elles n'autorisent aucune conclusion générale ; on ne sait si une érudition plus étendue ne la démentirait pas.

D'ailleurs, depuis que la physiologie a démontré que le climat, les habitudes et la civilisation, apportaient des modifications profondes dans les caractères extérieurs de l'homme, il n'est plus permis de voir un fait sans portée et sans cause dans l'influence qu'ils exercent sur les organes de la voix et de l'ouïe. Chaque peuple attache une valeur particulière aux sons; les plus semblables dans leur principe sont tellement changés par une aspiration et une accentuation différentes, que l'oreille ne les reconnaît pas. Leur signification ne se rattache plus qu'à un sentiment vague (2) ou à des conventions arbitraires; nous n'attribuons de valeur essentielle qu'aux onomatopées. Pour en donner une à tous les mots, il ne suffirait pas de savoir la langue primitive, la

(1) M. Abel Rémuzat a prouvé que le chinois lui-même, malgré son système d'écriture, n'était pas monosyllabique.

(2) L'expression d'un sentiment dépend même beaucoup plus de la succession des sons que de leur nature.

connaissance de sa prononciation serait nécessaire. Les sons les plus différents, chez certains peuples, sont confondus par d'autres (1), et il en est d'assez étrangers à leur vocabulaire pour qu'il soit impossible de les exprimer avec leurs caractères; ils sont si variés, nous dirions presque si contraires, qu'on n'a pu parvenir à composer un alphabet général qui suffise au petit nombre de langues dont la prononciation nous est connue (2). Aussi, quelque ingénieux qu'aient été les efforts pour donner à l'étymologie une base systématique, en assignant une valeur naturelle aux sons, on n'y saurait reconnaître que de savants jeux d'esprit, qui ont jeté un grand jour sur la formation de certains idiomes, mais sont demeurés impuissants à expliquer la filiation des langues.

Si homogène que soit devenu un peuple par ses intérêts et ses tendances, il reste à ses différentes parties un caractère spécial qu'elles tiennent de leur passé. D'anciennes habitudes, des diversités d'organes, un esprit plus vif ou plus lent, y modifient les inflexions de la voix, et les mêmes causes y perpétuent ces différences. A côté de chaque langue il se développe nécessairement des patois : les formes de la grammaire sont les mêmes, rien n'est changé dans le vocabulaire; la prononciation seule diffère (3). Cette diversité ne tient pas toujours à des causes géographiques; elle est quelquefois produite par une éducation qui n'apprend point à y attacher la même importance : le patois n'est plus soumis à des règles, il ne s'explique plus par un système différent; c'est une corruption incessante qui atteint la langue, sans intelligence, sans but, et, pour ainsi dire, au hasard (4). Dans

(1) Ainsi, par exemple, en sanscrit, ञ *na* est une palatale, ण *na* une linguale, et त *na* une dentale; nous rendons par le même caractère trois sons essentiellement différents.

(2) L'Académie des Inscriptions a été obligée de retirer la question du concours, et certainement elle ne l'y aurait pas mise sans le testament de M. Volney.

(3) Le dialecte diffère aussi de la langue-mère par la prononciation, mais son orthographe et son vocabulaire ne sont plus les mêmes; il n'a conservé que la syntaxe, la partie philosophique de la langue, et s'en est trop séparé pour la corrompre activement.

(4) Il est fâcheux que le même mot rende deux idées aussi différentes; le

les idiomes qui expriment le rapport des idées par la flexion des mots, cette mauvaise prononciation n'altère pas seulement la partie extérieure et matérielle de la langue, elle affecte le sens des phrases (1), et force de recourir à des particules et des verbes auxiliaires, qui rendent à la pensée une clarté que les désinences ne lui donnent plus (2). Dans les meilleurs écrivains latins, on trouve déjà des traces de cette corruption (3), et, malgré les débats du Forum, qui devaient donner au peuple des exemples et des habitudes de bonne prononciation, il y avait, dès le temps de Cicéron, un pa-

patois populaire serait mieux exprimé par *jargon*.

(1) Soit qu'une plus grande habitude de prononcer le radical y appelle plus l'attention, ou que la voix ait naturellement moins de tenue sur les desinences, la mauvaise prononciation s'attaque de préférence aux flexions. On en trouve la preuve dans l'histoire de toutes les langues; le patois créole ne conjugue plus les verbes; ils restent invariablement à l'infinitif.

(2) Dans son imitation du Roman de Brut, Layamon déclinait encore en 1180 l'article et les noms, comme en anglo-saxon:

Nominatif, The King.
Génitif, Thas Kinges.
Datif, Than Kinge.

Et l'article devenait Tha au nominatif féminin, There au génitif, etc.; cinquante ans après, toutes ces flexions avaient disparu. Dans les langues teutoniques ces changements sont encore plus sensibles. Le vieil allemand avait des flexions fort marquées dans la déclinaison des noms; celui de nos jours n'a conservé qu'un S au génitif singulier, et un N au datif pluriel. Dans la langue populaire, ces deux dernières flexions ont disparu, les cas ne sont plus exprimés que par l'article, et le patois du peuple hollandais l'a rendu lui-même indéclinable; il indique les cas avec les propositions *van* et *aan*. L'article se déclinait aussi autrefois en français; mais il perdit ses flexions de fort bonne heure. Les exemples les plus évidents que nous connaissions se trouvent dans l'Hymne à sainte Eulalie, que M. Hoffmann von Fallersleben vient de découvrir à Valenciennes, dans un manuscrit du 9e siècle, et que M. Willems a publié ap. *Elnonensia*, p. 6:

Li, nomin. singul. mascul.:
Aezos nos voldret concreidre li rex pagienz.
V. 21.

Lo au régime:
Qued elle fuiet lo nom christiien.
V. 14.

La, nomin. singul. fémin.:
La polle sempre non amast lo deo menestier.
V. 10.

La également au régime:
Post la mort et a lui nos laist venir.
V. 28.

Li, nomin. plur. pour les deux genres:
Voldrent l'aveintre li deo inimi.
V. 3.

Les au régime:
Elle non eskoltet les mals conselliers.
V. 5.

(3) Ce n'est pas seulement Plaute qui dit: Ad carnificem dare et Aerumna me exercitam habet; on trouve dans Térence: Pars de bonis; dans Lucrèce: Neque fulgorem reverentur ab auro, l. II, v. 245; dans Virgile: Dulcesque a fontibus undae, *Georgica*, l. II, v. 50; et dans Cicéron: Fama de illo, *Pro Milone*, c. 3; Somnium de Simonide, *De Divinatione*, l. I, c. 27; Quae cum ita sint de Caesare satis hoc tempore dictum habeo, *Philippica V;* Deportatum habeas, *In Verrem III;* Bellum nescio quod habet susceptum, *De Lege agraria*, etc.

tois (1), que l'extension du titre de Citoyen, les longues guerres en pays étrangers, et l'enrôlement des Barbares dans les légions, durent faire de plus en plus différer de la langue nationale (2).

Par orgueil, et peut-être aussi par politique, pour faire mieux sentir leur prépondérance et soumettre les peuples étrangers à leur civilisation, les Romains les obligeaient tous à se servir du latin dans leurs relations avec eux (3). Bientôt l'honneur qui s'attachait au titre de Citoyen, l'avantage d'être jugé par la loi romaine, et les colons militaires, qui,

(1) Te divitem futurum, id utrum romano more locutus sit, bene nummatum te futurum; Cicero, *Epistolae ad Familiares*, l. VII, let. 16. Ce passage ne nous semble pas cependant aussi significatif qu'on l'a prétendu. Cicéron dit ailleurs : De quo tibi homine haec spondeo, non illo vetere verbo meo, quod juro lusisti; sed more romano, quo modo homines non inepti loquuntur; *Epistolae ad Familiares*, l. VII, let. 5; et la langue latine est appelée *romana* par Pline, *Historia Naturalis*, l. XXXI, c. 2. Dès le temps de Polybe, la langue avait subi de bien grandes révolutions, puisqu'il nous apprend, *Historiae*, l. III, p. 177, que le traité fait avec les Carthaginois l'année qui suivit l'expulsion de Tarquin n'était plus intelligible de son temps. L'existence d'un patois formé probablement des restes de l'ancienne langue et des corruptions de la nouvelle est attestée par des témoignages incontestables. Quintilien l'appelle *quotidianus*, Végèce *pedestris*, Sidonius Apollinaris *usualis*, et une foule d'écrivains *rusticus;* Du Cange, *Glossarium*, t. I, préf. p. XXIX, XXX et XXXI. Festus avait fait un livre *De Significatione Verborum*, et nous connaissons par Aulu-Gelle le titre d'un ouvrage de T. Lavinius, *De Verbis sordidis*. On trouve d'ailleurs de fréquentes mentions d'un patois populaire. Apiaria vulgus dicit loca in quibus siti sunt alvei apum; A. Gellius, *Noctes Atticae*, l. II, c. 20; Arboreta ignobilius verbum est, arbusta celebratius; *Id.*, l. XVII, c. 2; Castellum parvum quem burgum vocant; Vegetius, *De Re militari*, l. IV, c. 10; Crates quae occa vocatur a vulgo; Idem, *De Arte veterinaria*, l. I, c. 56; etc.

(2) Ego autem mirifice capior facetiis maxime nostratibus, praesertim cum eas videam primum oblitas Latio, cum in urbem nostram est infusa peregrinitas; nunc vero etiam Brachatis et Transalpinis nationibus, ut nullum veteris leporis vestigium appareat; Cicero, *Epistolae ad Familiares*, l. VII, let. 15. Latine loqui a Latio dictum; quae locutio adeo est versa, ut vix ulla ejus pars maneat in notitia; Festus. Qui obsce et volsce fabulabantur, nam latine nesciunt; Titinnius, ap. Festus. Quintilien dit, en parlant des mots étrangers qui s'étaient introduits dans la langue : Taceo de tuscis, sabinis, praenestinis quoque; *Institutio oratoria*, l. I, c. 9. Unaquaeque gens facta Romanorum cum suis opibus vitia quoque et verborum et morum Romam transmisit; S. Isidorus, *Origines*, l. I, c. 31. M. Bernhardy a réuni de curieux documents sur cette corruption du latin, *Römische litteraturische Geschichte*, p. 136; voyez aussi Schmeller, *Baierisches Wörterbuch*.

(3) Quo scilicet latinae vocis honos per omnes gentes venerabilior diffunderetur; Valerius Maximus, *Dicta Factaque memorabilia*, l. II, c. 2. Opera data est ut imperiosa civitas non solum jugum, verum etiam linguam suam domitis gentibus, per pacem sociatis, imponeret; S. Augustinus, *De Civitate Dei*, l. XIX, c. 7. Malgré la faveur dont le grec jouissait auprès des lettrés, il n'était pas même permis aux Grecs de s'en servir dans leurs rapports avec la République.

après avoir oublié leur idiome natal dans les armées de la République, allaient fonder des familles jusqu'aux dernières extrémités du monde, propagèrent partout la connaissance du latin, et en firent presque une langue universelle.

Nulle part ces circonstances n'agirent aussi puissamment que dans les Gaules. Devenues, après de longues guerres sur leur sol, provinces de la République, cette réunion ne fut pas, comme ailleurs, la destruction de leur indépendance; c'était un fait que leur voisinage de l'Italie rendit de jour en jour plus réel (1). Le latin n'y était pas seulement la langue politique; la religion, qui défendait d'écrire l'idiome national (2), en fit aussi la langue des affaires. Le rôle des Gaulois dans les derniers débats de la République, et la nécessité d'entretenir une armée sur les bords du Rhin, le répandirent si généralement dans les Gaules (3), ainsi que les mœurs et la civilisation romaines, qu'on ne regardait plus leurs habitants comme des Barbares (4). Dès le premier siècle, les vers de Martial étaient lus à Vienne par les vieillards, les femmes et les enfants (5), et Pline écrivait avec orgueil que ses œuvres étaient connues de toute la Gaule (6). Les faveurs de Claude (7), le séjour des Empereurs, et les dignités auxquelles on parvenait par la culture des lettres (8), y rendirent la connaissance du latin encore plus commune et plus profonde. C'était à des Gaulois que l'on confiait l'éducation des Césars (9), et que la Muse romaine transmettait son

(1) Cicero, *Epistolae ad Familiares*, l. IX, let. 15.

(2) Nonnulli annos vicenos in disciplina permanent, neque fas esse existimant ea litteris mandare; Caesar, *De Bello Gallico*, l. VI, c. 14.

(3) Il l'était dès le temps de Cicéron; Cicero, *Pro Fonteio*.

(4) Οὐδε Βαρβαρους ἐτι οὑτας, ἀλλα μετακειμενους το πλεον εἰς του των Ρωμαιων που, και τη γλοττη, και τοις βιοις, τινας δε και τη πολιτεια. Strabon, Γεωγραφικων βιβλια ἑπτα και δεκα, l. IV.

(5) Me legit ibi senior juvenisque puerque
Et coram tetrico casta puella viro.

Martialis, *Epigrammata*, l. VII, ép. 87.

(6) *Epistolae*, l. IX, let. 2.

(7) Il accorda l'entrée du Sénat aux Gaulois de la Celtique; Tacitus, *Annales*, l. XI, c. 24.

(8) Symmachus, *Epistolae*, l. I, let. 15.

(9) Jules Titien, Exupère, Arbore, Ausone.

dernier héritage (1). Les premiers missionnaires prêchèrent le christianisme en latin (2); à la fin du 4e siècle, on s'en servait pour écrire aux femmes (3), et on continua pendant le 5e (4) et le 6e (5). C'était l'idiome qu'elles-mêmes employaient (6), et un chant populaire sur la victoire de Clotaire II montre que, pendant le 7e siècle, il était aussi la langue du peuple (7). Le vieux français ne fut que sa cor-

(1) Ausone, Fortunatus.

(2) Eusebius, *Ecclesiastica Historia*, l. V, c. 1, p. 161, éd. de 1659.

(3) S. Hieronymus, Epistolae ad Hedibiam, ad Algasiam, *Opera*, t. IV. On a aussi des lettres latines de saint Hilaire de Poitiers à Albra, sa fille; de saint Sévère Sulpice à Claudia, sa sœur, et à Bassula, sa belle-sœur; *Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. xv. Rien n'indique qu'elles aient été plus lettrées que d'autres Gauloises.

(4) Sidonius Apollinaris, *Opera*, l. II, lettre 9.

(5) Venantius Fortunatus, *Opera*, p. 184. Une nouvelle preuve de la diffusion du latin se trouve, p. 89, dans ses vers à Bertechramn, évêque de Bordeaux:

Per loca, per populos, per compita cuncta videres
Currere versiculos, plebe favente, tuos.

Sans un fond de vérité, ou du moins une possibilité bien reconnue, ce compliment aurait été une impudence que Fortunatus ne se fût pas permise.

(6) Martène, *Thesaurus Anecdotum*, t. I, p. 3; Labbe, *Nova Bibliotheca manuscriptorum librorum*, t. 1. p. 702.

(7) Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S Benedicti*, t. 1, p. 617. Il était chanté, suivant Sidonius Apollinaris, *magna vociferatione*. Dans la première moitié du 9e siècle, Godescalc fit en latin une chanson destinée à devenir populaire :

Ut quid jubes, pusiole,
Quare mandas, filiole,
Carmen dulce me cantare,
Cum sim longe exul valde
Intra mare ?
O cur jubes canere ? etc.

Ap. Lebeuf, *Dissertations sur l'histoire*, t. 1, p. 493.

Nous ne pouvons, au reste, trouver une grande signification à ces chants; il est fort probable que l'air eut plus d'influence que les paroles sur leur popularité; les chants d'église et la musique italienne montrent assez qu'il n'est pas nécessaire de comprendre ce que l'on chante. On lit dans Thomas Cantipratanus, *Bonum Universale de Apibus*, p. 436 : Cantus turpissimus de beato Martino, plenus luxuriosis plausibus, per diversas terras Galliae et Teutoniae promulgatus. Très probablement cette chanson était en latin; mais quelle que fût sa langue, elle était chantée en Gaule ou en Allemagne par des gens qui ne la comprenaient pas. Bérenger reproche à saint Bernard d'avoir publié Cantiuncullas mimicas et urbanos modulos, ap. *Abaelardi opera*, p. 302; et l'on ne saurait croire que ces petits chants fussent en roman. Saint Bernard faisait des vers latins, puisqu'il a composé l'hymne :

Quum recordor moriturus
Quid post mortem sim futurus,
Terror terret me venturus,
Quem expecto non securus.

et s'il avait eu une connaissance [illegible] parfaite du roman, il n'eût pas constamment prêché en latin, malgré les canons des Conciles et les ordonnances des Rois (ap. Labbe, *Concilia*, t. VII, col. 12[illegible]; *Caroli Magni Capitularia*, 813, art. XV; *Capitularia*, t. 1, col. 1289), dans les occasions où il avait le plus besoin d'être entendu. (Un de ses contemporains fut même obligé de le traduire en roman, et la traduction nous est parvenue; plusieurs écrivains la lui attribuent, mais sans aucune preuve.) Héloïse dit à Abaelard : Cum me ad temporales olim voluptates expeteres, crebris me epistolis visitabas, frequenti carmine tuam in ore omnium Heloissam ponebas. Me pla-

ruption (1), et il résulte des expressions employées par les conciles et les capitulaires du 9e siècle, pour prescrire les prédications en langue vulgaire, qu'elle n'en était pas assez séparée pour qu'il fût devenu impossible de l'entendre (2).

Les flexions du latin exigeaient une prononciation cultivée qui les indiquât soigneusement, et le peuple était grossier ; il était habitué à une prononciation et des formes grammaticales différentes (3). La langue qui avait été transportée sur son sol était déjà un idiome corrompu, à l'usage de soldats ignorants et de vétérans vieillis au milieu des Barbares. Elle ne fut point imposée par la violence : ce fut insensiblement qu'elle se substitua au gaulois ; long-temps elle subsista à son côté, et dut en prendre une foule d'expressions et de tournures (4). Pendant le 2e siècle, on parlait une langue barbare dans la Lyonnaise (5), et, deux cents ans après, le gau-

teae omnes, me domus singulae resonabant ; *Epistola* 1, p. 53, éd. de 1708. Et les vers d'Abaelard étaient probablement en latin, puisque rien n'indique le contraire, et que M. Greith vient de publier, *Spicilegium Vaticanum*, p. 123, des *Planctus* mesurés et pour la plupart rimés qu'Abaelard avait certainement composés pour être chantés. Il nous reste ap. Ritson, *Ancient Songs and Ballads*, t. 1, p. 3, une chanson à boire de Walter Mapes, qui, d'après Camden, *Remaines*, p. 19, in the time of king Henry the second (mort en 1189), filled England with his meriments, et cette chanson est en latin. Nous en citerons le premier couplet pour montrer son caractère populaire :

Mihi est propositum in taberna mori,
Vinum sit appositum morientis ori !
Ut dicant cum venerint angelorum chori :
Deus sit propitius huic potatori !

Au reste, les Gaulois n'étaient pas le seul peuple qui eût abandonné sa langue pour le latin ; Strabon, liv. III, rapporte le même fait des Tourditains :

ἐς του Ρωμαιων μεταβεβληνται τροπου, οὐδε της διαλεκτου του σφετερας ἐτι μεμνημενοι.

(1) Cette origine est évidente dans les deux plus anciennes pièces en langue vulgaire qui nous sont parvenues ; leur longueur a forcé de les rejeter à la fin.

(2) Quo *facilius* cuncti possint intelligere quae dicuntur ; *Sacrosancta Concilia*, t. VII, col. 1263. Quod *bene* vulgaris populus intelligere possit ; *Capitularia regum Francorum*, anno 813, art. XV, De officio praedicatorum. On trouve un passage semblable sur Bechada, qui vivait dans le 12e siècle, mais dans le midi de la France, où le latin avait dû se mieux conserver ; il composa son poëme : materna lingua, rhythmo vulgari, ut populus *pleniter* intelligeret ; ap. Labbe, *Biblioth. nova*, t. II, p. 296.

(3) Cela résulte nécessairement de la différence des deux langues ; mais on ne peut s'appuyer d'aucun fait positif, peut-être ne connaît-on pas deux cents mots dont l'origine gauloise soit constante. Non magnopere mirandum si lingua nativa in desuetudinem abierit, hodieque qualis fuerit quaeratur ; Du Cange, *Glossarium*, préf., § 13.

(4) Un passage de l'*Agricola* de Tacite nous apprend, c. II, que le gaulois était encore usuel de son temps ; il dit que la langue que parlaient les habitants de la Grande-Bretagne n'était pas fort différente de celle des Gaulois : Sermo non multum diversus.

(5) Οὐχ ἐπιζ[illegible]ις δε προς ἡμων

lois, s'était conservé à Marseille presque aussi pur qu'à Trèves (1). Au commencement du siècle suivant, on le parlait encore concurremment avec le latin (2); ce ne fut que cinquante ans plus tard que la noblesse d'Auvergne, la partie de la société la plus instruite, rejeta les derniers restes de l'ancienne langue nationale (3); et si le peuple ne la parlait plus, au moins en conservait-il encore des expressions à la fin du 9e siècle (4). Peut-être même plusieurs langues bar-

των ἐν Κελτοις διατριβοντων, και περι Βαρβαρου διαλεκτου το πλειςον ἀσχολουμενων, λογων τεχνην; saint Irénée; Ἐλεγχου και ἀνατροπης της ψευδωνυμου γνωσεως; préf., p. 3., éd. de Grabe. Nous ne croyons pas que le passage du *Digeste*, l. XXXI, tit. I, § XI, mérite l'importance qu'on lui a donnée. L'empereur Sévère autorise les fidéicommis dans toutes les langues, et au nombre se trouve *lingua gallicana;* c'était une mesure générale, un droit accordé à tous les peuples de l'Empire, de tester dans leur langue, et les Gaulois devaient en profiter comme les autres; le rédacteur n'en savait pas davantage. Il ne semble pas possible qu'on ait commencé à écrire une langue quand on cessait de la parler. Mais une foule d'auteurs attestent que le gaulois n'avait pas entièrement disparu. Mulier Druïas eunti exclamavit gallico sermone : Vadas, nec victoriam speres, nec militi tuo credas; Lampridius, *Alexander*.

Salve, urbis Genius, medicabilis haustu,
Divona Celtarum lingua, fons addite Divis!

Ausonius, *De claris Urbibus*, v. 156.

Voyez aussi Ammianus Marcellinus, *Res gestae*, l. XV; Claudianus, *Epigramma de Mulieribus Gallicis*, etc.

(1) S. Hieronymus, *Commentarii in Epistolam ad Galatas*, l. II, c. 3. Il fallait même que les Gaulois fussent bien attachés à leur langue, puisque, dans les dernières années d'Auguste, Varron les appelle Trilingues; Id. *Opera*, t. IV, p. 254, et que ceux qui s'étaient établis en Asie 278 ans avant l'ère vulgaire la conservaient encore dans le 4e siècle.

(2) D'après saint Sulpice Sévère; nous citerons tout à l'heure le passage, remarquable à plus d'un titre.

(3) Celtici sermonis squamam depositura nobilitas: Sidonius Apollinaris, *Epistolae*, l. III, let. 3. Au reste ce passage ne signifie pas, comme on l'a dit, que la langue celtique fût encore parlée; il s'agit de ce que Sidonius appelle, l. IV, let. 10 : Rubigiuem trivialium barbarismorum; nunc, ajoute-t-il, nunc oratorio stylo, nunc etiam camaenalibus modis imbuebatur.

(4) On trouve dans le moine de Saint-Gal, qui écrivait de 884 à 887 : Duas caniculas quas gallica lingua veltres nuncupant; ap. Pertz, *Monumenta Germaniae Historica*, t. II, p. 739; nuncupant indique une langue vivante. L'auteur du *Valtharius*, qui fut composé 100 ans après dans le même monastère, dit d'un héros du 5e siècle :

Celtica lingua probat te ex illa gente creatum
Cui natura dedit reliquas ludendo praeire.

V. 765.

M. J. Grimm, *Lateinische Gedichte des X und XI Ih.*, p. 86, pense que *celtica lingua* signifie ici langue étrangère; c'était, comme nous l'avons remarqué, dans l'esprit du moyen âge; mais le second vers ne permet pas de prendre cette expression dans un sens général: il précise sa signification. On lit dans Silius Italicus, *De Bello Punico*, l. VII, v. 17 :

Vaniloquum Celtae genus ac mutabile mentis.

Dans le *Carmen Caelitum*, dont l'écriture est du 10e siècle, ap. Endlicher,

bares existaient-elles en même temps que le latin (1); les habitants de la Lyonnaise avaient un nom particulier, ils s'appelaient Celtes (2), et, au commencement du 5e siècle, le celtique est positivement distingué du gaulois (3) : on les reconnaît comme deux langues à part, restées toutes les deux usuelles.

Tant de causes de corruption ne pouvaient rester inactives. Les esprits les plus lettrés ne se préservaient pas eux-mêmes de toutes les expressions barbares qui pénétraient chaque jour dans la langue (4), et une prononciation vicieuse l'altérait plus profondément encore. Dès le temps de saint Jérôme, ce n'était que par des efforts commencés de jeune âge que l'on parvenait à conserver quelque pureté de

Catalogus Codicum philologicorum latinorum Bibliothecae Palatinae Vindobonensis, p. 296–98, les Gaulois sont encore distingués des Franks. Unde gaudens letabatur imperator Karolus eum Francigenis poetis cum Gallis bibentibus. Il est difficile de ne pas croire que cette séparation qui se maintenait depuis 500 ans n'eût pas son explication et sa cause dans la nature du langage; la différence de législation s'effaçait tous les jours, et n'eût pas été suffisante.

(1) Après avoir divisé la Gaule en trois parties, Caesar ajoute : Hi omnes lingua, institutis, legibus, inter se differunt. Virgile dit des populations de la Gaule Belgique :

Quam variae linguis, habitu tam vestis et armis.
Aeneis, l. VIII.

Strabon, l. IV, nous apprend que les Aquitains avaient une langue différente des autres Gaulois : τους μεν Ακουιτανους τελεως ἐξηλλαγμενους ουτη γλωττη μονον.

Il y avait en Aquitaine jusqu'à seize nations différentes (ἐθνη), et vingt-cinq dans la Lyonnaise; Marcianos Heracléotos, Περιπλους, ap. *Geographi Minores*, t. I, p. 48 et 49.

(2) A Scaldi ad Sequanam Belgica, ab eo ad Garumnam Celtica, eademque Lugdunensis; Plinius, *Historia Naturalis*, l. IV, c. 31; Caesar, *Commentarii de Bello Gallico*, l. I, c. 1; Mela, l. III, c. 2; Ammianus Marcellinus, l. XV, et le passage de saint Irenée, évêque de Lyon, que nous avons déjà cité ἐν Κελτοις διατριβοντων. Strabon, l. IV, c. 1, donnait le nom de Celtes aux populations qui s'étendaient de l'autre côté de la Garonne entre la mer de Marseille, la Narbonnaise et les Alpes; mais cela semble une erreur de copiste, puisqu'il dit suivre la division de César. Au reste, toute la Gaule s'appela longtemps *Celtique;* Gosselin ap. *Strabon*, t. II, p. 37, trad. de l'Acad. des Inscriptions; et d'après Camden, *Britannia*, p. 15, Celtae, Galli et Gallathae, seraient un même nom dérivé de *gualt*, chevelure en breton.

(3) Sed dum cogito me hominem Gallum inter Aquitanos verba facturum, vereor ne offendat vestras nimium urbanas aures sermo rusticior. Tu vero, inquit Posthumianus, vel celtice, aut, si mavis, gallice loquere, dummodo jam Martinum loquaris; Sulpitius Severus, *Opera*, dial. I, p. 440, éd. de 1709.

(4) On trouve *testa* (tête) dans Ausone; *radiatilis* dans Fortunatus; *brutesco*, *populosus*, dans Sidonius Apollinaris; *retinax* dans Symmaque; *insensatus*, *tractatus* (traité), dans l'interprète de saint Irénée; *birrhus*, *depu-*

langage (1). Dans la dernière moitié du 5e siècle, les savants se plaignaient déjà de l'altération du latin (2), et on en trouve des traces dans les œuvres littéraires (3) et les ordonnances de Chilpéric, qui affectait cependant de grandes prétentions grammaticales (4). La fin de la domination romaine précipita encore cette décadence (5); il se for[illegible] langue nouvelle, que l'on chantait dans les églises (6), [illegible]

tare, *grossus*, *profunditas*, dans saint Sulpice Sévère, etc.

(1) Sequatur statim et latina eruditio; quae si non ab initio os tenerum composuerit, in peregrinum sonum lingua corrumpitur, et externis vitiis sermo patrius sordidatur; *Epistola VII*.

(2) Sidonius Apollinaris, *Epistolae*, l. II, let. 8; l. V, let. 10.

(3) Nous en avons cité une foule d'exemples dans une note précédente, et l'on en trouve de remarquables dans les versets sur la destruction d'Aquilée; ap. Endlicher, *Catalogus Codicum philologicorum latinorum Bibliothecae Palatinae Vindobonensis*, p. 298; *Bella*, *tumbis*, *repperit* au parfait, *innumerum civium, rusticorum spoleus*, *aedes solitae nobilium turmis impleri*, etc. On ne connaît ni le nom ni la patrie de l'auteur; mais, s'il était Italien, comme cela semble probable, les fautes prouveraient encore mieux l'altération du latin, puisqu'il se conserva mieux en Italie que partout ailleurs. Quelques expressions ne permettent pas de le croire postérieur de beaucoup aux événements qu'il rapporte : Vindictam tamen non evasit impius destructor tuus Attila sevissimus; *nunc* igni simul gehennae et vermibus excruciatur.

(4) Aimo Monachus, *De regum procerumque Francorum Origine et Gestis*, l. III, c. 10; Gregorius Turonensis, *Historia Francorum*, l. V, c. 44 et 45.

(5) Elle fut le résultat de la défaite de Syagrius à Soissons, en 486.

(6) Non licet in ecclesia choros saecularium vel puellarum cantica exercere; Concile d'Auxerre tenu en 578, ap. Labbe, t. V, col. 958. Celui de Narbonne défendit en 589 : ut populi qui debent officia divina attendere saltationibus et turpibus invigilent canticis; ap. Labbe, t. V, col. 1015. Valde enim omnibus noscitur esse indecorum quod per dedicationes basilicarum aut festivitates martyrum ad ipsa solemnia confluentes, chorus femineus turpia quaedam et obscoena cantica decantare videntur; ap. Labbe, t. VI, col. 391. Herbert, archevêque de Torres en Sardaigne, écrivait en 1178 qu'en Normandie les femmes chantaient aux processions *nugaces cantilenas*, tandis que le clergé reprenait haleine; *Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. LI. Ces cantilènes étaient probablement en langue vulgaire; long-temps après, il y avait des fêtes où les laïques répétaient en français ce que les prêtres avaient chanté en latin. On chercha à régulariser et à restreindre cet usage; ces gloses ne commentèrent plus que les épîtres, et l'on en chargea d'autres ecclésiastiques; il en reste encore quelques traces dans le chant du graduel. Plusieurs de ces interprétations en langue vulgaire sont parvenues jusqu'à nous; Lebeuf, *Traité du Chant ecclésiastique*, p. 122, 138; D. Martène, *De antiquis Ecclesiae Ritibus*, t. I, p. 281; *Choix des Poésies des Troubadours*, t. II, p. 144; Jubinal, *Mystères inédits*, t. I, p. X et 356. Leur nom seul d'*épîtres farcies* indique quelle idée on y attachait :

Tu n'entens pas a droit de ceste riens la glose.
La verge fu David et Salomon la rose.

. . . .

Tais-toi, dist sainte Yglise, que ta langue soit arse!
Trop as le cuer farsi et plain de fausse farse.

Desputoison de la Synagogue et de Sainte Yglise; ap. Jubinal, *Mystères inédits*, t. II, p. 406.

Il est au reste fort difficile de déterminer la langue des chants populaires dont parlent les anciens historiens. Souvent, comme nous l'avons déjà dit, le peuple

propageaient des orateurs populaires (1). Son action sur le latin était si forte, qu'en 580 on ne suivait plus les règles des genres et des cas (2). Le peuple l'avait assez oublié en 665 pour que la connaissance de la langue romane fût nécessaire aux évêques (3), et que les missionnaires qui prêchaient en latin eussent à leurs côtés des interprètes qui expliquaient leurs paroles (4). Dans la dernière moitié du 8e siècle, la langue vulgaire est distinguée de la langue lit-

chantait des paroles qu'il ne comprenait pas, et les poëtes composaient dans la langue qui leur était le moins naturelle; ainsi un Frank du 9e siècle avait fait *Ludicrum Carmen de convivio Caelitum*, et ce poëme était en latin; ap. Endlicher, *Catalogus Codicum*, p. 296-298. Les mêmes expressions s'appliquaient aux chants latins et en langue vulgaire. L'auteur de la Vie de saint Faron appelle la chanson latine sur la victoire de Clotaire II: Carmen publicum juxta rusticitatem per omnia pene volitabat ora; ap. D. Bouquet, t. III, p. 505, et plusieurs savants ont regardé que ces expressions indiquaient toujours des vers en langue vulgaire. Tout ce que l'on sait de positif, c'est que l'hymne à sainte Eulalie, que nous réimprimons à la fin de cet essai, est au moins du 9e siècle, puisque les caractères de l'écriture ne permettent pas de lui supposer une date postérieure, et que, dans un autre manuscrit du 12e, on a trouvé une glose *Sub Silencio Legende* (ap. *Elnonensia*, p. 20-21), dont le roman est si ancien, que presque tous les mots ont déjà disparu des plus vieux monuments qui nous sont parvenus. Il semble aussi résulter de quelques vers du commencement de l'*Unibos* que pendant le 11e siècle on racontait à la table des grands des histoires dans une langue différente du latin :

> Ad mensam magni principis
> Est rumor unius bovis;
> Praesentatur ut fabula
> Per verba joculatoria.

Lateinische Gedichte des X und XI Jh., p. 384.

Ut fabula indique certainement une manière différente, plus répandue; mais nous ne savons si cette différence porte sur la langue du récit ou sur sa forme; peut-être était il ordinairement en prose, comme tant de *propos de table* que nous avons encore.

(1) Le passage de Grégoire de Tours est formel : Philosophantem rhetorem intelligunt pauci, loquentem rusticum multi.

(2) Grégoire de Tours le dit positivement; *Liber de gloria Confessorum*, prol. D'après Agathias (*De Imperio et Rebus Justiniani*, l. I), il n'y avait aucune autre différence entre les Français et les Romains d'Italie que leurs habits et leur *langue*, et Latinus Pacatus dit dans le *Panegyricus Theodosii* : incultum Transalpini sermonis horrorem.

(3) Obiit (665) D. Eligius, Tornacensis episcopus... suffectus est episcopus in locum ejus Momolenus, propterea quod vir esset sanctissimae vitae qui romanam non minus quam teutonicam calleret linguam; Meyer, *Annal. Flandriae*, p. 6. Nous citons ce passage d'après M. Raynouard, et nous n'oserions pas affirmer que *romanam* ne signifiât pas simplement *latine*.

(4) Dans la Rhétie; *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, Saeculi II (600), p. 246. Plus tard la différence des langues est attestée par les conciles et les synodes. Ut episcopi sermones et homilias sanctorum Patrum, prout omnes intelligere possint, secundum proprietatem linguae praedicare studeant; Concile de Reims tenu en 813, ap. Labbe, *Concilia*, t. VII, col. 1256. Ut nemo a sacro fonte aliquem suscipiat, nisi orationem dominicam et symbolum juxta linguam suam et intellectum teneat; Synode de 858, ap. *Capitularia*, t. I, col. 1289.

téraire (1); la séparation était devenue tellement profonde, que le latin le plus simple et le plus familier au peuple, le latin des prières journalières de l'Église, était lui-même corrompu (2); et la corruption était si générale (3), que, pour rétablir son enseignement, Charlemagne alla chercher des grammairiens jusqu'à Rome (4). Cette langue vulgaire (5) n'était pas le francique (6); elle était si différente, que les

(1) Lors de la translation du corps de saint Germain en 754, un jeune sourd-muet recouvra la parole, et l'historien de ce miracle ajoute qu'il apprit non seulement la langue rustique, mais aussi les lettres; *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIV, p. 661.

(2) Du temps de Charlemagne, le peuple répondait aux litanies *ora pro nos*, et aux prières pour l'Empereur, *tu lo juva;* Mabillon, *Annales Ord. S. Benedicti*, t. II, p. 682–684; *Analecta Vetera*, p. 170. Einhard lui-même s'excuse d'écrire en latin : Non est quod admireris, nisi forte quod homo Barbarus, et romana locutione perparumexercitatus, aliquid me decenter aut commode latine scribere posse putaverim. Une semblable corruption n'a rien d'étonnant quand on pense qu'avant Charlemagne le latin ne s'enseignait point dans les Gaules. Ante ipsum enim dominum regem Carolum, in Gallia nullum studium fuerat liberalium artium; Monachus Egolismus, *Vita Caroli Magni*.

(3) Les dignitaires ecclésiastiques ne savaient plus parler latin; Charlemagne dit un jour à un de ses évêques : Bene modo cantavit ille clericus noster, et le prélat lui répondit : Sic omnes perriparii possunt bubus agricolantibus vetrenere; Monachus Sangallensis, ap. Pertz, *Mon. Germ. Hist.*, t. II, p. 739. Les écrivains qui faisaient profession de littérature ignoraient eux-mêmes les règles de la grammaire. On lit à la fin des *Annales* de Regino Prumiensis : Haec quae supra expressa sunt, in quodam libello reperi, plebeio et rusticano sermone composita, quae ex parte ad regulam correxi. Au concile d'Ingelheim en 948, on fut obligé de traduire en francique des lettres d'Artaldus, archevêque de Reims, que Louis V ne pouvait entendre en latin; ap. Du Chesne, t. II, p. 613, et D. Bouquet, t. VIII, p. 203. Cette ignorance ne lui était pas personnelle; le latin disparaissait de plus en plus. On lit dans les vers de Paulin, *De Herico Duce*, ap. Lebeuf, *Dissertations sur l'histoire*, t. I, p. 427 :

Barbara lingua
Stratiburgus diceris,
Olim quod nomen
Amisisti celebre.

(4) Latinam ita didicit, ut aeque ac patria lingua orare esset solitus; Einhard, *Vita Caroli Magni*, c. XXIII, et Thegan, *De gestis Ludovici Pii* dit également de son fils : latinam vero sicut naturalem aequaliter loqui poterat. Il fallait que la connaissance du latin fût devenue bien rare pour qu'on rapportât, comme un mérite digne de mémoire, que les deux empereurs savaient la langue de leur religion et de leur gouvernement.

(5) Les historiens l'appellent romana rustica, gallica, gallicana, simplex, ruralis, urbana, usualis, plebeia, laica, materna.

(6) On en trouve une preuve bien frappante dans l'épitaphe de Bruno, connu sous le nom de Grégoire V, mort en 999 :

Ante tamen Bruno, Francorum regia proles,
. . . .
Usus francisca, vulgari et voce latina,
Instituit populos eloquio triplici.

Ap. Fontanini, *Della Eloquenza Italiana*, p. 15.

Igitur primus Adelardus factus abbas hujus loci anno DCCCCXCIX, nativam linguam non habuit teutonicam, sed quam corrupte nominant romanam, teutonice walloniam; *Chronicon Abbatis sancti Trudonis*, ap. Dachery, *Spicilegium*, t. II, p. 660.

Toutes ces causes de corruption existaient en Espagne plus puissantes encore; plus de langues différentes s'y étaient mêlées (1), et quoiqu'en adoptant le latin les Visigoths eussent sanctionné sa suprématie, cette prééminence politique ne pouvait conserver sa pureté. Aucun texte classique ne la maintenait par l'autorité de l'exemple; c'était une langue vulgaire, soumise à toutes les dégénérescences d'un idiome qui ne vit que dans la bouche du peuple, et doit chaque jour exprimer des idées nouvelles (2). Aussi, quoique la conversion des Visigoths ait répandu la connaissance des textes chrétiens, et rendu indispensables des études littéraires, on trouve déjà au commencement du 7e siècle, dans l'ouvrage d'un philologue que la nature de ses travaux devait en préserver plus que tout autre, une foule d'expressions étrangères au latin (3), et, cent ans après, la corruption avait attaqué jusqu'aux premières règles de la langue, les noms ne se déclinaient plus (4). L'invasion des Arabes, les longues guerres qui la suivirent, et la supériorité de leur culture littéraire, empêchèrent long-temps l'espagnol de se former; peut-être même, pendant le 9e siècle, où leur langue devint usuelle dans toute la péninsule (5), ses éléments

velles Recherches sur les patois, p. 43–44.

(1) Une foule de peuples différents s'y étaient établis: les Ibères, les Celtes, les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Alains, les Suèves, les Vandales, les Visigoths, les Bysantins, les Scandinaves, et quelques uns de ces peuples avaient sans doute plusieurs dialectes. D'après une histoire des Goths attribuée à tort à Luitprand, on aurait parlé en Espagne, en 728, dix langues différentes; *Chronicon*, p. 372, éd. de 1640.

(2) Les Goths avaient conservé leur religion et leurs codes; ils avaient même prononcé une amende de 30 livres contre ceux qui citaient des lois romaines; *Fuero Juzgo*, l. II, tit. 1.

(3) Ala, ama, astrosus, baselus, cama, camisa, caravella, gatus, huron, madera; S. Isidorus, *Origines*, passim.

(4) Nomina latina casus habentia eos amittebant; Mayans, *Epistola ad Frobenium*.

(5) Saint Euloge s'en plaignait avec amertume; Benito de San-Pedro, *Arte del Romance Castellano*, t. I, p. 10. C'est dans ce sens qu'une vieille romance disait:

> Renegaron a su ley
> Los romancistas de España,
> Y ofrecieron a Mahomo
> Las primicias de sus gracias.
>
> *Tanta Zayda y Adalifa.*

L'arabe était devenu si familier aux Espagnols, qu'ils se servaient de son alphabet pour écrire leur propre langue. Le témoignage d'Alvar de Cordoue montre encore mieux quelle prééminence l'arabe s'était acquise; il dit dans son *Indi-*

étaient-ils plus éloignés de se coordonner dans un idiome animé d'un seul esprit et régi par les mêmes règles. La langue nationale ne fut constituée que trois cents ans après, lors de la prise de Tolède; l'orgueil du vainqueur dédaigna la langue des vaincus, et le fanatisme religieux, réveillé par la prédication des croisades, celle des mécréants. Le plus ancien monument qui nous soit parvenu, le poëme du Cid, remonte à la moitié du 12e siècle (1), et la langue est déjà trop régulière pour ne pas s'être perfectionnée dans de nombreux essais (2).

Pendant long-temps l'orgueil jaloux de Rome interdit l'usage du latin aux Italiens (3); mais le titre de Citoyens, qu'ils conquirent les armes à la main, les investit de tous les droits des Romains, et, sous les premiers Empereurs, malgré quelques différences de dialecte (4), toute l'Italie parlait la même langue. Elle s'y préserva mieux de la corruption que dans le reste de l'Empire; des habitudes de syntaxe et de prononciation différentes ne l'altéraient point tous les jours, et des souvenirs d'orgueil national veillaient sur sa pureté avec plus de vigilance. Mais, du temps de la République, il y avait déjà un patois populaire, qui de plus en plus se sépara de l'idiome littéraire, et finit par devenir une nouvelle langue.

culus luminosus, ap. Florez, *España Sagrada*, t. XI : Gentilia eruditione praeclari, arabico eloquio sublimati..... linguam propriam non advertebant Latini, ita ut ex omni Christi collegio vix inveniretur unus in milleno hominum genere, qui salutatorias fratri posset rationabiliter reddere litteras.

(1) Il a été publié par Sanchez, *Coleccion de Poesias Castellanas anteriores al siglo XV*, t. I.

(2) Le *Fuero* de Cuença, qui fut écrit vers 1090, est en latin assez pur; celui d'Ucles, qui le fut au commencement du 12e siècle, est mêlé de mots espagnols (mas, boda, morabetinos); dans celui de Caceres, qui fut rédigé en 1230, il y a des phrases entières espagnoles. L'histoire de la langue est encore à faire; mais on a de précieux matériaux dans Aldrete, *Del Origen y Principio de la Lengua Castellana;* Pellicer, *Poblacion y Lengua primitiva de España*, et Mayans, *Origenes de la Lengua Española*.

(3) Tite-Live, l. XL, c. 43. M. de La Rue s'autorise à tort de ce passage pour soutenir que le latin ne fut pas très répandu dans les Gaules. Lors de la conquête, le temps où la République craignait de prodiguer le titre de Citoyen romain et tous les avantages qui s'y rattachaient était bien passé; elle cherchait au contraire à s'associer les peuples vaincus, pour conjurer ensemble les dangers qui la menaçaient.

(4) Il est fort probable que la distinction des Italiens en *Socii latini nominis* et *Socii italici nominis* se rattachait à des différences de langage, qui durent influer sur la corruption du latin.

Dès le 5e siècle, on reconnaît des formes de mots italiennes (1); un écrivain du siècle suivant cite une expression vulgaire (2), et moins de cinquante ans après, saint Isidore parle de la langue italienne (3). Quoique ses progrès fussent bien lents, puisqu'en 871 on rédigeait en latin un chant destiné à exciter l'intérêt public en faveur de Louis II, retenu prisonnier par trahison, et qu'en 924 des soldats assiégés à Modène chantaient, pendant leurs veillées, une chanson latine que l'histoire nous a conservée (4), l'existence d'une langue vulgaire n'en est pas moins positive. L'Italien Gonzon avouait, en 960, que, malgré son peu d'éloignement du latin, elle avait retardé ses progrès dans les belles-lettres (5). Mais les fragments antérieurs au 13e siècle qui nous sont parvenus (6) ne sont que du latin corrompu ; quand l'italien

(1) Lanzi, *Saggio di Lingua Etrusca*, t. I, p. 423; Cittadini, *Della vera Origine e del processo e nome della nostra Lingua;* Ciampi, *De Usu Linguae Italicae saltem a saeculo V*, dont nous ne connaissons que le titre, et la dissertation de Muratori, De Origine Linguae Italicae; ap. *Antiquitates Italicae*, t. II, col. 989.

(2) Duo lignea vascula quae vulgo flascones vocantur; Gregorius Magnus, *Dialogi*, l. II, c. 18; il écrivait en 593.

(3) Capus itala lingua dicitur a capiendo. Hunc nostri falconem vocant eo quod incurvis digitis sit ; S. Isidorus, *Origines*, l. XII, c. 7 ; il mourut en 635. Capus n'est pas latin, au moins dans ce sens : ainsi l'on ne peut voir dans ce passage une de ces inexactitudes de langage qui induisent si souvent en erreur dans les auteurs du moyen âge. Lydgate, par exemple, dit, *Bochas*, prol., st. III, que, dans *Troilus and Cresseide*, Chaucer

made a translation
Of a boke wich called is Trophe
In lumbarde tongue.

Chaucer reconnaît, l. I, v. 395, qu'il imite un ouvrage de Lollius; il dit, l. II, v. 13 :

But out of latin in my tongue it write.

Et dans l'*Index Auctorum* de son glossaire latin, Du Cange nomme Lollius parmi les auteurs dont il s'est servi. Lydgate appelle ainsi le latin *lumbarde tongue*. L'auteur du *Reinardus Vulpes* semble même n'avoir pas distingué les différentes langues vulgaires; il appelle, l. II, v. 407, la langue des Lombards *galla vox*.

(4) M. de Sismondi a réimprimé ces deux chants d'après Muratori ; *Histoire de la Littérature du midi de l'Europe*, t. I, p. 23 et 27.

(5) Falso putavit Sancti-Galli Monachus me remotum a scientia grammacae artis, licèt aliquando retarder usu nostrae vulgaris linguae, quae latinitati vicina est; ap. Martène, *Veterum Scriptorum amplissima Collectio*, t. I, col. 298. Un passage fort curieux montre qu'en 1189 le latin n'était plus entendu par le peuple. Cum praedictus Patriarcha litteraliter (en latin) sapienter praedicasset, et per eum (pro eo) praedictus Gherardus Paduanus Episcopus maternaliter ejus praedicationem explanasset et populum ibi stantem amonuisset; ap. Muratori, *Antiquitates Estenses*, P. I, p. 356.

(6) On trouve, en 753, una torre de auro fabrita ; en 884, fossatum de la vite; en 900., in loco ubi dicitur lo cavo, tutto lo suo circulo; voyez Muratori,

apparaît pour la première fois dans les poésies siciliennes (1), c'est une langue déjà formée (2), qui diffère à peine de celle de Dante. Un usage journalier avait dû le polir long-temps avant que l'exemple des Provençaux ait engagé à l'écrire.

Dans toutes les contrées de l'Europe où le latin devint également usuel, en Provence (3), en Portugal (4),

Antiquitates Italicae, t. II, col. 1047 et 1051.

(1) Quidquid praedecessores vulgariter protulerunt, sicilianum vocatur; quod quidem retinemus, et nos, nec posteri nostri permutare valebunt; Dante, *De vulgari Eloquio*.

(2) Dans les poésies de Ciullo d'Alcamo, san Francesco d'Assisi, Guido Guinicelli, Piero delle Vigne, Ranieri da Palermo, Stefano da Messina, etc. Recueillies d'abord par Allaci et Salviati, elles ont été réimprimées en 1816 à Florence, sous le titre de *Poeti del primo secolo della Lingua Italiana*.

(3) L'épitaphe de Bernard, comte de Barcelone et de Toulouse, que rapporte l'*Histoire générale du Languedoc*, t. I, anno 844, a certainement été composée beaucoup plus tard. Les pièces authentiques ne remontent qu'à 960, ap. Raynouard, *Choix des Poésies des Troubadours*, t. II, p. 40; et ce n'est encore que du latin mêlé d'expressions qui devinrent cinquante ans après du provençal. Nous ne le reconnaissons comme langue que dans les 257 vers qui nous restent du poëme sur Boèce. Les vers de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, appartiennent au 12e siècle, puisqu'il ne revint de Jérusalem qu'en 1101: Miserias captivitatis suae...... retulit rhythmicis versibus cum facetis modulationibus; Ordericus Vitalis, *Hist. Eccl.*, l. X, p. 793. Les sources ont été publiées par M. de Rochegude, *Parnasse Occitanien*, et M. Raynouard, *Choix des Poésies des Troubadours*, t. II, III, IV et V, et *Nouveau Choix*, t. I. Malheureusement les manuscrits n'ont pas été publiés en entier, et au lieu de textes systématiques, où l'éditeur n'insère que les leçons conformes à ses vues, il serait bien à désirer qu'on imprimât une édition variorum, collationnée sur les manuscrits qui sont en Provence et en Italie. Le *Roman de Ferabras*, publié à Berlin par M. Bekker, est complet; mais il est évidemment traduit du français, et en a conservé trop de formes et d'expressions pour avoir la moindre valeur grammaticale. Quant à la Chronique rimée de Guillem de Tudela, dont M. Fauriel a donné une édition dans les *Documents relatifs à l'histoire de France*, nous croyons qu'on ne doit s'en servir qu'avec défiance; c'est de l'esprit et du dialecte vaudois. Il reste à publier le *Roman de Blandin de Cornvall*, *Las Rasos de Trobar* de Raymond Vidal, dont parle Barbieri, *Dell' Origine della Poesia rimata*, p. 28; la grammaire de Donatus Provincialis et les autres ouvrages lexicographiques qui se trouvent dans les bibliothèques de France et d'Italie; Bandini, *Catalogus Codicum Mss. Bibliothecae Laurentianae*, t. V, p. 166.

(4) Dans une ordonnance qu'Al Boacen, qui régnait à Coimbre, rendit en 734, on trouve des mots latins corrompus qui sont devenus du portugais (Alguazils, juzgo, matabunt, mostrabunt), ap. Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. II, p. 506; mais les premiers monuments vraiment portugais ne remontent qu'aux dix dernières années du 12e siècle (1228–1238 de l'ere portugaise), *Europa Portugueza*, t. III, p. 379 et Ribeiro, *Observacões historicas e criticas para servirem de memorias ao systema da Diplomatica Portugueza*, p. 91. L'ouvrage le plus important a été imprimé à Paris en 1823 (à 25 exemplaires) par lord Charles Stuart, sous le titre de *Fragmentos de hum Cancioneiro inedito que se acha na livraria do Real Collegio dos Nobres de Lisboa*; une grande partie des poésies qu'il contient a été composée vers le milieu du 15e siècle. On a de précieux matériaux pour l'histoire de la langue dans Leao,

en Valachie (1) et en Rhétie (2), il s'impreignit des langues avec lèsquelles il se trouvait en contact; et lorsqu'une corruption qui s'accroissait tous les jours l'eut dénaturé, lorsqu'il fut assez grossier pour ne plus suffire à des intelligences que les progrès de la civilisation rendaient plus exigeantes, il se reforma en idiomes nouveaux (3). Les règles de la syntaxe, l'ordre dans lequel la pensée avait l'habitude d'arranger les mots, ne subirent que peu de modifications (4); elles portèrent presque toutes sur le vocabulaire. Des expressions tombèrent en désuétude; d'autres furent altérées par une prononciation vicieuse; pour rendre les idées nouvelles, un grand nombre fut emprunté aux idiomes étran-

Origem da Lingoa Portugueza, et surtout Santa Rosa, *Elucidario das palavras que em Portugal antiguamente se usarão e que hoje regularmente se ignorão.*

(1) Le premier livre valaque ne fut imprimé qu'en 1580 (la Bible est de 1688); mais il existait des chants nationaux beaucoup plus anciens, qui n'ont pas encore été recueillis. L'histoire de la langue manque aussi des premiers matériaux, quoiqu'on ait un assez grand nombre de documents et d'ouvrages lexicographiques. Nous citerons entre autres ceux de Klein de Szad, Koeresis, Kolosy, Major, Rosha, Sinkay, Toppeltini, le Dictionnaire publié par l'Académie de Pesth, le *Wiener Jahrbuch*, t. XLVI, et surtout la Grammaire d'Alexi.

(2) D'après Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 602, on possédait en rheto-roman le testament de Tello, évêque de Chur, qui mourut en 720, et une ancienne traduction des quatre Evangiles, qui aurait remonté jusqu'au commencement du 7e siècle; mais ils ont péri dans un incendie, en 1799. Le plus ancien monument que nous connaissions est le *Promtuario di voci volgari* (du patois Engadin) *e latine*, imprimé en 1565; le Catéchisme de Stephanus Michel est de 1611, et *Ilg Nief-Testament da Niess Senger Jesu*, traduit du grec par Luzi Gabriel, de 1648. Nous n'avons pu nous procurer l'histoire de la langue rumonsche par Planta (Chur, 1776, in-8o); mais la substance s'en trouve probablement dans son *Account of the Romanish Language*, inséré dans le tome premier des *Philosophical Transactions*, 1776. De précieux renseignements ont été publiés par Hormayr, *Geschichte der gefürsteten Grafschaft Tyrol*, et l'on possède des grammaires par Flaminis de Sale et Conradi. Adelung n'a point placé le valaque parmi les langues romanes; mais M. Raynouard a reconnu son origine, quoiqu'elle fût tout à fait contraire à son système: il ne paraît pas avoir connu le rumonsche. Le plus profond philologue de notre temps, M. W. von Humboldt, a déclaré formellement qu'ils dérivaient tous les deux du latin; *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, p. 291.

(3) Ce travail de composition et de recomposition est presque toujours impossible à suivre. Pendant la grande corruption des langues et leur première enfance, il est bien rare qu'une littérature soit possible, et que ses monuments échappent à la destruction du temps. Cela se trouve cependant dans le passage de l'anglo-saxon à l'anglais: aussi a-t-on été obligé d'appeler semi-saxon la langue que l'on parlait de 1150 à 1250; voyez Thorpe, *Analecta Anglo-Saxonica*, préf.

(4) Auf den Wiederaufbau der zertrümmerten römischen Sprache, wenn man allein das grammatische Formale

gers (1), et chacune des populations qui se superposaient sur le même sol en introduisit de différentes. L'Europe latine avait été réunie à la République; tous ses habitants avaient été Romains, et, après la conquête des Barbares, ils gardèrent long-temps encore leur ancien nom, par vanité et par habitude (2). Dans une société où chacun avait conservé ses lois, il était d'ailleurs naturel de distinguer les populations par leur différence la plus essentielle, et d'appeler romaines celles qui étaient régies par la législation des Romains (3). Lors de la formation des langues vulgaires, elles prirent le nom des habitants qui les parlaient (4), et parce que, dans la

desselben ins Auge fast; kein fremder Stoff irgend wesentlich eingewirkt hat. Die Ursprachen der Lander, in welchen die neuen Mundarten aufbluthen, scheinen durchaus keinen Antheil daran gehabt zu haben; W. von Humboldt, *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, p. 286. On aurait cependant tort d'en faire une règle absolue; l'anglais, qui est dérivé des langues germaniques, et leur doit la plus grande partie de ses radicaux, en diffère singulièrement par la simplicité et la pauvreté de sa grammaire. Le pehlvi, qui appartient par son vocabulaire aux langues sémitiques, se rapproche beaucoup des formes du persan, et le russe a plus de rapports avec la grammaire latine que n'en a l'italien.

(1) Voilà pourquoi les patois populaires du moyen âge absorbèrent la langue littéraire; elle était morte, et ne pouvait se plier aux nouveaux besoins. Chaque progrès était une cause inévitable de corruption.

(2) Si Romanus Francum ligaverit sine caussa, MCC denarios, qui faciunt solidos XXX, culpabilis judicetur.

Si vero Francus Romanum ligaverit sine caussa, DC denarios, qui faciunt solidos XV, culpabilis judicetur.

Lex Salica, tit. XXXVII.

Le second concile de Tours défend : Ne quis Britannum aut Romanum, in Armorico sine metropolitanorum comprovincialium volontate, aut litteris episcoporum, ordinare praesumat. Reginon appelle Louis d'Outremer : Rex Galliae Romanae, *Chronicon*, l. II, p. 438, et l'on trouve dans la chronique attribuée à Luitprand, l. I, c. 6 : Franciam quam Romanam vocant. Voyez aussi Mabillon, *Actus Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, t. I, p. 165, 180, et Du Cange, *Glossarium mediae Latinitatis*, t. V, col. 1486. Il en était de même en Espagne; *Fuero Juzgo*, passim. Legem suam nesciebant et linguam propriam non advertebant Latini (les Espagnols); Alvar, *Indiculus luminosus*, ap. Du Cange, t. I, p. xxxii. Orderic Vital appelle même *latinitas* tous les pays où l'on parlait roman : Fama sapientiae hujus didascali per totam latinitatem divulgata est; ap. Du Chesne, *Historiae Normannorum Scriptores antiqui*, p. 530.

(3) Une autre cause put y concourir; on appelait *Romani* tous les chrétiens : Romanos enim vocitant homines nostrae religionis; Gregorius Turonensis, *De Miraculis*, l. I, ch. 5.

(4) Quelques écrivains latins ont appelé leur langue *romana lingua;* Plinius, *Hist. Naturalis*, l. XXXI, c. 2; S. Augustinus, *De Civitate Dei*, l. XVII, c. 7, et encore dans le 9e siècle Einhard la nomme *romana elocutio;* voyez ci-dessus, p. 177, n. 1; mais on ne peut douter que le roman n'ait signifié depuis, au moins en France, une langue entièrement différente : Multos libros et maxime vitas Sanctorum et actus Apostolorum de latino vertit in romanum; Albericus, *Chronicon*, anno 1177. In romanica seu layca lingua; *Ordonnances des Rois de France*, t. IX, p. 350.

France du Midi (1) comme dans celle du Nord (2), en Espagne (3) comme en Italie (4), ils avaient tous gardé les codes

La verte de l'estoire, si come li roix la fist,
Un clers de Chateaudun, Lambert li Cors l'escrit,
Qui de latin la trest et en romans la mist.
Romans d'Alexandre.

Pur ceo commencai a penser
D'aukune bone estoire faire,
Et de latin en romaunz traire.
Marie de France, *Prologue des Lais*, v. 28.

Mais ge sai ausi bien conter
Et en roumanz et en latin.
Les deux Bordeors ribaus, v. 88.

(1) La langue des troubadours n'est appelée *lengua proensal* que par exception : c'est presque toujours *lengua romana*, ou simplement *romans*.

(2) Aux passages déjà cités dans la note 3, p. 185, nous ajouterons le témoignage de Robert Mannyng (de Brunne), *Chronical History*, p. 98, éd. de Hearne :

Frankis speoh is cald romance;
So sais clerkes and men of France.

Voyez aussi Philippe de Clairvaux, *De Miraculis S. Bernardi*, c. IV, § 15, et La Ravallière, *Poésies du Roi de Navarre*, t. II, p. 113. *Enromancer* signifiait même mettre en français :

Por s'onnor encomencerai;
Ceste estoire enromancerai.
Herberz, *Dolopathos*, v. 31.

C'est là certainement l'étymologie de *roman*, un récit en langue vulgaire; on l'employait en ce sens dès le commencement du 13e siècle :

Ici commence un escrit
Ke seint Robert de Nichole fist,
Romanze de Romanze (sic) est apele;
Tel num a dreit li est assigne :
Kar de ceo livre la materie
Est estret de haute cleregie
Et pur ceo ke il pasco altre romanz
Apele est romanz de romanz.
Ap. Warton, t. I, p. 82, note.

Romans aves oi adies,
Les uns boins, les autres malvais,
De chiaus ki sont atrait de songes,
De losenges et de mencoignes.
Romans des Sept Sages, v. 9.

Les expressions du *Dolopathos* sont encore plus claires :

Et Herbers qui le romans fist
De latin en romans le traist;

et celles de la *Vie de saint Thomas*, par Guernes, sont positives :

L'an secund que li sainz fu en iglise ocis,
Comenchai cest romanz e mult m'en entremis;
Deo privez saint Thomas la verite apris.

Il semble cependant qu'une idée d'invention, de fausseté, s'attacha de bonne heure aux romans; Chaucer parle

Of romaunces that ben reales.
Canterbury Tales, v. 13777.

et on lit dans le poëme anglais *Iwain and Gawain :*

The maiden red, that thai might here,
A real romance in that place.

On a voulu expliquer ce *real* par *royal*; mais rien ne nous semble autoriser cette interprétation : nous croyons que l'ouvrage italien *I Reali di Franza* signifie aussi les histoires réelles de France, quoique le titre du livre de Guiart, *Branches des royaux Lignages*, puisse favoriser un autre sentiment.

(3) Dans un édit (ap. Du Cange) rendu en 1213 par Jacques I, roi d'Aragon, on lit : Statuimus ne aliquis libros Veteris et Novi Testamenti in *romancio* habeat. La même défense se trouve dans la Constitution de Catalogne : Statuim que alguns no hajan libres dell Vell o Novell Testament en *romane*, l. I, tit. I, c. 2; et dans l'édition imprimée à Séville en 1516, le Dictionnaire d'Antonio de Lebrixa (Nebrissensis) est intitulé *Vocabulario de romance en latin*. Romanzar signifiait aussi *traduire*, en espagnol :

De esta santa Virgen romanzar su dictado.
Berceo, *Vida de Santa Oria*, st. 2.

Quiero fer una prosa en roman paladino,

dit Berceo, *Vida de Santo Domingo de Silos*, st. 2, et il entend par là une langue usuelle, intelligible à tous. E las palabras dellas (leyes) que sean buenas è llanas è paladinas; de manera que todo hombre les puede entender è retener; *Partidas*, l. I, tit. I, loi 8.

(4) Romana lingua sclavonicaque loqui sciebat (Othon I); Witichind, ap. Meibom, *Res Germanicae*, t. I, p. 650. La vie d'Othon ne permet pas de supposer une autre signification au roman. Scholastice (latine) disputans, quasi descripta libri verba percurrit; vulga-

de leurs pères, on nomma également *romanes* des langues qui n'avaient rien de commun que leur base (1).

L'origine des mots qui se sont mêlés au latin présente à l'historien une grande importance; mais pour le philologue elle est à peu près nulle; leur signification a reçu tant de modifications par le changement des idées qu'ils exprimaient d'abord, qu'il est impossible de la préciser par l'étymologie. Ce qu'on lui doit demander, c'est de montrer, non par des faits isolés qui pourraient n'être que des hasards sans cause, et, eussent-ils une raison positive, n'en resteraient pas moins d'insignifiantes rencontres, mais par de nombreux rapprochements, l'influence que les peuples ont exercée les uns sur les autres (2). Malheureusement des vues philosophiques n'ont presque jamais dirigé les travaux sur l'histoire des langues; on a fractionné les faits au lieu de les grouper avec intelligence pour en tirer des conclusions générales,

riter loquens *romanae* urbanitatis regulam non offendit; Damianus, *Opuscula* XLV, c. 7, ap. Muratori, *Antiquitates Italicae*, t. II, col. 1037. Dans un avis en tête de la traduction des lettres de Senèque (Toledo, 1502), Perez de Guzman dit qu'elles avaient été traduites en langue florentine par Riccardo Pedro, et qu'il les a mises en *romance de nuestra España;* elles étaient déjà en langue romance. Ce dernier témoignage ne nous semble pas positif : l'espagnol est souvent appelé *romance castellano*, et nous devons dire qu'on ne trouve que très peu d'exemples du nom de roman donné à l'italien.

(1) Il semble même qu'on appelait romanes toutes les langues vulgaires; au moins ce nom est-il donné à l'anglais. Ab aqua illa optima quae scottice (erse) vocata est froth; britannice (gaël) weird; romane vero (anglais) scotte-wattre; Giraldus Cambrensis, ap. Walter Scott, *Essays*, t. I, p. 144. Hugues le Roux, évêque de Dol, fit à son sacre sa profession de foi in lingua romana et latina, ap. Martène, *Veterum Scriptorum amplissima Collectio*, t. I, p. 118; il est difficile de ne pas croire que romana signifie ici le breton, et le même nom a été donné à l'allemand, car, d'après le *Chronicon Abbatis Urspergensis*, p. 216, Louis d'Outremer ne parlait pas d'autre langue que le roman, et Frodoard, ap. D. Bouquet, t. VIII, p. 203, dit que, pour lui faire comprendre des lettres, on lui en donna *juxta theotiscam linguam interpretationem*.

(2) On a cru trouver dans l'étymologie des renseignements sur les habitudes d'esprit d'un peuple et les développements de son imagination, et l'on aurait eu toute raison si l'on avait cherché la valeur primitive des mots dans la langue nationale, au lieu de la demander aux idiomes étrangers. Les mots ne prennent un sens figuré que lorsque leur sens simple est bien connu; les métaphores sont des assimilations, des *comparaisons en un mot,* qui exigent la connaissance des deux termes. Il en est de même des expressions composées : quand ce n'est pas seulement une chose que l'on nomme, que c'est une idée que l'on exprime, les mots dont on se sert ont une signification connue; ils appartiennent au vocabulaire usuel.

où les erreurs de détail auraient disparu dans l'ensemble. L'étymologie n'a plus été une science d'idées, mais un agencement de lettres, basé sur des conjectures (1).

Informes et grossières pendant des siècles, les langues ne se polissent qu'avec le temps; elles ne se perfectionnent qu'à l'aide des mille éléments que leur apporte l'histoire. Aucune théorie ne peut donc présider à leur formation. Si quelque loi systématique régularise leur vocabulaire, elle tient à la nature de l'intelligence et des organes de la voix, et en face de la diversité des langues (2), cette unité fondamentale des

(1) Nous sommes loin de méconnaître les services que d'illustres philologues ont su tirer de l'étymologie; ils n'auraient pu sans son secours déterminer la signification des mots dans les idiomes dont il ne reste plus que de rares monuments. Nous regrettons seulement qu'au lieu de perdre tant d'intelligence et de travail à chercher des analogies dans le matériel des langues, on ne se soit pas un peu plus occupé de leur esprit. Une histoire des idiotismes, des formes de la pensée particulières à chaque peuple, en aurait plus appris sur la formation des langues que l'étymologie du vocabulaire. Les rapports de deux nations eussent été bien mieux prouvés par la communauté de leurs métaphores, et l'on eût découvert une partie cachée du travail d'un peuple qui se civilise, dans l'extension de la valeur des mots et la comparaison de leurs différentes acceptions, dans les tropes qu'un usage habituel a dépouillés de leur sens figuré, et dans l'application des objets matériels aux idées abstraites.

(2) Pour échapper à ses conséquences, des étymologues ont inventé un ordre de sons qui n'appartient à aucun vocabulaire. Leurs thèmes ou radicaux ne sont ni des noms, ni des verbes, mais ce qui les précède tous les deux, l'expression d'une intuition à laquelle ne s'associe aucune idée de genre ni de nombre, de temps ni de mode. D'abord ce fractionnement de la pensée est impossible; si ces radicaux ne sont point des sons sans valeur, ils exprimeront un sentiment par une interjection, une modification réelle de l'existence par un verbe, ou ils désigneront une idée; ils seront des appellations substantives ou adjectives. Leur ensemble formera une langue, la langue la plus simple et la plus naturelle. D'ailleurs, cette supposition de thèmes généraux ne s'appuie que sur des analogies que devaient produire les rapports des peuples et l'unité de l'organisation humaine; elle est démentie par une foule de faits contraires, et il n'en fallait qu'un pour la détruire. Aussitôt que ces thèmes manquent dans une langue ou se trouvent dans des mots qui ont une signification différente, le système est renversé par sa base; il n'y a plus de loi naturelle, mais des hasards ou des emprunts fortuits, et peut-être n'en est-il pas un seul qui puisse soutenir cette épreuve. Le latin *demolire* signifie bâtir et démolir; l'anglais *diet*, nourriture et abstinence de nourriture, et notre *dériver* exprime une idée d'éloignement et de rapprochement; *cru* a pris le sens de cuit dans le vieux français, *wascru*, cuit à l'eau; et le turc قار signifie noir et neige:

Hur bondys whyte as whallys bonne.

Romance of Erle of Tolous, v. 355.

Cette comparaison se reproduit fort souvent dans les vieux poëtes, et aujourd'hui *whalebane* signifie une barbe de baleine. Ces significations contraires sont innombrables dans les langues différentes; nous en citerons seulement quelques exemples: γαλα, blancheur (γαλακτισειν); celto-breton *gell*, brun: latin *calidus*; islandais *kald*, froid: latin *calore*; portugais, espagnol et italien, *calar*,

mots est une insoutenable hypothèse ; ou il faut admettre que le hasard s'est partout chargé d'ordonner leurs moindres développements, et de les subordonner à un plan philosophique, à des règles fatales. Sans ce hasard, toute étymologie scientifique est impossible; les raisonnements manquent de base, et les inductions, de principes qui les autorisent; tout devient arbitraire dans la dérivation des mots, parce qu'elle ne se rattache à aucune loi générale. L'étymologie est ainsi obligée de supposer sa vérité pour point de départ; elle n'existe que par une pétition de principe.

Une fois admise, elle prend au hasard des mots sans connaître ni leurs formes primitives, ni les circonstances de leur introduction dans la langue; elle les rapproche sans raison du vocabulaire des autres idiomes; et lorsqu'elle a jugé que la ressemblance des lettres rend leur filiation possible, elle pose leurs différences comme un principe acquis à la science (1). Ce qui même, en supposant que cette origine fût vraie, ne serait qu'un accident produit par des causes qui se modifient chez tous les peuples, devient une loi qui légitime toutes les dérivations semblables (2). Aussi les règles se multiplient sans terme; chaque philologue en établit de nouvelles et repousse celles des autres (3); on ne sait pas même si le nom vient du verbe ou le verbe du nom; on discute

taire : anglais *mery*, gai, content; français *mari :* anglais *sad*, triste, mélancolique ; persan شاد (sad) gai : etc.

(1) On aurait dû au moins chercher des règles dans les changements qu'ont subis les noms d'homme et de lieu; leur identité est plus probable, mais ne pourrait encore conduire à des résultats certains. Souvent ils ont été traduits : *Castellum Aquarum* est devenu Bade, *Briva Isarae* Pontoise, etc., ou les nouvelles langues n'ont point tenu compte des anciennes dénominations ; les Latins appelaient Zuric *Tigur*, Strasbourg *Argentoratum*, etc.

(2) Rien n'est cependant plus irrégulier que le changement des mots en passant d'une langue dans une autre : *Lugdunum* est devenu *Leyde* en Belgique, et *Lyon* en France ; Vienne de l'Isère vient de *Viennae*, et Vienne en Autriche de *Vindobona*. *Rigidus* est devenu *rege* en provençal, et *roide* en français. Cette contraction s'exerçait capricieusement sur les mots de la même langue : on disait *apreté* et *aspérité*, *mûr* et *maturité*.

(3) MM. J. Grimm, Graff, Bopp et Rask, diffèrent d'opinion sur des points importants.

jusque sur le cas auquel doivent se rattacher les étymologies (1); tout est attaqué et défendu, parce que tout est mobile et arbitraire. Les peuples ont des habitudes de prononciation qui leur sont devenues trop naturelles pour qu'ils y renoncent afin de conserver leur son primitif aux expressions qu'ils empruntent; ils les assimilent au reste de leur langue, et lorsqu'ils viennent à les écrire, la prononciation influe sur l'orthographe, elle les rapproche de radicaux qui leur sont entièrement étrangers, et les philologues appuient leur système sur ces rapports fortuits, qui ne sont que dans la forme apparente des mots (2). L'écriture ne reproduit pas d'abord les lettres inutiles pour la prononciation (3); quelquefois même elle en néglige qui étaient nécessaires pour déterminer le sens (4). Il est rare que la forme première des mots se conserve à travers tous les changements de la lan-

(1) On a proposé le nominatif, l'accusatif et l'ablatif; le premier est généralement abandonné, et cependant *faux* semble plutôt venir de *falx* que de *falcem* ou *falce*, ainsi que *noix* de *nux*, *paix* de *pax*, *voix* de *vox; caro*, qui signifie *chair* en vieux français (*Chanson de Roland*, st. XLIV, v. 5), n'est pas dérivé de *carne*. Mais si l'on généralisait ces cas particuliers, on se tromperait également; *paon*, en italien *pavone* et en valaque *paunu*, ne vient pas de *pavo*, ni *fleur* de *flos; regina* n'est pas dérivé de *rex*. Tous nos noms qui se terminent en E marqué d'un accent aigu s'écrivaient autrefois par ET, *bontet*, *clartet*, et l'on doit plutôt chercher leur origine dans un des cas qui prenaient le T que dans le nominatif. Les Italiens et les Espagnols paraissent avoir formé le singulier de leurs noms de l'ablatif, *rosa*, *bono* et *bueno;* au pluriel les premiers ont adopté le nominatif *rose*, *boni*, et les autres l'accusatif *rosas*, *buenos*. Il est impossible de déterminer des règles générales, parce que la corruption des langues n'est pas rationnelle, ni le hasard systématique.

(2) La connaissance de la prononciation est donc une des premières nécessités de l'étymologie, et elle manque presque entièrement, même pour les langues les mieux connues. Les savants disputent encore sur la prononciation du grec et du latin; rien n'indique que celle du norse se retrouve dans l'islandais de nos jours, et que, malgré les altérations de la langue, la prononciation du provençal se soit conservée dans le patois du Languedoc. Celle du vieux français lui-même n'est pas plus certaine; les trouvères faisaient rimer des sons que nous prononçons d'une manière tout à fait différente, et M. Roquefort, *Etat de la Poésie Françoise dans les XII*[e] *et XIII*[e] *siècles*, p. 20, prétend, nous ne savons d'après quelle autorité, qu'*or* se prononçait *our*.

(3) Nous savons, par exemple, que les Romains ne prononçaient pas toutes les lettres; Suetonius, *Augusti Vita*, c. 88. Quand on est venu à écrire les mots qui s'étaient conservés dans la langue vulgaire, on leur aussi donné une orthographe conforme à la prononciation, et plusieurs auraient paru ne pas venir du latin.

(4) Notre *à* préposition est l'*ad* et l'*ab* des Latins; le *si* du vieux français leur *si* et leur *sic*; il est fort probable que la prononciation distingua longtemps des acceptions aussi différentes.

gue, et lorsque sa connaissance manque aux étymologues, leurs suppositions sont d'inévitables erreurs (1). Souvent c'est l'acception elle-même qui s'est modifiée (2), et en cherchant une origine à la signification actuelle, on se trompe malgré les plus savantes déductions (3). Les manuscrits sont trop peu nombreux pour qu'il soit possible de corriger les fautes de copistes avec quelque certitude (4). Des diversités

(1) Etienne, par exemple, vient certainement de Stephanus; si ce n'était pas un nom propre, et que l'intermédiaire Esteven, Estivenne, se fût perdu, son étymologie serait fort incertaine. Il fallait le vieux français *stanpendant* pour expliquer *cependant*, isto tempore pendente; sans *domnizelle* on ne saurait peut-être pas que *demoiselle* est un diminutif de domina, et l'on doit l'étymologie d'*avenir* à un vers du traducteur de Marbode :

Ki sunt en l'an a devenir.

(2) *Virtus* signifie *courage* en latin, *force* en vieil allemand, *travail* en écossais, et *abstinence* en français. *Bellus* avait le sens d'*aptus* dans la vieille langue romaine, plus tard il prit l'acception de *pulcher*, et devint synonyme de *hardi* en islandais. *Girl*, jeune fille en anglais moderne, se disait autrefois des deux sexes, et ne s'appliquait qu'aux hommes en anglo-saxon (ceorl) et en haut allemand (Karl). L'opposition est encore plus frappante en gallois et en islandais : le même mot *jarl* s'appliquait aux jeunes filles dans une des deux langues, et aux guerriers dans l'autre; *ricaner* signifiait autrefois imiter le cri de l'âne. *Palmer*, un des noms de la vigne en vieux français, désigne aujourd'hui un arbre tout différent. Peut-être cependant cette double signification vient-elle du latin (on trouve *palmes* dans Columelle pour *vitis*); elle a été cause d'une traduction ridicule dans le *Nouveau-Testament :* des branches de palmier; comme les autres monocotylédones, les palmiers n'ont point de branches.

(3) Quelquefois même la nouvelle acception est tout à fait contraire à l'ancienne : *ressentiment* a long-temps exprimé la *reconnaissance; rien* signifiait *chose* en vieux français.

La plus dolente riens qui vive.
Dolopathos.

Vos m'aves tolu la riens en cest mont que je plus amoie ; *Aucasin et Nicolete.*

C'est la riens en cest mont
Que j'ai plus desiree.
Thibaut, roi de Navarre.

Voyez aussi *Charlemagnes*, v. 247 et 409. Il avait la même signification en provençal et en vieil espagnol; Berceo, *Milagros de nuestra Señora*, st. 198 et 293.

(4) D'ailleurs ils suivent presque toujours un système d'orthographe différent. Escript li uns en une guise et li autre en une altre, et tout ensi est-il dou lire; Ms. du 14e siècle, ap. Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 492. Les copistes les copioient, non selon la naïsve langue de l'autheur, ains selon la leur; Pasquier, *Recherches de la France*, l. VIII, c. 3. J'ai quelquefois compté jusqu'à trente variantes orthographiques, et ces variantes se trouvent dans le même ouvrage, souvent dans la même page; Roquefort, *Etat de la Poésie Françoise*, p. 404. Il indique trente-huit manières différentes d'écrire *ains*, avant, p. 422-425. Le mot islandais *eftir* (après) est écrit sur les pierres runiques de vingt-huit manières, et l'on trouve dix-sept autres formes dans les manuscrits des 13e et 14e siècles; *Svensk Spraklära, utgifven af Svenska Akademien*, p. IX The first Anglo-Saxon writers having no guide but the ear, followed each his own judgment or fancy, and hence a great portion of saxon words are written with different letters, by different authors; most of them are written two or three different ways and some of them fiveteen or twenty; Webster, *English Dictionnary*, introd., p. XXIX.

de dialecte (1), des licences poétiques (2), des idiotismes d'orthographe (3), ou une prononciation différente (4), modifient incessamment la manière d'écrire, et ces changements finissent par réagir sur la prononciation et sur la langue (5). Des érudits veulent la régulariser (6), la subordon-

(1) Philippe, abbé de Bonne-Espérance, disait dans le 11e siècle : Ita ut si cuilibet *vulgares linguae* praesto sint caeterae, non latina, ipsius pace dixerim, hebetudo cum teneat asinina; ap. Lebeuf, *Dissertations sur l'histoire*, t. II, p. 45 ; et le témoignage de saint Bernard, dans les premières années du 12e, est plus précis; il écrit de Clairvaux aux moines d'Autun : Nec tamen mirum quia et multis terrarum spatiis et diversis provinciis et dissimilibus linguis ab invicem distamus; *Epistolae*, let. LXVII, t. IV, p. 173, éd. de 1642.

Mas ieu non ai lengua friza, ni breta,
Ni non parli norman, ni peitavi.

Peire Cardinal; ap. Raynouard, *Choix des Poésies des Troubadours*, t. V, p. 304.

Li latin wairde ces figure de graimaire, ses caliteis, ses personnes, ses nombres, ses declineson, genre et cause que en romans on ne puet proprement wardeir pour les varieteit des linguaiges; Ms. du 14 siècle, ap. Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 492. On sait que les dialectes de notre romance étaient différents selon les divers pays, dès la première formation de la langue; D. Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. XLVIII; voyez aussi Sainte-Palaye, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIV, p. 671, et la traduction de la parabole de l'Enfant prodigue en cent patois différents ; *Mélanges sur les langues, dialectes et patois*, Paris, 1831.

(2) Per aver mais d'entendemen, vos vuoil dir qe paraulas i a don hom pot far doas rimas com *leal*, *talen*, *vilan*, *canson*, *fin*, qe pot hom ben dir si vol : *liau*, *talan*, *vila*, *canso*, *fi*; Ramon Vidal, ap. Bastero, *Crusca provenzale*. Il en était de même en français; on n'exceptait pas même les noms propres; dans le *Roman d'Agolant*, Morel, le cheval de Naymes de Bavière, et saint Gabriel, sont appelés Moriaux et saint Gabriax, v. 433, 434; ap. Bekker, *Ferabras*.

(3) Le français ne souffre pas de N devant les autres liquides, il les redouble : *illisible*, *immodéré*, *irrésistible*. En islandais l'U se change en Y quand la syllabe suivante commence par un I : ainsi *sunr*, autrefois fils, faisait au datif *syni*; depuis que l'orthographe s'est modifiée et qu'on écrit *sonr*, cette irrégularité ne se comprend plus.

(4) On trouve en provençal *fuelh* et *folh*, *plueia* et *ploia*, *volh* et *vuelh*. Beaucoup de manuscrits italiens remplacent le J par le Z; ils ont *zoi* pour *joi*, etc. C'est devenu un des caractères distinctifs du bergamesque, du génois, et surtout du vénitien. La dentale T devient en français une sifflante lorsqu'elle est suivie d'un I et d'une autre voyelle. Le V et le L, qui étaient aspirés en islandais et probablement en anglo-saxon, sont devenus dans les langues germaniques actuelles une labiale et une liquide. Le J, qui est une labiale dans les autres langues européennes, est une gutturale en espagnol.

(5) Quintilien l'a reconnu en termes positifs : Quod male scribitur, male etiam dici necesse est. L'E que prend le verbe *faire* dans quelques unes de ces flexions a certainement sa cause dans une prononciation plus sourde.

(6) Quelquefois la prononciation et l'orthographe sont changées par les causes les plus misérables : ainsi Regnier dans ses *Satyres*, et Estienne dans son *Apologie d'Hérodote*, p. 371, se moquent beaucoup des *contrefeseurs de petite bouche* qui disaient *Francés* pour François, et l'Académie vient de sanctionner leur prononciation, et d'en adopter l'orthographe.

ner à leur théorie, et leur réforme efface les dernières traces qui auraient conduit à l'origine du vocabulaire (1). Toutes les lettres peuvent être également supprimées, ajoutées ou changées de place, et les linguistes supposent *a priori* des contractions, des additions ou des métathèses; pour trouver une étymologie, ils la préjugent. Il y a des mots dont l'âge et la patrie sont inconnus; on est exposé, sans que rien avertisse de sa méprise, à déduire les radicaux de leurs dérivés (2). D'autres sont mal faits; leur signification apparente induit en erreur (3), ou elle est restée incertaine, et l'étymologie n'a pas même une base quelconque où elle puisse appuyer ses déductions (4). Les sons que les organes produi-

(1) Les réformes de l'Académie de Madrid, de Rask en Danemark, de Voltaire et de M. Marle en France, rendraient la philologie encore plus conjecturale; celles de M. J. Grimm sont conçues dans un esprit contraire.

(2) On ne sait si *compas*, *courtoisie*, sont dérivés de l'islandais, ou si les Scandinaves les ont empruntés au français. Ce ne serait pas le seul emprunt que les langues teutoniques auraient fait aux langues romanes. *Fillol* vient du provençal *filhol*; *charhella* de l'espagnol *carcel*; *piligrim* de l'italien *pellegrino*; *abentheure*, *priester*, du français *aventure*, *prêtre*, etc. Voyez Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. II, p. 96, 328 et 378. Les Arabes ont aussi emprunté aux langues romanes des expressions que l'on a crues d'origine orientale; voyez Monti, *Correzioni al Vocabolario della Crusca*, t. II, p. 306. *Budget* semble venir de l'anglais, et c'est un mot du vieux français qui était tombé en désuétude après s'être naturalisé en Angleterre.

(3) Παλινωδειν, se rétracter, devrait signifier répéter; on croirait à *innatus* le sens de *non natus* que lui donne Tertullien, et les auteurs de la bonne latinité l'emploient pour *insitus*; *déglutition* vient de *glutire*, avaler gloutonnement, et exprime une idée contraire.

(4) On ne connaît la valeur des mots d'une langue morte que par les phrases où ils sont employés, et lorsqu'elles sont peu nombreuses, leur signification peut rester assez arbitraire. Quelquefois deux mots différents s'écrivaient de la même manière, et, avant de les avoir distingués, on ne saurait déterminer leur sens: ainsi, par exemple, *tre* ou *tref* signifiait à la fois en vieux français poutre et voile; ce sont deux mots différents qui viennent tous deux de l'islandais *tre*, lignum, et *tre*, linum. La discussion qui s'est engagée sur le sens d'*antif* nous semble porter sur une confusion semblable. Il a évidemment le sens de vieux (antiquus) dans les passages suivants:

Uns bers fu ja en l'antif pople Deu.
Livre des Rois I, au commencement.

Bonne chanson qui est vieille et antie.
Girars et Jourdains, Ms. du Roi, 7227.

En l'antif tans avoit a Romme.
Romans des sept Sages, v. 1163 et 2105.

Qui vauroit beaus vers oir
Del deport vies et antif.
Aucasins et Nicoletes, ap. Méon, *Fabliaux*, t. III, p. 380.

Fromons *le viel* dans le *Romans de Garin li Loherenc*, v. 9583 et 88, est appelé Fromons l'*antif*, v. 9599. Mais on ne peut lui supposer la même signification dans plusieurs autres passages.

Li os dura sept liues et demi,
S'ourent chevaus grans et fors et antis.
Garin li Loherenc, t. I, p. 99.

Val grans et antis.
Idem, t. I, p. 203.

Escu ot d'or a un lion anti.
Idem, t. II, p. 161.

Droit vers Lusernes, tout un antin chemin,
S'en vont Français, li Baron de bon lin.
Romans d'Anseis.

Fiert le paien qu'il l'i perce l'entraine,
Mort le trebuce del bon destrier antaine.
Romans d'Anseis.

Le sens de haut, profond, est probable, et *antif* viendrait alors du latin *altus* ou du vieil allemand *endic*. Quant à l'acception d'*antif* dans tour antive, mur antif, citet antie, etc., un passage du *Romans de Gerard de Viane*, v. 1743, ap. Bekker, *Ferabras*, nous fait croire que c'est *ancienne :*

Cuidiez vos panre par force la citey,
Et les haus murs ke sont creneley,
Et les fors tors ke sont d'antiquitey,
Ke paian firent par lor grant poestey ?

On attachait ainsi une idée de solidité aux vieilles constructions, et les poëtes avaient une raison en appelant les tours et les murailles *anciennes ;* la fort citet antie, dit le même roman, v. 1603. Cette croyance vient peut-être de la solidité des constructions romaines, ou de ce que les païens étaient antérieurs aux chrétiens, et passaient pour avoir eu de grands rapports avec les Diables, auxquels on rapportait la magie et tous les pouvoirs supérieurs à l'Humanité. La romance anglaise de syr Guy dit d'un palais magique :

Within that place there was a pallaice,
Closed with wales of heathenesse.

Peut-être aussi cette expression vient-elle de l'influence scandinave ; l'islandais *forneskia*, antiquité, signifiait également magie, enchantement. Pour donner plus de poids à son opinion, M. Raynouard a dit, *Journal des Savants*, 1834, p. 108 : Je ne crois pas que, dans les diverses transmutations de lettres, le L se change jamais en N, et une foule de philologues ont reconnu le contraire : Rask, *Undersögelse om det gamle Nordiske Oprindelse*, p. 51 ; Schmitthenner, *Ursprachlehre*, p. 77 ; Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, t. I, p. 241. Nous en citerons seulement quelques exemples empruntés à différentes langues : en hébreu on disait לחץ et נחץ; en grec λιτρον et νιτρον, ἤλθον et ἤνθον, φιλτις et φιντις, πλευμων et πνευμων ; en latin *persolata* et *personata*, *vallus* et *vannus ;* en islandais *samla* et *samna ;* en vieil allemand *anluzzi* et *annuzi ;* en allemand *klüuel* et *knüuel*, *klöppel* et *knüppel ;* en vieux français *pecol* et *pecun :*

Le lit son ami a trove,
Li pecol sunt d'or esmere.
Lais d'Yenet, v. 384.

Enmi la nef trouvat un lit,
Dunt li pecun e li limun
Furent al overe Salemun.
Lais de Gugemer, v. 172.

Orphelin et *orphenin* (Roquefort, Glossaire) ; en portugais *mulgir* et *mungir ;* en italien *alla* et *anna*. Les deux diminutifs latins *inus* et *illus* n'étaient probablement dans le principe qu'une seule et même forme. *Cano* semble venir de καλεω, et *numen* de *lumen ; philomela* s'écrivait souvent *philomena ;* voyez l'*Ecbasis*, passim, et beaucoup d'exemples cités, *Lateinische Gedichte des X und XI Jh.*, p. 322. Le vieux français *pene* vient de *pellis*, et *niveau* de *labellum ; envelimer* est devenu *envenimer*, et *pele*, *pêne ;* en italien *nullus* s'est changé en *niuno*, *melancholia* en *maninconia*, *mugil* en *mugine*, et *mulgere* en *mungere*. Le vieil allemand *ander* est probablement dérivé d'*alter*, et le valaque *funingine* de *fuligo ;* l'islandais *afall* est devenu *afan* en provençal, et *afanno* en italien ; en espagnol *mortandad* vient de *mortalitas* (on trouve *mortaldat* dans l'*Alexandro*, st. 937), *nutra* de *lutra*, *conloyar* (*Cid*, v. 3570) de *collaudare ; al-fange* de *falce*, ablatif de *falx ; alcance* de *calce*, abl. de *calx* (al est l'article arabe, qui s'est ajouté au commencement de beaucoup de mots espagnols). Berceo, *Vida de santo Domingo de Silos*, st. 119, écrit *conna obediencia* au lieu de *con la obediencia ;* en patois galicien on dit *enna* pour *en la*, etc. Le *soleil* s'appelle *sun* en vieil allemand, *sunne* en anglo-saxon, *sun* en anglais, *sonne* en allemand ; l'islandais a les deux formes *sol* et *sunna ;* l'anglo-saxon *solen* est devenu *sunny* en anglais, et l'anglais

sent sans efforts ne varient pas à l'infini (1); l'intelligence n'invente pas des formes grammaticales toujours nouvelles (2), et l'on ne tient aucun compte des ressemblances

child vient du vieil allemand *chint*. Les noms propres eux-mêmes sont soumis à cette mutation : *Antonio de Lebrixa* latinisa son nom en celui de *Nebrissensis*, sous lequel il est connu ; *Wolfram von Eschenbach* était nommé autrefois *Eschelbac* et *Eschilbac ; Durandal*, l'épée de Roland, s'appelle en italien *Durlindana*, et *Lincoln* se disait *Nicole* en vieux français : *drap blanc de Nicole*.

(1) Les tableaux de MM. Prichard et Balbi ne sont pas aussi significatifs qu'ils auraient pu l'être ; il fallait en exclure les mots primitifs et nécessaires, que les émigrations ont dû porter partout avec elles, les expressions imitatives et les sons si naturels et si simples, qu'ils deviennent les noms des objets qui frappent le plus la pensée, parce qu'ils se présentent les premiers aux organes. On devait aussi préférer les mots les plus courts et dont les lettres ont les sons les plus simples ; la différence entre la prononciation et l'écriture est moins sensible que dans les autres. *Porte* nous a paru répondre à toutes ces conditions, quoiqu'on ne puisse méconnaître des emprunts, puisque ses deux formes principales se trouvent ensemble dans plusieurs langues :

Albanais	Πορτε.
Allemand	Porte.
Anglais	Port.
Breton	Porz.
Danois	Port.
Espagnol	Porta.
Français	Porte.
Hollandais	Poort.
Islandais	Port.
Italien	Porta.
Lapon	Port.
Latin	Porta.
Portugais	Porta.
Rumonsche	Porta.
Russe	ворота.
Suédois	Port.
Valaque	Portà.
Albanais	δερρ.
Allemand	Thor, Thüre.
Anglais	Door.
Anglo-Saxon	Dor.
Arabe	ترعة.
Arménien	Դուռն.
Bohémien	Dwere.
Breton	Dor.
Caucasique	Deri, Duar.
Chaldéen	תרע.
Danois	Dør.
Francique	Turi.
Gothique	Daur.
Grec	Θυρα.
Hollandais	Deur.
Islandais	Dyr.
Lithuanien	Durrys.
Livonien	Durres.
Persan	در.
Polonais	Drzwi.
Russe	дверь.
Sanscrit	द्वार:
Suédois	Dörr.
Syriaque	ܬܪܥܐ.

Plusieurs de ces langues ont d'autres noms qui leur sont propres, comme, par exemple, *janua* et *ostium* en latin, et une foule d'idiomes en ont qui ne rentrent dans aucune de ces deux formes : שער en hébreu, ⲣⲟ en copte, قپو en turc, *appa* en curile, *men* en chinois, *sgo* en thibétain, *ude* en mongol, *urka* en mandschou, *wudda* en cigain, *pile* en provençal, etc.

(2) Rien, par exemple, ne semble plus arbitraire que le changement que l'on fait subir aux verbes pour exprimer les modifications de temps, de nombre et de personne, et cependant elles ont d'incontestables analogies ; voyez ap. Diefenbach, *Ueber die romanischen Schriftsprachen*, p. 5-9, un tableau des conjugaisons de vingt-quatre idiomes différents, et Eichhoff, *Parallèle des Langues de l'Europe et de l'Inde*, p. 110. La grammaire turque a des rapports frappants avec la grammaire hongroise, et on ne peut croire à un emprunt,

spontanées ; on attribue à des rapports accidentels de peuple à peuple des analogies qui résultent de la nature humaine elle-même (1). D'ailleurs, les mots ne sont pas seulement des sons ; ils expriment des idées ; l'intelligence participe à leur formation comme les organes, et les philologues n'y voient que des lettres (2) ; ils sacrifient systématiquement l'esprit du mot à sa forme (3).

puisqu'on suit leurs développements dans l'histoire des deux langues.

(1) Voilà pourquoi tant de noms se ressemblent : l'Adour, l'Oder, le Duero et la Durance (d'ὕδωρ ou du celtique *dour*, eau) ; le Mein, le Minho et le Mincio (du chinois *min*, eau ; de l'hébreu פים, ou du korjacke *mima*, qui ont la même signification) ; l'Aar, l'Arar (la Saône), l'Araxes, l'Arno, et l'Hérault (Araurari̇s), de l'hébreu יאר eau, ou de l'égyptien ⲒⲀⲢⲞ, ⲒⲈⲢⲞ ; voyez Jablonski, *Opuscula*, t. 1, p. 94 et 444. Le même mot existait certainement dans l'ancienne langue persane, car ارماق est encore le mot de fleuve, et *mak* devait signifier *couler ;* on le retrouve dans اقمك et سوزمك ; en celtique, suivant Camden, *Britannia*, p. 15, *arar* signifiait lent. Une foule d'autres analogies ne peuvent s'expliquer par des emprunts. Ainsi, en chinois, *chi* signifie oui comme le *si* des Italiens, et *thsiei*, sœur aînée, ressemble beaucoup à *zia*, tante. En mandschou, *moneta* signifie argent, monnaie, et *vase* chaussure, bas ; en tschuktsche, *pilluak* signifie guerre, pillage ; en lithuanien, c'est *karras*, et en albanais χερς ; en japonais, *miru*, voir, mirer, et *fana*, fleur, fanne ; en péguain, *komot*, feu, comète ; en mongol, *chalun* signifie chaleur, et l'on appelle *chalun* en patois normand les éclairs produits par la chaleur. Le nom du sang en siamois est *ret*, *rod*, et rouge se dit *red* en anglais, *rothe* en allemand ; dalmatique ressemble beaucoup au valaque *dulmanu*, tunique ; cocher à *cocieriu*, et déblatérer à *blastemu*, injurier. On trouve surtout en turc des rapports fort multipliés : *Kirmizi* (قرمزی) cramoisi ; *bat* (بات) bateau ; omr (عمر) vie, homme ; *aghri* (اغری) chagrin, aigri ; *at* (آت) cheval, semble le radical d'ateler, et kurre (كرّه), qui a la même signification, celui de curro, currus ; *buseh* (بوسه) signifie baiser, et pourrait bien être le radical d'épouser ; le پ avait la prononciation du P.

(2) Ils n'y tiennent même pas toujours ; M. J. Grimm a été souvent obligé pour établir son système de s'écarter de l'orthographe des manuscrits.

(3) Les montagnes sont des *hauteurs*, des *c-ollines*, des *f-alaises*, du sanscrit अल्, probablement le radical d'*altus* et du gothique *aliths* ; les fleuves et les rivières sont de l'eau qui coule, du sanscrit रि et वल् ; *vaisseau* exprime quelque chose de creux : un navire, un vase, une veine, l'intérieur d'un édifice ; l'islandais *nor* a aussi plusieurs de ces acceptions. *Aurum* est probablement dérivé de l'hébreu אור (aur) lumière, auquel les Latins ont ajouté la terminaison neutre des métaux : c'est un métal qui brille. Le provençal *noia*, ennui, venait de *noien*, rien : s'ennuyér était ne rien faire. *Avers* signifiait biens en vieux français, et parce que dans les pays agricoles la richesse consiste principalement en bestiaux, il signifie des animaux en patois normand. *Lucus*, qu'on a si plaisamment expliqué *a non lucendo*, vient sans doute du dieu Lucus auquel les bois étaient consacrés, comme *nemus* de numen :

Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice callem,
(Quis Deus incertum est) habitat Deus.

Cette raison a sans doute fait donner

Les voyelles sont les sons les plus simples, les émissions les plus naturelles de la voix; elles dépendent des organes beaucoup plus que de la pensée : aussi les sentiments irréfléchis sont-ils exprimés, dans toutes les langues, par des voyelles plus ou moins aspirées, qui reçoivent également les plus différentes acceptions (1). Il n'est donc pas étonnant qu'elles changent souvent en passant d'une langue dans une autre (2), et que leurs différences n'arrêtent point les philologues dans leurs déductions (3). Il s'est cependant trouvé des esprits plus systématiques qui ont senti qu'avec un arbi-

aussi au jour en allemand et en islandais le nom (tag, dag) que les Turcs donnent aux bois (طاغ. Nous suivons l'orthographe de Meninski, quoique le *tza* nous semble préférable au *ta*; il lit dagh, et le même mot se trouve dans اغاجلوداغ, dont la signification est semblable). *Tromper*, *trompeur*, dont nous ne connaissons aucune étymologie satisfaisante, peuvent venir des jongleurs, joueurs de trompe, qui, d'après les *Establissements des Mestiers de Paris*, par Estienne Boileau, ap. Roquefort, *Poésie Françoise*, p. 284, avaient l'habitude de promettre plus qu'ils ne tenaient : De quoy le peuple et les bonnes gens sont aucunes fois deceus...., et les tesmoingnent autres qu'ils ne sont en decevant les bonnes gens. Les Cigains, qui ne vivent que de vol, appellent le butin *travail*, etc.

(1) Ah! exprime à la fois la douleur, la joie, l'admiration, la pitié, l'impatience et la surprise. Quelquefois même ce n'est qu'un explétif, qui n'a plus aucune signification.

Ah! si du fils d'Hector la perte était jurée!
Racine, *Andromaque*, act. 1, scèn. 2.

(2) Ces mutations ont lieu souvent dans la même langue; on écrivait en vieux français *avec*, *aveiques*, *aveoc*, *aveuc*, *avieuc*, *avoecq*, *oveoc*, *oveuques*, et l'on ne peut toujours l'imputer à l'ignorance ou à la distraction de l'écrivain. Le verbe *voir* change de voyelles dans ses flexions : *verrai*, *vis*, *vu*, *voyant*. Les Goths ne semblent avoir fait aucune différence entre l'E et l'O; l'alphabet mongol n'a qu'un caractère pour l'O et l'OU, et les Scandinaves, qui n'avaient pas d'E dans l'alphabet runique, le remplaçaient indifféremment par l'A ou par l'I. Quand la mesure le rendait nécessaire, les vieux poëtes anglais ajoutaient un Y au commencement des mots; on en trouve encore de nombreux exemples dans Chaucer : *Ywrought*; *Canterbury Tales*, prol., v. 196; *Yshadowed*, v. 609; *Ytaught*, v. 737; c'est presque un usage en Ecosse (voyez Jamieson, *Etymological Dictionnary of the Scottish Language*, sub lit. Y), et beaucoup de ces anciennes formes se sont conservées dans les patois des comtés d'Angleterre. Les poëtes hébreux avaient aussi la licence d'ajouter un vau et un jod; Glassius, *Philologia sacra*, p. 269.

(3) L'A du gothique s'est souvent changé en OA, UA et UO (Bopp, *Vergleichende Grammatik*, p. 61 et 62); l'E en A (Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. I, p. 79 et 80), et toutes les voyelles deviennent quelquefois un E en passant dans le vieil allemand; Bopp, *Idem*, p. 65. The change of vowels is so common as to occasion no difficulty in determining the sameness of the worlds; Webster, *Dictionnary of the English Language*, intrud; voyez aussi Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. I, p. 114, 283, 580; t. II, p. 594; et Zahn, *Ulfilas*, préf., p. 35.

traire aussi large une science était impossible, et ils ont voulu soumettre aussi ces transformations à des principes. Mais la prononciation habituelle du peuple qui emprunte, et le son des mots étrangers qu'il assimile au reste de son vocabulaire, y exercent une influence si accidentelle et si mobile, qu'une foule de faits échappent à leurs explications. La distinction qu'ils ont établie entre les voyelles euphoniques et radicales est une subtilité sans raison, dont aucun résultat ne peut sortir. Il y a des idiomes où l'accumulation des voyelles et le mélange de leurs sons empêchent de reconnaître la plus importante (1); dans tous on ne détermine leur valeur relative que par la prononciation, et fort souvent on l'ignore; lors même que la langue est vivante, elle reste encore inconnue pour les temps où les mots sont entrés dans le vocabulaire. Des règles basées sur des conjectures aussi hypothétiques n'ont même rien de général : la voyelle du radical des verbes, que ses changements obligent de regarder comme euphonique en latin (2), devient essentielle en allemand (3), et le contraire serait plus rationnel. Une langue dont la versification repose sur la quantité des sons doit accorder plus d'importance aux voyelles que celle où l'accentuation des consonnes est dominante. D'ailleurs, après avoir attribué aux sons une signification naturelle, et prétendu que la prononciation des mots en détermine le sens, on ne peut soutenir, sans une contradiction choquante, qu'il y a des voyelles purement euphoniques, dont la prononciation est sans valeur (4).

(1) Le gaël, par exemple; on ne sait quelle est la voyelle dominante dans *cuaird*, *maoil*, *siuir*, etc.

(2) On ne pouvait nier que *cecini* ne vînt de *cano*, *cecidi* de *cado*, *fefelli* de *fallo;* et le latin est trop connu pour qu'on osât, comme on l'a fait souvent pour d'autres langues, inventer de vieux verbes qui eussent expliqué ces irrégularités.

(3) Dans la version interlinéaire de la règle de Saint-Benoît, par Keros, on trouve cependant *qhved*, dicens, *qhvidit*, dicit, *qhvad*, dixit.

(4) Aussi tous les philologues n'y sont pas tombés. Un des plus savants, M. Bopp, a voulu expliquer les changements de la voyelle radicale par l'influence de la voyelle de la terminaison; voyez *Vocalismus oder sprachvergleichende Kritiken über J. Grimm's deutsche Grammatik und Graff's alt-*

Les consonnes ne sont pas une émission instantanée de la voix ; elles demandent un travail des organes, une idée préconçue, et doivent ainsi persister beaucoup plus que les voyelles dans les emprunts que se font les langues. Mais cette conséquence relative de la nature des lettres n'est point une vérité absolue qui puisse servir de principe. Souvent des consonnes s'introduisent dans le radical des mots, ou en disparaissent sans apporter aucune modification dans leur sens (1); elles changent jusque dans les flexions d'un

hochdeutschen Sprachschatz, *mit Begründung einer neuen Theorie des Ablauts*. Quoique des accidents, sinon des hasards, ne puissent être subordonnés à une théorie (*Salutaire* vient de *salutaris*, *veine* de *vena ;* on a longtemps écrit *induement*, *vraiement*, et quelquefois l'I suivi d'un L n'a pas de valeur euphonique qui lui soit propre : *bouillir*, *sommeil*), tout n'est pas erroné dans l'idée d'une voyelle sourde (guna et vriddhi en sanscrit) qui s'ajoute comme un augment interne et précède la voyelle radicale. Comme les peuples ont des émissions de voix un peu différentes, et ne créent pas de signes pour exprimer les sons étrangers, ils modifient la valeur de ceux qui s'en rapprochent le plus en leur adjoignant une autre voyelle. Lorsque deux consonnes se suivent, la première est presque toujours dominante ; mais il n'en est pas ainsi des voyelles : le signe radical est le dernier, parce que la voix en dépend davantage. Une preuve frappante s'en trouve dans la versification espagnole : l'assonance y porte sur le second, et ne tient aucun compte de l'autre :

Victorioso vuelve el Cid,
A San Pedro de *Cardeña*
De las guerras que ha tenido
Con los Moros de *Valencia.*

Il en était de même dans ces deux vers de *Dolopathos :*

Et Herbers qui le romans fist
De latin en romans le traist.

ει, le *si* des Latins, se prononçait *i;* le son de l'E est entièrement perdu dans la diphthongue *eau*, etc.

(1) La première lettre du radical elle-même, qui semblait plus à l'abri des altérations que les autres, est quelquefois retranchée ou précédée d'une nouvelle consonne, sans que la signification du mot subisse aucun changement.

B. On disait en grec ἀγος et βαγος, ρακεια et βρακεια ; en latin *ruscus* et *bruscus*, en français *raire* et *braire ; rugire* est devenu *brugir* en provençal ; *rugitus*, *bruit* en français, et *laesare blesser*.

C. Ἀπρος et καπρος, Ἀυλωνια et Καυλωνια. On disait en islandais *knapr* et *napr*, *kvein* et *vein* ; ἰλιγιαν est devenu *caligare*, ἑτερος *celerus*, et *arca* carcasse ; le valaque a rejeté le C dans *horë* de *chorus*, et *hertie* de *charta*.

D. En provençal, *orp* et *dorp ; dignus* vient d'ἱκανος, *doré* d'*aureus*, l'italien *donde* d'*unde*, le portugais *dorna* d'*urna*, le provençal *dorc* d'*urceus*.

F. Ὀρμαι et φορμαι ; en espagnol *axa* et *faza*, *arropea* et *ferropea ;* en islandais *orlög* et *forlög*, en allemand *lau* et *flau ; felis* vient d'ὀιλος, et *frago* de ρηγω.

G. Λαμα et γλαμα, italien *racimolo* et *gracimolo ;* islandais *gnapir* et *napir*, *gnisti* et *nisti ;* le vieux latin *gnosco*, *gnobilis*, est devenu *nosco*, *nobilis ;* de *ranicula* le français a fait *grenouille*, et l'italien *gire* d'*ire*.

H. Espagnol *acha* et *hacha*, *abra* et *habra ;* l'italien et le français l'ont quelquefois rejeté ; *ardito* vient de l'islandais *hard*, et *aunée* de *helenium* ; l'espagnol a fait *haz* (*Cid*, v. 705) d'*acies*, *huerco*

même mot, dans les idiomes qui ont le plus simplifié leur grammaire (1). Les règles qui prétendent expliquer leurs mutations sont si élastiques et si vagues, qu'elles légitiment à la fois les origines les plus contraires (2); elles sont restées

d'*orcus*, et le français *huit* d'*octo*, *huître* d'*ostrea*, *huile* d'*oleum*, *haut* d'*altus*.

L. 'Ικμαω et λικμαω; *lierre*, autrefois *yerre*, vient de *hedera*; *lendit*, vieux français, d'*indictum*; *lendemain* d'*indemane*, et *landier* se disait autrefois *andier*; le vent d'*est* s'appelle *leste* en portugais, et *unicornis* est devenu *lunicorno* en italien; en hébreu on ajoutait même L aux noms propres לאבנר, *Samuel*, l. II, et לאבשלום, *Chronol.*, l. III.

M. 'Αμμα et μαμμα, ἰκκος et μικκος; 'Αρης est devenu *Mars*, et au contraire de μιμηγων les Latins ont fait *imago*.

N. En italien *inferno* et *ninferno*, *aspo* et *naspo*; en provençal *ongan* et *nongun*; *nombril* vient d'*ombilicus*, le valaque *nalt* d'*altus*, et les Allemands disent *nössel* pour *össel*.

P. *Pudor* vient d'αἰδος, et l'espagnol *llano* de *planus*, *lleno* de *plenus*; le latin l'a rejeté dans *latus* de πλατυς.

Q. 'Οτι est devenu *quod*, ὁσαπλασιος *qualuplex*, ἑως ἀν *quousque*; *well* en anglais se dit *quelle* en allemand.

R. Les changements du commencement des mots sont rares, quoiqu'on trouve en français *assembler* et *rassembler*, *emplir* et *remplir*, *enfermer* et *renfermer*, et qu'*apaiser* vienne du vieux français *rapesier*, *assortir* de *rassortir*, *appareiller* de *rappareiller*; mais ils sont si communs dans l'intérieur des radicaux, que les philologues sont convenus qu'ils n'avaient aucune valeur; *trésor* vient de *thesaurus*, *perdrix* de *perdix*; l'italien *fronda* de *funda*, *estrella* de *stella*, etc.

S. Καμανδρος et Σκαμανδρος, μικρος et σμικρος; en italien *piaggia* et *spiaggia*; *super* vient d'ὑπερ, *sulcus* d'ὁλκος, *septem* d'ἑπτα (le S était dans le sanscrit सप्तन्), et l'espagnol *sombra* d'*umbra*; probablement notre *sombre* a le même radical. L'allemand a quelquefois ajouté SCH: *schmelzen* vient de μελδω, *schnur* de *nurus*, *schürgen* v. all. d'*urgere*.

T. 'Ηγανον et τηγανον; d'après Tattam, *Lexicon Aegyptiaco-Latinum*, ⲓⲱⲧ, père en copte devient ⲉⲓⲱⲧ dans le dialecte sahidique; en allemand *rücken* et *trücken* (patois du sud), en français *ante* et *tante* d'*amita*; *terra* vient d'ἐρα, *tarir* d'*arire*; *encre*, *ink* en anglais, se disait *tencha* en provençal.

V. *Op* et *vopn* en islandais; *vesperus* vient d'ἑσπερος, *ver* d'ἠρ, *vomere* d'ἐμειν; l'italien *vuapo* vient d'*apus*; l'islandais *rita* se dit *vritan* en anglo-saxon, et *Oþin* s'appelait *Vuotan* dans les langues teutoniques.

(1) *Ferre*, *tuli*, *latus*; *pingo*, *pixi*, *pictus*; *aller*, je *vais*, que j'*aille* (L *mouillé* est véritablement une lettre nouvelle qui s'exprime d'une manière différente dans les autres langues); en portugais *ter*, *tendo*, *tido*, *tenho*, *tive*; *dux*, *ducis*; *lex*, *legis*; *caro*, *carnis*; *corpus*, *corporis*; l'anglais *mouse* fait au pluriel *mice*; Ζευς devient Διος au génitif, et l'irlandais *bhean inna*; l'islandais *madr* prend dans tous les autres cas un N à la place du D.

(2) La simple comparaison des étymologies les plus authentiques montre qu'il est impossible d'établir ces règles générales qui seules constituent une science. Les philologues conviennent eux-mêmes que le F gothique remplace le प sanscrit; le F du vieil allemand le व, et le F latin le भ, et quelquefois le ध. Les gutturales du sanscrit et du persan se changent en V en passant dans les langues européennes : जिव, latin *vivo*; कृमिः, latin *vermis*; घासः, vieil allemand *waso*; persan

assez inintelligentes pour ne pas même faire de distinction entre les corruptions amenées par la prononciation et par l'écriture (1). Tout diffère cependant dans les causes et la nature de leurs altérations. Les unes résultent de certains sons particuliers que l'alphabet des autres langues ne leur permet point de reproduire (2), ou que l'habitude des organes oblige de modifier (3), quelquefois même de rejeter entièrement (4) ; les autres sont produites par un système d'é-

كرم, allemand *warm*; كردن, allemand *warten;* اكاهار, français *avertir;* cette règlo n'est cependant pas sans exception : *Guadalquivir* est une corruption évidente de l'arabe وادى الكبير, la grande rivière. Au contraire, le V zend est changé en *gua* dans les transcriptions parses; note de M. E. Burnouf, ap. Lepsius, *Zwei sprachvergleichende Abhandlungen*, p. 100, et le V scandinave, le W allemand et anglais, deviennent un G dans les langues romanes. Guido est venu de *Wido*, Gautier de *Walter*, Guillaume de *Wilhelm*, Galles de *Wales;* le vieux français Norguinge (*Brut*, v. 10050) de *Norvége*, Gaie de la *Wie*, rivière du comté d'Hereford :

> Joste Gaie, une eve corant,
> Gaie l'appelent li voisin.
>
> *Brut*, v. 7798.

Quelquefois cependant le contraire avait lieu :

> Ains atendi le peril sans lui vuaitier anchois.
>
> Adans d'Arras, *Chronique rimée*, v. 293.

Vuaitier vient de l'islandais *gat*, et en Normandie deux gués (de l'islandais *gata*) à l'embouchure de la Vire et de l'Airelle s'appellent *Vey;* on écrivait même indifféremment en vieux français *vivre* et *guivre*, *vorpil* et *gorpil*. Le V provençal s'est changé aussi en G; *varah* est devenu *guéret*, *virolet girouette*, *vuilhx gueux*. Shakspeare disait *guard* et *warder*. Un des philologues les plus réservés (M. de Mérian) est convenu lui-même de ce vague : Id monendi sumus C, G, immo K, nonnunquam abire in CH, hoc in H, et H in nihilum; *Tripartitum*, p. 79. Voyez Passerat, *De Litterarum inter se Cognatione ac Permutatione;* Vossius, *De Litterarum Permutatione Tractatus;* Rask, *Undersögelse om det gamle Nordiske Oprindelse;* Pott, *Etymologische Forschungen;* Meidinger, *Vergleichendes Wörterbuch;* Bopp, *Vergleichende Grammatik des Sanskrit;* Eichoff, *Parallèle des Langues de l'Europe et de l'Inde;* Prichard, *On the eastern Origin of the Celtic Nations*, p. 27–91; Diez, *Romanische Grammatik*, t. I, p. 104-334; J. Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. I, p. 578, 581, 584, etc.

(1) La métathèse, par exemple, la transposition des lettres, ne semble avoir pu être produite de manière à affecter la forme des mots que par l'écriture, quoiqu'on la trouve dans les flexions d'un même verbe : *spernere*, *sprevi; tuli, latus*.

(2) Il serait impossible aux autres langues de conserver la prononciation du TH et du CH anglais, de notre N *nasal*, du J espagnol et du Ł polonais.

(3) Les langues ont toujours des sons qu'elles affectionnent, et qui leur font modifier la prononciation des mots qu'elles empruntent. Ainsi le latin et l'éolique recherchent les palatales et le R; le dialecte attique aime les labiales et le S, l'espagnol les gutturales, et le français le N, que le portugais rep[illegible]e. Dans la langue francique le Z remplace constamment le T gothique; L devient souvent un I en italien, et un R en valaque.

(4) En mandschou aucun mot ne commence par un R, ni dans le teuton primitif par un P; le N ne précède jamais un K en islandais, ni une liquide

criture qui rend faciles les erreurs (1) et les méprises (2), par la ressemblance de la forme des lettres (3), la différence de valeur que leur donne chaque peuple (4),

en français; le valaque change en P le C suivi d'un T; il fait *asleplu* d'expecto, *fruptu* de fructus, *laptuca* de lactuca, *luptu* de luctor, *peptine* de pecten, *peptu* de pectus.

(1) En hébreu עדקה et עדקת; en persan تاخ et تاغ; en vieux français *monstier* et *moustier*, *avenc* et *aveuc*. Les hommes les plus instruits peuvent être trompés par ces négligences de scribe; M. Ritson a lu, *King Horn*, v. 1301:

The ship bygan to cronde,
The wind blew wel londe...

au lieu de *croude* et *loude*. M. Méon a lu aussi, dans son *Nouveau Recueil de Fabliaux*, *maufens* pour *maufeus*:

Maufens et male flame m'arde.
Mule sanz Frain, v. 664.

Il semble même qu'en vieux français ce changement avait lieu pour la rime:

La sainte Pasque aproche mont (mout),
Vous devez estre tous semons
A ma cene; n'y failliez mie
Que ne m'y teignez conpaignie.

Passion de Nostre Seigneur; ap. Jubinal, *Mystères inédits*, t. II, p. 168.

Et il cite un autre exemple semblable tiré de la *Chanson des Ordres*, par Rutebeuf.

(2) L'ordre des caractères n'est point partout le même; on les lit de gauche à droite, de droite à gauche, ou de haut en bas. Dans les écritures pélasgique (la dernière disposition ne s'y trouve pas), runique, chinoise et égyptienne, ces directions peuvent être adoptées indifféremment; elles se trouvent toutes les trois sur l'obélisque de Louqsor. Dans les langues sémitiques les caractères sont rangés de droite à gauche, et les peuples qui suivent un ordre différent ont dû les lire souvent en sens inverse. Il est par exemple difficile de croire que le او persan n'a pas été lu *va*, qui se trouve comme radical dans l'islandais *vat*, l'allemand *wasser* et l'anglais *water*. En sanscrit l'I bref ि précède dans l'écriture la consonne qu'il suit dans la prononciation; il est probable que cette irrégularité a produit bien des métathèses. Le crochet qui exprime le N en polonais, l'anusvara sanscrit, et les points de l'alphabet runique et arabe, ont dû être quelquefois négligés par les copistes, et amener une foule d'altérations. Ainsi l'on dit en persan تراج et دراج, فام et وام, فرشته et فرسته; en sanscrit ग्रंव् et ग्रव्, वंट् et वट्.

(3) Dans l'alphabet éthiopien le H a le son du Z; le rho P et le chi X des Grecs sont devenus notre P et notre X; leur B et le B copte avaient le son du V; il y a dans le livre de Constantin Porphyrogennète, *De Caeremoniis Aulae Byzantinae*, t. I, p. 215, éd. de 1751, du latin en caractères grecs, et *vivite* est écrit βηϐητε; le M copte Ⲙ ressemble beaucoup à notre U, et l'O long Ⲱ à notre M manuscrit. Cette différence dans la valeur des signes amène des changements dans l'orthographe des idiomes qui ont le plus d'affinité; ainsi *bataille* est écrit dans les autres langues romanes *bataglia*, *batalla* et *batalha*.

(4) Le beth ב a la signification du B et du V, le pé פ du P et du F, le tsadé צ de TS et ST, le pi copte Ⲡ celle du P et du B. Le gamma Γ changeait de prononciation devant Γ, K, X et Ξ. Le Z islandais se prononce comme DS dans *islenzkz*, TS dans *veizla*, DHS dans *gerzkz*, SS dans *miza*, et ST dans *riufaz*: Bergmann, *Poëmes Islandais*, p. 93. Notre X a le son de C dans la seconde syllabe de *Xerxès*, de GS dans *exercice*, de K dans *excès*, de KS dans *luxe*, de S dans *six* à la fin d'un membre de phrase, de SS dans *soixante*, de Z dans *deuxième*, et il est souvent muet à la fin des mots: *paix*, *voix*. Le J et le V, qui étaient à la fois consonnes

et la variété des sons qu'elles ont dans la même langue (1).

Ces règles eussent-elles toute la rigueur nécessaire, les faits qui leur servent de bases fussent-ils d'une vérité incontestable, elles deviendraient fort souvent fausses par leurs applications. Les peuples ne varient pas tellement leur vocabulaire, que des mots presque identiques ne se trouvent dans les langues les plus différentes, et ne se prêtent également à des étymologies contraires (2). Les études qui ne tiendraient compte que de la forme des mots n'aboutiraient donc encore à aucun résultat; au lieu de chercher exclusivement l'origine des langues dans le vocabulaire, il faut la demander à l'histoire, à l'influence que chaque nation exerça sur les développements et la civilisation des autres.

La difficulté serait fort simplifiée par le système de M. Raynouard. Frappé de retrouver dans des pays différents le nom de langue romane, des formes grammaticales semblables, et des mots qui, quoique étrangers au latin, n'en ont pas moins une même origine (3), il ne s'est point souvenu que les

et voyelles, ont aussi causé des méprises et amené des altérations; naguère encore M. Sharon-Turner a lu dans le *Brut* de Layamon *ulode* (howled) au lieu de *vlodè* (flood). Ce changement était quelquefois adopté par la langue elle-même : *navita* devenait *nauta*.

(1) En sanscrit le visarga exprime tout à la fois le R et le S, et, suivant M. Burnouf, l'écriture cunéiforme n'avait qu'un seul caractère 𐎼 pour le R et le L. Le դ arménien a le son du T et du D, le ᠭ mongol celui du G et du K, ainsi que le ᚴ de l'alphabet runique, qui exprimait aussi le son du P, et du B par le biœrk.

(2) Les peuples ont des rapports avec trop de langues différentes pour que la plus grande partie de ces problèmes ne soient pas insolubles. Comment, par exemple, déterminer si *jupe*, que l'on trouve dans les langues romanes avec un B et un P (*jubon* en espagnol, *jupa* en provençal, *jubea* en valaque; l'italien a les deux formes *giuppa* et *giubba*), vient de l'islandais *hiup*, du vieil allemand *juppel*, de l'arabe جبّة ou du latin *supparus*? *Jeune* peut venir de *juvenis*, du persan جوان, du celto-breton *jaouank*, de l'islandais *jon*, du vieil allemand *junc* ou de l'anglo-saxon *yeong*. Dans des vers de Gower, ap. Warton, t. II, p. 336, on lit *joefne*; cela prouve au moins que le scribe croyait à une origine latine.

(3) M. Raynouard a reconnu lui-même que ces analogies n'avaient pas la valeur qu'il leur avait donnée pour les besoins de son système. Il s'opéra, dit-il, du côté de l'Orient, mais avec d'autres résultats, le même phénomène grammatical qui, dans l'Occident, produisit la langue romane primitive. Soit par

idiomes germaniques, qui avaient une foule de racines communes, s'étaient répandus dans toute l'Europe à la suite des Barbares, et il en a conclu l'existence d'une langue qui se serait partout substituée au latin, et qu'aurait fixée la littérature des troubadours. D'abord aucun témoignage direct ou indirect n'atteste l'uniformité de la langue vulgaire (1); les faits qu'on a cités prouvent seulement que la corruption était graduelle, et qu'il y eut un temps où elle n'était pas assez profonde pour avoir rendu le latin inintelligible (2). Et, ce système fût-il appuyé sur des témoignages formels, l'histoire du moyen âge les rendrait trop suspects pour que l'on pût les accueillir. Cette universalité d'un idiome aurait nécessairement une cause, et l'on ne saurait la rattacher à aucun fait qui l'explique : aucune conquête ne l'imposa par la force des armes, aucune colonisation ne le transporta dans toute l'Europe, aucune prépondérance politique ou littéraire ne le rendit d'un usage général. Une telle uniformité ne serait possible que si une langue, altérée dans chaque pays par le mélange d'idiomes divers, n'en subissait

l'effet du hasard, soit par la force même des choses, l'idiome valaque retint ou rencontra quelques uns des principes qui ont constitué d'une manière si précise et si analogique les langues de l'Occident; *Poésies des Troubadours*, t. VI, p. LXVII.

(1) Nous venons de découvrir dans du Cange, *Glossarium*, t. V, col. 1488, un passage de Lambertus Ardensis qui donne à l'hypothèse de M. Raynouard une apparence de vérité qui lui avait manqué jusqu'à ce jour. De latino in sibi notissimam romanitatis linguam fida interpretatione translatam. Nous ne doutons pas que ces expressions ne s'expliquent dans un sens différent par la patrie de l'auteur, l'âge où il vivait, et la signification restreinte qu'il donnait à *romanitas;* mais le temps nous manque pour nous livrer aux recherches nécessaires. Un autre passage (ap. Du Chesne, *Hist. Franc.*, t. IV, p. 109) semblait aussi pouvoir confirmer l'hypothèse de M. Raynouard; il parle d'un traité fait par Arnoul avec les ennemis de Hugues Capet, *vulgari lingua ;* mais on n'en peut tirer aucune conséquence, puisque c'était des Allemands et des Anglais, qui ne parlaient certainement pas le roman.

(2) Le fait le plus spécieux se trouvait dans une Vie de saint Liobe, écrite par Rodulfe, mort en 865 ou 866. Il raconte qu'un Espagnol, étant venu implorer sa guérison à Fulde, fut interrogé par un prêtre à qui il répondit... quoniam linguae ejus, eo quod esset Italus, notitiam habebat; ap. Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, Saecul. III, t. II, p. 258. Mais loin d'appuyer l'opinion de M. Raynouard, ce passage nous semble la combattre. Il distingue la langue de l'Espagnol de celle de l'Italien, et *notitiam habebat* n'indique même pas que leurs rapports fussent bien étroits. Le latin n'était pas encore assez corrompu dans les deux pays pour empêcher les habitants de s'entendre.

pas moins partout les mêmes changements; si des corruptions, produites par des causes chaque jour plus différentes, si des éléments de plus en plus contraires, formaient avec le temps de nouveaux idiomes qui conservaient toujours leur unité première. Énoncer les conditions d'une pareille hypothèse, c'est rendre sa discussion superflue. L'altération fut graduelle, locale (1); chaque peuplade barbare apportait de nouveaux éléments de corruption, et ils se mêlaient plus ou moins au latin, suivant ses rapports avec la population primitive et l'analogie des langues (2). Une foule de patois s'étaient insensiblement détachés de la langue latine, et se développaient à part, jusqu'à ce que l'un d'eux, plus favorisé par les circonstances, dominât, sinon absorbât, les autres. Les trois plus vieux monuments de la poésie française sont écrits dans trois dialectes différents (3), et il nous reste des ouvrages en plusieurs patois d'Italie, qui remontent jusqu'au 12e siècle (4). L'antiquité des langues de l'Europe moderne, et leur diversité d'origine, résultent même

(1) Saint Jérôme le dit positivement dès le quatrième siècle : Ipsa latinitas et regionibus quotidie mutatur et tempore; *Epistola ad Galatas*, l. II. préf. L'opinion d'un savant aussi distingué que Maffei a trop de poids pour que nous ne la rapportions pas; il dit dans son *Verona Illustrata :* Certa cosa essendo che i nostri odierni dialetti non altronde si formarono che dal diverso modo di prononziare negli antichi tempi, e di parlar popolarmente il latino; ap. Muratori, *Antiquitates Italicae*, t. II, col. 1043.

(2) Le même fait s'est produit en Angleterre dans des circonstances qui le rendent encore plus significatif. Les causes et les éléments de corruption étaient les mêmes, et cependant l'anglo-saxon a persisté dans le nord beaucoup plus long-temps que dans le reste de l'Angleterre; voyez Thorpe, *Cædmon*, préf. p. 12.

(3) L'hymne à sainte Eulalie, le poëme sur Boëce et les deux petites pièces publiées par Lebeuf, *Dissertations sur l'histoire*, t. II, p. 326–330.

(4) Le patois piémontais que Léger a inséré dans son *Histoire des Vaudois*, t. I, p. 40, est même des premières années. Sainte-Palaye a publié des vers de Rambaut de Vaqueiras en patois génois de 1226 ; *Mémoires de l'Académie des Inscr.*, t. XXIV. Pietro da Bescape fit, en 1264, une traduction du Vieux-Testament en vers milanais; ap. Verri, *Storia di Milano;* et Sachetti, qui vivait vers 1380, a inséré dans ses *Novelle* XCII et CXXXVII quelques passages en patois de Frioul. Voyez toutes les variétés de ces patois dans Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 496–534 ; Perticari, *Proposita di alcune correzioni ed aggiunte al Vocabolario della Crusca*, et surtout Fernow, *Romischen Studien*, t. III, p. 211-543. Il en existait déjà beaucoup du temps de Dante, car il dit, *De Vulgari Eloquio :* Romanorum non vulgare, sed potius tristiloquium, Italorum vulgarium omnium esse turpissimum.

de leurs vocabulaires (1); toutes ont emprunté des mots à des idiomes différents, et il en est qui exercèrent sur leur formation une incontestable influence, avec lesquels elles n'auraient pas eu de communication depuis leur séparation du roman (2). Il n'est d'ailleurs aucune langue assez antérieure aux autres pour être regardée comme leur source commune; le provençal, à qui on a voulu attribuer cette prépondérance, se fixa dans le même temps. Dante loue Arnault Daniel d'avoir poli sa langue maternelle (3), et Pétrarque dit, en termes exprès, qu'il fit honneur à sa patrie par son agréable et nouveau langage (4). Une coïncidence remarquable semblerait même prouver que la langue d'oïl ne fut pas sans influence sur la formation de la langue d'oc. Dans toutes deux on pouvait supprimer l'E des pro-

(1) Ainsi l'italien, plus directement émané du latin, n'a pas un dixième de mots d'une origine différente; Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, t. I, p. 60. L'espagnol a beaucoup de mots arabes; voyez Lopez, *Compendio de algunos vocablos arabicos introducidos en Lengua castellana;* Weston, *Remains of Arabic in the spanish and portuguese Languages* (incomplet et plein d'erreurs), et surtout Von Hammer, *Ueber die Landerverwaltung unter dem Chalifat*, p. 75. Outre ses mots arabes (Weston, et Souza, *Vestigios da Lingua arabica em Portugal*), le portugais en a beaucoup d'origine française, qui y furent probablement apportés par Henri de Bourgogne, vers 1090. M. de Souza en a donné une liste dans l'*Europa Portugueza*, t. III, p. 385, et l'on en trouve une autre dans les *Memorias da Academia das Sciencias*, t. IV. Il y a dans le rumonsche une grande quantité de mots allemands : *Adler*, *Enta* (Ente), *Giavel* (Teufel), *Gigia* (Geige), *Iffrig* (Eifrig), *Luft*, *Nivel* (Nebel), *Schnabel*, *Stork* (Storch), *Taglier* (Teller), *Tschuncas* (Schinken), *Vaffen* (Waffen), *Vonn* (Wanne), *Zeiber* (Zuber), *Zinn*, etc. Le nom de l'arc-en-ciel, *arc-de-plievgia*, est la traduction du nom allemand *Regenbogen*. Le valaque a retenu une foule de mots qui ne se trouvent pas dans les autres idiomes romans. D'après Thunmann, *Untersuchungen über die Geschichte der östlich. Europ. Volker*, p. 339, une moitié de son vocabulaire viendrait du latin et 3/8 des autres mots seraient dérivés du grec, 2/8 du gothique, du slave et du turc, et 3/8 d'une langue fort ressemblante à l'albanais. Quelques uns de ces rapports ont été indiqués par M. Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, t. I, p. 66–67.

(2) Tels sont par exemple l'islandais, dont les dérivés sont en si grand nombre dans le vieux français, et le gothique, dont l'espagnol a conservé quelques radicaux.

(3) C'est au moins le sens que nous donnons à ce vers :

Fu miglior fabbro del parlar materno.
Purgatorio, ch. XXVI, st. 115.

Materno indique une langue particulière qui n'avait pas la généralité que lui attribuait M. Raynouard.

(4) Fra tutti il primo Arnaldo Daniello,
Gran maestro d'amor, ch' alla sua terra
Ancor fa onor col dir nuovo e bello.
Trionfo d'Amore, ch. IV, st. 14.

Nous devons cependant dire qu'on trouve dans quelques éditions *polito* au lieu de *nuovo*.

noms *me*, *te*, *se*, et réunir la consonne au mot suivant (1). Cette faculté n'est point naturelle à un peuple qui accentuait fortement les E (2); elle est plutôt empruntée à un idiome où leur son sourd et presque muet obligeait souvent de le retrancher dans le langage (3), et permettait toujours de l'élider dans la versification (4). Au moins n'est-ce point une imitation du provençal, et, comme on l'a prétendu, une preuve de son influence (5); cette élision se trouve dans des poëmes presque aussi anciens que les plus vieux monuments des troubadours, et leurs auteurs vivaient probablement en

(1) La *Chanson de Roland* en offre beaucoup d'exemples, il n'y en a point dans le *Charlemagnes;* mais si cette différence ne tient pas à un dialecte particulier, peut-être le scribe a-t-il rétabli les E parce que de son temps on ne les supprimait plus. La longueur de plusieurs vers le ferait croire.

Mult ert forz li reis Hugon, si il se metet en avant.
V. 473.

Dites al rei Hugun qui il me prest son haberc brun.
V. 533.

Cette suppression de l'E muet était si bien dans l'esprit et les habitudes de la langue, qu'elle s'est conservée dans la déclinaison des articles; on disait en vieux français *al*, *dels*, *als;* L a été changé en U, comme dans une foule de mots, excepté au génitif pluriel, où il a été élidé. Quelquefois même on supprimait l'E dans les cas directs: *en lfou*, dans le feu; *Hymne à sainte Eulalie*, v. 19.

Si que ne lporent esgarder
Cil qui le champ durent garder.
Songe d'Enfer, ap. Jubinal, *Mystères inédits*, t. II, p. 392.

De lmengier leenz atorner.
Id., p. 394.

(2) On trouve cependant des élisions du même genre dans les autres langues romanes, mais ce sont des licences poétiques qui n'ont point le caractère d'un idiotisme comme en provençal. Dans les chansons populaires on supprime pour la mesure les syllabes sur lesquelles on appuie le plus dans le langage usuel, et les nouvelles langues qui étaient sorties des patois du peuple avaient dû conserver une partie de leurs habitudes. Au reste, dans la poésie hébraïque on pouvait aussi affixer les pronoms (suivant Schultens, *Institutiones ad fundamenta linguae hebraicae*, et Michaelis, *Notae in Lowth*, *Praelectiones de sacra poesi Hebraeorum*, p. 4), et les conséquences que l'on tire des formes grammaticales et même des idiotismes d'un peuple restent toujours des suppositions; il pouvait imaginer les règles et les exceptions qu'un autre a inventées.

(3) L'E se supprimait dans les pronoms suivis d'un verbe commençant par une voyelle, *m'aime*, *t'avertis*, et une fausse analogie étendit cette suppression aux autres.

(4) Une des règles les plus générales de la vieille versification française voulait que la syllabe de la fin de chaque hémistiche ne comptât pas dans la mesure du vers quand la voyelle était un E. Elle s'est conservée dans les rimes féminines.

(5) Il y a dans la *Bibliothèque Françoise* de Du Verdier, t. III, p. 342, un passage qui distingue le roman du vieux français, et serait fort important si l'auteur était plus ancien: Pierre Sala, écuyer (dans le 12e siècle), a traduit de rime romande en rime françoise le roman de Tristan et la belle roine Yseulte. *Romande* est certainement *romane*, car on le trouve avec cette signification dans Fauchet, *Recueil de l'Origine de la langue et poésie Françoises*, l. I, c. 4.

Angleterre, où la langue, qui n'était parlée que par le vainqueur, était, pour ainsi dire, morte, et conservait les formes qu'elle avait au temps de la conquête (1). On ne saurait donc dériver d'un roman primitif tous les idiomes de l'Europe latine; c'est plus haut, dans des sources variées, qu'il faut chercher leur origine, et l'on est forcé de borner ses investigations à une seule langue à la fois, parce que l'histoire leur apporta à toutes des matériaux différents.

Il est d'abord un fait que les recherches de D. Rivet et les travaux de M. Raynouard ont rendu inattaquable (2), c'est que le latin est le point de départ du français et la base de tous ses développements. L'examen des premiers monuments de notre langue en eût d'ailleurs fourni des preuves irrécusables (3). Les mots latins y sont à peine francisés; les noms restent souvent sans articles, la plupart des verbes manquent encore des pronoms personnels, et sont rejetés à la fin des phrases, suivant les règles de l'élégance latine (4).

(1) Cette différence de l'anglo-normand et du français est un fait trop naturel pour avoir besoin de témoignages; mais il s'en trouve un bien formel dans Chaucer. Il représente la Prieure comme une femme chez qui tous les genres de distinction sont réunis, et ajoute :

And frenche she spake full fayre and fetisly,
After the scole of Stratford atte Bowe;
For frenche of Paris was to hire unknowe.

Canterbury Tales, prol., v. 127.

Gower disait dans *Le Creatour de toute creature :*

A l'universite de tout le monde
Johan Gower ceste Balade envoie,
Et si jeo n'ai de francois la faconde
Pardonetz moi qe jeo de ceo forsvoie;
Jeo suis Englois, si quier par tiele voie
Estre excuse.

Ap. Tyrwhitt, *Chaucer*, t. I, p. 44, éd. in-4°.

De le franceis vile, ne del rimer,
Ne me deit nuls hom blamer,
Kar en Engleterre fu ne
E norri, e ordine, e aleve.

Guillaume de Wadington (Wadigton), *Manuel de Pechies* (13e siècle).

(2) L'avant-propos du t. VII de l'*Histoire littéraire de la France*, et les t. I et VI du *Choix des Poésies des Troubadours*.

(3) Voyez à l'appendice de ce chapitre les deux plus anciennes pièces en prose et en vers, et les remarques que nous y avons ajoutées.

(4) L'article des langues romanes ne nous semble pas venir de l'arabe ال, comme on l'a prétendu; cette étymologie ne rendrait compte que d'une de ses formes, et l'espagnol, sur qui l'influence de l'arabe a été plus puissante, a préfixé *al* à beaucoup de noms qu'il en a empruntés; il le reconnaissait si peu pour un article, qu'il le croyait une partie intégrante des mots. Nous le rattacherions plutôt à l'*ille* des Latins, dont chaque peuple aurait pris une syllabe différente; cette origine est d'autant plus probable, que l'article sarde *su*, *sa*, *sos*, *sas*, vient certainement d'ipse (ipsus se trouve dans Térence), ipsa, ipsos, ipsas. Cependant on lit dans Hilarius, *Versus et Ludi*, p. 35 et 36 :

Ha ! Nicholax,
Si ne me rent ma chose, tu ol comparras.

Aussi le latin demeura-t-il, pendant le moyen âge, la langue par excellence (1), la seule qui méritât d'être enseignée dans les écoles (2), et ne fût pas un patois grossier, sans règles et sans grammaire (3). Quoique le gaulois ait trop vite disparu pour avoir pris une part active à sa corruption, il est impossible qu'une foule de mots ne se soient pas conservés dans la langue vulgaire; mais un voile impénétrable cache leur origine : l'idiome de nos premiers pères a si complétement péri, que nous n'en possédons pas deux cents

Le pronom *ol* a une forme différente de l'article, ce qui pourrait faire croire qu'ils n'étaient pas primitivement le même mot. Au reste, malgré les exemples que l'on trouve dans les écrivains latins, l'emploi du pronom démonstratif comme article serait dû vraisemblablement à l'influence des Goths et des Franks. C'était une règle de leurs langues, comme on le voit dans l'Évangile d'Ulfilas et les monuments franciques des 8e et 9e siècles, et ils la suivaient encore lorsqu'ils écrivaient en latin; voyez *Marculfi aliorumque auctorum Formulae veteres* (vers la fin du 7e siècle), et des titres et homélies qui remontent à 770; ap. Eckard, *Francia Orientalis*, t. I, p. 610, 884, etc.

(1) Gascelin, l'ot, et tint le chief enclin,
Dist à son oncle deus mos en son latin.

Romans d'Aubri li Borgonnon.

Hues.........
S'en fut mene a val les rues
Droit par devant Salehaldain;
Si le salue en son latin.

Ordenes de Chevalerie, v. 36.

Almiran, dis lo Comte, entendetz mos latis.

Ferabras, v. 2487.

Voyez aussi *Vocabolario della Crusca*, v° Latino; cela avait lieu même en anglais; Tyrwhitt, *Canterbury Tales of Chaucer*, t. II, p. 465. Voilà pourquoi *latinarius*, *latinier*, signifiait interprète.

L'archevesque Franches a Jumeges ala,
A Rou et a sa gent par latinier parla.

Romans de Rou.

Alexandre l'entend sans autre latinier,
Car de plusieurs langages s'estait fait affaitier.

Romans d'Alexandre.

Il semble avoir été pris aussi quelquefois dans le sens de secrétaire :

Icil Morice iert latinier
Al rei Dermot ke mult l'out cher.

Conquête d'Irlande, v. 8.

(2) *Scholasticus* signifiait même celui qui sait bien le latin : voilà pourquoi on avait nommé Fredegarius *Scholasticus;* c'est là probablement l'origine du mot anglais *scholar*. Sedebat autem sanctus Martinus in sellula rusticana, ut est in usibus servulorum, quas nos rustici Galli Trepetias, vos vero scholastici, aut certe tu qui de Graecia venis, Tripodas nuncupatis; Severus Sulpitius, *De Vita S. Martini*, p. 443, éd. de 1709. Scholastice disputans, quasi descripta libri verba percurrit; vulgariter loquens, etc.; Damianus, ap. Muratori, *Antiquitates Italicae*, t. II, col. 1037. *Scholastice* signifie en latin; son opposition à *vulgariter* ne permet pas d'en douter, et le reste de la phrase le rend encore plus certain; on n'écrivait pas d'autre langue que le latin. Le premier livre qui fut imprimé à Utrecht est une traduction latine du Nouveau-Testament par Petrus Commestor, et il est intitulé : *Secunda pars Historie scholastice que est de novo Testamento*, 1473.

(3) Ungarice, turce, grammaticeque loquens.

Reinardus Vulpes (12e siècle), l. II, v. 592.

Grammatice signifie en latin; Saxo,

mots dont l'authenticité soit incontestable (1). Il est cependant probable que son influence sur la nouvelle langue ne fut pas grande, car les Romains lui avaient emprunté quelques mots, et la plupart ne se retrouvent pas dans notre vocabulaire (2). Les conséquences que l'on voudrait tirer

l'écrivain latin des premières annales des Danois, est appelé *Grammaticus.* Einhard lui-même semble avoir partagé les idées ordinaires sur la grossièreté des autres langages; il dit de Charlemagne : Inchoavit et grammaticam patrii sermonis, c. XXIX, ap. Pertz, *Monumenta Germaniae Historica*, t. II, p. 458.

(1) Nous citerons seulement les mots qui commencent par les deux premières lettres de l'alphabet :

Mots devenus français : *Ardesia*, (Martinus, *Vita beatae Mariae de Malliaco*, ap. Du Cange), ardoise; *Barra* (Boxhorn, *Originum Gallicarum Liber*), barre; *Becco* (Suetonius, *Vitellius*, c. 18), bec; *Bele* (Diez, *Rom. Gram.*, t. I, p. 79), belette, peut-être un diminutif de bellua; *Belinuncia* (Apuleius, *Herbarium*, c. 4), jusquiame; on disait belisa en v. fr. d'après Adelung; veleno s'est conservé en espagnol; *Berciolum* (Mabillon, *Acta Sanctorum*, t. I, p. 573), berceau; *Brace* (Plinius, l. XVIII, c. 7), brance, v. fr., espèce de froment très pur d'après Du Cange, s. v° Sandalis; comme les Gaulois s'en servaient pour faire leur bière, il peut être le radical de brasser (agiter avec les bras?); *Brajum* (Du Cange), brai; *Bren* (Ordericus Vitalis, l. III), bran; *Bruscus*, (Adelung, *Mithridates*, t. II. Peut-être cependant vient-il de Ruscus, que l'on trouve dans Calpurnius, *Ecl.* III, v. 4, et Pline, l. XXI et XXIII, p. 50), brusc.

Mots qui ne sont pas devenus français : *Acaunumarga* (espèce de marne), Plinius, l. XVI, c. 7; *Albogon* (dentelaire, conyse, herbe aux puces), Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 42; *Aliungia* (nard), Dioscorides, l. I, c. 7; *Anepsa* (ellébore blanc), Adelung, l. c., p. 43; *Arinca*, (espèce de blé), Plinius, l. XVIII, c. 8 : peut-être le riguet du patois de l'Isère; *Auca* (oie), *Capitulare de Villis*, c. 62 : on le trouve en provençal, mais nous le croirions plutôt une contraction d'aucilla; *Balma* (grotte, rocher), Du Cange : il s'est conservé dans la Sainte-Baume; *Bar* (flot, port), Vincentius Bellovicensis, *Speculum Historiale*, *Acta Sanctorum*, Avril, t. I, Index onomasticus; *Bardi* (poëtes), Diodorus Siculus, l. V, c. 31; *Basilea* (chêne), Ammianus Marcellinus, l. XXX; *Beel* (sacré), Vincentius Bellovicensis, *Speculum Historiale; Betilole* (bardane), Apuleius, *Herbarium*, c. 36; *Bria* (ville), Strabon, l. VII; *Brigius* (chasseur), Du Cange, peut-être le radical de brigand; *Briva* (pont ou port), Valois, *Notitia Galliarum*, p. 100 et 101; *Bro* (terre), Adelung, l. c., p. 50.

Mots devenus français, mais pouvant venir aussi du latin : *Alauda* (alouette), Du Cange; *Alausa* (alose), Diez, t. I, p. 80; *Assectator* (sectateur), Quintilianus, l. I, c. 5; *Braccae* (braies), Suetonius, *Julius Caesar*, c. 76; *Bulga* (bougette, v. fr.), Schmeller, *Bairisches Wörterbuch*, t. I, p. 182.

Mots devenus français, mais pouvant venir aussi des langues teutoniques : *Aber* (havre, abreuver), Adelung; *Baro* (ber, baron), Scholiastus, ap. Persius, Sat. V, v. 138; *Bastard* (bâtard), Wachter, *Gloss. German. med. AEvi; Benna* (banne, v. fr. banot), Festus; Frodoardus, *Historiae Ecclesiae Remensis* l. I, c. 19.

Au reste, de pareilles listes ne peuvent avoir rien de certain; les anciens auteurs attachaient des idées différentes au nom de *Gaulois*, et attribuaient aux mêmes mots des origines diverses : ainsi *Lancea* serait gallique d'après Diodorus Siculus; étolien d'après Plinius, l. VII, c. 56; espagnol d'après Varron, ap. A. Gellius, l. XV, c. 30, et allemand d'après Sisenna, ap. Nonius, l. XVIII, c. 26.

(2) *Alce*, Caesar, l. VI, c. 26; *Baritus*, Forcellini, t. I, p. 312, col. 3,

des analogies du français avec les idiomes qu'on prétend dérivés du gaulois seraient nécessairement bien hasardées (1). Quand on admettrait cette origine, qu'aucune raison ne prouve et qu'aucun témoignage n'atteste, leurs différences (2) montrent que les changements qu'ils auraient subis

éd. allem. (d'origine orientale d'après Isidorus, l. XII, c. 2); *Bascauda*, Martialis, l. XIV, ép. 99; *Brisa uva*, Columella, l. XII, c. 39; *Camar*, Quintilianus, l. I, c. 5; *Cateia*, Virgilius, l. VII, v. 741 (Servius ad v. c.); *Caterva*, Vegetius, l. II, c. 2; *Covinus*, Lucanus, l. I, v. 426; *Culcita*, Cicero, *Tusculanae*, l. III, c. 19 (d'origine gauloise suivant Adelung, t. II, p. 54; on le trouve cependant déjà dans Plautus, *Casina*, act. II, sc. IV, v. 28); *Cumba* (d'après Festus, de κυμβος); *Gesum*, Virgilius, *AEneis*, l. VIII, v. 661; *Glastum*, Plinius, l. XXII, c. 2 (italien *glasto*, *glastro*; notre *guesde*, *gaude*, semble plutôt venir de l'allemand; dans la glose, ap. *Elnonensia*, p. 20, Isatis est traduit par *Waisdus*; mais on trouve *glaston* dans le *Roman de Perceforest*, t. I, fol. I, verso); *Petorritum*, Horatius, *Epistolae*, l. II, ép. I, v. 192; *Rheda*, Cicero, *Pro Milone*, c. 20; *Rheno*, Caesar, l. V, c. 21; *Sapo*, Plinius, l. XXVIII, c. 12; *Sparum*, Sallustius, *Catilina*, c. 59; *Taniacae*, Varro, *De Re Rustica*, l. II, c. 4; *Urus*, Macrobius, *Saturnalia*, l. VI, c. 4; *Vitrum*, d'utrum d'après Adelung, t. II, p. 75.

(1) La position de l'Angleterre fait croire que ses premiers habitants vinrent des Gaules, et le passage où César dit que l'on y allait pour se perfectionner dans la religion des Druides le rend plus probable encore; mais on ne sait à quelle époque cette colonisation eut lieu, et une langue qui n'était point fixée, qu'on ne pouvait même écrire, devait s'altérer promptement et se séparer en dialectes de plus en plus différents. Tacite le reconnaît déjà dans la *Vie d'Agricola* : Sermo non multum diversus, et l'on ne doit point prendre ces expressions à la lettre. Il fallait que la différence fût grande pour être sensible à des étrangers. Depuis, elle ne put que s'accroître, et en 513, lorsque les Bretons revinrent s'établir dans les Gaules, ils avaient lutté contre les Saxons, et leurs rapports avec eux avaient dû encore altérer leur langue. D. Lobineau, *Histoire de Bretagne*, p. 1, place le retour des Bretons en 458; mais la Chronique du Mont-Saint-Michel le fixe d'une manière positive : Anno 513 venerunt transmarini Britanni in Armoricam, id est Minorem Britanniam, et c'est aussi l'opinion de Dubos, *Histoire critique de l'Établissement des Français dans les Gaules*, t. II, p. 470. Au reste, quelle que soit son époque, c'était après la conquête saxonne; on ne peut révoquer en doute l'autorité du poëte saxon :

Cumque novas Angli sedes sibi quaerere vellent,
Saxonesque simul hanc invasere feroces,
Expulsi statim veteres cessere coloni.
Maxima pars quorum fugiens mare transiit, atque
Gallia qua fines habet extremos, ibi tandem
Fluctibus Oceani quae proxima viderat arva
Detinuit, quibus in terris huc usque moratur,
Indicium patriae solo dans nomine priscae.

Annales Caroli Magni, l. II, ap. Du Chesne, *Historiae Francorum Scriptores*, t. II, p. 148.

Les Bretons rapportèrent donc une langue bien différente de celle que leurs ancêtres avaient emportée, et elle ne put se retremper à sa source. Le latin était, dans le 6e siècle, la langue vulgaire des Gaulois, et rien n'autorise à faire une exception pour les habitants de l'Armorique. Il est d'ailleurs probable qu'ils étaient trop peu nombreux pour modifier la langue des conquérants, ou qu'ils se retirèrent dans une autre partie des Gaules, car aucun témoignage n'indique que les Bretons aient eu de combats à livrer pour s'établir dans leur nouvelle patrie.

(2) Un exemple le rendra plus sensible, quoique peut-être une prononciation différente diminue les différences de l'écriture.

depuis leur séparation de la langue-mère (1) ont été trop profonds pour que leur état actuel légitime aucune conjecture (2). Les relations des Français avec les peuples orientaux étaient trop rares pour influer sur la formation de la langue ; elles ne furent directes qu'avec les Arabes, et leurs invasions soulevaient tant de haines, que leur passage dans le sud de la France ne put laisser de traces, même dans le vocabulaire. Lors des croisades, quand l'estime que l'on portait au courage força le fanatisme de transiger avec ses dédains, la langue était déjà trop riche de ses ressources pour réformer sa syntaxe et se prêter à des formes nouvelles (3). Chilpéric avait fixé des Hébreux à sa cour (4), et l'on a prétendu (5) que trois des lettres qu'il voulut introduire dans l'écriture francique étaient empruntées à l'alphabet assyrien (6). Pendant le 10e siècle, les juifs furent extrêmement répandus en France; leur langue n'était pas connue seulement des érudits (7),

Un homme avait deux fils; *S. Luc*, c. XV, v. 11.

Celtique breton : Eunn dén en doa daou vab; d'après le *Testamant nevez hon aotrou Jezuz Krist;* Angoulême, 1827.

Celtique gallois : Yr oed gan ryw wr ddau fàb; d'après le *Bibl Cyssegr-Lan, sef yr hen Destament a'r Newydd;* Londres, 1769.

Celtique irlandais : Do bhàdar dias mac ag duine àirighe; d'après le *Tiomna nuadh ar dtigearna agus ar slanuigheora Josa Criosd;* Shacklewell, 1813.

Celtique erse : Bba aig duine àraidh dithbis mhac; d'après le *Tiomnadh nuadh ar tighearna agus ar slanuighir Josa Criosd;* Edimbourg, 1813.

(1) Les Hiberniens et les Pictes étaient probablement d'origine celtique; mais leur établissement en Grande-Bretagne est antérieur à tous les documents historiques, et leurs langues s'étaient certainement fort éloignées de celle que parlaient les Gaulois : elles durent donc altérer le celtique des Bretons. L'analogie de la grammaire et du vocabulaire rendait la corruption plus facile et plus prompte. Les rapports des Bretons avec es Scandinaves ne purent non plus rester sans influence sur leur langue, et nous savons par Tacite qu'ils se livraient avec ardeur à l'étude du latin : Qui modo linguam romanam abnuebant, eloquentiam concupiscerent; *Agricolae Vita*, c. 21.

(2) La plus grande partie des mots gaulois que nous connaissons encore ne se trouve même plus dans aucun de ces prétendus dialectes celtiques.

(3) Il est aussi bien peu probable que les lettrés aient fait des emprunts aux langues orientales; on les ignorait si généralement, que Pierre le Vénérable, abbé général des Clunistes, n'avait personne dans son ordre qui sût l'arabe; Mabillon, *Annales Ordinis S.-Benedicti*, t. VI, p. 343.

(4) Pric, entre autres, y jouissait d'une grande faveur.

(5) Fauchet et Pithou.

(6) C'est le nom que les Hébreux eux-mêmes lui donnaient, אשורית ; on trouve d'autres caractères sur les monnaies maccabéennes; voyez Gesenius, *Lehrgebäude der hebräischen Sprache*, p. 8.

(7) Sigon, abbé de Saint-Florent, Sigebert de Gemblours, et Thiotfrid, abbé d'Epternach, savaient l'hébreu;

elle devint familière dans les monastères (1), et plusieurs des savants qui prirent la part la plus active au renouvellement de la littérature étaient Israélites (2). L'hébreu ne dut cependant pas exercer beaucoup d'influence sur la formation des idiomes romans; les corruptions du latin n'avaient pas été si savantes, et les lettrés ne firent qu'organiser les éléments qui leur étaient fournis par le peuple. Sans doute leurs connaissances servirent à remplir les lacunes et à effacer les irrégularités; mais s'ils avaient introduit trop de mots ou de formes nouvelles, ils auraient eu le même sort que l'école de Ronsard: leurs inventions n'auraient point passé dans la langue populaire, parce que le peuple ne les aurait pas comprises (3).

Fondée par une colonie de Phocéens, le grec était la langue maternelle de Marseille; du temps de Cicéron, les femmes le parlaient encore (4), et il se répandit dans une partie des Gaules (5) d'une manière assez générale pour y être devenu la langue des affaires (6). Les actes des premiers mar-

Mabillon, *Annales Ordinis S. Ben.*, t. IV, p. 55 et 56. Odon, abbé de Saint-Martin de Tournay, fit traduire le psautier de l'hébreu; ap. Lebeuf, *Dissertations sur l'histoire*, t. II, p. 32.

(1) Alvar de Cordoue dit, dans son *Indiculus luminosus*, ap. Florez, *España Sagrada*, t. XI : Ex omni Christi collegio (en Espagne) vix inveneretur unus, in milleno hominum genere, qui salutatorias fratri posset rationabiliter reddere litteras, cum reperirentur absque numero multiplices turbae qui erudite chaldaicas verborum explicarent pompas. Il est probable que le même fait se reproduisit partout.

(2) Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, t. XII, p. 254; Leo Africanus, *De Medicis et Philosophis Hebraeis.* Petrus Alfonsi, auteur du *Disciplina Clericalis*, était Israëlite, et les livres les plus populaires se répandaient par l'intermédiaire de l'hébreu : Les *Paraboles de Sendabar* paraissent la source de l'*Histoire des sept Sages de Rome*; le livre de *Calila et Dimna* a été connu par la version hébraïque que Doni attribue au rabbin Joël, etc.

(3) Il y a cependant de nombreux hébraïsmes dans saint Sulpice Sévère; il rend *tuerait* par sanguinem hominis effunderet, *Historia sacra*, l. I, c. 4; c'est la traduction littérale de l'expression hébraïque דם האדם שפר.

Demain porra li siecles dire
K'o moi l'ave trove gisant.

Sainte-Palaye, *Glossaire*, col. 282.

ערלם signifie à la fois le temps et le monde (peut-être cependant cette expression est-elle d'origine teutonique; dans le vocabulaire de Saint-Gal, *seculum* est traduit par *itgard*, et *gard* signifiait monde); la négation avec le futur pour signifier une défense est aussi un hébraïsme.

(4) Suetonius, *De Claris Rhetoribus*, c. 1.

(5) *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 47, 58-61, 138, 223, 230, etc.

(6) Straben, l. IV, c. 1.

tyrs de l'Eglise de Lyon sont écrits en grec ; saint Irenée, qui en était évêque pendant le 2e siècle, s'en servait pour combattre les hérésies (1), et conserver la pureté de la foi dans son diocèse (2) ; il dit, en termes positifs, se servir de l'idiome du pays (3), et, quatre cents ans après, on chantait encore, dans le Midi, les offices catholiques en grec (4). On pourrait donc d'abord penser qu'il eut une large part dans la formation du français, et que ce n'est pas sans raison que plusieurs philologues l'ont regardé comme sa base (5) ; mais un examen plus approfondi ramène à une opinion différente. Sans doute la langue vulgaire avait dû conserver une foule de mots grecs en Provence, mais rien n'indique que le peuple des autres provinces ait jamais parlé grec ; saint Irénée lui-même, dont on invoque le témoignage (6), s'excuse des fautes de son style sur la nécessité où il se trouvait souvent d'employer un dialecte barbare (7). Les personnes lettrées, qui, seules, savaient le grec, n'usaient point habituellement de la langue vulgaire, et ne pouvaient ainsi grossir

(1) Ἐλεγχου και ἀνατροπης της ψευδωνυμου γνωσεως.

(2) Il dit même, l. I, c. 13, avoir composé son livre principalement pour les femmes.

(3) Ἁπλως και ἀληθως και ἰδιωτικως, préf., p. 4, éd. de Grabe; c'est au moins le seul sens d'ἰδιοτικως qui nous semble possible.

(4) Compulit ut...... instar clericorum, alii graece, alii latine, prosas antiphonasque cantarent; ap. D. Bouquet, t. III, p. 384.

(5) Nous citerons entre autres Morin, *Dictionnaire étymologique des Mots dérivés du Grec*, en deux gros volumes in-8, et Levade, *Recueil de Mots français dérivés du Grec*. Dans le discours en tête de sa collection de Fabliaux, Barbazan soutient que, excepté au 16e siècle, les mots grecs ne sont passés dans notre langue que par l'intermédiaire du latin. Cette assertion est beaucoup trop générale : *acide*, v. fr., vient d'ἀκαδια (prov. accidia); *ardillon* d'ἀρδις (prov. ardalho); *bas* de βαθους, qui fait au comparatif βασσον (bassum est dans une glose du 9e siècle, ap. Endlicher, *Catal. Cod. Vindob.*, p. 296); *bocal* de βαυκαλιον (Isidorus, *Glossae*); *bouteille* de βουτις (prov. bota); *bramer* de βρεμειν (prov. bramar); *entamer*, *Dis dou Sogrestain*, v. 507, d'ἐντεμνειν (prov. entemenar); *migraine* d'ἡμικρανια (Isidorus *Orig.*, l. XII, c. 5), etc. Dans une glose dont l'écriture est du 12e siècle, *Elnonensis*, p. 20, *arbor* est traduit par *botonarius*, de βοτανη; *alphabet* est aussi fort remarquable. On ne devenait lettré que par le grec.

(6) Il faut d'ailleurs remarquer que l'ouvrage de saint Irénée fut traduit en latin dès le 5e siècle.

(7) Περι βαρβαρον διαλεκτον το πλειστον ἀσχολουμενων, préf.

son vocabulaire, et, plus tard, lorsqu'elle fut adoptée par toutes les classes, l'ignorance du grec était devenue si générale, que, dans les monastères, où se conservait toute l'érudition du moyen âge, ses caractères eux-mêmes étaient réputés indéchiffrables (1).

Dès le commencement du 5e siècle, les Visigoths se fixèrent dans le sud-ouest des Gaules, et peu après, les Bourguignons et les Franks s'y établirent aussi, les uns au sud-est, et les autres au nord. La langue de chacun de ces peuples exerça certainement une action différente sur le latin, mais il ne nous reste rien de celle des Bourguignons, et les monuments franciques sont trop peu nombreux (2) pour servir de base à une connaissance véritable (3). On est obligé de suppléer à leur perte par l'ancien gothique, qui dérivait de la même langue, s'il n'était lui-même leur source, et de juger, par la ressemblance que ces deux idiomes devaient avoir avec lui, de leur esprit et de leurs formes. On ne saurait ainsi distinguer d'une manière rigoureuse l'influence scandinave des autres influences teutoniques (4). Des mots communs à l'islandais et au gothique peuvent avoir été rejetés par les Bourguignons et les Franks, et on ne saurait affirmer que des circonstances semblables ou des emprunts réciproques n'eus-

(1) Graecum est, non legitur, disaient les moines, et ils sautaient le passage.

(2) On a cependant quelques documents fort importants : une traduction des épîtres de saint Isidore, *De Nativitate Domini, Passione et Resurrectione;* une version interlinéaire de la règle des Bénédictins, par Keros; voyez Gley, *De la Littérature des Franks*, et Lachmann, *Specimina Linguae Franciscae*.

(3) MM. Lachmann, Wackernagel, J. Grimm, et Hoffmann von Fallersleben, avaient, il est vrai, proposé des corrections du texte du *Ludwigslied*, imprimé dans le *Thesaurus* de Schilter, dont le manuscrit original, que l'on croyait perdu, a prouvé la justesse; mais aucun texte, aucune raison, ne les autorisaient. Ce sont des conjectures encore plus heureuses qu'ingénieuses, et l'on est encore forcé de recourir à des suppositions pour expliquer plusieurs passages.

(4) Un fait prouve que l'islandais exerça une grande action sur le français. Il y a dans le poëme d'Abbon une assez grande quantité de mots barbares empruntés aux différentes langues teutoniques : trois seulement, *gurdus*, *barcas* et *dardos*, pouvaient venir de l'islandais; le français les a naturalisés (gourd v. fr.), et il a repoussé tous les autres : *falas* (turres), l. I, v. 19; *parone* (navigio), l. I, v. 250; *chelis* (brachiis), l. I, v. 273; *fasolos* (naves), l. I, v. 292; *kimbas* (naves), l. I, v. 292; *bostar* (stabulum), l. I, v. 636; *elegi* (miseri), l. II, v. 91; *garbis* (mergitibus), l. II, v. 87; *alloflo* (pagano), l. II, v. 150; *calcio* (lapide), l. II, v. 151.

sent pas également ajouté à leurs vocabulaires des expressions qui manquaient à la langue primitive. Le francique était resté l'idiome des vainqueurs (1), et devint, jusqu'à certain point, celui des vaincus. Un chant populaire sur la victoire que le roi Louis remporta sur les Normands en 882 est écrit dans cette langue, plus ou moins corrompue (2). En 948, on fut obligé de traduire du latin en francique pour le faire comprendre à un de nos rois (3), et, dans le 12e siècle, saint Norbert prêchait en tudesque à Valenciennes (4). Un idiome qui s'est parlé aussi long-temps, au milieu de populations dont la langue se faisait tous les jours, dut nécessai-

(1) Les auteurs du temps l'appellent *lingua propria*, *patrius sermo*; Fortunatus, l. VI, n. 4; Sidonius Apollinaris, l. IV, let. 17; Einhard, c. 29; Fredegarius, c. 103; etc.

(2) *Elnonensia*, p. 7.

(3) Post quarum litterarum recitationem et earum propter reges (Louis V et l'empereur Othon I) juxta teotiscam linguam interpretationem; Frodoard, ap. D. Bouquet, t. VIII, p. 205. On ne peut douter que ces lettres ne fussent en latin, car elles sont insérées dans le même volume, p. 170. Une preuve bien évidente que dans le 11e siècle on entendait encore généralement le francique, si même on ne le parlait plus, se trouve dans le canon V du concile tenu à Bourges en 1031 : Deo promittat nunquam se habiturum uxorem, et si tunc eam habuerit, mox ei abrenuntiet, quod lingua Francorum gurpire dicimus; ap. Labbe, *Nova Bibliotheca Manuscriptorum*, t. II, p. 786.

(4) A moins de prendre à la lettre les expressions de ses actes, il est impossible de ne pas croire qu'en 1119 on y entendait encore le tudesque, quoiqu'on eût cessé de le parler. Non diffidebat quin si materna lingua verbum Dei adoriretur, Spiritus-Sanctus, qui quondam centum viginti linguarum eruderat diversitatem, linguae teutonicae barbariem, vel latinae eloquentiae difficultatem, auditoribus habilem ad intelligendum faceret; *Acta Sanctorum*, juin, t. I, p. 827. Le Bollandiste qui a publié ces actes a entendu ce passage comme nous; il a indiqué en marge : Valencenis teutonice concionans intelligitur. M. de La Rue a dit, *Essai sur les Bardes*, t. I, p. 29, d'après le témoignage de Hariulfus, que le peuple chantait encore en Picardie pendant le 12e siècle le poëme francique sur la victoire de Louis IV. Il a voulu sans doute parler du *Chronicon Centulense*, l. III, c. 20; mais d'abord il fut achevé en 1088 : Completum est autem istum opus humanitatis filii Dei anno MLXXXVIII. Il faut même remarquer que Hariulfus n'avait fait que terminer : A domno Saxovalo ante plures annos opus inchoatum, et qu'il serait possible que les chants populaires dont il parle eussent déjà de son temps disparu de la mémoire du peuple. Et, de plus, Hariulfus n'y dit pas un mot de la langue dans laquelle on rappelait les invasions des Barbares; rien même n'indique si l'on chantait une victoire, ou si l'on déplorait les malheurs d'une défaite. Ce fait aurait tant d'importance pour l'histoire de la langue, que nous citerons le passage entier : His ergo regnantibus (Louis et Karloman), contigit Dei judicio innumerabilem Barbarorum multitudinem limites Franciae pervadere..... sed quia, quomodo sit factum, non solum historiis, sed etiam patriensium memoria quotidie recolitur et cantatur; nos pauca memorantes, caetera omittamus, ut qui cuncta nosse anhelat, non nostro scripto, sed priscorum auctoritate doceatur; ap. Dachery, *Spicilegium*, t. II, p. 322.

rement l'enrichir d'une foule d'expressions (1), de tournures (2) et d'images (3); on ne trouverait plus aucune trace de son influence, les faits manqueraient entièrement, que le raisonnement suffirait pour en convaincre.

A la fin du 4e siècle, des pirates avaient déjà ravagé la Normandie, et s'étaient établis sur le littoral du Bessin en assez grand nombre pour lui avoir fait donner le nom de Saxe (4). On ne saurait douter qu'ils ne fussent Scandinaves (5): les historiens appellent également Saxons ceux qui conquirent une partie de l'Angleterre, et, cent ans après, Sidonius Apollinaris dit que les Saxons, qui continuaient à piller les côtes de la France, habitaient des îles (6). Ils re-

(1) Arquebuse, de *bühse*, v. al, et arcus; baisser, de *beissen;* bouclier, de *buckelære;* brouhaha, de *bruha* (probablement aussi bruit); causer, de *choson;* craquer, de *krach* (son); écrevisse, de *krebs;* étonner, de *staunen;* fourbir, de *vürben*. On en trouve même dans le patois normand : gamache, grande guêtre de cuir, vient probablement de *gemach*, commode, et coupet (sommet), de *kuppe*.

(2) Le pronom possessif abstrait, la composition d'un futur avec le verbe avoir; laisser suivi d'un verbe, employé dans le sens de faire. *On* est *homme*, employé dans un sens indéfini, comme le *man* des Allemands :

Volentiers devreit-hum oir
Cose k'est bonne a retenir.

Marie de France, *Lais de Gugemer*, v. 1.

On lit dans le traducteur en vers de Marbode :

Lom la trove en Inde majur.

De l'Ayment, v. 6.

De quinze lius en ot hom la rimur.

Chanson de Roland, st. LXIV, v. 4.

Volenters deveroit lom oir
Et reconter et retenir
Les nobles fez as anciens
Et les prouesces et les biens.

Lais de Havelok le Danois, v. I.

et le L que *l'on* peut ajouter est un véritable article préfixe.

(3) *Runen* signifiait en allemand parler à l'oreille et conseiller; le vieux français *conseiller* avait cette double acception. *Wilt*, étranger et sauvage; ces deux sens se retrouvent dans le vieux français, *sauvage*. *Schouwen*, regarder et protéger; *regard* a cette signification dans *laisser tomber un regard*, et quelques locutions semblables. En vieux français, *mirer* signifiait à la fois regarder et guérir; peut-être est-ce la source de l'axiome politique que la vue du Roi fait grâce. Le vieil allemand *bise* signifiait vent de nord-est et noir; il est probable que cette double acception a donné naissance à notre expression *froid noir*.

(4) *Notitia Dignitatum Imperii Romani*, p. 58, 64, etc., éd. de Labbe; Grégoire de Tours appelle les habitants de cette partie de la Normandie Saxones Bajocassini; *Historia ecclesiastica Francorum*, l. V, c. 27, l. X, c. 9; et Frédégaire leur donne le même nom; ap. D. Bouquet, t. II, p. 409.

(5) Nous l'avons prouvé dans la préface, p. 11, n. 1, et Dudon, ap. Du Chesne, p. 62, nous apprend que la langue des Normands différait peu de celle des Anglo-Saxons.

(6) Praeterea priusquam de continenti in patriam vela laxantes, hostes mordaces anchoras vado vellant, p. 185, éd. de 1598. Un autre passage prouve qu'ils étaient un peuple essentiellement maritime : Est Saxonibus piratis cum

nouvelèrent leurs incursions pendant les siècles suivants (1), et dès lors plusieurs mots de leur vocabulaire durent entrer dans la langue usuelle. D'ailleurs, leur usage d'emmener avec eux les hommes dont ils espéraient tirer une rançon ou des services répandait partout la connaissance de leur idiome (2). Avant l'établissement de Rollon, il y avait déjà dans l'armée française des soldats qui savaient la langue danoise (3). Des nécessités politiques, et probablement aussi l'influence des prêtres, qui craignaient que la langue nationale ne leur rappelât les croyances païennes de leur première patrie (4), la firent tomber en désuétude (5). Mais le

discriminibus pelagi non notitia solum, sed familiaritas.

(1) Sidonius Apollinaris, l. VIII, let. 6; etc. Ils ravagèrent même le midi de la France en 813 et en 864 : *Gesta Normannorum*, ap. Du Chesne, *Historiae Normannorum Scriptores*, p. 1, et *Fragmentum de incursu Normannorum in Wasconiam*, ap. Du Chesne, *Historiae Francorum Scriptores*, t. II, p. 400. Un passage d'Einhard montre l'ancienneté et la gravité de leurs incursions : Ultimum quoque contra Nordmannos qui Dani vocantur, primo piraticam exercentes, deinde majori classe littora Galliae atque Germaniae vastantes, bellum susceptum est. On trouve aussi dans ces expressions une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé dans la page précédente sur la patrie des Saxons. Des rapports de tout genre avaient lieu; on sait même que Sigefrid, roi des Normands, envoya des ambassadeurs à Charlemagne en 781; ap. Du Chesne, *Historiae Francorum Scriptores*, t. II, p. 32, et on lit dans les prières grecques de Scotus : οὕτω ὑποτάξον βάρβαρα φῦλα; ces barbares étaient les Normands.

(2) Ainsi Herman, duc de Saxe, que les Normands avaient fait prisonnier, avait appris leur langue.

> Mais dux Herman de Saines nez
> . . . .
> A la danesche parleure,
> Le comenca a aresnier.
>
> Benoît, *Chronique rimée*, v. 10845.

Cetera gens, armis frigida, ducitur captiva... omnisque gens desolata ad naves ducta est captiva; Dudo, l. I; ap. Du Chesne, p. 63. Captivos et spolia conducite ad naves..... captivi ad naves ducuntur; Id., p. 65.

(3) Raynaud voulant envoyer en députation à Rollon, qui ravageait le pays, un Normand appelé Hasting, qui s'était établi à Chartres : Anstignus respondit : Non ibo solus; miserunt autem duo milites cum eo daciscae linguae peritos; Dudo Sancti-Quintini, l. II; ap. Du Chesne, *Historiae Normannorum Scriptores*, p. 76.

(4) Cela résulte d'un passage de la Chronique d'Ademar : Multitudo fidem Christi suscepit, et, gentilem linguam omittens, latino sermone assuefacta est; ap. Labbe, *Nova Bibliotheca manuscriptorum Librorum*, t. II, p. 166. *Latin* ne peut signifier que roman, langue supérieure à l'idiome *payen*; le latin n'était plus usuel en Normandie : les passages de Dudo et de Benoît que nous allons citer ne permettent pas d'en douter.

(5) On trouve dans le *Romans de Rou*, v. 3677, la preuve qu'en 945 l'islandais était encore parlé en Normandie. Harald, roi des Danois, vint au secours de Richard I, à qui Louis d'Outremer voulait reprendre son duché; dans une conférence, un Normand reprocha à Herloin, comte de Ponthieu, de se trouver avec les Français.

> Un Daneiz out de juste, ki out tot escoite,
> Coment li chevalier out Herloin blasme.

changement ne put être que graduel (1). A défaut du mot roman qu'on ignorait encore, on avait recours à l'islandais,

M. Raynouard a prétendu (*Observations sur le Roman de Rou*, p. 20) que les reproches avaient été faits en français; mais rien ne peut le faire soupçonner; c'est un Normand qui parle à un Normand, et qui est entendu par un Normand. Un passage de Dudon de Saint-Quentin, qu'on n'avait pas remarqué, est encore plus positif; il dit (ap. Du Chesne, p. 99) que le normand ressemblait beaucoup à l'anglo-saxon, quoiqu'il en fût cependant différent, qualem decet esse sororem, p. 100. Rien n'autorise à croire que Dudon eût appris le normand ailleurs qu'en Normandie, et il lui avait fallu une raison pour entreprendre cette étude. Dans quelques passages le normand et le roman sont cités comme deux langues à part et se parlant concurremment :

Latinier fu, si sot parler roman,
Englois, gallois, et breton et norman.
Romans de Garin.

Dans d'autres le normand est nommé comme une langue usuelle en Normandie :

Cosne sout en thioiz et en normant parler.
Richart sout en daneiz et en normant parler.
Romans de Rou, v. 2377 et 2509.

MM. Raynouard et Auguste Le Prévost ont pensé que *normant* signifiait ici le *roman*; mais nous ne connaissons aucun fait, ni aucun autre passage que le vers que nous venons de citer qui puissent justifier cette conjecture, et quoique les poëtes et les historiens les aient souvent désignés par le même nom, les Normands étaient différents des Danois: Haec (Nordmania) a modernis dicitur Norwegia; Adamus Bremensis, *De Situ Daniae*, c. 238, ap. Lindenbrog, p. 63. (Dans Sigebert, *Normands* est le nom commun de tous les habitants de la Scandinavie.) Les Normands entretenaient des rapports continus avec leurs anciens compatriotes, et, même en admettant, comme on l'a un peu gratuitement avancé, qu'ils aient renoncé incontinent à une langue à laquelle devaient les attacher leur civilisation si différente des autres et leur amour de la poésie, il ne serait pas probable qu'ils l'eussent assez complétement oubliée pour donner son nom à un autre idiome. Dans les premiers temps de leur établissement, ils restèrent des hommes du Nord qui avaient conquis une province de France.

Tant siglerent Daneiz k'en la terre arriverent.
Romans de Rou, v. 1338.

E Normanz e Daneiz forment se desfendirent.
Romans de Rou, v. 1688.

Et cinq vers plus bas, on les désigne par le nom commun de Normanz :

Mil et wit chenz Normanz k'al main, k'al seir perdirent.

Ils se distinguaient soigneusement des Français :

N'out ke trois chenz armez ke Normanz, ke Franchelz.
Romans de Rou, v. 2159.

Plus tard, loin de chercher à conserver les souvenirs de leur ancienne patrie, ils affectèrent de se dire Français: c'est le nom que leur donne constamment la tapisserie de la reine Mathilde.

(1) Quoniam quidem Rotomagensis civitas romana potius quam dacisca utitur eloquentia, et Bajocacensis fruitur frequentius dacisca lingua quam romana; Dudo, l. III, ap. Du Chesne, p. 112. Benoît dit à la vérité dans sa *Chronique rimée*, v. 11530, qu'à Rouen

Ci ne sevent rien forz romans.

Mais le témoignage de Dudo et la réflexion prouvent également que c'est une exagération de poëte; il faut plus de cinquante ans à des vainqueurs pour oublier si complétement leur langue dans le siége de leur puissance. Les Scandinaves auraient eu d'ailleurs un attachement bien obstiné à leur langue, si, comme le dit Müller, *Lexicon Islandicum Biörnonis Haldorsonii*, préf., p. 4, l'ancien norse s'était conservé assez pur dans l'intérieur de l'Islande, où il fut transporté dans le 9e siècle.

et la langue vulgaire, qui n'était pas fixée, restait ouverte à toutes les expressions nouvelles. Il y avait même une partie de la province où l'ancienne langue s'était conservée (1), et les rapports incessants de ses habitants avec une population soumise au même prince, régie par les mêmes lois, et dont les intérêts étaient communs, formèrent un langage intermédiaire où chaque nation apporta une partie de son vocabulaire. Aussi retrouve-t-on dans le français des formes grammaticales (2), des expressions figurées (3) et des

(1) Mais a Baiues en a tanz
Qui ne sevent si daneis non.

Benoît, *Chronique rimée*, v. 11529.

C'est une exagération comme celle que nous venons de relever, mais qui avait un fond de vérité; voyez le passage de Dudo cité dans la note précédente. On a voulu expliquer ce fait par l'ancien établissement des pirates saxons dont nous venons de parler; mais les habitants de Bayeux opposèrent une énergique résistance à Rollon, et on ne voit nulle part les traces d'une sympathie qu'auraient nécessairement créée une langue commune, et les relations hostiles au reste du pays qui en eussent été la conséquence. Wace dit à la vérité:

Li baronz del paiz toz a els alierent.

Romans de Rou, v. 1340.

Mais c'était par crainte, et non par affection, comme le prouvent les deux vers précédents:

Baex assaillirent, durement l'empeizeirent,
Totes les villes e la gent damagierent.

(2) Elles sont fort peu nombreuses. Le moule de la langue existait lors de la grande influence des Scandinaves; peut-être cependant l'acception des adjectifs dans un sens adverbial, *nouveau* né, *court* vêtu, etc., est-elle d'origine islandaise, ainsi que la réunion des pronoms démonstratifs *ceci*, *celui-ci*. L'hébreu disait aussi הַלָּזֶה et l'on trouve quelques exemples semblables en latin:

Hunc illum fatis externa ab sede profectum,
Portandi generum.

Virgilius, *Æneis*, l. VII, v. 255.

Ad hunc eum ipsum quaedam institui, Cicero, *Academica*, l. I, c. 1. Quoique cette conjecture ne puisse s'autoriser de la langue littéraire, il est probable que les formes *quatre-vingts*, *quatre-vingt-dix*, et le vieux français *six-vingts*, sont venus aussi de l'influence scandinave, car, à partir de cinquante, les Danois comptent par vingt au lieu de se servir du système décimal comme les autres peuples Européens: *Halvotredisindstyve*, 50, la moitié de vingt moins de trois fois vingt; *Firesindstyve*, 80, quatre fois vingt.

(3) Bita signifie à la fois *couper* et *mordre*, et nous disons les *dents d'une scie;* ber je *porte* et je *frappe*, porter un coup (en latin, *fero* et *ferio* avaient cependant une grande ressemblance); bitz, *vif* et *tranchant*, comme vif, plaisanterie vive, vive arête; bord, *table* et *dez*, tables en vieux français (peut-être de *tabula*); liot, *difforme* et *honteux*, comme vilain; nafn, *nom* et *réputation*, comme nom. Verk, *travail*, se prenait, comme le mot français, dans l'acception de douleur: être en peine, en travail d'enfant.

A femme ke travalle aie

Traduction de Marbode.

Laboro pouvait se prendre aussi dans ce sens, mais en le précisant par un autre mot: laborare ex intestinis, Cicero; a frigore, Plinius. Les fées s'appelaient *Spakonor*, de *spakr*, prudent, savant, et on les nommait en vieux français *Sapaudes*, de sapere; Marie de France, *Œuvres*, t. II, p. 385, et en Normandie le peuple dit encore d'une sorcière qu'*elle en sait long*. Il est fort possible que l'idée des romans si populaires du *Renard*

locutions (1) qui sont évidemment d'origine islandaise (2).

Avant l'organisation des langues, lorsque la parole n'est soumise à aucune autre règle que celle qu'impose la nécessité pour se faire comprendre, les expressions étrangères s'introduisent facilement dans le langage usuel. Plus tard, dès qu'un peu d'unité commence à régulariser le vocabulaire, il faut qu'elles remplissent une lacune et ne soient pas trop en désaccord, par la nature de leurs sons, avec les habitudes de l'oreille et de la voix. On ne les accueille qu'en les modifiant, et lorsque les modifications ne les ont pas complétement assimilées au reste de la langue, elles ne tardent pas à tomber en désuétude et à disparaître. Les idiomes qu'aucun monument littéraire reconnu comme un modèle et un type n'a pas encore fixés demandent à l'écrivain des travaux philologiques continus; des tours de phrase plus clairs, des expressions plus significatives leur deviennent incessamment nécessaires, et chaque jour d'heureuses innovations les polissent et les systématisent. Le besoin d'unité, que l'esprit de l'homme porte toujours dans ses œuvres, conserve la langue primitive dans tout ce qu'elle avait d'essentiel. Les principes de la syntaxe sont développés ou paralysés par de nombreuses exceptions; des idiotismes se mêlent aux formes naturelles de la langue, ou des règles nouvelles étendent son pouvoir et la simplifient; mais

vienne aussi d'un jeu de mots islandais: *Skolli* signifie *renard* et *diable*.

(1) Ok i augo leit, *Völu-spa*, st. XXVI, v. 4, et lui regarda dans les yeux, chercha à lire dans sa pensée, est passé littéralement en français. L'épée s'appelait, dans la langue des scaldes, le feu des batailles, et les poëtes ont dit branc d'acier (de *brand*, tison, dont on a fait brandon); *Quatre filz Aymon*, v. 1458, ap. Bekker, *Ferabras; Conquête de l'Islande*, v. 989; branc de l'épée, *Romans d'Agolant*, v. 388.

(2) Plusieurs philologues ont parlé de l'influence que le slave aurait exercée sur les langues romanes; mais, excepté pour le valaque, les rapports ne nous semblent pas avoir été assez directs, et, malgré les travaux de M. Kopitar, la connaissance de ses anciennes formes est trop incomplète pour qu'il soit possible d'en tenir compte. Au reste, un passage de Paul Warnefrid, *De Gestis Longobardorum*, l. II, c. 26, montre que les différentes nations du moyen âge ont pu exercer de l'influence sur la langue des peuples auxquels ils paraissent être restés le plus étrangers: Certum est tunc Alboin multos secum ex diversis, quas vel alii reges, vel ipse ceperat gentibus, ad Italiam adduxisse; unde usque hodie eorum, in quibus habitant vicos, Gepidos, Bulgares, Sarmatas, Pannonios, Suevos, Noricos, sive aliis hujusce modi nominibus appellamus.

son caractère ne subit aucune altération fondamentale; c'est un travail d'organisation et de perfectionnement : on ne la refait point sur d'autres bases. La fixation du vocabulaire est soumise à des lois entièrement différentes. La première langue lui sert bien encore de fonds, et tous les mots qui ne concourent qu'à lier les idées et mettre de l'ordre dans les phrases sont presque toujours conservés (1); mais les expressions qui rendent des pensées que la civilisation modifie (2) sont remplacées par de nouvelles, plus en harmonie avec les progrès de l'esprit humain et les besoins du temps. Les dernières langues qui apportent aux vocabulaires des matériaux y exercent ainsi plus d'influence que les autres.

Lorsqu'un nouvel idiome se forme, on se préoccupe avant tout de la commodité des mots, et l'on simplifie l'ancienne langue en rejetant les lettres qui ralentissaient la prononciation ou l'embarrassaient. Quelquefois, pour donner aux mots plus d'analogie avec le reste du vocabulaire, on ajoute des consonnes euphoniques, ou des voyelles qui séparent les lettres que leur rapprochement rendait trop dures (3); mais le premier caractère de la corruption d'une langue n'en est pas moins une simplification tout usuelle. A cette altération instinctive il s'en joint une autre plus irrégulière et encore plus involontaire : celle qu'une mauvaise prononciation introduit dans les mots, quand elle est devenue assez générale pour prévaloir contre la tradition et l'écriture. Partout

(1) Les articles, les pronoms, les verbes auxiliaires, les conjonctions, les prépositions et les adverbes qui ne sont pas qualificatifs, viennent en très grande partie du latin.

(2) Les autres, celles dont les idées sont de tous les temps et de tous les lieux, appartiennent presque toujours à l'ancienne langue. Père, mère, pain, eau, fruit, Dieu, lune, soleil, un, deux, trois, etc., sont dérivés du latin.

(3) On en trouve de fréquents exemples dans les mots que les langues romanes ont empruntés aux langues teutoniques. L'E initial que l'italien ajoute généralement aux mots commençant par un S suivi d'une autre consonne est une conséquence de ce principe. La syllabe qui les précédait produisait quelquefois un concours de consonnes trop rude à l'oreille, et d'une prononciation trop difficile. Le contraire a lieu dans les langues fortement accentuées : la contraction porte principalement sur les voyelles et les liquides ; le francique *kelauban* est devenu en allemand glauben ; *uuerache*, werk ; *durah*, durch, etc.

elle corrompt les sons dont la prononciation, plus facile et plus simple, n'a besoin d'aucun effort de pensée; c'est aux voyelles et aux liquides qu'elle s'attaque de préférence; mais aucune règle ne peut déterminer son caractère : il varie chez tous les peuples, souvent même à toutes les époques de leur histoire (1). Le seul principe qu'elle reconnaisse, c'est de changer des lettres dont le son se ressemble, et beaucoup de langues leur en donnent de différents (2); c'est de rendre les mots plus conformes aux convenances et aux habitudes de l'oreille et des organes de la voix, qui ne sont les mêmes chez aucun peuple.

Les autres corruptions de l'idiome primitif sont amenées par l'introduction de mots nouveaux, et elle dépend de causes diverses dont on n'a pas assez distingué l'importance. Quelquefois c'est une influence toute morale qui les amène, et son action ne s'étend pas à toute la langue. En adoptant une religion ou des lois étrangères, on accepte avec elles tous les mots spéciaux qui leur sont nécessaires; d'autres expressions ne rendraient pas complétement leurs idées, souvent même elles les fausseraient en y mêlant les souvenirs de leur signification première. L'adoption des usages d'un autre peuple a des conséquences plus graves pour la langue : d'ordinaire elle n'accroît pas autant le vocabulaire, mais elle altère plus profondément la signification des mots. Elle leur donne des acceptions différentes, et associe à celles qu'ils avaient déjà de nouvelles idées qui dénaturent complétement leur sens. Sans être aussi directes, les modifications que produit l'influence d'une littérature étrangère sont peut-être encore plus nombreuses. La traduction littérale d'images insolites étend le sens des mots, et leur introduction dans le

(1) Ainsi les corruptions amenées par la mauvaise prononciation des Franks, qui remplaçaient presque toujours le T gothique par le Z, n'étaient pas les mêmes que celles des autres nations teutoniques, qui accentuaient fortement le latin, et des Gaulois, qui, si l'on en juge par la quantité des voyelles des langues celtiques, devaient l'affaiblir.

(2) Le C, que l'espagnol change si souvent en G, a pris en italien le son du CH, et devant l'E et l'I celui du S en français.

langage usuel le défigure ; l'imitation des formes de phrases et des hardiesses que se permet la poésie finit par devenir d'un usage général, et par ajouter des idiotismes à la langue.

L'action des langues apportées par de nouveaux habitants varie aussi avec leur nature. Quelques unes sont si différentes de l'idiome national, que tout mélange est pour ainsi dire impossible ; un petit nombre de mots passe dans le vocabulaire, et, dès la seconde génération, la langue des colons disparaît. Leur nombre, la classe sociale qu'ils forment, leurs habitudes, leur genre de vie, les idées qu'ils apportent et qu'ils propagent, mille circonstances de l'établissement d'un peuple au milieu d'un autre, agissent d'une manière différente sur le développement des langues. L'étymologie n'est pas seulement, comme on l'a prétendu, une des données de l'histoire de la civilisation, c'est avant tout sa conséquence.

Les conquêtes elles-mêmes ne sont pas un fait uniforme dont on puisse déterminer philosophiquement l'influence. Presque toujours, il est vrai, la langue mixte, qui sert d'intermédiaire, participe plus d'abord de l'idiome du vainqueur, puis se rapproche de celui des vaincus, et finit par s'y absorber, en laissant des traces plus ou moins nombreuses de son ancienne prépondérance. Mais ce résultat est soumis à des exceptions si différentes, et s'explique si naturellement par des raisons qui ne se reproduisent pas toujours, qu'il est impossible de le regarder comme une règle. Avant que la guerre ne fût une science, lorsque la victoire appartenait à la force des bras et au mépris de la mort, les populations barbares devaient vaincre souvent celles que des goûts plus paisibles et plus variés avaient énervées ; mais quand elles s'étaient établies sur la terre qu'elles avaient conquise, l'influence du bien-être, et le besoin du progrès que Dieu nous a mis dans la pensée, les attiraient à la civilisation des vaincus. Ils adoptaient leurs habitudes et leurs

mœurs; leur langue devenait impuissante à rendre leurs idées; elle recevait une foule d'expressions nouvelles, s'altérait chaque jour davantage, et disparaissait après quelques années. Mais ce fait n'a rien de général (1); il dépend de la civilisation des deux peuples et des rapports qui s'établissent entre eux, des antipathies et des distinctions politiques qui les séparent, des analogies de religion et d'origine qui les rapprochent. Quand la conquête est amenée par un déplacement de population, la langue des vainqueurs exerce une plus longue et plus profonde influence. Ils se suffisent à eux-mêmes, et sont moins intéressés à se faire entendre des vaincus; l'instinct providentiel qui pousse l'homme à se rapprocher de la femme ne les force plus de modifier leur idiome, et leurs enfants grandissent sans que des mères étrangères leur apprennent une autre langue que celle de leurs ancêtres. Le rôle qu'ils prennent dans la nation commune influe aussi sur son vocabulaire; les fonctions dont ils se réservent le monopole, et toutes les idées qui s'y rattachent, finissent par ne plus s'exprimer que par des mots empruntés à leur langage (2). D'ailleurs, toutes les langues n'ont pas des rapports aussi étroits avec l'histoire, les croyances et les mœurs; il en est qui sont moins intimement liées à la vie nationale, et le peuple oppose une résistance plus faible à l'action des idiomes étrangers (3).

A cette corruption aveugle, qui marche sans but, en suc-

(1) Les Gaulois adoptèrent le latin, les Bretons l'anglo-saxon, les Armoricains le breton; le grec, le gallique, le basque, se sont conservés au milieu de la langue des vainqueurs.

(2) Ainsi, par exemple, la plupart des mots consacrés à la religion sont restés d'origine grecque ou latine, et les termes de guerre viennent en grande partie des langues teutoniques : bannière, baron, casque, épée, escadron, framée, gonfanon, guelde, hallebarde, haubert, heaume, lance, pique, rondache, sabre, targe, etc.

(3) Le latin, qui s'était enté sur le gaulois et n'avait pas de racines profondes, n'a point forcé les Franks de renoncer à leur langue, tandis que les Lombards, qui en parlaient une semblable, l'ont quittée en Italie, où il était national. Un fait pareil eut lieu en Espagne; la conversion des Visigoths leur fit adopter le latin : aussi ne put-il se préserver de l'influence de l'arabe; il empruntait souvent des mots à son vocabulaire, tandis que l'arabe, qui finit par être la langue des vaincus, ne fit aucune concession à l'idiome du vainqueur.

cède une autre, érudite et prétentieuse; l'influence des gens lettrés remplace celle du peuple. Quelquefois, il est vrai, ils adoucissent la langue, la régularisent et la perfectionnent; mais souvent aussi ils dénaturent son caractère, et le but est trop variable pour que l'on puisse présumer la nature de leur action et en tenir compte dans une théorie. Tantôt, préoccupés de l'euphonie, ils transforment les lettres, les ajoutent et les retranchent sans autre raison que des vues arbitraires, qui changeront le lendemain. Tantôt ils veulent rendre la langue plus expressive, et multiplient les flexions et les règles de la syntaxe. Ailleurs, ce n'est point la perfection de la langue qu'ils se proposent, mais son archéologie, et pour que l'orthographe de chaque mot rappelle son origine, ils la compliquent d'une foule de lettres qui ne restent pas toujours muettes. Lors même qu'elle n'est au service d'aucun système, l'écriture est une cause inévitable de corruption. On cherche à reproduire les sons dont l'oreille est frappée, et ses habitudes agissent sur leur appréciation; chaque peuple les assimile à ceux qu'il connaît, et les entend diversement. La manière de les exprimer diffère plus encore (1): les alphabets n'ont pas les mêmes lettres; les langues ne leur donnent pas la même valeur, et l'on est souvent forcé de changer les sons pour les approprier aux ressources vocales dont elles disposent (2). Malgré ces différences, faire de l'étymologie une science, lui donner des règles que l'on applique à tous les idiomes, ou seulement à tous les mots d'un vocabulaire, est donc une prétention qui méconnaît l'histoire des langues; c'est sacrifier des faits nécessaires à une théorie sans utilité et sans base.

Lors de l'établissement des Scandinaves en Normandie, aucun monument important ne servait encore de criterium

(1) Les missionnaires qui ont traduit la Bible en chinois n'ont pu reproduire le nom d'Abraham qu'en l'écrivant A-pou-la-mou.

(2) M. de Balbi l'a si bien senti, que, dans son *Atlas Ethnographique*, il indique la patrie des voyageurs dont il reproduit les renseignements lexicographiques.

à la langue ; elle se prêtait facilement à recevoir des expressions nouvelles, et le mouvement littéraire qui ne tarda pas à la perfectionner et à la fixer, sinon dans la forme des mots, au moins dans leur racine, ne leur laissa pas le temps de tomber en désuétude. Les Français ne paraissent avoir tenté, sous les deux premières races, aucune expédition maritime, et l'on doit croire que leurs connaissances nautiques ne le permettaient pas ; les idées qu'apportaient des marins ne trouvèrent pas ainsi d'expressions à leur usage, et continuèrent à être connues sous leurs anciennes dénominations. Les Normands établirent en France la jurisprudence et les formes judiciaires auxquelles ils étaient habitués, et dans les Coutumes surtout l'importance du vocabulaire est grande : c'est la tradition qui fait leur valeur et leur sens ; si elle était interrompue par le changement des mots, les idées elles-mêmes en seraient modifiées et cesseraient bientôt d'être comprises (1). Rien n'indique qu'avant Rollon la littérature française eût fait de grands progrès (2), et immédiatement après, des ouvrages et des chants se produisent de toutes parts : il est donc vraisemblable que la parole figurée des Normands frappa les imaginations, et exerça une grande influence sur leurs développements. Nous leur devons probablement une grande partie des tournures elliptiques et des images qui sont passées dans le langage habituel ; reçues d'abord pour leur hardiesse, un usage journalier les a insensiblement décolorées.

(1) Le texte latin de la Coutume de Normandie imprimé à Caen en 1510 ne diffère pas de celui qui avait été écrit dans le 13e siècle ; Martène, *Thesaurus Anecdotum*, t. IV, col. 119. Il y aurait un curieux travail pour l'histoire de la civilisation et du droit français, ce serait de rechercher ses rapports avec le Code des Gragas. Ludwigt l'a fait en partie et d'une manière bien incomplète dans une dissertation intitulée : *Leges normanicae, germano-saxonicae, cum notis et commentariis*, ap. *Reliquiae manuscriptorum omnis aevi diplomatum ac monumentorum adhuc ineditorum*, t. VII ; voyez aussi J. Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer*.

(2) L'insignifiance des fragments de chants populaires qui nous ont été conservés le prouve d'une manière irrécusable ; on sait cependant qu'il y avait eu des poëtes franks dont les Gaulois avaient connu les vers : Letabatur imperator Carolus cum Francigenis poetis, cum Gallis bibentibus ; ap. Endlicher, *Cat. Cod. Vindob.*, p. 296.

L'adoption des autres mots dépendit de circonstances trop spéciales et trop vite oubliées pour qu'il soit possible de l'expliquer par des raisons générales ; il faut que la théorie se borne à déterminer par quelques principes soumis à bien des exceptions la préférence que l'on doit accorder aux étymologies que fournissent également des langues différentes. Les origines hébraïques sont trop peu nombreuses (1) pour que l'on puisse les expliquer par aucune cause et les contrôler par aucune loi ; leur importance est nulle pour l'histoire de la langue, et leur vérité ne repose que sur des ressemblances de lettres que devaient amener nécessairement l'unité des organes de la voix, et le rapport des alphabets, qui en est la conséquence. De toutes les langues orientales, l'arabe a pu seul exercer quelque influence (2), parce que seul il n'a pas eu d'intermédiaire ; mais son contact avec le français n'eut lieu que fort tard, et il ne dut lui communiquer que des mots qui exprimaient des idées nouvelles, étrangères aux autres langues (3). D'ailleurs, leurs rapports furent de si courte durée et traversés par tant de motifs d'éloignement et d'antipathie, que, lorsqu'une origine médiate est possible (et peut-être n'est-il pas dix mots qu'on ne puisse dériver de l'espagnol), on lui doit donner la préférence (4).

(1) Souvent même les radicaux hébraïques sont entrés dans le français par l'intermédiaire d'une autre langue ; ainsi nous ne les avons pas indiqués dans notre liste ; nous n'expliquons point craquer par כרע, bacher (chigailler) par חקק, secouer (eschacher) par שחק, etc.

(2) Ainsi nous n'indiquons point de radicaux éthiopiens (ama esp. de ሐዎ, arrhes de ሰረበት, etc.) ou sanscrits (bander de बध्, baron de विर:, comme de सप:, fange de पङ्क, foule de वील्ग, guile de वल्ल, salle de साव).

(3) Nous ne faisons point venir bourg de برج, héler de نزل, ras de راس, etc.

(4) Abricot, alezan, almanach, amiral, bagatelle, bande, joyau, magasin, matelas, mesquin, tambour, zain, zéro, etc. Quelques mots ont pu être directement empruntés au persan ; mais ils ont exercé trop peu d'influence sur une langue aussi formée, pour qu'un travail qui n'est pas purement philologique doive en tenir compte. A la rigueur, bande peut venir de بند, coupe de كوپ, faquin de فقير, hardi de لرد, maire de مير, et sire de سر.

La plupart des mots dérivés du grec ont été apportés par le provençal; quand leurs radicaux ne s'y trouvent pas, quand ils manquent dans la langue de la seule province où le grec ait été usuel, une autre étymologie est plus vraisemblable. Nous ne croyons donc pas à son influence immédiate sur le français; nous ne ferions d'exception que pour les mots qui auraient été introduits par des savants, et exprimeraient par conséquent des idées plus scientifiques ou plus littéraires que celles de la foule (1). Quant au prétendu celtique, il s'est trop éloigné de la source primitive pour que l'on puisse y rattacher sérieusement les origines du français. On ne saurait accorder de confiance qu'aux racines qui se retrouvent dans tous les dialectes celtiques, et encore ce concours ne serait point une garantie pour les mots qui pourraient être dérivés du scandinave (2), ou que l'anglais aurait adoptés (3); il tirerait toute sa force de la bonté des vocabulaires, et, dans l'absence de tout monument authentique, on a pris pour base des poëmes, sinon entièrement supposés, interpolés et refaits à l'aide d'expressions empruntées confusément à tous les idiomes.

Le latin est le fonds commun des langues romanes; l'histoire et la philologie le prouvent également (4). Les populations différentes qui se sont établies sur le sol de la France l'ont corrompu par leur mauvaise prononciation, elles ont ajouté à notre vocabulaire les expressions auxquelles elles étaient habituées; mais sa masse est latine, tous les mots latins en ont jadis fait partie, ceux des autres langues ne s'y

(1) Cette exception nous semble même si incertaine, que nous n'avons pas cru devoir omettre les mots qui se trouvent dans ces deux catégories.

(2) Les Scandinaves ont eu de nombreux rapports avec les trois populations celtiques de la Grande-Bretagne.

(3) Une foule de mots anglais ont passé dans les dialectes celtiques.

(4) On en trouve même la preuve dans le patois normand: *Reine*, grenouille, vient de rana; *pouls*, bouillie, de puls; *moure*, fruit de la ronce, de morum (dans la glose écrite dans le 12e siècle, ap. *Elnonensia*, p. 20, *morus* est le nom de la ronce); *etrain*, paille, de stramen; mais il pourrait venir aussi de l'islandais *stra*, ou avoir été conservé du vieux français:

Et en l'estrain fu seul laissiez.
Romans de Rou, v. 8040.

sont naturalisés que par des circonstances fortuites dont la présomption est impossible. Lors donc que nous pouvions choisir entre une origine teutonique et latine, c'est la seconde que nous avons préférée (1). Nous ne nous sommes écarté de cette règle que pour les mots étrangers aux idées que notre civilisation hérita des Romains, qui ne se retrouvent dans aucune des langues sur lesquelles le latin a exercé la même influence, ou pour ceux dont la prononciation rude et fortement aspirée indique une origine différente. Cette dernière raison ne présente même rien de certain. La corruption d'un mot latin a pu réagir sur son orthographe, et le rapprocher d'une des formes habituelles aux Allemands: aussi ne la croirions-nous suffisante que si les mêmes modifications ne se retrouvaient pas dans les autres langues sorties du latin (2). Des mots de forme à peu près semblable, et de signification essentiellement différente, ne nous ont point paru non plus avoir une même origine; nous les avons rapportés à deux langues quand la diversité de leur acception pouvait être expliquée par celle des radicaux (3). Le choix entre l'influence des différentes nations teutoniques est encore soumis à plus d'incertitudes; tout autorise à croire que leur prononciation (4) et leur civilisation se ressemblaient beaucoup, et il n'est pas de pays roman où plusieurs n'aient pu apporter les mêmes mots. Mais l'action scandinave a été plus puissante en France que toutes les autres; elle s'y est manifestée en temps plus opportun, et les mots

(1) Ainsi nous n'avons point admis dans notre vocabulaire cellier, de *kiallari;* cher, de *kær;* claret, de *klaret* (vinum); couteau, de *kuti;* écrin, de *skrin;* fourche, de *fork;* peinture, de *pent;* pelle, de *pall;* peste, de *pest;* roi, de *hroi;* etc.

(2) Ainsi, par exemple, *hurler* nous semble plutôt venir d'*ulfr*, loup, que d'*ululare*; l'U scandinave était aspiré, et en espagnol c'est *aullar*, en provençal *udolar*, en italien *ululare*. On y trouve aussi *urlare;* mais s'il n'est pas emprunté au français, ce serait une preuve de plus de deux étymologies différentes. Le portugais *huivar* confirme encore cette origine. Le L s'est, comme on sait, fort souvent changé en I.

(3) Nous ne croyons pas la même origine à *rustre* et à *rustique;* l'un nous semble venir de l'islandais *rustr*, et l'autre du latin *rusticus*. Nous avons besoin de le répéter encore : pour nous, qui ne voyons dans les étymologies que des conjectures, les vraisemblances sont des raisons suffisantes; cette catégorie est au reste fort peu nombreuse.

(4) Sauf peut-être celle des Franks.

que le français, et surtout le patois bas-normand, ont seuls accueillis, nous paraissent plutôt d'origine islandaise (1). Quant à ceux qui ont passé dans toutes les langues romanes, l'influence que le français exerça sur leur vocabulaire nous fait hésiter sur leur étymologie (2); mais nous préférons rapporter à un autre idiome gothique l'origine des mots qui n'ont été adoptés que par le provençal ou les autres langues romanes. Cependant, les relations des Scandinaves avec tous les peuples européens ont pu les introduire aussi dans leurs vocabulaires, et nous en avons cité quelques uns pour montrer que ce n'est point le français qui communiqua aux autres idiomes toutes les expressions d'origine teutonique qui leur sont communes (3).

Il ne faut donc pas chercher, dans la liste suivante, une certitude rigoureuse (4); beaucoup de ses étymologies nous semblent avoir une grande vraisemblance; mais nous ne croyons qu'à la possibilité des autres. Si nous les avons citées, c'est que la plus grande partie n'en appartiendrait pas moins aux langues teutoniques, et qu'ainsi que nous l'avons dit, ce n'est point une histoire des idées nées sur le sol du

(1) La même raison nous a fait négliger toutes les expressions qui appartiennent exclusivement aux patois de la Lorraine et des Vosges. L'allemand y exerce une influence trop directe pour ne pas rendre sa prépondérance plus vraisemblable. Nous avons cru devoir aussi indiquer les mots qui avaient pénétré dans le latin, ou dans le langage usuel des populations romanes, avant l'établissement des Scandinaves en Normandie, quoique nous n'y trouvions pas une raison suffisante pour rejeter leur origine islandaise. Les Romains entretenaient des rapports nombreux avec les Pannoniens, les Cimbres et les Daces; les Lombards étaient Scandinaves, et, dès le 3e siècle, les pirates du Nord ravageaient les côtes de la France; ils y avaient même, comme nous l'avons déjà dit, fait des établissements.

(2) Nous citerons comme exemples quelques expressions italiennes : *alla ventura*, *arrancare*, *arrosare*, *blasmo*, *dammaggio*, *meritare*, *pensivo*, *rosata*, *sognare*, *soffrettoso*, *treccheria*. On en trouve ainsi beaucoup dans le vieil espagnol, qui sont tombées en désuétude : *apres*, *atender* (attendre), *besa* (besace), *endurar*, *gabe* (plaisant, de gaber), *guarir*, *guisa*, *maison*, *maslo* (mâle), *menar*, *mienno* (mien), *moton* (mouton), *orage*, *paraula*, *usage*, etc.

(3) Nous en avons aussi indiqué quelques uns pour expliquer les changements que les mots scandinaves ont subis en passant dans notre langue.

(4) Nous avons cependant cherché à ne recueillir que des mots d'origine scandinave; notre liste eût été bien plus considérable si nous avions voulu indiquer les mots dérivés des autres langues germaniques; voyez le catalogue fort incomplet de Stosch, *Kritische Anmerkungen*.

Danemark et de la Suède que nous avons entreprise, mais l'étude du développement de l'imagination du Nord en Europe. Notre but serait atteint si cette liste, quelque douteuse qu'elle parût dans quelques unes de ses parties, faisait croire à l'action des populations septentrionales sur la formation des langues romanes (1).

APPENDICE.

SERMENT FAIT EN LANGUE ROMANE A STRASBOURG, EN 842,
(Nithard, *Historiae*, l. III, c. 5).

D'après le fac-simile inséré par M. Roquefort dans son Glossaire de la Langue romane, *t.* 1, *p. XX.*

Pro deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, dist di (2) in avant, in quant (3) deus savir et podir (4) me dunat, si (5) salvarai eo cist (6) meon fradre Karlo et in adjudha (7) et in caduna (8) cosa, si (9) cum om per dreit son fradra salvar dist (10), in o (11) quid il mi altresi (12) fazet (13), et ab Ludher nul plaid (14) nunquam

(1) Malgré leur mauvais latin, nous avons conservé, autant que nous l'avons pu, les interprétations du Dictionnaire de Biörn; il nous a semblé qu'elles donnaient plus d'autorité à nos rapprochements. Pour les rendre plus sensibles, nous avons retranché presque partout la terminaison des adjectifs et des noms.

(2) De ista die.

(3) In quantum.

(4) Posse; Térence a dit *potesse*, et l'on trouve dans les écrivains du moyen âge *potere*.

(5) Sic, le *oui* des Italiens, est employé ici dans un sens explétif; on se sert encore quelquefois de *oui* pour donner plus de force à la phrase :

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement.

Racine, *Andromaque*, acte II, sc. 3.

(6) Hunc istum.

(7) Aide, d'*adjuto* ou d'*adjuvo*, qui devenait *adjutus* au participe; *ajuta* avait la même signification en provençal.

(8) Chaque; *cadun* s'est conservé long-temps dans le vieux français; *cada* en provençal; *cada uno* en espagnol; *cadauno* en vieil italien.

(9) Sic, ainsi.

(10) Doit, autrefois doist; de *debere*, comme le montre l'infinitif devoir.

(11) Eo.

(12) Aussi, alterum sic; cette forme était familière au vieux français; *Conquête de l'Irlande*, v. 606; l'italien a conservé *altresi;* au lieu de *tel* on disait *autel*, aliud tale, et *altretant* (autant), d'alterum tantum; l'allemand dit : *In thiu thas er mig so sama duo.*

(13) Faciat.

(14) *Pleito* signifiait accord en provençal, et *plet* avait la même signification en français. On lit dans Villehardoin : L'Empereres, en s'en retournant de la gige (danse), encontra cele matinee Aubertin, ki tout ce malvais plet avoit basti. Ils viennent probablement de *placitum*, lieu où l'on plaidait, où l'on faisait les accords : voyez Du Cange, s. v° Placitum.

prindrai qui meon vol (1) cist meon fradre Karle in damno sit.

Si Lodhuvigs sagrament quæ son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus, meos sendra (2), de suo part (3) non lo stanit (4), si io returnar non lint (5) pois, ne io ne neuls cui eo returnar int pois, in nulla ajudha contra Lodhuwig nun li iver (6).

HYMNE A SAINTE EULALIE,

D'après un manuscrit du 9ᵉ siècle, conservé dans la bibliothèque de Valenciennes; ELNONENSIA, *p.* 6.

1. Buona pulcella (7) fut Eulalia ;
2. Bel avret corps, bellezour (8) anima ;

(1) Par ma volonté.

(2) Seigneur, de *senior*.

(3) De sua parte, de son côté.

(4) Le sens n'est pas douteux, *non lo stanit* signifie ne le tient pas. L'allemand dit *gesuor forbrihchit*, viole son serment ; mais l'étymologie, qui serait ici fort importante, est difficile à déterminer. Nous ne pouvons adopter ni le grec στασι, parce que le provençal n'avait aucun mot semblable, ni le latin *sto*, qui est intransitif et aurait pris difficilement un N. Le vieil allemand *sten*, *stan*, ne nous semble pas plus probable; il n'est presque jamais pris dans un sens actif, quoique M. Adolf Ziemann, *Mittel-hochdeutsches Wörterbuch*, p. 425, cite *einem einen kouf sten*, qu'il explique par die Bedingungen desselben gegen ihn erfüllen. Nous croyons que le S est le pronom personnel *se* réuni au verbe *tenir*, et qu'il faut lire : non illo se tinet, ne s'y tient pas; on trouve dans le vieux français *smirer* pour se mirer, *smorir* pour se mourir, et nous allons voir tout à l'heure une réunion du même genre. Peut-être *estut* a-t-il la même signification (se tenuit) dans la *Chanson de Roland*, st. LIII, v. 3.

Sur l'erbe verte estut devant sun tref,

quoique nous le fissions plutôt venir d'*ester*, être.

(5) Illum inde possum; le reste de la phrase, *returnar int pois*, montre évidemment que c'est l'article qui a été réuni à *inde*.

(6) Iverimus, ou ivero (j'irai); peut-être faudrait-il lire *ju er*, juxta ero. Au reste, on ne peut attacher une grande confiance à l'orthographe de ce fragment; les inexactitudes sont évidentes. *Jo* (ego) est écrit aussi *eo ; non*, *nun ; nul*, *neuls* ; *Lodhuvig*, *Lodhuwig ; adjudha*, *ajudha*, et cette variante est d'autant plus remarquable, que le second D avait été oublié comme le premier, et qu'il est ajouté au dessus de la ligne. Il n'y a pas encore d'articles, mais les pronoms personnels sont déjà presque toujours exprimés. Les flexions des déclinaisons sont supprimées en grande partie, et on ne peut expliquer celles qui restent par aucune raison quelconque ; on trouve également à l'accusatif singulier, *fradre* et *fradra*. Les plus régulières viennent de l'allemand ; Lodhuvig prend un S au génitif et *Karlus* devient *Karlo* à l'accusatif, et *Karle* au datif ; mais il reste aussi à ce dernier cas *Karlo*. Tous les mots sont dérivés du latin ; il n'y a de doute possible que pour *stanit*, dont nous avons déjà parlé ; *placitum*, qui est employé dans un autre sens par les écrivains latins ; *cosa* (causa ?), *avant* (ab ante ?), et *altresi* (alterum sic ?), que l'on ne saurait d'ailleurs rattacher aux langues teutoniques, sauf *placitum*, et *cosa*, qui pourrait venir, par métathèse, de l'islandais *sok*. Les verbes sont constamment rejetés à la fin des périodes, conformément aux traditions cicéroniennes.

(7) Puella.

(8) Comparatif formé comme en latin, en ajoutant *our* au positif féminin.

3. Voldrent l'aveintre (1) li deo inimi,
4. Voldrent la faire diavle servir.
5. Elle non eskoltet les mals conselliers
6. Qu'elle deo raneiet, chi maent (2) sus en ciel,
7. Ne por or, ned argent, ne paramenz (3),
8. Por manatce, regiel (4), ne preiement;
9. Ni ule cose non la pouret omqi pleier (5).
10. La polle (6) sempre non amast lo deo menestier (7)
11. E por o (8) fut presente de Maximiien,
12. Chi rex eret (9) a cels dis (10) soure pagienz.
13. Il li enortet (11), dont lei nonqi (12) chielt (13),

(1) Peut-être séduire :

Quar tu penses que j'aim Tristrain
Par puterie et par avien.

Romans de Tristan, t. I, v. 372.

Avien signifie plaisir charnel, et l'on trouve *avoutire* employé dans le sens de fornication; *Ordonnances des Rois de France*, t. I, p. 252; Martène, t. V, col. 625. En provençal *avoutrar* signifiait commettre un adultère, et un mot grossier, en usage encore parmi le peuple, semble avoir le même radical. Cependant nous aimerions mieux expliquer *aveintre* par l'*aventare* (eradicare) que Carpentier cite dans son Glossaire. Dans le Mystère de la vie de Monseigneur saint Martin, il y a un mot dont la signification est devenue différente, mais qui pourrait bien avoir le même radical :

Malle mort te puisse avorter!

Ap. Jubinal, *Mystères inédits*, t. I, p. XLVII.

(2) Métathese pour manet; *sus*, super; il est encore usité dans *courir sus*.
(3) De parare, parures.
(4) De regaliter, impérieusement :

Precibusque minas regaliter addit.

Ovidius, *Metamorphos.*, l. II, v. 397.

Preiement de precamen.
(5) Unquam plicare.
(6) Puella semper.
(7) L'étymologie nous semble fort incertaine; peut-être faut-il écrire mēn estier : *men*, moins (mens en provençal) et *estier* que Roquefort explique par choisir. On lit aussi dans le *Glossarium Novum* de Carpentier : Estoier, garder... Autre gent metent avant lor bon vin et lo meillor... et tu as fait le contraire, car tu as estoie lo meillor jusca hores; et dans le *Charlemagnes*, v. 74 :

Pur set aunz en la tere ester u demurer.

Nous préférerions cependant le faire venir du vieil allemand *mein*, faussement, et *terron*, offenser, renier; *mein-tat* signifie crime dans le *Wigalois*, et Oberlin, col. 1021, explique *meintætic* par *perjurus*.
(8) Pro eo, pour cela.
(9) Erat; c'est une forme très fréquente, au présent *ert*.
(10) Ab (pour in) istis diebus. Lors la belle Euriant et toutte sa route se mirent a chemin; *Romans de Gerard de Nevers*.
(11) Exhortabatur.

Pour estrene je vous enhorte
Fuir d'amour la cruaulte...

Marot, *Etrenne à Jeanne Faye*.

Nous avons réuni *enortet*, quoique M. Willems en ait fait deux mots, et que M. Jubinal ait écrit; *Mystères inédits*, t. I, p. XLVII :

Pour a mal faire t'en orter
Je me suis tout brule le cul.

(12) Les Latins disaient aussi *unquam* et *nunquam*; *oncques* est encore usité dans le style marotique, et *nonca* avait la même signification dans la langue des troubadours.
(13) De *chaloir* (calere), importer, se soucier :

De ço qui chelt, quant nul n'en respundiet.

Chanson de Roland, st. CLXXIII, v. 37.

Qued elle fuiet lo nom christiien.
Ell' ent adunet lo suon element (1);
Melz sostendreiet les empedementz (2)
Qu'elle perdesse sa virginitet (3);
Por os furet morte a grand honestet (4);
Enz en lfou (5) lo getterent, com arde tost (6).
Elle colpes non avret, por o nos coist (7),
Aezo (8) nos voldret concreidre (9) li rex pagiens;
Ad une spede (10) li roveret (11) tolir lo chieef :

(1) Illa intus adunat suum animum. Roquefort explique *ent* par *plus tôt*, *avant*, et le fait venir d'*ante;* nous avons préféré lui donner le sens qu'il a dans le *Charlemagnes*, v. 114 :

La ens ad un alter de sancte paternostre.

M. Willems, dans l'*Elnonensia*, p. 22, explique *lo suon element* par illa sua elementa; le sens est le même, elle réunit toutes ses forces, tout son courage. Mais nous ne croyons pas qu'*elementum* ou élément se soit jamais pris dans ce sens, et la terminaison ainsi que l'article indiquent un singulier, comme le prouvent *les empedementz* du vers suivant. L se changeait souvent en N : les Provençaux avaient fait *alma* d'anima (voyez aussi alme, *Lais d'Eliduc*, v. 976), et la vieille traduction de la Bible rend : Appellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia, *Genèse*, c. II, v. 20, par : Et Adam apela par lour noums totes choses almeles; ap. Roquefort, *Supplément au Glossaire*, p. 18. Il ne serait cependant pas impossible qu'*element* vînt du vieil allemand *ellen*, fort, et *muot*, courage. L'article devant le pronom possessif s'est conservé en italien, et il s'en trouve quelques exemples dans nos vieux poëtes :

Un son compagnon.

Conquête de l'Irlande, v. 990.

Li tiens Diex ne vaut pas plain bacin d'eve chaude.

Desputoison de la Sinagogue et de Sainte-Yglise.

(2) Melius sustinueret; *empedementz* vient du latin impingere; *empeindre* s'est conservé dans le *Romans de Brut :*

Tel i iot qui en escaperent
Et en lors nes fuiant entrerent,
Et en mer se firent empeindre.

(3) Melz du vers précédent a le sens de *plutôt*, comme dans : j'aime mieux — quam illa perdidisset suam virginitatem; virginité ne signifie ici que vertu, innocence.

(4) Per eos (empedementz) foret mortua cum grandi honestate; *à* conserve le sens d'*avec* dans plusieurs phrases : soupe à l'oignon, tiré au cordeau, boîte à double fond, etc.

(5) Sed tunc in illum focum illam jecerunt. Nous avons déjà cité, p. 207, d'autres exemples d'articles affixes; *lo* est probablement une faute de copiste pour *la;* c'est la forme du pronom féminin de la troisième personne dans les vers 4 et 9.

(6) Statim cum ardet; on dit encore, dans plusieurs patois : *sitôt comme.*

(7) Illa culpam non habuerat, pro eo (cela) nobiscum est; on dit dans le même sens : Dominus vobiscum.

(8) Les Celtes avaient, comme nous l'avons déjà dit, un dieu nommé Esus; le poëte le met au datif. On déclinait souvent en vieux français les noms qui avaient une terminaison latine ou que les écrivains classiques avaient déclinés; M. Fr. Michel en a cité de nombreux exemples dans le Glossaire de la *Chanson de Roland*, p. 218. Outre les Ases, (Æsir), il y avait en islandais une déesse appelée Æsa.

(9) Vellet (voudrait) nos concredere (credere cum eo, les auteurs classiques ne l'emploient que dans le sens de confier) ille rex paganus.

(10) C'est le premier mot dont l'origine teutonique soit certaine : il vient de l'islandais *spadi* ou du vieil allemand *spate; ad* est encore pris dans le sens d'*avec*.

(11) Rogaverat tollere illud caput. *Rover* s'est conservé dans le vieux français :

Si ne li comandai u ne li oi ruvet.

Charlemagnes, v. 150.

23. La domnizelle celle kose non contredist (1),
24. Volt lo seule (2) lazsier, si ruovet (3) Krist;
25. In figure de colomb volat a ciel.
26. Tuit oram (4) que por nos degnet preier
27. Qued avuisset de nos Christus mercit (5)
28. Post la mort, et a lui nos laist venir (6)
29. Par souve (7) clementia (8).

(1) Non contradicit, ne s'y oppose point, ne fait aucune résistance.

(2) Du vieil allemand *seula*, âme; *soul* en anglais; *seele* en allemand moderne; les Latins disaient : *linquere animam*.

(3) C'est le même mot que dans le vers 22, quoique la signification soit un peu différente : commander et demander.

> S'il maint la ou ses cuers li rueve,
> Petit d'amors dedenz li trueve.
>
> *Lais d'Aristote*, v. 153.

(4) Toti oremus quod pro nobis dignetur precari.

(5) Misericordiam.

(6) Le verbe allemand *lassen*, laisser, prend la signification de *faire* devant un infinitif : lassen komen, faire venir; lassen bauen, faire bâtir.

(7) Per suavem clementiam.

> Si lor fist à tos commander
> Que soavet a lui venissent.
>
> *Romans de Brut*, v. 3592.

Suef se trouve souvent en vieux français, et nous avons encore *suave*. Il serait cependant fort possible que l'interprétation de M. Willems, per suam clementiam, fût plus juste que celle que nous proposons; on lit dans la *Desputoison de la Sinagogue et de Sainte-Yglise* :

> Toutes autres figures vers la seue (sienne) effaçon.

(8) Ce fragment est trop court et trop rempli de fautes pour qu'il soit possible d'en tirer des conséquences positives pour la langue. *Roveret*, v. 22, est écrit *ruovet* deux vers plus bas; *Krist*, v. 24, devient *Christus*, v. 27; le M d'*omqi*, v. 9, se change en N, v. 13; *lazsier*, v. 24, perd son Z, v. 28; *en*, v. 6, a conservé la forme latine *in*, v. 25; les verbes prennent comme en latin un T aux troisièmes personnes, et il y en a deux qui n'en ont pas : *perdesse*, v. 17, et *arde*, v. 19. L'article défini n'accompagne pas régulièrement les noms : *en ciel*, v. 6, *a ciel*, v. 25, *deo raneiet*, v. 6; on ne peut croire à un fait exprès, car il est exprimé quatre vers plus bas, *lo deo menestier*. L'emploi de l'article indéfini n'est pas plus régulier : il manque dans le second vers, et se trouve dans le vingt-deuxième. Nos interprétations sont donc nécessairement conjecturales. Nous avons séparé arbitrairement des mots qui sont réunis dans le manuscrit, et nous en avons réuni qu'il avait séparés. Les pronoms surtout présentent une foule d'incertitudes qui ont pu nous faire tomber dans plusieurs contresens; voyez les vers 13, 22 et 28. A ces irrégularités, qui pouvaient tenir à l'enfance de la langue, il faut ajouter celles du dialecte local; il est évident que la répétition des voyelles avait déjà le rôle que depuis le flamand lui a reconnu; elle allongeait les sons : *Maximiien*, v. 11; *christiien*, v. 14; *chieef*, v. 22. La langue n'était plus aussi grossière qu'on aurait pu le croire; il y a des intentions euphoniques remarquables : on ajoute un D final pour empêcher un hiatus ou une élision, v. 7, 14, 22 et 27. Dans ces vingt-neuf vers, il n'y a que deux mots, *spede* et *seule*, qui appartiennent certainement aux langues teutoniques; l'origine de trois autres, *aveintre*, *menestier*, *element*, semble douteuse, et un seul tour de phrase est allemand.

MOTS ISLANDAIS

ADOPTÉS PAR LES LANGUES ROMANES.

Abot (supplementum), abo, patois normand; morceau de bois que l'on attache aux pieds des chevaux pour les empêcher de courir. Il ne serait pas impossible qu'il eût quelque liaison avec *abit* qui signifiait *demeure* en vieux français; l'anglais *abode* s'en rapproche encore plus.

Adalleg (nobilis), adelenc, provençal; illustre. Souvent, à la fin des mots ou dans leur composition, les Grecs ajoutaient un N, qu'ils appelaient euphonique: ainsi ils disaient ἀναξιος au lieu d'ἀαξιος. On trouve de nombreux exemples d'une semblable addition: *lingo* vient de λειχω; l'espagnol *manca*, de *macula;* le provençal *penchenar*, de *pectinare;* etc. L'addition du N semblait si indifférente, qu'elle n'empêchait pas la rime:

A grant tort les apelons Princes:
Des estoupes et des crevices
Font mainz Empereors et Rois
Li Alemant et les Tiois.

Guiot de Provins, *Bibles*, v. 175.

Adan (pridem, nuper), adies, ades, vieux français:

Romans aves oi adies
Les uns boins, les autres malvais.

Romans des sept Sages, éd. de Keller, v. 9.

Et Gauvain tot ades venoit.

Mule sanz frain, v. 1084.

Il avait la signification de l'*adesso* des Italiens, maintenant:

Por lui merci ades crierai,
Tant que merci lui otiendrai.

Chastels d'Amour.

Mais, comme l'*ades* provençal, il signifiait le plus souvent *toujours:*

Tuit li physicien ne sont ades bon mire;
Tuit clerc ne sevent pas bien chanter ni bien lire.

Guernes, *Vie de saint Thomas.*

Ma bel oisel, vers qui mon pensement
S'en vole (s'envole) ades sans null contretenir,
Preu (pren) cest escript: car jeo sai voirement,
U li coers est le corps fait obeir.

Gower, *Ballade;* ap. Warton, t. II, p. 339.

Un autre mot provençal, *adenan*, à l'avenir, semble avoir la même origine.

Afall (calamitas), afan, provençal:

O es eferms o a afan agut.

Poëme sur Boëce.

E pos lo mals aitan bos m'es,
Bos er lo bes apres l'afan.

Bernard de Ventadour, *Non es meravelha.*

Ce mot se trouve dans toutes les langues romanes: *afan*, en vieil espagnol; *affan*, en vieux portugais, et en italien *afa* et *affanno*. Le français avait changé le F en H:

Ce nonobstant, j'ai tant fait, trait a trait,
Que je vous en ai ce livre ici extrait,
Qui commence: Comme le beau Tristan,
Étant un jour en un grand triste ahan.

Pierre Sala, ap. Du Verdier, *Bibliothèque Françoise*, t. III, p. 343.

Le vilain que je port m'a mis
En grant travail, en grant ahan.

Romans du Renard, t. III, p. 328.

On en avait fait aussi un verbe:

Se joustice en terre n'estoit,
Li mondes ahanet seroit.

Du Provost d'Aquilée, v. 361.

Brantôme l'emploie encore, *Dames Galantes*, t. II, p. 42, et *enhaner* est resté dans le patois normand avec la même signification. Il peut venir aussi de l'islandais *ahrun*, ruine, ou d'une espèce d'onomatopée métaphorique. Les charpentiers accompagnent leurs plus pénibles efforts du cri de *han*, et nous avons lu que pendant le moyen âge on conservait le *han* de saint Joseph dans une bouteille. Nous avons déjà prouvé, p. 194, que le L se changeait souvent en N.

Afallin (deciduus), avaler, vieux français :

Bele Doette les degres en avale.
Romancero François, p. 46.

A la porte est venus, on li desverroulla ;
Le pont est avales.
Romans des fils Aymon, v. 559.

Dévaler signifie encore descendre, tomber, dans le patois normand. Voilà pourquoi les Pays-Bas s'appelaient en vieux français *Aval-Terre* : Li mandoit que il venist a lui a parlement a Avauterre, en la cité d'Utret ; ap. D. Bouquet, t. VII, p. 136 ; voyez aussi Mone, *Alt-niederländische Volks-Literatur*, p. 2 ; *Quellen und Forschungen*, t. I, p. 97. Peut-être cependant *avaler* vient-il de *aller a val*, dans un bas-fond :

A val s'avale de si a tire droit.
Romans de Garin li Loherenc, ap. Mone, *Teutsche Heldensage*, v. 19104.

Et *amont* signifiait en haut :

Et moult devotement a la terre baisie,
Puis s'est amont dreschies.
Romans des fils Aymon, v. 925.

Avalanche a le même radical.

Affell (deflorescere), effeuiller.

Ai (proavus), aïeul ; peut-être une contraction d'*avi*.

Alfi (boni genii), alf, rumonsche ; blanc. Ces êtres supérieurs à l'Humanité se trouvent chez tous les peuples de race teutonique : *Elben*, *Ælf*, *Elves* ; mais ils n'ont une origine historique que pour les Scandinaves ; voyez le *Völundar-qvida*, st. X, XII, XXX. En Orient, comme en Occident, les bons Génies étaient blancs, et les autres noirs ; cette distinction s'est conservée dans la magie blanche et la magie noire. Il se pourrait cependant qu'*alf* fût venu d'ἄλφος, quoiqu'on expliquât difficilement par quel intermédiaire il serait arrivé en Suisse.

Alitlec (formosus), alis, vieux français :

Mout est bele, graile, gente et alise.
Bele Isabeaus, ap. Paris, *Romancero François*, p. 9.

Ambl (vagus), ambler, vieux français ; voler, enlever :

Ce est un leres, qui en est coustumiers
De pors embler et de fores cerchier.
Romans de Garin, v. 9876.

Emble-t-il bien ? Dis ton avis —
Ja de larcin ne fut repris.
Du Jongleur d'Ely, v. 71.

C'est un jeu de mots : *ambler*, marcher à petit pas, vient d'*ambulari*.

Ambt (officium), ambassadeur. Ambactus était un mot gaulois : Plurimos circa se ambactos clientesque habet, dit Caesar, *De Bello Gallico*, l. VI, c. 15 ; et l'on trouve dans la loi Salique, et les additions à la loi des Burgondes : Ambascia Dominica, Ambaxia. Mais probablement ce n'est pas le même mot, quoique Altesorra dise, *Rerum Aquitanicarum* l. II, p. 133, éd. in-4°, qu'Ambacti signifiait, chez les Gaulois, principum comites bello et pace ; le passage de Festus est positif : Ambactus apud Ennium lingua gallica servus dicitur, et il est confirmé par les interprétations des anciens lexicographes. Le vocabulaire de Saint-Gal traduit *Ampaht* par Villicus, et Tatian, *Ampahti Wordes*, par Diener des Worts.

Amma (mater), ama, espagnol ; nourrice. Ce mot existait déjà du temps de saint Isidore : Stryx..... haec avis vulgo *amma* dicitur ab amando parvulos, unde et lac dicitur praebere nascentibus ; *Origines*, l. XII, c. 7. *Ama* signifiait aïeule en provençal.

Amot (confluentia), amotino, vieil italien ; meute.

Andra (ire), andare, italien.

Anya (renovare), anouillère, patois normand ; vache qui a renouvelé son lait, qui a vêlé.

Ar (focus domesticus), aire, patois normand ; foyer.

Ara (impetus), erre, vieux français.

Mes saint Lois vint la grant erre
A belles gens qui le sivirent,
Et cil en l'eure s'enfuirent.
Guiart, *Branches des royaux Lignages*, t. II, v. 163.

On en avait fait aussi un verbe :

Erres et si soies haities.
Romans des sept Sages, v. 692.

Le vieux français *errant*, sur-le-champ, avait le même radical.

Aros (fons, os fluminis), arroser ; les fleuves arrosent les pays qu'ils traversent.

As (unitas), as.

Ask (hasta), azcona, vieil espagnol :

Dexaronse matar a golpes de azconas.
Berceo, *Vida de santa Oria*, st. 31.

Les lances étaient ordinairement en frêne; rien n'est plus commun dans la vieille poésie française que *lance fraisnine*, et on lit dans le *Romans d'Agolant* :

Et puis li ont son roit espie livre;
Il fu de frene, si ot fer acere.

Asc signifiait aussi lance en anglo-saxon :

Bord hafenode
Wand wacne æsc.
Mort de Byrht-noth, ap. Thorpe, *Analecta Anglo-Saxonica*, p. 122.

Astonne, lance en vieux français, vient probablement de *hasta*.

Ata (vis caustica), atir, aatir, atainer, atarier, atiner, atourner, vieux français; nuire, tourmenter, insulter :

Sire Bernars, vous m'avez aati
Que me clamez viellart et rassotti.
Garins li Loherens, éd. de M. Paris, t. II, p. 44.

Asses nous ont contralies
Et aatis et manacies.
Romans de Brut, v. 11080.

On voit dans Sainte-Palaye, *Glossaire*, col. 6 et 7, qu'*aatir* s'écrivait aussi par un seul A. Le vieil italien *atassare* et le provençal *antar* ont le même radical. Le vieux français *hatie*, impétuosité, en est certainement dérivé :

Hoc esteit la melle,
Del matin jusque la vespre,
Del rei fel de Osserie
E des Engleis par grant hatie.
Conquête de l'Irlande, v. 771.

C'est probablement aussi le radical d'atiser.

Audig (dives), autig, provençal; hautain; otage. Rien n'est plus commun que le changement du D en T. Les vieux Allemands s'appelaient *Teutsch* et *Deutsch*; ils disaient *tal* et *dal*. *Atorner*, qui s'est conservé dans *dame d'atours*, vient d'*adornare*, et *vert* de *viridis*; il s'est écrit long-temps avec un D, et il prenait un T au féminin. On changeait ces deux lettres quand la rime l'exigeait :

Vous êtes Francs sans servitute,
Plus que n'est le proit d'institute.
Eustache Deschamps.

Quelquefois même on ne s'en donnait pas la peine, et l'on écrivait :

Ja n'entrerai en ceste porte,
Chevaliers qui vis en estorde.
Li Chevaliers a l'Espee.

Auga (foramen), auge. Il signifie aussi œil, et fait au pluriel *augo;* peut-être, malgré l'*oculus* des Latins et l'αὐγαι des Grecs, est-ce le radical de l'espagnol *ojo;* dans le vocabulaire de Saint-Gal, qui est du 7[e] siècle, *oculos* est traduit par *augun*, et *fenestra* par *augatora*.

Austan (ex oriente), autan.

Babba (garrire), babiller. Apulée se sert de *babulus* dans le sens de sot, impertinent.

Baga (ex ordine turbare), bagarre.

Baggi (sarcina), bagage.

Baka (dorso naviculam propellere), bac.

Bakbord (sinistrum latus navis), basbord.

Bal (fascis, sarcina), balai; boul, patois normand, faisceau de baguettes pour corriger les enfants; peut-être de *bouleau*.

Balaz (in altum surgit), balise, baliveau. Vestibus igitur spoliatus cum suis militibus, similiter indumentis spoliatis, ferens in manu virgam quam vulgariter *baleis* appellamus, intravit Capitulum, et confitens culpam suam.... a singulis fratribus disciplinas nuda carne suscepit; Mathaeus Paris, *Historia Major*, ad an. 1252, p. 848.

Bali (monticulus), baille, vieux français; hauteur fortifiée, tour :

Les trois bailles du chastel
Ki sunt overt au kernel,
Qui a compas sunt envirun
E defendent le dungun.
Chastels d'Amour, ap. Warton, t. I, p. 88.

Et vi le baille et le fosse
Tout environ parfont et le.
Romans dou Chevalier au Lyon, ap. *Mabinogion*, p. 136.

C'est là aussi l'origine de bailli, gouverneur; bailler, donner; et baillie, possession, puissance :

...Mais par tans fu en puer de sa vie
Se Dex n'en pense que tot a en baillie.
Romans d'Aubri li Borgonnon.

Ces étymologies sont confirmées par un mot resté dans la langue : entrebailler signifie entr'ouvrir; *bailler* une ville, c'était ouvrir, remettre sa citadelle.

Balk (septa), balcon; l'italien palco, cloison, a la même origine; le B se

changeait souvent en P : *pasco* vient de *βοςκω* ; *stipo* de *στειβω* ; le provençal *orp* du latin *orbus* ; le vieil allemand *peran* du gothique *bairan* ; et les Latins confondaient souvent *rabidus* et *rapidus* ; *plebs* est écrit *pleps* dans Gruter, *Inscriptiones Antiquae*, p. CCCLII, CCCCXXII, CCCCLX ; et l'on trouve *plaisier* pour *blesser* dans le *Romans des sept Sages*, v. 3995.

Ball (fortis), vaillant. Sa prononciation est si différente de *valant*, *valeur*, qu'on lui croirait difficilement la même origine, et le B s'est changé souvent en V : *couver* vient de *cubare*, *ivre* d'*ebrius*, *livre* de *liber*, *morve* de *morbus*, etc. ; d'ailleurs, les deux synonymes *vaillant*, *valeureux*, doivent avoir un radical différent. Le vieux français *vallet*, *varlet*, pourrait aussi être dérivé du même mot :

Moult ert li vallez biax et genz,
Estrez, et nez de hautes genz.

De l'Empereri qui garda sa chastee par moult temptacions, v. 185.

Le *Romans des sept Sages* appelle le fils de l'Empereur *valeton*, v. 353, éd. de Keller, et Benoît dit de Lothaire, fils de Louis d'Outremer, roi de France :

Bapteiez fu li vasletons.

Chronique rimée, v. 10789.

Balld (strenuus), baldo, italien ; baude, vieux français. Ordinant super se regem : Alaricum... qui dudum, ob audaciam virtutis, *Baltha*, id est audax, nomen inter suos acceperat ; Jornandes, *De Gothorum Origine*, c. 29. Que trop estoit baude et hardie, selon la coustume de telle fame ; *Chronique de France*, ap. D. Bouquet, t. III, p. 208. Et s'en vient baudement contre ces terribles bêtes ; *Merveilles d'Inde*, ap. Berger de Xivrey, *Traditions Tératologiques*, p. 390.

Tais-toi, dist-elle, garce, trop es de parler baude.

Desputoison de la Sinagogue et de Sainte-Yglise.

Baudur signifiait courage, ainsi que le provençal *baudesa* :

Cum decarrat ma force e ma baldur.

Chanson de Roland, st. CCIV, v. 11.

Band (vinculum), bande, bandeau, bander, ruban.

Bandingi (captivus, mancipium), bandit. Le rapport entre la pauvreté et la méchanceté se trouve dans presque toutes les langues ; *πενια* en grec, فنا en turc, *pariau* en malaye ; *gredin* vient du gothique *gredus*, faim, et signifiait primitivement *affamé*, *va-nu-pieds*, etc. On en trouvera tout à l'heure plusieurs autres exemples.

Bann (anathema), ban. In terra suae ditionis *bannum*, id est interdictum, misit, quod est prohibitio ; Dudo, l. II. Il n'est probablement pas d'origine islandaise, car on le trouve déjà dans le *Capitulare I Caroli Magni*, an. 802, c. 40. Il s'est conservé dans *mettre au ban de l'Empire*.

Bann (terra), ban-lieue. De mea mensula unam villam, Odontem nomine, cum omni banno suo subtraho ; Charte de 1083, ap. Du Cange, *Glossarium Med. Latin.*, t. I, col. 991. L'explication de *ban-lieue* se trouve dans une Charte de Charles le Simple, qu'il cite, *Id.* col. 993 : Et circum ista loca quantum unius leucae tetenderit spatium, neque Comes, neque ulla judicaria potestas, freda exercendi potestatem habeat.

Banna (interdicere), bannir. On étendit son acception à tous les ordres de l'autorité : Exercitum in auxilium Sisenandi de toto regno Burgundiae *bannire* praecepit ; Fredegarius, c. 73.

A cascuns rova et bani
Al termine qu'il establi,
Venist cascuns a son navie
A Barbefloe en Normandie.

Romans de Brut, v. 11442.

On fait le ban que nus ne soit si hardis, hom ne feme, en tote ceste ville ; *Ban des Barats de l'an* 1257, ap. Roquefort, *Supplément au Glossaire*, p. 36. Nous disons encore le *ban* et l'*arrière-ban*, le *ban* des vendanges, et dans plusieurs patois on appelle *bans* la manière dont les tambours annoncent les publications de l'autorité municipale.

Baratta (pugna), baurt, provençal, joute ; borar, marcher à l'ennemi. Le vieux français en avait fait *debareter*, vaincre :

A cele gent se combati,
Sis debareta et venqui.

Romans de Brut, v. 3449.

Le même mot existait en provençal :

Ja foran Sarrazi trastuh desbaratat.

Ferabras, v. 386.

BARDI (clypeus), barde, vieux français; armure d'un cheval de bataille; on dit encore *bardé de fer*, et une *barde de lard*.

BAR (puer), EIGNAZ (consequi), baraigne, vieux français; celle qui acquiert des enfants, et, par suite, qui n'en avait pas : Puisque la baraigne plusurs enfantad; *Livre des Rois*, l. I, c. 2, v. 5.

BARIEL (vas teres), bariel, vieux français; baril.

BART (scapha), barque. On trouve déjà *barca*, dans Abbon :

Extat eas moris vulgo barcas resonare.
De Obsid. Paris., l. I, v. 29.

On disait aussi barge en vieux français :

Et si n'i trueve nef, ne barge,
Ne nule planche, ne passage.
De la Mule sanz frain, v. 236.

BART (barba), AUD (vacuus), bertaudez, vieux français :

Ferus et batus et soillis
En croiz tondus et bertaudez.
De l'Ermite que s'enivra, v. 360.

Nous suivons la leçon de M. Roquefort, *Poésie Françoise dans les 12e et 13e siècles;* M. Méon a imprimé *bertoudez* dans le *Nouveau recueil de Fabliaux*.

BASA (interimere), basire, italien, mourir; *passer* a la même signification dans le patois normand, et *trépassé* se rattache probablement à la même origine; *très* s'ajoutait aux verbes, comme aux adjectifs, pour leur donner plus de force; *tressaillir, tressauter, tressuer, trestrancher*.

BASTARD (spurius), bastard, vieux français.

BAST (textura), ENGI (sepimentum), bastingue; terme de marine.

BAT (cymba), bateau.

BAUG (annulus), bague.

BAUTA (propellere), botar, espagnol, lancer; bouter, vieux français, pousser :

A deux mains loins de lui la boute.
Com plus la boute et plus revient.
Dolopathos, p. 176, éd. de M. Leroux de Lincy.

BECK (scamnum), banc. Jamais en islandais CK ne sont précédés d'un N; mais on le trouve dans les autres langues teutoniques : *bank* en allemand, *benc* en anglo-saxon; *drecka*, boire, est aussi devenu en allemand *drinken*; *þacka*, *danken*; etc.

BEISKIAZ (acerbari), bisquer, patois normand; être vexé sans le faire paraître.

BELG (saccus), boulchet, vieux français; bougette, poche, patois normand; boudget, vieux français, sac où l'on mettait les comptes de l'administration. L se change souvent en D; les Latins disaient *lacrima* et *dacrima*, *calamitas* et *cadamitas; meditari* vient de *μελεταν*, *moudre* de *molere; toldre*, vieux français, de *tollere*. Ce changement a lieu même dans les flexions du même mot : *vaudrai* est le futur de *valoir*, *voudrai* de *vouloir*, etc. Au reste, l'origine islandaise est fort douteuse; on lit dans Festus : *Bulgas* Galli sacculos scorteos appellant.

BELIA (mugire), bêler. On trouve cependant *balare* dans Ovidius, *Fast.*, l. IV, v. 740; *balans* dans Virgilius, *Georg.*, l. I, v. 272, et *belare* dans Varro, *De Re Rust.*, l. II, c. 1. Peut-être aussi est-ce une onomatopée naturelle; en Normandie les enfants appellent les moutons des *bais*.

BELIA (vacca), veel, vieux français :

Mon veel le miex encresSie
Tuerons por ta bien venue.
De Cortois d'Arras, v. 672.

C'est le radical de vêler, mais il pourrait être une syncope de *vitulus*.

BESTIA (brutum), beste, vieux français; mieux que du latin *bestia*.

BEYSTA (ferire), bastonner, vieux français; bestancier, disputer; bestant, querelle; baston; le S s'est conservé dans l'italien bastone, comme dans bastonnade.

BIA (lallare), piailler, piaucer, piauler, vieux français.

BIKAR (calix), bicchiere, italien; verre. On trouve, dans Festus, bacar, vas vinarium, et, dans une glose écrite pendant le 9e siècle, bacharium est expliqué par vas aquarum; ap. Endlicher, *Catal. Cod. Phil. lat. Bibl. Palat. Vindobon.*, p. 296.

BIND (ligare), bander.

BIÖR (cervisia), bière.

BLA (caeruleus), bleu.

Blad (folium), bladum, basse latinité; bled, vieux français; probablement on lui donne ce nom parce que pendant long-temps il n'y a que les feuilles qui soient apparentes. Dans le Vocabulaire de Saint-Gal *plat* est expliqué par *folius*.

Blak (aura levis), blague.

Blak (alapa), beloce, vieux français:

LE QUART EN FERANT.
Tien, vilain, tien ceste beloce.
Mystères inédits, t. I, p. 19.

C'est un jeu de mots, *beloce* signifiait aussi une espèce de prune. Peut-être *bloquer*, terme de billard, faire la bille avec force, la frapper dans la blouse, a-t-il le même radical.

Blami (livor), blême.

Blank (albus), blanc.

Blanka (nitescere), blancor, vieux français; beauté; Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 158.

Blasvart (lividus), blafard.

Blaut (mollis), blette.

Bligda (nitere facere), blois, vieux français; luisant:

Chevex ot si blons et si blois,
Com s'il en fust alez a chois.
Romans de Partonopeus de Blois.

Probablement éblouir a le même radical.

Blota (maledicere), plesser, vieux français:

Vers dame Deu moult se plessa,
De ses meffes se confessa.
Du Provost d'Aquilée, v. 439.

Blök (truncus), bloc; billot.

Bofi (nequam, vanus), boufi; buffoi, vieux français, orgueil:

S'el tenoit-on moult a cortois,
N'ert plains d'orgueil ne de bufois.
De la Borgoise d'Orliens, v. 19.

Probablement c'est aussi l'origine du vieux français bobert, fier; boban, somptuosité; bombance, et bufet, tape, soufflet:

Du poing li donne tel bufet
Que il en fist voler un pet.
Le second Renard, ap. Roquefort, t. I, p. 192.

Nous avons conservé rebuffer, rebuffade.

Bok (liber), bouquin. Sa terminaison est l'article affixe *in*; le vieil anglais *bok* est également devenu *book*.

Bolli (tina), bol; le Dictionnaire de l'Académie le fait venir de l'anglais *bowl*.

Bolti (clavus ferreus), boulon; peut-être doit-on aussi en dériver bolzone, vieil espagnol et italien, trait d'arbalète ayant un bouton au lieu de pointe. Probablement c'est aussi le radical du vieux français bouton, chose de peu de valeur:

He! sire, imposez lui silence.
N'avons honte de tant debattre
A ce bergier, pour trois ou quattre
Vieilz brebiailles ou moutons
Qui ne valent pas deux boutons?
Farce de Pathelin.

Bolverk (vallum), bolevercq, vieux français; boulevart.

Bondi (colonus), bonda, basse latinité.

Bor (terebra), burin.

Bora (foramen), bore, vieux français, creux, trou; borro, italien: cisterna, sive putea, quae dicitur Borra de Monte; ap. Carpentier, *Glossarium*, t. I, col. 596.

Bord (ora, latus navis), bord.

Bord (mensa), bourdes, propos de table. Suivant Du Cange, les bourdeurs (bordeors) estoient ces farceurs ou plaisantins qui divertissoient les princes par le récit des fables et des histoires des romans; ap. *Joinville*, note, p. 166. On sait que pendant les repas il y avait des conteurs qui amusaient les seigneurs.

Bordi (fimbria), bordure; probablement broderie en vient par métathèse, qui était fort commune pour le R; *cerno* vient de κρινω, *circus* de κρικος, et le français en a fait cirque et crique; l'anglais *bright* vient de l'anglo-saxon *beorht*; *troubler* de *turbulare*, etc.

Borg (urbs), borc, vieux français; bourg. Une origine grecque ne serait cependant pas impossible; πυργος signifiait quelquefois asyle, refuge fortifié, et dans une glose (ap. Endlicher, *Cod. Vindob.*) dont le manuscrit remonte au 9e siècle, *burgus* est expliqué par *castra*. Le Vocabulaire de Saint-Gal traduit *civitas* par *pure*.

Borgari (civis), borgois, vieux fran-

çais. Nous avons déjà cité le fabliau de la Borgoise d'Orliens.

Böll (globus), balle, boule, boulet, bille.

Bra (momento cessare), breuiller, vieux français; terme de marine, carguer; on appelait *broiols* les cargues :

Les broiols font lacier as mast.

Romans de Brut, v. 11514.

Braga (insolenter se gerere), bricart, vieux français :

Qui parleroit, ce est la some,
En bauboiant a un haut home,
On le tenroit pour fol bricart.

Ap. Carpentier, *Glossarium*, t. I, col. 643.

Brigueux, vieux français, querelleur : Quoad frequentatis tabernarum et alios rixosos seu brigosos; *Id.*, col. 642. Le provençal breguiol a la même signification, et nous croyons que c'était aussi celle du vieux français *bragard*, que M. Roquefort, t. I, p. 178, explique par gentil, aimable; bragmarder, vieux français, faire l'impertinent.

Bragd (luctatio), brague, vieux français; divertissement.

Brak (oleum rancidum), brago, italien; bray.

Braka (frangere), braquer, vieux français, briser le lin; brèche; patois normand, bréke.

Braka (subigere), brancare, vieil italien, dompter. L'âne qui veut effrayer le lion dans Straparola lui dit qu'il s'appelle Brancaleone.

Brand (torris), brans, vieux français :

Plus luist que brans en fornes embrasee.

Romans d'Agolant, ap. Bekker, *Ferabras*, p. 179.

Brandon; abrandar, provençal, embraser. On ajoutait et l'on retranchait indifféremment les voyelles initiales : *tendre* et *étendre*, *muser* et *amuser*, ont la même signification; *colée* est devenu *accolée*; *merveiller*, *émerveiller*; *mirer*, *admirer*, et *aceindre*, *ceindre*; *avisions*, *visions*; *atraire*, *traire*.

Brand (lamina ensis), brant, vieux français :

Trancherai lui la teste a mun brant acerin.

Charlemagnes, v. 743.

Bras (ferrumen), bressin, terme de marine, cordage qui attache la vergue, qui la soutient.

Bratt (audax, celer), braidif, vieux français :

Mais il furent trop volentif
Et de ferir avant braidif.

Romans de Brut, v. 13017.

Braut (callis), route. Le B s'élimine quelquefois en passant d'une langue dans une autre : *raucus* vient de βραγχος; *subtilis* est devenu *sutil* en espagnol; le provençal a fait *aondar* d'*abondare*, et *laorar* de *laborare*; en français *taon* vient de *tabanus*, et *viorne* de *viburnum*. D'ailleurs, le B suivi d'un R au commencement des mots était souvent ajouté par une mauvaise prononciation : ρυτηρ s'écrivait βρυτηρ dans le dialecte éolien, et, en y ajoutant également un B, nous en avons fait *bride*. Ce qui prouve la justesse de cette étymologie, c'est que les Latins appelaient une route *rupta via*, et que *braut* a une liaison évidente avec *britia*, briser; l'idée est la même, parce qu'elle tient à la nature des choses; notre adjectif *frayé* vient également de *fractus*.

Bredda (culter brevis), brette, patois normand, terme de mépris pour désigner une épée; bretteur.

Bref (epistola), bref. On trouve *breve* dans Vopiscus, et plusieurs auteurs se sont servis de *breves*; mais *libelli* ou *scriptum* étaient sous-entendus. Ce n'était pas des mots originairement latins, tandis que les Scandinaves n'en avaient pas d'autres, et que le vieux français donnait ce nom à tout ce qui s'écrivait :

Quant les brefs esteient luz,
E la gent les unt entendus.

Conquête de l'Irlande, v. 440.

N'oïst de Chevalier parler,
Ke de proesce oïst loer,
Ki en son brief escrit ne fust,
E ki par an del suen n'eust.

Romans de Rou, v. 14492.

Dans le premier exemple il signifie *lettre*; dans le second, *registre*. Nous l'avons conservé dans *brevet*, nomination écrite, et dans *bréviaire*, prières écrites; elles étaient trop longues pour être apprises par cœur.

Breka (puerorum more rogitare, mendicare), brigare, italien; briguer;

briccone, italien, mendiant; bricon, vieux français, coquin :

Moult a en toi, mauves bricon,
Quant tu me tenis por larron.
De saint Pierre et du Jugleor.

Peut-être est-ce aussi l'origine de brigand; cependant, d'après Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 50, *brigantii*, *brigantes*, aurait été le nom que les Celtes donnaient aux troupes légères.

Bridda (limbum assuere), border; broder.

Bringa (pectus), brigandine, vieux français, cuirasse : Eis qui levis armaturae inerant in galeis, bracchiolis, cruralibus, ac sclavonica (sclavina) quam brigandinam vocant; ap. Carpentier, *Gloss.*, t. I, col. 640. Si l'indication d'Adelung était juste, les brigandines, qui étaient plus légères que les autres cuirasses, auraient pu être l'arme défensive des brigands.

Brising (pruna), braise.

Britia (in partes dividere), briser. Le changement du T en S est fort commun : les *Kossini* de Pytheas sont les *Kottini*, d'après Adelung; *Geschichte der Deutschen*, p. 200; φασσα, dans le dialecte attique, se disait φαττα dans tous les autres; *mesurer* vient de *metiri; puissant*, de *potens; rassasier*, de *satiri; friser*, du gothique *fritan; glisser*, de l'allemand *glitschen*, etc. *Broutille* a probablement la même origine.

Bros (risus), brioso, italien, joyeux.

Brögd (stratagema, fraus), bauda; baudia, basse latinité; boisdie, vieux français :

Boisdie et engin doit-on faire
Por destruire son aversaire.
Romans de Brut, v. 363.

On écrivait aussi voisdie, veidie :

Dunc li reis se purpensout
De une veidie qu'il fere vout.
Conquête de l'Irlande, v. 167.

Nous avons déjà parlé du peu d'importance qu'accordent les philologues au retranchement ou à l'addition du R; nous citerons seulement quelques exemples : *sœur* vient de *soror; dos*, de *dorsum*; l'italien *arato*, d'*aratrum; propio*, de *proprius*; l'espagnol *quemar*, de *cremare; temblar*, de *tremulare*. Quant au G, il s'est souvent changé en I : *essuyer* vient d'*exsugare; flairer*, de *fragrare; païen*, de *paganus; plaie*, de *plaga; roi*, autrefois *rei*, de *reg-s*.

Brud (nova nympha), bru, patois normand, nouvelle mariée.

Brudman (conviva nuptiarum), bruman, patois normand, nouveau marié.

Brugga (machinari, insidias struere), brujear, espagnol, faire des maléfices; bruja, sorcière; dans le patois de l'Arriége, on appelle les sorcières bruesches.

Brun (ater), brun.

Bruni (incendium), burnoier, vieux français; brûler. Le changement du N en L est assez commun : *orphelin* vient d'*orphanus; licorne*, d'*unicornis*, et le vieux français disait *alme* d'*anima; gonfalon*, de l'islandais *gunnfani; velin*, de *venenum*. Le même changement a lieu dans les autres langues, même pour les noms propres. Les Normands s'appelaient *Lormannos* en vieux portugais; *Hieronymus* est devenu *Girolamo* en italien, et *Bononia, Bologna*. Peut-être cependant *brûler* vient-il du vieux latin *perustulare*, que l'on trouve dans les fragments de Pacuvius; l'italien en a fait *brustolar*, et, par une nouvelle contraction, le vieux français put en faire *brusler*.

Brusk (scopula), brusca, italien; brosse. Il signifiait aussi gramen exsuccum, sabuletum, et le vieux français en avait fait bruce :

En ceste bruce verraiment
Lur frez un enbuchement.
Conquête de l'Irlande, v. 697.

Bryggia (pons), brige, bruge, vieux français, pont.

Brynia (lorica), brunie, vieux français :

Il lur a cumandet que aient vestu brunies,
E capes afublez, e ceintes espees burnies.
Charlemagnes, v. 638.

Bu (boves), bue, vieux français :

Li forestiers vos bues enmaine.
De Constant Duhamel, v. 317.

Buck (caper), buc, vieux français :

S'el sang del buc chiald n'est tempree.
Traduction de Marbode.

Le vieil espagnol disait buco; bouc; bouquin; dans le patois de Courtisols

(Marne), bica signifie chèvre. A ce mot se rattachent probablement *bucquer* et *burguer*, vieux français : Lequel Thomas en ce disant burga et bouta tellement icelle femme, qu'il la fist choir a terre; ap. Carpentier, *Glossarium*, t. I, col. 652.

Bucka (subigere), bouquer, vieux français, embrasser de force.

Bud (tugurium), borda, provençal, chaumière; bourde, vieux français :

Ne trouverez meshuy ne bourde, ne maison.
Romans de Lancelot du Lac.

On disait également bors, borie, buron, petite maison; en basse latinité, burum signifiait chambre. Buron, vacherie en patois auvergnat, et buret, maison des cochons en patois normand, ont probablement le même radical, quoiqu'ils puissent venir aussi de *bu* (pecora), ou de *bur* (penaria). En vieil anglais, bure signifiait aussi habitation, chambre.

Ther nis halle, bure, no bench.
Ap. Hickes, *Thesaurus*, t. I, P. 1, p. 231.

Et byre est le nom des vacheries en écossais :

The croonin' kie the byre drew nigh,
The darger left his thrift.
Water Kelpie, ap. Scott, *Minstrelsy of the Scottish Border*, t. III, p. 389.

Bu-fe (pecora), bufle, bugle, vieux français :

Tu sanble un vilains bouvieis,
Ausi contrefez com un bugles.
Les deux Bordeor ribaus, v. 40.

De là vient beugler. L s'ajoutait quelquefois par euphonie : *alter* vient du grec ἕτερος (attique, ἅτερος; le provençal *plasmar*, de σπασμος; le français *esclandre*, de *scandalum*, et l'on disait autrefois *soldomite* au lieu de *sodomite*. Quant au changement du F en G, il est assez rare, quoique l'islandais *ofn* soit devenu *ugn* en suédois; mais le F se changeait fort souvent en H, et le H en G. Il y a en espagnol une permutation de même nature : *rafale* s'y dit *racha;* mais nous ne voudrions pas assurer qu'il ait été emprunté au français.

Bugt (sinus), buc, but, vieux français; on retranchait le G ou le T; quelquefois même on les rejetait tous les deux :

De sur le buc la teste perdre en deit.
Chanson de Roland, st. CCXXXVIII, v. 11.

Tote la teste li a du but sevre.
Romans d'Agolant, v. 376.

Ja li eust le chief del bu sevre.
Chronique de Bertrand du Guesclin.

C'est l'origine de buste; G se changeait quelquefois en S : *frissonner* vient de *frigere*, et le provençal *cossirar*, de *cogitare*.

Buk (truncus), bûche. On employait presque indifféremment C, CH, K et Q; on écrivait *cachier* pour *chasser*, *cerkier* pour *chercher; Campania* devenait *Champagne; cicer, chiche; roc* et *roche* sont le même mot; *écorce* vient d'*écorcher*. La permutation avait lieu en passant d'un genre à un autre : *franc, franche; sec, sèche.*

Bult (tumor, d'après Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, t. I, p. 70), bulto, espagnol, enflure.

Bura (toga rustica), bure. Ce mot se trouve déjà sous différentes formes (birrus, burra, burrus, byrrhus), dans les écrivains de la décadence, Sulpice Sévère, etc.; c'était, suivant le Scholiaste de Perse, pallium fimbriatum; voyez Vossius, s. v° burrus.

Burdir (robur), burder, vieux français, joûter.

Busk (virgultum), busque, bosc, bos, vieux français :

Le cerf aloit par bos, par pres, par plains.
Dict du Cerf blanc.

Bois, bosquet, bocage, bouquet de bois, ont la même origine.

Bussa (navigiolum), busse, busche, vieux français :

Galies et barges et nes,
Esnesques et dromons fiers,
Koyes et busses et wissiers.
Philippe Mouskes, *Chronique rimée.*

Le provençal avait aussi bus; voyez une autre citation à *Snockia.*

Buta (truncare), buter, argot, décapiter.

Byti (praeda), butin.

Bytta (situla), bota, vieil espagnol; botte, italien; bouteille; pot.

Daggard (pugio), dague.

Dain (cervus), dain.

Dal (vallis). Il s'est conservé en Nor-

mandie dans quelques noms de lieu : Diepedal, Darnedal, etc. Le Vocabulaire de Saint-Gal interprète *walles* par *tal*.

Dalr (uncia argenti), dallero, italien; dollar, espagnol.

Dans (saltatio), danse.

Deila (dividere), tailler, tailleur, tille, tiller, tillotte.

Demant (adamas), diamant; probablement du latin, quoiqu'il ait plus de ressemblance avec l'islandais.

Diup (profundum), douve. Le P se changeait souvent en V : *episcopus* est devenu en italien *vescovo*, et *capra*, en français, chèvre; *ripa*, *rive; sapere*, *savoir;* etc. Grégoire de Tours emploie *doga* pour signifier *fosse;* mais ce n'est pas dans ce sens que le prenaient les écrivains latins qui s'en sont servis. Vopiscus disait, *Aurelian.*, c. 48 : Facta erat ratio dogae, cuparum, navium et operum. Dans le Vocabulaire de Saint-Gal, *profunditas* est expliqué par *diuft*.

Dogg (canis), dogue.

Dorga (captare, ambire), torca, provençal, et teurquette, patois normand, lien. Le G s'est souvent changé en C : le vieil allemand *gamz* est devenu *gamuza* en espagnol, et *camoccia* en italien; le portugais *lonc* vient de *longus*, et *castic*, de *castigo;* le valaque *caru*, de *gero*. Le nom du *geai* est *cayo* en espagnol; *argilla* s'y est changé en *arcilla*, comme notre *drague* en *drèche*, et l'on écrivait en vieux français *hauberc* et *hauberg*, *gonfanon* et *confanon*, *galice* et *calice*.

Doska (morari), discolo, italien et espagnol; discolus, basse latinité; paresseux. On les a dérivés de δυσκολος; mais *discolus* est souvent écrit par un I, et sa signification dans l'*Ecbasis*, v. 123, s'accorde bien mieux avec une origine septentrionale :

Sed dicere plura retardo,
Imberbis juvenis, Tullensis discolus urbis,
Peccatum fateor.

Dotta (dormitare), radoter; il pourrait venir aussi de þotti (cogitatio), et aurait signifié primitivement penser la même chose, se répéter.

Döggva (rigare), adagar, provençal, arroser.

Dör (hasta), dard; il se trouve dans Abbon, l. I, v. 259.

Draga (trahere), draguer; il s'était conservé dans plusieurs patois, quoiqu'il ait été récemment emprunté à l'anglais. *Dregg* signifie en islandais fex, sedimentum.

Dratta (ititare), trotter.

Dregka (bibere), trinquer.

Drepa (percutire), draper, attraper, frapper. Cette dernière étymologie nous semble fort douteuse; nous ne pourrions la justifier par aucune analogie.

Dril (res abjecta), drille, vieux français, chiffons.

Dromund (navis), dromont, vieux français :

Lors fait les charpentiers mander
Por cele barge commencer;
De trente piez fu le dromont,
Li maz en fu droit contre-mont.

Romans de Blancandin, Ms. 6987, fol. 185.

Peut-être cependant vient-il du grec δρομων; on trouve dans Fulgentius Planciades, qui écrivait vers 500, dromo, genus navicellae velocissimae.

Drygia (parcere), druge, vieux français, épargne :

Certes ce n'est mie de druges,
Que tu es si chetiz et las.
Les deux Bordeor ribaus, v. 11.

Dubba (instruere), addobbare, italien; adouber, terme du jeu des échecs, mettre les pièces en ordre; adouber, vieux français, faire chevalier :

Duc Aymon nostre pere l'autrier nous commanda
Que venissions a court, et moult vous supplia
Que nous adoubissiez au jour qu'il vous plaira.

Charlemagne répond :

Vous feray chevaliers, ne vous en doubtez ja.
Romans des Fils Aymon, v. 212.

Les autres langues romanes l'avaient également adopté :

Todos son adobados; quando mio Cid esto ovo fablado
Las armas avien prisas é sedian sobre los caballos.
Poema del Cid, v. 1008.

Mot fo lo Sarrazi ricamens adobatz.
Ferabras, v. 1059.

Adub signifiait aussi armes :

Cuntre le soleil reluisent cil adub;
Osbercs e helmes i getent grant flambur.
Chanson de Roland, st. CXXXV, v. 2.

Nous avons conservé radouber.

Dverg (nanus), drage, vieux français :

Ceste fresaude, ceste drage,
Jetons en mer isnelement.
Ap. Carpentier, t. II, col. 163.

Voyez Gervasius Tilleberiensis, *Otia Imperialia*, ap. Leibnitz, *Rerum Brunsvicarum Scriptores*, t. I, p. 987. Trasgo signifie lutin en espagnol. Le V a été rejeté, et le R transposé : on dit encore en Languedoc fa le drac, faire le diable; Roquefort, t. I, p. 410. Peut-être l'islandais n'est-il pas la source immédiate de ces deux mots; mais leur origine teutonique n'en est pas moins certaine; ils viendraient de l'allemand *Drake*. On trouve Dracae dans l'*Otia Imperialia* de Gervasius Tilleberiensis.

Dugga (navis piscatorius), dogre, vieux français. Le R s'ajoutait quelquefois : ainsi *ostreum* vient d'ὄστεον, *fronde* de funda, *perdrix* de *perdix*, *trésor* de *thesaurus*.

Duld (coecus), duodo, provençal; doudo, portugais, inintelligent. Le L se changeait fort souvent en U; le provençal avait fait *animau* d'*animal*, *mau* de *malum*; *autre* vient d'*alter*, *chaud* de *calidus*, *vautour* de *vultur*; *sou*, *fou*, *cou*, s'écrivaient naguères avec un L. Ce changement avait lieu jusque dans les flexions du même mot : *falloir*, *vouloir*, *valoir*, devenaient *faut*, *vaut*, autrefois *valt*, *veut*, autrefois *velt*.

Ecki (non), aucun, pas un; on trouve aussi dans le vieux français *nesum*, *nisum*; c'est la même idée avec la négation latine. Les Scandinaves disaient *eit ki*, non unum, et ils le contractaient en *eicki*; c'est certainement l'origine d'*onc*, *onques* : il n'y a d'ajouté qu'un N euphonique.

Eckill (pirata), exiller, essiller, eschiller, vieux français, ravager :

Las or verrai mon pais essillier,
Et mes grans tors abatre et peooier.
Romans de Garin, v. 9791; ap. Mone, *Teutsche Heldensage*.

Ezillar signifiait aussi ruiner en provençal. Voilà pourquoi eschec signifiait butin :

Et li esches fu molt tost assemblez,
Et li avoirs qui la fu conquetez.
Li Moinages Renouart.

Quant Gurloc ot pris son escec
A terre volsist estre a sec.
Romans de Brut, v. 2821.

Heroult e li Daneiz ont l'escheo despendu,
Et tant de l'altre aveir comme il orent voulu.
Romans de Rou, v. 3727.

Le nom français du jeu des échecs correspond ainsi à son nom latin, ludus latrunculorum.

Egg (acies ferri), aigu; aiguille; aiguiser.

Eggia (stimulare), aiguillonner.

Elian (impetus), élan; esles, vieux français :

Graelent munte et vait apres
Parmi le vile a grant esles.
Lais de Graelent, v. 649.

Ergi (nefaria libido), orgie.

Ermalaust (colobium), armilausa, basse latinité. Isidore lui donne une autre origine : Armilausa vulgo vocata, quod ante et retro divisa, atque aperta est, in armos tantum clausa, quasi armiclausa, C littera ablata; *Origines*, l. XIX, c. 22. On trouve déjà armilausa dans l'interprète de Juvénal, Sat. VI.

Eyr (aes), airain. Cette étymologie ne semble pas probable. On lit dans Theod. Priscianus, l. I, c. 9 : Ferri vel aeraminis purgamenta. Cet *aeramen* doit être l'origine d'*airain*, en provençal *aram*; le *rame* italien, cuivre, donne une nouvelle force à cette conjecture.

Eyst (oriens), est.

Fadr (ornatus), faraud, patois normand; le D et le R ont été transposés; le même mot existait dans le vieil anglais :

And his batire was wele farand.
Robert Mannyng, *Chronical Hist. of England.*

Fakæn (imperitus), faquin.

Fall (lapsus), devaler, vieux français :

Trois fois remonte et trois fois devala.
Marot.

Falsa (adulterare), falso, vieil italien, corrompu; falsifier. On lit dans le *Digest.*, l. XXXXVIII, c. X, l. 32 : Qui pondera aut mensuras falsassent. Falser,

vieux français, a probablement la même origine :

Par mon cies justice ferai
Ja por home n'en falserai.
Dolopathos.

Fausser s'emploie encore dans le sens de l'islandais : une cuirasse faussée.

FAMENN (rarus), famine.

FANT (fanaticus), fantasque ; fantastique ; fantaisie.

FARDI (fucus), fard.

FATA (vestire), fatiste, vieux français, poëte.

FELAUS (indigus pecuniae), felun, vieux français, dangereux :

A deux serpens felons et fiers
Qui sanc gietent de leus en leus,
Et par la boche leur salt feus
Combattre te convient aincois.
De la Mule sanz frain, v. 852.

Parmi une forest espesse,
Mult i ot voie felonesse,
De verz ramz et d'espine pleine.
Romans dou Chevalier au Lyon, v. 136.

Se hurte encontre le chevalier si felonneusement, qu'il lui convint vuyder les arçons et tomber a terre moult rudement ; *Romans de Girons le Courtois*. De là l'expression renfelonir la guerre, bellum acerbius gerere ; fel, felon, filou, en sont aussi dérivés.

FELL (mons), falise, vieux français, falaise ; peut-être du vieil allemand felis. On trouve dans une glose allemande, ap. Docen, *Miscellaneen*, t. I, p. 240 : *Velisin*, ingentis saxi moles.

FEN (palus), fen, provençal, fumier (qui vient lui-même d'*humus*) ; fanc, vieux français, fange.

FERHYND (oves quatuor cornubus), farrain, vieux français :

Bien prent uns lievres ou uns chevreuls
Farrains ou serfs, ou atres bestes.
Dolopathos, p. 203.

FIA (odio habere), fi. On trouve phy dans les écrivains latins ; mais, d'après Donatus (ap. *Terent. Adel.*, act. III, sc. III, v. 59), c'était une interjection d'étonnement ou d'admiration.

FIAD (dives), faitich, vieux français, riche, élégant :

D'onour, de sens si garnie
Et de si faitich atour.
Serventois couronné à Valenciennes, st. I ; ap. Roquefort, *Poésie Françoise*

On trouve fetis dans le *Romans de la Rose*.

FINN (politus), fini.

FINNA (invenire), finer, vieux français : Bien voulons aucun peu de bonnes viandes et de bons vins, si en pouvons finer ; *Le Petit Jehan de Saintré*.

FIOLLD (multitudo), folta, folla, italien ; foule.

FLADRA (adulari), flatter.

FLAKI (planum quid et latum), flaque d'eau ; on trouve floc en vieux français.

FLASKA (lagena), flasce ; flascon, vieux français ; flacon. Phlasca et flasco se trouvent dans Grégoire de Tours et d'autres écrivains du commencement de la basse latinité. Hesychius dit : φλασκων δε ἐστι εἰδος ποτηριον, et la même origine est indiquée par Isidore : Flascae a graeco vocabulo dictae ; *Origin.* l. XX, c. 6.

FLATA (planus), aplatir ; *aplanir* nous empêche de croire à une origine latine, et le F s'est quelquefois changé en P ; l'italien *Giuseppe* vient de *Josephus*, l'espagnol *soplar* de *sufflare*, et le provençal *solpre* de *sulphur*.

FLETTA (diffindere), flatir, vieux français, pousser, renverser :

Or escutez come jo fud fous
E esperduz e entrepris,
Ke un plain bacin d'ewe pris
E sus le perron l'a flati.
Li Torneimens Antierist, Ms. de N. D. n. 5, fol. 213.

Fletta signifie aussi *nudare*, et le vieux français l'employait également dans cette acception :

Merçi crier ne li vaut rien,
Hors le traient come un mort chien ;
Si l'ont sor un fumier flati.
De la Borgoise d'Orliens, v. 197.

FLOCK (caterva), floc, flou, vieux français :

Apres un moult grant flou de pors,
Grans et petiz et noirs et sors.
Li Povres Clercs, v. 148.

Le C se changeait quelquefois en U, comme dans *louer* de *locare*, *jeu* de *jocus*, *lieu* de *locus*, *peu* de *paucus* ; l'italien l'a conservé, *poco*, *giuoco*, *loco*.

FLOD (turba), flo ; flotte, vieux français ; flot :

Crestiens leur eschieles drescent ;
Le flo d'eus aus cresniaus les plante.
Guiart, *Branches des royaux Lignages*.

Un jor i ot une grant flote
De clerconciaus a la pelote,
Devant les portaus de l'iglise,
Ou cele ymage estoit assise.

Gautier de Coinsi, *Miracles de Notre-Dame.*

Flod (diluvium), flots ; peut-être cependant de *fluctus.*

Flor (superficies), à fleur d'eau, à fleur de terre ; effleurer.

Flot (supernatatio navis in aqua), à flot.

Flota (supernatare), flotter.

Floti (classis), flotte, flottille.

Flug (musca), felouque ; les Anglais disent aussi *fly-boat.*

Fol (stolidus), fol, vieux français. Foll était un mot gaulois d'après Du Cange ; le celtique breton l'a conservé, et on le trouve également dans le vieil espagnol ; *Milagros de Nuestra Señora*, st. 89, 193, etc.

Folk (populus), folk, vieux français, troupeau ; afolcar, provençal, attrouper.

For, particule qui ajoutait une idée de mal dans la composition des mots islandais : *for-dœmi*, *for-leggia*, *for-rada*, et que l'on trouve aussi en vieux français : *for-conseiller*, *for-faire*, *for-fait*, *for-juger*, *for-mener*, *for-sene*, etc.

Forna (immolare, offerre), fournir ; *offrir* a subi le même changement. L'O et l'OU semblaient si peu différents, qu'on les faisait rimer ensemble :

Oies, signor, por Dieu le creatour,
Bone chanson, ainc n'en oistes meillor ;
C'est de Guion a la fiere vigor
Qui de Hanstone tint la terre et l'onour.

Romans de Guy de Hanstone.

Fors (furor animi), force ; *forcia* se trouve dans la loi des Ripuaires et des Bavarois.

Fraud (spuma), brô, patois normand. On sait que le F se confondait souvent avec le V, et celui-ci avec le B ; mais on a aussi quelques exemples d'un changement immédiat. Le vieux français *bevre* vient du latin *fiber*, l'italien *bioccolo* de *floccus*, *bonte* de *fons*, l'espagnol *abrego* d'*africus*, *Esteban* de *Stephanus*, et le valaque *bagu* de *figere.*

Fredinn (congelatus), freddare, vieil italien, geler ; fred, patois normand, froid vif ; froid se prononçait autrefois fred ; frais.

Fridill (amasius), drille, vieux français :

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles
Et j'aimons le bon vin.

Chanson de Henri IV.

Frio (semen), friolet, patois normand, haricots en grain.

Frisk (recens), fresco, italien ; frais.

Frygd (voluptas), fregare, italien, caresser.

Frækna (strenuus), franc.

Fur (ignis), feu. Son étymologie est fort incertaine ; c'est un mot primitif, qui devait par conséquent être dérivé du latin, et le provençal fioc, l'espagnol fuego et le portugais fogo semblent venir de *focus ;* on trouve aussi en vieux français fuec et foc : Clamaudo et alta voce dicendo : à foc, à foc ; ap. Carpentier, t. II, col. 458. Mais l'origine teutonique a aussi de fortes raisons en sa faveur. *Focus* est le radical de *foyer*, et il est difficile d'admettre deux changements d'un même mot aussi différents. Le Vocabulaire de Saint-Gal explique *ignis* par *fuir ;* le *Romans de Garin*, v. 6511, écrit fu, et l'on trouve dans Marie de France, suivant M. de La Rue (M. Roquefort lit fu), t. III, p. 54 :

Fire et chaundeles alumez.

Lais del Freisne, v. 819.

Le radical de l'allemand *feuer* et de l'anglais *fire* semble appartenir à l'islandais : *fura*, *fira*, pin, y aura naturellement signifié *torche*, feu.

Fylia (plica), falda, espagnol, basque, pli d'un habit. Cette addition du D y est assez fréquente : *agréable* est devenu *agradable ; enseigné*, *enseñado*, etc.

Ga (respicere), aga, patois normand, tiens ! fais attention.

Gabba (deludere), gabber, vieux français. Peut-être *gobelin* en vient-il aussi ; on lit dans Orderic Vital : Daemon quem de Dianae phano expulit (S. Taurinus), hunc vulgus Gobelinum appellat, et dans une description du pays de Galles, insérée par Higden dans son *Polychronicon :*

Deth sleeth no fendes kynde,
But deth slew Merlyn :
Merlyn was ergo no goblyn.

Gobelin était ainsi un nom populaire du Diable (et cela empêche de lui supposer une origine grecque, κοβαλος), comme le *Kobold* allemand et le *Bogle* écossais (par métathèse du B et du G). Le Diable était souvent appelé *magnus irrisor gentium*, et il semble assez probable que *gobelin* est venu de *gabba*, comme *lutin* de *ludere;* cela s'accorde avec notre *Esprit follet*.

Gafa (donum, munus), gabelle; en anglo-saxon, *gafal* signifiait *tribut*.

Gaffall (furca), gaffe, vieux français: Ung baston, nommé gaffe, ayant un croc de fer au bout; ap. Carpentier, t. II, col. 560.

Gafl (transversum domus), gafle, vieux français, pignon.

Gaflok (spiculum), javelot.

Gagn (victoria, lucrum), gaigne; gaain, vieux français, gain, gagner :

E por faire les granz occises,
Les grans gaainz e les conquises.
Benoît, *Chronique rimée*, v. 348.

Noz officiers demandent et réclament aucuns droits, parts et portions, es gaignes ou es pilles faites sur noz ennemis; *Ordonnances des rois de France*, t. III, p. 35.

Gagnsemi (reditus), gagnage, vieux français, revenu; gaignage, vieux français, pays ennemi que le droit de la guerre autorise à piller.

Gala (canere), galer, vieux français, se réjouir :

Despen a raison, ch'est savoirs :
Car chil qui gastent lor avoirs,
Quant ils n'ont mais que galer,
Embler les fait besoin aler.
Adam de Guiency, *Distiques de Caton*.

On en avait fait aussi un substantif, gale :

Soit l'aventure bonne ou male,
Rire, plorer, courroux ou gale.
Alain Chartier, *Livre des quatre Dames*.

Gallare s'est conservé en italien, et nous avons encore cigale et gala, qui semblent dérivés du même mot. *Gallare* était déjà connu du temps de Varron; mais il se prenait en mauvaise part, et ne s'employait, à notre connaissance, qu'au participe présent: Et Deam gallantes vario retinebant studio; ap. Nonius Marcellus, *De Proprietate Sermonis;* voyez aussi *Anthol. Latin.*, t. I, p. 34.

Gala (clamare), héler. Ce changement est assez rare, cependant en espagnol *hermano* vient de *germanus*, *hinojo* de *geniculum*, *hielo* de *gelu* (on écrivait même autrefois *gielo; Alexandro*, st. 965, v. 4); on disait en islandais *gloa* et *hloa*, et en vieux français *gambais* et *hambais*, *gouspiller* et *houspiller*.

Galapin (pusillus), galopin.

Galeida (navis actuaria), galiote, galion, galie, galee, galeace, galère, et probablement le vieux français calans, chalans :

Chalans, batiax, nes aprestа.
Romans de Brut, v. 9686.

Le changement du G en CH a eu lieu aussi dans *ficher* de *figere*, et *chamois* du vieil allemand *gamz;* nous en trouverons d'autres exemples.

Galgi (patibulum), colgar, espagnol, pendre.

Galli (naevus), galle.

Galsi (effusa et procax laetitia), gausser.

Gama (joculari), guima, provençal; gambade; gambader. Le B s'introduit souvent en français après le M; *nombre* vient de *numerus*, le vieux français *remembrer* de *memorari; asemler*, que l'on trouve encore dans le Romans de Rou, est devenu *assembler*, et cette addition avait eu lieu aussi en islandais; on disait également *gaman* et *gamban*, ainsi que *kumbl* et *kuml*, *audhumbla* et *audhumla*.

Gard (praedium), gar, vieux français, jardin. Il pourrait venir du latin *chors* ou *hortus;* mais une origine teutonique nous semble plus vraisemblable. On trouve *cartin* dans la version interlinéaire de Kero, et *garto* dans le Vocabulaire de Saint-Gal; le nom latin de Montbelliard est Mons Belligardus, et plusieurs grosses fermes de la Basse-Normandie, qui, suivant Dudon, avait été partagée au cordeau entre les compagnons de Rollon, portent encore maintenant le nom de *Cour :* c'est probablement son origine dans les acceptions où il ne vient pas de *curia*. Cortil en provençal signifiait un verger.

GARD (fluctus pelagicus, dominium), gord, vieux français; gordus, basse latinité, espace où l'on a placé des filets pour la pêche. Cette étymologie paraît d'autant plus probable, que *gardlendi* signifie *locus circumseptus*.

GARM (canis infernorum), gourmand. Maud signifie probablement *homme*, comme dans *Normand* et *Allemand*; gourmand est l'homme-chien ou l'homme vorace, car tous les animaux voraces étaient poétiquement appelés garm; *Fiölsvinns-mal*, st. XIV.

GASSI (anser), ganso, espagnol; gànscà, valaque; gans, gante, vieux français. Le S suivi d'un autre S se changeait quelquefois en N; *roncin* est venu de *rosse*; *ensemencer* se disait en vieux français *essemer*, et *ainsi*, *issi*. L'oie mâle s'appelle encore en patois normand gars; le premier S a été changé en R, comme dans *orfraye*, d'*ossifragus*, et le vieux français *desur* pour *dessus*, *varlet* pour *vaslet*.

GATA (observare), guetter; agaitar, provençal; gait, vieux français, sentinelle; catar vieil espagnol:

Abrio sos oios, cató á todas partes,
En ti cravo alora, porend' es salvo de mal.
Poema del Cid, st. 355, v. 3.

GATA (semita), guet, vieux français; il a long-temps signifié eau courante, fleuve; on lit dans le *Romans d'Agolant*, v. 353:

.... Il ot la grant eve passee
Qu'einz ne passa nus homs de mere ne.

Et v. 360 et 380, il l'appelle le gue. Un passage du *Charlemagnes*, v. 255, n'est pas moins positif:

Les reliques sunt forz, granz vertuz i fait Deus,
Que il ne venent a ewe n'en partissent les guet.

Le latin *vadum* s'employait dans le même sens:

Ad vada Neptuni fontes et flumina currunt,
Et quocunque potest currere currit aqua.
Alanus, *Liber Parabolorum*, c. III, v. 13.

Mais nous croyons qu'on lui suppose à tort une origine arabe جوى ou وادى, car Abbo lui donnait déjà cette acception:

Donec ad alta caput flexit Phoebus vada ponti.
L. I, v. 553.

Nous ne savons si ce changement de signification eut lieu parce qu'ainsi que l'a dit Pascal, les fleuves sont des chemins qui marchent, ou parce qu'en hébreu le même mot הלך signifie *chemin* et *fleuve*. Le vieux français guion, guier, guide, guider, se rattache à l'acception islandaise:

Guions a fait de paisans.
Romans de Brut, v. 3031.

La vie Saint-Morise leur conta uns jogler,
Qui uns emperere ot commande a guier
Une ost de chevaliers, ses anemis grever.
Romans du Chevalier au Cygne; Ms. du Roi, Sup. franç. n. 540/8, p. c., fol. 18, verso; col. B, v. 7.

On disait aussi vaier:

Car nos vos vodrons convoier;
Ni aura p*nost (?), ne vaier,
Qui volentiers ne vos convoit.
Romanz dou Chevalier au Lyon; ap. *Mabinogion*, p. 141.

GEIRI (segmentum panni triangularis), gherone, italien, habit; gerun, vieux français:

Il garde avant, si a choisies
Desoz cel arbre les alies.
Il vint avant, si les quilloit
Et ses deux gerons en emploit.
Romans des sept Sages, v. 1928.

La gunele fut senz gerun;
Mais desus out un caperun.
Tristan, t. II, p. 98.

On avait fait aussi un adjectif, gerone:
Et par desore un bliaut gerone.
Romans d'Aubri li Borgonnon, v. 119; ap. Bekker, *Ferabras*, p. LXVIII.

GESTR (hospes), gestre, vieux français, allié.

GIFR (monstrum giganteum), givre, terme de blason; griffon; gifr fait gifrom dans une de ses flexions:
Miök em ek gifrom gramastr.
Helga-qvida I, st. XV, v. 5.

Le R a été transposé.

GIGIA (fidicula), gigue, vieux français:

Estives, harpes, et sautiers,
Vieles, gygues et rotes,
Qui chantoient diverses notes.
Romans de la Poire; Ms. 7995, fol. 66, rect.

Probablement le même nom a été donné à une danse que l'on accompagnait ordinairement de cet instrument.

GILD (validus), gelde, gueude, vieux français, infanterie:

Livra lui set cent chevaliers
Et de la gueude trois milliers.
Romans de Brut, v. 9316.

Notre gelde e nos homs fetes avant haster.
Romans de Rou, v. 1522.

On écrivait aussi joude, et sa signification semble plus générale :

Archers, serjans e joude a pe.
Conquête de l'Irlande, v. 2387.

GUIMPUR (genus quoddam fimbriae vestium), guimple, vieux français :

Trueve la guimple ensanglentee
Cui de novel ert defoulee.
Fabliau de Piramus et Tisbe, v. 667.

L s'ajoutait quelquefois, ainsi que nous l'avons déjà dit : *sanglant* vient de *sang*, et l'on écrivait en vieux français *riber* et *ribler*, *riffer* et *riffler*. On supprimait aussi le M, comme dans le vieux français *danzelle*, *donzelle* de *dominicella*, l'espagnol *otono* d'*autumnus*, le portugais *dano* de *damnum*, *sono* de *somnus* :

Et en vo chief soit me guiple posee.
Romans d'Aubri li Borgonnon, ap. Bekker, *Ferabras*, p. 159.

Guimpe, la forme actuelle, se rapproche beaucoup plus du radical islandais. Le vieux français en avait fait aussi guimpler :

Ele turnat de tut son atente
A li vestir e aturner
E a lacier e a guimpler.
Lais de Nabarez, v. 8.

GINNING (allectatio), enging, engigne, engiguier, vieux français :

Ne li vaut en nule maniere,
Enging, ne force, ne proere.
Dolopathos, p. 180.

En la ville loin du mostier,
Ont fait, pour la gent engignier,
Un hospital plain de contrais ;
Ains tiex barat ne fu mes fais.
Bible Guiot, ap. Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 458.

Il se trouve encore dans La Fontaine, l. IV, fab. II. Voyez aussi la citation au mot *Labba*. L'espagnol a conservé ingañar, tromper.

GLAD (splendens), éclatant, éclat.

GLOSA (interpretatio), glose. Γλωσσα signifiait un mot d'une langue étrangère, une expression poétique ou hors d'usage, qui exigeait une *glose*. Dès la fin du 8e siècle, c'était *unius verbi vel nominis interpretatio*; Alcuin, ap. Du Cange, *Glossar.*, préf., p. xxxviii.

Gimeges de gemissemens ;
Tels ert la glose e li sens.
Benoit, *Chronique rimée*, v. 911.

On en avait fait le verbe glosser :

Es livres que jadis feseient,
Assez oscuriment diseient,
Pur ceus ki a venir esteient
E ki aprendre les deveient,
Ki puessent glosser la lettre
E de lur sen le surplus mettre.
Marie de France, *Prologue*, v. 11.

GLOSA (evulgare), gloser :

GLUM (strepitus), glume, valaque, joie.

GLÆSI (res polita), glace ; de là peut-être la locution : poli comme une glace.

GODI (pontifex), bigot, deux fois prêtre, hyppocrite ; ou peut-être du vieil allemand *bi*, presque, presque prêtre.

GOLA (aura frigida), galerne, vieux français, vent du nord :

Si galerne ist de mer, bise, ne altre vent.
Charlemagnes, v. 384.

Les Espagnols disent galerno, et les Anglais gale. Cette addition de *ne* n'est pas sans exemple dans le vieux français : la *Chanson de Roland*, st. CCXXIV, v. 5, dit *paterne* au lieu de *pater*, et nous verrons tout à l'heure *morne* venir de *mor*. Il ne serait pas impossible que galère vînt de *gola*, et signifiât un navire allant à la voile. Nous avons déjà indiqué une autre étymologie ; voyez *Galeida*.

GORT (jactator), gourd, vieux français :

Guerre est de Dieu le grand flaeil
Et le maillet de la justice,
Qui est aux bons paix et conseil
Et terreur au gourd et au nice.

Robert Gaguin ; *Passetemps de l'Oisiveté*.

Gurdus se trouve dans Sulpice Sévère, et dans le poëme d'Abbon, l. I, v. 425. Quintilien dit, *Inst.*, l. I, c. 5 : Gurdos, quos pro stolidis accepit vulgus, ex Hispania duxisse originem audivi.

GRAFA (sculpere), graver ; gravé, patois normand, marqué de petite vérole.

GRAM (iratus), gram, vieux français :

Gram et dolent en sunt et esbahi.
Romans de Garin li Loherenc, v. 9631.

Gramoier et grains ont le même radical :

Li suens maris l'entent, mout se gramoie.

Bele Emmelos, ap. Paris, *Romancero François*, p. 29.

E quant il l'a oi, s'en fu grains et iriez.

Romans d'Alexandre.

Granni (vicinus), engraigner, vieux français, approcher :

Li dus Rollans voit la mort qui l'engraigne.

Romans de Roncevaux.

Il semble avoir une autre signification six vers plus bas :

Sa dolors tote li espant et engraigne.

Peut-être vient-il de *graignor*, plus grand :

Vint famine en la terre, n'i out unkes graignor.

Romans de Rou, v. 1062.

Il signifierait alors devenir plus grand, s'accroître. Notre première interprétation a été adoptée par Borel. Quant à l'addition du G, on en connaît beaucoup d'exemples : le portugais *amargo* vient d'*amarus*, l'italien *ignodo* de *nudus*, le valaque *curgere* de *currere*, et *étranger* de *stranus*. D'ailleurs, cette addition ne fait ici que modifier le son du N, que le mouiller ; c'est l'égné espagnol.

Gras (legumen), grãos, portugais ; toute espèce de légumes farineux ; cette origine nous semble plus probable que le latin *gramen* ou l'arabe غرس par métathèse, comme l'anglo-saxon *gœrs*. Dans le Vocabulaire de Saint-Gal *erba* est traduit par *gras*.

Grata (lugere), gritar, espagnol ; gridare, italien ; grier, vieux français ; regretter.

Graut (pulmentum), gruau.

Gref (caelare), greffer.

Greip (ansa), grappin, grappe, griffe, agrafe ; grapa, provençal, fourche. Le changement du P en F est assez rare, cependant on disait en persan پیل et فیل, en vieux français *gripum* et *griffon*, et l'italien *farfalla* vient du latin *papilio*, du provençal *parpalho* ou du lombard *parpalia*.

Grila (terriculamentum), grayle, vieux français, espèce de trompe :

Mult oissiez grayles soner
Et boisines et cors corner.

Romans de Rou, v. 13135.

Grima (larva), grimer.

Grimm (terribilis), criemer, cremer, vieux français, craindre.

Beneit li biers qui crieme Nostre Seigneur.
Beatus vir qui timet Dominum

Comm. sur le Pseautier, ps. III.

Mult creim Normanz e mult les dot.

Romans de Rou, v. 13004.

On trouve aussi le substantif criesme, *Idem*, t. II, p. 44. Une origine latine semble peu probable ; c'est *trembler* qui vient de *tremere*.

Griot (saxum), greto, italien ; grès. Probablement l'espèce de cerise dont les noyaux sont fort gros en tire son nom de griotte ; dans le patois des environs de Caen on appelle les noyaux des *cailloux*.

Grip (raptus), grip, vieux français, vol.

Gripa (rapere), griper, vieux français ; encore usité dans le mot grippe-sou ; graper, vieux français :

Nef ni demeure qu'il ne preingnent ;
Tout est vendengie et grape.

Branches des royaux Lignages, t. II, v. 3770.

Grappare est encore usité en italien.

Gru (multitudo), groupe ; le français a également ajouté un P dans *dompter* de *domitare*, et le provençal dans *dompna* de *domina*, *sompne* de *somnium*. Dans les inscriptions de Gruter on trouve *eu-phemerus*, p. DCXXII, et *hiemps*, p. CXXXVI.

Grufa (cernuare), grufolare, italien, allonger le grouin.

Grugga (faeces commotare), grouiller. Le G se changeait souvent en I ; *essuyer* vient d'*exsugare*, *païen* de *paganus*, *plaie* de *plaga* ; et quelquefois en L, comme l'italien *Baldacco* de *Bagdad*, l'espagnol *esmeralda* de *smaragdus* ; Isidore disait déjà : Sagma quae corrupte vulgo salma dicitur ; *Origin.*, l. XX, c. 16 ; et *salma* s'est conservé en italien. Nous ne connaissons pas d'exemples d'une autre permutation de GG ; mais GL sont souvent devenus LL mouillés : *cailler* vient de *coagulare*, *étrille* de *strigilis*, *veiller* de *vigilare*.

Gul (flavus), giallo, italien.

Gull (aureum), gueule, terme de blason, rouge. L'or était rouge pour

les Scandinaves : raudan skiöld... ok var dregit a leo med gulli ; *Laxdœlasaga*, c. XXI; voyez aussi c. LXXVII ; *Sigurþar-qvida* II, st. XX et XL ; raudull, rougeur, désigne même l'or; *Vafþrudnis-mal*, st. XLVII, et *Skalda*, p. 223. On trouve aussi golt-rot dans le *Nibelunge Not*, et dans le *Romans d'Agolant*, ap. Bekker, *Ferabras*, p. 185 :

Conquis i ont roge or et blanc argent.

Gullinn (aureus), jalne, vieux français, jaune :

Calcedoine est piere jalne.

Marbode, *Pierres Précieuses*.

Il peut cependant venir de *galbinus*, qui est devenu galbenu en valaque.

Gunn-Fani (vexillum militare), gonfanon, phanon, fennion, panon, penon, penoncel, vieux français. On trouve gundfanon dans le *Ludwigslied*, l. 27.

Gæla (mulcere), cajoler, engeoler ; probablement le vieux français galois et galant ont la même origine; gaillard nous semble plutôt venir de gala.

Had (contumelia), honte. Le suédois en a fait *hån*, et l'allemand *hohne*. Le français a également pris le N ; mais il a conservé le D sous la forme du T : honi ne l'avait plus. *Honida*, qui traduit *contumelia* dans le Vocabulaire de Saint-Gal, ne laisse pas de doute sur l'origine teutonique de honte, honteux, éhonté.

Hafn (portus), hafne, vieux français :

Braz fu de mer, hafne i aveit.

Lais de Gugemer, v. 182.

De là vient sans doute havre. Le changement du F en V est trop commun pour que nous en citions des exemples, et le N s'est changé en R dans *cofre*, de *cophinus ; diacre*, de *diaconus*, et *timbre*, de *tympanum*. Cependant les Celtes donnaient le nom d'*Aber* à l'embouchure des fleuves : Aber britannice dicitur locus omnis ubi aqua in aquam cadit; Giraldus Cambrensis ap. Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 41.

Hafrar (avena), havron, patois normand, avoine stérile.

Hagi (septum), haie. Nous nous en rapportons à l'interprétation d'Ihre, car nous n'avons jamais vu Hagi qu'avec le sens de *pascua ;* mais il nous semble plus que probable qu'il existait en islandais un mot à peu près semblable. *Hegning* signifie haie ; *hegna*, entouré de haies, et en patois normand, le fruit du *mespilus axiocantha*, dont presque toutes les haies sont faites, s'appelle *hague*. D'ailleurs on lit dans l'*Annales Fuldenses*, anno 891 ; ap. Du Chesne, *Script. Norm.*, p. 18 : Normanni, devastata ex maxima parte Hlotharici regni regione, prope fluvium Clyla, loco qui dicitur Lovonnium, sepibus (more eorum) munitione capta, securi consederunt; et plusieurs endroits portent encore le nom de *haie :* la haie de Valogne, la haie d'Ecquetot, Saint-Germain-en-Laye (en la haie), etc. On sait que les Normands campèrent à l'extrémité de la presqu'île du Cotentin; il reste même des traces de leur fossé, nommé le *Haguedik*, et toute la partie du pays comprise entre ce fossé et la mer s'appelle encore maintenant La Hague. Un passage de Benoît ajoute une nouvelle force à cette conjecture :

Cum il ne fussent pas segur,
Firent une defension,
Grant fortelesce e grant cloisun.

Chronique rimée de Normandie, v. 1012.

Encore maintenant on appelle en patois normand un champ un *clos*, parce qu'il est fermé de haies.

Hagna (prodesse), mehagner, vieux français, nuire :

Or en est cil saisis qui maint home en mehagne.

Romans du Chevalier au Cygne, Ms. du Roi, Sup. français, n. 540/8, p. c., fol. 33, verso.

Il s'agit d'une épée.

Hagr (artificiosus), hechicero, espagnol, sorcier.

Hagr (utilitates), agrès; peut-être aussi agrois, bijoux, en vieux français :

Li un orent biax palefrois,
Beles robes et biaux agrois.

Romans de l'Aitre périlleux.

Halla (inclinare aliquid), haler, vieux français, tirer.

Hallda (tenere), halte; on dit dans le même sens *tenir ferme*.

Hallda (iter dirigere), hel, vieux français, timon, gouvernail :

Avant le hel si cort senestre ;
An sus le hel por corre destre.

Romans de Brut, v. 11800.

Hals (vir fortis), hailes, vieux français :

Asez esteit manans e riches,
Amale, francs, hailes, chiches.
Conquête de l'Irlande, v. 14.

Halsbiörg (collare loricatum), hauberg, vieux français; haubert. Dans le Vocabulaire de Saint-Gal, *collus* (collum) est expliqué par *hals*.

Hampa (manibus volvere), hampe.

Hand (manus), gant; en islandais, *handski*, soulier de la main. Dans une glose du commencement du 9e siècle, ap. Greith, *Spicilegium Vaticanum*, p. 31, le vieil allemand *anscoguanti* est expliqué par *manus*. Le changement du G en H est rare dans les langues romanes; cependant l'espagnol *guerto* vient de *hortus* (ou de gard); le français *agacer*, de l'allemand *hetzen* (italien *agazzare*), et *arguer*, du vieil allemand *arihon*, d'après Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. II, p. 311.

Handöxi (securis manuaria), hansart, vieux français, hache d'armes:

Mon hansart tenoie en ma destre,
Et mon levrier a ma senestre.
Romans de Partonopeus de Blois.

Hap (tricae, nodus), cep, vieux français, lien; espèce d'entraves où l'on serrait les pieds des criminels:

Et li Provost le rooilla,
Sans plus dire au cep l'a assis.
Fabliau de Constant Duhamel.

Quoiqu'il n'ait plus cette signification, nous croyons que cep de vigne est le même mot, et qu'il se disait autrefois des vrilles; probablement happer et le vieux français chiper sont aussi dérivés de l'islandais. Le changement du H en C ou K n'est pas fort rare: *hagi* et *kagi*, *hnifr* et *knifr* ont la même signification en islandais; l'italien *strucciolare* vient du vieil allemand *strukhon*, et *cazar*, de *hetzen;* l'espagnol *aniquilar* vient de *nihil* ou d'*annihiler;* le hollandais *koussen*, de l'allemand *hosen*, et *naken*, de *nahen*.

Hara (vitam aegre tolerare), haron, espagnol, mou, paresseux.

Hard (strenuus), hardi, hardiment. L'espagnol l'a aussi adopté:

Esto lidiare à tod' el mas ardido.
Poema del Cid, v. 3371.

On en a fait fardido; mais ardimiento n'a point pris le F. Le vieux français hardement a d'abord exprimé le courage ou un acte de hardiesse:

Ma proesce et mon hardement.
Romanz dou Chevalier au Lyon, ap. *Mabinogion*, p. 138.

Voyez aussi le fabliau *Du Chevalier a l'Espée*, v. 925, etc. Mais il a fini par être pris dans un sens presque opposé, par signifier un stratagème, une ruse de guerre:

Honnis sont hardemens, ou il n'a gentillesse.
Ap. Du Cange, *Glossarium*, t. I, col. 674.

Ardid de guerra a le même sens en espagnol.

Hardneskia (cataphracta), harnais. La syncope du D n'était pas rare: *cruel* vient de *crudelis; louer*, de *laudare; voir*, de *videre*, etc.

Harpa (cythara), harpe, harpeur, vieux français:

Romanusque lyra plaudat tibi, barbarus harpa.
Venantius Fortunatus, l. VII, ép. VII, v. 63.

Hasl (ramus coryli, pertica), hoise, vieux français:

Ja ni querre baston, ne hoise.
De Connebert, v. 228.

Nous avons conservé houssine; c'est probablement le radical de la première partie de houspiller; la seconde vient de *spilla*, dont nous parlerons plus tard.

Hasta (festinare), haster, haste, hastif, hastis, hastivement, vieux français:

Diex! fet Hains, com tu es hastive.
De sire Hains et de dame Anieuse.

Hata (odio habere), heter, vieux français, haïr.

Haug (collis), hogue, vieux français:
El sumet de une hoge.
In summitate tumuli unius.
Livre des Rois, II, c. II, v. 25.

Hogue s'est conservé dans Saint-Waast-la-Hougue.

Haul (aula), halle; l'aspiration du H et le hala de la basse latinité ne permettent pas de croire à une origine latine. La halle était la maison de ville.

Haust (autumnus), aust, vieux français, automne.

Hefti (manubrium), hef, vieux français, bâton ou faux à long manche. Un baston dit hef, qui est en manière de

fauchon; ap. Carpentier, t. II, col. 731. L'apocope est une des corruptions les plus communes: *sœur* vient de *soror*; *bras*, de *brachium*; *sol*, de *solidus*.

Hegri (ardea), agro, espagnol; aigros et *agronat*, provençal :

Vilans loncs agronats de ribeira.
T. de Gui et B. d'Allamanon.

Qu'ieu aug chantar las guantas e'ls aigros.
B. de Ventadour.

Hairon; en danois, le G s'est également changé en I. Dans la glose écrite dans le 12e siècle, ap. *Elnonensia*, p. 20, on trouve déjà hairum; c'est aussi l'origine d'aigrette.

Heid (serenus), haitie, vieux français :

Moult parest la dame haitie,
Et bele chiere fet son oste.
De la Mule sans frein, v. 980.

On en avait fait aussi les substantifs hait et dehait :

Dolens fu Oedes de la prise
Et de la honte et de l'occise
Ke Normant ont des Francois fait;
Torne lor est a grant dehait.
Romans de Rou.

N'en ourent pas tel hait en l'ost, ne hier, ne avant hier; *Rois*, l. I, c. IV, v. 8 : non fuit tanta exultatio heri et nudius tertius.

Heim (domus), ham, vieux français; hameau. Dans Ulfilas, *heim* a la signification de *vicus*.

Heita (vovere), haiter, vieux français, désirer.

Her (exercitus), here, vieux français, armée.

Herbergi (hospitium), herberge, vieux français :

Li dus et li soen plus n'i firent,
A lor herberges revertirent.
Romans de Rou, v. 12455.

On disait aussi herbergage; *Romans de la Rose*, v. 13827; le français moderne en a fait auberge.

Herbergia (hospitari), herberger. *Charlemagnes*, v. 530, 631, etc.; héberger.

Herda (indurare), herdeler, vieux français, fortifier :

Un fosse fist jeter aitant
Haut e large, roist e grant,
Pus par a fin ficher

E par devant bon herdeler,
Pur defendre le passage.
Conquête de l'Irlande, v. 1012.

Hernam (praeda), hernois, vieux français :

Si siderai le hernois a garder.
Romans d'Aymeri de Narbonne.

Herrad (dominus), here, vieux français, seigneur.

Heyra (audire), ouyr, vieux français; peut-être une syncope du latin.

Hiala (fabulari), hâbler. L'accent circonflexe indique une contraction, et l'aspiration du H, qui n'a lieu que dans les mots dérivés du grec ou des langues teutoniques, empêche de le faire venir de *fabulari*. Nous avons déjà cité plusieurs exemples de l'addition du B; on disait en vieux français *flamme* et *flambe*, et le B s'est conservé dans *flamber*, *flamboyant*.

Hialm (galea), hialme, vieux français, heaume.

Hialt (pomum), halt, helt, vieux français, pommeau :

Du branc d'acier au helt d'argent.
Romans de Perceval.

Il signifiait aussi *garde*, et se rapprochait plus du sens primitif de hialt, qui vient probablement de hallda, tenere, servare.

U est vostre espee ki halteclere ad num?
D'or est li helz e de cristal li punz.
Chanson de Roland, st. CIV. v. 13.

Hiarta (animus), hardiesse.

Hiörd (grex), herde, herte, vieux français :

Une herte de cers troverent.
Romans de Brut, v. 140.

Nous avons conservé horde.

Hisa (funibus attollere), hisser.

Hiup (linteum female), jupe. Le H est retranché, et l'I est devenu consonne. Hiup se trouve rarement en islandais; nous ne nous rappelons l'avoir vu que dans des vers d'Aslaug, rapportés dans le *Ragnar Lodbrokarsaga* :

I heilagre hiupu
Var hun þeim Goþom signud.
Ap. Biörner, *Nordiska Kæmpa Dater*, p. 81.

Hlut (pars), lot. Les langues romanes n'avaient pas de son qui approchât du HL des langues teutoniques; elles re-

jetaient le H, comme dans *Ludovicus*, de *Hludowic*, ou le L; le vieil allemand *hlancha* est devenu *hanche*.

HLUTA (sortes jacere), lotir, vieux français; lotager, terme de pratique. Loti est encore en usage dans quelques phrases.

HNACKI (occiput), nuque. L'islandais lui-même rejetait quelquefois le H suivi d'un N; il disait indifféremment *nyt* et *hnot*, *nesla* et *hnesla*, *niosa* et *hniosa*.

HNEPPA (vas rotundum), hanap, henap, vieux français:

Bevons plus volontiers seant
Que nous ne faisons en estant,
Et apres manger que devant,
Plein le hanap gros et grant.
Du Jongleur d'Ely, v. 202.

Vez quel vuideor de broet
Et quel humerre de henas.
Des deux Bordeors ribaus, v. 160.

L'italien a rejeté le H, nappo; et le provençal le remplace par un E, enap. Ce qui prouve son origine islandaise c'est que dans un glossaire de 1352, Ms. du Roi, nº 4120, craneum (cranium) est expliqué par *hannepier;* hneppa signifie un vaisseau rond.

HNOCK (unciolus, uncinus), nusche, nosque, vieux français; agrafe:

A vostre femme enveierai dous nuches
Bien i ad or, matices e jacunces.
Chanson de Roland, st. XLIX, v. 4.

Rices nosques, rices aniax.
Romans de Brut, v. 10690.

Noscla signifiait collier, en provençal. Le vieil allemand avait aussi retranché le H; il disait *nusca;* voyez J. Grimm, *Deutsche Grammat.*, t. III, p. 449.

HOL (cavitas), haule, vieux français, fosse. Il y a encore maintenant en Basse-Normandie la Haule de Surrain et la Haule de Saint-Laurent-sur-Mer.

HÖPA (recedere), hober, vieux français:

En la ville entrent a grant presse
Li fourrier qui, ainz qu'il s'en hobent,
L'ardent de touz poinz et desrobent.
Branches des royaux Lignages, t. I, v. 1901.

Le changement du P en B est assez fréquent: *pasco* vient de βοσχω, et *stipo* de στειϐω; *abeille* d'*apicula*, *double* de *duplex*, *bouillie* de *puls*, et l'espagnol *obras* d'*opera*. On trouve *poblo* dans les Serments de 842, et le vieil allemand *purdi* est devenu *bürde; perg*, *berg;* etc.

HOSA (caliga), hoziaux, husiaux, hueses, vieux français:

Li rois se lieve par soi apparilier,
D'unes grans hueses se fist le jor chaucier.
Romans de Gerard de Viane, v. 3480.

Et les husiaux en ses gaubes lacier.
Romans d'Aubri li Borgonnon, ap. Bekker, *Ferabras*, p. 154.

HÖFUD (caput), chef, vieux français; cefa, valaque; xefe, espagnol. L'aspiration gutturale du X espagnol nous fait croire à une origine teutonique, mais le français et le valaque ont pu dériver également du latin; nous avons déjà cité des exemples du changement du P en F.

HÖND (manus), heu, heudure; poignée:

Et lou pon, et lou heu d'or fin.
Li Chevaliers a l'Espee, v. 534.

D'or fu li pons et toute la heudure.
Romans de Raoul de Cambray.

Le mot est mal fait, le N a été changé à tort en U; l'on ne peut supposer une faute d'écriture, puisqu'il y a dans d'autres manuscrits *enhoudée* et *enheudée*:

Avec lui porta trois espees;
Richement furent enheudees.
Romans des sept Sages, v. 2416.

Mais on trouve aussi enhendure, dont l'origine est claire (*inn hendur*, dans les mains), et hent d'espee, ap. Carpentier, s. vº Scapulus.

HÖSLUR (rami corylorum), coseal, vieux français:

Et lancerent od coseals
Od gavelos et od espees.
Romans de Tristan.

On donnait aux flèches, comme aux lances (askona) et aux boucliers (lind), le nom du bois dont on les faisait.

HRAUFAN (fissura, apertura), hoban, vieux français; terme de marine:

Estrans trerre, hobans fermer.
Romans de Brut, v. 11487.

HREIM (sonus), rime. Le vieux français rime, rimur, grand bruit, semble en dériver plutôt que de *rumor*, dont on a fait *rumeur*, qui exprime une idée contraire:

De quinze liuis en ot hom la rimur.
Chanson de Roland, st. LXIV, v. 3.

L'aphérèse du H était une conséquence de l'adoucissement que l'on cherchait à introduire dans le son des mots ; on en trouve des exemples jusque dans l'allemand du moyen âge : le vieil allemand *hriwan* et *hriwison* y étaient devenu *riuwen* et *riuwesen*.

Hreinn (rangifer), renne.

Hreinsa (mundare), rincer.

Hrim (gelu), frimas. Il y a plus de liaison qu'on ne le croirait d'abord entre le H et le F : *hircus et fircus* ont la même signification en latin ; *hala* et *fala* en islandais ; *hors* et *fors* en français ; *hablar* et *fablar*, *hacer* et *facer* en espagnol ; etc. Les changements que la première lettre de ce mot a subis en passant dans d'autres langues apportent une nouvelle preuve à notre opinion sur l'impossibilité de faire une science positive de l'étymologie : c'est un H en islandais, un F en français, un R en sanscrit, un C en grec (χρυμος), et un B en albanais (βριμε). Le vieux français avait aussi le verbe frimer :

Au tel temps que vois frimer
Les arbres et blanchoier.
Gasse Brulez.

Hrodi (quisquiliae), hiraudie, vieux français :

Veez or en quel hiraudie
Il s'est iluec entortelllez.
Des deux Boxdeors ribaus, v. 32.

Hroki (superbia), rogue, vieux français, rude, hautain.

Hross (equa), rosse ; roncin. Le Vocabulaire de Saint-Gal interprète *equus* par *hros*.

Hröcka (fugire), roquer, terme du jeu des échecs, faire changer de place au Roi.

Hræra (movere), haire, vieux français, émotion, peine :

Li mondes fust en grief haire,
En Ynfier manans.
Serventois à la Vierge, st. III, ap. Roquefort, *Poésie Françoise dans les 12e et 13e siècles*, p. 379.

Hufa (pileus), huve, vieux français, coiffe :

Robe auroie de drap de soie,
Fremax d'or, huves, corroies.
Pastourelle, st., ap. Roquefort, t. *Id.*, p. 391.

et lui tirèrent par force sa coiffe ou huvet, que elle avoit sur sa teste, hors de son chief; ap. Carpentier, t. II, col. 792.

Hun (corbita mali), hune.

Hurdaras (indigesta moles), hourder, vieux français, maçonner grossièrement.

Hus (domus), huee, huge, vieux français ; hutte.

Li vilain droit à l'uis amaine
Entres i est et ist de paine ;
Car droit à la huce au Priex
Met le Prestre luxuriex.
De la longue Nuit, v. 883.

Il signifie ici cellule ; dans le Vocabulaire de Saint-Gal *domus* est expliqué par *huus ;* c'est le *house* des Anglais.

Hæna (gallina), henne, vieux français, poule.

Hæra (cilicium), haire.

Jagt (venatio), janglar, provençal, chasser. Nous ne pourrions justifier cette étymologie par aucune analogie directe ; mais le D, qui se confondait si souvent avec le T (yagd en anglais), se changeait quelquefois en L, et le N s'ajoutait fort souvent, surtout avant les gutturales. D'ailleurs *janglar* ne peut se rattacher à aucune origine romane, et on retrouve dans les autres langues teutoniques *jagt* et *yagd*. En vieux français *jangler* signifiait *mentir* : peut-être est-ce dans ce rapport qu'il faut chercher l'explication du proverbe : *Mentir comme un chasseur*.

Jagtskip (navis speculatoria), yacht.

Jappa (iterare), japer, répéter ses aboiements ; peut-être aussi chapper, vieux français, répéter la même promenade. Nous avons déjà montré la liaison entre le CH et le G, et le J, qui se confondait si souvent avec le G (jaiant et géant, jet et get, jeler et geler), devait permuter avec les mêmes lettres. En italien il se change souvent en GI, qui répond à peu près à notre CH, et en sanscrit, d'après Bopp, *Vergleichende Grammatik*, p. 18 et 56, en DSCH.

Jargan (taediosa iteratio, impudentia), jargon.

Jol (convivium splendidum), jolier, vieux français, se bien divertir. Il se prenait plus souvent dans le sens de *luxuriari ;* mais jolivete et jolis avaient conservé la signification islandaise : Le suppliant avoit oy dire que la paix estoit

faite, et en estoit bien jolis et bien aise; ap. Carpentier, t. II, col. 927.

Kaggi (dolium), caque.

Kal (dissidium, offensa), calange, chalonge, vieux français, dispute :

Sanz chalonge et sanz contredit.
De la Mule sanz frein, v. 89 et 560.

On en avait fait aussi un verbe :

A mult grant tort mun pais me calenges.
Chanson de Roland, st. CCLXII, v. 4.

Calunjer est employé dans le sens de combattre; *Id.*, st. CXLV, v. 8. *Challenge*, en anglais, signifie provoquer, défier au combat.

Kal (olus), col, espagnol; bricolis; chou; caul, provençal, légume.

Kala (damnum pati), caloir, chaloir, vieux français :

Ne me calsist se puis moruse.
Tristan, t. II, p. 76.

De ço qui calt? car ne lur valt nient;
Demurent trop, ni poedent estre a tens.
Chanson de Roland, st. CXXXVI, v. 11.

Kalf (vitulus), galb, vieux français, gras. Peut-être est-ce l'origine de la locution proverbiale : Gras comme un veau; mais nous ne serions pas surpris que *galb* fût d'origine gauloise. On lit dans Suetonius, *Galba*, c. 3 : Galbas a Gallis appellari homines praepingues. Il ne reste aucune trace de ce mot dans le celto-breton.

Kani (cymba), canot.

Kanna (cantharus), cannette; canne, patois normand, cruche.

Kapa (pallium), cape; capotte; capuchon.

Kapp (contentio), caple, capleis, vieux français, bataille :

De dars i ot grant lanceis
Et de pierres grant jetées,
Et d'espees grant capleis.
Romans de Brut.

Peut-être aussi est-ce l'origine de *coup* et de *capucher*, qui signifie frapper en patois normand.

Kapp (fervor animi), scappata, italien; escapade.

Kappalar (fortiter pugnare), capolar, provençal; capler, vieux français :

De lur espiez bien i fierent e caplent.
Chanson de Roland, st. CCLIV, v. 23.

Kappsam (industrius), acampar, provençal, amasser. Le S était souvent retranché : *âne* vient d'*asinus*, *aumône* d'*elemosyna*, *pâmer* de *spasmus*. On écrivait autrefois *meslée*, *haste*, *pasture*, et le P suivi d'un autre P ou d'un N se changeait quelquefois en M : les Latins disaient *somnus*, au lieu de *sopnus*, de *sopire*; *scappare* et *scampare*, *aggrappare* et *aggrampare* ont la même signification en italien.

Kapun (gallus eviratus), chapon; capon, patois normand, lâche; scaponire, italien, vaincre la résolution de quelqu'un. Il est difficile de révoquer en doute l'origine scandinave de chapon; du temps d'Isidore, on le nommait encore gallus (de γαλλος, eunuque), a castratione vocatus; *Origines*, l. XII, c. 7.

Kargr (piger, ignavus), cangre, cancre, vieux français, paresseux. Le R s'est changé quelquefois en N : *modorna* a la même signification en portugais que *modorra*, et il en était de même pour le bas-latin *conredium* et *corredium*; *tener* vient de τερην, *donum* de δορων, et le valaque *cununè* de *corona*; *rancune* se disait en vieux français *rancœur*; *Conrad*, *Corras*; et l'on trouve, dans les *Inscriptiones* de Gruter, *pendendarum* pour *perdendarum*, p. CXXI; *fontunatus* pour *fortunatus*, p. CCXXII. Peut-être, au reste, *cancre* vient-il, par une métaphore, de cancer; on lit dans Henricus Septimellensis, *Elegia*, *De Diversitate Fortunae*, l. IV, v. 75 :

Nam dator ablator cancrum gradiendo figurat,
Quem cancrum faciat dedecus esse suum.

Probablement kargr est aussi l'origine de *carguer*, raccourcir les voiles, leur donner moins d'action.

Kassi (scrinium), cassette.

Kasta (monere), castier, vieux français :

L'Empereriz, la saige dame,
Chastie l'a com bone fame;
Lou fol la saige chastie l'a.
De l'Empereri qui garda sa chastee par moult temptacions, v. 333.

Amis, dist-el, or vus casti,
Si vus cumande e si vus pri.
Lais de Lanval, v. 141.

Kempa (pugil, athleta), campeon, espagnol; champion.

Kial (alveus quem carina navis format), cale.

Kias (adulatio), gios, agios, vieux français, caresses pour tromper. Les changements du K ou du C en G sont fort communs dans les langues romanes: en français, *gonfler* vient de *conflare*, *église* d'*ecclesia*, *cigogne* de *ciconia;* en italien, *gatto* de *catus;* en espagnol, *guitarra* de *cythara*, *Gallegos* de *Gallaici*, etc.

Kif (altercatio), giffe, patois normand, soufflet.

Kiosa (eligere), choisir.

Kiöll (carina), quille.

Klaka (clangere), claquer.

Klampi (fibula), clamp, terme de marine.

Klapp (palpus), clappotage.

Klinka (obex), clinche.

Klucka (campana), cloche; le vieux français disait cloke; *Romans des sept Sages*, v. 4650.

Knif (culter), canif.

Kock (gallus), coq. Peut-être cependant est-ce une onomatopée naturelle; les Grecs avaient κοκοτας, et les Albanais disent κοκ; en Basse-Normandie, les enfants appellent une poule *cocotte*, et un œuf *coco*.

Kol (carbo), houille. Ce changement est rare dans les langues dérivées du latin, à qui les aspirations sont antipathiques; cependant le valaque *hèrtie* vient de *charta*, *horè* de *chorus*, et peut-être *houle* est-il dérivé de *kolga*, fluctus maris; mais dans les autres langues le H a fort souvent remplacé le K: *hiems* vient de χειμα, et *humi* de χαμαι; le vieil allemand *scalh* du gothique *scalks*, et *jehan* d'*aikan;* *scanco* s'est changé en *scanho*, etc. Le Vocabulaire de Saint-Gal explique *carbones* par *cholon*.

Kola (lampas), choley, patois de l'Isère, lampe rustique; chaleil, vieux français. Le baton a quoy l'on pend le chaleil ou crasset les soirs pour allumer en la maison; ap. Carpentier, t. I, col. 1187.

Koma (venire, appropinquare), cemin, chemin; acesmer, vieux français:

Dont ont grailles et cors sones
Et del ferir sunt acesmes.
Romans de Brut, v. 3185.

Le vieux français confondait quelquefois prêt (paratus) et près (propinquus); on en trouve encore des exemples dans le patois normand. Acesmer avait une autre acception; il signifiait aussi *parer*, *embellir;* voyez *Skima*.

Kompan (socius), compains, vieux français; compagnon. Festus nous apprend que *benna* était un mot gaulois qui signifiait une espèce de charrette; puis il ajoute: Hinc combennones dicuntur in eadem benna sedentes. Nous ne savons cependant si c'est bien là l'étymologie de *compagnon;* *companium* est dans la loi salique LXVI, 2, et on trouve *compaganus* dans une inscription, anno 946, U. C., ap. Gruter, *Inscript.*, p. CCIX.

Kompanlegr (familiaris), compagnon, patois normand, aide à l'année.

Kon (vir praestans), coms, provençal; quens, vieux français; comte.

Kona (foemina), gouine. Presque tous les mots qui désignaient une femme ont fini par devenir injurieux: *pute*, *garce*, *fille;* on ne peut l'expliquer que par une dépravation croissante; ce sont les mauvaises mœurs qui ont amené ce changement dans le vocabulaire.

Kontrafei (effigies), contrefaçon.

Kor (exedra), chœur.

Kort (mappa geographica), carte.

Kosta (insumere), costar, espagnol; couster, vieux français.

Krabbi (cancer), crabois, vieux français; crabe.

Krabsa (rumpere, dispergere), crabacer; crevanter; crasir, vieux français; écraser:

Tant en ocient et crabacent
Qu'en l'Aumacourre les rechassent.
Branches des royaux Lignages, t. II, v. 1165.

Lors commanda c'on escillat
Maupertuis, et tout cravantast.
Romans du Renart, t. IV, p. 297.

Ne voz lairons ne chastel, ne citey,
Ne tor de piere, ne riche fermetey,
Que tuit ne soient par terre crevantey.
Romans de Gerard de Viane, v. 1219.

On le trouve aussi en provençal avec le même changement du S en T:

Pre es Contastinoble e ls murs escrebantatz.
Ferabras, v. 117.

Qui la bucle por rat ovrir
Sans depescer e sans crasir.
Lais de Gugemer, v. 575.

Peut-être crever en vient-il aussi, par la syncope du S; le sens qu'il a dans un de nos plus vieux poëmes le ferait croire :

Se pume m'en escapet, ne altre en chet del poin,
Carlemain mi sire me crevet les oilz del frunt.
Charlemagnes, v. 503.

Un passage du fabliau de Pyramus et Tisbe le rend encore plus vraisemblable :

Si escreva le murs fendans,
Ou la pucelle est enserree;
Fu la maisiere un peu crevee.

Kras (pulpamentum, mattya), cras, vieux français, festin, réjouissances. Peut-être est-ce là l'origine de l'expression *jours gras*, jours de réjouissances. On lit dans le *Compte de l'hospital de Wez de* 1350; ap. Roquefort; *Supplément au Gloss.*, p. 101 : 14 s. pour l'acat d'un pourchiel, (avoir) fait seize jours en février pour faire past le cras delun. Nous n'avons trouvé nulle part l'explication de ce *delun;* peut-être est-ce *lundi :* une ordonnance des échevins de Douay est datée du delun après le Tephane 1244; ap. *Id.*, p. 58.

Krappi (subscus), crampon.

Krassa (perfricare), gratter.

Krept (ansa), crestin, vieux français, panier à anse.

Kria (quaeri), crier; peut-être aussi croasser et le vieux français croisser :

Tant les sousportoit maltalens
Qu'ensanle croissoient lor dens.
Passion de saint Estevene, ap. Jubinal, *Mystères inédits*, t. I, p. 12.

Criaillerie, et le provençal crialha, querelle, ont la même origine.

Kria (petitio), crie, vieux français; criée.

Kring (gyrus), crique.

Krok (uncus), croc; crochet.

Krucka (urceus), cruche.

Krulla (confundere), crouler.

Kryppa (curvamen), groppa, italien; grupa, espagnol; crup, vieux français; croupe.

Kræf (robustus, fortis), grifaigne, vieux français :

Cist amena riches compaignes,
Fieres, hardies e griffaines.
Chronique des Ducs de Normandie.

La terminaison *aine*, *aigne*, s'ajoutait quelquefois dans la formation des mots français; on trouve dans la *Chanson de Roland*, st. I, v. 3, *altaigne*, qui vient d'*altus.*

Kræla (movere), croller, vieux français :

Il ne se crolle ne remue.
Dolopathos, p. 183.

Sa gent fait la tiere croller,
Et lor armes resclarcir l'air.
Romans du Renart, t. IV, p. 144.

Kumpas (mensura), cumpas, vieux français, mesure, justesse :

E fut fait par cumpas e seret noblement.
Charlemagnes, v. 348.

Compasser signifiait faire avec un compas, et se disait par métaphore de tous les ouvrages qui demandaient des connaissances et du talent :

..... Hautecleire avoit a non l'espee,
Et dedans Rome fu faite et conpassee.
Romans de Girard de Viane.

Puis se vont loger sus le fleuve
Ou lendemain un pont compassent.
Branches des royaux Lignages, t. II, v. 1154.

Dans le dictionnaire de Biörn, Rask donne à tort *kumpas* pour un mot nouveau; il se trouve dans le *Snorra-Edda*. La glose ap. *Elnonensia*, p. 20, l'explique déjà par *circinus.*

Kunna (scire), connaître; l'origine latine est plus probable: *paître* vient de *pascere*, et *naître* du latin barbare *nascere*, que l'on trouve déjà dans Cato; *De Re Rustica*, 151. Le mot suivant nous a déterminé à l'indiquer dans cette liste.

Kunnatt (scientia), conte; conter; raconter; cette dernière forme rend cette étymologie fort probable; raconter signifiait apprendre ce que l'on savait : on écrivait autrefois avec un U.

Kupa (vas rotundum), coupe; le vieux français disait cope.

Kurteisi (urbanitas), courteysie, vieux français; courtoisie.

Kyndill (lux), candoille, vieux français :

Virgile fist un mireor;
. . . .
Molt l'ot tres bien enlumine;
L'en en veoit par la cite;
Li Serghant qui au vin aloient
Autre candoille ne portoient.
Romans des sept Sages, v. 3072.

En Basse-Normandie, où les paysans ne se servent guère que de lampes, on appelle la lumière de la *chandelle*, et l'on dit de ces coups qui font passer une vive lumière devant les yeux : J'en ai vu mille chandelles. Kyndill est bien d'origine scandinave, puisque *kendi* signifie feu, et *kinda*, nourrir le feu; mais le français a pu dériver *candoille* du latin ; *candela* était fort commun dans les derniers temps de la langue latine; on trouve dans Juvénal, *Sat.* III, v. 184 :

Me quem Luna solet deducere vel breve lumen
Candelae, cujus dispenso et tempero filum.

Labba (reptare), lober, vieux français, ramper dans un sens métaphorique; lobe, finesse, astuce :

Trop set feme d'engin, de barat et de lobe
Home qui la vuelt croire, guille, barate et lobe.

Du chastie Musart, Ms. 1830, fol. 106, recto.

Lag (ordo, modus), laya, espagnol, nature, genre.

Lag (locus depressus), lai, vieux français, souterrain, cave :

Assez i ot kambres et lais.

Philippe Mouskes, *Chronique rimée*.

Land (terra continens), landes; landages; terres indivises, communes :

Ke parmi une gaste lande
Me mena en Berceliande.

Huon de Mery, *Torneimens Anticrist*.

D'après Dudon de Saint-Quentin, la Normandie avait été partagée au cordeau entre les compagnons de Rollon; les terres communes, landes, s'expliquent par la coutume de rémunérer avec le revenu des terres consacrées à cet usage les juges, que l'on appelait à cause de cela *Lendir menn*. Il est probable que, comme dans l'Amérique du Nord, on en réserva aussi pour les autres besoins de chaque communauté.

Las (laqueus), lacs; lacet; lesse; lasso, italien; laza, espagnol; lascar, provençal, lier. Le premier mot que nous avons cité montre qu'une origine latine est fort possible.

Lata (linquere), laisser; l'allemand *lassen* a changé aussi en S le T du *letan* qui se trouve dans Ulfilas.

Latun (orichalcum), laiton.

Leikari (lusor), lecher; lecherie; vieux français :

Et quant la gent lo roi ce ot
Si batent lor paumes et rient,
Au roi Hanri trestut et dient
Que mais si haute lecherie
Ne fu devant haute home oie.

La Plantez, v. 128.

Eslecer, égayer, a la même origine :

E il vint as apostles pur eulx eslecer.

Charlemagnes, v. 474.

Lepia (canino more lambere), laper.

Lest (mensura oneris nautici), lest; laste.

Lestr (laesus, vitiatus), lastar, vieil espagnol, souffrir, être malheureux :

Como quier que algund poco en esto lastarás,
Tu alma pecadora ansi la salvarás.

Arcipreste de Hita, *Poesias*, st. MCXLIII, v. 3.

C'est aussi l'origine du français ladre, ladrerie.

Leysing (solutio), loisir.

Lidi (socius), leude. Peut-être cependant vient-il plutôt de lidda (servus); on lit dans le *Chron. Moissiacense*, anno 780 : Tam ingenuos quam et lidos, et l'expression *franc-aleu* pourrait justifier cette dernière étymologie. Dans le Vocabulaire de Saint-Gal, *membra* est expliqué par *lidi*.

Liot (deformis), laid.

Lista (marginare), liste, vieux français :

Vestes me robe qui tote est d'or listee

Romans d'Aubri le Bourgoing, ap. Bekker, *Ferabras*, p. 159.

D'or est la bucle et de cristal listee.

Chanson de Roland, st. CCXXVII, v. 13.

Le *listato* italien, et le *listrat* provençal (*Ferabras*, v. 1045 et 2738), ne permettent pas d'avoir de doute sur sa signification; mais il se prenait aussi dans une acception différente : on trouve souvent dans les vieux romans *palais listé*. On en avait fait aussi un nom substantif :

Un corn prist dunt la liste est gemmee.

Romans du Roi Horn, ap. Ritson.

Lofi (vola manus), lof, avant du vaisseau.

Lok (pendulum quid), loques.

Loka (obex), loquet.

Loka (claudere), colloquer.

Lud (buccina), laud, espagnol; luth.

Maf (larus), mave, vieux français ; mauve.

Macr (macer), magro, espagnol et italien ; maigre. Peut-être cependant vient-il du latin, comme *macérer*.

Mal (fibula), malla, espagnol ; maile, vieux français ; maille.

Mali (stipendium militum), malha, provençal ; maaillie, vieux français, espèce de monnaie.

Man (servus), manant ; dans un pays où la fortune consistait à avoir des esclaves, des serfs, on la désigna naturellement par un mot dont le radical était le même :

Or et argent, et riche manantie.

Romans d'Agolant, ap. Bekker, *Ferabras*, p. 169.

Manen en provençal signifie riche.

Mar (equus), mar, patois normand, fumier de cheval. L'origine de ce mot ne nous semble pas certaine ; *marc* signifiait cheval en gaulois : Unusquisque scit a Gallis equum vocari *marcam* ; Pausanias, *Phoc.* CXIX ; et on lit dans la lói des Bavarois : Si quis aliquem de equo suo deposuerit, quem *marc* Galli vocant.

Mar (vir nobilis), maire. Maor, dit O'Brien, *Facolóir Gaoidhilge-sax-Bhéarla*, s. v°, steward ; among the Scots was anciently the same with Baron. Une origine latine (major) n'est pas non plus impossible ; le titre de maire est donné à une femme dès le 12e siècle :

Belle Doette prist s'abbaie a faire,
Qui mout est grande et ades sera maire.

Romancero François, p. 48.

Mara (ephialtes), cauchemare, incumbeus daemo ; l'expression anglaise (nightmare) et allemande (nachtmar) est aussi dérivée de l'islandais.

Mark (nota), marque.

Mark (limes), marche, vieux français :

Ot el pais trois chevaliers,
Larrons, robeours grans et fiers ;
Cele marche ore molt gastee
Et molt essilie et robee.

Romans des sept Sages, v. 3732.

De là viennent aussi l'espagnol comarca, contrée, frontière, et le français marquis.

Marka (signare), marquer.

Marka (observare), remarquer.

Marskalk (magister equitum), mareschal.

Marsvin (ceta), marsouin.

Masa (nugari), muser ; amuser ; musard ; il y a en Basse-Normandie une montagne dont la vue est fort belle, que l'on appelle Museresse.

Massa (occidere), massacrer, massue, massue d'armes ; matar signifie tuer en provençal et en espagnol.

Mastr (malus navis), mastro, portugais ; mastil, espagnol ; mast, vieux français.

Mat (cibus), mets ; mat, vieux français, lait caillé.

Mata (moderari), mâter. Probablement le *mates* dont se sert Guiart a la même origine :

Non pas comme personnes mates
Fierent sus ecus et sus plates.

Branches des royaux Lignages, t. II, v. [illegible].

Mata (capere), mat, vieux français :

Me mist a la terre tot plat,
Si me laissa honteus et mat.

Romans dou Chevalier au Lyon, ap. *Mabinogion*, p. 140.

C'est dans le même sens que Lafontaine a dit, *Fables*, l. I, f. 18 :

Honteux comme un renard qu'une poule
aurait pris.

Nous y rattacherions aussi l'origine de mat, terme du jeu des échecs, plutôt qu'à *mat*, extremum periculum.

Matsnaut (nauta), matelot.

Mati (aequalis), matiego, vieil espagnol, grossier.

Meid (arbor), mai.

Mengi (multitudo), manti, vieil italien ; maint ; l'anglais a rejeté le G sans prendre le T, many.

Meria (contundere), merrer, vieux français :

De ses deux poins son vis merra,
Et tout son cors mist a essil.

De l'ermite qui s'enivra, v. 270.

Le participe prend un A et pourrait bien être devenu dans un sens figuré le radical de mari, mairi, marri :

Plus no puet l'on fait mairir
Que de sa levriere ferir.

Romans des sept Sages, v. 2008.

Molt fu li rois corecous et maris.

Romans de Garin li Loherenc, v. 20441.

Marido avait la même signification dans le vieil espagnol, *Poema del Cid*, v.

2760, et *mared* l'a conservée en anglais. Il ne serait cependant pas impossible que *merrer* et *mairir* fussent deux mots différents, dont le premier serait dérivé de l'islandais, et l'autre de *moerere*.

Menn (homines), meyne, vieux français :

De la meyne e de sa gent.
Conquête de l'Irlande, v. 123.

On trouve aussi maisnie :

Andoi orent rices maisnies,
Lor terres ont mult damagies.
Romans de Rou, Ms. 698, ap. Raynouard, *Observations*, p. 111.

Mestr (maximus), mestre de camp, et probablement aussi mestre de chapelle. Dans le patois normand, Maistre s'emploie souvent au lieu de Monsieur. Mestre, mestrie, signifiaient aussi, en vieux français, savant, science :

Sul Deus est sachanz e mestre.
Benoît, *Chronique rimee*, v. 59.
Les set arts su, si en fut maistre.
Marbod, *Pierres Précieuses*.

L'adjectif s'est conservé dans maistre ès arts, et une expression absolument semblable existait en islandais : Thoroddr, qui vivait au commencement du 11e siècle, était surnommé *runameistari*, maistre ès runes.

Middegi (meridies), midi. La syncope du latin semble aussi probable, quoique dans les langues romanes le R se retranche moins souvent que le G ; et un passage de Varron donne une nouvelle vraisemblance à une origine latine : D antiqui, non R, in hoc dicebant, ut Praeneste incisum in solario vidi.

Milt (lien), milza, italien, rate. Le changement du T en Z était assez commun en italien : *frizzare* vient du gothique *fritan*; *stronzo*, du vieil allemand *strunt*, et *scotolare* est un diminutif de *scozzare*. L'espagnol *melza* donne une nouvelle vraisemblance à cette étymologie. *Meussa*, patois du Jura, a pris le S au lieu du Z, et changé le L en U.

Minka (minuere), mignarder. Le N et le K ont été changés de place ; le provençal *amigar* a, suivant son usage, rejeté le N.

Miocha (extenuare), mioche.

Mion (tenuis), minot, vieux français, gracieux :

Qant tout ceo voi, et que ieo penserai,
Coment nature ad tout le monde surpris,
Dont pour le temps se fait minote et gai.
Gower, *Le jolif temps de Maij*, ap. Warton, t. II, p. 338.
Une fille ot de bel cors gent,
Qui molt estoit mignote et bele.
De la Pucelle qui abevra le polain, v. 12.

Mioni (vir gracilis), mignon. En celto-breton, *mignoun* signifie ami.

Mis avait la valeur d'une négation dans la formation des mots : *misslldri*, *misbruka*, *misgat*, et nous avons aussi *mésallier*, *mésestimer*, *mésuser* ; dans plusieurs autres mots : *mépris*, *mécompte*, *méconnaître*, le S s'est perdu comme dans *décréditer*, qui vient de *discrédit*.

Mor (fruticetum), morne.

Mordr (caedes furtiva), mordre, vieux français (*Garin*, v. 21901) ; meurtre ; on disait aussi mordrir, murtrir :

Mais Dex ne veut que je fuise mordris.
Romans d'Aubri li Borgonnon, fol. XXI.

On le trouve aussi dans le *Romans des sept Sages*, Ms. du Roi, 7069, fol. 184.

Mot (concursus), émeute ; se mutiner.

Möc (filius), megin, mescin, vieux français, jeune homme robuste ; ils pourraient venir aussi de *megin*, force. En patois normand, *flset* signifie un petit garçon.

Mugi (multitudo), mucha, espagnol ; mucchio, italien, beaucoup ; macca, italien, abondance ; amas, monceau.

Mussa (cucullus), aumusse ; almutius est de la basse latinité.

Mustard (sinapi), moutarde. Peut-être est-ce un mot nouveau ; nous ne nous souvenons pas de l'avoir rencontré dans un vieil écrivain.

Musteri (templum), muster, moustier, vieux français ; mostero, vieil italien ; monastère.

Nakinn (nudus), nache, naiges, vieux français, derrière :

Fui deci, si feras que saiges ;
Ou tu auras parmi les naiges
D'une grosse aguille d'acier.
Les deux Bordeors ribaus, v. 173.

Nudités se prend quelquefois dans le même sens.

Nanna (nympha), nonnane, nonne, vieux français, jeune fille consacrée à Dieu.

Ne (non), ne; il peut venir aussi de *nec*, comme le *si* du vieux français venait de *sic*.

Nebbi (rostrum avium), nebbe, vieux français, bec.

Nefi (ramus familiae), neveu. Nous avons cité cette étymologie, parce que le F se rapproche bien plus que le P du son du V; mais nous n'en croyons pas moins que neveu vient de *nepos*. On le trouve écrit *nepveu* en vieux français, *nebs* en provençal (*Ferabras*, v. 2201), et la forme latine s'est conservée tout entière dans *népotisme*.

Nord (septentrio), nord.

Oblata (pastillum), oblie, vieux français; oublie.

Odal (praedium hereditarium) et **All** (totum), allodium, basse latinité; alleu, vieux français, possession héréditaire. Voyez *Lex Gulensis Magni Regis*, p. 438, éd. de Thorkelin, et Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 265 et 492. On a voulu y rattacher l'étymologie de *hidalgo*; mais il nous semble une abréviation de *hijo de algo*, ou de *hijo dal Godos*.

Orlög (fatum), horloge.

Öl (cervisia), aile, bière sans houblon.

Packa (sarcinas colligere), empaqueter.

Packi (volumen), paquet.

Panta (pignorari), panir, vieux français, prendre des gages. Le T était fort souvent éliminé : *aigue* vient d'*acutus*; *chaire*, de *cathedra*; *saluer*, de *salutare*; *vouer*, de *votare*.

Pantsari (lorica), panziera, italien, cuirasse.

Para (segmentum carnis), braon, vieux français :

Un braon tranca de sa quisse,
Larder le fist et bien rostir.

Romans de Brut, v. 14658.

Parruk (galericulum), perruque. Une origine scandinave nous semble fort invraisemblable; c'est une idée trop raffinée.

Part (proprium), part

Pergament (membrana), parchemin.

Perla (margarita), perle.

Pjaka (stimulare), piquer.

Pilagrins (peregrinus, religiosus), pèlerin.

Pilts (stola muliebris), plisson, vieux français; pelisse.

Pipa (fistula), pipe.

Pissa (mingere), pisser.

Plag (emolumentum), placques, vieux français, espèce de monnaie.

Plaga (tractare), plag, pletz, pleito, provençal; plaid, plet, vieux français, accord:

Li reis al cunte asura
Que sa fille a lui durra,
Quant il lui veudroit en aie
En Irlande de sa baronie.
Quant fini unt icel pleit.

Conquête de l'Irlande, v. 362.

Placitum a le même sens dans les lois des Barbares; on le trouve aussi dans Pline, l. XIV et XV; mais il y est employé dans une acception différente : il signifie opinion, δογμα.

Plata (lamina), plate, vieux français: Tuit cel espuer fud cuvert et adubez de plates d'or ki ert tres fins e esmerez; *Rois*, l. III, c. 6. C'est peut-être aussi l'origine de plastron, en anglais *breastplate*, et de plat, quoique ce dernier mot puisse être également dérivé de πλατυς, et que pla signifie uni en provençal.

Plats (spatium), plaza, espagnol; place.

Plocka (decerpere), éplucher.

Poki (saccus), poque, vieux français; poche.

Pris (pretium), prix.

Prisa (laudare), priser.

Prof (probatio), preuve. Ce mot pourrait cependant être d'origine latine; *proba* est pris dans cette acception par Ammianus Marcellinus, c. XXI, et Quintilien a employé *probatio* dans le même sens : Haec omnia generaliter πιστεις appellant, quod etsi propria interpretatione dicere fidem possumus, apertius tamen probationem interpretabimur; *Inst. orat.*, l. V, c. 10.

Prof (tentamen), épreuve; probatio a eu quelquefois aussi cette signification :

Athletarum probatio; Cicero, *De Offic.*, l. I, c. 40. Gemmae recusant limae probationem; Plinius, *Hist. Nat.*, l. XXXVII, c. 13.

Profa (experiri), éprouver.

Prud (urbanus), preud, pruz, vieux français, vertueux, loyal. Quoique le changement du B en D ne puisse être justifié par aucune analogie de prononciation ni d'écriture, une origine latine ne serait pas impossible; pendant le moyen âge on appelait les qualités d'un preux chevalier *probitates;* preud, prude, se prenait toujours en bonne part :

Si vous dirai teles nouveles
Qui aus males fames sont beles,
Et aus preudes fames pesanz.
De la Chinchefache, v. 3.

Voyez aussi le *Fabliau de la male Vielle qui conchia la preude Feme*, ap. Barbazan, t. II, p. 92, éd. de Méon.

Pudr (pulvis), poudre; poudrière, vieux français, tourbillon de poussière.

Pumpa (exantlare), pomper.

Pusa (sponsa), épouse; peut-être aussi du latin; on trouve spuse dans le Lais d'*Eliduc*, v. 1087.

Puta (meretrix), putain. Il paraîtrait cependant, ainsi que nous l'avons déjà dit, que ce mot aurait été pris d'abord en bonne part : on trouve *male putain* dans le Plutarque d'Amyot, t. II, p. 207, éd. de Clavier.

Qveda (dicere), quider, vieux français, dire, d'après Roquefort, *Glossaire de la Langue Romane,* s. v° Quedende; t. II, p. 414. Nous ne l'avons jamais vu dans ce sens, pas plus que le verbe *quader* cité par M. Bergmann; nous ne le connaissons qu'avec l'acception de *penser*, et nous le croyons une contraction de *cogitare*. On trouve aussi *coto* en vieil italien (*mal coto*, ap. Dante), χυιτυεμ en albanais, et *cuida*, soin, préoccupation, en provençal. Quoth (disait) s'est conservé en anglais.

Quitta (liberare), quitter, vieux français; quitte, quittance, quitus, acquitter; chito, vieil italien, repos.

Rabba (joculari), rabbater, vieux français :

O Esprit donc, bon feroit, ce me semble,
Avecques toy rabbater toute nuict!
Marot, *Epigramme* XII.

On appelait les lutins rabats. Voyez *Gabba*. C'est aussi l'origine du vieux français rabardel, tapage, cris de joie :

Li chevalier Anticrist font
Le rabardel par grand deduit.
Li Tornoimens Anticrist, fol. 217, r°, col. 2.

Racki (canis), roquet; racaille, comme *canaille* vient de *canis*.

Rackr (fortis), rancar, vieil espagnol, vaincre, poursuivre l'ennemi :

Quando entran in campo non se quieren rancar.
Poema de Alexandro, st. LIV, v. 4.

On en avait fait aussi un substantif, arrancada, *Poema del Cid*, v. 591, 1167.

Rad (ratio), radresse, vieux français, raison.

Rad (navis), radeau. Nous n'avons rencontré ce mot que dans l'*Egilssaga*, p. 434, et le vers est fort obscur; il ne serait pas impossible que radeau vînt de l'allemand *ruder*, rame, et signifiât un navire allant à la rame.

Radvis (prudens), advisé, vieux français, prudent; adviser, vieux français, réfléchir. Ce dernier mot s'est conservé dans le langage constitutionnel de l'Angleterre : le Roi dit qu'il advisera aux bills qu'il refuse de sanctionner. Raviser s'est conservé comme verbe réfléchi.

Rafa (vagari), raver, vieux français, courir, marcher au hasard.

Raka (radere), ragner, vieux français, encore usité au participe passé; racler.

Ram (fortis), aramie, vieux français. Nous ne l'avons vu employé que dans l'expression *bataille aramie*, bataille rangée :

Ki son anemi trove en bataille aramie.
Romans de Rou, v. 1679.

Ram signifiait aussi *robustus*, et pourrait être l'origine de ran, nom du belier en vieux français, qui s'est conservé dans le patois normand; le Vocabulaire de Saint-Gal écrit ram, et l'on dit encore dans la Hague : *fort comme un ran;* marran (mauvais ran) était le nom que l'on donnait au mouton.

Ran (spolium), rançon. On ajoutait quelquefois cette syllabe dans la formation des noms français : *hameçon* vient de *hamus*, *enfançon* d'*enfant*, *cuisson* de *cuire*, etc. Le mot suivant ne permet pas de conserver de doutes sur cette étymologie.

Ransam (praedabundus), rançonner.

Ras (cursus), raiso, vieux français, incursion; ras, bouillonnement de l'eau produit par deux courants ou deux marées qui se rencontrent avec force : ras de la Hague, ras de Barfleur, ras de marée.

Rata (in aliquem casum cadere), rater.

Raust (sonus clarus) et Hengia (vibrare), rotuhenge, rotruhenge, vieux français, air, refrain :

Et si estoit si affaitiez
De dire lais, et noviax sons,
Et rotruhenges et chansons.

Lais de l'Oiselet, v. 83.

Il avait pris aussi un R dans le vieil allemand rotruwange (*Tristan*, v. 8077). Cette citation prouve que M. Ziemann, *Mittelhochdeutsches Wörterbuch*, p. 329, s'est trompé en l'expliquant par Sangweise zur Roten.

Refiaz (vulpinari), refaire, patois normand, attraper.

Regist (index), registre.

Reida (moveri), rauda, espagnol, torrent; randir, vieux français :

Tan con chevax li pot randir.

Li Chevaliers a l'Espee, v. 1116.

Le substantif randon était surtout fort usité :

Vers lui en vint volant de grant randon.

Romans d'Agolant, v. 421.

Il avait la même forme en provençal :

Pus tost cor de rando no vola esparvier.

Ferabras, v. 173.

On trouve aussi randonnee :

Sanc issir de plaies ouvertes
A grant randonnee et agoutes.

Branches des royaux Lignages, t. II, v. 3612.

Reita (collectio), route, vieux français :

Maiz lunge esteit la rute arriere.

Romans de Rou, v. 10337.

Ainsi comme nous en alions a pie et a cheval, une grant route de Turs vint hurter à nous; Joinville, *Histoire de saint Louis*. En slave *rota* signifie compagnie.

Renta (foenus), rente.

Rett (jus), dret, vieux français; droit. Sans le mot suivant, nous ne l'aurions pas compris dans cette liste.

Retta (jus in aliquem exequi), retter, vieux français :

Le fiz Estephene pleya sun guant,
Al rei le tendi meintenant :
De quantque lui saverat retter,
Lui vodrat Robert adresser
En sa curt mult volenters.

Conquête de l'Irlande, v. 2842.

Arrêter, faire arrêter, ont la même origine, ainsi que le provençal reptar, accuser.

Rifa (lacerare), riffer, rifler, vieux français : Cil crierent a halte voix, si se trenchierent si cume fud lur usages, de cultels, e riflerent la charn jusque il furent sanglez (ensanglantés); *Rois*, l. III, c. 18, v. 28.

Rifaz (se invicem lacerari), rifar, espagnol, se disputer.

Rik (potens), riche, vieux français :

Li amiralz est riches e puisant.

Chanson de Roland, st. CXLII, v. 8.

Et y eut maint riche coup feru entre icelles parties; Monstrelet, t. II, fol. 40, v°. *Rico* en espagnol et *rich* en catalan avaient quelquefois le même sens : Les richs homens eren aixi anomenats, no per ser richs o tenir molts bens, sino per esser de clar linatje y poderosos; Bosch, *Titols de Honor de Cathalunya*, p. 320.

Ringull (homo mentis non compos), ringaille, vieux français, gens inutiles, valetaille :

Totes ses nez a bien garnies
De bonne robe et de vitaille;
Dedens mis tote la ringaille.

Romans de Brut, v. 844.

Ript (stragulum), rideau. Le P suivi d'un T était fort souvent éliminé; on écrivait autrefois : *pisanne*, *achepter*, *baptesme*, *escript*.

Rita (scriptura), dritat, provençal, justice; la Provence était un pays de droit écrit.

Rock (colus), rocca, roccia, italien; roca, rueca, espagnol, quenouille.

Rock (amiculum), rochet.

Rok (turbo), roce, espagnol, mélange, frottement.

Rolla (volumen), rôle.

Rota (eruere), rot, vieux français :

Maint chevalier a le terre verse
Et maint hauberc et rot et desafre.

Romans d'Aubri li Borgonnon, fol. 113.

On disait aussi corroute :

L'estoire en ont corroute des biaus dis
Et lor mençoigne et adjouste et mis.
Romans de Garin li Loherenc.

On en a dérivé aussi le provençal *rota*, et le français *déroute*, *vau-de-route*.

Rotta (glis), rat.

Rönd (clypeus), rond ; c'était la forme ordinaire des boucliers. Les Cigains appellent un cercle *rundo ;* mais on ignore trop complétement leur langue et son histoire pour en tirer quelques conséquences. Le petit nombre de mots que nous connaissons semble indiquer des rapports avec le sanscrit et le français : ainsi *schoc* signifie chou ; *baro*, grand ; *pommya*, pomme ; etc.

Rösk (strenuus), risquer.

Rulla (cylindrus), rouleau.

Rumba (procella pelagica), trombe.

Rupla (spoliare), raffler.

Rust (rudis), ruiste, vieux français :

Que ce se vient as ruistes cops donner
Moult saurai bien paiens agraventer.
Romans d'Aymeri de Narbonne.

Il se prenait en provençal dans le même sens :

A Golafre n'an mot gran ruste colp donat.
Ferabras, v. 4079.

C'est probablement aussi l'origine de *rustre* et de *rustaud*.

Rylla (volutare), rouler.

Rym (mugire), bramer.

Ræki (vindicta), rache, vieux français ; rage.

Sa (is), ce ; ça.

Saf (succus), sève.

Saka (nocere), saccager.

Sal (atrium), salle ; salon.

Salat (lactuca sativa), salade.

Saup (jusculum), soupe.

Saup (potus), super, patois normand, humer.

Selleri (apium), céleri.

Sem (ut), comme ; devant l'E et l'I le C et le S ont encore le même son, et la cédille n'est pas ancienne.

Sigd (falx), sega, italien ; scie.

Sigda (falcula gramen secare), segar, espagnol ; scier.

Sigla (navigare), sigler, vieux français :

Tant siglerent Daneiz k'en la terre arriverent.
Romans de Rou, v. 1051.

La gent Artur a joie aloient,
Bon vent avoient, bien sigloient.
Romans de Brut, v. 11522.

On disait aussi singler :

La neif virent qui vint singlant,
Si cum li flos venoit muntant.
Lais de Gugemer, v. 269.

L'espagnol avait adopté aussi le N, *singlar*, et nous disons encore *cingler ;* le S s'est changé en C, comme dans un exemple précédent.

Signa (cruce signare), se signer. Cette expression semble bien d'origine septentrionale : *signad* signifie benedictus, et *signingar*, characteres magici.

Signet (sigillum), signet.

Sila (sulcare), sillonner ; sillon.

Sin (suus), sien.

Sira (dominus), sire. Peut-être cependant sira n'appartient-il pas à l'islandais primitif, quoique nous sachions par le témoignage de saint Augustin que *sihorra* était un mot gothique, avec qui le *senher* provençal semble avoir quelque liaison. Il faudrait alors dériver sire de χυριος ou de *senior*, dont le français a fait *sieur* et *seigneur*. Cette dernière étymologie paraît d'abord peu vraisemblable ; il semble que l'on n'aurait point donné à Dieu le nom de Senior, si l'on avait compris la signification que les Romains y attachaient, et nous savons par Joinville, p. 37 et 39, que saint Louis invoquait Dieu en lui disant : Beau Sire. Mais un passage de Gautier de Coinsi laisse peu de doutes sur son origine latine :

La sainte fame lor respont
Qu'ele n'aura james baron,
Ami, n'espous, se celui non
Qui sires est de tot lou monde.
De l'Empereri qui garda sa chastee par moult temptacions, v. 2789.

Voyez, sur l'origine de ce mot, Rask, *Anvisning till Isländskan eller nordiska Fornspråket*, p. 70 ; Zahn, *Ulfilas*, p. 80, et Grimm, *Götting. Anzeig.*, 1833, p. 471.

Skafin (strenuus), scaphion, vieux français, voleur de grand chemin.

Skak (ludus latrunculorum), échecs.

Skaka (quatire), escacher, vieux français; secouer. Il signifiait aussi *nocere*, et peut être le radical de *choquer*: le patois normand lui donne encore le sens de *heurter*.

Skal (patera), esquele, vieux français; écuelle.

Skamta (dividere), escanteler, vieux français, mettre en pièces :

Si vait ferir Escreiniz de Valterne,
L'escut del col li freint e escantelet.
Chanson de Roland, st. XCVIII, v. 4.

Skar (circulus qui uno ictu falcis metitur), escoirre, vieux français; équerre. Dans la glose, ap. *Elnonensia*, p. 20, *squera* est expliqué par *angularia*.

Skari (agmen), scarre, vieux français: Bellatorum acies quas vulgari sermone scaras vocamus; Hincmar (mort en 842), *Opera*, t. II, p. 158. Peut-être cependant vient-il de scala. En valaque, le L s'est changé en R, *scari*, et l'on dit encore *échelonner* des troupes. Escadron a la même étymologie.

Skarn (sordes), escarnir, vieux français, insulter :

Cil e celes qui l'esgarderent
L'escarnirent mult e gaberent.
Lais de Graelent, v. 189.

Skarr (gladius) et Ahall (usualis), scarsahi, vieux français, rasoir.

Skebardi (navis), gabarre.

Skenkia (infundere vinum poculo), chinquer, vieux français; échanson.

Skera (scindere, mactare), squarciare, italien; eschequerer, vieux français :

Et li cus ert eschequerez
Autresi grant come un portaus.
Du sot Chevalier, v. 278.

Descirer, vieux français, déchirer; decireure, vieux français, blessure; peut-être aussi escars.

Skilling (solidus), escalin, vieux français, pièce de monnaie; il nous semble cependant probable que *skilling* est un mot nouveau.

Skima (splendere), ascemer, vieux français, parer :

Einsi vestue et ascemee.
Dolopathos, p. 173.

Skip (navis), esquif; eschipper, vieux français, embarquer :

A Korkeran est eschippes,
A Corkeran en mer entra.
Conquête de l'Irlande, v. 225.

Dans le Vocabulaire de Saint-Gal, *navis* est traduit par *scef*.

Skipa (ordinare), esquipar, vieil espagnol; équiper.

Skira (abluere, mundare), écurer.

Skopaz (maledicere, injuriari), escopir, vieux français, couvrir de crachats :

Moult fu escopiz et moilliez
Ferus et batus et soillis.
De l'Ermite qui s'enivra, v. 380.

Escopir signifie encore *cracher*, dans le patois normand.

Skorda (fulcire), escorar, espagnol et portugais, amarrer.

Skot (diversorium, caupona), escot, vieux français.

Skotta (currere), eskauz, vieux français, course, fuite :

Fui s'en sunt par la montaines
Les Norwichels e par la plaine;
Les eskauz as nefs turnerent,
La mer bien passer quiderent;
Mes les Engleis lur sunt detrefs,
Que lur contredient les nefs.
Conquête de l'Irlande, v. 2473.

Skröllt (strepitus), escrois, vieux français, éclat, déchirement de tonnerre : Quant il ot ce dit, si cria une voiz ausi come une busine, et quant ele ot crie, si vint uns escrois si grans de haut, k'il me fust avis que le firmament feust chus; *Romans du Saint-Graal*.

Skrufa (cochlea), écrou.

Skræmia (deformare), esgrumer, vieux français :

Li heaumes fu de pierres durement aornez,
N'an puet riens esgrumer, tant fu il plus irez.
Romans des Saisnes.

Esgruner avait la même signification, et peut-être escremir, escrimer, ont la même origine :

Et le ber se deffent, qui bien sceult escremir
De son bon branc d'acier.
Livres du roy Charlemaine.

Egrimer, en patois normand, signifie égratigner.

Skufa (rejicere), escouvers, vieux

français; restes, criblures, ap. Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 508.

Skum (spuma), écume.

Skuta (liburnica), escoi, vieux français:

La mer passerent a nes et a escois.

Romans de Garin li Loherenc, v. 21665.

Le provençal *escot* s'en rapproche encore davantage.

Slengia (projicere), eslingue, vieux français, fronde, flèche; élinguer, patois normand, lancer, jeter.

Smak (navis), semaque, vieux français.

Smelta (fusio metallorum), smalto, italien; esmalto, espagnol; émail.

Snak (anguis), chenille. On a séparé les deux premières consonnes par une voyelle, comme dans *Kanut* de *Knut*, *semaque* de *smak*, et remplacé le son dur du S par celui du CH. Ce changement avait lieu assez fréquemment: *sufan* se disait *chupar* en espagnol; *slahta*, *schiatta* en italien; *scintilla*, *schinteia* en valaque; en vieux français, on écrivait indifféremment dans quelques dialectes des deux manières; on faisait même rimer le S avec le CH:

Qu'il lor rendra lor serviche
Molt larghement a lor devise.

Romans des sept Sages, v. 487.

Snak a pu donc se prononcer *chenak*, et en ajoutant un des diminutifs, qui étaient alors beaucoup plus communs que maintenant, quoiqu'il nous reste encore *faucille*, *flottille*, *mantille* et *peccadille*, on a formé *chenille*. Peut-être l'*oruga* provençal vient-il aussi de l'islandais *orm* serpent, et *ruga* ridé.

Snapi (guatho), chenapan.

Sneckia (pristis), esneke, esnesque, vieux français, vaisseau léger:

Es busches sont les chevaliers,
Et es galees les archiers,
Et les esnesques et les nez
Portent les tentes et les trez.

Romans d'Athis.

Snall (celer), snello, italien; ignal, isnel, vieux français:

Puis serrai si legers e ignals e ates.

Charlemagnes, v. 613.

Saint Pols en ot molt grant angoisse,
Tornez s'en est isnel le pas.

Du Vilain qui conquist Paradis par plet.

Dans le Vocabulaire de Saint-Gal, *Snel* est expliqué par *ropustus*; mais dans une glose du 9[e] siècle, ap. Greith, *Spicilegium Vaticanum*, p. 32, *isnel canes* est traduit par *velox vasallus*. Il a dans le *Ludwigslied*, l. 54, le sens de *fort*:

Snel en koen: dat vvas hem aengeboren.

Sok (res), cose, vieux français:

Qui les viegne sekeure ains que li cose empire.

Adans d'Arras, *Chronique rimée*, v. 269.

Une origine latine (causa) est fort possible; mais cette transposition de lettres est fort commune dans toutes les langues; elle semblait si naturelle aux Scandinaves, que les scaldes l'employaient quand la versification le demandait: ils disaient *sigyn* pour *signy*, *stirdr* pour *stridr*; Olafsen, *Om gamle Nordens Digtekonst*, p. 126. Les noms propres eux-mêmes n'en étaient pas exempts. Alexandrie s'appelait *On* suivant saint Cyrille, *Opera*, t. II, p. 274, et *No* d'après saint Jérôme, *Opera*, t. III, c. 1294. Notre *Roland* est devenu *Orlando* en italien, et *Roldan* en espagnol. *Argur* et *ragur* ont la même signification en islandais, *engrolar* et *engorlar* en portugais. *Frasques* et *farces* sont évidemment le même mot; *pot* se disait *topi* en provençal; μορφη est devenu *forma* en latin; γαλα, *lac*; *folium* ou φυλλον *leaf* en anglais, et Ciullo d'Alcamo a écrit *grolia* pour *gloria*:

I stommi nella grolia.

Poeti del primo secolo, t. I, p. 8.

Sortna (nigrescere), sorn, provençal, sombre.

Söknan (desiderium), sogna, vieil italien; sogne, vieux français; soin; le G a été conservé dans *soigner*.

Spa (praesagire), spiare, italien; espiar, espagnol; espier, vieux français; espionner. Peut-être leur origine est-elle latine et viennent-ils de *spicere*, que l'on trouve écrit dans Plaute, *aspicere*, ou de *spectare*.

Spadi (ensis), spada, italien; spede dans la glose, ap. *Elnonensia*; spee, vieux français; espadon:

Trancherai lur les testes od ma spee furbie.

Charlemagnes, v. 653.

Spalha est pris dans ce sens par les écrivains de l'Empire. Tacite dit des Bretons: Si auxiliaribus resisterent,

gladiis ac pilis legionariorum; si huc verterent, spathis et hastis auxiliarium sternebantur; *Annal.* l. XII, c. 35. Ce passage nous apprend déjà que, sinon le mot, au moins la chose qu'il désignait n'était pas romaine; mais le témoignage de Vegetius prouve l'un et l'autre à la fois. In prima acie dimicantes, principes vocantur. Haec erat gravis armatura; qui habebant cassides, ocreas, scuta, gladios majores, quos spathas vocant, et alios minores quos semispathas nominant; *De Re Milit.* l. II, c. 15. Les Gaulois ne devaient pas connaître cette espèce d'arme, puisque César n'en parle pas; le radical d'*épée* appartient ainsi très probablement aux langues germaniques.

Spanna (spithama metiri), espan, vieux français; empan.

Spara (parcere), sparagnare, italien; épargner.

Spaung (lamina), espingle, vieux français.

Spengia (laminis confirmare), espingler, vieux français.

Sperra (repagulum), sbarra, italien; barre. *Barra* était un mot gaulois d'après Du Cange, s. v°; Pline parle d'une ville de ce nom, *Hist. Nat.*, l. III, c. 17.

Spialla (loqui), épeler.

Spiallari (collocutor), piaillard.

Spik (lamina), pique; piquet.

Spilla (depravare), piller; gaspiller. *Pilare* est employé dans ce sens par Ammianus Marcel., l. XXXI, c. 2, et on lit dans Festus: Pilare et compilare sunt qui graecae originis putant. Nous croirions volontiers à l'origine latine de *piller*, car *pilare* se prenait quelquefois dans le sens de *premere*:

Percutit, atque hastam pilam prae pondere frangit.
Hostius, ap. Serv. ad *Aeneid*, l. XII, v. 121.

Et *piler* a cette signification dans le patois normand.

Spillir (praedo), pillard; on trouve aussi *pilatrix* dans Titinius, ap. Nonnius, p. 259.

Spiot (hasta), spiedo, italien; épieu.

Spiss (aromata), épice.

Spori (calcar), sporre, vieux français; éperon.

Sprikla (membra concutire), espringuer, vieux français:

Chascuns les sa tousete,
Netant a la musete,
S'en vont espringant en housiaus.
Chanson, ap. Roquefort, *Poésie Françoise*, p. 368.

Stada (mansio), estada, espagnol, habitation.

Stall (sedes), stalle; estail, vieux français; étal; faldestueil, vieux français; fauteuil; le vieil allemand était valt–stuol. Une origine latine semble peu vraisemblable, quoique le Vocabulaire de Saint-Gal explique *stabulus* (stabulum) par *stal*.

Stiaka (deturbare), asticoter.

Stiett (ordo, basis), stietto, italien, race, espèce; assiette.

Stiga (scandere), stage; étage.

Stimpill (typus), estampille.

Stimpla (imprimere), stampare, italien.

Stiorbord (dextrum latus navis), tribord.

Stiori (gubernator), estriman, vieux français, pilote:

E esturmans e nes faldront.
Romans de Rou, v. 12614.

Souvent, en islandais, *man*, homme, termine les noms de métier. On trouve aussi estirmens; *Romans de Brut*, v. 11946.

Stofa (coenaculum hypogeum), stufa, italien; estuve, vieux français.

Stock (baculus), stocco, italien; estaca, espagnol; estoc, estake, estache, vieux français.

Veez-vus cele estache que le palais sustent?
Charlemagnes, v. 521.

Puis le lierent a l'estaiche
Et lui crachierent au visage.
Passion de saint Etienne, ap. Jubinal, *Mystères inédits*, t. I, p. 358.

Stoll (multitudo), stuolo, italien, troupe, multitude. Nous n'avons vu *stoll* pris en ce sens que dans la composition des mots: *skipa-stoll*, navium multitudo, classis. En provençal et en portugais *stol*, et *tol* en valaque, signifient *flotte*.

Stolt (superbus), estolt, estout, vieux français, hautain; il ne vient pas

de *stultus*, la signification est trop différente :

Et il respondi doucement,
Non pas a voiz dure n'estoute :
A mon cors, ce sai-ge sans doute,
Povez-vous bien tolir la vie;
Mais l'ame n'ocirez-vous mie.

Branches des royaux Lignages, t. II, v. 1264.

Striali (radius), strale, vieux français, rayon ; strié ; peut-être cependant vient-il de *striatus*.

Strid (bellum), estrif, vieux français, combat :

Un poi loignet de Damiete,
Pres de la devant dite illete,
Où l'un des oz l'autre ataine,
Est grand l'estrif sur la marine.

Branches des royaux Lignages, t. II, v. 909.

Le changement du D ou du T en F ou en V est fort rare ; cependant les Éoliens disaient φλαται pour θλαται, οὖφαρ pour οὖθαρ. Les Latins ont fait *fores* de θυραι ; *assouvir* peut venir du gothique *gasothjan; soif* vient de *sitis*, et dans quelques manuscrits *bled* est écrit *blef*. On trouve d'ailleurs écrit *estri* sans F :

Tant i a guerres et estris
Et tant i avez anemis.

Partonopeus de Blois, fol. 131, recto, col. 2, v. 19.

Strid (angor animi), estriver, vieux français, être vexé, se fâcher. Doignes a nous eawes que nous en beuvons. A ceci respondit Moyses : Pourquoi estrivez-vous contre moi, et pourquoi temptez-vous nostre Seigneur; *Vieille traduction de la Bible, Exod.*, c. XVII, v. 2.

Mainfrois, qui descendi de lui, cuida regner,
Ensi qu'il avoit fait, et au pape estriver.

Adans d'Arras, *Chronique rimée*, v. 253.

Faire estriver s'est conservé dans le patois normand.

Stur (moeror), estur, estour, vieux français, combat; on dit encore en Basse-Normandie : *faire de la peine*, pour *faire du mal*. Estour semble d'abord n'avoir signifié qu'une attaque, un assaut :

A Rollant rendent un estur fort e pesme (pessime).

Chanson de Roland, st. CLV, v. 7.

Benoît disait encore *estor champel en bataille;* mais on a dit plus tard *estor campal*, et d'autres passages sont aussi clairs :

Et Olivier et vos me servirois,
O mon neveu dan Rollan le Courtois,
Et m'oriflambe en estor porterois.

Romans de Gerard de Viane, v. 3605.

C'est probablement le radical d'étourdi : les grandes douleurs accablent et étourdissent.

Stydia (fulcire), estay, vieux français; étais ; étayer.

Sud (meridies), sud.

Sulla (miscere), souiller.

Sund (natatio), sonder. On sondait autrefois en plongeant.

Supa (sorbere), souper.

Sur (acetum), sur; suret, patois normand, oseille.

Sus (dolor), souci.

Svalla (profundare), avaler; on dit encore de quelqu'un qui dépense sa fortune qu'il la *mange*.

Sveit (comitatus), suite.

Sverm (turba), sciame, italien ; essaim.

Særi (juramentum), serment

Tabl (alea), tables, vieux français :

Auquant demandent dez et tables.

Romans de Brut, v. 10836.

Grégoire de Tours et Frédégaire parlent déjà du jeu des tables, qui, ainsi que nous l'apprend Joinville, se jouait avec des dés. Une vieille romance, citée par Cervantes, nous apprend que ce jeu était connu en Espagne :

Jugando está á las tablas Don Gayferos,
Que ya de Melisandro está oblivado.

On trouve aussi en allemand *zabel-spil;* Kuonrades von Vizzeburc, *Trojanischer Krieg*, fol. 40. Nous disons encore les *tables de trictrac*.

Tad (fumus), tai, vieux français :

E l'a flatie sans delai
Enverse en un si poant tai.

Li Torneimens Anticrist.

Les changements du D ou du T en I sont rares; cependant *rayon* vient de *radius*; le vieux français *creire*, de *credere;* le portugais *praia*, de *prato;* le provençal *laire*, de *latro*, et *paire*, de

pater; *vertugoi* signifie vertu de Dieu, de l'allemand ou de l'islandais *god*, et le vieux français *beffroy* s'écrivait aussi *beffroit*. On disait en bas-latin *belfredus* et *berfredus*: Ingentem machinam quam berfredum vocitant contra munitionem erexit, et copiose bellicis apparatibus instruxit; Ordericus Vitalis, *Hist. Eccles.*, l. VIII. En italien, c'est *battifredo*.

Tak (nisus), tâche.

Tak (plevritis), tac, patois normand. *Il en meurt comme du tac* est une locution vulgaire en Normandie, d'après Pluquet, *Contes populaires*, p. 96.

Taka (tangere), attaquer. Il pourrait venir du latin, qui rejetait le N dans plusieurs de ses flexions, du grec θιγω, du gothique *teka*, ou de l'islandais *þoka*.

Tap (vigor), taper; tape.

Taska (pera), tasca, italien, bourse.

Tefia (morari, impedire), deveer, vieux français, refuser; empêcher :

Tut en rang en apres fu la harpe livree;
A chescun pur harper la harpe est commandee
Et chescun i harpa : vileins soit qui devee.
Romans du roi Horn.

Teik (prodigium), tece, vieux français, exploit :

Les teces Artur vous dirai,
Noiant ne vous en mentirai.
Romans de Brut, v. 9250.

Telcia (ascia), talloce, vieux français, hache :

Depuis veiz en Escosse
Le roy Jacques meurdrir
D'espee et de talloce.
Chastelain, *Recollection*, ap. Ritson, *Anc. Songs and Bal.*, t. 1, p. 146.

Taloche signifie en patois normand un coup vigoureux, et talhs, en provençal, une faux ou une fourche.

Telia (numerare), taglia, italien, impôt, rançon; taille, vieux français; taillable. Deiling (distributio) pourrait aussi être le radical.

Temia (subigere), timon.

Tiarga (clypeus), targe.

Toa (lanificium), toie, vieux français; taie; toaille, toute espèce d'étoffe de laine :

Et fut sa tete entortillee
Tres ordement d'une touaille
Qui moult estoit d'horrible taille.
Romans de la Rose, v. 141.

Mais cele fist avant covrir
Les pastez soz une touaille.
Du Prestre et de la Dame, v. 36.

En provençal, toalha signifiait un linceul. Chaucer s'est servi aussi de *towaile* dans le sens du français, et Kuonrad von Vizzeburc de *twehele*. Il ne semble pas probable que tous ces mots différents soient dérivés de *tela*.

Toga (ducere), touer, vieux français; atoar, espagnol; conduire dans un meilleur mouillage. Le G a été syncopé ou changé en U; nous en trouverons tout à l'heure d'autres exemples. Si ce n'était un terme de marine, nous regarderions comme aussi probable une origine latine; les changements eussent été les mêmes.

Toli (instrumenta), otil, vieux français, outil; peut-être d'*utile*, quoiqu'on trouve en anglais *tool*.

Topp (cirus), toupet, touffe. Topp signifiait tête en vieil anglais :

And hent the thefe by the toppe.
Metrical Chronicle, ap. Warton, t. 1, p. 99.

Torf (gleba), tourbe. Le même changement se trouve dans les autres langues : en espagnol, *abrego* vient d'*africus*, *trebol* de *trifolium*, *soplar* de *sufflare*; en italien, *bonte* de *fonte*.

Tortys (fax), tortis, vieux français; torche.

Töfur (instrumenta magica), chiffres. A l'exemple que nous venons de citer du changement du T en CH nous ajouterons *nocher* de *nauta*, et *flèche* du vieil allemand *flitz*, l'espagnol *mocho* de *mutzen*, et l'italien *goccia* du latin *gutta*; le C y a, comme l'on sait, le son de TCH. Un changement presque identique a eu lieu en anglais : l'anglo-saxon *tifer* est devenu *cipher*. Le mot italien est aussi *cifera*.

Trafali (labor), travail. La liaison du F et du V est si étroite en français, que plusieurs adjectifs terminés en F au masculin prennent le V au féminin : *bref* devient *brève*; *captif*, *captive*; *vif*, *vive*.

Trana (se ostentare), crânerie. Ce changement est assez commun; on trouve

en grec ποτε et κοκα ; en latin, *foetus* et *foecundus*, *iratus* et *iracundus ;* en français, *trou* et *creux ;* en valaque, *hebeutu* et *hebeucu*. *Annoncer* vient de *nuntiari ;* l'italien *poscia* de *postea*, *ciurma* de *turma*, *fanciullo* d'*infantulus ;* le provençal *tribuc* de *tributum ;* le portugais *arcere* d'*ardere*, et le valaque *tecium* de *titio*. Ce changement a lieu jusque dans les inscriptions ; dans Gruter, *Inscriptiones antiquae*, *Munatius* est écrit *Munacius*, p. DLIIII, et *Domitius*, *Domicius*, p. DCLXXX.

Trappa (calcare), treper, vieux français ; trépigner :

Mult les veissiez demener,
Treper et saillir et chanter.
Romans de Rou.

Probablement c'est aussi l'origine du vieux français trabecher, tresbuchier, trubucer ; renverser.

Et vostre orgoil abatre et tresbuchier.
Romans de Gerard de Viane, v. 1336.

Et le palais verser, vers terre trubucer.
Charlemagnes, v. 525.

Trabucar signifiait aussi en provençal précipiter ; trébucher ne se prend plus dans la même acception.

Traull (malum daemonium), drôle ; troler.

Tre (lignum), tre, tref, trez, vieux français, poutre :

Relancent bas trez et chevrons
Vers le flo de gent qui aproche,
Et lessent courre aval le roche.
Branches des royaux Lignages, t. II, v. 1682.

Et en cellui camp avoit une eglize de Saint-Nicholas, et moult de ceus qui fuyoient entrerent en l'eglize ; et li autre monterent sur l'eglize tant qu'ils rompirent li tref et chairent ; Aime, *Ystoire de li Normant*, p. 305. En rumonsche, tre signifie un pressoir.

Trefia (filum lineum), tref, tre, vieux français, voile de vaisseau :

Tendez trefs et mats.
Le Malheur de la France.

Mariniers sallent par ces nes,
Et desplient voiles et tres.
Romans de Brut, v. 11488.

Il signifiait aussi tente :

Faudestoulz d'or i portent e treis de seis blanc.
Charlemagnes, v. 85.

Trap avait la même signification en provençal.

Trefill (lineum collare), tret, vieux français :

Tret ot arrier son chaperon.
Dolopathos, p. 160.

C'était un ornement, une parure. Trefillier, vieux français, ouvrier qui fait des chaînes ; nefille signifie encore ruban de fil, en patois normand.

Tregi (moeror, impedimentum), tracas.

Trita (volutari), treti, vieux français, arrondi :

Front ot plain et sorcils tretis.
Dolopathos, p. 171.

Trog (linter), truage, vieux français ; trou ; trocar, provençal : trouer.

Tromet (lituus), trompette. Le P s'ajoutait quelquefois après le M ; ainsi *dompter* vient de *domitare*, et les Provençaux disaient *dompna* pour *domina*, *sompnium* pour *somnium*. Il ne serait cependant pas impossible que *trompette* vînt de *trumba*.

Tru (fidus), dru, vieux français, ami :

S'avons perdu, et je et vous assez
Amis et drus, et parens et privez.
Romans de Guillaume au Cor Nes, Ms. du Roi, n° 6986.

Le *Vocabolorio degli Academici della Crusca*, 2e éd., s'est trompé sur la signification de drudo ; il ne se prend pas toujours dans un sens déshonnête.

Tru (fides), trusset, vieux français, charge.

Trubla (confundere), truble, vieux français, et encore usité dans le patois normand, bêche pour tourner la terre.

Trumba (tympanum), trombone ; trompe ; toute espèce d'instrument bruyant. Le P remplace quelquefois le B ; on en trouve un exemple frappant dans les flexions des verbes latins *scribere* et *nubere ;* en provençal, *subitus* est devenu *soptes*, et *dubitare*, *doptar*.

Truss (sarcina), trousse ; trousseau ; trusset, vieux français, chargé :

Li mul e li sumer sunt garniz e trusset.
Charlemagnes, v. 240.

Détrousser, voler, a le même radical.

Tvaga (mundare, lavare), tovaglia, italien; tohalla, espagnol; touaille, vieux français :

> Jupiter, ce dit, le lavoit,
> Et Phebus la toaille avoit
> Et se penoit de l'essuyer.
>
> *Romans de la Rose*, v. 6642.
>
> La mere Dieu d'une touaille,
> Qui blanche est plus que fleur de lys,
> La grant sueur d'entour son vis,
> A ses blanches mains li essuie.
>
> Gautier de Coinsi, *Miracles*, l. I, c. 10.

Voyez aussi *Toa*.

Tumba (cadere), tomber.

Tumba (ruere), tomber, vieux français, danser, sauter :

> Veritez est, bien le savez,
> Qu'on aprent la chievre a tomber
> Et les estorniax a parler.
>
> *De la Damiselle qui ne vot encuser son ami*, v. 24.

Tombare avait le même sens dans la basse latinité : Joculator qui sciebat tombare; ap. Carpentier, *Glossarium*, s. v°. *Tumban* avait le même sens en anglo-saxon, et Chaucer a donné une acception semblable à *tomblestere*.

Tunna (dolium), tonne; tonneau; tonnelle.

Turna (invertere), tourner. Tornare existait dans la bonne latinité, mais il n'était pas employé dans ce sens : Idque ita tornavit ut nihil effici possit rotundius; Cicero, *Univ*. VI; on ne le lui trouve que dans l'*Edictum Rotharis*.

Vag (fluctus), vague. Le Vocabulaire de Saint-Gal explique *gurges* par *uuag*.

Vahri (cautela), arrhes. Le V était souvent rejeté : *rivus* est devenu *ruis*, *ruisseau*, et *pavone*, *paon*; l'italien *faenza* vient de *faventia*, et le vieil espagnol *paor* de *pavor*.

Val (optio), balance. En espagnol, et peut-être même en latin (on trouve dans les vieux monuments *bendidit*, *boces*, *berum*, *bixit*), il n'y avait entre le B et le V qu'une différence purement orthographique, et, sans être aussi étroite, cette liaison existe dans les autres idiomes : *brebis* vient de *vervece*, *courbe* de *curvo*; en italien on trouve aussi *boce* de *voce*, *boto* de *voto*.

Vara (cavere), garer; parer. Le V islandais et le W gothique, ayant un son beaucoup plus aspiré que le V des langues romanes, durent être soumis à bien plus de mutations que les lettres dont la prononciation était semblable dans les différents idiomes; ils sont remplacés par le B, le F, le G, le H, le P, le V, et quelquefois entièrement supprimés : ainsi que nous l'avons déjà dit, leur changement en G est plus fréquent que tous les autres, mais le P ne les remplace presque jamais. Cependant l'exemple que nous venons de citer n'est pas le seul : les Latins disaient *calvitur* et *calpitur*, et les Italiens *vespertilio* et *pipistrello*; le provençal *corp* vient de *corvus*, et le vieil espagnol *cipdad* de *civitas*.

Vard (custos), varde, vieux français; garde.

Varg (lupus), varou, patois normand; garou, vieux français; loup-garou. Il est certain que *vargus* était un mot gaulois; le témoignage de Sidonius Apollinaris est positif : Unam feminam quam forte vargorum, hoc enim nomine indigenas latrunculos nuncupant; *Opera*, l. VI, ép. 4. Mais cette signification n'a rien de commun avec le *garou* du vieux français; au contraire, l'acception que lui donnaient les vieilles lois des Barbares s'en rapprochait beaucoup : Wargus sit, hoc est expulsus; *Lex Ripuaria*, tit. 87. Si quis corpus jam sepultum effoderit, aut expoliaverit, wargus sit; *Lex Salica*, tit. 57; c'est une sentence de mise hors la loi. La loi anglaise disait également de certains criminels qu'ils avaient une tête de loup. Cette origine scandinave, ou du moins teutonique, est encore confirmée par un passage de Gervasius Tilleberiensis, *Otia Imperialia*; De oculis apertis post peccatum, ap. Leibnitz, *Rerum Brunsvicarum Scriptores* : Vidimus frequenter in Anglia per lunationes homines in lupos mutari, quod hominum genus *Gerulfos* Galli vocant; Angli vero *Wer-wlf* dicunt : *wer* enim anglice virum sonat, *wlf* lupum. Quant à cette duplication, loup-garou, on croyait qu'elle donnait une nouvelle force aux substantifs et les élevait à une sorte de superlatif; on en trouve une preuve bien frappante dans le *Grimnis-mal*, st. XXXI : les Dieux y sont appelés *menskir menn*, hommes humains. Quelquefois ce n'était qu'une simple répétition, بلبل (en persan), turtur (en latin), mic-mac (du

sanscrit मल्ल et मिश्र, qui signifient également mêler; c'est le mêli-mêlo du patois normand). Mais on préférait réunir deux mots différents ayant la même signification, comme l'islandais *Gullveig* (personnification de l'or; *Völu-spá*, st. IX et X), *y-bogi*, *kaldakul*; l'allemand *meistergesänger* (meister signifiait aussi chanteur; voyez Grimm, *Ueber Meister Gesang*, p. 102-104); *rontartsche*, *lind-orm*, *hagedorn*; le français *habit-veste*, etc. Il arrivait même que les deux mots appartenaient à deux langues: *heimkynni* (islandais et anglo-saxon), *capitaine* (latin et islandais), *Reinardus Vulpes* (français et latin), *verglas* (français et allemand), *fontaine* (arabe عين, et latin). Ce mot ne signifiait autrefois que de l'eau:

Vin ou fontaine i entrast plein galon,
Romans d'Agolant, v. 447.

En cigain, *hani* est le nom d'une fontaine, et *fon* se prenait en provençal dans la même acception.

VASK (fortis), vassal. Du Cange fait venir *vassal* du celtique *gwas*, compagnon, suivant; ce mot ne se trouve point dans la liste des mots celtiques qu'Adelung a insérée, *Mithridates*, t. II, p. 40-77; il y a seulement *genaws*, *gnaws*, auquel il donne la signification de fils et qui ressemble beaucoup au *knab* des Allemands. Quelques citations vont justifier, sinon notre étymologie, le sens que nous donnons à *vassal*:

Apres parla Ogier, li bers al cor vasal.
Romans de Roncevaux, cité, *Chanson de Roland*, p. L.

Devant as s'en aloit cantant
De Carlemane et de Rolant
Et d'Olivier et des vassaus
Qui moururent a Rainscevaus.
Romans de Rou, t. II, p. 214.

Un haut baron courtois et sage,
Et plein de si grant vasselage,
Que son cors et ses faiz looient
Tuit cil qui parler en ooient.
Branches des royaux Lignages, t. II, v. 2177.

Et avoec che qu'il eut cuer et cors de vassal;
Ne vit onqnes de lui nus prinche plus loial.
Adans d'Arras, *Chronique rimée*, v. 41.

Mes se je puis, sire Vassaux.
Romanz dou Chevalier au Lyon, ap. *Mabinogion*, p. 140.

Ferir irrum vassalment
E checun communalment.
Conquête de l'Irlande, v. 677.

Un vers du Romans de Rou est plus positif encore. Il s'agit d'Alexandre et de César, et Wace les appelle:

Cil dui vassals ki tant cunquistrent.

Au reste nous ne parlons que du sens que lui donnaient les poëtes; il en avait un différent dans la langue de la féodalité, que fixe un passage du Moine de Saint-Gal: Quando vester eram vasallus, post vos, ut oportuit, inter commilitones meos steteram; nunc autem vester socius et commilito, non immerito me vobis coaequo; ap. Pertz, *Monum. Germ. Hist.*, t. II, p. 753. C'était le fils de Louis le Débonnaire qui parlait à son père, après que Charlemagne le lui avait demandé et l'avait attaché à son service: il est évident que l'on était *vassal* du seigneur dont on relevait, et que tous les vassaux du même seigneur étaient *pairs*, commilitones.

VAT (aqua), KRIDDA (condire), wascrus, vieux français, cuit à l'eau:

Lor tierz mes fu de chos wascrus.
Du Provost d'Aquilee, v. 179.

VEINA (lamentari), geindre.

VEISA (palus putrida), vase.

VEITSLA (beneficium fiduciarum), vasselage.

VÉLLA (fervor), ola, espagnol; houle. Nous avons déjà indiqué une étymologie de houle; mais celle-ci nous paraît plus probable. L'U, étant aspiré en islandais, devait être souvent précédé en français d'un H: c'était le seul moyen de reproduire sa prononciation. Vissant, port près de Calais, s'appelle Huisent dans le *Romans de Garin*, et l'on a ajouté un H à huit, huître, huile, huis, hurler; œuvre s'écrivait autrefois *huevre*, et œufs, *hues*. C'est une preuve incontestable de l'influence des langues teutoniques sur le français.

VETIA (consuetudo), winage, vieux français, toute espèce de droit et d'impôt; venoage, droit sur le vin; venouhe, droit sur les marchandises; venne, saignée, prise d'eau à une rivière; venelle, sentier, droit de passage.

VER (mansio), veriel, vieux français, pâturage. Cette étymologie nous semble fort suspecte; elle ne conviendrait qu'à un peuple pasteur.

VER (piscatorius), NOT (sagena), ver-

not, vieux français, filet pour la pêche.

Ver (vir), bers, vieux français; baron. On a voulu le faire venir du *baro* des Latins; mais Cicéron lui donne toujours le sens de fou ou d'imbécile; *Fin*. II, 23; *Ad Famil*. IX, 26; *Ad Attic*. V, II. Une origine gauloise est aussi impossible. Nous savons par le vieux Scholiaste de Perse, *Sat*. V, v. 138, que *baro* signifiait en gaulois un domestique de soldats, un goujat. Il est d'ailleurs certain que *baron* a d'abord signifié homme : Le bar no es criat per la femna, mas la femna per lo baro; Sauvages, *Dictionnaire Languedocien*, s. v°.

Et Richart le petit qui ot cuer de baron.
Romans des quatre Fils Aymon, v. 403.

Por amor Deu, vos pri, saignos barun,
Si ce vous duit, escoutez la lecun
De saint Esteuve le glorieus barun.
Planctus sancti Stephani, ap. D. Martène, *De antiquis Ecclesiae Ritibus*, t. I, p. 281.

Il prit facilement le sens d'époux :

Et à baron prengne son frere,
Qu'ele a gete de tel misere.
De l'Empereri qui garda sa chastee par moult temptacions, v. 2784.

La sainte fame lor respont
Qu'ele n'aura james baron,
Ami, n'espous, si celui non
Qui sires est de tot lou monde.
Gautier de Coinsi, *Id.*, v. 2789.

Encore maintenant les femmes de la Basse-Normandie appellent leur mari *leur homme*, et la signification de *femme* a reçu une extension semblable. Tout porte à croire que baron ne devint un titre d'honneur que lorsque la féodalité eut soumis les masses à un seigneur, lorsque le vassal ne fut plus *sui juris*, mais l'homme d'un autre. *Baronie* se prenait également dans deux sens différents :

Li Reis al cunte asura
Que sa fille a lui durra,
Quant il lui vendroit en aie
En Irlande de sa baronie.
Conquête de l'Irlande, v. 362.

Francoiz sont fier et de grand baronie.
Romans de Gerard de Viane, v. 3325.

Veria (tunica), verre, vieux français, toison de brebis; verne, vieux français, paré; ver; vair. On a supposé qu'il venait de *viridis*, et désignait la couleur verte; mais Huon Le Roy a fait un lai intitulé : *Le vairs Palefrois*. D'autres savants le dérivent de *varius* (Roquefort, *Glossaire*; Fauchet, *Origine des Armoiries*, ch. 2), et le vair est pour eux toute couleur mélangée. Cela semble encore une erreur; on lit dans le fabliau *De Gombert et des deus Clercs* :

Les iex ot vairs come cristal.

Du Cange croyait que le *vair* était la même fourrure que le *gris*, et Chaucer a traduit le vair qui se présente si souvent dans le *Romans de la Rose* par *graie*, gris, v. 546, 862, etc.; mais les passages suivants prouvent qu'ils se sont trompés :

A schip with grene and gray,
With vair, and eke with gris.
Sir Tristrem, c. II, st. 24.

Faucons avez sus perche et vair et gris.
Romans de Garin li Loherenc, v. 9251.

Il nous semble probable que *vair* désignait toute couleur qui servait à parer; voilà pourquoi dans le *Romancero François*, p. 47, la belle Doette dit en apprenant la mort de son ami :

Par vostre amor vesterai-je la haire;
Ne sor mon cor n'aura pelice vaire.

On l'aura dit naturellement de tout ce qui était brillant comme les yeux, ou dont le mélange des couleurs faisait ressortir l'éclat :

Les oelz ot vairs comme facons mue.
Romans de Gerard de Viane, v. 641.

De tantes colors i avait
Que nus hons dire nel savoit.
Dolopathos, p. 173.

Versicoloribus et pompaticis vestibus; Vincentius Bellovacensis, *Speculum Historiale*, l. XXIV, c. 174; et l'on voit dans Trithemius qu'on imposait comme pénitence aux nobles : ut varium, griseum, ermelinum et pannos coloratos non portent; *Annalium Hirsaugiensium Tomi II* ad ann. 1202. Au reste rien n'est plus difficile à déterminer que le sens des mots qui désignent des couleurs; *bloi* signifiait blond, jaune, bleu et blanc :

Les iez ot vairs, les caviaux blois.
Romans des sept Sages, v. 748.

Le ciel est cil qui nous rend
La bloe coleur qui s'estend
A mont en l'air, que nous veons
Quant airs est purs environ.
Osmond de Metz, *Images du Monde*.

Comme vair, il avait pris un sens indé-

pendant de la couleur, et signifiait luisant :

Chevex ot si blons et si blois
Com s'il en fust alez a chois.
Romans de Partonopeus de Blois.

Peut-être cependant, comme nous l'avons déjà indiqué, vient-il de *bligda*. Dans les chants populaires suédois, le *scharlach* est tour à tour rouge, vert et bleu; le *pers* était bleu et noir comme le *blar* islandais. La pourpre est bise dans le *Romans de Tristan*, v. 2701 ; noire dans le *Romans de Perceval*, verte dans le fabliau de *Gautier d'Arepais*, et l'on en trouve ailleurs de blanche, de grise, de rousse, de sanguine, de vermeille et de bleue; le λαμπρως des Grecs et le *coccum* des Romains avaient aussi des épithètes fort différentes. M. Ellis, ap. *Way's Fabliaux*, t. II, p. 227, a supposé qu'il pouvait être question d'étoffes à reflets (gorge de pigeon) ; mais l'industrie n'était pas assez avancée pour permettre d'adopter sa conjecture, et l'on trouve, dans le *Romans d'Aubri li Borgonnon*, un bon vert elme bis et l'escu d'asur bis.

Verpa (conjicere), gerpir, guerpir, vieux français :

Tant fu esbahie la simple
Que sous l'arbre gerpi sa gimple.
De Pyramus et Tisbe, v. 648.

On lui donna bientôt un sens métaphorique : Res proprietatis gurpivit atque projecit ; *Concil. Francoford.*, anno 794, c. 3. Dans quelques locutions nous prenons encore jeter et rejeter dans le sens de repousser, abandonner.

Aler m'en voil en France, la terre lor guerpiz.
Romans de Rou, v. 2192.

Si ont Humbert gisant guerpi.
Romans de Brut, v. 836.

Il est au reste fort possible que guerpir, pris dans cette acception, ne soit pas d'origine islandaise ; ce passage semble le prouver : Deo promittat nunquam se habiturum uxorem neque concubinam ; et si tunc eam habuerit, mox ei abrenuntiet, quod lingua Francorum gurpire dicimus ; *Concil. Bituric.*, anno 1031, c. 6; ap. Labbe, *Nova Bibl. manuscri. Librorum*, t. II, p. 786.

Vest (occidens), ouest ; le V est devenu voyelle.

Vettug (res nihili), vétille.

Viel (fraus), guille, guileor, guiller, vieux français :

Guille n'est en nul leu tant chiere,
La sont corone et seignor,
Tuit li plus mestre guileor.
Guyot de Provins, *Bibles*, v. [illegible]

Pou de dames sevent guiller,
Ains vuellent loiaument doner lor amors.
Arts d'Amour.

Vigr (hastae genus), wigre, vieux français :

Il lor lancent e lances, e espiez,
E wigres, e darz, e museras, e agiez, e gieser.
Chanson de Roland, st. CLII, v. 9.

Vinda (frustra laborare), se guinder.

Vinda (ergata), vindas, vieux français ; guindeau, terme de marine :

Li un s'esforcent as vindas,
Li autre al tref et as botas.
Romans de Brut, v. 11490.

Vinna (laborare), gain ; nous avons indiqué une autre étymologie.

Vis (sapiens), avisé ; aguisado, vieil espagnol, juste, raisonnable :

E nos vos ayudaremos que asi es aguisado.
Poema del Cid, v. 143.

On en avait fait aussi le verbe anveiser :

Un juvencel ensomement
Resevera co nostre present
Pur anveiser et pur aprendre
Quant il i pora meuz entendre.

Le Donnez des Amans; ap. Michel, *Tristan*, t. I, p. 65.

Le Vocabulaire de Saint-Gal explique *sapiens* par *uuizzo*.

Visa (carmen), enveisure, envoisier, vieux français :

Beaux m'est printans au partir de fevrier,
Ke primerole espanit el boscaige ;
A dont me vient fin talént d'envoisier
Plus k'en iver au felon tans sauvaige.
Gilles le Viniers, ap. Roquefort, *Poésie Françoise au 12e siècle*, p. 78.

Il feist a envis deffendre ne deffaire
Tournois, festes, ne jeus, ains les faisoit atraire,
Menestreux envoisier, hiraus crier et braire.
Adans d'Arras, *Chronique rimée.*

Enveisure n'a pas conservé ce sens restreint ; il s'est dit par métaphore de la joie et des divertissements de toute espèce :

Raconter vueil une aventure
Par joie et par envoiseure ;

Elle n'est pas vilaine a dire,
Mais moz por la gent faire rire.

De la Pucelle qui abevra le polain, v. 1.

Visa (consuetudo), guise.

Visa (ostendere, alium monstrare), voiser, vieux français, faire des parades, donner des échantillons de son talent : Item, que nuls menestreurs ou menestrelles, ne aprentiz quelque il soient, ne voisent aval la ville de Paris pour soy presenter a feste ; Estienne Boileau, *Etablissements des mestiers de Paris*. *Montre* se prend dans le même sens. C'est probablement l'origine du vieux français, degoiser :

Es haults rochers la Paisse solitaire
Habite et vit : que si on l'apprivoise,
Et nuict et jour, s'elle voit clair, degoise
Un chant fort doulx, et si ne se peult taire.

Oiseaux de Belon, ap. Roquefort, *Suppl. au Gloss.* p. 110.

Il est resté dans le patois normand.

Visa (certitudo), il m'est a vis, vieux français, il est à ma connoissance ; *Perceforest*, vol. II, fol. 93, verso.

Uns des marchies de Mes ce m'est avis.

Romans de Garin li Loherenc, v. 9229.

On écrit presque toujours *avis* ou *advis*, et son acception s'est modifiée ; on l'employait ordinairement pour exprimer une illusion ; *luy fut advis* était synonyme de *il lui parut* : La Demoyselle fist ung cerne autour du buysson et entour Merlin... et quant il s'esveilla, il luy fut advis qu'il estoit enclos en la plus forte tour du monde ; *Romans de Merlin*.

Visk (sagax), guiscart, vieux français. On lit dans Turpin, *Historia de vita Caroli Magni et Rolandi* : Cui propter sensus agiles, animique vigorem, cognomen Guiscardus erat.

Vitt (vitio notatus), guito, espagnol, vicieux. Nous ne croyons pas à une origine latine, car il est fort rare que le V latin se change en G ; cependant on trouve dans l'*Alexandro*, st. 2003, v. 3, *golpe* de *vulpes* ; *agüelo* vient d'*avus* ; et l'on dit *vomito* et *gomito*.

Ulfr (lupus), hurler. L'aspiration du H nous empêche de croire à une origine latine ; *ululare* était d'ailleurs entré dans le vieux français sous une autre forme :

Criant, ollant et effondrez,
La bouche et les oilz enflambez.

De l'Ermite qui s'enivra, v. 79.

Mais avec lui demourerent si chien,
Ullent et braient com fuissent enragiet.

Romans de Garin, v. 9700.

Uppa (toga), houpelande.

Vofra (spectrum), vouvre.

Voga (audere), vogar, portugais et provençal ; voguer. Sa première signification lui est restée dans la location proverbiale : Vogue la galère.

[illegible] (maris rejectamenta), varech.

Vo[illegible] (egenus), voleur.

Upp (sursum), hop, vieux français.

Urri (canis), ahuri ; aussi interdit que le serait un chien.

Usli (praedator), uslague, vieux français :

El siecle n'a si forz larrons,
Com sont uslagues et galiot.

Gautier de Coinsy, l. II, c. 7.

Le G nous ferait croire qu'il est venu de l'anglais *outlaw* ; la signification qu'il a dans les vers cités se rapproche plus du vieil allemand *uzliute*, étrangers à la commune, au pays.

Utar (extra), outre.

Ygr (ferus), ogre, vieux français :

E d'ogres songes les defent
E de fantosmes ensement.

Marbod, *Pierres précieuses*, vieille traduction.

C'est l'origine de l'Ogre, qui joue un grand rôle dans la poésie des enfants.

Þegn (bellator, dux militum), thanus, basse latinité ; capitaine. Biörn l'explique par *homo liber*, mais ce n'est certainement pas sa signification primitive ; on lit dans le *Kraku-mal*, st. XXIII :

Hrockve ei þegn fyrir þegn.

Que le guerrier ne recule devant aucun guerrier ; et une inscription, ap. Olaus, *Monumenta Danica*, p. 203, laisse encore moins de doute : Osterþi risþi stin þensi oftir Guta faþur sin herþen guþen þiagn ; Osterthi a élevé cette pierre à la mémoire de son père Guta, habile chef de son armée.

þiaka (molestare), taquiner.

þil (tabulatum), tuile.

þilior (fori), tillac.

þoka (movere), toucher. Il a conservé l'acception islandaise dans tocsin, qu'on écrivait autrefois *toc-seing ;* la cloche de la tour s'appelait *signum* pendant le moyen âge : son nom indiquait son usage.

þorra (prolixus sermo), tirade.

þrumu (tonitru, praelium), trumutu, patois normand, tapage, dispute.

þryngia (trahere), traîner ; le G a été retranché, comme dans *aoust* d'*augustus*, *lier* de *ligare*, *paresse* de *pigritia*.

þraela (servire), travailler.

Æ (semper), ae, provençal, toujours.

Ædur (anas), Dun (plumae), édredon ; l'Ædur est connu en histoire naturelle sous le nom d'*Eider*.



DES RAPPORTS LITTÉRAIRES

DES POPULATIONS EUROPÉENNES PENDANT LE MOYEN AGE.

Long-temps avant l'invasion de l'empire romain, les Barbares célébraient dans des vers les exploits de leurs aïeux (1), et l'on ne peut douter qu'ils n'aient apporté avec eux leurs traditions (2) et l'amour des chants populaires (3).

(1) Celebrant carminibus antiquis (quorum unum apud illos memoriae et annalium genus est) originem gentis conditoresque; Tacitus, *Germania*, p. 1. Caniturque (Arminius) adhuc barbaras apud gentes, Graecorum annalibus ignotus, qui sua tantum mirantur; id., *Annales*, l. II. Quemadmodum et in priscis eorum carminibus pene historico ritu in commune recolitur; Jornandes, *De Gothorum Origine*, c. IV. Le témoignage d'Elien (*Variae Historiae*, l. XII, c. 23) n'est pas moins positif, et l'on pourrait en citer une foule d'autres. Les Gaulois avaient aussi des poëtes nationaux : Βαρδοι, ἀοιδοι παρα Γαλατας, dit Hesychius, s. v°; et Strabo, l. IV, c. 4, parle également de leurs bardes.

(2) Barbara et antiquissima carmina, quibus veterum regum actus et bella canebantur, scripsit memoriaeque mandavit; Einhard, *Vita Caroli Magni*, c. XXIX, ap. Pertz, t. II, p. 458.

...Quae veterum depromunt praelia regum
Barbara mandavit carmina litterulis.

Poeta Saxo, ap. Leibnitz, *Scriptores rerum Brunsvicarum*, t. I, p. 168.

Voyez aussi Thegan, ap. Schilter, *Scriptores rerum Germanicarum*, c. XIX, p. 74. Asserius dit d'Alfred, dont il était contemporain : Saxonicos libros recitare et maxime carmina saxonica memoriter discere, aliis imperare... non desinebat; *Annales rerum gestarum AElfredi*, p. 43; un passage de *Beowulf*, v. 1728, n'est pas moins positif :

Hwilum cyninges þegn,
Guma gilp-hlæden,
Gidda ge-myndig, etc.

Voyez aussi Warnefrid, *De Gestis Longobardorum*, l. I, c. XXVII; Albericus Trium Fontium, *Chronicon*, anno 869.

(3) Ante quos etiam cantu majorum facta, modulationibus citharisque canebant; Jornandes, c. V.

Nos tibi versiculos, dent barbara carmina leudos,
Sic variante tropo laus sonat uno viro.

Venantius Fortunatus, l. VII, ép. VIII.

Ludgero oblatus est coecus, qui a vicinis suis valde diligebatur, eo quod esset affabilis, et antiquorum actus et regum certamina bene noverat psallendo promere; Altfrid, *Vita S. Ludgeri*, l. II, § 3. Contigit joculatorem ex Longobardorum gente ad Carolum (magnum) venire et cantiunculam a se compositam... rotundo in conspectu suorum cantare; *Chronicon Monasterii Novallensis*, ap. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. II, P. II, p. 717. In vulgari traditione, in compitis et curiis hactenus auditur; Otto Frisingensis, *Chronicon*, l. VI, c. 15. Populares etiam nunc adhuc notae fabulae attestari solent et cantilenae vulgares; Norbertus, *Vita Bennonis*, ap. Eckard, *Corpus Historicum*, t. II, col. 2165. Suivant Aventinus, *Annales Boiorum*, p. 130, Attila était encore, vers 1520, le sujet de chants : Patrio sermone, more majorum, perscripta; nam et adhuc vulgo canitur et est popularibus nostris, etsi litterarum rudibus, notissimus.

þær wæs gidd and gleo,
Gomela scylding,
Fela fricgende,
Feorran rehte.

Beowulf, v. 4205.

On lit dans le catalogue des livres de

Les incursions des Normands à l'époque la plus florissante de la poésie scandinave lui donnèrent une nouvelle force et le répandirent encore davantage. Les usages du Nord et la quantité des scaldes autorisent à croire qu'il s'en trouvait toujours quelques uns dans les grandes expéditions maritimes, et l'on sait que le poëme de l'un des plus fameux fut composé à Rouen (1). Si Alfred n'avait été bien habitué à la poésie du Nord, il n'eût point osé pénétrer dans le camp de ses ennemis sous le déguisement d'un scalde (2). Soixante ans après, un roi danois s'habilla aussi en ménestrel pour observer l'armée d'Ethelstan, et ce fait est encore plus significatif que le premier : on ne peut plus l'expliquer par les connaissances d'un homme renommé pour sa science; il suppose des rapports intimes entre la langue et la poésie des deux nations (3). Sans être aussi précises, les preuves de l'influence scandinave sur le développement de la littérature française ne sont pas moins évidentes : à la bataille des Dunes, un seigneur normand, Raoul Tesson, avait pour cri de guerre *Tor ie* (4); dans une chanson de Gaces de Brulles, contemporain de Thibaut, comte de Champagne, il est question d'Odin :

> Gasses de sa mesestance mande
> En France Odin, por Dieu que l'on dit voir (5).

Sindleozesouwa (depuis Reichenau), dressé par Reginbert en 821 : In vigesimo primo libello continentur XII carmina theodiscae linguae formata; J. Grimm, *Lateinische Gedichte des X und XI Jh.*, p. VII.

(1) Sigvatur (Sighvath), d'après Perinskjöld, cité par M. de La Rue, *Essais historiques sur les Bardes*, t. I, p. 121. Nous devons prévenir qu'il nous a été impossible de vérifier cette citation. Au reste, les poëtes scandinaves avaient nécessairement des rapports antérieurs avec la France, puisque les plus anciennes traditions poétiques en parlent : (Valland) *Völundar-qvida*, introduction; *Helreid Brynhildar*, st. II; (Valneskr) *Gudrunar-qvida II*, st. XXXVI.

(2) En 878, Ingulf, *Abb. Croyl. Historia*, p. 869; Guilielmus Malmesburiensis, l. II, c. 4.

(3) Guil. Malmesb., l. II, c. 6; voyez aussi passim, *Egilsaga*, *Gunlaug Ormstungasaga*, et Torfaeus, *Orcadum Historia*, préface.

(4) Que Thor me soit en aide!
Romans de Rou, v. 9109.

Cette expression est d'autant plus remarquable, que *Deus aie!* était le cri de guerre des anciens Normands; *Romans de Rou*, v. 2222, 3942, 3976, 4665, etc. On le trouve aussi dans le *Charlemagnes*, v. 243 :

Utre Deus aie! erient e halt e cler.

(5) *Poésies du Roi de Navarre*, t. I,

Et un passage du roman de Guillaume d'Orange (ou au Cor Nes) n'est pas moins positif; au moment de transporter Renaut à Avalon, les fées disent :

> Et se il veut portons l'encore avant,
> En *Odierne*, la fort cité manant;
> Ou se il veut, enquore plus avant
> Si qu'en la cit *Loquiferne* le grant (1).

Il est impossible de ne pas reconnaître là des souvenirs de la religion scandinave : *arn* signifie en islandais foyer, habitation, et le Valhalla, le paradis du Nord, était appelé l'habitation d'Odin (2). Si les monuments de notre vieille lit-

p. 257. C'est malheureusement tout ce que La Ravallière en a publié; il n'indique même ni le folio ni le numéro du manuscrit, et nous avons vainement parcouru le manuscrit de Cangé, in-8o : aussi, quoique le sens le rende fort probable, ne sommes-nous pas sûr qu'il s'agisse du Dieu scandinave. On trouve dans le roman provençal de *Gerard de Rossillon* un baron nommé *Odin;* un autre appelé *Odes* figure dans le *Romans d'Agolant*, et la *Chanson de Roland*, st. 219, parle de deux seigneurs bretons nommés *Oedun* et *Olun*. Une foule d'autres témoignages montrent que les souvenirs de la religion scandinave ne s'étaient pas entièrement perdus. *Nikar* est un des noms d'Odin, et un des noms populaires du Diable en Angleterre est *Old Nick;* en suédois on dit encore : Far till Odins (Va au Diable); Geijer, *Svea Rikes Häfder*, t. I, p. 267. Les Ases, qui étaient souvent appelés, d'après Snorri, les auteurs des enchantements (galldra-smidir), ne sont point restés étrangers aux idées du moyen âge sur les fées, et on a trouvé dans l'île d'Ely un bouclier d'argent ayant une inscription magique en caractères runiques, probablement pour rendre invulnérable celui qui le portait; ap. Hickes, *Thesaurus ling. Septentr.*, dissert. épist., p. 187. C'est probablement aux souvenirs de la puissance magique des runes que se rattache une expression fort commune dans les vieux romans :

> Tint Durendart, son riche bran *letre*.
>
> *Romans d'Agolant*, fol. 181.
>
> Et trait l'espee, dont li brans fu *letres*.
>
> *Romans d'Aubri li Borgonnon*, fol. 141.
>
> Ab tan el mes sa ma al bran que fo *letrats*.
>
> *Ferabras*, v. 3874.
>
> Il la vit belle et de *lettres* dorée.
>
> *Romans de Gerard de Viane*, Ms. du R. n° 7498³, fol. 124, v°, col. 2, v. 39.
>
> Sa mere, une devineresse
> E une fort enchanteresse,
> L'aveit issi aparilliez,
> D'arz enchante e primseignez,
> E sur lui tant caractes fait,
> Que ja d'armes n'en fust sanc trait;
> De coup de lance, ne d'espee,
> Ne fust sa char entamee.
>
> Benoît, *Chronique rimée*, v. 707.

Il s'agit de Bier (Biörn) Coste de fer, fils de Ragnar Lodbrok et d'Aslaug; cette coïncidence est d'autant plus remarquable, qu'on trouve des armes enchantées dans le Saga de Ragnar Lodbrok; ap. Biörner, *Nordiska Kämpa-dater*, p. 40. Les idées si répandues pendant le moyen âge sur les guerriers invulnérables semblent ainsi venues du Nord; elles ne peuvent se rattacher à Achille.

(1) Le Roux de Lincy, *Livre des Légendes*, p. 248.

(2) Dans le même poëme on trouve :

> Dit Loquifer : De ça vous ai veu;
> Relinquis Deu, le malves roi Jhesu,
> Et si aore Mahomet et Cahu.
>
> Ap. Michel, *Chanson de Roland*, p. 194.

Ce Loquifer est certainement une réminiscence de Loki, qui, en sa qualité de

térature avaient tous été publiés ou même analysés, les sujets qu'elle recherchait jetteraient quelque jour sur son histoire; ils manifesteraient les influences qui ont favorisé ses développements; mais, malgré les encouragements du Gouvernement et l'attention que le public commence à lui accorder, nous n'en connaissons encore qu'une bien faible partie. Il s'y trouve déjà cependant deux poëmes qui se rattachent à l'histoire du Nord (1), et tous deux remontent

puissance malfaisante, engage à renier le christianisme; plus tard il prit un caractère plus humain : dans le *Romans d'Aymeri de Narbonne*, Ms. du Roi, 2734, il est

Le greignor home qui fust desouz le ciel,

et Renouart au Tynel le tue; mais il n'en conserve pas moins encore quelques traits de sa première nature. Il possède un baume qui ferme ses blessures, et les anges descendent du ciel pour guérir celles de son adversaire. On sait que le moyen âge faisait des démons de toutes les divinités païennes :

Hahai! hahai! je suis venus;
Saluz vous mande Belzebus,
Et Jupiter et Apollin.

Le Salut d'Enfer, ap. Jubinal, *Jongleurs et Trouvères*, p. 43.

Perdu avons Mahon, et Tervagant,
Et Apollin, et Jupiter le grant.

Romans d'Agolant, ap. Bekker, *Ferabras*, p. 170.

Les Sarrasins sont même appelés *la jent Apolin;* ap. *Garin li Loherenc*, v. 27103; et dans le vers 1744 du *Marchaunt's Tale* de Chaucer, Pluton est le roi de *fayrie*.

On Jovyn and Plotoun,
On Astrot and sire Jovin,
On Tirmagaunt and Apollin,
He brak hem scolle and croun;
On Tirmagaunt, that was heore brother,
He lafte no lym hole with other,
Ne on his lord seynt Mahoun.

The King of Tars, ap. Ritson, *Ancient engleish metrical Romanceës*, t. II.

Probablement sire Jovin est ici l'empereur Jovinien, mis, comme Néron (Noiron), parmi les divinités païennes (voyez M. Fr. Michel, *Romans de la Violette*, p. 72, note 2); sa méchanceté était célèbre dans le moyen âge; voyez le *Gesta Romanorum*, c. 59, et l'*Orgueil et Présomption de l'empereur Jovinien*, moralité à 19 personnages, Lyon, 1584.

(1) *Havelok le Danois* (publié en Angleterre par M. Madden, et réimprimé à Paris par M. Fr. Michel), et *Dan Horn* (resté manuscrit), que nous ne connaissons que par les analyses de M. de La Rue, t. II, p. 251-257; Tyrwhitt, *Chaucer*, t. IV, p. 68; Warton, t. I, p. 40, et la version anglaise : Horn childe and maiden Rimnild; ap. Ritson, *Ancient engleish metrical Romanceës*, t. III, p. 282. Il nous semble probable que le *Romans des Saisnes* ou *de Guiteclin* (Wittekind) *de Saissoigne*, Ms. du R., n[os] 2729 et 6985, se rattache aussi à quelque tradition du Nord; mais nous le connaissons trop imparfaitement pour oser l'affirmer. Il y avait aussi un *Romans de Bonart de Saissoigne*, fort célèbre pendant le moyen âge, qui avait probablement la même origine, et l'on ne saurait douter que Wade, ses merveilleuses aventures et son bateau Guigelot, ne soient venus de Scandinavie : voyez la monographie que M. Michel a publiée, et J. Grimm, *Irmenstrasse und Irmensäule*, p. 48 et 64. Les romans d'*Ogier le Danes* ont certainement recueilli une foule de traditions septentrionales, et le nom du poëme de Landric, que chantaient souvent les trouvères, semble indiquer une origine teutonique :

Je ne vous comment mie de Landri ni d'Auchier;
Ains vous comment les vers d'Alexandre le fier.

Romans d'Alexandre.

Videntes cantilenam de Landrico non

aux premiers temps de notre poésie, lorsqu'elle était le plus naïve, et, si l'on pouvait parler ainsi, le plus originale (1).

La plupart des étymologies nous semblent si incertaines, elles reposent sur des présomptions si souvent arbitraires et des inductions toujours si hypothétiques, qu'on ne devrait jamais en faire la base d'un raisonnement sérieux; au lieu de conclure la parenté des idées de la ressemblance des mots, il faudrait établir la généalogie des expressions par celle des idées; mais, lorsque les mots sont des images, lorsque leur sens figuré résulte d'une manière particulière d'envisager les choses, il est difficile de ne pas voir dans la traduction littérale qu'en font les nations étrangères une forte présomption, sinon une preuve, qu'elles avaient auparavant emprunté les idées : ainsi, par exemple, ποιητης vient de ποιειν, faire; il a un sens indépendant, et appartient véritablement aux Grecs; mais *poeta* n'a pas de sens à lui, c'est un mot pris dans une langue étrangère, auquel rien de latin ne se rattache, et nous nous croirions suffisamment autorisé à penser que, dans le principe, l'idée qu'il rendait, la *chose* qu'il nommait, n'était pas non plus nationale (2). Il y a plus

placere auditoribus, statim incipiunt de Narcisso cantare (probablement le Lais de Narcisse, ap. Barbazan, *Fabliaux*, t. IV, p. 143); quod si nec placuerit, cantant de alio; Pierre de Paris, *Verbum Abbreviatum*, c. 27; ap. Roquefort, *Etat de la Poésie françoise*, p. 217. Peut-être cependant s'agissait-il de saint Landry, évêque de Paris, qui avait servi de sujet à plusieurs légendes (Le Beuf, *Dissertations sur l'histoire*, t. II, p. LXXVII–LXXXVII), ou de Landry, fils de Badon, comte de Nevers, le héros d'un chant populaire latin; ap. Mabillon, *Analecta*, t. III, p. 538.

(1) Nous citerons encore deux faits qui semblent montrer quelle réputation la poésie scandinave avait conservée en Angleterre : le ménestrel d'Edouard II avait été surnommé *roy de North* (Anstis, *Register of the Order of the Garter*, t. II, p. 303); dans le *King Estmere*, v. 180, le poëte se vante d'être

Come out of the northe countrye;

(Ap. Percy, *Reliques*, t. I, p. 68);

et l'on trouve dans plusieurs autres ballades des expressions semblables; peut-être cependant ne doit-on les entendre que du nord de l'Angleterre, dont les poëtes avaient beaucoup de réputation. Une idée du *House of Fame* de Chaucer est plus significative : il place le palais de la Renommée sur une montagne de glace toute couverte de noms; ceux qui sont au midi sont perpétuellement fondus par le soleil, mais ceux du nord restent ineffaçables.

(2) Voilà pourquoi toutes les nations européennes dont la littérature s'est formée sur le patron des littératures anciennes ont emprunté au grec et au latin le nom qu'elles donnaient aux poëtes, tandis que celles dont la poésie se développait spontanément au milieu du peuple leur faisaient un mot nouveau

de rapports qu'on ne le suppose généralement entre les pensées et les mots qui les expriment, ou les images qui les figurent; l'imagination cherche à retrouver un sentiment dans son expression, à donner aux idées des noms qui les représentent, ou du moins les rappellent. *Rime* ne peut donc être un mot vide de sens, qui doive sa valeur au hasard d'une convention arbitraire ; trop de langues différentes l'ont adopté pour qu'il n'y ait pas, entre sa racine et l'idée qu'il exprime, une relation nécessaire. Les philologues qui l'ont dérivé de *rhythmus* n'ont point réfléchi que le rhythme était une idée savante, étrangère au peuple (1) : ce n'est pour lui qu'un sentiment instinctif dont il ne se rend pas compte; et d'ailleurs, le rhythme s'applique au vers tout entier, et la rime seulement à la fin ; le mot mentirait à son idée, et ne rappellerait pas même sa propriété caractéristique, la consonnance. Sans prétendre qu'il vienne de l'islandais, parce que *hreim* y signifie *son*, on peut au moins affirmer que son étymologie se rattache à quelque radical dont le sens et la prononciation étaient semblables.

L'application de *trouver* au travail du poëte ne saurait être une idée provençale : les troubadours ne trouvaient rien; il n'y a dans leurs vers ni action ni pensée; leurs sentiments sont si monotones, qu'ils semblent des conventions poétiques, on dirait les souvenirs d'une leçon dont on ne sait plus que la lettre; loin d'être originaux, ils ne sont pas même vrais. Les troubadours (2) étaient plutôt des musi-

qui exprimait des idées différentes. Les critiques érudits du moyen âge reconnaissaient eux-mêmes cette différence : Al qual yo no llamaria decidor, ò trovador, mas poeta; como sea cierto que si alguno en estas partes del Ocaso mereciò premio de aquesta triunfal è laurea guirlanda loando à todos los otros, este fue; El Marqués de Santillana, *Carta al Condestable de Portugal*, ap. Sanchez, *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*, t. I, p. LX. Nous devons cependant dire que Chaucer a employé *make* dans le sens de composer des vers, *Complaint of Venus*, v. 82.

(1) Nous devons cependant reconnaître que *rhythmus* se prenait quelquefois comme *rime* dans le sens de *poëme*; voyez l'inscription du chant allemand de Hludvig : Rithmus teutonicus de piae memoriae Hludvico rege; ap. *Elnonensia*, p.7.

(2) On disait même d'Elias Fonsalada :

No bon trobaire, mas noellaire fo.

Ap. Raynouard, t. V, p. 142.

ciens que des poëtes, et une pareille expression n'a pu être créée que pour une poésie hardie, impatiente de mouvement et de nouveauté, comme celle des Scandinaves (1). Nous ne voudrions pas encore dire que les Provençaux (2), les Français (3), les Espagnols (4), les Portugais (5), les Italiens (6), les Allemands (7) et les Anglais (8), la leur avaient empruntée; mais il nous semble certain qu'elle fut d'abord employée par un peuple dont l'imagination avait les mêmes habitudes (9). Les Islandais appelaient souvent des vers

(1) On la trouve dans le *Höfod-lausn* d'Egil :

þuit hradr of fann.
St. II, v. 8.

(2) E ja trobaire no-s laisse.
Rambaut d'Orange, ap. Raynouard, t. V, p. 408.

Pistoleta si fo cantaire d'En Arnaut de Marvoill... e puis vene trobaire e fez cansos com avinens sons; ap. Raynouard, t. V, p. 349.

(3) Ne ja ne me ferai trovor
De nule riens en mon vivant,
Ou vilain mot soist arrivant.
Lais d'Aristote, v. 54.

On tient le menestrel a sage
Qui met en trover son usage.
Ap. Barbazan, *Fabliaux et Contes*, t. III, p. 398.

Oiez bons vers qui ne sont pas frarin,
Ne les trouverent Gascon ne Angevin.
Romans de Guillaume d'Orange.

(4) Qualesquier decidores è trovadores..., agora fuesen Castellanos, Andaluces, ò de la Estramadura, todas sus obras componian en lengua gallega ò portuguesa; *Carta del Marqués de Santillana*, ap. Sanchez, t. I, p. LVII.

Et porque mejor de todos sea escuchado,
Fablarvos he per trobas è cuento rimado.
Arcipreste de Hita, st. V.

A l'appendice du tome second de Mayans, *Origenes de la lingua española*, il y a un extrait d'un *Libro de la arte de Trovar*, par Enrique de Villena. Jofre de Foxa a fait aussi un livre intitulé *Continuacion de Trovar*.

(5) E por que m'ora quitey de trobar.
Fragmentos de hum Cancionero inedito.

On y trouve aussi *trobador* pour poëte, fol. 91 recto, 101 recto, etc.

(6) Poichè ti piace, Amore,
Che eo deggia trovare.
Federigo II, imperadore, ap. *Poeti del primo secolo*, t. I, p. 84.

Nova canzon trovata.
Messer Polo, *Ibid.*, p. 132; etc.

(7) Dis bispel ist zemerkene blint,
Svvas nu davon geschehe, meister, das vint.
Walther, ap. Manessen, *Sammlung von Minnesingern*, t. I, p. 106.

Libte vinde ich einen vunt,
Den si vunden hant, die vor mir sint gevvesen;
Ich muos us ir garten und ir spriuchen blumen lesen.
Marner, ap. *Id.*, t. II, p. 172.

Vinder a été employé dans le même sens par Vizlan von Rivien; ap. Docen, *Miscellaneen*, t. II, p. 285. On en trouve de nombreux exemples dans le *Tristan* de Gottfried von Strasburg, v. 4623, 18962, etc.; et Oberlin cite un passage d'une vieille Bible allemande : Derselb (Jubal) was orthaber und vinder auf saitten spil; *Scherzii Glossarium*, col. 1168. Les Flamands avaient aussi dans leurs colléges (cammer) poétiques un degré qu'ils appelaient *vinder;* et Dante s'est servi d'*invenire* dans le sens de *composer :* Quidquid redactum sive inventum est ad vulgare prosaicum; *De Vulgari Eloquio*, l. I, c. 10.

(8) Beheldeth me therof no fynder;
Her bokes ben my shewer.
Life of Alexander.

(9) L'expression de Bernart d'Auriac,
En Guillem fabre sap fargar,
(Ap. Raynouard, t. V, p. 64.)

hrima, des sons (1) : c'était la conséquence pour ainsi dire naturelle d'une versification qui reposait sur la consonnance de toutes les syllabes accentuées ; mais les peuples dont la prosodie était soumise à des principes différents ne pouvaient accorder la même importance aux sons, ni par conséquent leur associer la même idée, et cependant, presque tous ceux de l'Europe moderne ont désigné leurs vers par une expression semblable (2). Ce n'est pas là sans doute une preuve

ne saurait être non plus provençale : ce n'était pas dans une société aristocratique, tout occupée d'amour et des jouissances d'un luxe anticipé, que pouvait venir l'idée d'emprunter au métier du forgeron une image de la noble profession du troubadour. En Scandinavie, au contraire, où une civilisation au berceau et l'amour des combats avaient élevé l'industrie du fer assez haut pour que les plus grands personnages se fissent forgerons (voyez le *Völundar-qvida*), une telle expression était naturelle ; il n'était pas besoin d'une imitation étrangère pour appeler les poëtes *lioda smidir*, forgerons de poésies ; Olafsen, *Om gamle Nordens Digtkonst*, p. 247 ; *völundr* s'employait aussi quelquefois dans le sens de forgeron, et Biörn Skardsson dit d'Egil Skallagrimson : Egill var hinn mesti runavölundr ; *Edda*, t. II, p. 492. Nous n'affirmerions pas avec autant d'assurance que les Allemands n'ont point employé d'eux-mêmes *wirken* pour *versifier* (Otfrid, *Evangelienharmonie*, c. I, v. 87, etc.) ; il a sans doute de grands rapports avec l'islandais *yrkia*, c'est le même sens naturel et la même acception figurée, pour tous deux la poésie est le travail par excellence ; mais une pareille expression pouvait se reproduire chez tous les peuples qui y attachaient une grande importance, une plus grande que ne le faisaient probablement les Allemands ; les Anglo-Saxons disaient *fersyrcan*.

(1) J. Grimm dit même, *Altdeutsche Meistergesang*, p. 164, que *skald*, le radical de *skalld*, poëte, et *skælda*, versifier, signifie également *son* : sa grande érudition philologique ne nous permet pas de croire qu'il se soit trompé, mais nous devons dire que les dictionnaires ne l'indiquent point, et que nous ne l'avons rencontré dans aucun livre islandais.

(2) Frauenlob a donné à *schallen*, sonner, faire du bruit, la signification de chanter, célébrer ; et Heinrich von Mekelenburg (ap. Docen, *Miscellaneen*, t. II, p. 283), ainsi que plusieurs minnesinger cités par Grimm (*Altdeutsche Meistergesang*, note 189), l'a employé dans le même sens.

Quant flors et glais e verdure s'esloigne,
Qu'eil oisel n'osent un mot soner.

Gaces de Brulles ; Ms. de Cangé, in-8°, f. 109.

Et de geste cante nous ont
En sons auvernas et gascons.

Torniemens Anticrist, ap. de La Rue, t. I, p. LXVI.

Pour conforter ma pesance
Fais un son.

Poësies du Roi de Navarre, t. II, p. 20.

Lors commença a chanter . *i*. son d'amour ; *Roman des Sept Sages*, app., p. 90.

Or faites pais, seigneurs, ne faites cris ne sons,
Et je vous chanteray une bonne chansons.

Romans des fils Aimon, v. 11.

Et je cuide que il n'eust
De son, ne parler ne seust.

Romanz dou Chevalier au Lyon, ap. *Mabinogion*, p. 138.

Nò pogra sonar mot quí lh des xv regnatz :
Tant era l'emperayre corrosos et iratz.

Ferabras, v. 3803.

Per esbaudir mos vezis
Que s fan irat car ieu non chan,
Non mudarai deserenan,
Qu'ieu non despley
Un son novelh, qu'els esbaudey.

Peire Rogier, ap. Galvani, *Osservazioni sulla poesia de' Trovatori*, p. 45.

Laonde egli incominciò si dolcemente

d'emprunt suffisante, puisqu'on trouve déjà la même figure chez les Romains (1). Mais cette coïncidence donne plus de force aux présomptions qui résultent des autres (2). Les poëtes latins ont quelquefois employé *dictare* dans le sens de *componere* (3); mais cette signification lui était trop peu habituelle pour qu'on y rattache l'origine d'expressions si répandues dans les langues du moyen âge (4) : elles viendraient

suonando a cantar (la Ballata di Mico da Siena) questo suono; Boccacio, *Decamerone*, jour X, nouv. 7. *Rime* se prenait quelquefois par la même raison dans le sens de poëme :

Mon songe mis en rime; la rime avez oie.
Desputoison de Synagogue et de Sainte Yglise.

Querria del su duelo componer una rima.
Berceo, *Duelo de la Virgen Maria.*

Dan Felyp was maystir in that tyme,
That y began this englyssh ryme.
Robert Mannyng, *Manual of Sins.*

Une autre coïncidence nous semble digne de remarque : les Islandais appelaient *visa* (vers) un poëme, et les deux idiomes de la France donnaient la même signification à *vers :*

Qu'om non troba ni sap devezio,
Mas sol lo nom entre vers e chanso.

Aimeric de Peguilain, ap. Raynouard, *Poésie des Troubadours*, t. II, p. 178.

Chantan volgra mon fin cor descobrir
Lai on m'agr'obs que fos saubutz mos vers.
Folquet de Marseille, ap. Diez, *Poesie der Troubadours*, p. 312.

Pois de chantar m'esprent talenz
Ferai un vers dont sui dolenz,
Mas ne serai obedienz
En Pitau ni en Limosi.
Guillaume, comte de Poitiers.

Pendant le moyen âge, on prenait quelquefois *versus* dans l'acception de strophe; *verset* s'emploie encore dans le même sens, et on le donnait aussi en vieux français à *vers :*

Dont commensa Lambers a flabloier
Et a chanter hautement sanz dongier.
A chascun ver li fait le vin baillier.

Romans d'Aubri li Borgonnon, Ms. B. R., no 7227[5], fol. 74, recto.

Voyez aussi *Berte aus Grans Pies*, préf., p. XXVII. On se servait quelquefois de *sonet* dans le même sens; Daude de Prades, ap. Rochegude, *Parnasse Occitanien*, t. I, p. 86; Peire Rogier, ap. Raynouard, t. III, p. 34; *Romans de la Rose*, v. 709. Au reste, le *carmen* des Latins et le *laoidh* des Irlandais avaient cette double signification.

(1) Os magna sonaturum.

(2) Nous ne parlons pas des rapports qui existent entre *mot* et *poésie*, ils sont trop naturels et trop répandus pour qu'on les attribue à une nation quelconque; l'ἔπος des Grecs et le سخن des Persans avaient déjà cette double signification.

(3) Horace, *Sat.*, l. I, s. 4, v. 10; Perse, s. I, v. 52.

(4) On les trouve déjà plusieurs fois dans Otfrid; voyez Docen, *Miscellaneen*, t. I, p. 217. Hroswitha dit dans la préface de ses comédies : Dictando imitari; et Benvenuto da Imola s'exprime ainsi dans son commentaire sur le *Secunda Cantica* de Dante : Et hic nota, quod olim fuit solummodo dictamen litterale, tam in prosa quam in metro. Postea forte a ducentis annis citra (il écrivait vers 1350) inventum est dictamen vulgare, et fuit in principio inventum pro materia amoris; ap. Muratori, *Antiquitates Italicae*, t. I, col. 1327.

Yeu trobera plazer
E delieg en dictar,
E-m volgra esforsar
De far bels dictamens...
Troban los bels dictats.

Guiraut Riquier, ap. Diez, *Poesie der Troubadours*, p. 40.

plutôt de l'usage de réciter les vers, qui devint assez général pour qu'on ait exprimé par le même mot le récit et la composition (1). Peut-être l'influence scandinave expliquerait-elle aussi une contradiction qui a souvent embarrassé les critiques et rendu fort incertaine la manière dont les jongleurs récitaient les poëmes. Les vieux poëtes allemands disent tantôt *sagen und singen* (2), et tantôt *sagen oder singen* (3);

Li rey, li prince et li courtur,
Cunt (e), barun e vavasur,
Ayment cuntes, chanceurs e fables,
E bon diz qui sont delitables.

Denys Pyram, ap. Turner, *History*, t. IV, p. 263.

K'en romanz ai turne et dit.

Marie de France, *Fables*, épilogue, v. 2. On connaît aussi le *Dictie du Chancelier Philippe*, le *Dict du Barizel*, le *Dit de Droit*, le *Dit des Philosophes*, les *Dits* ou *Dities* de Vatriquet, etc. Cantigas, serranas, è dicires Portugueses è Gallegos; *Carta del Marqués de Santillana*, ap. Sanchez, t. I, p. LVIII. Gonzales de Castro..., dixo asaz bien, è fizo estas canciones; *Id.*, p. LIX. Gran decidor; *Id.*, p. LX. Pendant le 14e siècle, *dichter* et *spreker* avaient cette signification en flamand; Hoffmann von Fallersben, *Horae Belgicae*, pars sexta, p. 201. L'*enditour* du vieil anglais avait certainement la même origine, ainsi que le *dictes* dont s'est servi Widville, comte de Rivers : *Dictes or sayings of Philosophers*. Robert Mannyng a dit également dans le prologue de son *Chronical History* :

I mad noght for no disours,
Ne for seggers no harpours.

Roune avait même la signification de vers, chanson :

I was at Ertheldoune,
With Thomas spak y thare,
Ther herd y rede in roune,
Who Tristrem gat and bare.

Syr Tristrem, ch. I, st. 1.

On le prenait aussi dans l'acception de chant :

Lenten ys come with love to toune,
With blosmen ant with briddes roune.

Ap. Ritson, *Ancient Songs and Ballads*, t. I, p. 63.

(1) Nous avons déjà cité, p. 281, n. 3, l'exemple du poëte lombard qui récitait ses vers au milieu d'un cercle de Franks; on lit dans Rhaesus, *Cambrobritannicae linguae Institutiones*, p. 148 : Solent enim frequentissime Cymraeorum rhapsodi, sive recitatores poetarum, carmina in publicis conventibus accinere. Tous les scaldes récitaient eux-mêmes leurs vers, et Grimm a remarqué que le *dichten* allemand ne se présente que rarement dans les monuments antérieurs au 14e siècle, *Altdeutsche Meistergesang*, p. 145. Quoiqu'on trouve, beaucoup plus tard, à la vérité, Dichten und sagen, ap. Manessen, *Sammlung von Minnesingern*, t. I, p. 189, cette étymologie nous semble plus probable que celle qui se rattache à l'anglo-saxon *dihtan*, préparer; au grec τευχειν, construire, et à l'islandais *dikta*, dont la signification est la même; nous croyons cette dernière expression moderne. Quant au *fatiste* (poëte) du vieux français, nous le ferions bien plutôt venir de l'islandais *fata*, habiller, que de φατισειν, parler : nous doutons que φατισειν ait jamais été pris dans ce sens, et un mot populaire ne peut avoir une origine si savante.

(2) Disent et chantent : *Ruolandes Liet*, v. 135; *Kutrun*, v. 666; ou même chantent et disent : *Sammlung von Minnesingern*, t. I, p. 51 :

Singe and say in romance and ryme.

Robert Manning, *Chronical History*, p. 340.

(3) Disent ou chantent : Wolfram von Eschenbach, *Parzival*, v. 7187, 12429; etc. Peut-être, cependant, cette différence d'expression tient-elle à deux manières vraiment différentes de réciter les vers;

rien dans les passages où ces expressions se rencontrent ne peut justifier leur différence; on est obligé de supposer que l'habitude de réciter les vers avait été introduite ou du moins répandue par un peuple chez qui le même mot signifiait à la fois *chanter* et *parler*. On concevrait alors que, dans le doute, les traducteurs ou les imitateurs eussent presque indifféremment réuni et séparé ces deux sens. Le *qveda* islandais les a tous les deux, et cette supposition semble d'autant plus probable qu'Einhard nous apprend que Charlemagne demandait à un messager qui lui apportait des lettres : Quid *canerent* hae litterae? et que *chanter* a conservé cette signification dans quelques phrases populaires (1).

Les noms des différentes espèces de poëmes méritent surtout de fixer l'attention. Il est rare que leur emprunt à des langues étrangères ne soit point amené par leur imitation, ou du moins leur influence; ici l'étymologie est presque de l'histoire. Notre vieille littérature n'eut point de composition poétique plus répandue et plus célèbre que le *lai;* son nom se retrouve, suivant les philologues, dans presque tous les idiomes de l'Europe (2), et les témoignages qui lui donnent une origine bretonne, ont jusqu'ici paru trop positifs pour qu'on ait osé les révoquer sérieusement en doute. Si cette opinion était fondée, les Bretons auraient certainement exercé une puissante influence sur le développement de la littérature moderne, et comme aucun monument de

Chaucer dit, dans le dernier livre de *Troilus and Cresseide*, v. 1796 :

And redde where so thou be, or ellis songe.

(1) Que nous vient-il chanter? etc. Le *joc partir* des troubadours et des trouvères a certainement été imité par les Allemands, car ils l'ont traduit littéralement :

Die friunde haben mir ein spil
Geteilet vor:

Sammlung von Minnesingern, t. I, p. 182.

On ne peut douter qu'il ne soit d'origine française : *giu partir* signifiait *proposer l'alternative*:

Li prinches Hues respondi :
Puisque m'avez le giu parti.

Ordenes de Chevalerie, v. 45.

(2) En islandais *liod*, anglo-saxon *leod*, allemand *lied*, dialecte suisse *liedli*, latin barbare *leudus*, irlandais *laoi*; probablement une même signification a fait confondre deux mots différents. Il ne nous semble pas impossible que le *loa* des Espagnols et des Portugais se rattache au même radical.

leur ancienne poésie n'est parvenu jusqu'à nous, au moins dans sa forme primitive, il serait impossible de reconnaître ni les caractères ni les limites de leur action, et on pourrait l'attribuer à un peuple qui n'en aurait exercé aucune. Cette question se présente donc en première ligne dans l'étude de l'histoire littéraire du moyen âge, et son importance oblige de la discuter avec quelque étendue.

Un fait est d'abord digne de remarque, c'est que les langues galloise et armoricaine n'ont aucun mot qui puisse servir d'autorité à une origine celtique; les recherches de savants, stimulés par les besoins d'un système, sont restées inutiles (1), et M. Owen, dont l'opinion reçoit un grand poids de ses travaux philologiques, n'a pas craint d'avancer dans le *Cambrian Biography* que les lais s'appelaient en gallique *mabinogion*. Le dictionnaire irlandais d'O'Reilly n'indique non plus aucun radical de lai (2); mais on trouve dans celui d'O'Brien (3) *laoi* et *laoidh*, vers, poëme, et Walker l'a répété d'après lui (4). Malgré la conscience qu'O'Brien a mise dans son travail, nous ne pouvons lui reconnaître ici aucune autorité; il avoue dans la préface s'être servi d'ouvrages postérieurs au 13[e] siècle, et rien n'indique le temps où ce *laoi* est devenu gallique. On sait seulement que les autres dialectes ne le connaissent pas; il n'a dû ainsi s'introduire dans l'irlandais qu'après sa séparation de la langue-mère, et ne peut avoir été emprunté par les langues romanes, avec qui l'irlandais n'avait aucun con-

(1) M. Wolf, *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*, 1834, t. II, col. 245. On trouve seulement dans le dictionnaire kymri d'Owen : *llais*, son, voix; mais ce n'est pas évidemment le même mot, il se prononce *ly-ais*; et, puisque la transmission aurait eu lieu par la tradition orale, c'est la prononciation et non l'orthographe qu'on eût cherché à reproduire. *Llais* se dirait d'ailleurs bien mieux de la musique que des paroles d'un poëme, et cette étymologie donnerait plus de vraisemblance à notre opinion sur le sens primitif de *lai*.

(2) Le seul mot dont puisse s'autoriser la croyance que nous combattons est *laor*, a hymnist : nous ne savons s'il signifie l'auteur d'un hymne ou le musicien qui le chante. Hymnist n'est pas dans le dictionnaire de Johnson.

(3) *Focalóir Gaoidhilge — sax — Bhéarla*, s. v[o].

(4) Ellis, *Specimens of early english metrical Romances*, t. I, p. 38.

tact (1). L'origine bretonne des lais ne résulte donc point de l'étymologie de leur nom, et puisque la perte des *originaux* a rendu toute comparaison impossible, cette opinion devrait au moins reposer sur des témoignages incontestables. Il est vrai que Marie de France nomme plusieurs fois des lais bretons comme ses sources (2); mais on sait que l'esprit historique qui dominait la poésie du moyen âge faisait une loi de citer quelque autorité à l'appui de ses récits. Les romanciers français et provençaux invoquaient le témoignage de prétendus manuscrits de Saint Denis, les poëtes italiens en appelaient à la Chronique de Turpin pour des faits dont fort souvent elle ne parlait pas, et rien ne prouve que Marie ne se soit point aussi réclamée de poëmes qui n'existaient pas. Les détails des Lais de Lanval et de Graelent se retrouvent dans les *Mille et une Nuits* (3), et il est difficile d'admettre qu'elle les eût empruntés à un original breton. D'ailleurs, les lais étaient déjà connus dans la littérature

(1) La même raison nous dispense de nous occuper du dialecte erse; d'ailleurs, le dictionnaire de Shaw n'a aucune valeur quand il ne copie pas celui d'O'Brien, et le glossaire d'Armstrong a été rédigé sur le texte d'Ossian, dont on ne peut soutenir sérieusement l'antiquité.

(2) *OEuvres*, t. I, p. 50, 250, 400, etc.

Un lais en firent li Breton.
Lais de Haveloc, etc.

(3) Dans l'histoire de Peri Banou. Ce n'est pas une rencontre fortuite, car on trouve beaucoup d'imitations orientales dans les poésies des trouvères : le Manteau mal taillé semble imité du Miroir du prince Zeyn Alasnam; la Dame qui attrapa un prêtre, un prévôt et un forestier, de l'Histoire de la belle Areuya; le Lai d'Aristote, d'une des fables du ch. IV du *Pantcha-Tantra*. Deux aventures du roman si populaire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne (l'enlèvement du sachet de cendal par un oiseau de proie et le trésor caché dans des barils d'olive) sont empruntées à l'Histoire des amours de Camaralzaman et de la princesse Badoure des *Mille et une Nuits*; les Trois Bossus et le Sacristain de Cluny, du Petit Bossu; les Trois Aveugles, des Frères du Barbier; le Jugement sur les barils, de l'Histoire d'Ali Cogia; le Cheval de fust du *Cleomades* d'Adenes et de l'Histoire de Valentin et Orson, c. XXI (M. Raynouard a dit, *Poésies des Troubadours*, t. II, p. 317, qu'on le trouve aussi dans un poëme provençal de Bernard de Treviez, antérieur à la fin du 12e siècle), du Cheval enchanté des *Mille et un Jours*, ou du Xe conte du *Singhasana-Dvatrinsati*; probablement c'est aussi la source du Cheval de bronze de *La Spagna*, du Clavileño aligero de *Don Quijote*, et de cette allusion du *Squire's Tale* de Chaucer :

... The wondrous horse of brass
On which the Tartar king did ride.

Une origine classique ne serait cependant pas impossible : Bellérophon avait un cheval ailé, et Phryxus traversa la mer Noire sur le bélier à la toison d'or.

française; près d'un siècle avant elle (1), Wace disait en avoir fait plusieurs (2); le témoignage de Marie elle-même rend le doute impossible :

> Quant de lais faire m'entremet
> Ne voil ublier Bisclaveret;
> Bisclaveret ad nun en Bretan
> Garwall l'appelent li Norman (3).

Et l'on connaît une foule de lais (4) qui n'ont pu être composés primitivement en Bretagne; ils supposent des connaissances historiques et mythologiques qui étaient également étrangères à ses habitants (5). L'existence réelle des lais bretons ne serait donc pas une preuve suffisante que les Normands les avaient imités; on ne saurait pas même à qui appartiendrait l'antériorité, et toutes les conséquences qu'en ont voulu tirer quelques critiques (6) manqueraient encore de base.

Le nom de lais se donnait à des poëmes de toute espèce, à des chants joyeux (7) et des chansons d'amour (8), comme à des cantiques sacrés (9), à des fables (10), des élégies (11) et des aventures héroïques (12): leur caractère spécial n'était donc pas dans le sujet (13), et on ne saurait non

(1) *Journal des Savants*, 1827, p. 611 et 612.

(2) De La Rue, *Recherches historiques sur les Bardes*, t. I, p. 180.

(3) *Lais du Bisclaveret*, t. 1, p. 178. Renaut, son contemporain, dit aussi dans le *Lais d'Ignaures* :

> François, Poitevin et Breton.
> L'apelent le Lai del Prison.

(4) Les Lais de Narcisse, d'Aristote, des deux Amants, du comte de Toulouse, etc.

(5) Il ne porra james morir!
> Quant il dut estre baptisiez,
> Si fu el flun d'Enfer plungiez;
> Durs sont li nerf, dures les vaines
> Qui de vif sanc sunt tutes plaines.
> *Lais d'Ywenec*, v. 90.

> La caumbre ert painte tut entur;
> Venus, la Dieuesse d'amur,
> Fu tres bien mis en la peinture.
> . . . .
> Le livre Ovide u il ensegne
> Coment cascuns s'amour tesmegne.
> *Lais de Gugemer*, v. 235.

(6) MM. Ellis, de La Rue, etc.

(7) Il y a dans les œuvres d'Alain Chartier une pièce intitulée *Lais de Plaisance*.

(8) On les appelait *Lais d'Amour*.

(9) *Poésies du Roi de Navarre*, t. II, p. 156; Roquefort, *De la Poésie françoise dans les XIIe et XIIIe siècles*, p. 189.

(10) Le *Lais de l'Oiselet*.

(11) C'était même là leur caractère essentiel, suivant Lévêque de la Ravaillère; *Poésies du Roi de Navarre*, t. I, p. 205.

(12) *Lais de Chevalerie*.

(13) Nous en trouvons une preuve irrécusable dans le *Lay le Frain* :

> We redeth oft and findeth ywrite,
> And this clerkes wele it wite,

plus le chercher dans la forme. L'esprit des fabliaux était le même (1) et leur versification absolument semblable. Dans un temps où les jongleurs étaient si multipliés et les manuscrits si coûteux et si rares, la forme du récit acquit nécessairement une grande importance; elle semblait inséparable du vers (2), et devait être regardée comme le caractère essentiel de chaque espèce de poésie. Faute d'une différence plus intrinsèque, on est ainsi réduit à supposer que les lais se distinguaient des fabliaux par une espèce particulière de déclamation ou d'accompagnement (3). Cette supposition n'est point d'ailleurs dénuée de preuves : les poëtes parlent souvent du chant des lais; celui de Graelent est transcrit dans un manuscrit de la Bibliothèque royale (4) de manière à être noté à tous les alinéas, et aucun témoignage n'autorise à croire que les fabliaux aient été chantés; leur nom semble même venir du vieux français *fabler*, parler, qui s'est conservé dans l'espagnol (5), et le roman provençal

Layes that ben in harping
Ben yfound of ferli thing.
Sum beth of wer, and some of wo,
Sum of joye, and mirthe also,
And sum of trecherie and gile,
Of old aventours that fel while,
And sum of bourdes and ribaudy,
And many ther beth of faery,
Of al thinges that men seth
Maist o' love forsoth yai beth.

Ap. Scott, *Minstrelsy of the Scottish Border*, t. III, p. 37.

(1) Le *Lais d'Aristote*, le *Lais de l'Ombre*, etc. Généralement cependant les fabliaux avaient quelque chose de plus léger et de plus plaisant; nous en expliquerons tout à l'heure les raisons.

(2) Asonar (rimer) signifiait même, dans la vieille langue espagnole, mettre en musique : El qual (Mosen Jorde de Sant Jorde) compuso asaz fermosas cosas, las quales él mismo asonaba : ca fue musico excellente; *Carta del Marqués de Santillana*, ap. Sanchez, *Coleccion*, t. I, p. LVII.

(3) Cette différence ne pouvait cependant être la seule, la forme du récit agissait sur son esprit. Le ton avait plus d'unité et le sentiment dominait davantage dans les vers destinés à être chantés; les autres s'occupaient beaucoup plus du style; ils étaient plus naïfs, plus spirituels, plus goguenards.

(4) N° 7989[2].

(5) Fablar, hablar. Dans son *Dictié du Chancelier Philippe*, Henri d'Andely lui donne une autre étymologie :

Por ce qu'il est de verite
Ne l'apele mie fablel.

Mais cela ne nous paraît qu'un jeu de mots, quoiqu'on le trouve dans plusieurs autres poëmes :

Raouls de Houdaing, sans mençonge
Qui cest fablel fist de son songe.

Songe d'Enfer.

En fabliau doit fables avoir;
Si a il, ce sachiez de voir,
Por ce est fabliaus apelez
Que de faubles est aunez.

Romans de Trubert.

Seiguer, apres le fabloier
Me vueil a voir dire apoier.

Du Convoitox et de l'Envieus, ap. Méon, *Nouveau recueil de Fabliaux*, t. I, p. 91.

de Gérard de Roussillon les oppose aux chansons (1).

Il est difficile de déterminer, à l'aide de leurs acceptions postérieures, la signification primitive des mots: toute règle d'induction est impossible; les modifications du vocabulaire changent de caractère et de tendance suivant l'esprit des peuples, la période de leur développement et les événements de leur histoire. Elles n'agissent même pas uniformément sur tous les mots; chaque classe a, pour ainsi dire, son vocabulaire spécial, et celle qui exerce le plus d'influence sur la formation de la langue augmente le sien au détriment des autres; elle leur emprunte incessamment des métaphores qui finissent par ne plus avoir qu'un sens propre. Ainsi, par exemple, la poésie qui domine à l'origine des peuples s'approprie une foule d'expressions qui ne lui appartenaient pas; elle prend à la danse sa grâce et son mouvement, à la peinture ses couleurs et ses pinceaux, à la musique son harmonie, son rhythme, ses accents (2), et tous les mots qui lui appartenaient originairement conservent leur acception première; elle est seule à exprimer ses idées par des paroles figurées (3). Toutes les fois donc que ses expressions techniques se retrouvent dans le vocabulaire d'un autre art, on peut conclure sans autre preuve que c'est la poésie qui a étendu leur signification, et que, dans le principe, elles lui étaient étrangères; il est inutile de consulter l'histoire de la langue pour savoir que chant, chanson, ariette, refrain, etc. (4), n'avaient d'abord qu'une acception toute musicale. Ce vers du Partonopeus de Blois:

Li rossignous ses lais organne,

(1) Qui sap chanso ni fabla; ap. Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, t. I, p. 49.

(2) Peut-être même note:

Et el salteire et en la rote
Sai-ge bien chanter une note.

Les deux Bordeors ribaus, v. 213.

(3) Gigue, espèce de danse, signifiait cependant en vieux français, comme dans le vieux flamand (ghighe), un instrument à vent, et par suite la musique que l'on y jouait:

Toz les deduiz li font oïr
Par com puet home resjoir,
Gigues et harpes et vieles.

Dolopathos.

(4) Era es fenitz lo lhibres e la cansos.
Ap. Raynouard, t. II, p. 285.

où ce passage du Lais de l'Oiselet :

> Lorsignot (1), melle (2) ne mauvis,
> Ne l'estournel, ce m'est avis,
> Chans d'aloe ne de kalendre (3),
> N'estoit si plaisans a entendre
> Come iert li siens, bien le sachiez,
> Et si estoit si affaitiez (4)
> De dire lais, et noviax sons,
> Et rotruhenges (5), et chançons,
> Gigue, ne harpe, ne viele,
> Ne vaucissent une cenele (6),

prouveraient suffisamment qu'un lai ne pouvait, dans le principe, désigner un genre quelconque de poëme (7). Mais cette idée s'écarte tellement de l'opinion reçue, et sa justesse importe tant à l'influence de la poésie scandinave, que nous croyons devoir lui accorder quelques développements.

On trouve déjà dans Venantius Fortunatus (8) un passage fort significatif : Sola saepe bombicans (9) barbaros leudos (10)

(1) Rossignol.

(2) Merle ; on dit encore *mêle* dans le patois normand.

(3) Cigale.

(4) Instruit.

(5) Refrain. Le vers 10826 du *Romans de Brut* ne laisse pas de doutes sur sa signification :

> Rotruanges et noviax sons.

(6) Fruit de l'aubépine.

(7) On multiplierait ces preuves à l'infini :

> Haut chant delectable et plaisant,
> Chascun oiseau aloit faisant,
> Lais d'amour et sons tres courtois
> Chantoit en son petit patois.
> *Roman de la Rose.*

> M'es bel, quant aug delz auzelhos,
> Refrims e chans e lays e sos.
> Ap. Raynouard, t. V, p. 219.

> He lovede moche to here the harpe.
> . . . .
> Next his chaumber, besyde hys stody,
> Hys harper's chaumber was fast ther by.
> Many tymes, be nystyz and dayys,
> He had solace of notes and layys.
> Robert Mannyng, *Manual of Sins.*

(8) *Carmina*, prol. p. 30, éd. de 1617.

(9) Bombitans. On lit dans *Philomena*, v. 36 :

> Bombitat ore legens munera mellis apis.

Bombitans vient de *bombus*, dont un vers du poëme de Lucrèce montre clairement le sens :

> Aut reboant raucum retrocita cornua bombum.
> Liv. IV, v. 550.

(10) Ce n'est pas le même mot que *lai* ; quoique sa signification soit absolument semblable : il vient de *ludus*, que l'on trouve écrit dans quelques inscriptions *loidus*. Il y avait dans les 10e et 11e siècles des poëmes latins qui s'appelaient *Ludus* et *Jocus* ; J. Grimm., *Lateinische Gedichte des X und XI Jh.*, p. XVII. Le vieil allemand avait les deux formes *lied* et *laich*, *leich*, de l'islandais *leik*, jeu.

harpa relidebat (1). Leudus n'est évidemment que de la musique instrumentale. Le témoignage de Marie de France n'est pas moins formel; elle dit dans son Prologue :

M'entretemis de lais assembler,
Por rime faire e reconter ;

et dans le Lais del Freisne,

Le Lai del Freisne vus dirai
Sulunc le cunte que j'eo sai (2).

Denys Pyram s'est chargé d'expliquer ce que ces expressions pouvaient avoir d'obscur : Marie...

Ki en rime fist et basti
Et composa des vers de lais (3).

Ainsi elle ne traduit pas des lais, comme on l'a si souvent répété, elle compose des paroles sur des airs qui existaient auparavant. Un passage du Lais de Gugemer est plus positif encore :

Les contes que je sai verais
Dunt li Bretun unt *fait les lais ;*
Vos conterei assez briesment
El chief de cest comencement (4).

Ainsi les contes servaient de matière aux lais (5); et, com-

(1) Le sens de *relidebat* est évident d'après ces vers d'Ausone :

. . . Brevius nihil est nec plenius istis ;
Quae firmata probant, aut infirmata relidunt.
Epist. XXV, v. 42.

On ne sait d'après quelle interprétation M. de La Rue a pu dire, t. I, p. 46, *s'accompagnait en chantant.*

(2) *OEuvres*, t. I, p. 138.

(3) De La Rue, t. III, p. 56. La version de M. Michel est encore plus significative :

Ki en ryme fist et basti
Et compensa les vers de lays.
Ap. *Tristan*, t. I, p. CXVIII.

(4) De La Rue, t. I, p. 17. On lit dans l'édition de M. Roquefort :

Dont li Bretun ont fait *lor* lais.

Quoique les textes soient indignement imprimés dans l'ouvrage de M. de La Rue, nous avons préféré sa version, parce qu'elle est répétée t. III, p. 65.

(5) Nous ajouterons quatre autres passages aussi positifs :

L'aventure de Graelent
Vus dirai si que jeo l'entent :
Bun en sunt li lai a oir
E les notes a retenir.
Lais de Graelent, v. 1.

L'aventure d'un autre lai,
Cum il avint vus cunterai.
Lais de Lanval, v. 1.

Cil ki de lais tindrent l'escole
De Nabarez *un lai noterent*
E de sun nun le lai nomerent.
Lais de Nabarez, ap. Fr. Michel, *Charlemagnes*, p. 91.

In Breytene bi hold time
This layes were wrought to seithe this rime.
Lay le Frein, ap. W. Scott, *Minstrelsy*, t. III, p. 87.

me si Marie avait craint qu'il ne restât quelque doute sur leur sens purement musical, elle termine en disant :

De cest cunte k'oi avez
Fu Gugemer le lai *trovez*,
Qu'hum *fait* en harpe e en rote,
Boine en est a oir la *note*.

Trouver, comme nous l'avons vu, signifiait dans le moyen âge, inventer, imaginer; on ne l'eût pas dit d'un conte qui existait déjà : un lai exprimait donc une autre idée, et puisqu'on le faisait sur la harpe et sur la rote (1), c'était nécessairement un air (2), un accompagnement, qui devint assez célèbre pour désigner aussi les paroles, mais ne s'appliquait dans le principe qu'au travail du musicien (3). Les témoignages sont si clairs et si nombreux, qu'il est aussi inutile qu'impossible de les rapporter tous. On lit dans *Dan Horn* :

Horn sette him abenche,
Is harpe he gan clenche,
He made Rymenild a lay (4);

(1) On avait même des lais pour chaque espèce d'instrument :

Molt ot a la cort jugleors,
Chanteors, estrumanteors;
Mult poissiez oir chançons,
Rotruanges et noviax sons
Vieleures, lais et notes,
Lais de vieles, lais de notes (rotes),
Lais de harpe et de fretiax.
Romans de Brut, v. 10923.

Le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal (nº 171, Bel.-Lettres) est encore plus positif :

Vileurs de lais et de notes
Et de vielles et de rotes.

Ap. Le Roux de Lincy, *Brut*, t. II, p. 112.

Et un passage du *Tristan* le confirme encore :

De tuz estumenz sout la mestrie
Et de trestute chanterie;
Molt sout de lais e de note,
De viele sout e de rote.
T. II, p. 217.

(2) Asses aves oi chançons
Et lons respis et nouviaus sons,
Dire fables et rotruenges,
Lais de rotes et de nouvieles,
Et autres melodies bieles.
Romans des sept Sages, v. 24.

Le lais escoutent d'Aielis,
Que uns Yrois doucement note;
Mout le sonne ens sa rote.
Lais de l'Espine, v. 180.

An harpour made a lay
That Tristrem aresound he;
The harpour yede oway,
Who better can lat see.
Sir Tristrem, c. I, st. 51.

Harpours in Bretaine after than
Herd how this merwaile bigan,
And made herof a lay of gode likeing,
And nempned it after the king.
That lay Orfeo is y-hote,
Gode is the lay, swete is the note.
King Orpheo, à la fin.

(3) Cela explique ce vers d'une vieille chanson anglaise, publiée dans l'*Altdeutsche Blätter*, t. II, p. 145 :

Mani is the sorwfol song ie sigge upon mi bok.

La musique était plus importante que les paroles, c'était elle qui était notée dans le livre.

(4) Ap. Percy, *Reliques*, t. I, p.

et dans le Lais du Chevrefoil :

Por les paroles remembrer
Tristam ki bien saveit harper
En aveit feit un nuvel lai (1).

Le lai anglais d'Emare indique aussi clairement un sens musical :

This is one of Britagne layes
That was used by olde dayes (2) ;

et un fragment du Roi Horn est tellement évident, qu'on ne comprend pas comment M. de La Rue a pu rapporter un passage aussi destructif de son système :

Kant ses notes ot fait, si prent son amunter,
Et par tut autres tuns fait les cordes soner ;
Mut (3) s'esmerveillent tuit qu'il la sot si manier,
Et quant il ot ce fait commença a notter
Le lai dont Orains dit de Batolf haut et cler (4),
Cum sunt icil Bretons de tel fait custumer (5).
Apres en l'estrument fait les cordes chanter,
Tut issint (6) cum en vers l'avoit dit en premier,
Tut le lai leur a dit, n'en vot rén retailler (7),
Eh ! Dieu, cum li oiant le purrunt lors amer (8).

La publicité des vers exigeait l'intermédiaire de rhapsodes ; cette nécessité d'une tradition orale avait, ainsi que nous l'avons déjà dit, fait acquérir une grande importance à la manière dont ils étaient récités ; la musique était devenue partie intégrante de la poésie (9). Chaque modulation avait

...xxvii. Horn s'assit sur un banc, il se mit à accorder sa harpe, et fit un lai à Rymenild.

(1) Marie de France, *OEuvres*, t. I, p. 398 : Tristam, qui savait bien jouer de la harpe, avait fait un air aux paroles pour que la mémoire les retînt plus facilement.

(2) Ritson, *Ancient engleish metrical Romancëes*, ap. de La Rue, t. I, p. 12. C'est un de ces lais de Bretagne qui étaient en usage au temps jadis.

(3) Moult (multum), beaucoup.

(4) Clarus, illustre.

(5) Coustumiers.

(6) Ainsi.

(7) Retrancher.

(8) Aimer. Ap. de La Rue, t. II, p. 257. Il est évident, d'après le *Künig Rother*, v. 171-175, que le *leich* allemand avait une liaison étroite avec la harpe ; on trouve aussi dans le *Nibelunge Not*, st. 8085, *leichspielen*.

(9) Les premiers poëtes espagnols mettaient eux-mêmes leurs poésies en musique ; nous avons même encore celle qu'Alonso el Sabio avait faite à ses vers ; *Paleographia Castellana*, p. 72. Les troubadours étaient également compositeurs : Elias Cairel ben escrivia motz e sons (ap. Raynouard, t. V, p. 141) ; Richartz de Barbesieu trobava avinenmen motz e sons ; Id., p. 433.

son nom, et quelques unes jouissaient d'une véritable célébrité. Guillem de Berguedan disait :

Chanson ai comensada,
Que sera loing chantada ;
En est son veill antic,
Que fetz Not de Moncada (1) ;

et l'on pourrait citer plusieurs témoignages semblables (2). Les Bretons étaient fort renommés pour leur talent de compositeurs ; les vers de Dudon de Saint-Quentin ne nous permettent pas d'en douter (3), et Giraut de Cabriera ou Cabreira, disait par reproche à un jongleur :

Non sabz fenir
Al mieu albir,
A tempradura de Breton (4).

(1) Ap. Raynouard, t. II, p. 167 : J'ai commencé une chanson qui sera chantée au loin ; elle est sur ce vieil air que fit Not de Moncada.

(2) Tel est, par exemple, celui d'Uc de Saint-Cyr :

Messonget, un sirventes
M'as quist e donar lo t'ay,
Al pus tost que yeu poyrai
El son d'En Arnaut Plagues.

Ap. Raynouard, t. IV, p. 288.

On lit dans le *Famous Chronicle of king Edward I*, par Peele : Enter the harper and sing to the tune of *Who list to lead a souldiers life ;* et Nicholas Bretons nomme aussi deux airs dans son *Woorkes of a young Wit :* Old lusty gallant et All floures of the broome.

(3) Ap. Duchesne, p. 68.

En cel tens surent tuit la harpe bien manier ;
Cum plust est curteis hom, tant plus sot del mestier.

Romans du Roi Horn, ap. de La Rue, t. II, p. 256.

Il s'agit des Bretons ; on donnait même leur nom aux instruments de musique :

Et sons nouveaulx de contretaille
Aux chalemeaux de Cornouaille.

Romans de la Rose, v. 3991.

Et dans *le Temps pastour* de Guillaume de Machault on trouve *flauste brehaigne* (ap. Roquefort, *Poésie Françoise*, p. 106), que l'on doit probablement lire *flauste de Bretagne :* car *brehaigne* n'offre aucun sens, et le vers a un pied de moins. Les Bretons devaient avoir une grande réputation comme musiciens, car le *Romans de Guillaume au Cor Nes* dit que les fées firent...

Et son vert yaume muer en un Breton
Qui doucement harpe le lay Gramon.

Ap. Le Roux de Lincy, *Livre des Légendes*, p. 249.

Görres dit, nous ne savons d'après quelle autorité, que les Français avaient peu de disposition pour la musique : *Altteutsche Volks–und Meisterlieder*, p. LVIII. Cela rendrait encore plus probable notre opinion sur la signification des lais bretons.

(4) Ap. Raynouard, t. V, p. 167 : Tu ne sais pas finir à mon plaisir suivant la modulation des Bretons. Un passage du *Romans de Flamenca* ne nous laisse pas de doute sur la signification de *tempradura :*

Apres si levon li juglar ;
Cascus si volc faire auzir.
Adonc auziras retentir
Cordas de manta tempradura.

Le vieux français *temprer* avait le même radical (probablement *tempore*) :

La pucele a i dunc sa harpe ben tempree.
Lors prent la harpe a sei, si comence a temprer.

Romans du Roi Horn, ap. de La Rue, t. II, p. 256 et 257.

Li uns atempre sa viele,
Cil flauste, cil chalemele.

Li Chevaliers a l'Espee, ap. Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, t. I, app. p. II, éd. de Renouard.

Que les lais aient été véritablement composés par des Bretons, ou que, par une de ces figures si communes pendant le moyen âge, on les ait appelés bretons parce que la musique était cultivée avec succès en Bretagne (1), peu importe à la question littéraire; il serait également impossible d'y trouver une preuve de l'influence que la poésie armoricaine aurait exercée sur le développement de la littérature française.

Lai signifiait primitivement mélodie; il vient de l'islandais *lag* (2), dont la signification était la même; le G s'est changé en I, comme dans *païen* de paganus, *plaie* de plaga, *rei* de rege, l'anglais *play* du saxon plegan, etc. On en peut d'autant moins douter, que le même changement a eu lieu dans deux langues romanes pour une autre acception de *lag*, ordo, modus, natura; espagnol et portugais, *laya*, espèce, propriété, nature (3). *Lecheor*, *leccator*, vient aussi de l'islandais *leika*, jouer; l'interprétation de Roque-

(1) Une preuve évidente que les lais bretons n'étaient pas des lais faits en Bretagne se trouve dans un fragment du *Tristan* de M. Douce :

> Bons lais de harpe vus apris,
> Lais bretuns de nostre pays.

(2) L'anglo-saxon *gligg*, musique, dont on a fait *gligman*, *gleeman*, ménestrel, doit avoir la même origine; le G devant L n'est souvent, comme le CH, qu'un signe d'aspiration, et le *gliggur* (flatus), que Junius, *Etymologicum Anglicanum*, s. v° *Glee*, lui donne pour racine, ne se trouve pas dans le dictionnaire de Biörn, et nous ne nous rappelons pas l'avoir rencontré. Le vieux français *glay* confirme encore notre étymologie de *lai* : c'est probablement le même mot, et il se disait des accents de joie et de tristesse, du glapissement des chiens, du son des instruments de musique, en un mot de toute espèce de bruit, comme dans ces vers d'Eustache Deschamps :

> Mais d'oysel n'oy chanson ne glay
> Fors seulement que le chant du cucu.

Voyez Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, t. I, p. 691 et 692. Probablement *lag* est un mot d'origine asiatique; en vieux persan, ارلايش signifiait *chant*, et cette coïncidence est d'autant plus remarquable, que ار avait la même signification. On sait d'ailleurs que les Scandinaves avaient apporté en Angleterre une manière particulière de chanter; Geraldus Cambrensis, *Cambriae Descriptio*, c. XIII. Une foule d'autres témoignages prouvent le goût que les peuples du Nord avaient pour la musique; l'empereur Julien parle dans son *Misopogon* de l'ἄγρια μέλη des Barbares du Rhin, et on lit dans une lettre de Theodorich a Chlodowig, ap. Cassiodorus, *Variarum*, l. II, p. 56, éd. princeps : Cytharedum, arte sua doctum, pariter destinavimus expetitum, qui ore manibusque consona voce cantando gloriam vestrae potestatis oblectet.

(3) *Lag* s'employait déjà en islandais dans le sens de vers : nous avons déjà parlé du *fornyrdalag*, et on appelait *liliulag* l'espèce de vers dont Eystein s'était servi pour écrire le *Lilia*; F. Johannaeus, *Historia ecclesiastica Islandiae*, t. II, p. 398.

fort (1), Vossius (2), et saint Isidor (3), (gulosus, de λειχειν), est certainement une erreur.

Devant le Roy, devant sa cour,
Sont maint jogleur (4) et maint lechour (5).

Sergent, garçons et leceor,
Damoiselles et jogleor
Furent servis mout richement;
La ot maint rice garnement (6).

Lecheor avait le même sens que le *joculator* de la basse latinité (7) et le *ludio* des Romains; la raison de son changement de signification est clairement indiquée dans ces deux vers de Philippe Mouskes :

As leceours, as menestreux,
Qui sont auques luxurieux.

Pendant le moyen âge, il y avait de tels rapports entre le poëte et le musicien, que souvent la langue ne les distinguait pas; les ménestrels (8) étaient appelés des *tabours* (9), et plusieurs trouvères sont connus par des noms qui ne convenaient qu'à des joueurs d'instruments (10). Une autre

(1) Glossaire.
(2) De Vitiis sermonis.
(3) Liber glossarum.
(4) Jogleur s'est pris long-temps en fort bonne part; nous n'en rapporterons que deux preuves. Raymbert de Paris, dit au commencement de son *Romans des Enfances Ogier:*

Raymbert la fist (la geste) a la dure corraige;
Jouglierres fut, si vesqui son eage,
Gentishoms fut et trestout son lignaige.

Berceo dit à un Saint qu'il célébrait :

Ca ovi grand taliento de seer tu joglar.
Vida de Santo Domingo de Silos, v. 776.

(5) *Du Jongleur d'Ely*, prol., v. 9.
(6) *Romans de Dolopathos*, Ms. du Roi, fonds de Saint-Germain, nº 1672.
(7) Joc-leor, et avec le N euphonique, joncleor, jongleur. *Jucausu* signifie encore en valaque, sauteur, danseur.
(8) La même confusion en a fait des ménestriers.

(9) Ménage, *Dictionnaire étymologique de la langue françoise*, s. vº Ménestriers.
(10) Jean l'Orgueneux, Baudoin l'Orgueneur, Arnoult le Vieleux, etc. Le *Vielcor*, ou plutôt peut-être le *Vieleor*, chante alternativement avec le *Juglet* dans un roman manuscrit, cité par Görres, *Altteutsche Volkslieder*, p. LIX (par erreur XLIX). *Vieler* est même employé pour *chanter*, dans une chanson de Colin Muset :

Quand j'ai devant li viele
Pour avoir l'amour et son gre.

Il avait dit dans le couplet précédent :

J'alai a li el praelet
Atout la viele et l'archet;
Si li ai chante le Muset
Par grant amour.

Dans un fragment du *Tristan* de M. Douce *vieleur* désigne un ménestrel, et les chanteurs des rues se nomment encore

expression évidemment venue du Nord se trouve dans le début du Petit Plet :

> Beau duz seignors, pour vous dedure,
> Vus cunterai une *enveisure.*

C'est un composé de l'islandais *visur,* vers, qui signifie histoire en vers. Il est donc impossible de refuser sa croyance à l'action littéraire des Scandinaves (1), puisque la plupart des noms vulgaires des poëtes et des mots techniques de la poésie sont dérivés de leur idiome.

Malgré la nullité du commerce et de l'industrie (2), malgré un système social qui attachait l'homme à la terre, et les dangers des voyages, qui semblent leur avoir ôté à la fois leurs moyens et leur but, les relations des peuples étaient nombreuses pendant le moyen âge, et le choc incessant d'idées contraires ne neutralisait pas leur influence. Long-temps ce fut la guerre qui, chassant devant elle les populations vaincues, les dispersait au loin et mêlait leurs idées et leurs traditions à celles du reste de l'Europe ; puis le christianisme, avec ses colonies de missionnaires, avec ses pèlerins (3) et ses moines qui voyageaient de monastère en

vieleux dans le patois d'une partie de la Basse-Normandie ; il y a aussi en Allemagne un poëte connu sous le nom de Reinmar der Fideler, et le *Vision of Pierce the Plowman*, fol. 436, appelle les ménestrels *gleweman.*

(1) Une foule d'indices témoignent à quel point ils avaient frappé les imaginations : ainsi, par exemple, *Norois*, Normand, signifiait en vieux français fier, orgueilleux, et l'on avait ajouté aux litanies : A furore Normannorum libera nos, Domine.

(2) Il est d'ailleurs probable qu'on l'a fort exagérée ; les romans et les poëmes du moyen âge nous apprennent que beaucoup de villes étaient renommées pour leur industrie, et qu'on recherchait curieusement leurs produits :

> Dyapres d'Antioch, samis de Romanie.
>
> *Romans d'Alexandre.*

> Your shetes shal be of cloths of Rayne.
>
> *The Squire of Low Degree.*

> Of clothmaking she hodde swiche an haunt,
> She passed hem of Ipres and of Gaunt.
>
> *Canterbury Tales*, prol., v. 449.

> All in a woodman's jacket he was clad
> Of Lincolne greene, belayed with silver lace.
>
> Spenser, *Faery Queen.*

Le drap de Tartarie (Du Cange, s. v° Tartarium), ou de Tortona (Skinner, s. v°), n'était pas moins célèbre, et l'on trouve aussi cités fort souvent le pailes de Frise, les épées de Tolède et le cuir de Cordoue.

(3) Ils traversaient l'Europe en tous sens ; la piété les appelait également à Notre-Dame-de-Lorette, à Saint-Jacques-de-Compostelle, au Mont-Saint-Michel et au tombeau de Thomas Becket à Cantorbery.

monastère, mit en contact toutes les intelligences actives. Plus tard, des vassaux cherchèrent une protection contre leur seigneur sur une terre plus libre ; des bourgeois gênés dans l'exercice de leur profession, ou rançonnés par une fiscalité trop avide, y transportèrent leur industrie et lers superstitions. Les Juifs, toujours menacés de la confiscation et souvent repoussés comme un peuple maudit de Dieu, promenèrent çà et là leur existence nomade, cherchant partout à cacher leur origine par l'affectation des mœurs étrangères. Enfin, les croisades réunirent toute l'Europe sous une même tente, et des fatigues, des souffrances, des espérances communes, disposèrent les esprits à la sympathie ; pour calmer les ennuis de l'exil, chacun racontait les souvenirs de sa patrie et abrégeait les longues marches et les veillées militaires en redisant les chants qu'il avait appris au foyer de ses pères. De telles raisons suffiraient sans doute pour ne point regarder sans examen des ressemblances, même éloignées, comme des rencontres fortuites auxquelles un historien ne doit accorder aucune importance ; mais il en est d'autres plus générales encore et plus puissantes, qui ne permettent pas de croire que des coïncidences si répétées n'aient point été produites par un désir d'imitation (1), ou des réminiscences involontaires.

(1) L'imitation était d'ailleurs dans les habitudes des poëtes, ils la poussaient jusqu'au plagiat ; nous n'en citerons que quelques exemples.

Sa nam Oþins sonr
Eimnætr vega.
Þo hann æva hendr
Ne haufut kembdi
Adur a bal um bar
Baldurs andscota.

Völu-spa, st. XXXI.

On retrouve textuellement ces vers (sauf le 3e, dont les variantes ne semblent même qu'orthographiques) dans le *Veg-tams-qvida*, st. XVI.

Ok þottiska þu þa þorrvera.

Ægis-Drecka, st. LXI, et *Harbarz-liod*, st. XXV.

Les deux premiers vers du serventois de Hues de la Ferté, *Romancéro françois*, p. 182,

Je chantaisse volontiers liement
Se je trouvaisse en mon cuer l'ochoison,

se trouvent textuellement dans une des chansons du Chastelain de Coucy.

A la costume del pais
Assis sont li baron entor,
Cascuns en l'ordre de signor.
Li senescax Kex avoit non ;
Vestus d'un vermel siglaton,
Cil servi al mangier le roi ;
Mil damisiax avoit a soi

A la suite des princesses qui contractaient des alliances

Qui estoient vestu d'ermine;
Cil servoient de la quisine :
Sovent aloient, et espes,
Escueles portent et mes.
Beduer, de l'altre partie,
Servoit de la botellerie;
Ensamble lui mil damisiax,
Vestus d'ermines, gens et biax,
As nes d'or portoient le vin,
A copes, a hanas d'or fin.

Romans de Brut, v. 10738.

A la coustume del pais
Assis se sont trestot entor,
Cascuns en l'ordene de s'onor.
Cristal devant le roi servi
Et maint gentilhomme avoec lui
Qui tot furent vestus d'ermine;
Cil servirent de la quisine :
Sovent aloient, et espes,
Escueles portent et mes.
Belduians, de l'autre partie,
Servi de la botellerie;
Ensamble o lui molt damoiseaus,
Vestus d'ermine, gens et beaus,
O coupes et od nes d'or fin,
Et o hanas portent le vin.

Romans de Cristal et de Clarie, v. 6825, Ms. de l'Ars. 283, in-fol. B. L.; ap. Le Roux de Lincy, *Brut*, t. II, p. 108.

Pace non trovo, e non ho da far guerra;
. . . .
E vol sopra 'l cielo, e giaccio in terra;
E nulla stringo, e tutto 'l mondo abbraccio.
. . . .
Ed ho in odio me stesso, ed amo altrui.

Petrarca, *Sonetto*, CIV.

E non he pau, e non tinch quim guarreig;
Vol sobrel cel, et non movi de terra;
E no estrench res, e tot lo mon abras.
Hoy he de mi, e vull altri gran be,
Sino amor, dons aço que sera?

Mosen Jordi (antérieur à Pétrarque); ap. Beuter, *Cronica general de toda España*, épit. dédic.

Daz er sich do braite
Die cristin sich bereiten,
Si sigen vaste in diu lant:
Die heiden huben selbe den brant.

Chunrat, *Ruolandes Liet*, p. 9.

Daz er sich do braite
Diu cristenheit sich bereite
Hin in der heiden lant:
Beidiu roup unde brant
Erhuben die heiden.

Strickære, *Rhythmus de Caroli Magni expeditione hispanica*; apud Schilter, *Thesaurus*, t. II, fol. 9b.

Qu'essamen trembli de paor,
Cum fa la fuelha contra'l ven.

Bernart de Ventadour; ap. Raynouard, t. III, p. 45.

Mi fan en aissi tremolar
Cum fai la fuelha lo fortz vens.

Pons d'Ortafas; ap. Raynouard, t. V, p. 363.

Mis arreos son las armas,
Mi descanso es pelear,
Mi cama las duras peñas,
Mi dormir siempre velar.

Ap. Duran, *Romancero de Romances Caballerescos*, p. 14a.

Ces quatre vers se retrouvent textuellement dans la romance de *Moriana y el moro Galvan*; ap. Id., p. 10b.

The tane was buried in Mary's kirk,
The tother in Marie's quair;
And out o' the tane there sprang a birk
And out o' the tother a brier.

And thae twa met, and thae twa plat,
The birk but and the brier;
And by that ye may very weel ken
They were twa lovers dear.

Prince Robert; ap. Scott, *Minstrelsy of the Scottish Border*, t. III, p. 63.

Lord William was buried in St Marie's kirk
Lady Margaret in Marie's quire;
Out o' the lady's grave grew a bonny red rose,
And out o' the knight's a brier.
And they twa met, and they twa plat,
And fain they wad be near;
And a' the warld might ken right weel,
They were twa lovers dear.

The Douglas Tragedy; ap. Scott, *Id.*, t. II, p. 224.

Det var Spanielands konning
Der han de Lønbreve saae,
Saa tog han ud den liden kniv,
Skar dem i Stykker smaa.

Syv Tønder af det hvide sølv
Dem skatted Din fader fra mig;
Men otte Tønder of det røde Guld
Vil jeg ikke have for Dig.

Knud of Myklegaard, st. X et XIII; ap. *Danske Viser fra Middelalderen*, t. IV, p. 18.

Der var Islands konge,
Der han udi Brevet saae,
Saa tog han ud en liden kniv,
Og skar det istykker smaa.
Syv Tønder af det hvide sølv
Dem skattede Din fader fra mig,
Otte Tønder af det røde Guld
Vil jeg ikke have for Dig.

Torkild Trundeson, st. XXXIII et XXXVII; ap. *Id.*, p. 192.

Hillebrand tjente på konungens gård,
Udi lunden —
Och der tjente han uti femton runda år
För den hen had' trolofvat i sin ungdom.

Hillebrand; ap. *Svenska Folk-Visor*, t. I, p. 5.

étrangères s'empressaient des poëtes et des aventuriers; ils venaient tenter la fortune à leurs cours, et cherchaient à se concilier leurs bonnes grâces en leur rappelant les traditions de la patrie commune, et les chants qui avaient bercé leur enfance. Souvent ils excitaient la réprobation populaire par leur cupidité et la différence de leurs mœurs; mais les idées qui animaient leurs poésies, les images qui les coloraient, les événements dont elles conservaient le souvenir, ne restaient pas sans influence sur les développements littéraires. Dès l'an 1000, le mariage de Constance (1) avec Robert attira une foule de Provençaux à la cour de France (2), et, 150 ans après, l'union d'Eléonore d'Aquitaine avec Louis VII, puis avec Henri, duc de Normandie et roi d'Angleterre, répandit dans toutes les parties du territoire français les mêmes connaissances poétiques, sinon les mêmes habitudes d'imagination et les mêmes tendances. Les fêtes qui se célébraient à l'occasion des mariages, ou plus tard, quand les fils des princes étaient reçus chevaliers (3), étaient annoncées d'avance, et des jongleurs accouraient des pays les plus lointains (4) y briguer des présents et de la gloire (5).

Rosa lilla tjente på konungens gård
Medäran och med dygd—
Och der tjente hon uti åtta runda år
J vinnen väl, j vinnen väl både —Rosor och liljor.
Lilla Rosa; ap. *Id.*, p. 116.

Herr Redebold han rider på konungens gård
Uti löndom—
Och der tjentè han uti åtta år
Den sorgen var mig timad i min ungdom.
Herr Redebold; ap. *Id.*, t. III, p. 76.

Les vers pairs sont un refrain qui, à proprement parler, ne fait pas partie des ballades.

(1) Fille de Guillaume I, comte de Provence, ou de Guillaume Taillefer III, comte de Toulouse.

(2) Radulphus Glaber; ap. Duchesne, t. IV, p. 38.

(3) Alla corte del Po di nostra Donna in Proenza s'ordinò una nobile corte, quando il figliuolo del conte Raimondo si fece cavaliere, ed invitò tutta buona gente; *Cento Novelle antiche*, nouv. 61.

(4) Le *Romans de Flamenca* nous dit qu'à une *cour* (une fête),

E part los jonglars eissamen
Qu'era plus de mil e. V. C. (quinze cents).

On y trouve aussi un témoignage de l'affluence des nobles :

Trastotz nostres amix mandatz,
Et als enemix perdonatz.
Non sai d'aisi (de Nemours) en Alamainha
Negun baron que ja i remainha,
Qu'a cesta cort non venga tost,
Plus volontiers no fari' en ost.

Dans une fête pour l'installation de Ralph, abbé du monastère de Saint-Augustin, donnée à Cantorbéry en 1309, il n'y eut pas moins de six mille convives; *Chronica Thorne*; ap. Twysden, *Scriptores Decem*, col. 2011. Fuit etiam multitudo histrionum circa mille quingentos et ultra; ap. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XIV, col. 1141.

(5) Timpana cum citharis, stivisque
lyrisque sonant heic,
Ac dedit insignis dux praemia maxima mimis.
Donizo Monachus, *Vita Mathildis*, l. I, v. 9.

L'esprit des vieux Scandinaves ne tarda pas à agiter toute l'Europe; ce n'était plus partout qu'entreprises fantastiques à force de courage, que merveilleuses aventures tentées pour leur folie, et mises à fin par une audace plus folle encore (1). Une fois cet ébranlement imprimé aux imaginations, elles ne retombèrent plus dans leur repos; il y a plus de suite et d'ensemble dans l'histoire de l'humanité : il leur fallut sans cesse de nouvelles excitations. Quand on ne pouvait faire de l'héroïsme par monts et par vaux, on voulait au moins écouter celui des autres et se passionner à ses récits : un immense besoin de contes et d'histoires se répandit partout et s'étendit dans toutes les classes. Dès le 12e siècle, par souvenir aussi peut-être d'une coutume islandaise (2), l'hospitalité se payait en Normandie avec des nouvelles :

Usages est en Normandie,
Que qui herbergiez est qu'il die
Fables ou chansons a son oste (3).

Robert de Brunne (Mannyng) nous apprend que, cent ans

Au matin, quant il fu grant jor,
Furent paie li jougleor;
Li un orent biax palefrois,
Beles robes et biaux agrois;
Li autre lonc ce qu'ils estoient:
Tuit robes et deniers avoïent;
Tuit furent paie a lor gre;
Li plus povre orent a plente.

Romans de l'Atre perilleux.

Mynstrellys had giftes of golde,
And fourty dayes thys fest was holde.

Romance of syr Ipomedon.

Voyez aussi le *Nibelunge Not*, st. 42, 1314, 1417 et le *Wigalois*, v. 1680. La cour d'un gentilhomme doit estre deffermee a toutes gens; messagers, menestriers, heraux doivent trouver les cours ouvertés : et si y doivent manger, et avoir de l'argent, car c'est la coustume; *Romans de Guerin de Montglaive*; ap. W. Scott, *Sir Tristrem*, p. 170. L'histoire confirme le témoiguage des romanciers : voyez Anstis, *History of the Order of the Garter*, t. II, p. 303, et Muratori, *Antiquitates Italicae*, t. II, col. 831. Une foule de témoignages prouvent le cas que l'on faisait des poëtes; on les voit servir de messagers aux rois (*Vilkinasaga*, c. 118) et pénétrer le soir dans l'appartement des princesses (*Kutran*, v. 1568); ils s'asseyaient à la table du seigneur, au dessous du chapelain; *Parzival*, v. 974.

(1) Nous citerons, entre autres, la romanesque conquête de la Sicile et de la Calabre, la vie tout entière de ce Don Quichotte sublime, Richard Cœur-de-Lion, et les crâneries du siége de Constantinople.

(2) Müller, *Ueber der Ursprung der isländischen Historiographie*, p. 46, 47, 50.

(3) Jehans le Chapelains, *Li Segretains de Clugny*. *Fables* est ici, comme dans l'exemple que nous avons déjà fait remarquer, l'opposé de *chansons;* ce sont des récits qui se parlent ou se chantent. Une confirmation de ce passage se trouve dans le *Fabliau du Povre Clerc*.

plus tard (1), le même amour des récits régnait en Angleterre :

For many ben of swyche manere,
That talys and rymys wyl blethly here;
Yn gamys and festys at the ale
Love men to lestene trotevale (2);

et un poëte allemand du 15e siècle débute en disant :

Wollt ihr fremde Mähr,
Die vor Zeiten und eh' gescheh (3).

Les moines se récitaient des vers pendant les repas et les veillées d'hiver (4); Hroswitha composait ses poésies pour les religieuses de son monastère (5), et l'un des plus vieux et des plus curieux monuments de la littérature du moyen âge, le Waltharius (6), est certainement adressé à des moi-

(1) En 1303.

(2) Ap. Warton, t. I, p. 63. Car plusieurs sont de tel goût, qu'ils écoutent volontiers les contes et les vers : dans les réjouissances et les fêtes, on aime à entendre raconter à la taverne des vérités et des fictions. Un passage du *Vision of Pierce the Plowmann*, fol. XXVI, est aussi significatif :

I am occupied every day, holy day and other,
With idle tales at the ale.

Les seigneurs se racontaient aussi des histoires et des fabliaux :

Les chevaliers ki en la nief sunt,
Si gardent leur seignur Edmund;
En le batel sont entre o li,
Si parolent pur l'ennui,
As esches s'jouent et as tables
Et dient respiz et content fables.

Denis Piram, *Vie de saint Edmond*; ap. de La Rue, *Essais historiques sur les Bardes*, t. III, p. 104.

(3) Vous voulez une histoire étrangère qui soit arrivée dans les temps les plus reculés; *Der edle Möringer*; ap. Büsching und van der Hagen, *Sammlung deutscher Volkslieder*. On y trouve des renseignements précieux sur la matière des poésies populaires; Walter Scott en a fait une imitation.

(4) *Vita S. Meinverci*, c. 52; ap. Muratori, *Scriptores Rerum Italicarum*, t. II, P. II, p. 7.

(5) Gandersheim; *Opera nuper a Celtè inventa*, 1501, in-folio.

(6) Les savants ne sont point d'accord sur son âge; Fischer le faisait remonter jusqu'au 6e siècle, mais on ne varie plus que du 9e au 10e. Il nous semble certain que plusieurs auteurs y ont travaillé à des époques différentes. Scripsit (Eckehardus I) et in scolis metrice magistro, vacillanter quidem, quia in affectione non in habitu erat puer, *vitam Waltharii manufortis*, quam Magontiae positi, Aribone archiepiscopo jubente, pro posse et nosse nostro *correximus*; Eckehardus IV. ap. Pertz, *Monumenta Germaniae Historica*, t. II, p. 118. Eckehardus I mourut le 14 janvier 973, et Eckehardus IV naquit vers 980 et mourut en 1036. L'envoi de Geraldus à l'évêque Erckambald indique aussi certainement une collaboration quelconque ; on peut alors s'expliquer les contradictions du poëme et de l'envoi:

Raucellam nec adhuc vocem perpende, sed aevum
Utpote quae nidis nondum petit alta relictis.
Waltharius, v. 1454.

L'auteur est un jeune homme, et dans l'épître à Erckambald c'est un vieillard :

Flexus longaevi dum stringit in ampla diei.
V. 20.

Quae tibi decrevit de larga promere cura.
V. 10.

Geraldus avait, comme Eckehardus IV, longuement corrigé l'œuvre d'Eckehardus I. La première édition fut faite en 1780 et 1782 par Fischer, *De prima expeditione Attilae in Gallias*; Molter en

nes (1). Mais ce fut surtout dans le nord de la France que se répandit l'amour de la poésie; on lisait au peuple le dimanche des vies de Saints en vers (2), on lui prêchait des sermons rimés (3), et les religieux eux-mêmes passaient leur temps à composer des fabliaux et des chansons (4).

Quoiqu'il ne s'en trouve aucune preuve directe dans les vieux historiens, le nombre des scaldes et leur empressement à courir les aventures ne permettent pas de douter, ainsi que nous l'avons déjà dit, que plusieurs n'aient suivi l'expédition de Rollon et ne se soient établis aussi en Normandie (5). Dès les premiers temps de la conquête, les rois d'Angleterre eurent des ménestrels attachés à leur per-

donna une seconde en 1798, *Beiträge zur Geschichte und Literatur*, p. 212; et J. Grimm vient d'en publier une troisième, *Lateinische Gedichte des X und XI Jh.*, p. 3.

(1) Il commence par ce vers :

Tertia pars orbis, Fratres, Europa vocatur,

et les moines s'appelaient *frères*.

(2) On en connaît de Wace, Gervais de Saint-Maxence, Beranger, Guillaume Herman, Jehan de Hovedene, Chardry, Gauthier de Coinsy, Rutebeuf, etc., et une foule d'anonymes; la *Vie de seint Georges*, *de seint Josaphaz*, *des Set Dormanz*, etc.; il y en a aussi plusieurs B. R. nº 1659, Fonds de Saint-Germain; nº 7209, in-fol.; nº 7595², nº 9675, et dans le manuscrit de la Bibl. de l'Arsenal, nº 283, Belles-Lettres françaises. Il en existait aussi dans les autres langues, quoiqu'elles y fussent moins répandues, et surtout moins populaires. Nous citerons en provençal le *Planch de sant Esteve*, ap. Raynouard, t. II, p. 146; les Vies de sainte Enimie, ap. Raynouard, *Lexique roman*, t. I, p. 549; de saint Trophime, *Id.*, p. 571; de saint Honorat, *Id.*, p. 573, etc.; en espagnol celles de santo Domingo de Silos, de san Millan, de santa Oria, et le Martirio de san Lorenzo par Berceo; la vie anonyme de san Ildefonso, ap. Sanchez, *Coleccion*, t. I, p. 116; en allemand, le *Leiden der Heil. Margareta*, par Hartwig von der Hage; en flamand, le *Leven van den H. Franciscus*, par Maerlant; en anglais, *The Live of seinte Maregrete*, ap. Hickes, *Thesaurus*, t. I, P. I, p. 224, et plusieurs autres citées par Warton, t. I, p. 14-20. Le premier livre imprimé à Valenciennes est intitulé *Obres, o Trobés les quales tracten de las hors de la sacratissima Verge Maria, sermone provinciali, auctore Bernardo Fenollar*. La preuve que ces Vies étaient faites pour être récitées dans des églises se trouve dans la Vie anglaise de sainte Marguerite; elle commence par ce vers :

Olde ant yonge i preit ou oure folies for to lete,

et finit ainsi :

Far seinte Maregrete love, of us have mercie;
Amen, amen, checun die amen.

Cette dernière ligne est évidemment du français, et montre l'origine de ce poëme, sinon de cette espèce de poésie.

(3) Il nous en reste encore un de Guichard de Beaulieu; M. Jubinal en a publié un anonyme, en 1834; nous savons, par M. de La Rue, qu'Etienne de Langton en avait fait plusieurs, et le Man. Arundel nº 292, du British Museum, en contient deux; *Altdeutsche Blätter*, t. II, p. 143.

(4) Voyez Warton, t. I, p. 91. Odon Rigault, archevêque de Rouen, en blâma sévèrement deux bénédictins de Caen, en 1250.

(5) On sait d'ailleurs qu'il y avait en Normandie une foule de jongleurs, dans les premiers temps de l'établissement des Scandinaves :

A jingleors oi a m'effance chanter
Ke li dus Willame fit jadis essorber,
Et al conte Riouf li dous oils crever,
Et Anquetil le pros fist par engien tuer
Et Baute d'Espaigne o un escuier garder.

Romans de Rou, v. 2102.

sonne (1), comme leurs ancêtres en avaient eu dans leur ancienne patrie (2). L'humeur voyageuse des poëtes scandinaves était si profondément entrée dans leurs habitudes (3), peut-être aussi dans les nécessités de leur profession (4) et de leur talent, qu'ils durent reprendre leurs courses en Normandie, et y réciter encore leurs vers de bourgade en bourgade (5). Quoique l'amour de la poésie eût créé des rhapsodes dans l'Europe du moyen âge ainsi qu'en Scandinavie et en Grèce, il semble donc probable que les jongleurs furent une continuation des scaldes. Dès le 8e siècle (6), un poëme anglo-saxon nous les montre parcourant les différents pays et répandant partout leurs vers (7); comme les rhapsodes grecs, on les appelait aveugles (μη ὁραν), pour indiquer sans doute qu'ils répétaient les traditions que leur apprenait la voix publique (8). Sans eux point de plaisirs

Ils étaient même fort populaires, puisque les seigneurs qui ne les protégeaient pas encouraient la haine publique dès le temps de Richard I, fils de Rollon :

Ne lessoit en la cor jugleor, ni garchon;
La cort en fu tornee a grant destrucion :
Raoul en deservi mainte maleichon.

Id., v. 3835.

(1) Voyez Percy, *Reliques*, t. I, p. xxxii et seq.; W. Scott, *Essays*, t. I, p. 183, n. 4. Philippe-le-Long avait un ménestrel appelé Pierre Touset; voyez aussi de La Rue, t. I, p. 114. Dans les *Establissements des mestiers de Paris*, par Estienne Boileau (en 1321), il y a une espèce de charte des ménestrels, et le premier qui la signe est *Pariset*, *menestrel le Roy*.

(2) Les autres souverains en avaient aussi quelquefois; dans son *Cléomades*, Adenez prend le titre de ménestrel du duc Henri de Brabant :

Ce livre de Cleomades
Rime-je le roi Adenez,
Menestrel au bon duc Henry.

Vatriquet de Couvins se qualifie sire de Veriol et ménestrel du comte de Blois. Une foule de seigneurs normands avaient aussi des ménestrels attachés à leur personne; de La Rue, t. I, p. 231-33. Il y en avait également à la cour des rois anglo-saxons,

Hroþ-gares scop,

Beowulf, v. 2116,

et des princes allemands,

Min herre tegeliche hat in dem hove sin
Zwelwe, die ze prise für mich singent verre.

Kutrun, v. 1622;

ils conservaient encore cet usage pendant le 13e siècle; Meidinger, *Vergleichendes Wörterbuch*, Intr., p. xi.

(3) *Egilssaga* et *Gunnlaugasaga*, passim; *Olaf Helgasaga*, c. 140; *Knytlingasaga*, c. 19, etc.

(4) Ils étaient historiens autant que poëtes, et ne pouvaient parler des hommes et des choses qu'après les avoir vus.

(5) On voit dans une foule de vieux romans, *Garins li Loherenc*, etc. :

Cil jongleour qui vont par le pays
N'en sèvent riens.

C'était le charlatanisme du temps.

(6) La date n'est pas certaine, mais c'est l'opinion qui nous paraît la plus probable.

(7) Swa scriþende
Ge-sceapum hweorfað
Gleo-men gumena
Geond grunda fela,
þearfe secgað.

Traveller's Song, éd. de Kemble, v. 269-73.

(8) Herman von Fritschelar disait au milieu du 14e siècle, dans le *Leben der Heiligen* :

Die *blinden* singent uf der strazzen;

dans les fêtes (1) ni d'éclat dans les cours (2); les dames leur gardaient leurs plus doux sourires, et les seigneurs leurs plus riches présents (3). C'est un jongleur qui le dit lui-même :

Flabel sont or molt encorse (4),
Maint deniers en ont emborse
Cil qui les content et les portent :
Quar grant confortement rapportent (5) ;

et le poëme anglo-saxon que nous citions tout à l'heure va bien plus loin encore :

Simle sud oþþe norð
Sumne ge-metað
Gydda gleawne,
Geofum un-hneawne;
Se þe fore duguþe wile
Dom a-ræran (6).

et on lit dans le *Titurel*, fol. 164 :

So singent uns die *blinden*
Daz Sifrit hürnin wære.

Le ménestrel écossais Harry est communément appelé *Blind* Harry. On connaît en France Lambert *l'Aveugle*, et en Italie il *Cieco* da Ferrara (l'auteur du *Membriano*), Nicolo *Cieco* d'Arezzo, et il *Cieco* d'Ascoli, qui n'était cependant pas un poëte populaire; le poëte Frison Bernlef était aussi aveugle; Grimm, *Deutsche Sagen*, t. II, xii; Schlözer, p. 62. *As blind as a harper* était un proverbe anglais ; voyez Lily, *Sappho and Phao.*

CORVINO. O my dear Mosca, do's he not perceive us.
MOSCA. No more than a blind harper.

Ben Jonson, *Volpone*, act. I, t. III, p. 196, éd. de Gifford.

Nor woo in rhyme, like a blind harper's song.

Shakspeare, *Love's Labour lost*, act. V, sc. 2.

And than gan he to go, like a glewemans bytch
Sometyme asyde, and sometyme azere.

Vision of Pierce the Plowman, fol. 26.

Peut-être cette appellation est-elle d'origine scandinave; on trouve dans le *Getspeki Heidreks Konungs* un poëte nommé Gestom Blindi.

(1) Muratori, *Antiquitates Italicae*, t. II, col. 843.

(2) Elias Cairel et Folquet de Romans séjournèrent pendant quelque temps à la cour de l'empereur Frédéric II ; celle de Galeaz Visconti était remplie de troubadours ; Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XIV; *Cronica di Cesena*, année 1324.

(3) Ils ne craignaient même pas de les provoquer ; Sostegno di Zanobi dit dans *la Spagna :*

Ch'ora vi piaccia alquanto por la mano
A vostre borse, e farmi dono alquanto,
Che qui ho già finito il quinto canto.

Quadrio assure en avoir vu un manuscrit, dont l'écriture était certainement du 14[e] siècle; *Storia e Ragione d'ogni poesia*, t. VI, p. 548. Le *Romans de Fierabras d'Alexandrie* et le *Livres de Charlemaine* se terminent par ces deux vers :

Dieu vous garisse tous qui l'avez escoutee!
Si que pas ne m'oubli qui la vous ai chantee.

(4) Courus, recherchés.

(5) Ap. Barbazan, t. III, p. 409.

(6) *Traveller's Song*, v. 275 : Qu'ils viennent du midi ou du nord, si leurs lais sont beaux, celui qui veut élever sa renommée au dessus des autres seigneurs le reconnaît par de magnifiques récompenses.

voyageant sans cesse la harpe à la main, et s'arrêtant partout où ils trouvaient des intelligences pour les éclairer ou les entendre, les jongleurs étaient comme une presse vivante qui rapprochait les nations les plus diverses par les mêmes plaisirs et les mêmes émotions; disciples et maîtres tour à tour, ils unissaient toutes les intelligences dans un vaste réseau de poésie, et faisaient des croyances et de la littérature de chaque peuple la tradition et les idées de l'Europe entière. Par la réponse que Riquier suppose qu'Alfonse de Castille fit à sa requête, on voit que les troubadours étaient fort répandus en Espagne (1) et en Italie (2). Les poëtes français n'étaient pas moins nombreux en Provence; il nous reste des chansons où ils parlent de leur voyage (3), et les troubadours se plaignent eux-mêmes de la quantité de

(1) Aisi es acordat
Per Espanha de dir,
Perque pot hom chauzir
Als noms que sabon far.

Ap. Diez, *Poesie der Troubadours*, p. 346.

La poésie espagnole avait de tels rapports avec la provençale, que le marquis de Santillana (ap. Sanchez, *Coleccion de poesias Castellanas*, t. I, p. LVI), l'appelle *Limousine*. Ils s'étendaient jusqu'à la langue. Bernart d'Auriac dit, en parlant d'une guerre des Français avec les Espagnols :

Et auziran dire per Arago
Oïl e nenil en luec d'oc e de no.

Ap. Raynouard, t. IV, p. 241.

Alfonse II et Pierre III, rois d'Aragon, ont même fait tous les deux des vers provençaux; *Poésies des Troubadours*, t. III, p. 18; *Poëtes français antérieurs à Malherbe*, t. I, p. 229. Hugues de Mataplana, Raimond Vidal, Girard de Cabrera, Pons Barba, etc., étaient Catalans.

(2) Hom los apel bufos
Co fa en Lombardia.

Ap. Diez, p. 347.

Plusieurs célèbres troubadours étaient Italiens : Bartolome Zorgi était né à Venise, Bonifaci Calvo à Gênes, Sordel à Mantoue et Albert de Malaspina dans son marquisat. Folgore di San Geminiano nous apprend que c'était l'usage en Italie de

Cantar, danzar alla provenzalesca.

Poeti del primo secolo, t. II, p. 175.

Dante dit, *Convito*, p. 95 : Questi (malvagi uomini d'Italia) fanno vile lo parlare italico, et prezioso quello di Provenza. Et le goût du provençal était si répandu, que cette indignation patriotique ne l'empêcha pas de mettre dans la bouche d'Arnaut Daniel plusieurs tercets en langue provençale; *Purgatorio*, c. XXVI, st. 47-49. Dans le 14e siècle, le peuple l'entendait encore si bien, que l'auteur du *Cento Novelle antiche* cite en original un canzone d'un troubadour. L'italien devait être aussi bien connu en Provence, puisque Pétrarque, qui vivait à Avignon, et était amoureux d'une dame languedocienne, ne l'a jamais célébrée dans une autre langue.

(3) Quant parti sui de Provence
Et du tems felon,
Ai voloir que recommence
Novele chanson.

Perrin d'Angecort; ap. Roquefort, *État de la Poésie françoise*, p. 62.

Au repairier que je fis de Provence
S'esmut mon cuer un petit de chanter.

Poésies du Roi de Navarre, t. I, p. 221.

Bretons (1) et de Normands qui parcouraient leur pays (2). Les trouvères passaient incessamment de France en Angleterre ; ils y retrouvaient la même langue, les mêmes mœurs, jusqu'aux mêmes seigneurs, et Roger de Hoveden nous apprend que Richard I (3) avait fait venir des jongleurs de France pour chanter ses exploits (4). Ils étaient si répandus en Italie, que les magistrats rendaient contre eux des ordonnances de police et leur défendaient de stationner sur les places publiques (5). Les minnessinger allemands avaient aussi l'habitude, sinon la passion des voyages (6), quoique peut-être ce fût moins pour eux une occasion de répandre leurs idées que de recueillir celles des poëtes étrangers (7).

(1) Probablement des musiciens; et nous ne serions pas surpris que *normand* signifiât des chanteurs, ce qui donnerait encore bien plus de poids à notre opinion.

(2) Van cridan duy e duy :
Datz me que joglars suy,
Car es Bretz o Normans
E vey en tans
Perqu'es als pros dompnajes.
Ap. Raynouard, t. V, p. 320.

Un passage du roman de *Flamenca* montre que la littérature des trouvères était fort populaire en Provence :

L'us (juglar) viola lais del Cabrefoll,
E l'autre cel de Tintagoil ;
L'us cantet cels dels Fis Amanz,
E l'autre cel que fes Ivans.

L'expression *viola lais* confirme encore ce que nous avons dit plus haut sur le sens primitif de *lai*.

(3) Ou son chancelier, suivant Tyrwhitt; Chaucer, t. IV, p. 62.

(4) De regno Francorum cantores et joculatores muneribus allexerat, ut de illo canerent in plateis; p. 103.

(5) Ut cantatores Francigenarum in plateis comunis ad cantandum morari non possent; ap. Muratori, *Antiquitates Italicae*, t. II, c. xxix, p. 16. Cette ordonnance fut rendue en 1288 par le Magistrat de Boulogne.

(6) On voit encore en 1666 un meistersänger, Christian Hafner, aller en chantant de Nuremberg à Kopenhague, et recevoir partout une hospitalité empressée ; Grimm, *Meistergesang*, p. 35.

(7) Aucune littérature ne fut moins originale pendant le moyen âge que celle de l'Allemagne : elle ne marche que d'imitations en imitations. Après les Scandinaves, dont le *Nibelunge Not* et le *Kutrun* s'approprient les traditions, elle imite les Français avec une si infatigable constance, qu'il n'est peut-être pas un seul vieux poëme français dont on ne connaisse quelque version allemande, depuis le Renard jusqu'aux cycles de Charlemagne et d'Artus. Puis, ce qui semble plus étonnant encore, la poésie souabe s'efforce de calquer celle des troubadours ; l'empereur Frédéric I (Rothbart) composa des vers romans :

Plas mi cavalier francez,
E la donna Cathalana, etc.

Ap. Nostradamus, *Histoire et Chronique de Provence*, p. 132.

Les imitations du comte Ruodolf von Niuwenburg sont incontestables, et il n'est plus permis de croire à l'originalité des *Minnelieder*, depuis qu'une immense quantité de ressemblances ont été signalées par Görres, *Altteutsche Meisterlieder*, Introd., et par Diez, *Poesie der Troubadours*, p. 261-262, note. Il est cependant certain que, ne fût-ce qu'à cause de l'Empereur, l'Allemagne exerça sa part d'influence sur le développement européen. Dans une chanson d'Audefroy d'Arras (*Romancéro François*, p. 21), Argentine se réfugie à sa cour quand elle est chassée par son mari, et non à celle du roi de France; le douzième cou-

Un des plus célèbres, Walther von der Vogelweide, disait :

Ich han lande vil gesehen (1);

un autre, Reinmar von Zweter (2), devait avoir visité la Scandinavie, puisqu'il célèbre *Erich von Tennemarke* (3), et Rumelant adressait des vers à un scalde et chantait le meurtre du roi Harald (4). Les rapports entre l'Allemagne et la Provence étaient certainement directs et fréquents ; Wolfram von Eschenbach dit de son Parzival :

Von Provenz in Tütsche lant
Die rechte mere sint gesant (5);

et plusieurs troubadours parlent de l'esprit vulgaire des Allemands (6) et comparent leur langue à l'aboiement des chiens (7). Les longues luttes de l'Allemagne avec l'Italie avaient tellement familiarisé les minnesinger avec son idiome, que, dès les premières années du 13e siècle, Thomasin von Zerkläre composa un livre en italien sur les mœurs des

plet montre encore plus évidemment l'autorité et le respect qui s'attachaient au nom de l'Empereur :

Plain sunt de grant bonte, d'onor et de largesse,
Valor qui lor defent malvestie et paresse
Les semont et conduit et aprent et adresse,
Tant qu'a l'Empereour servent par lor proesce.

Ce passage est d'autant plus remarquable, qu'Audefroy écrivait vers 1200, à l'époque la plus brillante de la maison de Souabe.

(1) *Sammlung von Minnesingern*, t. I, p. 119 : J'ai vu bien des pays.

(2) Il figure ainsi que Walther dans le *Singerkriec uf Wartburc*.

(3) Ein kunig der vvol gekrœnet gat, etc.
Sam. v. Min., t. II, p. 132.

Nous savons aussi, par les vers de Tanhuser, qu'il avait visité l'Espagne, l'Italie et la France.

(4) Nous citons ce fait d'après Grimm, *Meistergesang*, p. 166, car nous n'avons pas eu l'occasion de consulter le recueil de Müller.

(5) Ap. van der Hagen und Büsching, *Grundriss*, p. 108. Les véritables traditions sont venues de Provence dans la terre d'Allemagne.

(6) Alamans trob deschausitz e vilans.
Peire Vidal ; ap. Diez, *Poesie*, p. 271.

(7) E lor parlars sembla lairar de cans.
Id., *loc. cit.*

La gent d'Alamaigna...
Ab lor sargotar...
Lairan, quant se sembla
C'uns cans enrabiatz.

Peire de la Caravana ; ap. Raynouard, t. IV, p. 197.

Erasme appliquait la même expression aux Anglais : Nobis latrare videntur verius quam loqui ; ap. Jortin, t. II, p. 193.

cours (1). La part des Espagnols dans le développement européen ne peut se prouver par des témoignages aussi positifs ; mais il semble probable que les idées orientales se sont répandues en grande partie par leur intermédiaire (2), et l'on ne saurait croire que celles qui leur étaient propres ne s'y soient point mêlées. D'ailleurs, si rares que soient les faits, ils ne manquent pas entièrement ; les meilleurs critiques reconnaissent l'origine espagnole du cycle des Amadis ; deux passages du Milagros de nuestra Señora de Berceo dépeignent le Mont-Saint-Michel de Normandie avec une exactitude qui suppose une connaissance personnelle ou une tradition oculaire (3), et une foule d'expressions (4) et d'imita-

(1) C'est lui-même qui le dit dans son *Welsche Gast* :

> Also ich han vergessit
> An meinem buch von der Hubscheit
> Daz ich welihischen han gemachet,

(2) Ce n'est pas seulement à cause de leur position géographique, mais de leurs connaissances et de leur goût pour la littérature orientale. Lors de la prise de Calcanasor en 998, il y eut, suivant les historiens, une apparition qui chantait alternativement en espagnol et en arabe : Almanser a perdu son tambour à Calcanasor ; et cette croyance ne se fût point établie, si ce n'eût pas été un usage populaire. Plusieurs manuscrits espagnols sont écrits en caractères mauresques (voyez *Notices et Extraits des Manuscrits*, t. XI), et les poëtes préféraient souvent l'arabe à leur propre idiome, d'après Eichorn, *Allgemeine Geschichte der Cultur und Literatur*, t. I, p. 121. Sanchez va plus loin encore : A poco mas de un siglo de su conquista, los Christianos que quedaron cautivos de los Moros, olvidado su propria lengua, ni hablaban, ni leian, ni escribian sino en la arabiga ; *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*. V. aussi Aldrete, ap. *Id.*, t. I, p. 48, et du Cange, Préf., p. XXVI, § 31. Le *Cancionero de Romances Morescos* serait d'ailleurs à lui seul une preuve suffisante de l'influence de la poésie arabe sur les Espagnols.

(3) San Migael de la Tumba es un grand monasterio
El mar lo cerca todo, elli iace in medio.
St. 317.

Cerca una marisma, Tumba era clamada,
Faciase una isla cabo la orellada,
Facie la mer por ella essida è torpada
Dos veces en el dia, ò tres à la vegada.
St. 433.

(4) Ainsi, par exemple, en provençal et en français les dérivés de *magister* avaient conservé un sens général. Cependant il se limita quelquefois en français ; *maître* est synonyme de médecin dans le *Romans de Cleomades* (ap. Warton, t. I, p. CCXII), et *maestro* a la même signification dans le *Poema de Alexandro*, st. 1691 ; *maestria* signifie même aussi médecine, remède ; *Vida de Santo Domingo de Silos*, st. 389. En allemand, au contraire, *meister* désignait un poëte (*Tristan*, v. 4616 ; *Titurel*, st. 2395), et *maestria* nous semble pris dans le même sens par l'auteur de *Rey Apollonio* (ap. Castro, *Bibliotheca española*, t. II, p. 504) ; il commence son poëme par ces deux vers :

Conponer hun romance de nueva maestria
Del buen Rey Apolonio è de su cortesia.

On lui donnait aussi quelquefois cette acception en français :

> Viez une nouvel estoire
> C'on doit bien avoir en memoire ;
> Long temps a este adiree

tions (1) indiquent des rapports qu'on ne peut expliquer par l'influence des Provençaux, parce qu'il ne s'en trouve aucune trace dans leur littérature (2).

Un autre fait concourut puissamment à l'unité de la poésie européenne : la supériorité de la langue française fut una-

Mais or l'a uns maistre trouvee
Qui l'a translatee en roumanz.

Romans du Renard; ap. *Catalogue de La Vallière*, t. II, Belles-Lettres, p. 189. L'Arcipreste de Hita nomme ses fables *enxiemplo*, et les poëtes allemands du moyen âge (Boner, Strickære, etc.) appelaient les leurs *bispel* : le mot est différent, mais l'idée est la même. Les Provençaux avaient adopté le mot et l'idée des Latins, *fabel*; Peyre Cardinal, ap. Raynouard, t. IV, p. 366. Nous devons cependant dire que l'interprète de Saint-Irénée a pris *exemplar* dans le sens de *typus*, *figura*, et que, dans son livre imprimé en 1480, Hérolt (*Discipulus*) appelle ses fables ou plutôt ses histoires *exempla*. Ce qui semblerait confirmer l'origine teutonique de cette signification donnée à *enxiemplo*, c'est que les Anglo-Saxons traduisaient παραβολη par *big-spell*, qui est certainement le *bey-spiel* des Allemands, et ils ne paraissent pas avoir emprunté cette expression, car ils rendaient aussi εὐαγγελιον par *god-spell*. Dans la vieille langue espagnole, les contes s'appelaient *fransias*, et cette expression avait certainement été inspirée par une connaissance directe de la littérature française, qui en était extrêmement riche.

(1) C'est surtout dans l'Arcipreste de Hita que l'on trouve des preuves de l'influence des trouvères : la guerre de Doña Quaresma avec Don Carnal est imitée de la bataille de Karesme et de Charnage, ap. Barbazan, *Fabliaux*, t. IV, p. 80, ou du Ms. 274 bis, B. R., fonds de Notre-Dame, fol. 25, recto (le même sujet a été aussi traité en italien, *Tragicomedia di squadrante Carnevál et di Madona Quaresma*, Brescia ; in-8o). Les stances 1202-1208 rappellent des vers cités par Roquefort, *Etat de la Poésie françoise*, p. 106-131, etc. Quant aux rapports avec les Provençaux, ils sont trop nombreux et trop avérés pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter ; voyez, entre autres, Velasquez, *Origenes de la poesia castellana*, p. 49 et seq., 123, etc., trad. allem. de Diez.

(2) Les autres peuples sont restés trop étrangers au développement de la poésie européenne, ou n'avaient pas une vie assez originale et assez indépendante pour que nous ayons à nous en occuper ; nous nous bornerons à dire que les Brabançons avaient, dès le commencement du 14e siècle, des colléges de poésie comme en Provence et en Allemagne (Willems, *Aen de Belgen*, et van Wyn, *Avondstonden*, t. I, p. 299, 346 et seq.) ; on sait, au reste, que dans les grandes villes de l'Orient les conteurs de profession sont réunis en corporation, et reconnaissent un chef décoré du titre de *scheikh-elmeddah*, maître des conteurs de café), et qu'à en juger par une traduction allemande (*Furst Wladimir und dessen Tafelrunde*, Leipsig, 1829), les traditions romantiques auraient aussi pénétré dans la poésie russe. Tschuzilo, le dompteur de dragons, paraît inspiré par Sigurth Fafnisbani, et l'on croit reconnaître dans la Table ronde de Wladimir (voyez aussi Kartaus dans le *Russische Volksmährchen*, p. 208) une imitation de celle du Roi Artus ; mais le traducteur anonyme s'est donné de si malheureuses licences, qu'on ne saurait accorder aucune confiance à son travail, et d'ailleurs la *table ronde* n'est pas une expression qui appartienne au cycle d'Artus. Dans la ballade anglaise Sir Cauline, ap. Percy, *Reliques*, t. I, p. 43, on trouve, P. II, v. 111 :

Out every knighte of his round table
Did stand both still and pale.

Mathieu Paris appelle les tournois *hastiludia mensae rotundae*; voyez aussi Roquefort, *Glossaire*, t. II, p. 595 ; et Dugdale, *Baronage of England*, qui est encore plus explicite. Il parle des fêtes que Roger de Mortimer donnait à Kenil-

nimement reconnue (1), et lui donna une popularité universelle; alors, comme aujourd'hui, elle servait d'instrument et de centre à la civilisation, et de passeport à toutes les traditions. Sans doute les conquêtes des Gallo-Normands, l'empressement orgueilleux qu'ils mettaient à l'y établir (2), leur renommée chevaleresque si puissante sur l'imagination des peuples, les longues expéditions des croisades, où la bravoure leur assurait le premier rang, quand il ne leur appartenait pas par le droit de leur naissance, contribuèrent à la répandre; mais il y avait dans sa facilité à saisir toutes les idées, et sa clarté à les rendre, un caractère providentiel qui la destinait à sa mission d'initiatrice et d'intermédiaire de tous les progrès. Avant la conquête de Guillaume, le français était déjà la langue des rois d'Angleterre et de leurs grands barons (3); le Saxon Ethelred II faisait élever ses fils en France (4), comme, 150 ans plus tard, le Normand Henri II (5). Sous la domination de la maison d'Anjou, il devint, pour ainsi dire, la langue nationale;

worth, à l'occasion de la chevalerie que venaient de recevoir ses trois fils : And there began the *round table*, so called by reason that the place wherein they practised those feats was a strong wall made in a round forme; voyez aussi Du Cange, s. v°. Au reste, il est impossible de ne pas reconnaître une foule d'imitations; outre le Bova Karolovitsch, dont nous avons déjà parlé, la Poule aux œufs d'or (ap. Dietrich, *Russische Volksmährchen*, p. 125) se trouve aussi dans les contes du comte de Caylus et dans ceux de Musäus; Emeljan, le Fou (*Id.* p. 171), rappelle le Pervonto du *Pentamerone*, jour I, c. 3; etc.

(1) Henri I, duc de Normandie, dit dans l'*Urbanus :*

Seiez debonere et cortois,
Et sachez bien parler françois;
Kar molt est langage alose
Et molt de gentilhome ame.

On regardait la connaissance du français comme une preuve de bonne éducation; ainsi, dans son *Romans de Lancelot du Lac*, Chrestien de Troyes ajoute à la description de la cour d'Artus :

Molt ot en la salle Barons,
Et si fu la Reine ensemble,
Si ot avec eux, ce me semble,
Mainte bele dame courtoise,
Bien parlant en langue françoise.

(2) Moribus et lingua, quocunque venire videbant,
Informant propria, gens efficiatur ut una,

dit Guillaume de la Pouille, le chantre de leurs exploits en Sicile et en Italie.

(3) Coepit ergo tota terra sub rege (Edwardo Confessore) et sub aliis Normannis introductis... Francorum mores in multis imitari; gallicum idioma omnes magnates in suis curiis tanquam magnum gentilium loqui; Ingulf, *Croyland. Abbat. Historia*, ap. Saville, p. 905; voyez aussi Du Chesne, t. III, p. 370, et t. IV, p. 842.

(4) *Emmae Anglorum Reginae Encomium*, p. 172, 174.

(5) Du Chesne, t. III, p. 365; Ingulf dit même qu'on prêchait le peuple en roman à la fin du 11e siècle; Mabillon, *Annales Ord. S. Benedicti*, l. LXX.

au milieu du 13e siècle, les rois publiaient encore en français les proclamations qui intéressaient le peuple (1). Quatre-vingts ans après, c'était la seule langue admise dans l'enseignement des écoles (2); l'usage de l'anglais était interdit aux élèves, même pendant l'heure des récréations (3). Les ballades destinées au peuple étaient elles-mêmes écrites en français (4), et encore à la fin du 14e siècle, des poëtes renommés désertaient leur langue, la langue à laquelle ils devaient leurs succès, et adoptaient celle des trouvères (5).

Sans être aussi nombreuses, les preuves de la popularité du français en Italie sont assez convaincantes pour ne laisser aucun doute. Il n'avait point à y lutter contre l'attachement à un idiome national; dans le 13e siècle, on y comptait

(1) L'engagement d'accorder toutes les réformes, que prit Henri III, le 18 octobre 1259, était en français; ap. Rymer, *Foedera*, p. 378.

(2) Children in scole, agenst the usage and manir of all others nations, beeth compelled to leve hire owne langage, and for to construe hir lessons and hir thynges in frenche; Trevisa, *Translation of Hygden's Polychronicon*; ap. Boucher, *Glossary*, p. 39, 40. Thus come lo! Engelond into Normannes honde, and the Normans ne couthe speke tho bote her owe speche, and speke frenche as dude (did) at om, and here chyldren dude also teche; Robert of Gloucester, p. 364, éd. de Hearne. Le français était devenu tellement usuel, que, suivant Mathieu Paris, sub anno 1095, Quasi homo idiota esset, qui linguam gallicam non noverat, ac proinde regis conciliis interesse non poterat. On déposséda même un évêque, en 1078, parce qu'il ne savait pas le français; Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, t. IX, p. 838.

(3) On lit dans un statut du collége d'Oriel à Oxford, de 1328 : Si qua inter se proferant, colloquio latino, vel saltem gallico, perfruantur. Un règlement semblable existait au collége d'Exeter en 1330; ap. Warton, t. I, p. 6.

(4) On en connaît une sur la mort de Simon de Montfort, à la bataille d'Evesham, en 1265 (ap. Ritson, *Ancient Songs and Ballads*, t. I, p. 15), et une autre sur la *Commissioun de Traylle-bastoun* vers 1306; *Id.*, p. 22.

(5) Gower, le célèbre auteur du *Confessio amantis*, écrivit en français cinquante ballades et un ouvrage sur l'excellence de la virginité et la dignité du mariage, intitulé *Speculum Amantis*; Warton, t. II, p. 335, 336, et de La Rue, t. III, p. 268. Les poëtes anglo-saxons restés fidèles à leur langue traduisaient ou du moins imitaient les poëmes français : nous n'en citerons qu'un exemple, mais il est fort remarquable; ce n'est ni un conte ni une tradition, mais une satire. L'original du poëme publié par Hickes, *Thesaurus*, t. I, P. I, p. 231 :

Fur in see, bi west spaynge,
Is a lond ihote Cokaygne,

est dans Barbazan, t. IV, p. 175. La renommée de la langue et de la poésie françaises n'empêchait pas non plus les trouvères de traduire les poëtes anglais; Marie de France dit dans l'épilogue de ses fables :

Pur amur le cumte Willaume,
Le plus vaillant de cest royaume,
M'entremis de cest livre feire
E de l'angleiz en roman treire.

Œuvres, t. II, p. 401.

jusqu'à quatorze langues particulières qui se divisaient en plus de mille dialectes. Aussi Brunetto Latini écrivit-il son Trésor en français (1), et il déclare au commencement qu'il le préfère à l'italien, parce qu'il est plus répandu et plus *delictable* (2). Dante lui-même, malgré ce que son patriotisme avait de farouche, n'hésite pas à le reconnaître dans des termes qui rendent son aveu encore plus significatif. La langue d'Oïl, dit-il (3), est si universellement populaire, qu'elle réclame, comme lui appartenant, toutes les traditions qui courent parmi les peuples.

Les Allemands la préféraient aussi quelquefois à leur idiome national (4) : en 995, le discours d'ouverture d'un concile allemand (5) fut prononcé en français par un évêque allemand (6). Le Romans de Rou dit d'un ambassadeur de l'empereur d'Allemagne :

Cosne sout en thioiz et en normant parler (7) ;

(1) Il se trouve à la Bibliothèque du Roi, dans les manuscrits nos 7066, 7067, 7068 et 7069 ; ce fut Bono Giamboni qui le traduisit en italien.

(2) Et se aucuns demandoit pourquoi chis livre est escrit en roumans selon la raison de France..., je diroie que ch'est pour deus raisons : l'une pour donner la matiere plus ostendible a tous vertueux et nobles corages... ; l'autre pour ce que la parleure françoise est la plus gracieuse et delictable de tous autres languages, et par consequent la plus commune entre tous les princes chrestiens. Le Vénitien Martino da Canale écrivit aussi sa Chronique de Venise en français : Parce que la langue françoise cort parmi le monde et est plus delitable a lire et a oir que nule autre ; *Notices et Extraits des Manuscrits*, t. V, p. 270. Vers 1150, Henri, beau-frère de Guillaume I, roi de Naples, refusa de se mettre à la tête des affaires parce que : Francorum linguam ignorabat, quae maxime necessaria erat in curia ; Falcandus ; cité dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIV, p. 669. Dans la seconde moitié du 11e siècle, la célèbre Mathilde, comtesse de Toscane, tenait déjà à honneur de parler français ; Donizon, ap. Muratori, *Rerum Ital. Script.*, t. V, p. 365.

(3) Allegat ergo pro se lingua Oïl, quod propter sui faciliorem ac delectabiliorem vulgaritatem quicquid redactum sive inventum est ad vulgare prosaicum, suum est ; *De Vulgari Eloquio*, l. I, c. 10.

(4) *Chronicon Abbatis Uspergensis* (par Conrad de Lichtenau), anno 937. Pour remplir leur mission, il fallut que les religieux que saint Hugues, abbé de Cluny, envoya en Allemagne sussent le français ; *Vita S. Morandi* ; ap. Lambecius, *Comment. de Bibl. Caesarea Vindobonensi*, t. II, p. 892.

(5) A Mouson-sur-Meuse.

(6) L'évêque de Verdun, dont le nom, Aymoin, semble indiquer une origine allemande ; *Concilia*, t. IX, p. 747.

(7) V. 2377.

et le Romans de Garin li Loherenc, de quatre Allemands de Metz :

Riche home furent et seurent bien romans (1).

Un passage du Romans de Berte aus Grans Pies est plus positif encore :

Tout droit a celui temps que je ci vous devis
Avoit une coustume ens el Tyois pais,
Que tout li grant seigneur, li conte et li marchis,
Avoient entour aus gent françoise tous dis
Pour aprendre françois leurs filles et leur fils (2).

Aussi n'est-ce pas seulement dans les romans imités des trouvères que se trouvent des mots empruntés à leur langue (3), on en reconnaît dans les poëmes qui par leur esprit

(1) V. 20346.

(2) St. V, p. 10. M. Mone se trompe en disant, *Teutsche Heldensage*, p. 243, que l'expression *Thyois* désigne *toujours* les habitants des Pays-Bas et du Bas-Rhin; Adenez parle ici de la Hongrie, et le vers du *Romans de Rou* que nous venons de citer n'est pas moins évident; nous en donnerons encore trois preuves. On lit (ap. de La Borde, *Essai sur la Musique*, t. II) dans une chanson du comte de Bar, retenu en Allemagne par Othon, qui fut depuis l'empereur Othon IV :

A nos parens et a toz nos amis
Avom-i-nos nule bone atendance,
Parcoi soions hors du Thyois pais.

Le sens est d'autant plus évident, qu'elle est adressée au duc de Brabant, dont il réclame l'intervention. Un passage du *Romans de Brut* n'est pas moins clair :

Manda Braibençons et Flamens,
Manda Hanuiers et Lorens,
Manda Frisons, manda Tiois.
V. 10807.

Tiois désigne certainement un peuple différent, et son sens n'est pas plus douteux dans ces vers sur la bataille de Bovines :

Sus quoi (le char)...
Seoit el non de l'Emperiere
Le dragon, l'aigle et la baniere;
François contre terre tout versent.
Quant Tyois qui entour conversent
Voient le dragon trebuchier
Et l'aigle doré descruchier.
Guiart, t. I, p. 303, éd. de M. Buchon.

Il faut cependant reconnaître que M. Mone n'a eu que le tort de donner trop de généralité à son opinion. On lit dans la *Bible-Guiot*, v. 175 :

A grant tort les apelons Princes :
Des estoupes et des crevices
Font mainz Empereors et Rois
Li Alemant et li Tiois;

et dans une vie manuscrite de saint Remi :

Toringe estoit adonc nommee
La terre qui or est nommee,
Tiesche terre.

La poésie française était même cultivée en Allemagne (*Histoire littéraire de la France*, t. IX, p. 173); Brunon, archevêque de Trèves de 1101 à 1123, l'aimait et s'y exerçait souvent : Gallicano cothurno exercitatus; Yvon, *Epistolae*, note, p. 246.

(3) Parlieren, refloit, sainte, schantait, schanze, etc.; dans le *Tristan* de Gottfried il y a jusqu'à des vers français entiers que le public allemand devait certainement entendre :

Chiveilir, damesele;
Ma blonde Iset, ma bele.

et leur sujet appartiennent le plus évidemment à l'Allemagne (1).

La popularité du français ne s'étendait pas seulement chez ses plus proches voisins (2), il s'était répandu dans l'Europe tout entière ; pendant le 13e siècle, il resta, pour ainsi dire, une langue usuelle à Constantinople (3), et en 1300 on le

Les noms du *Grave Ruodolf* ont conservé leur forme française, Gilot, Bonifait, Beatrise, et l'on y trouve *walsche mile*, f. H, l. 21, et id., l. 16 :

Do vant here ein halp brot
Daz man da heizet *gastel;*

on trouve cependant *wastel brede* dans Chaucer, *Canterbury Tales*, prol., v. 147. Il y a aussi beaucoup de mots français dans le *Ruolandes Liet* de Chunrat et l'*Aventure Krone* de Heinrich von der Turlin. Ce roman (les aventures de Gawein),

Die er in tutsche zung
Von *franzoyse* hat gerichtet,

est imité de *Christian de Troys*, et ne semble pas avoir été connu par les auteurs de l'*Histoire littéraire;* voyez t. XV, p. 246.

(1) Ainsi, dans le *Nibelunge Not*, kovertiure, garzun, qui se retrouvent, le premier dans le *Klage*, v. 1453, et le second dans le *Pitrolf*, v. 9569; dans le *Rabenschlacht*, schevolir ; dans le *Schwagen-Spiegel*, galopper, etc. Il y en a encore plus dans les poëmes qui se rattachent à d'autres cycles; dans le *Willehalme von Oranse*, zoye (joie) et pensen ; dans le *Trojanischer Krieg* de Kuonrad von Wirzeburc, zimer (cimier) et pavillon, etc. On remarque aussi beaucoup de mots français dans les poésies latines dès 10e, 11e et 12e siècles, dont les auteurs étaient probablement des moines allemands ou brabançons : dans l'*Uniboe*, auriculae (oreillers), tonna; dans le *Ruodlieb*, boga (bague), causa (chose), gamba, parafredus (palefroi), truta (truite); dans l'*Ecbasis*, follus, frivolum, torta panis; dans le *Reinardus Vulpes*, anus (anneau), brancùs, bursa, compater (compère), emenda (amende), pensare, rasorium, temo (timon), etc. On en trouve également un grand nombre dans les poésies flamandes du moyen âge : dans le *Ferguut*, assaut, v. 278; asselieren, v. 4202; batseleer (bachelier), v. 5119; bliaut, v. 1224; campioen, v. 4259; cartel, v. 4224; coverture, v. 12; craihiert (crier), v. 2502; crupiere (croupe), v. 3987; deduut (déduit), v. 90, 1990, etc.; dans les plus vieilles pièces dramatiques (ap. *Horae Belgicae*, P. VI); boken (bucquer, v. fr.), ciere (chair), desterier, gai, pas, peis, preus, stamine (estamine), tripe, viliaert (vieillard), etc. La poésie flamande a, comme on sait, beaucoup imité la poésie des trouvères : le *Reinaert* de Maerlant a une source française, ainsi que le *Floris ende Blancefloer* de Dideric van Assenede (ap. *Horae Belgicae*, P. III), *Caerl ende Elegast* (*Id.* P. IV), *Lantsloot ende die scone Sandrijn*, *Renout van Montalbaen* (*Id.* P. V); et le *Ferguut*, que vient de publier M. Visscher, est certainement une imitation des Aventures de Fregus par Guillaume de Normandie ; Ms. B. R., no 7595. Les imitations des romans carlovingiens étaient si nombreuses, que Maerlant disait, à la fin du 13e siècle :

Die scone walsche valsche poeten,
Die meer rimen dan si weten,
Belieghen groten Carel vele
In sconen worden ende bispele.

Ap. Hoffmann von Fallersleben, *Horae Belgicae*, P. I, p. 51.

(2) L'espèce de renouvellement de l'Eglise d'Espagne, qui eut lieu à la fin du 11e siècle, fut amené en grande partie par des moines français (Rodericus Ximenes, *Res in Hispania gestae*, l. VI, c. 26, 27, 28) : ils durent y répandre la langue et les idées de leur patrie. On y parlait encore français dans le 14e siècle; *Histoire littéraire de la France*, t. IV, p. 279.

(3) *Histoire littéraire*, t. XVI, p. 159. M. F. Michel a même publié un

parlait à Athènes et dans la Morée (1). L'invention du *Descorts*, de ce poëme où se mêlaient et s'enlaçaient quatre ou cinq idiomes différents (2), prouverait à elle seule le goût du moyen âge pour les langues étrangères, et la connaissance qu'on en avait acquise (3). La communication intellectuelle des peuples les plus éloignés n'était donc pas seulement un hasard, bien invraisemblable, sinon impossible ; d'heureuses circonstances favorisaient son activité et son étendue. La

poëme grec sur Artus et les Chevaliers de la Table ronde; *Tristan*, t. II, p. 274, et M. Visscher en a donné une autre édition ; *Ferguut*, p. 198. Nous ne savons si c'est le même que celui dont parle Crusius, *Turco-Graecia*, p. 489 (διδαχαι *Rarturi*, probablement Regis Arturi); mais nous connaissons un poëme en vers grecs sur Bertrand du Guesclin, imprimé à Abbeville en 1487, et Du Cange en cite un sur Apollonius de Tyr, probablement imité du français ou de l'allemand; *Glossarium ad Scriptores mediae et infimae graecitatis*, Index auctorum, t. II, p. 36, col. B.

(1) Muntaner ; ap. Du Cange, *Glossarium*, préf., § XVII.

(2) Pasquier, *Recherches de la France*, l. VII, c. IV; Sainte-Palaye, *Mémoires de l'Académie*, t. XXIV, p. 672; on en trouve deux exemples ap. Raynouard, t. III, p. 133 et 396.

(3) Le *Roman de Flamenca* dit d'une femme :

E saup ben parlar bergono,
Frances, e ties, e breto.

La Curne de Sainte-Palaye a publié dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIV, p. 671, une pièce de Rambaut de Vaqueiras, poëte provençal du 13e siècle, qui peut montrer jusqu'où allait l'abus et la diffusion des connaissances philologiques ; nous en citerons seulement la dernière strophe : c'est un amant hors de lui qui s'adresse à sa maitresse :

Prov. Bels çavaliers, tant es cars
Lo vostr onratz senhoratges,
Ital. Que cada jorn m'esglayo. —
Ho me lasso ! Que faro,
Franc. Si sely, que j'ey plus chera,
Me tua, no sai pour[illegible]?
Catal. Ma dauna, fe que dey bos!
Ni pe l cap sennta Quitera !
Espag. Mon corasso m'avetz trayto
E mout gen favlan furtado.

« Beau chevalier, tant m'est chère votre honorable seigneurie, que chaque jour redouble mes inquiétudes. — Hélas ! malheureux, que ferai-je, si celle que j'aime le plus me tue, je ne sais pourquoi ? Madame, par la foi que je vous dois et par la tête de sainte Quitère, vous m'avez arraché mon cœur et l'avez dérobé par votre doux langage. » On trouve aussi du français mêlé avec de l'anglais :

Mayden Moder milde,
Oyez cel oreysoun !
From shome thou me shilde,
E de ly mal feloun !

Ap. Warton, t. I, p. 90.

C'est en Italie que ce mélange, qui conduisit plus tard à la poésie macaronique, était le plus répandu ; Dante lui-même composa une chanson en trois langues alternant à chaque vers :

Ahi faulx ris per qe trai haves
Oculos meos, et quid tibi feci,
Che fatto m'hai cosi spietata fraude.

Ap. Crescimbeni, *Istoria della volgar Poesia*, p. 17.

On y entremêlait jusqu'à de l'hébreu :

. . . . I' ti saluto
Bramoso molto intender quale
Hor sia il tuo stato, ch' a Dio piaccia
Ch' egli אשרי sia : e טוב e felice.

Ciro Spontone ; ap. Crescimbeni, *Comentarj all' Istoria della volgar Poesia*, p. 321.

Ce mélange avait lieu même dans le drame; voyez *Il Pantalone imbertonao* de Giovanne Briccio, et surtout *I Poeti rivali* de Giacomo Ricci.

curiosité agitait les imaginations; l'amour de l'inconnu et du merveilleux était devenu une passion universelle; des milliers de jongleurs voyagaient incessamment pour le commerce des idées, et un idiome rendu vulgaire dans toute l'Europe par les succès littéraires et guerriers de la France leur servait d'instrument d'échange (1). Si les traces ne sont pas plus nombreuses, c'est que la poussière des bibliothèques couvre encore une partie des monuments que nous avons hérités du moyen âge, et que le temps en a dévoré une autre (2). Si on les cherche en vain dans ceux que le hasard nous a conservés (3), c'est que l'imagination de chaque peuple se mêle aux traditions qui lui sont étrangères; c'est qu'elle ajoute aux faits des circonstances qui les lui approprient (4), ou donne aux mêmes idées des noms na-

(1) Il n'en servit pas seul; le provençal, puis l'italien et l'espagnol, lui disputèrent la suprématie, et, ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, c'est que toutes ces langues durent leur popularité passagère à l'influence des Français. Ce n'est pas depuis cinquante ans seulement que, si nous osions le dire avec les paroles de Bossuet, les peuples de l'Europe s'agitent et la France mène.

(2) Ainsi le *Grave Ruodolf*, dont nous parlions tout à l'heure, est certainement imité du français (Grimm, Introd., p. 28; *Histoire littéraire*, t. XV, p. 179-193), et l'original ne nous est pas parvenu. Les sources du *Romans de Garin* sont probablement d'origine germanique; la plus grande partie des noms ont une forme allemande, et le vers 10784 confirme cette conjecture :

Si con ele est a Coloigne en escrit.

Nous ne connaissons cependant pas de poëme allemand sur le même sujet.

(3) On devrait, d'ailleurs, ajouter beaucoup plus d'importance à la communauté des idées qui naissent des influences de l'histoire ou de la nature extérieure, et sont, pour ainsi dire, locales, qu'à la ressemblance de faits qui se reproduisent incessamment sous des noms différents. Ainsi, par exemple, il y a dans les romans d'Ogier, de Parcival et de Tristan, une couronne qui fait perdre la mémoire tant qu'elle reste sur la tête, et dans tous les trois elle n'en tombe que par hasard. Cette coïncidence ne nous semble pas une preuve suffisante d'imitation; tous les poëtes pouvaient symboliser la volupté par une *couronne d'oubli* que la volonté ne savait point repousser, et qu'un accident finissait toujours par arracher du front. Au contraire, la louange du brigandage, qui se trouve dans le *Rinaldo* espagnol et un épisode du cycle du Cid, est si contraire à la civilisation catholique et légale de l'Espagne (le genre *picaresco* ne se développa que sous le despotisme de Charles V), qu'elle ne peut en être originaire. Nous en dirons autant du songe qui apprend à Doña Alda la mort de son mari; cette lugubre intervention du Ciel est inconciliable avec le caractère oriental qu'y avait pris le catholicisme, et c'est le seul exemple que nous connaissions d'une superstition admise par la poésie religieuse, malgré la défense de la religion. Il est inutile d'insister ici sur les cinq grandes classes de romans qui forment comme le fond de toutes les littératures européennes du moyen âge.

(4) Ce travail a lieu même dans les imitations dont il ne change pas le fa-

tionaux, qui les rendent plus populaires (1) et les défigurent (2). L'esprit de vérité historique qui préoccupa toute la poésie du moyen âge ne permettait pas, d'ailleurs, d'avouer une tradition orale, toujours suspecte d'exagération ou de mensonge; on supposait des témoignages écrits, des *livres*, qui déguisaient l'origine réelle des imitations les plus serviles (3). Ce n'était que pour des sujets dont la vérité était authentique que l'on ne reculait pas devant un aveu qui ne pouvait plus compromettre leur popularité. Ainsi l'auteur espagnol de l'Alexandro reconnaissait que l'écriture ne lui avait point transmis tous les détails de

ractère : ainsi tous les événements de la romance espagnole de *Lanzarote*,

Nunca fuera caballero, etc.,

citée dans le *Don Quijote*, part. I, c. 13 (ap. Duran, t. IV, p. 22), ne se trouvent pas dans le roman français de *Lancelot du Lac*.

(1) Le poëme allemand *Etzels Hofhaltung*, par exemple, est certainement composé dans l'esprit des romans de la Table ronde; le sujet de Jocaste et d'Œdipe a probablement fourni le fond de la romance anglaise de *Syr Degore* et du *Gregorius uf dem Steine* de Hartmann von Ouwe; cette dernière version devait même être fort célèbre, puisque (d'après sir Walter Scott, *Tristrem*, p. 34, éd. de Paris) le manuscrit connu sous le nom d'*Auchinleck* contient *The legend of the Pope Gregory;* on le trouve aussi dans un chapitre du *Gesta Romanorum*. La première partie de *Huon de Bordeaux* ressemble beaucoup à l'*Otnit* allemand, et des savants (Mone, *Forschungen*, t. I, p. 14) ont cru reconnaître une grande liaison entre le *Romans de Rou* et le poëme de *Kutrun*.

(2) Les jongleurs corrompaient aussi les traditions les plus répandues; les poëtes s'en plaignent fort souvent :

L'estoire en ont corroute des biaus dis
Et lor mencoigne et ajouste et mis.

On voulait d'ailleurs que les traditions eussent un sens moral, et on les changeait pour les approprier au besoin instinctif de justice, qui était si puissant pendant le moyen âge : ainsi, dans le cycle d'*Alexandre*, Darius devenait un usurpateur et un méchant roi, et son ennemi, le fils de Nektanébo, roi d'Égypte, et l'héritier légitime de l'Empire persan. Parfois aussi des souvenirs locaux contredisaient tous les témoignages de l'histoire : la mémoire de Louis XI est restée populaire en Touraine, et celle de Henri IV est en exécration dans la Franche-Comté. Cette dernière cause d'altération devait se produire fort souvent chez des peuples différents, qui, n'ayant pas les mêmes intérêts, basaient leurs jugements sur des motifs *presque toujours* opposés.

(3) Aisi cum ditz l'escrihs que es els mostiers.

Gerard de Rossillon.

Ricordami alcuna volta aver letti i franceschi romanzi; Boccacio, *Fiammetta*, l. VII, p. 253, éd. de 1596. Le vers 35 du roman provençal de *Ferabras* prouve évidemment que les troubadours reconnaissaient l'autorité de la poésie française, et voulaient y rattacher leurs œuvres :

A San Denis, e fransa, fo lo rolle trobatz.

Les poëtes allemands citent aussi souvent des livres comme leur source :

Wir daz buoch hoeren sagen.

Rabenschlacht, st. 112, 154.

Alzo wir ez hœren lesen.

Wolfdietrich, p. 208.

son poëme (1), et plusieurs poëtes allemands du cycle d'Artus s'appuyaient franchement sur des traditions orales (2).

Sans doute, cependant, on ne doit pas non plus conclure une imitation d'une de ces analogies qu'avec un peu de persévérance l'esprit de système finit toujours par découvrir. Il y a des idées qui n'ont pas plus de patrie que d'auteur, l'initiative elle-même n'en appartient à personne; semblables à ces plantes qui ont grandi çà et là sur tous les sillons d'un champ et fleurissent sous le même rayon de soleil, toutes les intelligences d'une époque les pensent à la fois. Les inductions n'ont donc un caractère suffisant de vraisemblance que lorsqu'on retrouve dans les coïncidences qui leur servent de base la marque de la civilisation ou de l'histoire d'un peuple. Si même ces ressemblances étaient isolées, si, toutes multipliées qu'elles fussent, elles ne s'accordaient pas avec l'esprit général de la littérature, elles sembleraient plutôt les imitations fortuites de quelques individus que le résultat nécessaire d'une influence universelle (3).

(1) Unas facianas suelen las gentes retraer,
Non yaz en escrito, é es grave de creer.
St. 2141.

(2) *Rechten mere*, dit Wolfram von Eschenbach dans un passage que nous avons cité, p. 315; Der tihte diz maere, *Iwein*, v. 30; et Wirnt von Gravenberg s'exprime encore plus clairement dans son *Wigalois*; v. 11686–90. L'auteur du poëme anglais de *Syr Tryamour* dit aussi, v. 316 :

And as it is in Romaynes tolde.

On trouve des expressions semblables dans les poëmes qui appartiennent aux autres cycles : Die seltsaeme mere, *Gregorius uf Steine*, v. 5; Die seltzene mere, *Der arme Heinrich*, v. 30; le *Nibelunge Not* commence par ces vers :

Uns ist in alten mæren wunders vil geseit
Von helden lobebæren von grozer kuonheit.

Voyez aussi st. 371 et 1447.

Ik gihorta dhat seggen.
Hildebrandslied, l. I.

La tradition est quelquefois réunie aux livres; *Pitrolf*, st. 10663; *Rabenschlacht*, st. 98.

(3) Dans une pièce française intitulée *les Souhaits*, on lit, ap. La Ravallière, *Poésies du Roi de Navarre*, t. II, p. 259 :

Et je souhait autretant de bon sens,
E de mesure, come est en Salomon.

et dans une provençale d'Elias Cairel, qui porte le même titre; ap. Raynouard, t. V, p. 350 :

Et ieu agues atretan de bon sen
E de mesura cum ac Salamos.

On ne peut rien conclure de général d'une semblable traduction, et il en est de même des passages suivants :

D'une chose ai grant desir,
Que vos puisse tolir
Ou emblier un douz baisier,
Par si que si corrocier
Vos en cuidoie,
Volentiers le vos rendroie.

Poésies du Roi de Navarre, t. II, p. 213.

C'est ainsi dans les chants populaires de deux nations qu'il faut chercher la trace de leur liaison littéraire; chaque rapport équivaut alors presque à une preuve. La poésie ne pénètre dans les traditions d'un peuple qu'à force d'impersonnalité et de réalité; ce qu'elle exprime, ce n'est plus l'originalité capricieuse d'un poëte, mais le développement naïf d'une société qui accomplit sa destinée. Les chances d'erreur n'en sont pas moins encore, il est vrai, bien nombreuses; partout la nature humaine est la même, partout l'homme s'agite dans sa pensée et tend au progrès par ses propres forces, et la critique la plus circonspecte reste exposée à prendre des rencontres toutes personnelles pour des produits de l'histoire (1). Si multipliées, si frappantes que

Gran talan ai qu'un baisar
Li pogues tol'ro emblar,
E si pueys s'en iraissia,
Voluntiers lo li rendria.

Peirol; ap. Raynouard, t. V, p. 282.

Per dol ni per plurar no er ja recobratz.
Ferabras, v. 3011.

Mais en duil n'a nul recovrier.
Romans de Rou, v. 5390.

En plorer n'a nul recovrier.
Idem, v. 15362.

Li oisiax dist en son *latin*.
Lais de l'Oiselet, v. 138.

E cantivo li augelli
Ciascuno in suo *latino*.
Dante, *Rime*, canz. IV.

Si cum l'albres, que per sobrecargar
Fraing si mezeis e pert son fruig e se.

Aimeric de Peguilain; ap. Diez, *Poesie der Troubadours*, p. 278.

Com' albore, ch' è troppo caricato
Che frange e perde sene e lo suo frutto.

Amorozzo; ap. *Poeti del primo secolo*, t. II, p. 77.

Les deux *tenzons* de Maerlant et le *Minnenloop* de Claes Willems (voyez Huydecoper, *Rymkronik van Melis Stoke*, t. II, p. 53) ne sauraient non plus prouver l'influence de la poésie provençale sur les développements de la poésie flamande : on trouve déjà une question d'amour proposée, discutée et résolue dans le fragment qui nous est parvenu de *Rhodane et Sikkon* par Jamblichos.

(1) Nous croyons, par exemple, que les cinq grands cycles qui ont occupé l'imagination de presque tous les peuples du moyen âge sont des emprunts nationaux; mais il n'en est pas ainsi de leurs branches (par exemple le *Tristan*; voyez les recherches de M. F. Michel sur sa grande popularité), ou des romans que l'on cherchait à y rattacher, comme *Florie et Blancheflor*, dont les poëtes ont fait naître Berte aux Grands Pieds, mère de Charlemagne : on retrouve ce sujet dans presque toutes les littératures. Il existait un roman en vieux français dont M. Paris a publié un fragment dans le *Romancéro françois*, p. 55 (Ms. du Roi, nº 6987, in-fol.) : c'est le principal sujet du *Filocopo* de Boccace; et l'on connaît deux autres poëmes italiens, *Florio e Bianciflorio*, 4º, 1485, sans lieu d'impression, et l'*Amore di Florio e di Biancafiore* par Dolce. La version espagnole *Flores y Blancaflor* a été imprimée à Alcala en 1512, et traduite plusieurs fois en français (en 1554 et en 1735). Konrad Fleck en a fait un poëme en vieil allemand, *Flore unde Blanscheflur* (ap. Müller, *Sammlung altd. Gedichte*, t. II), et l'on connaît encore un livre populaire : *Ein gar schöne newe histori der hochen lieb des*

soient ces coïncidences, leurs causes demeurent encore incertaines (1), et une intelligence philosophique hésitera

Kuniglichen fürsten Florio, vnnd von seyner lieben Biancefforo; Metz, 1499. Il y avait aussi des versions anglaise (*Florice and Blancheflour;* ap. W. Scott, *Sir Tristrem,* p. 37; nous ne la croyons pas publiée), grecque (en vers iambiques barbares; ap. Nessel, *Catalogus codd. mss. graecor. Bibl. Caes. Vindob.*, t. I, p. 342), flamande (*Floris ende Blancefloer*, par Diederich van Assenede, ap. Hoffmann von Fallersleben, *Horae Belgicae*, P. III), et islandaise (*Flores ok Blanzeflor*, ap. Nyerup, *Om almindelig Moerskabs Læsning i Danmark og Norgé igiennem Aarhundreder*, p. 112). Il en existait une autre vieille version par Ruprecht d'Orbent, nous ne savons dans quelle langue; Konrad Fleck dit dans le poëme allemand :

> Es hat Ruprecht von Orbent
> Gedichtet in welschen
> Mit rimen (und) ungevelschen,
> Das ich in tüschen willen han.

L'histoire d'Amys et Amylion était encore plus répandue : nous connaissons en latin un poëme par Radulfe Tortaire (Ms. du Roi, nos 3550 et 3718) et une légende; ap. *Acta Sanctorum*, Octob., t. VI, p. 124, et *Gesta Romanorum*, c. 116 (on la trouve aussi mentionnée dans le *Speculum historiale* et le *Chronicon* d'Albericus Trium Fontium, P. I, p. 108). Il y a un roman en vieux français (Ms. du Roi, no 7227[5]; nous ne savons si c'est la version du British Museum dont parle Warton, t. I, p. 92), un poëme allemand de Kuonrad von Wirzeburc (voyez Grimm, *Der arme Heinrich*, p. 187 et suiv.), une version italienne (Milano, 1513, in-4o), plusieurs romances anglaises (Weber, *Metrical Romances*, t. II, p. 359; Evans, *Old Ballads*, t. I, p. 77; Walter Scott parle d'une autre, que nous croyons différente; ap. *Sir Tristrem*, p. 35), un petit poëme islandais (Nyerup, *Moerskabs Læsning*, p. 156), une ballade danoise (ibidem), et une vieille moralité française (Man. de Cangé, no 14, fol. I; c'est probablement celle dont parle Beauchamps; *Histoire du Théâtre françois*, p. 109).

(1) Nous nous bornerons à indiquer quelques rapprochements, qu'il serait facile de multiplier presqu'à l'infini si nous y attachions une importance réelle. La ballade danoise Herr Ribolt (*Danske Viser fra Middelalderen*, t. III, p. 327) se retrouve en Ecosse; The Douglas Tragedy (ap. Walter Scott, *Minstrelsy of the Scottish Border*, t. II, p. 112), et en Angleterre; The Child of Elle (ap. Percy, *Reliques of ancient English poetry*, t. I, p. 112). Nous en connaissons trois versions suédoises : Hillebrand, *Svenska Folk-Visor*, t. I, p. 5; Herr Redebold, *Id.*, t. III, p. 76, et Kung Vallemo, *Id.*, t. III, p. 81. Les éditeurs du *Danske Viser fra Middelalderen*, t. III, p. 435, en indiquent une version islandaise manuscrite (*Biblioth. Magnæan.*, no 147, in-8o), et elle se rattache évidemment à l'histoire de Sampson et de Hildesvida que raconte le *Vilkinasaga*. Stolt Ingeborgs Forklædning (*Danske Viser*, t. IV, p. 116) est le même sujet que Stolts Botelid Stalldräng (*Svenska Folk-Visor*, t. II, p. 20) et The famous Flower of serving men (ap. Ritson; *Ancient Songs and Ballads*, t. II, p. 145). Rosmer Havmand (*Danske Viser*, t. I, p. 218 et 225) se trouve dans le *Svenska Folk-Visor*, t. III, p. 136, et ap. Jamieson, *Popular Ballads*, t. I, p. 215; t. II, p. 202. Il dit, t. I, p. 217, que c'est le même sujet que la ballade du *King Lear*, act. III, scèn. IV :

Child Rowland to the dark town came, etc.

Nous ne savons d'après quelle autorité; les plus savants critiques, entre autres Drake (*Shakspeare and his Time*, p. 285, éd. de Paris), semblent ne connaître que les trois vers cités par Edgar. La ballade suédoise Den Hedni ka Konungsdottera i Blomstergarden (*Svenska Folk-Visor*, t. II, p. 73) existe aussi en allemand (ap. Docen; *Miscellaneen*, t. I, p. 263), et en hollandais (ap. Wolff; *Proben Althollländische Volkslieder*, p. 82). Les aventures du *Waltharius manu fortis* se retrouvent dans le *Vilkinasaga*, chap. 84-87. Der Winsbecke (ap. Benecke; *Beyträge zur Kenntniss der altdeutschen Litteratur*, t. II) a une analogie évidente avec le poëme publié par

toujours à reconnaître l'action d'un peuple sur un autre dans des ressemblances que devaient amener l'unité de l'esprit humain et la loi de ses développements. Avant de se croire autorisée à en conclure aucune influence littéraire, elle y veut trouver un caractère spécial qui indique clairement leur patrie.

Les peuples ont la vanité de s'approprier les traditions qu'ils empruntent à leurs voisins : aussi, lorsque, par exception, elles conservent la mémoire d'événements étrangers, est-il à peu près certain qu'elles ne sont point nées sur le sol national. L'origine allemande des ballades danoise :

Der ligger et slot i *Østerrig* (1),

et suédoise :

Det ligger en slott i *Österrik* (2),

semblerait évidente quand l'original ne serait point parvenu jusqu'à nous (3). L'influence des anciens Scandinaves sur

Ritson, How the wise man taught his son, et plusieurs fabliaux français. Les ballades écossaises Laidley Worm of Spindlestonheugh et Kempion (ap. Scott; *Minstrelsy*, t. III, p. 26) ont beaucoup de ressemblance avec l'*Orlando inamorato* du Bojardo, l. II, c. 25 et 26 :

Poich'ebbe il verso Brandimarte letto, etc.

La même tradition se trouve aussi en Allemagne (*Die Brautschau*, Magdeburg, 1796, et Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, p. 363, traduction française). Delrio (*Disquisitionum magicarum libri VI*) raconte la même aventure et la met à Bâle, et Mandeville (*Voiage and Travaile*) la fait arriver dans une île de la Grèce. On ne saurait méconnaître des rapports entre la romance espagnole El Conde Dirlos (ap. Duran, *Romancero de Romances Caballerescos*, t. I, p. 23) et la ballade populaire sur Heinrich der Löwe von Braunschweig (*Wahrhafte Beschreibung von den grossen Helden und Herzogen Heinrich dem Löwen*). Une chronique allemande en vers, citée par Grimm, *Deutsche Sagen*, t. II, p. 124, trad. française, rapporte un événement semblable, que l'on trouve également dans l'Edle Möringer (*Bragur*, t. III, p. 402). Il existe aussi quelques coïncidences remarquables entre Conde Claros (ap. Duran, *Romancero de Romances Caballerescos*, t. I, p. 62), sir Cauline (ap. Percy, *Reliques*, t. I, p. 42) et la Gismunda du *Decamerone*, jour IV, nouv. I.

(1) Ap. Nyerup, *Udvalg af Danske Viser*, t. I, p. 57.

(2) *Svenska Folk-Visor*, t. II, p. 62.

(3) Es liegt ein schloss in Oesterreich, etc.

Des Knaben Wunderhorn, t. I, p. 220.

Nous en dirons autant du *Buovo d'Antona* (Volterra, d'après Villani, *Croniche*, l. I, c. 55; le *Reali di Francia*, l. III, c. 17, le met en Angleterre); il a certainement la même source que le *Beuves de Hanstone* de Pierre du Ries (nous ne connaissons d'imprimé que le roman en prose, *Beufues danthonne*, in-fol. goth. sans date, chez Vérard, à Paris); l'*Ystori Boun o Hamtun* (ap. Lhuyd, *Archaeologia Britannica*, p. 264), le

la poésie du Nord pendant le moyen âge ne saurait donc être contestée (1); les plus belles et les plus vieilles ballades célèbrent des événements qui se rattachent à leur histoire. Le sujet de Habor et Signe (2) se retrouve dans Saxo Grammaticus (3); d'autres documents encore plus anciens nous ont conservé le nom de ses héros (4), et les critiques le plus justement renommés font remonter sa popularité jusqu'au commencement du 13ᵉ siècle (5). Ces rapprochements sont encore plus significatifs quand ils perpétuent des croyances mythologiques, frappées de discrédit et de proscription; il faut que l'influence de la poésie sur l'imagination publique

Sir Bevis of Hamptoun (ap. Ellis, *Specimens of early english metrical Romances*, t. II, p. 97) et un *Bova Korolevitsch*; ap. Dietrich, *Russische Volksmährchen*, p. 68. Il y avait aussi un *Buovo d'Antona*, en vers provençaux, que l'on conserve en manuscrit dans la Bibliothèque du Vatican; Crescimbeni, cité par Ferrario, *Storia degli antichi Romanzi di Cavalleria*, t. II, p. 176.

(1) Nous citerons encore deux passages du *Romans de Garin* :

Dedens Coloigne fu li rois Anseis;
Repairies ert d'outre l'eaue dou Ring,
Cunbatus fa as Saisnes de Lutis
Et as Conmans et as Outre-marins.

V. 20438; ap. Mone, *Teutsche Heldensage*.

Or chevauchent Danois
A Salefraite, qui le cuident ardoir,
Et a Coloigne le venront aseoir.
V. 20727.

Suivant M. Abraham (*De Carmine quod inscribitur Brutus*, p. 92), l'usage de s'embrasser en trinquant existe encore en Islande, et on lit dans le *Brut*, v. 7142 :

Et de boivre plain ou demi
Et entrebaisier lui et li.

Une preuve bien évidente de l'influence du Nord se trouve dans le *Garin li Loherenc*; Begon de Belon, qui a des sentiments élevés et délicats, puisqu'il dit :

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays.

T. II, p. 218, éd. de M. Paris.

ouvre avec son épée la poitrine d'un ennemi qu'il vient de terrasser, lui arrache le cœur, et le jette au visage d'un de ses parents :

Tenez, vassal, le cuer vostre cuisin;
Or le povez et saler et rotir.

Ce sont bien là les mœurs guerrières et féroces des Scandinaves.

(2) Hafbur og Signe, *Danske Viser fra Middelalderen*, t. III, p. 3; Habor och Signil, *Svenska Folk-Visor*, t. I, p. 137.

(3) L. VII, p. 128, éd. de Stephanius.

(4) *Ynglingasaga*, c. 25; *Snorra-Edda*, p. 192 et 208, éd. de Rask.

(5) Sandvig, *Levninger of Middelalderens Digtekonst*; Stephanius, *Notae uberiores in Historiam Saxonis Grammatici*, p. 160, la recule encore davantage, et Messen dit, *Sveopentaprotopolis*, p. 62 : De Haboris et Signes vulgatissimis amoribus, plurimis ante seculis concinnata et publica cantio. Le sujet du Mimmering Tand (ap. *Danske Viser*, t. I, p. 100) est aussi dans Saxo Grammaticus, l. III, p. 39, et il est impossible de ne pas reconnaître Hilda et les événements auxquels il la mêle (l. V, passim), dans le vieux poëme allemand de *Kutrun*; voyez Busching, *Wöchentliche Nachrichten*, t. II, p. 174. Nous rechercherons dans un chapitre à part l'origine de la tradition du *Nibelunge Not*; nous nous bornerons ici à renvoyer à un article important de Grimm sur les rapports de la poésie allemande et scandinave; *Studien von Daub und Creuzer*, t. IV, p. 75.

soit bien puissante pour résister au changement des religions et sauver de l'oubli des idées réprouvées par la raison du pays. Un des poëmes les plus bizarres de l'Edda, le plus inintelligible peut-être, est le Thryms-qvida, et il est impossible de ne pas le reconnaître dans des chants qui restèrent populaires dans tout le Nord (1). Leur forme elle-même donne une nouvelle autorité aux inductions que l'on tire de la ressemblance des idées; les traces d'allitération sont plus visibles dans la version suédoise que dans la plupart des autres ballades (2), et témoignent d'une antiquité plus reculée. Cette coïncidence ne saurait s'expliquer par un de ces hasards sans portée parce qu'ils sont sans cause; il serait facile de la confirmer par plusieurs autres (3), empruntées aux autres littératures (4), ou même aux légendes chrétiennes (5).

Souvent ces rapports sont amenés par des idées si étrangères à la civilisation du pays (6) et si contraires à la nature

(1) La version suédoise a été publiée dans l'*Iduna*, cah. VIII, et la danoise, dans le recueil de Syv; *Kjæmpe Viser*, part. I, n° 22. Nous ne connaissons que la traduction allemande de W. Grimm (*Altdänische Lieder*, p. 141), et la première strophe rapportée dans le *Danske Viser fra Middelalderen*, t. V, p. 60; il en existe aussi une autre version, probablement norvégienne, citée par Grimm; *Id.*, p. 521.

(2) Nous en citerons seulement la première strophe :

Thorkar Sitter i sina Säte,
Rimmar af sin färd,
Trolltram har min guldhammer Tagit,
Det varen usel färd;
Thorer Tämjer fålan sin i Tömme.

(3) On trouve, par exemple, dans le Runernes Magt (*Danske Viser*, t. I, p. 302) des souvenirs du *Runa Kapitule*, et ce ne sont pas les seuls : il y a sept ballades danoises sur le même sujet; voyez aussi Rudbeck, *Atlantica*, t. III, p. 43.

(4) La ballade écossaise Hind Etin, ap. Kinloch, *Ancient Scottish ballads*, p. 223, se rattache évidemment au *Snorra-Edda*, p. 80; Uhland, *Thor*, p. 128.

(5) Nous citerons le *Legenda aurea*, chap. 2 : quoiqu'il soit bien moins poétique que le *Veglams-qvida*, la ressemblance est frappante.

(6) Dans le *Vilkinasaga*, c. 35, par exemple, on exige comme rançon la main droite et le pied gauche; la même singularité se retrouve dans le *Heldenbuch* de 1509, v. 549, l'*Histoire de Giglan et de Geoffroy de Mayence*, c. 17, et la strophe X de Herr Helmer Blaa; *Danske Viser fra Middelalderen*, t. IV, p. 252. Et de la tombe monseigneur Tristan yssoit une ronce belle et verte et bien feuillue qui alloit par dessus la chappelle, et descendoit le bout de la ronce sur la tombe de la royne Yseult et entroit dedans. Le virent les gens du pays et le compterent au roy Marc. Le Roy la fist coupper par troys foys, et quant il l'avoit le jour fait coupper, le lendemain estoit aussi belle comme elle avoit aultreffois este; *Tristan*, *Chevalier de la Table ronde*, Paris, gothique, sans date, deuxième partie, fol. cxxvi (cxxiv),

humaine, qu'on ne saurait y voir les conséquences d'un développement historique qui se serait reproduit chez des peuples différents, mais les indices d'une imitation arbitraire (1). La constance des affections conduisait à prolonger leur durée au delà de la vie ; tous les amants trouvaient cette poésie là dans leur cœur, et la croyance à un principe immortel se matérialisait d'elle-même dans l'idée des revenants. Pour s'expliquer la généralité de ces superstitions poétiques, il n'est pas nécessaire de recourir à des emprunts littéraires. Mais rien n'est plus opposé à ce besoin de justice, et de foi dans la Providence, qui anime la poésie populaire, que la pensée de faire sortir un mort de sa tombe pour y traîner sa maîtresse, coupable seulement de l'avoir aimé d'un saint amour, et cependant il se trouvait une ballade sur ce sujet chez tous les peuples du Nord avant que la Lénore de Bürger lui eût donné une popularité universelle (2). Cette coïnci-

col. a. Non seulement cette idée se retrouve dans tous les romans de Tristan, elle est aussi dans Lord Thomas and fair Annet (ap. Percy, *Reliques of ancient english poetry*, t. III, p. 296), Prince Robert (ap. Scott, *Minstrelsy of the Scottish Border*, t. III, p. 59) et The Douglas Tragedy; *Id.*, t. II, p. 224.

(1) Il est, par exemple, fort étrange que la tradition de toute l'Europe ait fait un magicien de Virgile ; ce fut sans doute à cette réputation qu'il dut son rôle dans *La Divina Comedia*. Nous citerons, entre autres, *Les merveilleux faits de Virgille*, Paris, sans date, goth., in-4° ; *Boke of the lyfe of Virgilius*, Anwarpe, s. d., goth., in-4°; *Een Schone Historie van Virgilius*, Amsterdam, 1552 ; Gervasius Tilburiensis, *Otia Imperialia*, ap. Leibnitz, *Scriptores rerum Brunsvicensium*, t. I, p. 963 et 1001 ; Vincentius Burgundus (Bellovacensis), *Speculum historiale*, p. 193; Alexander Neckam, *De Naturis rerum*, l. VI ; *Gesta Romanorum*, c. 57 et 120; *Hans Sachs*, t. I, p. 347 ; Gower, *Confessio Amantis*, l. V, fol. xciv; Caxton, *Troye Boke*, l. II, c. xxii ; *Vergilius Saga*, d'après Nyerup, *Moerskabs Læsning*, p. 203; etc. On lit dans le *Faust* de Christoph Marlow trois vers qui ne permettent pas de douter que le magicien Virgile ne soit le même que le poëte :

There saw we learned Maro's golden tomb,
The way he cut an english mile in length
Thorough a rock of stone in one night's space.

On lui avait donné aussi un caractère entièrement différent dans la Tragédie de saint Martial de Limoges : il est associé avec les prophètes qui viennent adorer le Messie dans sa crèche ; ap. Lebeuf, *Dissertations sur l'histoire*, t. II, p. 65. Son témoignage est invoqué comme une autorité dans le *Mysterium fatuarum Virginum :*

Vates, Maro, gentilium
Da Christo testimonium.

Wright, *Early Mysteries*, p. 69.

Voyez sur cette tradition Dobener, *Des deutschen Mittelalters Volksglauben*, t. II, p. 188 ; San Marte, *Wolfram von Eschenbach*, t. I, p. 635, et Dunlop, *History of Fiction*, t. II, p. 150.

(2) Aage og Else, ap. *Danske Viser fra Middelalderen*, t. I, p. 210 ; Sweet William's Ghost, ap. Percy, *Reliques*, t. III, p. 173 ; la vieille ballade allemande a été publiée par Arnim et Brentano, *Des Knaben Wunderhorn*, t. II,

dence devient plus frappante encore par des ressemblances dans la forme de toutes ces versions; elles sont trop évidentes pour que personne puisse les contester (1), et se refuser à y reconnaître la preuve d'une origine commune. Quelquefois le fait qui sert de base à la tradition est faux, et l'on ne saurait supposer que des nations différentes de mœurs et de croyances se soient entendues pour se tromper ou pour mentir. Ainsi, par exemple, l'observation la plus attentive a vainement cherché dans les habitudes de la tourterelle des indices de cette fidélité que lui attribuaient les poëtes du moyen âge (2); on ne comprend l'unanimité de

p. 19, et MM. Grimm ont recueilli les traditions *Kinder-und Haus Mährchen*, t. III, p. 77. Il en existe une autre version danoise dont nous ne connaissons que les trois vers qu'Œhlenschläger a insérés dans sa tragédie de *Palnatoke*, et une version suédoise dont M. Geijer a cité trois vers dans son Introduction au premier volume du *Svenska Folk-Visor*. Nous ne savons si la ballade russe de Zhuskovsky est imitée de *Lenore* ou inspirée par une tradition nationale.

(1) Maanen skinner,
Dodmand griner,
Vorde du ikke ræd?

Idunna de Gräter, 1812, p. 60.

Månan skiner,
Dödman rider,
Är du inte rädder än, Bolla?

C'est presque une traduction littérale; les vers allemands sont plus différents :

Es stehn die stern am Himmel,
Es scheint der Mond so hell,
Die Todten reiten schnell.

Probablement les éditeurs du *Wunderhorn* les ont arrangés, car ils se rapprochent bien plus des textes scandinaves dans une autre version allemande :

Der Mond, der scheint so helle;
Die Todten reiten schnelle,
Feins Liebchen, graut dir nicht.

(2) Turtur inane nescit amare :
Nam semel uni nupta marito
Semper adhibit (sic),
Nocte dieque juncta manebit,
Absque marito nemo (neminem) fidelis;
Sed viduata, si caret ipso,
Non tamen ultra nubet amico;
Sola volabit, scla sedebit,
Et quasi vivum semper tenebit,
Operiensque casta manebit.

Phisiologus, De Turture, Ms. B. R., n° 5129.

Il est au moins du 9e siècle, puisque le manuscrit est de ce temps; Sinner, *Catalogus cod. man. Bibl. Bern.*, t. I, p. 136. Le *Phisiologus*, qui n'a jamais été imprimé, devait jouir d'une grande popularité pendant le moyen âge, car on le trouve souvent cité :

Naturas Phisologus exponendo ferarum,
Quarundam quae sit allegoria docet.

Eberhard, *Laborintus*, P. III, v. 87, ap. Leyser, *Historia poetarum et poematum medii aevi latinorum*, p. 830.

Sicut ubi amisso thalami consorte per agros
Sola volat Turtur, nitidis nec potat in undis
Ne comitis prisci tristetur imagine visa,
Nec viridi posthac fertur considere trunco.

Baptista Mantuanus, *Parthenices Marianae Lib.* II.

Or vous dirons d'un autre oisel,
Qui moult parest cortois et bel,
Et moult aime et moult est ameiz,
Le plus sejorne en bois ramez;
C'est la torterele dont parlons,
Qui tant aime son compaignon.
La femele au malle s'asamble,
Tousjors sont dui et dui ensamble,
Ou en montagne, ou en desert;
Et se par aventure pert
La femele son compengnon,
Jamais puis en nule saison
N'iert hore qu'ele ne s'en dueille;
Ja puis seur verdeur, ne sor fueille,

ce préjugé qu'en admettant qu'une puissante influence, répandue dans toute l'Europe, leur fit accepter à tous une même tradition populaire (1). On n'en est pas même tou-

Qui le puisse, ne se serra;
Tousjors son pareil atendra,
Savoir s'a li retorneroit;
A autre ne s'ajosteroit,
Por rien qui peust avenir;
Tant se voet loiaument tenir!

Guillaume de Normandie, *Bestiaire*, B. R. fonds de Notre-Dame, n° 193, fol. 73 *b*, col. *a*. Guillaume le traduisit en 1208

De bon latin ou il le treuve.

Onques Turtre qui pert son conpaignon
Ne remest jor de moi plus esbahie.

Chastelain de Coucy; ap. de La Borde, *Essai sur la Musique*, t. II, p. 304.

Mais vuelh mon cor pessan blezir,
Tos temps serai Tortres ses par.

Gavaudan le Vieux; ap. Raynouard, t. III, p. 169.

Si ch' io non credo mai poter gioire,
Nè convertire mia disconfortanza
In allegranza di nessun conforto.

Soletto, come Tortora vo' gire,
Sol partire mia vita in disperanza,
Per arroganza di così gran torto.

Fra Guittone, *Poeti del primo secolo*, t. I, p. 103.

Cuando las aves del cielo
Con cantos sus penas crecen,
Y buscando su querido
La Tórtola se entristece.

Ap. Duran, *Romancero de Romances doctrinales*, p. 83 *a*.

Si no es la Tortolica
Que está viuda y con dolor.

Ap. *Idem*, p. 188 *a*.

Què ni poso en ramo verde,
Ni en prado que tenga flor,
Que si hallo el agua clara
Turbia la bevia yo.

Ap. Grimm, *Silva de Romances viejos*, p. 310.

Tortolilla gemidora,
Depuesto al casto desden,
Tálamo hizo segundo
Los ramos de aquel ciprés.

Gongora, *Romance*.

Der reinen Durteltuben art
Det er öffenliche schin,
Wan ir [illegible] dem leide sin

Vermeit der grünen fröiden zwi,
Unde wonte stetecliche bi
Der dürren sorgen äste.

Gottfried von Strasburg, *Gedicht von der Minne*, v. 248.

Ir freude vant den durren zwich,
Als noch diu Turteltube tat;
Diu het je den selben mut,
Swenne ir an trutschaft gebrast
Ir triwe chos den durren ast.

Wolfram von Eschenbach, *Parcifal*, v. 1682.

Saa sörgelig vil jeg leve min tijd
Alt som en Turteldue;
Hun hviler aldrig paa grönnen green,
Hendes been ere alt saa möde,
Hun drikker aldrig det vand saa reen
Men rörer det forst med föder.

Kjæmpe Viser, p. 496.

Turtur es der torteldaven name,
Een reine voghel enn became,
Dat sere minnet sijn ghenoot,
Alst so es dat het blivet doot
Dat si nemmermeer enkieset
Ghenoot na dat si verlieset,
Allene vlieghet si, als men ons toghet
Enn up telghe die sijn vendroghet,
Sit si mit rouwen bevaen.

Maerlant, *Bestiaris*.

Nous devons ces dernières indications à l'érudition de M. J. Grimm, *Altdeutsche Wälder*, t. III, p. 40 et 41. On retrouve la même croyance dans une foule de livres populaires en prose, *Gesta Romanorum*, c. 15; *Dialogus Creaturarum*, d. 78; etc.

(1) Le germe se trouve à la vérité dans Aristote, *Historia de Animalibus*, l. IX, c. 7, et dans Aelien, *De Animalium natura*, l. III, c. 44; mais il fallait que l'esprit poétique le développât, et la tradition était devenue populaire avant que leurs œuvres fussent connues. Un passage d'Ulysses Aldrovandus nous semble la résumer d'une manière complète : Turtur, si mori alterutrum contingat, a secundis nuptiis abstinet, et quod reliquum est vitae sine conjuge perpetuo agit, solusque volat et quam plurima etiam moeroris plena propter conjugem vita functum exempla edit; omniaque facit, quae ad luctum spectare et ad vi[illegible] ac solitudinem exprimendam

jours réduit à des inductions que malgré leur vraisemblance une incrédulité systématique peut contester encore ; il y a eu des poëtes qui ont reconnu formellement leurs emprunts et indiqué leurs sources. Chunrat avoue que son *Ruolandes Liet* est imité d'un poëme français (1) ; il se vante même de n'y avoir rien changé (2), et la publication de la *Chanson de Roland* a prouvé la vérité de son assertion. Le *Lais del Freisne* de Marie de France (3), et une version anglaise dont Walter Scott a publié un fragment (4), conviennent également de leur origine bretonne (5) ; peut-être cet aveu n'est-il qu'un charlatanisme littéraire, mais l'unité du point de départ n'en serait pas moins constante : des mensonges ne se rencontrent point ainsi, et l'étrangeté du récit autorise mieux encore que l'identité des noms à rapporter à une seule source les ballades écossaise (6), suédoise (7) et danoise (8), qui célèbrent la même aventure.

aptissima videantur ; atque ideo frondenti ramo non amplius insidere *tradunt* : nec ex lympido fonte bibere, ne conspecta in aqua imagine sua conjugis esse ratus ejus recordetur, et novos dolores inde percipiat ; sed siccos truncos eligere et aquam turbare ; *Ornithologia*, t. II, p. 512. Le chant du cygne offre un exemple semblable : tous les poëtes en parlent, et aucun observateur n'a pu l'entendre, sauf Mongez, qui ne dit rien de son chant de mort, et n'en est pas moins démenti par les meilleurs naturalistes ; voyez Valmont de Bomare et le *Nouveau Dictionnaire des Sciences Naturelles*. Nous citerons, entre autres, les poëtes suivants : Gilles de Viez-Maisons, ap. Fauchet, *Recueil de l'Origine de la Langue française*, p. 147 ; Mazzeo di Ricco da Messina, *Poeti del primo secolo*, t. I, p. 322 ; Peyrols, *Poésies des Troubadours*, t. III, p. 271 ; Heinrich von Veldig, ap. *Mannessen Sammlung von Minnesingern*, t. I, p. 20 ; Galfrid de Monemuta, *Vita Merlini*, v. 1335, et l'auteur anonyme d'une romance espagnole, ap. Duran, *Romancero de Romances doctrinales*, p. 112.

(1) *Œuvres*, t. I, p. 138.

(2) Ich baize der phaff Chunrat ;
Also iz an dem büche gescribin stat
In franczischer zungen ;
So han ich iz in die latine bedwngen,
Danne in die tutiske gekeret.

Ruolandes Liet, p. 310, v. 8.

(3) Ich nehan der nicht an gemeret.

Id., v. 13.

(4) *Minstrelsy of the Scottish Border*, t. III, p. 37.

(5) Le Lai del Freisne vus dirai
Sulunc le cunte que jeo sai.
En Bretaine jadis aveient
Dui Chevaliers, veisin esteient, etc.
Quant l'aventure fu seue
Coment ele esteit avenue,
Le Lai del Freisne en unt trove ;
Pur la Dame l'unt si nume.

Ac herkeneth Lordinges sothe to sain,
I chil you tel Lay Le Frain.
Bifel a cas in Breteyne
Whereof was made Lay Le Frain ;
In ingliche for to tellen y wis,
Of ane ashe forsothe it is.

(6) Thomas and fair Annie, *Minstrelsy of the Scottish Border*, t. III, p. 39.

(7) Skön Anna, *Svenska Folk-Viser*, t. I, p. 24.

(8) Skjonne Anna, *Danske Viser fra*

Peut-être la pauvreté des documents qui nous sont parvenus ne nous permet-elle pas d'acquérir une connaissance du moyen âge assez complète pour affirmer que chacune de ces ressemblances ne pouvait se produire naturellement, et témoigne de l'influence que les différentes nations ont exercée les unes sur les autres; leur force est dans leur nombre et dans leur ensemble (1). Mais il n'en est pas ainsi de la poésie savante que répandirent chez tous les peuples le savoir-faire des artistes, et ce que, faute d'un nom plus juste, nous appellerons l'esprit de société, la volonté de plaire aux seigneurs et aux dames. Les imitations n'ont plus ce caractère de généralité, et, si l'on pouvait parler ainsi, de naïveté, qui leur donne une si haute importance historique; mais elles sont évidentes, même dans les langues dont l'esprit et les formes leur opposèrent le plus d'obstacles; elles prouvent qu'au moins les esprits éclairés connaissaient les littératures étrangères, et leur empruntaient des modèles et des idées.

E s'ieu anc jorn fui gays ni amoros,
Er non ai joy d'amor, ni non l'esper,
Ni autres bes no m pot al cor plazer,
Ans mi semblon tug autre joy esmai :
Pero d'amor lo ver vos en dirai;
No m lais del tot, ni no m'en puesc mover,
Ni sus no vau, ni no puesc remaner;
Aissi cum sel qu'en mieg de l'albr' estai,
Qu'es tan poiatz que non pot tornar jos,
Ni sus no vai, tan li par temeros (2)!

Folquet de Marseille; ap. Raynouard, t. III, p. 157.

Gewan ich ze minnen ie guoten vvan,
Nu han ich von ir vverden trost noh gedingen,

Middelalderen, t. IV, p. 159. Il existe aussi des rapports frappants avec la Griselidis du *Decamerone*.

(1) Nous ferions cependant quelques exceptions : The Spanish Lady's Love, ap. Percy, *Reliques*, t. II, p. 156, semble avoir une origine espagnole; elle est écrite en trochées, et les sentiments, les mœurs et le sujet, confirment pleinement les inductions que l'on doit tirer d'une forme de versification si contraire au rhythme des ballades anglaises.

(2) Si je fus jamais gai et bien aimant, maintenant je n'ai ni joie d'amour, ni

VVan ich envveis, vvie mir sule gelingen,
Sit ich si mac vveder lassen noh han.
Mir ist als dem, der uf den boum da stiget;
Und niht hoher mac, und da mitten belibet,
Und ouch mit nihte vvider komen kan,
Und also die zit mit sorgen hine vertribet (1).

Ruodolf von Niuwenburg, ap. Manessen, t. I, p. 8 (2).

Be m fetz amor l'usatge del lairo,
Quant encontra selhui d'estranh pahis,
E'l fai creire qu'alhors es sos camis,
Tro que li dis : « Belhs amicx, tu me guida. »
Et en aissi es manta gens trahida
Qu'el mena l'ai on pueis lo lia e'l pren;
Et ieu puesc dir atressi veramen,
Qu'ieu segui tant amor com li saup bo,
Tan mi menet tro m'ac en sa preizo (3).

Perdigon, ap. Raynouard, t. III, p. 348.

Ladro mi sembra Amore poi che fese
Sì come fel ladrone fa sovente,
Che se in via trova quel d'altro paese
Fa i creder ch'el fal cammin certamente,

espérance, et nul autre bien ne peut plaire à mon cœur; toute autre joie me semble importune. Mais je vous dirai la vérité sur l'amour; il ne m'enchaîne pas tout-à-fait, et cependant je ne puis m'y soustraire; je n'avance pas, et ne saurais non plus retourner en arrière : semblable à celui qui, parvenu au milieu d'un arbre, est arrivé si haut qu'il ne peut descendre, et ne monte plus, tant il le trouve téméraire.

(1) J'ai gagné, à vous aimer, de douces espérances; mais je n'obtins jamais de vous ni consolations ni véritables gages. Je ne sais ce qui doit arriver, puisque je ne puis ni vous posséder, ni vous laisser : il m'advient comme à celui qui, monté dans un arbre, ne saurait s'élever plus haut et reste au milieu, et, ne pouvant non plus redescendre, passe ainsi son temps dans les inquiétudes.

(2) On pourrait citer une foule d'autres imitations de Ruodolf.

Mir ist als dem, der da hat gevvant, etc.
(Ap. Manessen, *id.*),

est également imité de Folquet :

Sitot me soi a tart aperceubutz, etc.
(Ap. Raynouard, t. III, p. 153);

Mit sang vvande ich minè sorge krenken, etc.
(Ap. Manessen, t. I, p. 9),

l'est de

En chanten m'aven a membrar, etc.
Ap. Raynouard, t. III, p. 159; etc.

(3) L'Amour a vraiment eu pour moi les procédés du brigand : quand il rencontre un voyageur étranger, il lui fait croire qu'il est hors de sa route, pour qu'il lui dise : Mon cher ami, conduis-moi. Bien des gens se sont laissés prendre ainsi, alors il les mène où il les lie et les garde captifs; et je puis dire, aussi vraiment qu'eux, que j'ai suivi l'Amour tant qu'il l'a voulu, et qu'il ne m'a conduit que pour me retenir dans ses fers.

E inganna quello, che sua guida prese;
Promettendol menar seguramente :
E menalo là o' no i vallon difese,
E poi sì 'l prende, e trattal malamente.

Sembiantemente mi deven d'Amore,
Che lui seguii, credendo di lui bene;
Ello mi prese, e 'n tal loco m'addusse;

E sì mi stringe, ch' i' non ho valore,
Che di nullo sollazzo mi sovene :
Meglio mi fora, che morte mi fusse (1).

Messer Polo, *Poeti del primo secolo*, t. I, p. 128 (2).

Les inductions tirées d'un esprit ou d'un caractère étrangers à la littérature nationale, et de formes grammaticales qui ne trouvent leur explication que dans les idiotismes des autres peuples, exigent des développements d'histoire littéraire et un commentaire philologique, qui nous éloigneraient trop de notre but. Nous nous bornerons à citer une chanson portugaise dont la ressemblance avec la poésie des troubadours nous semble incontestable (3) :

Par Deus ay, dona Leonor,
Gran ben vus fez nostro Sennor (4).

(1) Je tiens l'Amour pour un brigand, puisqu'il agit comme un perfide brigand qui se trouve sur le passage du voyageur étranger, et lui fait croire qu'il est hors de sa route afin qu'il le prenne pour guide; il lui promet de le mener à son but, et le mène là où le courage est inutile : alors il le saisit et le maltraite. Il m'est advenu ainsi de l'Amour : je l'ai suivi, espérant beaucoup de lui, et il m'a pris et m'a conduit dans un lieu où je suis si bien enchaîné, qu'il n'est force au monde qui me puisse être de quelque assistance; mieux vaudrait pour moi être mort.

(2) On peut voir dans l'ouvrage de Galvani, *Osservazioni sulla poesia de' Trovatori*, une foule de rapports de forme de Dante (p. 458-481) et de Pétrarque (p. 481-493) avec les poëtes provençaux.

(3) Son antiquité et sa grande rareté nous serviraient d'ailleurs d'excuse. Le manuscrit, qui remonte au 13e siècle, est moins ancien que l'idiome; il a été imprimé à Paris en 1823, par sir Ch. Stuart of Rothsay, et tiré seulement à vingt-cinq exemplaires, dont aucun n'a été mis dans le commerce. Nous avons cru devoir ponctuer, et ajouter des apostrophes où il y avait des voyelles élidées.

(4) Une romance espagnole commence également par le refrain :

Vete, amor, vete,
Mira que amanece.

Ap. Duran, *Romancero de Romances doctrinales*, p. 169.

C'est une bizarrerie du musicien, à laquelle le poëte est resté étranger.

Sennor, paracedes assi
Tan ben que nunca tan ben vi;
E gran vertude vus digi
Que non poderia mayor.
Par Deus ay, dona Leonor,
Gran ben vus fez nostro Sennor.

E Deus, que vus en poder ten,
Tan muito vus fezo de ben,
Que non soub' el no mundo ren
Per que vus fezesse mellor.
Par Deus ay, dona Leonor,
Gran ben vus fez nostro Sennor.

En vos mostrou el seu poder
Qual dona sabia fazer
De bon pret, e de parecer,
E de falar fez vus, Sennor.
Par Deus ay, dona Leonor,
Gran ben vus fez nostro Sennor.

Com' antr' as pedras bon rubi,
Sodes antre quantas eu vi,
E Deus vus fez por ben de mi
Que ten comigo gran amor.
Par Deus ay, dona Leonor,
Gran ben vus fez nostro Sennor (1).

(1) *Fragmentos de hum Cancioneiro inedito*, fol. 78, recto :

Par Dieu, ô Dame Léonor, Notre Seigneur fut bien prodigue pour vous.

Vous me semblez si belle, ô Dame, que jamais je n'en vis d'aussi belle, et je vous dis une grande vérité, telle que je n'en sais pas de plus vraie; par Dieu, ô Dame Léonor, Notre Seigneur fut bien prodigue pour vous.

Et Dieu, qui vous tient en sa puissance, vous combla si généreusement de ses dons, qu'il n'est rien au monde qui puisse ajouter à votre mérite. Par Dieu, ô Dame Léonor, Notre Seigneur fut bien prodigue pour vous.

En vous créant, Madame, sa puissance montra tout ce qu'il était capable de réunir en une dame de mérite, de beauté et d'esprit. Par Dieu, ô Dame Léonor, Notre Seigneur fut bien prodigue pour vous.

Comme brille le bon rubis au milieu des perles, vous brillez entre toutes celles que j'ai jamais vues, et c'est pour moi, qui suis épris de tant d'amour, que Dieu vous a créée. Par Dieu, ô Dame Léonor, Notre Seigneur fut bien prodigue pour vous.

M. Raynouard, *Poésie des Troubadours*, t. VI, p. 385, cite une pièce de Camoens, composée dans le même esprit :

Da lindeza vossa,
Dama, quem a vê,
Impossivel he
Que guardar se possa
Se faz tanta mossa

Nous n'insisterons pas non plus ici sur des rapports de versification, trop contraires cependant au génie des langues

Ver-vos hum só dia,
Quem se guardaria?

a Melhor deve ser
Neste aventurar
Ver, e naõ guardar
Que guardar e ver.
Ver, e defender
Muito bom seria,
Mas quem podria?

Plusieurs pièces espagnoles se rapprochent aussi beaucoup de la poésie provençale :

Cuando el riguroso invierno
Desnuda las verdes plantas
De sus flores, y enriquece
De nieve, yelo y escarcha,
Contempla Aurelio, un pastor,
De su pastora las causas,
Que por favor suyo han sido
Dulces, tiernas, regaladas;
Y en un momento, en el alma,
Los celos tocan á fuego,
Y las memorias al alma.

Revuelve en su humilde pecho
La fe de sus esperanzas,
Haciéndola por defensa
Castillo, torre y alcázar.
Haciendo alarde de todo
De favores y palabras,
De rebato acuden todos
Desden, olvido y mudanza;
Y en un momento, en el alma,
Los celos tocan á fuego,
Y las memorias al alma.

El tiempo breve y alegre,
Que cuando esperan se alarga,
Le favorece, diciendo :
Sufre, padece y aguarda.
Mas los fieros enemigos
Le envisten y sobressltan,
Para acudir á la presa
Temor, recelo y desgracia;
Y en un momento, en el alma,
Los celos tocan á fuego,
Y las memorias al alma.

Nous ajouterons une autre romance, que les critiques croient du 12e siècle :

Amara yo una señora,
Y améla por mas valer,
Quiso mi desventura
Que la hubiese de perder :
Irme quiero á las montañas
Y nunca mas parecer,
Y en la mas áspera de ellas
Mi vida quiero hacer,
Tan triste que no se halle
Conmigo ningun placer,
Porque mis graves dolores
Puedan contino crecer,
Con los animales brutos
Me andaré triste á pacer :
Paciencia si la hallare
Me habrá de sostener,
Pues vida con tanta gloria
No la pudé merecer,
Que la muerte merecida
Me deja por ne me ver
Tan penado y tan perdido,
Cual su mal no puede ser :
El menor mal que yo tengo
Mucho mas es de temer,
Y asi voy donde no espero
Por siempre jamas volver.

La versification de cette pièce est aussi fort remarquable ; elle est monorime, et ce n'est pas une simple assonance, mais une rime véritable. On en connaît quelques autres exemples :

Dejad los libros un rato,
Señor Licenciado Ortiz,

du *Romancero general*, rimé en *iz*, et

Tendiendo los blancos panos
Sobra el floridó ribete,

de Gongora, en *ete*.

Pour trouver des rapports entre l'esprit de la poésie italienne et celui de la poésie provençale, il ne faut qu'ouvrir au hasard *I Poeti del primo secolo* et *Le Rime* de Pétrarque. On reconnaît aussi de grandes analogies entre les chants des troubadours et ceux des trouvères, surtout du chastelain de Coucy. Nous citerons comme exemple les trois couplets suivants :

Quant li estes et la douce saisons
Fait foille et flors et les pres reverdir,
Et le dols chans des menus oisillons
Fait a pluisors de joie sosvenir;
Las! chascuns cante, et je plore et sospir.
Et si n'est pas droiture ne raisons :
Ains c'est ades tote m'entencions (*a*),
Dame, de vos honorer et servir.

Se j'avoie le sens k'ot Salemons,
Si me feroit amors por foll tenir :
Car trop est malle et cruex sa prisons,
Si me la faut essaier et sentir :
Si ne me veult a son eus (*b*) retenir,
Ne enseingnier quelle est ma garisons,
Car j'ai ame longuement en prudons
Et amerai tosjours sans repentir.

(*a*) Mes intentions.
(*b*) Service.

pour s'être produits naturellement (1). Les troubadours, qui disposaient d'un idiome sonore, dont les terminaisons étaient moins variées, devaient attacher une toute autre importance que les trouvères à la répétition des mêmes rimes ; ils les ramenaient d'ordinaire à toutes les strophes, et nous retrouvons la même affectation dans quelques pièces françaises, où l'harmonie et la liberté du poëte étaient sacrifiées sans doute à des désirs d'imitation (2). Avec la forte

Merveilles n'ai dont vient ceste oquoisons,
Qu'elle me fait a tel dolor languir.
C'est par ce (*a*) qu'elle croit les felons,
Les losengiers, que Diex puis maleir (*b*)!
Tote lor peine ont mise en moi trair.
Mais ne lour vaut lor mortex traisons,
Quant le saront quex iert li guerredons,
Dame, de vous qui ainc ne seu mentir.

Ap. de La Borde, *Essai sur la Musique*, t. II, p. 284.

Görres a indiqué, *Altteutsche Volks-und Meisterlieder*, introduction, p. XLIX (LIX) et LXI, deux chansons françaises, conservées à Rome dans le manuscrit n°1725 de la bibliothèque de la reine Christine, qui rappellent l'esprit des minnelieder; il n'en cite malheureusement que le premier couplet :

Quant flors, et glais e verdure s'esloigne,
Qu'eil oisel n'osent un mot soner,
Pour la froidor chasque crient et ressoigne,
Tres qu'au biau tens qu'il soloient chanter;
Et par ce chant que nel puis oublier
Le bon amour dont Dex joie me doigne,
Car de li sont et viennent mi penser.

Celle-ci est de Gaces de Brulles et se trouve à la Bibliothèque Royale, Ms. de Cangé, in-8°, f. 109; mais nous ignorons l'auteur de la suivante.

Quant revient la seson
Que l'erbe reverdoie,
Que droiz est et reson
Que l'en deduire doie,
Seuls aloie,
Si pensoie,
As noviaus sons que ge soloie.

Il est probable que cette dernière chanson était fort célèbre, car on lit dans la *Bible Guyot* :

De Troye la belle Doete
Y chantoit cette chansonnette :
Quant revient la saison
Que l'herbe reverdoie.

(*a*) Il y a un pied de moins; peut-être faut-il lire *ice* ou *icen* : nous ne savons comment M. Fr. Michel a édité ce passage.

(*b*) Maudire.

(1) Nous montrerons leur nombre et leur importance dans une histoire des formes de la poésie en Europe, que nous espérons publier dans quelques mois.

(2) *Poésies du Roi de Navarre*, t. II, p. 9, 20, 24, 33, etc. Nous citerons encore des chansons du comte d'Anjou, ap. de La Borde, *Essai sur la Musique*, t. II, p. 153; de Simon d'Athies, p. 158; du comte de Bar, p. 161, et des pastourelles du duc de Brabant, p. 172 et 175. Plusieurs chansons sont écrites sur deux rimes : celles du chastelain de Coucy, ap. de La Borde, p. 260, 262, 268, 294; de Jean Errars, *Id.*, p. 185; de Quenes de Bethune, *Romancéro François*, p. 89; du vidame de Chartres, *Id.*, p. 113, et Bele Emmelos, *Id.*, p. 28. D'autres sont en stances monorimes, et le refrain ne rime avec aucun autre vers : Belle Doette, *Id.*, p. 46; Bele Erembors, *Id.*, p. 49; Bele Yolans, *Id.*, p. 53. De La Borde, *Essai sur la Musique*, t. II, p. 306, en cite une anonyme, où les derniers vers de tous les couplets riment ensemble. Mais celle dont la versification se rapproche le plus des formes provençales a été publiée par M. P. Paris, dans le *Romancéro François*, p. 66; nous croyons devoir la reproduire :

1

Gaite de la tor!
Gardez entor
Lès murs, si Deus vos voie;
C'or sont a sejor
Dame et seignor,
Et lairron vont én proie.
(*La Gaite corne.*)
Hu et hu et hu et hu!

accentuation et les voyelles sourdes de l'allemand, la poésie ne pouvait se préoccuper d'un retour de sons, dont l'oreille s'aperçevait à peine, quand il ne lui était pas désagréable,

Je l'ai veu
La juz soz la coudroie.
Hu et hu et hu et hu!
A bien pres l'ocirroie.

2

(*La Dame à son Amant.*)

D'un dous lai d'amor
De Blanchefior,
Compains, vos chanteroie;
Ne fust la peor
Del traitor
Cui je redotteroie.

(*La Gaite corne.*)

Hu et hu et hu et hu!
Je l'ai veu
La juz soz la coudroie.
Hu et hu et hu et hu!
A bien pres l'ocirroie.

3

(*La Dame.*)

Compains en error
Sui, qu'en cest tor
Volentiers dormiroie.

(*L'Amant.*)

N'aies par (?) peor,
Voist a loisor
Qui aler vuet par voie.

(*La Gaite.*)

Hu et hu et hu et hu!

(*La Dame.*)

Or soit teu,
Compains, a ceste voie.

(*La Gaite.*)

Hu et hu et hu et hu!

(*L'Amant.*)

Bien ai seu
Que nous en aurons joie.

4

(*La Gaite.*)

Ne sont pas plusor
Li robeor,
N'en a qu'un que je voie,
Qui gist en la flor
Soz covertor,
Cui n'omer n'oseroie.
Hu et hu et hu et hu!
Je l'ai veu
La juz soz la coudroie
Hu et hu et hu et hu!
A bien pres l'ocirroie.

5

(*La Gaite.*)

Cortois ameor,
Qui a sejor
Gisez en chambre coie,
N'aies pas freor,
Que tresqu'a jor
Poes demener joie.
Hu et hu et hu et hu!
Je l'ai veu
La juz soz la coudroie
Hu et hu et hu et hu!
A bien pres l'ocirroie.

6

(*L'Amant à la Gaite.*)

Gaite de la tor!
Ves mon retor.
De la ou vos ooie:
D'amie et d'amor
A cestui jor
Ai ce que plus amoie.

(*La Gaite.*)

Hu et hu et hu et hu!

(*L'Amant.*)

Pou ai-je eu
En la chambre de joie.

(*La Gaite.*)

Hu et hu et hu et hu!

(*L'Amant.*)

Trop m'a neu
L'aube qui me guerroie.

7

(*L'Amant.*)

Se salve l'onor
Au Cristor
Estoit, tot tens vodroie
Nuit feist del jor;
Jamais dolor
Ne pesance n'auroie.

(*La Gaite.*)

Hu et hu et hu et hu!

(*L'Amant.*)

Bien ai veu
De biaute la montjoie.

(*La Gaite.*)

Hu et hu et hu et hu!

(*L'Amant.*)

C'est bien seu;
Gaite adeu, tote voie.

et les minnesinger recherchaient les effets musicaux des troubadours et reproduisaient jusqu'à leurs puérilités (1). Mais les poëtes n'avaient plus rien de naïf; ils ambitionnaient avant tout le métier de versificateur, et rien n'indique avec certitude s'ils se sont créé eux-mêmes des difficultés à plaisir, ou s'ils ont emprunté aux poésies étrangères des bizarreries que la différence des langues rendait encore plus misérables et plus étranges.

Chacune de ces preuves fût-elle insuffisante pour établir les rapports littéraires du moyen âge et l'influence de tous les peuples sur les développements de la poésie européenne, leur réunion aurait une force qu'à moins de nier la philosophie de l'histoire, il serait impossible de méconnaître. Nous avons cependant voulu la confirmer encore par des recherches qui portassent sur un livre tout entier, et empêchassent de supposer qu'une érudition que nous ne pouvions pas mettre au service de nos idées avait laborieusement découvert quelques analogies produites par des hasards qui ne se sont pas renouvelés. Nous avons hésité entre le Gesta Romanorum et le Decamerone; la popularité dont ils jouissaient pendant le moyen âge, et leur nature, qui se prêtait si complaisamment à l'imitation, nous les recommandaient également. Si nous nous sommes décidé pour le dernier, c'est qu'il nous eût été difficile d'ajouter beaucoup à des travaux récents sur le Gesta Romanorum (2), et que l'es-

(1) On trouve dans les poésies de Der Tugenthafte Schriber, ap. Manessen, t. II, p. 101, un exemple de rime répétée, et de rimes liées aux strophes suivantes dans celles de Kristan von Lupin, *Id.*, p. 16. La pièce où riment alternativement les cinq voyelles (ap. Diez, *Poesie der Troubadours*, p. 101), a été imitée par plusieurs minnesinger (ap. Manessen, t. I, p. 157; t. II, p. 181), et la rime en écho de Wizlau (ap. Müller, CCCCLVII) avait été employée par Jaufre Rudel; ap. Raynouard, t. III, p. 97. On connaît plusieurs chansons françaises de Gilles le Viniers, dont la mesure est semblable; ap. de La Borde, *Essai sur la Musique*, t. II, p. 230, et Roquefort, *Poésie Françoise*, p. 74 et 75.

(2) Warton, *History of english Poetry*, t. I, p. CLXXVII–CCLXIX; Douce, *Illustrations on Shakspeare*, t. II, p. 333-428, et surtout Swan, *Gesta Romanorum;* London, 1824. Boccace a aussi été l'objet de beaucoup de travaux, où nous avons trouvé une foule d'indications qui nous auraient échappé : Manni, *Istoria del Decamerone*; Legrand d'Aussy, *Contes et Fabliaux des 12e et 13e siècles;* Dun-

pace qu'il nous était permis de consacrer à des recherches aussi étrangères au fond de notre sujet les eût rendues trop incomplètes (1).

DES SOURCES DU DECAMERONE
ET DE SES IMITATIONS (2).

PREMIER JOUR.

La seconde nouvelle se trouve dans Bebelius, *Facetiae*, p. 21, éd. de Tubingue, 1570; Manni en a publié une autre rédaction latine, extraite d'un commentaire inédit de Benvenuto sur Dante; elle est aussi dans *Ernst und Schimpf*, fol. 61, éd. de Francfort, 1563. D'après *Le Novelle litterarie di Firenze*, année 1574, col. 545 et suiv., elle aurait aussi de grands rapports avec une note de l'*Aventuroso Ciciliano* de Bosone da Gabbio, roman publié pour la première fois, à Florence, en 1830.

La troisième est imitée du *Gesta Romanorum*, c. LXXXIX,

lop, *History of Fiction*, t. II, p. 222-353, et Schmidt, *Beiträge zur Geschichte der romantischen Poesie*, p. 1-117.

(1) L'édition de 1488 contient 181 histoires, et beaucoup qui se trouvent dans plusieurs manuscrits n'y sont pas imprimées. Il paraîtrait même, d'après les critiques, qu'il y aurait eu sous le même titre deux ouvrages différents; et nous irions beaucoup plus loin, nous ne voyons dans le *Gesta Romanorum*, comme dans plusieurs recueils du même genre, qu'une collection de traditions populaires, qui variaient suivant le siècle et la patrie des rédacteurs : au contraire, le *Decamerone* ne contient que cent nouvelles qui s'y retrouvent toujours dans le même ordre, et il en est beaucoup de contemporaines, dont l'intérêt était trop local pour qu'on les imitât. M. Keller s'occupe d'ailleurs d'un travail spécial sur les sources du *Gesta Romanorum* et les imitations qu'on en fit pendant le moyen âge.

(2) Il nous a semblé inutile de parler des imitations postérieures au 17e siècle; elles ont vraisemblablement été faites sur des livres et non d'après la tradition; nous n'indiquons point les nouvelles qui se trouvent dans le *Palace of Pleasure* de W. Paynter, quoiqu'il y en ait soixante dans le premier volume; elles sont bien plutôt traduites qu'imitées. Nous ne parlons point non plus de la version en *ottava rima* de Brugiantino (Venise, 1554), des nombreuses traductions qui furent faites dans toutes les langues de l'Europe, ni des imitations que Tutti a publiées sous le nom de Sansovino.

ou du *Novellino antico*, nouv. LXXII ; elle se trouve dans *Ernst und Schimpf*, fol. 8 (1). Lessing s'en est servi pour son *Nathan der Weise*.

La cinquième est tirée du livre troisième de l'*Historia regni Neapolitani* par Santorio, archevêque d'Urbin ; ap. Manni, p. 158, et Aldo Mannucci, *Lettere Volgari*, 87, éd. de Rome, 1592.

La neuvième est tirée du *Novellino antico*, nouv. XXXXVIII.

DEUXIÈME JOUR.

La première nouvelle a été traduite littéralement dans *Ernst und Schimpf*, fol. 9.

La seconde se trouve dans le *Gesta Romanorum*, c. XVIII, et Jacobus de Voragine, *Legenda aurea*, hist. XXXII ; Hans Sachs en a tiré un conte, t. I, p. 357, ainsi que La Fontaine, *Contes*, l. II, cont. 5 ; Jonson, Fletcher et Middleton semblent aussi s'en être servis pour leur *Widow* (2).

La quatrième a été mise en vers par Hans Sachs, t. II, P. III, p. 323.

La cinquième se trouve dans *Ernst und Schimpf.*, fol. 35. Elle a quelque rapport avec le *Fabliaus de Boivin de Provins* ; ap. Barbazan, t. III, p. 357.

La sixième a fourni à Hans Sachs le sujet d'un conte, t. I, P. II, p. 330, et d'une comédie, t. IV, P. II, p. 62. Mrs. Aphra Behn en a tiré un incident de sa comédie *The Rover*, qui se retrouve aussi dans *Blurt, master Constable*, de Middleton. Elle a quelques ressemblances avec le *Primo Cantare di Carduino*, publié par Lami, *Novelle letterarie*, année 1755, col. 129.

(1) Cette parabole était fort répandue dans le moyen âge ; voyez Schmidt, *Die Mährchen des Straparola*, p. 356. Swift s'en est encore servi dans *The Tales of a Tub*. Manni cite une imitation en vers français, imprimée à Dublin en 1721.

(2) La légende de saint Julien semble se rapporter à Simon, l'hôte de Jésus en Béthanie ; les vieux romanciers anglais l'appellent quelquefois *Julian*, *the good herborow* ; et on lit dans Chaucer, *Canterbury Tales*, prol., v. 358 :

Seint Julian he was in his contree ;
His table dormant in his hall alway
Stode redy covered all the longe day.

La septième a été imitée par La Fontaine, l. II, cont. 14 (1).

La huitième roule probablement sur quelque aventure contemporaine; mais Boccace y a mêlé beaucoup de réminiscences. Les plus curieux incidents se retrouvent dans Plutarque, *Vita Demetrii,* § XXXVIII; dans le *Gesta Romanorum*, c. XL; la dernière nouvelle de l'appendice du *Novellino antico*, et un conte oriental du *Rosenöl* de M. de Hammer, t. I, p. 242.

La neuvième est tirée d'un manuscrit publié en partie par Lami, *Novelle letterarie,* an. 1756, col. 673, 1705 et 1769. L'imitation qui en avait été faite dans le *Westwards for Smelts* est la source du *Cymbeline* de Shakspeare. On retrouve la même histoire dans un poëme de Ruprecht von Wurzburg, *Von zwein Kaufman;* dans le *Romans de la Violette,* et ap. Jones, *Relics of the Welsch Bards*, t. II, p. 19. Elle a été dramatisée par Hans Sachs, t. III, P. II, p. 21, et abrégée par l'éditeur d'*Ernst und Schimpf*, fol. 10. Heywood s'en est aussi servi pour son *Challenge for Beauty;* ap. Dodsley, *Old Plays*, t. VI, p. 323.

La dixième a été imitée par La Fontaine, l. II, cont. 8. La fin se retrouve dans l'Histoire d'un Tailleur et de sa Femme, des *Contes Turcs*.

(1) Manni et Dunlop lui ont trouvé de grandes ressemblances (similissimo, dit Manni) avec une des histoires de l'*Ephesiaca* de Xénophon, probablement celle d'Anthia et d'Abrocomis; mais nous n'avons pu en reconnaître que dans l'esprit des deux récits. Le fond de cette nouvelle est d'ailleurs historique; voyez *Novelle letterarie di Firenze*, 1754, col. 209, 225, 257 et 273. Garbe (occident en arabe) est l'Algarve avec l'article arabe préfixe, *Algarbia* en latin barbare. On donnait par extension ce nom à toute la côte d'Afrique opposée à l'Andalousie et au royaume de Grenade; mais il n'appartenait qu'à une des provinces les plus septentrionales du royaume de Fez, communément appelée *Hasbat;* De l'Isle l'appelait encore Algarve dans sa carte. *Guarb* devait avoir en vieux français le même sens qu'en arabe; on lit dans Rabelais, l. IV, c. 43 : L'ung loue le siroch, l'aultre le bech (sud-ouest), l'aultre le guarbin.

TROISIÈME JOUR.

La première nouvelle a été imitée par La Fontaine, l. II, cont. 16 (1).

La seconde a quelques rapports avec le *Dolopathos*, nouv. V; le *Novellino antico*, nouv. XCVIII; une aventure de l'*Histoire du très noble chevalier Berinus*, et deux nouvelles de ser Giovanni (*Pecorone*, jour. IX, nouv. I), et de Bandello (*Novelle*, Part. I, nouv. 25). Elle a été imitée par La Fontaine, l. II, cont. 4.

La troisième a été imitée par Massuccio, *Novelle*, nouv. XXX; Bebelius, *Facetiae*, p. 96; Bonaventure des Périers, *Contes et nouvelles Récréations*, nouv. CXIV, et La Fontaine, l. V, cont. 3. C'est la source où ont puisé, avec plus ou moins d'altérations, Marston, *Parasitaster*, *or the Fawn;* Dorimon, *La Femme industrieuse;* Lopez de Vega, *La Discreta enamorada;* Molière, *L'Ecole des Maris*, et Otway, *The Soldier's Fortune*. Ben Jonson y a pris un incident de *The Devil is an Ass*, qu'ont également emprunté Fane, dans *Love in the Dark*, et Mrs Centlivre, dans *The Busy-Body*.

La cinquième a été imitée par La Fontaine, l. IV, cont. 16, et a fourni un incident à Ben Jonson, pour le commencement de *The Devil is an Ass*, et à Mrs. Centlivre pour *The Busy-Body*, act. II, scèn. I.

La sixième a été imitée par Giraldi Cinthio, *Hecathommithi*, déc. IV, nouv. 4, et par La Fontaine, l. I, cont. 2.

La huitième est imitée de Jehan de Boves, *Fabliau du Vilain de Bailleul*, Ms. du Roi nº 7218; on la retrouve dans Bandello, part. II, nouv. 17; dans Grazzini (il Lasca), *Novelle*, t. II, p. 117, éd. de 1793, et dans La Fontaine, l. IV, cont. 7. Southern y a pris une partie du sujet de son *Fatal Mariage*, et elle en a servi aussi à une pièce du théâtre de la Foire.

(1) Bonifacio Vannozi a prétendu que le sujet se trouvait in uno libro di novelle et di parlare gentile anteriore al Boccacio. *Lettere miscellanee*, p. 580.

La neuvième a quelque ressemblance avec Straparola, *Notte Piacevole*, nuit. VII, fab. 1; c'est la source de la comédie de Bernardo Accolti (l'Unico Ariosto), intitulée *Virginia*, et d'*All's well that ends well* de Shakspeare; elle se trouve dans *Ernst und Schimpf*, fol. 8.

La dixième a été imitée par La Fontaine, l. IV, cont. 10.

QUATRIÈME JOUR.

L'introduction est imitée du *Liber Barlaam et Josaphat*, attribué à Johannes Damascenus, p. 878, éd. de 1575, (ap. Boissonade, *Anecdota Graeca*, t. IV); de Discipulus (Jean Herolt), *Promptuarium Exemplorum*, exemp. XXIV; du *Dolopathos* de Herbers (1), ou du *Novellino antico*, nouv. 13. Elle a de grands rapports avec l'épisode du *Ramayana*, intitulé : la Séduction de Richyasringa (ap. Chézy, *Sacountala*, p. 278), et a été imitée par Cornazzano, *Proverbi*, prov. IX; Hans Sachs, t. IV, P. II, p. 125, et La Fontaine, l. III, cont. 1.

La première nouvelle est probablement tirée d'un manuscrit de la Biblioteca Riccardiana, publié par Lami, *Novelle letterarie*, année 1755, col. 241. Elle a été traduite en latin par Leonardo Aretino (ap. Manni, p. 247), puis imitée en tercets par Micaële Accolti, et en vers élégiaques par Philippe Béroald. La première imitation allemande est de Niclas von Wyle; une seconde se trouve dans *Ernst und Schimpf*, fol. 45, et Bürger lui doit le sujet de *Lenardo und Blandine*; William Walter l'a mise en octaves anglais, *The amerous History of Guiscarde and Sygismunde* (1532, in-4°), et Dryden l'imita de nouveau dans son poëme, *Sigismunda and Guiscardo*; Parabosco, *I Diporti*, nouv. 10, l'a racontée de nouveau en prose, et Annibal Guasco en octaves; nous ne la connaissons que par ce qu'il en a dit, *Lettere*,

(1) D'après Schmidt, *Beiträge zur Geschichte der romantischen Poesie*, p. 29, qui l'appelle à tort Hebert.

p. 34, éd. de Trévise (1603). Fleury la traduisit en vers français, d'après la version d'Aretino (Paris, 1493, fol.) *Les Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*, t. X, p. 277, parlent aussi d'une imitation française faite par un anonyme, en 1520. C'est le sujet de *Tancred and Gismunda* (par cinq anonymes, et revue par Robert Wilmot), ap. Dodsley, *Old Plays*, t. II, p. 153; de *The cruel Gift*, par Mrs Centlivre, du *Fürst Concreti* de Hans Sachs, t. I, p. 236, et de cinq tragédies italiennes, par Antonio da Pistoia, Ottavio Asinari, Pomponio Torelli, Ridolfo Campeggi et Girolamo Razzi.

La seconde a quelque rapport avec un incident de l'*Historia Alexandri Magni de Preliis*, et une histoire racontée par Josephus, l. XVIII, c. 13; elle a été imitée par Massuccio, *Novellino*, t. I, nouv. 2; par l'auteur des *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. 14, et par La Fontaine, l. II, cont. 15. C'est le sujet de Malek des *Contes Persans*, de l'*Amant Salamandre* et du *Mari Sylphe*, de Marmontel.

La quatrième a été imitée dans un poëme anonyme, *Novella di Cerbino*; nous ne le connaissons que par le *Novelle letterarie di Firenze*, an. 1755, col. 161.

La cinquième a été imitée deux fois par Hans Sachs, sous la forme épique (t. I, p. 325), et dramatique (t. II, P. III, p. 198). Boccace avait pris son sujet dans une romance perdue, dont il cite encore deux vers (1).

La sixième est tirée de Spini, *Istorie Bresciane*, ap. Manni, p. 293.

La septième a été imitée par Hans Sachs, t. I, p. 328.

La huitième a été imitée par Straparola, nuit IX, fab. 4; Bandello, Part. I, nouv. 20, et Hans Sachs, t. I, p. 323.

La neuvième est, sous d'autres noms et avec des circonstances un peu différentes, l'*Histoire du sire de Coucy et de*

(1) Elle a été refaite depuis, et se trouve dans le *Canzoni a Ballo*, composte dal Lorenzo de' Medici e Politiano, Firenze, 1568.

la dame de Fayel, ap. Barbazan, *Contes et Fabliaux des* 12e *et* 13e *siècles*, t. IV, p. 296, éd. de 1808; le *Lais d'Ignaures*, par Renaut (1); l'*Histoire du chastelain de Coucy; The Knight of Courtesy*, ap. Ritson, t. III, p. 193; une nouvelle de la Reine de Navarre (*Heptaméron*, journ. VII, nouv. 10); *Gabrielle de Vergy*, par Dubelloy (2); etc. Boccace semble avoir tiré sa nouvelle d'un récit en provençal conservé dans la Bibliothèque Laurentienne de Florence, que Manni a publié, *Istoria del Decamerone*, p. 308; les conversations y sont dialoguées, et on la prendrait volontiers pour un roman, si on ne lisait dans l'*Histoire littéraire de France*, t. XIV, p. 213, que les mêmes circonstances sont racontées en tête des poésies de Cabestaing, dans le Ms. 3204, de la Bibliothèque du Vatican (3). On la trouve aussi, ap. Millot, *Histoire des Troubadours*, t. I, p. 145-149; et l'on raconte en Allemagne la même histoire du chevalier de Brennberger.

La dixième a été imitée par Parabosco, *I Diporti*, nouv. IV, et par Giraldi Cinthio, déc. III, nouv. 3 et 10; Hans Sachs en a fait une comédie, t. III, P. II, p. 435.

CINQUIÈME JOUR.

La première nouvelle a été traduite en latin par Beroald,

(1) L'histoire devait être déjà bien répandue, puisque Renaut termine son lai en disant :

> François, Poitevin et Breton,
> L'appellent le Lai del Prison.

(2) Nulle part la dame de Fayel n'est nommée, et l'*Histoire de la chastelaine de Vergi qui mori por loialment amer son ami* est tout à fait différente : on ne s'explique cette confusion que par la renommée que leur avait donnée le dénoûment lugubre de leur amour. On lit dans le *Decamerone*, jour. III, nouv. 10 : Diones e la Fiammetta cominciarono a cantare di messer Guiglielmo e della dama del Vergiu. Une vieille ballade montre clairement qu'il ne faut pas la confondre avec la dame de Fayel :

> Hester, Judith, Penelope, Helaine,
> Sarre, Tisbe, Rebeque et Sairy,
> Lucresce, Yseult, Genevre, chastelaine
> La tres loial nommee de Vergy,
> Rachel et la dame de Fayel,
> Onc ne furent sy precieulx jouel
> D'onneur, bonte, senz, beaute et valour,
> Con est ma tres doulce dame d'onnour.

Ap. Fr. Michel, *Tristan*, t. I, p. LXXXVIII.

(3) Il est cependant remarquable que la manière dont Pétrarque en parle ne s'accorde point avec les circonstances de la nouvelle :

> . . . . Quel Guglielmo
> Che per cantar ha'l fior de' suoi di scemo.

Trionfo d'Amore, c. IV, v. 54.

et imprimée à Paris, en 1499; Hans Sachs y a pris le sujet d'un de ses contes, t. I, p. 321. Dunlop nous apprend, t. II, p. 287, qu'elle avait été imitée dans des stances anglaises publiées en 1570, et Dryden l'a mise de nouveau en vers; Cimon and Iphigenia, *Works*, t. III, p. 256.

La seconde a été imitée par Giraldi Cinthio, déc. II, nouv. 6.

La quatrième est imitée du *Lais de Laustic*, par Marie de France, *Œuvres*, t. I, p. 314, ou d'un poëme anonyme en octaves, intitulé *La Lusignaca*, ap. Lami, *Novelle letterarie di Firenze*, an. 1755, col. 33; c'est le sujet du *Rossignol* de La Fontaine.

La cinquième se trouve, suivant Dunlop, dans l'Histoire de Faenza, par Tonducci, et a d'assez grands rapports avec l'*Incognita* de Goldoni.

La sixième se retrouve dans l'épisode d'Olindo et Sofronia; *Gerusalemme liberata*, c. II, st. 26.

La septième a été imitée par Giraldi Cinthio, déc. II, nouv. 3; elle a fourni à Hans Sachs le sujet d'une histoire, t. I, p. 335, et d'une comédie, t. II, P. III, p. 84; Beaumont et Fletcher en ont tiré leur *Triumph of Love* (1).

La huitième est tirée d'un passage de la Chronique d'Hélinand, cité par Vincentius Bellovacensis dans son *Speculum historiale*, l. XXIX, chap. 120. C'est, au reste, l'histoire du vieux chasseur dont on trouve déjà des traces dans l'*Odyssée*, l. XI, v. 572, et qui était si répandue pendant le moyen âge; voyez ci-dessus, p. 118, n. 4, et Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, p. 248, *Deutsche Mythologie*, p. 515. Elle a été imitée par Hans Sachs, t. I, p. 339, et mise en vers anglais par Tye, en 1569, et par Dryden, *Theodore and Honoria*, t. III, p. 241.

La neuvième a été imitée en français par La Fontaine,

(1) Dans *Four Pieces in a One*.

l. III, cont. 5, et en allemand par Hagedorn, t. II, p. 293. Elle a fourni à Drevetière une partie du sujet de *Le Faucon et les Oies de Boccace*.

La dixième est tirée d'Apulée, *Metamorphoseon*, l. IX, p. 291, éd. de 1688; elle a été imitée par Morlinus, *Novellae*, nouv. 31 et 33.

SIXIÈME JOUR.

La quatrième nouvelle est, suivant Schmidt, empruntée à un conte oriental de Nussreddin Hatscha; c'est le sujet d'une bouffonnerie de Hans Sachs, t. II, P. IV, p. 223.

La dixième est la source d'une bouffonnerie de Hans Sachs, t. II, P. IV, p. 198.

SEPTIÈME JOUR.

La deuxième nouvelle est tirée d'Apulée, *Metamorphoseon*, l. IX, p. 269, ou imitée du *Dict du Cuvier*, ap. Barbazan, t. III, p. 91; on en trouve une imitation dans La Fontaine, l. IV, cont. 14.

La quatrième est tirée de Petrus Alfonsus, *Disciplina Clericalis*, hist. XIII, p. 53, éd. de Schmidt; elle se trouve dans *Le Chastoiement d'un père à son fils*, ap. Barbazan, t. II, p. 99; ap. Legrand d'Aussy, *Fabliaux*, t. III, p. 146, éd. de 1829; dans le *Romans des Sept Sages*, hist. VI, p. 35, éd. de Le Roux de Lincy (1); dans le *Romans des Sept Sages*, v. 2104, éd. de Keller; dans Adolphus, fol. 66, fab. VI, d'après Leyser, *Historia poetarum latinorum medii aevi*,

(1) Nous croyons inutile d'étendre nos indications à toutes les traductions ou plutôt les rédactions différentes du *Livre des Sept Sages*; il en existe dans presque toutes les langues de l'Europe moderne; nous citerons seulement les suivantes : le *Dolopathos* d'Herbers, une autre version en vers français publiée en 1836 par M. Keller, et plusieurs en prose; une traduction en vers anglais, ap. Weber, *Metrical Romances*, t. III, et une seconde en vers écossais par J. Rowland, publiée plusieurs fois; *Sieben Weissen Meister*, Augsburg, 1488; *Die Hystorie van die seven wise mannen van Romen*, Delf, 1483; *Li compassionevoli Avvenimenti d'Erasto*, Vinegia, 1542; *Historia del principe Erasto, hijo del emperador Diocleziano*; Amberes, 1573. Il y a aussi une version islandaise (Nyerup, *Om almindelig Moerskabs Læsning*, p. 152), une suédoise (Sandvig, *Suhmske Samlinger*, t. I, p. 99), une danoise (Keller, *Roman des Sept Sages*, intr.,

p. 2018; dans le *Renner* de Hugo von Trynberg (1); dans l'*Altdeutsche Blätter*, t. I, p. 154; et, suivant Legrand d'Aussy, dans le *Passa-Tempo de' Curiosi*, p. 102. Hans Sachs lui doit le sujet de sa farce *Das Weib in Brunnen*, t. II, P. IV, p. 48, et Molière celui de *Georges Dandin*; Bibbiena en a tiré aussi plusieurs incidents de *La Calandra*.

La cinquième est imitée, avec de grands changements, du *Chevalier qui fist sa fame confesse*; ap. Barbazan, t. III, p. 229. Elle se trouve dans les *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. LXXVIII; dans *Ernst und Schimpf*, fol. 79; dans Malespini, *Ducento Novelle*, nouv. LXXXI, et dans La Fontaine, l. I, cont. 4. Hans Sachs en a fait un Divertissement de carnaval, et Davenport en a tiré le fond de sa comédie *The City Nightcap*; ap. Dodsley, *Old Plays*, t. XI, p. 318.

La sixième est tirée du ΣΥΝΤΙΠΑΣ, p. 29, éd. de Boissonade (Voyez Schmidt, *Petri Alfonsi Disciplina Clericalis*, p. 127), ou de son imitation, ap. Barbazan, t. II, p. 85. Elle a été imitée par Gast, *Sermones Convivales*, p. 21; par Le Pogge, *Opera*, p. 489, éd. de 1538; d'Ouville, *Contes*, t. I, p. 204; Bandello, P. II, nouv. 11; Parabosco, nouv. XVI; Steinhowel, *Esopus*, fol. 101, fab. X, et Hagedorn, *Poetische Werke*, t. II, p. 154. C'est le sujet de la *Farce du Poulier*, (Paris, 1837), et du Divertissement de carnaval de Hans Sache, *Die listig Bulerin*, t. IV, P. III, p. 9. Combinée avec la huitième nouvelle de la même Journée, elle a fourni à Beaumont et Fletcher le fond de leur comédie *Women pleased*. Ravenscroft en a tiré aussi un incident de *The London Cuckolds*. Probablement elle était fort répandue en

p. XXXI), et une en grec vulgaire (Μυθολογικον Συνθιπα; Venise, 1805). Toutes ces traductions semblent se rattacher à l'*Historia septem Sapientium* de dam Jehans, moine de Haute-Selve, qui imitait lui-même le roman grec d'Andreopulos, dont M. Boissonade a publié une nouvelle édition, Συντιπας, 1828, ou plutôt le roman hébreu, משלי סנדבר Venise, 1544.

(1) Nous ne connaissons que la réimpression de Bouterwek, *Geschichte der deutschen Poesie*, t. I, p. 260.

Orient, car elle se trouve aussi dans l'*Hitopadesa*, l. II, fab. IX, p. 66.

La septième est imitée du fabliau de *La Borgeoise d'Orliens*, ap. Barbazan, t. III, p. 161. Elle a aussi de grands rapports avec la fable IV d'Adolphus, ap. Leyser, p. 2013; un conte provençal de Ramond Vidal, ap. Raynouard, t. III, p. 398, et une vieille romance espagnole, ap. *Poesias escogidas de nuestros cancioneros y romanceros antiguos*, t. XVII, p. 178. On en trouve des imitations dans Frischlin, *Facetiae;* Hermotimus, *Ad Bebelii Facetias*, p. 313; *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. LXXXVIII; *Apologie pour Hérodote*, t. II, p. 294, éd. de 1735; d'Ouville, *Contes*, t. I, p. 186; La Fontaine, l. I, cont. 3; Ser Giovanni, *Il Pecorone*, jour. III, nouv. 22; etc. On retrouve aussi le même sujet dans *The City Nightcap* de Davenport, *Love in the Dark* de sir Fane, *The London Cuckolds* de Ravenscroft, et le *Cornudo y Contento* de Rueda.

La huitième est certainement venue de l'Orient. On la trouve dans le *Pantcha-Tantra*, p. 76, traduction de l'abbé Dubois; *Kalila and Dimna*, p. 106; le *Livre des Lumières*, p. 76; l'*Hitopadesa*, p. 131; le *Bahar-Danush*, t. II, p. 82. C'est le sujet du fabliau *Des Cheveux coupés*, ap. Legrand d'Aussy, t. II, p. 140; on le retrouve dans le *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. XXXVIII; le *Novelle amorose degli Incogniti*, nouv. XXIII; ap. Campeggi, *Novelle*, nouv. I, et Hans Sachs, t. II, P. IV, p. 133. Massinger en a tiré la dernière scène du quatrième acte de son *Guardian*; Beaumont et Fletcher lui doivent aussi la scène IV de l'acte III de *Women pleased*.

La neuvième est imitée du *Bahar-Danush* (1), t. II, p. 64. Elle a aussi de grands rapports avec le premier conte d'Adolphus, ap. Leyser, p. 2008, et le fabliau de Guérin, *La*

(1) Boccace ne l'a pas imité directement, puisqu'il ne fut composé qu'au milieu du 17e siècle; mais les traditions qui y sont recueillies étaient depuis longtemps répandues en Orient : beaucoup de contes que l'on retrouve dans les plus vieux recueils ne permettent pas d'en douter.

Dame qui fait accroire à son mari qu'il a révé. C'est à l'une de ces rédactions que Chaucer a emprunté son conte du Marchand (*Canterbury Tales*, v. 9089), que Pope a imité sous le titre de *January and May*. Le même conte se retrouve dans Melander, *Jocorum atque Seriorum libri II*, et dans d'Ouville, *Contes*, t. I, p. 133. Durfey y a pris un incident de sa comédie, *The Royalist*. La Fontaine l'a imitée ainsi que la nouvelle précédente dans *La Gageure des Trois Commères*, l. II, cont. 7.

HUITIÈME JOUR.

La première nouvelle est imitée du *Fabliau du Bouchier d'Abbeville*, par Eustace d'Amiens; ap. Barbazan, t. IV, p. 1. Chaucer y a pris le sujet de *The Shipmannes Tale*, v. 12930. Elle a beaucoup de ressemblance avec l'*Anser Venalis* du Pogge, et les *Cent Nouvelles nouvelles*, nouv. XVIII; La Fontaine l'a imitée, l. II, cont. 9.

La seconde a quelque ressemblance avec le *Fabliau du Prestre et de la Dame*, ap. Barbazan, t. IV, p. 181.

La troisième a beaucoup contribué à répandre l'idée populaire du pays de Coccagne, que Boccace avait peut-être prise dans le *Fabliau de Coquaigne*, ap. Barbazan, t. IV, p. 175 (1). On la retrouve dans Hans Sachs, t. I, p. 1092; dans un poëme en dialecte sicilien, *La Cuccagna conquistata*; dans la comédie de *Le Roi de Coccagne*, par Legrand. Le pays de Coccagne est aussi mentionné dans une pièce en vieil anglais, ap. Hickes, *Thesaurus*, t. I, P. I, p. 231 :

Fur in see, bi west spaynge
Is a lond ihote Cokaygne.

La quatrième est tirée du *Fabliau du Prestre et d'Ali-*

(1) Ménage dit à tort dans son *Dictionnaire*, t. I, p. 395, que cocagne était un mot nouveau dans la langue française.

zon, ap. Barbazan, t. IV, p. 427. Elle a été imitée par Bandello, Part. II, nouv. 47.

La sixième a été imitée par Le Pogge, *Facetiae*, p. 460, et se trouve dans *Ernst und Schimpf*, fol. 74.

La septième a quelque ressemblance avec l'histoire de Fabrice dans le *Diable boiteux*.

La huitième a été imitée par Masuccio, *Novellino*, nouv. XXXVI, et Parabosco, *I Deporti*, nouv. V. Dunlop, t. II, p. 327, indique plusieurs autres imitations que nous n'avons pu reconnaître; nous citerons entre autres l'histoire d'Arouya des *Contes Persans*, et celle de Houssum, ap. Scott, *Bahar-Danush*, t. III, app.

La dixième est imitée de Petrus Alfonsus, *Disciplina Clericalis*, hist. XIV; du *Castoiement*, ap. Barbazan, t. II, p. 107; du *Gesta Romanorum*, chap. CXVIII, ou du *Cento Novelle antiche*, nouv. LXXIV. Elle a certainement une origine orientale, car elle se trouve dans Cardonne, *Mélanges de Littérature orientale*, t. I, p. 62. Hans Sachs y a pris le sujet d'un Divertissement de carnaval, t. III, P. III, p. 40, et Sacchetti l'a probablement imitée, *Novelle*, nouv. CXCVIII.

NEUVIÈME JOUR.

La première nouvelle a été imitée deux fois par Hans Sachs, t. II, P. IV, p. 199, et t. V, P. II, p. 26; elle se trouve dans *Ernst und Schimpf*, fol. 42, et la ballade écossaise *The Pryoris and her three Wooyrs*, ap. Jamieson, *Popular Ballads and Songs*, t. II, p. 249, en a probablement été tirée.

La seconde a été imitée par La Fontaine, l. IV, cont. 8.

La troisième a été imitée par Giraldi Giraldo, *Novelle*, nouv. V.

La sixième est imitée du fabliau de Jean de Boves, *De Gombert et des deux Clercs*, ap. Barbazan, t. III, p. 238. On retrouve le même sujet dans Chaucer, *The Reves Tale*,

v. 3919; et une autre vieille imitation en vers anglais est attribuée à Andrew Borde (ap. Warton, t. II, p. 267). La Fontaine en a tiré son conte *Du Berceau*, l. II, cont. 3.

La huitième est probablement celle dont La Fontaine disait avoir tiré *Le Faiseur d'Oreilles*, l. II, cont. 1; mais il n'y a de ressemblance que dans l'esprit des deux contes, les aventures sont complétement différentes; la source de La Fontaine est la nouv. III des *Cent Nouvelles nouvelles*, et la nouv. XI des *Contes* de Bonaventure des Périers.

La neuvième a fourni le sujet d'un Divertissement de carnaval à Hans Sachs, t. III, P. III, p. 60.

La dixième est tirée d'un fabliau de Rutebeuf, *De la Damoiselle qui vouloit voler en l'air*, ap. Barbazan, t. IV, p. 271; elle a été imitée par La Fontaine, l. IV, cont. 11.

DIXIÈME JOUR.

La première nouvelle est tirée du roman de *Barlaam et Josaphat*, p. 26, verso, trad. de Jean de Billy, ou ap. Johannes Damascenus, *Opera*, p. 824. Le même récit se trouve dans Vincentius Bellovacensis, *Speculum historiale*, lib. XIV; le *Gesta Romanorum*, chap. XCIX et CIX, et le *Cento Novelle antiche* (*Novellino antico*), nouv. LXV. C'est à une de ces sources qu'ont puisé Gower, *Confessio Amantis*, fol. 96, éd. de 1532, et Straparola, nuit XII, fab. 4. L'auteur d'*Ernst und Schimpf*, fol. 13, a abrégé cette nouvelle, à laquelle Shakspeare doit un incident du *Merchant of Venice*.

La troisième est tirée, suivant Schmidt, p. 103, d'un conte arabe, *Le Liberal Hatem, son Frère jumeau et leur Mère*; nous ne le connaissons pas, mais il se trouve dans la *Suite des Mille et une Nuits*, t. III, p. 270, trad. de M. Trébutien, un petit conte qui prouve qu'un Hatem-Thaï était fort célèbre pour sa libéralité.

La quatrième refait d'une manière bien supérieure une histoire que Boccace avait déjà racontée dans le *Filocopo*;

p. 241, éd. de 1551 ; elle a été imitée par Hans Sachs, t. I, p. 320.

La cinquième est d'origine orientale ; c'est le 9e conte du *Vetala-Pantchavinsati*, et on la retrouve dans l'*Histoire de la Sultane de Perse et des Vizirs*, et dans les *Contes Turcs des quarante Vizirs*, p. 299. Boccace avait déjà traité aussi ce sujet dans le *Filocopo*, p. 209, et il est probable que c'est du *Decamerone* que Chaucer a tiré *The Frankeleines Tale*, quoiqu'il prétende travailler sur un lai breton (1). Beaumont et Fletcher y ont pris le sujet de *The Triumph of Love*, dans *Four pieces in a One*. Bojardo semble aussi s'en être servi pour le douzième chant de son *Orlando Innamorato*.

La septième a été imitée par Hans Sachs, t. I, p. 319, et par Giraldi Giraldo, nouv. v.

La huitième semble d'origine orientale ; on la trouve sous le nom de Schebib et Giafar, dans le *Cabinet des Fées*, t. XXXVIII, p. 162, et sous celui d'Histoire de Naz-Rayyar, ap. de Caylus, *Œuvres badines*, t. VII, p. 208. C'est la seconde histoire de Petrus Alfonsus ; le *Fabliau des deux bons Amis loiax*, ap. Barbazan, t. II, p. 52 ; et le sujet du poëme *Athis et Profilias*, par Alexandre de Paris (fonds de Cangé, no 73). Discipulus (Herolt) lui a donné une place dans le *Sermones de Sanctis*, disc. xxi ; Fr. Bandello, Beroald et le cardinal Nobili l'ont traduite en latin ; Walter, Lydgate (d'après Warton, t. I, p. 241), Edward Lewicke et T. Elliot (*Poetical Decameron*, t. II, p. 84) l'ont imitée en vers anglais ; dans le *Diutisca*, t. I, p. 47, Graff mentionne un vieux poëme allemand, *Athis und Profil*, sur la même histoire. Nous citerons, parmi les imitations dramatiques, *Gésippe ou*

(1) La manière dont il en parle rend son récit plus que suspect :

Thise old gentil Bretons in hir dayes
Of diverse aventures maden layes,
Rimeyed in hir first breton tonge.
. . . .
And on of hem have I in remembrance,
Which I shal sayn with good will as I can.

La première langue des Bretons ne pouvait pas se conserver dans des traditions littéraires, lorsque le peuple ne s'en servait plus, et Chaucer ne pouvait se rappeler une aventure *rimée* dans un idiome que certainement il ne savait pas.

les deux Amis, par Hardi; *Gésippe et Tite, ou les bons Amis*, par Chevreau; *Damon and Pithias*, par Richard Edwards; *Friendship of Titus and Gesippus*, par Radcliffe; *Von zween Romern, Tito Quinto und Gisippo*, par Paul Messerschmidt (Strasbourg, sans date), et *Thitus und Gisippus*, par Hans Sachs, t. III, P. II, p. 7.

La neuvième semble imitée de l'*Aventuroso Ciciliano*, de Bosone da Gubbio; ap. *Novelle letterarie*, anno 1754, col. 545 et suiv. Elle a servi de sujet à J. Ayrer pour sa vingt-deuxième comédie (Tieck, *Deutches Theater*, t. I, p. XXI), et Green s'en est également servi pour la conclusion de son *Philomela;* Edward Lewicke et Goldsmith l'ont mise en anglais.

La dixième se fonde sur une histoire réelle. D'après Philippo Foresti, *De plurimis claris scelestisque Mulieribus*, c. 145, et Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, l. III, Griseldis aurait véritablement existé en 1025, et son histoire serait écrite sous le nom du *Parement des Dames*. On est même allé jusqu'à dire qu'elle se trouvait dans la bibliothèque de M. Foucault. Quoi qu'il en soit, Boccace n'en était pas l'inventeur, car Pétrarque lui dit, *Opera*, p. 540, éd. de 1581, qu'il l'avait entendue long-temps avant d'avoir vu le *Decamerone*, et dans son *Lais del Freisne* Marie de France raconte sous d'autres noms une aventure toute semblable; *OEuvres*, t. I, p. 138. Pétrarque traduisit en latin la nouvelle de Boccace, *De Obedientia et Fide uxoria*, et lui dédia sa traduction. Lud. Dolce la retraduisit en italien, Luigi Alamanni en fit le sujet d'une nouvelle, et un poëte la raconta de nouveau en octaves; ap. Manni, p. 621. Il ne paraît pas qu'il y ait eu de fabliaux français; nous ne pourrions cependant pas assurer que l'imitation d'Olivier de la Marche et les deux versions qui se trouvent dans la Bibliothèque du Vatican, d'après Greith, *Spicilegium Vaticanum*, p. 85, ne soient pas en vers. Mais Legrand d'Aussy assurait avoir vu plus de vingt récits différents en prose, remontant tous au 14e siè-

cle, t. II, appendice, p. 16. Le lai de Marie, ou son original, furent imités en vers anglais, ap. W. Scott, *Minstrelsy*, t. III, p. 37; mais Chaucer tenait le sujet de *The Clerkes Tale* de Pétrarque lui-même, et un anonyme l'a traité de nouveau dans *Gualterus and Grisalda* (1). Les allusions de Shakspeare dans le *Taming of the Shrew* (2), et de Cotton dans *The complete Angler* (3), prouvent que l'histoire de Griseldis était fort répandue de leur temps. C'est le sujet de la ballade populaire, *The Nut-Brown Maid*, et de *Henry and Emma*, de Prior. Elle se trouve dans le recueil que Tabart a publié en 1809, *Popular Stories*, t. I, p. 87, et on la représente souvent en Angleterre sur les théâtres de marionnettes (4). Elle est traduite dans *Ernst und Schimpf*, fol. 25, et fait le sujet d'un livre populaire en Allemagne (5) et en Hollande (6). Le *Mystère de Griselidis par personnaige* (7) remonte à 1395. Dekker, Chettle et Haughton se sont réunis pour composer un drame sur la même aventure (ap. Dodsley, *Old Plays*, t. III, p. 7, éd. de 1816), et Radcliffe a fait également une comédie intitulée *Patient Griseld*. Apostolo Zeno et Goldoni ont mis aussi la nouvelle de Boccace en drame; c'est la source d'une pièce suédoise de Fr. de Halm, et d'une des plus belles comédies de Hans Sachs : *Die gedultig und gehorsam Marggräfin Griselda*, t. I, p. 246.

(1) I woll you tell a tale, which that I
Lerned at Padowe of a worthy clerk.
Franceis Petrarc, the laureat poete...
Canterbury Tales, v. 7902.

(2) For patience she will prove a second Grissel.
Act. II, scèn. I.

(3) We in the country do not scorn
Our walls with ballads adorn
Of patient Grissel and the lord of Lorn.

(4) Warton, t. II, p. 251.

(5) *Schöne anmuthige Historien von Marggraf Walthern;* gedruckt in diesem Jahr. Perrault en a fait aussi, comme on sait, un conte populaire.

(6) *De vrouwe Peirle, ofte dry voudige Historie van Helena de Verduldige, Griseldis de Zagtmoedige, Florentina de Getrouwe.* Antwerpen, 1621.

(7) Une réimpression a été faite en 1832.

VÖLUND LE FORGERON (1).

Pour exprimer l'excellence d'une épée, les poëtes du moyen âge disaient qu'elle sortait de la forge de Völund (2). Cette image se trouve dans les plus anciens monuments qui nous soient parvenus; elle était usuelle en Scandinavie (3) comme en France (4), en Angleterre (5) comme en Alle-

(1) La plus grande partie des faits contenus dans cet essai avaient déjà été réunis, par MM. Depping et Fr. Michel, dans une dissertation sur le même sujet (*Véland le Forgeron*, Paris, 1833); par Müller (*Sagabibliothek*, t. II, p. 154-175), M. Finn Magnussen (*Lexicon Mythologicum*, p. 850), et M. W. Grimm (*Deutsche Heldensage*, p. 14, 20, 21, 29, 178 et passim). M. Œhleuschlæger a traduit en danois les aventures de Völund (*Skandinaviske Litteraturselskabs Skrifter*, 1809, p. 355-403), depuis il les a mises en vers, et M. Simrock a composé un poëme allemand sur le même sujet: *Wieland der Schmied*, Bonn, 1835.

(2) *Völund* en islandais; *Walandus* dans l'*Historia pontificum et comitum Engolismensium* (auctore incerto); *Wielandus* dans le *Waltharius*; *Guielandus* dans le *Vita Merlini* de Gottofredus de Monemuta; *Galannus* dans le *Gaufredi, ducis Normannorum, Historia*, par Johannes Monachus; *Weland* en anglo-saxon; en vieil allemand *Wielant*, et peut-être *Welint* dans quelque tradition qui ne nous est pas parvenue (c'est le nom que lui donne le *Vilkinasaga*, qui était rédigé en grande partie sur des traditions allemandes, et l'on trouve un *Wilint* dans le *Tristan* de Gottfried von Strasburg, v. 16555); en anglais *Wayland* et *Weland*; en danois *Valland* (ap. Bring, *Monumenta Scanensia*, p. 301), *Verland* (*Danske Viser fra Middelalderen*, t. I, p. 4, 21 et 28), et *Verlof* (ap. Müller, *Sagabibliothek*, t. II, p. 250); en suédois *Vallevan* (*Svenska Folk-Visor*, t. II, p. 174), *Videladz* (dans la petite Chronique en vers de Laurentius Andrason. Il est assez remarquable que le père d'Attila (Etzel) s'appelle *Valeravan*, ap. Jornandes, c. 14, et *Vallerades*; *Weltchronik*, ap. *Altdeutsche Wälder*, t. II, p. 117); et *Vealind* dans les ballades des îles Féroë. Il paraît, d'après une note de Péringskjöld dans son édition du *Vilkinasaga*, qu'il y avait en Norvége des chants populaires sur Völund, qui racontaient d'autres aventures que les traditions allemandes; mais nous ne savons si son nom était différent. Le vieux français avait changé le V en G : il en avait fait *Galans*.

(3) *Völundar-qvida*, ap. *Edda*, t. II, p. 3-24; *Vilkinasaga*, c. 18-31, et le *Hamdis-mal* y fait allusion dans sa 6e strophe.

(4) Nous ne croyons pas que les aventures de Völund aient été connues en France, mais on en parlait souvent comme d'un habile armurier. M. Fr. Michel en a cité une foule d'exemples dans sa dissertation, p. 82-94, et ils ont été réimprimés dans l'*Altdeutsche Blätter*, t. I, p. 36. La reproduction des textes serait ainsi inutile; nous nous bornerons à indiquer les noms des romans où ils se trouvent : *Raoul de Cambray, Ogier li Danes, Fierabras d'Alixandre, Garin de Monglave, Le Chevalier au Cisne, Godefroi de Bouillon, Le Livres de Huelin de Bourdiales et du roy Abron*, et *La Fleur des Batailles, Doolin de Maience*. Nous ajouterons qu'il est cité dans le manuscrit de Bruxelles du *Garin li Loherenc*, v. 6811; ap. Mone, *Teutsche Heldensage*, p. 98.

(5) Il est déjà nommé dans le *Beowulf*, v. 904; dans le fragment d'un poëme anglo-saxon, ap. Conybeare, *Illustra-*

magne (1) et en Italie (2). Aucun fait purement historique ne peut servir de fondement à une popularité aussi étendue, et d'ailleurs les poëtes font vivre Völund dans des pays divers (3) et à des époques différentes (4). Ce n'est pas un

tions of anglo-saxon Poetry, p. 240; dans la traduction de Boethius, *De Consolatione Philosophiae Libri V, anglo-saxonnice redditi ab Alfredo*, p. 162, éd. de Rawlinson, et dans *Horn childe and maiden Rimnild*, ap. Ritson, *Ancient engleish metrical Romanceës*, t. III, p. 295. M. Ellis dit qu'il en est aussi fait mention dans le *Minstrelsy of the scottish Border;* mais M. Price n'a pu l'y trouver (ap. Warton, t. I, p. LIV), et nous n'avons pas été plus heureux que lui.

(1) On sait, par l'appendice du *Heldenbuch*, qu'il y avait de vieux chants allemands sur Völund; mais il ne nous en reste plus que d'assez récents sur la première partie de son histoire, dans *Apollonius von Tyrland* et *Friedrich von Schwaben*, ap. *Bragur*, t. VI, p. 204. Völund est encore mentionné dans une foule de vieux romans; nous citerons seulement *Pitrolf unnd Dietlaib*, v. 156–180; *Dietrich von Bern*, st. LXXX; *Rosengarten zu Worms*, st. CCXCV; *Alpharts Tod*, st. CCLXII, et *Ecken Ausfahrt*, st. XCI; ap. *Heldenbuch*, éd. de M. van der Hagen.

(2) Dans *Il Fiore della Cavalleria;* ap. Ferrario, *Storia ed Analisi degli antichi romanzi di Cavalleria*, t. III, p. 292.

(3) Ein hertzog ward vertriben von zweyen Riszen die gewunnen jm syn land ab. Do kam er zuo armuot. Vnnd darnach kam ertzuo künig Elberich vnnd ward syn gesell. Vnnd war auch ein Schmid in dem berg zuo Gloggensachszen; *Heldenbuch* de 1509, app., fol. 185. Les savants pensent généralement que le *Gloggensachszen* était une des chaînes du Caucase (voyez Grimm, *Deutsche Heldensage*, p. 288), où il se trouve encore, suivant D'Ohsson (*Des Peuples du Caucase*, p. 22 et 175), une peuplade fort renommée pour son habileté à fabriquer des armes; mais M. van der Hagen croit que c'était une montagne de la Basse-Saxe (*Nordische Heldenromane*, t. I, p. 69). La tradition anglaise le fait travailler dans le Berkshire (Wise, *Letter to Dr. Mead concerning some antiquities in Berkshire*, p. 37); et le *Romans d'Ogier li Danes* met sa forge, tantôt dans l'île de Mascon (B. R., fonds de La Vallière, n° 78, fol. 256, v°, col. I, v. 7), et tantôt dans l'île de Persois (fol. 268, v°, col. II, v. 22). On la supposait en Orient, à cause de la grande réputation dont les armes orientales jouissaient pendant le moyen âge :

In der innern India
Da ist einer flahte stal,
Daz hat von golde rotiu mal
Und ist so herte, daz ez den stein
Rehte snidet als ein zein.
Wigalois, v. 4754.

En Suède il y a aussi, dans le district de Kinnevald, une caverne que l'on croit l'atelier de Völund; Geijer, *Svea Rikes Häfder*, t. I, p. 118 et 304. Une autre contradiction est encore plus significative : le *Völundar-qvida* en fait un Alf (*Alfa lioþi*, st. X, v. 3; *Visi Alfa*, st. XII, v. 8, et st. XXX, v. 6), une puissance élémentaire (voyez ci-dessus, p. 108), appartenant au système mythologique des anciens Scandinaves, et dans le *Romans de Garin de Monglave* c'est un bon chrétien qui marque ses épées du nom de Jésus :

Puis a trait le nu branc qui bons fu et letrez,
Des haus nons de Jhesus i ot escris assez;
Li bons fevres Galans, li mieldres qui fu nez,
Cil le fist et forja, saciez de verites.
B. R., fonds de La Vallière, n. 178, fol. 88, r°, col. 2, v. 16.

(4) Les personnages qui figurent dans la tradition scandinave de Völund appartiennent trop peu aux temps historiques pour que l'on puisse fixer leur date; mais les sources allemandes font de son fils le compagnon de Diétrich von Bern (Théodoric de Vérone). Un fragment publié par M. Fr. Michel, dans son *Tristan*, t. II, p. 181, le fait contemporain du Christ; il dit qu'on lisait sur l'épée de Galvain :

Ico su forth, trenchant e dure,
Galaan me fyth par mult grant cure.
Catorze anz Jhu Cristh [illegible]
Quant Galaan me tre[illegible] fyth.

personnage réel, c'est une de ces personnifications si communes dans la poésie populaire, qui peut avoir sa raison et sa base dans l'histoire d'un peuple, mais qu'il a transmise à d'autres qui ne les connaissaient pas. Cette tradition n'a point pris naissance chez ceux qui ne rattachent aucune idée à la conception de ses personnages, aucun événement réel à leur histoire, ni aucun symbole à leur nom; ils l'ont nécessairement reçue, et l'on ne saurait méconnaître l'influence de la nation qui l'a créée et répandue (1).

Le poëme de l'Edda est le plus complet de tous: il expose la suite des événements dont on ne trouve ailleurs qu'une connaissance partielle ou imparfaite; au lieu d'allusions énigmatiques et d'idées plus obscures encore, il raconte des faits positifs. Son analyse fera suffisamment connaître toutes les croyances du moyen âge sur Völund.

Du temps que Nidud régnait en Néricie (2), Völund, fils d'un géant et petit-fils d'une femme marine (3), vint chasser avec ses deux frères auprès d'un lac, pendant que trois Valkyries s'y baignaient. Ils enlevèrent les vêtements de cygne qu'elles avaient laissés sur les bords (4), et ne les leur

Et le *Romans de Godefroi de Bouillon* lui fait tantôt fabriquer l'épée d'Alexandre :

Celi ot Alixandres qui le mont conquesta
Et puis l'ot Tolomes, puis Macabeus Juda,

et tantôt graver sur ses épées des caractères romans :

Lettres i ot escrites, qui dient en romans.

(1) Quand cette influence ne serait point immédiate, elle ne perdrait rien de sa certitude : ainsi, par exemple, quoique le christianisme ait été surtout propagé par des gentils, l'action du peuple hébreu sur ceux qui l'ont adopté n'en est pas moins incontestable.

(2) La Néricie était en Suède; le *Vilkinasaga* fait régner Nidud (Nidung) à Thiod, en Danemark.

(3) Ces deux circonstances ne sont pas dans l'*Edda*.

(4) Nous avons déjà montré, p. 115, que la croyance à la transformation des sorciers et des fées en animaux était fort répandue pendant le moyen âge, et qu'elle est probablement d'origine scandinave, quoiqu'on en trouve des traces chez les Grecs, les Latins et les Celtes. Oraculi Numinis gallici antistites perpetua virginitate sanctae, numero novem esse traduntur. Gallicenas vocant putantque ingeniis singularibus praeditas, maria ac ventos concitare, seque in quae velint animalia vertere; Pomponius Mela, *De Situ orbis*, l. III, c. 6. Les Valkyries étaient fort souvent représentées sous la forme d'un cygne (voyez Saxo Grammaticus, l. VI; Suhm, *Om Odin*, p. 284, et *Fornaldar Sögur*, t. I, p. 186); et les traditions des autres peuples nous montrent souvent aussi des jeunes filles soumises à la même métamorphose; voyez l'*Histoire de Mélusine*; *Kinder- und Hausmährchen*, nos XXXI, XLIX, etc.; *Deutsche Sagen*, t. I, p. 394; t. II, p. 292, etc. C'est là probablement

rendirent qu'après les avoir forcées de les épouser (1). Au bout de neuf ans, les Valkyries se renvolèrent, et, au lieu de courir après sa femme, comme ses frères, Völund l'attendit en se livrant aux travaux de la forge. Les richesses qu'il acquit excitèrent la cupidité de Nidud. Accompagné de guerriers armés, il le surprit pendant son sommeil, lui lia les pieds et les mains, et l'emmena dans son royaume. Il l'y retint dans une île déserte, le força de travailler pour lui, et, craignant qu'il ne voulût se venger, lui fit couper les jarrets. Un jour que les fils de Nidud étaient venus dans son atelier, Völund les tua tous deux et donna à leur sœur Baudvild leurs dents arrangées en collier, à leur mère leurs prunelles montées en bague, et à leur père une coupe faite avec leur crâne. Quelque temps après, Baudvild étant allée le prier de raccommoder un anneau, il lui fit violence (2); puis il se fabriqua des ailes, et s'envola après avoir appris sa vengeance à Nidud.

Par son origine et une partie de son histoire, Völund était ainsi un personnage mythologique, et il est impossible

l'explication du premier vers de la strophe 1476 du *Nibelunge Not* :

Si swebten sam die vogele vor im uf der fluot.

Dans une confession, qui semble volontaire, une sorcière écossaise a fait connaître les paroles dont elle se servait pour reprendre la forme humaine :

Hare, hare, God send thee care!
I am in a hare's likeness now;
But I shall be woman even now —
Hare, hare, God send thee care!

Ap. Walter Scott, *Letters on Demonology*, p. 308, éd. de Paris.

(1) On croyait généralement qu'en enlevant les habits ou la peau des sorciers, on les forçait de conserver leur forme actuelle :

Di mei, par Deu, u sunt vos dras? —
Dame, ceo ne dirai vus pas:
Kar si jeo les eusse perduz
E de ceo feusse aparceuz,
Bisclaveret sereie a tuz-jurs;
James n'avereie mes sucurs
De ci k'il me fussent rendu.

Lais du Bisclaveret, v. 71.

Cette tradition était, comme nous l'avons déjà dit, p. 116, commune à la Bretagne et à la Normandie; on la trouve en Italie dans Lo Serpe du *Pentamerone*, j. II, c. 5, et en Allemagne dans le Der Geraubte Schleier du *Volksmährchen* de Musäus. Elle existait aussi en Orient (*Asiatic Researches*, t. IX, p. 147), et y avait probablement pris naissance; au moins l'exil des Dieux sur la terre, et leur métamorphose en animaux, semblent y avoir été leur punition ordinaire; voyez l'*Asiatic Researches*, t. III, p. 403.

(2) Il y a dans le texte une singulière pudeur d'expression qui montre le respect des Scandinaves pour les femmes; il dit seulement : Völund lui fit prendre un breuvage enivrant pour qu'elle s'endormît sur son siége. — Maintenant, s'écria-t-il, toutes mes douleurs sont vengées.

de n'y pas reconnaître une personnification de l'industrie, qui, plus forte que les circonstances, maîtrise les grands de la terre et soumet à son empire jusqu'aux puissances supérieures à l'Humanité. Cette idée était trop simple, le progrès des arts la rendait trop naturelle pour qu'elle ne se produisît point dans les autres mythologies; les analogies éloignées que l'on doit y rencontrer ne sauraient donc prouver un emprunt. Vulcain était aussi une personnification du feu artistique (1) : comme Völund, il était boiteux et travaillait dans une île (2); et ce qui permet de croire que son mythe avait pénétré dans le nord de l'Europe, c'est qu'il était fort répandu (3), et qu'un des ancêtres de Völund s'appelait Vilkinus. Mais ces coïncidences ne sont point suffisantes pour rattacher la tradition scandinave à la mythologie grecque : l'infirmité de Vulcain tient à sa naissance (4), à

(1) Το τεχνικον πυρ; Diogenes Laertius, *De Vitis Philosophorum*, l. VII, c. 147. Το δε πυρ Ηφαιστον ὀνομασαι, νομισαντες μεγαν εἰναι θεον; Diodorus Siculus, *Historia Romana*, l. I, c. 12.

Quó ambulas, tu qui Volcanum in cornu conclusum geris?
Plautus, *Amphitruo*, v. 185.

Ab ignis jam majore vi ac violentia Vulcanus dicitur; Varro, *De Lingua latina*, p. 76, éd. de 1826; voyez aussi Héraclides Ponticus, ap. Gale, *Opuscula mythologica*, p. 443; Vossius, *De Origine Idolatriae*, t. I, p. 328, et Gyraldus, *Syntagma Deorum*, p. 414. La croyance à la vie du feu remonte à la plus haute antiquité; elle existait déjà chez les Egyptiens : το πυρ θηριον ἐμψυχον, ap. Hérodote, l. III, c. 16; Cicéron s'est même servi d'une expression encore plus frappante : Ignis animal; *De Natura Deorum*, l. III, c. 14.

(2) Dans les îles de Lemnos, de Lipara et de Strongyle.

(3) L'Agni des Indous avait de grands rapports avec Vulcain, et on le trouve aussi en Egypte : Vocant eum AEgyptii Phtha, Graeci vero hunc Phthà nominant Vulcanum; Jamblichos, *De Mysteriis AEgyptiorum*, sect. VIII, c. 3. Il avait un temple à Memphis, suivant Hérodote, l. II, c. 121, et Cicéron lui donne une origine égyptienne, *De Natura Deorum*, l. III, c. 22. Peut-être, quoique nous la rattachions de préférence à l'Odinisme, la superstition si populaire pendant le moyen âge du *Nodfyr* (ignis fricatus de ligno, *Capit. Carlomanni*, ap. Baluze, t. I, p. 148) est-elle un dernier souvenir du culte de Vulcain. Ut populus Dei paganias non faciat, sed omnes spurcitias gentilitatis abjiciat et respuat... sive illos sacrilegos ignes quos *nedfratres* (Niedfyr, Nodfyr, suivant les interprètes) vocant; ap. Labbe, *Concilia*, t. VI, col. 1535.

(4) Αὐταρ ὀγ' ἠπεδανος γεγονεν μετα πασι θεοισιν
Παις ἐμος, Ηφαιστος, ρικνος ποδας, ὁν τεκον αὐτη.
Ομηριδαι, Υμνος εἰς Απολλωνα, v. 316.

Et les expressions de l'*Iliade* (χωλον ἐοντα), l. XVIII, v. 397, ne sont pas moins claires; il y avait cependant probablement des traditions différentes, car Apollodore dit, dans sa *Bibliothèque*,

son idée elle-même, et celle de Völund à la barbarie fortuite d'un roi; l'un était le Dieu de l'industrie, ses ouvrages n'avaient rien de terrestre (1), il n'y avait rien de l'homme dans son histoire, et l'autre est la représentation de l'industrie humaine. Sur tous les autres points, leurs traditions diffèrent, et le nom de Vilkinus est trop récent dans le mythe de Völund (2), on le retrouve trop souvent dans les anciens monuments du Nord pour qu'on en puisse tirer aucune conséquence (3). Dédale a aussi quelque ressemblance avec Völund; on en faisait également le représentant de l'art antique (4) et on lui attribuait l'art de voler. Comme Völund, il appartenait plus à la fable qu'à l'histoire (5); peut-être même n'était-il dans le principe qu'un mythe (6), et fut-on

l. I, c. III, que Vulcain devint boiteux en tombant du ciel.

(1) *Iliade*, l. II, v. 130; l. XVIII, v. 417; Apollodore, l. II, c. IV et V; Æschyle et Mimnerme, ap. Athenaeus, l. XI, c. XXXIX. Nous ne connaissons d'exception que pour le bouclier d'Achille (*Iliade*, l. XVIII, v. 369-617), la cuirasse de Diomède (*Id.*, l. VIII, v. 195), et la coupe du roi des Sidonieus (*Odyssée*, l. IV, v. 615, et l. XV, v. 115). Un passage de l'*Iliade*, l. XVIII, v. 400, semble cependant le représenter sous des couleurs différentes :

Τησι παρ' εἰνάετες χαλκευον
δαιδαλα πολλα,
Πορπάς τε γναμπτας θ' ἕλικας,
καλυκας τε και ὁρμους,
Ἐν σπηι γλαφυρω.

(2) Les vieilles traditions septentrionales ne le connaissaient pas; Müller, *Sagabibliothek*, t. II, p. 184; on le trouve pour la première fois dans le *Vilkinasaga*.

(3) Dans son *Novae Saxonum historiae Progymnasmata*, Albinus nomme un roi des Alains *Vilkinus*; M. Mone en a cité plusieurs autres exemples, *Teutsche Heldensage*, p. 95; nous ajouterons seulement que Frodoardus, *Historiae Ecclesiae Remensis*, l. IV, c. 5, parle d'un archevêque de Reims appelé *Fulko*. Si l'on admettait le rapport de ce *Vilkinus* avec *Vulcain*, il nous semblerait encore fort possible que son introduction dans la tradition de Völund eût été amenée par le changement des mœurs qui fit mépriser de plus en plus la ruse, et la signification du nom de Völund en vieil allemand; *Wialand*, le trompeur. Vulcain était dans le moyen âge en relation étroite avec le Diable.

Der tewfel vil chomen,
Her Dietreichen si her namen,
Und fürten jn von dan
In den perk ze Fulkan.

Weltchronik, ap. *Altdeutsche Wälder*, t. II, p. 132.

Viel schier wart er geschant,
Die tiefel vürten in ze hant
In den berc ze Vulcan.

Alt Weltchronik, ap. *idem*, t. III, p. 283.

(4) On lui attribuait les anciens ouvrages dont on ne connaissait pas l'auteur, probablement à cause de son nom : δαιδαλεος signifiait *artistement travaillé* et *fait par Dédale*.

(5) Thésée, Minos, et plusieurs autres personnages mêlés à ses aventures, sont encore plus fabuleux qu'historiques, et on le faisait vivre à des époques différentes; Heyne, Antiquior artium inter Graecos Historia, ap. *Opuscula Academica*, t. V, p. 341.

(6) Voyes la dissertation citée dans la note précédente.

conséquent à sa première idée en célébrant des fêtes en son honneur (1). Des analogies moins frappantes au premier abord pourraient avoir plus de force réelle : un proverbe attique nous apprend qu'on associait quelquefois une idée criminelle à l'industrie de Dédale (2), et les labyrinthes, qui rendirent surtout son nom célèbre, s'appelaient dans la poésie scandinave *habitations de Völund* (3). Deux parties importantes de son histoire ont ainsi d'assez grandes analogies avec celles de Vulcain et de Dédale, et nous ne voudrions pas affirmer qu'une tradition confuse et presque effacée ne les avait point réunies en Scandinavie, comme elles semblent l'avoir été en Grèce (4). Mais, nous l'avons déjà dit, la personnification des arts industriels était fort commune (5), et l'idée de Völund a pu se produire dans le nord comme dans le midi de l'Europe. Les ailes qui permettent de traverser les airs ne sont pas une coïncidence plus significative : ce n'est ici que l'expression fort naturelle de la dernière puissance que puisse atteindre l'industrie humaine; et quant à la ressemblance du nom de Vilkinus avec celui de Vulcain,

(1) Pausanias, Της Ἑλλαδος Περιηγησις, l. IX, c. 3; Diodore de Sicile va jusqu'à dire qu'on lui rendit les honneurs divins, t. I, p. 109.

(2) Ἐν παντι μυθω και το Δαιδαλου μυσος.

(3) Völundar-hus; *Lilia*, st. XCII. Nous ajouterons une autre coïncidence remarquable : quand on déposait un bloc de fer dans l'île de Lipara, où la tradition faisait habiter Vulcain, on le retrouvait le lendemain, travaillé comme on le désirait (voyez le Scholiaste d'Apollonius ad *Argonauticon*, l. IV, v. 761), et Wise dit, dans la lettre que nous avons déjà citée : At this place (dans le Berkshire) lived formerly an invisible Smith (Wayland), and if a traveller's horse had left a shoe upon the road, he had no more to do, than to bring the horse to this place with a piece of money, and leaving both there for some little time, he might come again, and find the money gone, but the horse shoed.

(4) Au moins nous semble-t-il que le Ταλος, qui était en relation avec Minos, d'après Suidas, t. III, p. 288, est une abréviation de Dédale (on trouve dans une variante d'Apollodore : οἱ δε Ταυρον αὐτον λεγουσιν, et l'on sait que Ταυρος désigne souvent le Minotaure, comme ap. Plutarque, Θησευς, c. 15); et il avait d'évidents rapports avec Vulcain; voyez Apollodore, l. I, c. 9, p. 102, et Heyne, *Observationes ad Apollodorum*, p. 89, éd. de 1802.

(5) Smiles dans l'île d'Egypte, les Telchines dans l'île de Rhodes, Kaveh le forgeron en Perse; voyez d'Herhelot, s.v. Gao. Pendant le moyen âge, Salomon était aussi une personnification de l'industrie (voyez les nombreuses preuves citées par M. Fr. Michel, *Véland le Forgeron*, p. 80), et c'était une tradition

le hasard peut trop facilement la produire (1) pour qu'on lui accorde une grande importance. D'ailleurs, il se rattache à la tradition scandinave des idées qui lui sont si spéciales, que, même en lui supposant une origine étrangère, on ne saurait, là où on les retrouve, méconnaître l'influence de la poésie septentrionale.

La nationalité d'une tradition n'a point de caractères positifs qui la fassent immanquablement reconnaître ; mais plusieurs indices différents équivalent presque à une preuve, et ils se trouvent tous réunis dans celle de Völund. Les principaux personnages ont un nom qui exprime en islandais l'idée qui ressort de leur vie (2) ; quelques uns ont une existence historique (3) ; l'action se passe en Scandinavie, plusieurs localités en ont conservé un incontestable souvenir (4) ; les événements ont tous une cause, et les personnages un commencement et une fin (5). La tradition était assez répandue pour avoir laissé des traces dans la langue (6), et la civilisation scandinave l'a visiblement marquée de son empreinte (7). Ce n'est point seulement par la barbarie des

également reçue en Orient ; d'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, s. v° Soliman ; Reinaud, *Monuments arabes du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 162.

(1) Nous en citerons une preuve qui se rattache à cette tradition : dans l'île de Ceylan, les habiles ouvriers et les artistes sont appelés *velender* ; Joinville, *On the religion and manners of the people of Ceylan*, ap. *Asiatic Researches*, t. VII, p. 342, éd. de Calcutta.

(2) Völund vient de *vel*, adroit, fertile, et *lund*, intelligence ; Nidud de *nid*, envie ; méchanceté.

(3) Völund épousa réellement Baudvild après la mort de Nidud ; Suhm, *Historie af Denmark*, t. I, p. 317 ; il prétend aussi que son père Vade régnait en Ostrogothie pendant le 6e siècle.

(4) On montre son tombeau près d'Eisebeck Mill, en Scanie (Bring, *Monumenta Scanensia*, p. 36, 302, etc.), et à Vallev-by, dans le Jutland (Pontoppidanus, *Danske Atlas*, t. IV, p. 425) ; Nidud l'avait retenu à Sævastath, et dans un document de 1085 de Canut IV on trouve en Danemark un lieu appelé *Sevestathr* (Mone, *Teutsche Heldensage*, p. 46). Il y a encore en Scanie un endroit appelé *Villands-Herret* (domaine de Villand), dont le propriétaire porte un marteau dans ses armes ; Grimm, *Altdänische Lieder*, p. 492.

(5) Nous ne voulons pas dire que leur biographie soit complète ; mais le peuple est dans toutes ses traditions beaucoup plus préoccupé des idées que des faits ; bientôt la signification de l'ensemble ne lui suffit plus, et il établit une liaison morale entre toutes les aventures : Völund est puni pour avoir forcé la Valkyrie de l'épouser, et la cruauté de Nidud retombe sur sa tête.

(6) *Völund* était devenu nom substantif, et signifiait habile ouvrier ; *Hamdismal*, st. VI ; *Heimskringla*, t. V, p. 200 ; *Niflungasaga*, c. XXIV ; Suhm, *Kritisk Historie af Denmark*, t. III, p. 387 ; *Edda*, t. II, p. 895.

(7) Une tradition populaire est bientôt

mœurs de Nidud et la férocité recherchée que Völund met dans sa vengeance, mais par les circonstances qui expliquent son caractère et sa vie. On en faisait un Alf pour donner une cause à sa puissance supérieure, et l'histoire ajoutait une nouvelle force à cette raison mythologique; les Alf étaient probablement les habitants de la Finlande, qui s'étaient acquis une grande renommée par leur habileté à fabriquer les métaux. Dans les idées d'une civilisation différente, les travaux manuels auraient inspiré, sinon de l'antipathie (1), au moins quelque mépris; un héros-forgeron n'était possible que dans un pays où la langue et les mœurs se réunissaient pour rendre sa profession plus relevée (2). *Smidr* ne signifiait pas seulement un forgeron, mais un homme habile, un artiste (3); c'était un nom si noble, que les scaldes, qui tenaient le plus haut rang dans la considération publique, étaient quelquefois appelés *Lioda-Smidir*, forgerons de lais. Une telle idée est naturelle aux peuples dont la civilisation est au berceau; quand la division du travail n'existe pas encore, chacun est obligé de subvenir à ses besoins, et se livre tour à tour à chaque

oubliée lorsqu'elle n'est pas nationale, que son sujet et sa signification ne sont point en harmonie avec les mœurs et les idées du peuple, et celle de Völund s'est conservée dans les chants populaires de l'ancienne Scandinavie :

Sida afledе jagh i det sinna
Videladz fader med en Mærinne.
Laurentius Andrason, *Chrönika*.

Verland heder han fader min,
En smed var han saa skjøn;
Bodild hedte min moder,
En kongedatter ven.
Danske Viser fra Middelalderen, t. I, p. 28.

En souvenir de son origine, les poëtes donnaient pour armes héraldiques au fils de Völund un marteau et des tenailles; *Idem*, p. 4.

(1) Pour rendre Ogier le Danois ridicule, Rabelais dit qu'il est dans les enfers frobisseur de harnois; *Pantagruel*, l. II, c. XXX. Nous devons cependant dire que, probablement par la même raison, les attributs de l'industrie n'étaient pas antipathiques à l'antiquité; voyez les médailles de Thessalonique (les Cabires), ap. Mionnet, *Description de médailles antiques*, t. I, p. 490. Néron se fit même graver un maillet sur sa toge; ap. Mionnet, *Supplément*, t. III, p. 134.

(2) L'office de forgeron du palais était dans le pays de Galles une haute charge qui donnait le droit de s'asseoir dans la salle du palais (jus cathedrae); Wotton, *Leges Wallicae*, l. I, c. XLIV, p. 67. Les Irlandais avaient aussi un forgeron parmi les grands officiers de la couronne; W. Temple, *Essays*, P. IV, p. 346.

(3) *Landnamabok*, l. II, c 19; l. III, c. 14; l. IV, c. 12 : *smid* signifiait adresse, dextérité, et *smida*, faire, construire.

espèce d'industrie; alors, la mésestime des travaux manuels est impossible. D'ailleurs, l'amour de la guerre donnait aux belles armes la plus haute importance, et l'on ne méprise point les instruments d'une industrie que l'on prise avant toutes les autres (1). Peut-être même se rattachait-il aux forgerons quelque idée de puissance supérieure; leur tâche semblait dans le principe d'une invincible difficulté, et, comme les Nains, qui étaient eux-mêmes presque tous forgerons (2), ils vivaient dans des cavernes et des habitations souterraines (3). Une autre circonstance de l'histoire de Völund s'explique également par les opinions des Scandinaves; ils n'estimaient que le courage physique, et n'auraient plus admiré sa vengeance, s'il avait eu recours à la ruse quand la force et la violence ne lui étaient pas impossibles; aussi le Völundar-qvida lui fait-il couper les jarrets, et ce fait, qui ne se retrouve dans les poésies d'aucune autre nation (4), suffirait pour donner une grande vraisemblance à son origine septentrionale. L'immense renommée de Völund dans tout le Nord n'est pas une preuve moins convaincante (5). Lorsqu'une tradition ne ressort pas de l'histoire et de la civilisation nationales, elle n'acquiert jamais une popularité aussi étendue que les autres, et nous savons que Völund était réputé le plus adroit et le plus célèbre des

(1) Les guerriers les plus riches et les plus puissants se faisaient un titre d'honneur de leur habileté à forger les métaux : nous citerons pour exemple le Reigin du *Volsungasaga*, c. 23. Dans le *König Rother*, v. 2029, le géant Asprian forge aussi des fers de lance. C'est la même idée qui donnait chez les Grecs de la noblesse au métier de cocher; dans les poëmes homériques, les plus illustres guerriers conduisent des chars. Il se retrouve encore quelque trace de ce sentiment en provençal : *fabre*, forgeron, signifiait l'ouvrier par excellence.

(2) *Snorra-Edda*, p. 34, 48, 150, 354 : Völund est instruit par deux nains; *Vilkinasaga*, c. 25. En Suède, le peuple appelle encore les êtres surnaturels *Bergsmed*, forgerons de la montagne; Ödmann, *Bahuslöns Beskrifning*, p. 191.

(3) *Landnamabok*, l. II, c. 19.

(4) Il est aussi dans le *Vilkinasaga*, mais rien ne prouve qu'il l'ait emprunté à une source allemande.

(5) Danir ok Sviar kunnu aþ (at) seigia hieraf margar sögur; ap. Müller, *Sagabibliothek*, t. II, p. 296; et l'on trouve dans une autre préface, l. c. : Norrœner menn hafa sammanfært nockurn part soghunnar (sögunar), enn sumt med qvedskap.

hommés (1). Le peuple ne se bornait même pas à répéter un seul récit de ses aventures ; leur souvenir se conservait dans des versions différentes (2), et des traditions si répandues sans être uniformes ne peuvent se rattacher sans preuve positive à une source étrangère (3). L'histoire de Völund était, il est vrai, connue de fort bonne heure en Allemagne, puisqu'il est déjà cité dans le Waltharius (4), qui fut certainement rédigé sur d'anciennes poésies germaniques (5); mais la forme de son nom (Weland) semble indiquer une autre origine : l'E ne s'employait que fort rarement dans le vieil allemand, et ne devait pas se trouver dans un mot national (6). Le Vilkinasaga nous a conservé la version des sources allemandes (7), et une foule des circonstances qu'il raconte sont inconnues aux poésies du Nord ; le nom de Vilkinus

(1) Hann er allra manna bagastr ok vidfrægastr ; *Niflungasaga*, c. XXIV.

(2) Ok to (þo) aþ (at) nockut bregdist at qvædi um mannaheiti, edr aþburda, þa er ei underligt svo margar soghur (sögur) sem þesser hafa sagt, enn þo riis hun nær af einum efn ; *Vilkinasaga*, préf. ; ap. Müller, *Sagabibliothek*, t. II, p. 297. On en a même une preuve frappante dans les poésies allemandes : il est fort souvent question de *miminc*, l'épée de Völund (*Eneit*, v. 5694 ; *Pitrolf*, v. 176 ; *Alpharts Tod*, v. 450 ; *Rabenschlacht*, st. 901, v. 6) ; et quoiqu'elle ne soit pas mentionnée dans les sources scandinaves, on ne peut douter qu'elle n'ait joui aussi dans le Nord d'une grande célébrité, puisque *mimung* était une des appellations poétiques de l'épée ; *Snorra-Edda*, p. 214. *Miming* se trouve aussi dans la vieille poésie anglaise :

It is the make of Miming.
Horn Childe ; ap. Ritson, t. III, p. 298.

(3) La tradition de Völund devait même être fort ancienne dans le Nord : si Geijer et Müller ne se sont point trompés en disant que le héros Vidicula ou Vidigoja, qui, suivant Jornandes, c. 5, était un sujet de chansons populaires chez les Goths, n'était pas autre que Videke, ou Vidga, fils de Völund.

(4) Et nisi duratis wielandia fabrica giris,
Obstaret.
Vers 965.

Nous avons prouvé qu'il remontait au 10e siècle.

(5) Mone, *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. II, p. 92.

(6) Cette raison n'a pas cependant une grande force en faveur de l'origine scandinave : car *Weland* pouvait venir du gothique, du frank ou du saxon, où l'E était fort commun, et M. Grimm dit que l'on trouve *Wialant* dans les plus vieux monuments.

(7) þesse sagha (þessi saga) er samansett epter (eptir) sögu þydskra manna, enn sumt af þeirra kvædum (qvædum) ; préf., ap Müller, *Sagabib.*, t. II, p. 297. þat er nu aftekid i sögum þydeskra manna, c. CLXV. Ok sva er sagt i þydeskum qvædum, c. CCCLXIII þat seigia þydskermenn, c. CCCLXXXII. Le *Vilkinasaga* est de la fin du 14e siècle, suivant Müller, t. II, p. 311, et plus vieux au moins de cent ans, d'après M. W. Grimm, *Deutsche Heldensage*, p. 175.

lui-même, du chef de la famille, leur est, ainsi que nous l'avons déjà dit, complétement étranger. Mais le temps a détruit beaucoup de traditions scandinaves (1), et nous savons d'une manière certaine que l'auteur du Vilkinasaga en a recueilli plusieurs; son propre témoignage nous apprend que Völund était connu en Scandinavie (2), et il en a fait le théâtre de toutes ses aventures. On ne peut donc tirer de son livre aucune raison positive de croire à l'origine allemande de l'histoire de Völund; les traditions des deux peuples y sont mêlées sans qu'il soit possible de les reconnaître.

Les premières traditions des peuples sont presque toujours empreintes de merveilleux, l'imagination explique par des superstitions tout ce que l'intelligence ne comprend pas; mais chaque progrès de la raison dépouille insensiblement le fait historique ou l'idée populaire des croyances mythologiques qui s'y associaient. Les traditions dont la forme est la plus simple, dont les événements et les idées sont les plus naturels, ont dû ainsi se former postérieurement aux autres; elles appartiennent à un temps où le besoin de vérité avait déjà remplacé l'amour du merveilleux. Cette considération suffirait pour faire rejeter une origine allemande. Dans les poëmes qui nous sont parvenus, Völund n'est pas un être surnaturel (3), mais un armurier fort habile (4), qui n'exprime plus aucun mythe et dont les aventures étaient devenues si obscures, qu'il faut pour les com-

(1) Voyez ci-dessus, note 2, p. 371.

(2) Vidga var sun Velints, þess er Væringiar kalla Völund; *Vilkinasaga*, c. CLXXV. Les Varangues étaient certainement des hommes du Nord au service de l'Empereur; un manuscrit islandais (ap. Müller, t. II, p. 149) les distingue des Français et des Flamands, et l'on trouve plusieurs fois cette expression dans le *Vilkinasaga*, c. XVII et XXIV; voyez Du Cange, s. v. *Barangi*, et d'Anville, *Dissertatio de Barangis*.

(3) L'opinion que nous avançons ici n'est justifiée que par le *Vilkinasaga* et le *Dietrich von Bern*, et il est certain qu'une foule de traditions sur Völund sont perdues; M. Grimm a même dit, nous ne savons sur quel témoignage, que Völund était une espèce de demi-dieu dans les superstitions de la vieille Allemagne; *Deutsche Mythologie*, p. 221.

(4) Il fait des épées (*Pitrolf*, v. 156), des casques (*Dietrich von Bern*, st. 80), des cuirasses (*Waltharius*, v. 965); il est toujours, comme dans le *Gaufredi, ducis Normannorum, Historia*, p. 19, *fabrorum superlativus*.

prendre remonter aux traditions du Nord (1). L'appendice du Heldenbuch le fait travailler avec le Roi des Nains (2); et un vieux poëme le désigne par un des noms que le peuple leur donnait habituellement (3). On reconnait là un dernier reste de l'idée mythologique que les Scandinaves attachaient aux forgerons (4), et l'intervention d'une femme marine pour sauver son fils du danger qui le menaçait (5) est une conséquence évidente de la généalogie que la tradition lui supposait en Scandinavie (6). Les poëtes eux-mêmes, qui, pour augmenter l'intérêt qu'inspire leur héros, lui prêtent si volontiers une origine nationale, ne cherchaient pas à le rattacher à l'Allemagne; ils acceptaient le Nord pour la scène de son histoire, et quand, pour la rendre plus significative, ils venaient à changer la patrie de quelques acteurs secondaires, ils leur en laissaient une étrangère (8).

Des raisons plus fortes encore ne permettent pas de croire que Võlund ait originairement appartenu à la poésie anglo-saxonne. Deux peuples n'inventent pas, chacun de leur côté, une tradition aussi complexe; cette coïncidence ne fût-elle pas impossible, au moins les personnages ne seraient

(1) Nous devons dire, à l'appui de notre opinion, que les savants les plus distingués s'accordent à regarder la tradition de Võlund d'origine scandinave; voyez Geijer, *Svea Rikes Häfder*, t. I, c. 3, et Grimm, *Creuzers und Daubs Studien*, t. IV, p. 83.

(2) Do kam er (Wielant) zuo armuot. Unnd darnach kam er tzuo künig Elberich unnd ward syn gesell.

(3) Ainen swartzen koch; *Apollonius von Tyrland*, v. 198.

(4) Cette superstition pouvait cependant régner aussi en Allemagne : il y avait près de Munster un forgeron mystérieux, appelé *Grinken-Schmidt;* Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, p. 276, trad. française.

(5) Dans le *Rabenschlacht*, v. 964-974.

(6) Cette circonstance manque dans le *Vilkinasaga* islandais, c. CCCXIII; mais elle se trouve dans la vieille traduction suédoise : Tho kom til honom en Haffru, hans fadher fadher modher ok togh honom ok fôrde honom til sâlandh ok war ther longa stundh. Cette femme marine, Haffru, ressemble beaucoup aux mauvais génies des Arabes (عفريت), *Hafrit*.

(7) Er saz in Azzaria,
Von Tolet zweinzec mile.
Er hæt ouch e der wile
Der swerte mere geslagen.
Sinen namen wil ich iu sagen :
Er hiez Mime der Alte.

Pitrolf, v. 134.

On le faisait vivre à Tolède, parce que les épées qu'on y fabriquait avaient une grande réputation. Il est probable que son nom est d'origine scandinave; les Scaldes appelaient les épées *hold Mimir*, chair de Mimir. On ne peut au moins en supposer une allemande : Mima, Mimihilt, étaient des noms de femme; Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 221.

pas les mêmes, et malgré les changements que devaient amener la différence de la prononciation et le temps, on est obligé de reconnaître l'identité des noms anglo-saxons et scandinaves. Les vers où Alfred cite l'ignorance où l'on était en Angleterre du tombeau de Völund, comme une preuve de l'incertitude de la gloire et de l'oubli qui s'attache aux plus grandes célébrités (1), montrent bien qu'il n'était pas d'origine saxonne. Le peuple n'est frappé que de ce qui se passe sous ses yeux et l'intéresse; ses traditions sont son histoire; lors même qu'il les emprunte à une nation étrangère, ou les apporte de sa première patrie, elles ne conservent leur popularité que quand il se les approprie en les localisant. Un scalde n'aurait point parlé comme Alfred; les différentes parties de la Scandinavie montraient à l'envi la forge et le tombeau de Völund (2). D'ailleurs, cette tradition ne peut être venue d'Angleterre : ses habitants n'exercèrent d'influence sur les peuples du Nord qu'après leur conversion au christianisme, et la langue du Völundarqvida est trop chargée de figures qui doivent tout leur sens à l'ancienne religion, pour lui être postérieure. La forme du nom anglo-saxon de Völund (3) semble plutôt venir du vieil allemand que de l'islandais (4); mais les noms se modifiaient presque toujours en passant d'un peuple à un autre (5), et l'on ne peut tirer aucune conséquence rationnelle des changements qu'une corruption ignorante amenait au hasard. Les rapports des Anglo-Saxons avec la Scandinavie étaient d'ailleurs bien plus suivis; leur langue avait plus d'analogie avec son idiome et leur poésie a conservé d'incontestables témoignages de son influence. Un fait particulier

(1) Hwær sint nu þæs wisan
Welandes ban,
þæs goldsmiþes,
þe wæs geo mærost?
Boethius, p. 162, éd. de Rawlinson.

(2) Voyez la note 3, p. 362, et la note 4, p. 368.

(3) Weland.

(4) Voyez Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. II, p. 342.

(5) Dans la tradition qui nous occupe, *Völund*, *Nidud* et *Baudvild*, sont devenus en anglo-saxon *Weland*, *Nidad* et *Beadohild*; ap. Conybeare, p. 242.

confirme encore ces probabilités : l'auteur (1) d'un fragment fort ancien (2) où il est parlé de Völund était certainement un Danois (3). On ne saurait même douter qu'il ne connût le poëme de l'Edda ; les événements sont les mêmes, et plusieurs expressions sont si étrangères à l'anglo-saxon qu'elles ont dû être empruntées à une source islandaise (4). Toutes les présomptions paraissent donc se réunir pour faire croire que la tradition anglaise était originairement scandinave.

Les aventures de Völund sont trop incomplètes dans les vieux monuments français pour que l'on puisse remonter à leur source avec quelque certitude ; mais, si l'on s'en rapportait à de fortes vraisemblances, on la mettrait également dans le Nord. D'abord, on sait que son nom fut apporté par les Normands (5), et quoique dans la plus grande partie des poëmes où il figure ce ne soit plus qu'un simple armurier, que l'on croyait le frère de tous ceux qui avaient acquis quelque renommée (6), plusieurs allusions s'expliquent si naturellement par la version scandinave, que la connaissance en est plus que probable. En France, la civilisation était antipathique aux travaux du forgeron, elle le méprisait lui et son industrie, et un poëme parle de la gloire que Galans s'acquit par les armes (7) ; ce n'était pas une idée

(1) Deor, probablement þorr ou þordr.

(2) Il se trouve dans un manuscrit qui fut donné à la cathédrale d'Oxford au milieu du 11e siècle.

(3) Ces vers en sont la preuve :

ðæt ic by me sylfum
Secgan wille,
ðæt ic hwile wæs,
Heo Dening a scop.
Ap. Conybeare ; p. 242.

(4) *Nede*, par exemple, liens, *naudir* dans le *Völundar-qvida*, st. XI ; *eacen*, enceinte, *aukin* ; *Id.*, st. XXXIV. Nous devons cependant dire que cette dernière expression se trouve dans le *Beowulf*, v. 394.

(5) *Gallia Christiana*, t. XII, col. 491 ; Suhm, *Historie of Danmark*, t. II, p. 231, 243.

(6) Il est frère de Dionises dans le *Romans du Chevalier au Cygne*, de Munificans et Hanisars dans le *Fierabras d'Alixandre ;* ils s'appellent Magnificans et Ainsiax dans le *Fierabras* en prose (Murificas et Aurizans dans le poëme provençal, v. 1028 et 1051) ; M. Grimm, *Deutsche Heldensage*, p. 57, a conjecturé que cet Ainsiax était le roi des Nains Elberich, ou Alberich.

(7) Lettres i ot escrites qui dient en romans
Que Galans le forga, qui par fu si vaillant.

Romans de Godefroi de Bouillon, Ms. du Roi, supplém. français, no 540^{8}, fol. 49, vo, col. I, v. 1.

française, elle est scandinave comme la descendance d'une fée que lui donne un autre roman (1). A ce dernier fait, à la croyance du moyen âge à la méchanceté de tous les êtres qui devaient le jour à une puissance supérieure à l'Humanité, se joignirent la mésestime qu'inspirait la ruse à un peuple enthousiaste du courage, et l'atrocité de la vengeance de Völund (2), et il devint une personnification du mal, une créature malfaisante qui n'inspirait que de l'horreur. C'est au moins la seule explication plausible que nous connaissions du Gerland ou Garlain dont il est question dans le Romans de Garin li Loherenc (3). Ainsi que nous l'avons déjà dit, le R s'introduisait quelquefois dans la racine des mots, et on le trouve aussi dans la forme danoise du nom de Völund (4). Au reste, quelque opinion que l'on ait de cette conjecture, l'origine septentrionale de ce Gerland n'en semble pas moins incontestable; dans une vieille histoire islandaise (5), un Nain, forgeron comme les autres, et fort célèbre par son astuce et sa méchanceté, s'appelle également Gerlant.

OGIER LE DANOIS (6).

Les traditions d'un peuple ne se forment point au hasard; les plus fabuleuses s'appuient encore sur des faits réels; les

(1) Quant l'espee a Doolin fut forgee et esmoulue, et que la mere a Galant eut dit ses oraisons dessus, elle la seigna et conjura comme celle qui estoit ouvriere de faer (enchanter); *La Fleur des batailles, Doolin de Maience*, fol. XXIX, éd. de 1501.

(2) La signification de son nom n'y fut peut-être pas étrangère : il pouvait venir de *lund*, caractère, naturel, et *vel*, r[illegible], astuce; le vieil allemand *Wialand*, trompeur, confirme cette étymologie.

(3) Ja fustes-vous du linaige Garlain,
Et fius Hardre, qui mourdri son parain,
Et son signor, et son cousin germain,
Et son filleul estrangla a ses mains,
Et li Diable l'enporterent a plain?

Ap. Mone, *Teutsche Heldensage*, p. 98.

Il est fort remarquable que *Valant* signifie le Diable en vieil allemand.

(4) Verland et Verlof.

(5) *Samson Fagrasaga*, c. XXXIII.

(6) Une foule de savants ont recherché l'origine de la tradition d'Ogier, mais sans mettre dans leurs investigations cette critique sévère qui peut seule conduire à des résultats sérieux. Nous citerons, entre autres, Bartholinus, *De Hol-*

plus vraies expriment des idées qui n'ont de fondement que dans la civilisation et la poésie du pays. Sans ce double caractère, elles s'oublieraient bientôt, comme les mille événements qui passent chaque jour, et les inventions qui n'appartiennent qu'à leur auteur, parce que rien de général ne s'y rattache. Une tradition ne peut donc se naturaliser chez une nation étrangère qu'en subissant des modifications qui la lui approprient; les noms prennent des formes plus en harmonie avec les exigences et les habitudes de la langue; la scène des événements est changée, ils se localisent dans leur nouvelle patrie, et souvent l'idée première est remplacée par une autre entièrement différente (1). Rien n'est ainsi plus difficile que de remonter à la source d'une tradition répandue chez plusieurs peuples : chacun y a ajouté des circonstances nouvelles, qui ont profondément modifié son sens primitif. A ce titre, il n'en est point dont l'origine doive présenter plus d'incertitude que celle d'Ogier le Danois, car aucune ne fut plus populaire (2); aucune ne fut

gero Dano; Pasquier, *Recherches*, p. 601, 605, 611, 701; Eckard, *Origines Guelphicae*, t. I, p. 44; Reiffenberg, *Nouvelles Archives historiques des Pays-Bas*, t. VI, p. 26; Panizzi, *Bojardo ed Ariosto*, intr., p. 86; Vedel Simonsen, *Udsigt over Nationalhistorens ældste og mærkeligste Perioder*, t. II, cah. II, p. 42; Mone, *Quellen und Forschungen*, p. 99, et *Anzeiger für Kunde der teuschen Vorzeit*, t. V, p. 63. Une analyse de la tradition française se trouve dans la *Bibliothèque des Romans*, t. IV, p. 42, et t. V, p. 7.

(1) Il faut ajouter à toutes ces causes de corruption l'ignorance des rhapsodes qui perpétuaient la tradition; un des *Romans d'Ogier le Danes* en convient lui-même :

Cil jongleours qui ne soient (savent) rimer,
L'histoire firent en plusiour lieux changer.

Ap. Galvani, *Osservationi sulla poesia de' Trovatori*, p. 27.

Celui de tous les héros dont la tradition devait le mieux conserver était Charlemagne, et 70 ans après sa mort le Moine de Saint-Gall le confondait avec son grand-père : Ut ipsi (Nordmanni) eum nuncupare solebant, Martellus Carolus; *Gesta Caroli*, l. II, c. 22. Selon l'*I Reali di Francia*, il avait le même âge qu'Ogier, et que son aïeul Doolin de Mayence, d'après *Il Fiore della Cavalleria;* l'*Annolied* (de 1160 à 1183) va plus loin encore : il ne distingue plus ses exploits de ceux de César.

(2) Sa renommée était répandue de fort bonne heure, puisque, dès le temps de Philippe-Auguste, Guillelmus Brito lui comparait les héros dont il voulait le plus exalter le courage :

Quoslibet oppositos sibi dissipat alter Ogerus.

Philippidos Liber, XI, v. 207.

C'était le plus brave des guerriers de Charlemagne :

Baron, dist Karles, nobile chevalier,
Li queus de vos s'ira apareiller,
Qui me peust en Aspremon puier
Et les compaignes des Sarrazins proisier,
Qu'encontre eus nos puissons arengier?

fut adoptée par un aussi grand nombre de nations (1).

Le jour de sa naissance, les fées douèrent Ogier des plus brillantes qualités; quand il fut entré dans l'adolescence, son père, le roi de Danemark, l'envoya en otage à la cour

Ne n'i a nul qui en veille estre premier,
Ne mes qu'un seul, li bons Danois Ogier.
Romans d'Agolant, v. 86.

Cil qui a coup l'actent (sic), asseur est de sa fin.
Lieuvres du Roi Charlemaine, ap. Michel, *Charlemagne*, p. LXX.

Albericus Trium Fontium dit de lui dans son *Chronicon*, P. I, p. 144 : De hoc cantatur in cantilena quod immensa fecit memorabilia. Son histoire était déjà fort populaire dans le 12e siècle; Adenez lui-même nous l'apprend au commencement de son roman :

Li rois Adans ne veut pas endurer
Que li estoire d'Ogier le vassal ber
Soit corrompue.
Enfances Ogier le Danois.

On le chantait dans les batailles pour exciter le courage des soldats (Guiart, *Branches aux royaus Lignages*, t. I, v. 1909), et les poëtes le citent comme un des héros les plus braves et les plus populaires du moyen âge; voyez *Notices des Manuscrits*, t. V, p. 105; Roquefort, *De l'Etat de la Poésie françoise*, p. 304, et Du Cange, ap. *Villehardouin*, p. 224.

(1) On connait, en français, les *Enfances Ogier le Danois*, par Adenez, et un autre roman, sous le même titre, par Raymbert de Paris (voyez l'*Histoire littéraire de la France*, t. VIII, p. 594); il y a dans le British Museum un poëme intitulé *Le Livre de Ogeir de Dannemarche* (Warton, t. I, p. 139), qui semble différent. Un autre poëme, intitulé *Visions d'Oger le Danois au royaume de féerie*, a été publié deux fois sans nom d'auteur (en 1542 et en 1548). Le roman en prose a été imprimé sans date, en caractères gothiques, à une époque assez ancienne, puisqu'on connaît une réimpression de 1520. Nous indiquerons, en italien, *Il Libro del Danese* (Venezia, 1511), par Girolamo Tromba da Nocera, et *La Morte del Danese* (Ferrara, 1521), par Casio de Narni; en flamand, *Oghier van Danemarc*, par Jan de Clerk; en allemand, deux poëmes anonymes (ap. Adelung, *Nachrichten von Altdeutschen Gedichten*, t. I, p. 28; t. II, p. 92), qui sont certainement imités :

Minstrele singen in iren gesang
. . . .
Uss dem welsch von wort zu wort,
Nit gemuscht, als ich es hort.

Ap. Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, t. II, p. 118.

MM. Hoffmann (*Horae Belgicae*, P. I, p. 60) et Mone (*Niderländische Literatur*, p. 39) pensent, sans raison suffisante, que leurs auteurs n'ont connu les originaux que par l'intermédiaire de la traduction flamande; on pourrait même conclure le contraire du commentaire de Barthius sur le vers de la *Philippide* que nous venons de citer : Notus (Ogerus) fabulis gallicanis, etiam in Germaniam translatis; mais nous ne savons sur quels témoignages s'appuyait son assertion. Le roman en prose française fut aussi traduit en allemand (en 1571) par Konrad Egenberger von Wertheim; nous ignorons si c'est lui ou quelque autre écrivain qui, suivant Boldvanus (*Bibliotheca historica*, p. 254), s'est servi pour son travail de la version danoise. Elle fut faite par Christen Pedersen, au commencement du 16e siècle, et vient d'être réimprimée par Rahbek, *Dansk og Norsk Nationalværk*, t. I, cah. II et III. Il y avait aussi une tradition islandaise, *Olgeir Danske*; ap. Nyerup, *Om moerskabs Læsning*, p. 99. Nous ne connaissons, ni en Angleterre, ni en Espagne de poëme spécial sur Ogier; mais il figure dans le roman anglais intitulé *Sir Otuel*, et il est cité dans l'*Historia del Conde Fernan Gonzalez*, qui remonte au moins à la fin du 14e siècle, et le *Romance del Marqués de Mantua*; ap. Duran, *Romancero de Romances caballerescos*, P. I, p. 51. Cappidus Stauriensis, prêtre frison, avait aussi écrit la vie d'Ogier, d'après Suffridus Petri, *De Scriptoribus Frisiae*, décade VII, c. 3. Voyez, sur la littérature d'Ogier, Brunet, *Manuel du Libraire* et *Nouvelles Recherches bibliographiques*; Melzi, *Bibliografia dei Romanzi d'Italia*, et Nyerup, *Maanedsskriftet Iris*, mars 1795.

de Charlemagne. Ami des paladins, il repoussa avec eux les invasions des Sarrazins; puis, indigné comme eux des faiblesses et des injustices de l'Empereur, il prit part à toutes leurs révoltes et s'y fit remarquer par son obstination et son courage. La fée Morgane, éprise d'amour pour lui, l'enleva et le conduisit à Avallon, où le Roi Artus l'accueillit avec empressement, et ils y vivent ensemble dans d'éternels plaisirs. Une fois seulement il l'a quittée; monté sur le cheval Papillon, il est revenu sur la terre et doit y revenir encore, si les dangers de la chrétienté l'exigent.

Telles sont les circonstances principales de la tradition d'Ogier. C'est à l'aide des indications qu'elles donnent et des conjectures qu'elles autorisent, qu'il faut retrouver son origine. D'abord, la renommée poétique de Charlemagne tient à l'influence réelle qu'il exerça en Europe; tous ses paladins doivent leur célébrité à la part qu'ils eurent dans les événements de sa vie, et Ogier est étranger, il n'est mêlé qu'accidentellement à son histoire, et quel que soit son courage, il n'y paraît jamais qu'en seconde ligne, pour une cause qui n'est pas la sienne. Ses aventures sont d'ailleurs trop merveilleuses pour avoir une base historique; elles sont trop peu liées au cycle de Charlemagne pour lui devoir leur naissance, et il en est lui-même trop indépendant. On le rattachait également aux cycles de Théodoric (1) et d'Artus (2); on en faisait le héros d'un de ces romans fantastiques dont la scène se passait en Orient (3) ou d'une pieuse expédition en Palestine (4), et la plupart des événements de

(1) Dietrich von Bern : c'est le pivot du cycle germanique; voyez, sur sa liaison avec Ogier, *Diderih og Olger Danske*; ap. *Danske Viser fra Middelalderen*, t. I, p. 35.

(2) Voyez Van der Hagen et Büsching, *Literarischer Grundriss zur Geschichte der deutsche Poesie*, p. 118.

(3) Dans le *Sir Otuel*, Ogier est blessé par le soudan de Tabarie; il se bat avec le roi de Babylone dans le *Saga af Karla Magnuses ok Koppum hans* (Wanley, ap. Hickes, *Thesaurus*, t. III, p. 314), et Montevilla a raconté ses aventures dans l'Inde; voyez le *Museum für Altdeutsche Litteratur*, t. I, p. 270-276, et le roman en prose française.

(4) Rolevinck, *Fasciculus Temporum*,

sa vie expriment des idées entièrement étrangères aux romans carlovingiens. Si on lui a donné un rôle dans les querelles de Charlemagne avec ses grands vassaux, c'est que la poésie aspire fatalement à une utopie ; c'est qu'elle proteste toujours au nom d'une idée contre le fait, qu'elle est nécessairement du parti de la révolte, et que, par son indépendance de l'Empereur, Ogier pouvait se faire le champion des droits de la féodalité sans encourir le reproche de félonie.

On reconnaît tout d'abord de grandes ressemblances entre cette tradition et le Chant de Helgi (1), et un examen attentif les rend encore plus évidentes et plus significatives. Le nom est le même ; le L se perdait souvent en passant en français (2), et il s'est conservé dans les noms islandais et danois d'Ogier (3) ; plusieurs écrivains latins l'appellent *Holgerus* (4), et, ce qui donne beaucoup de force à cette conjecture, *Helgi* était un nom fort commun en Scandina-

siècle VI ; Nauclerus (Jean Vergen), *Memorabilium omnis ætatis Commentarii*, t. II, c. 28 ; Pantaleon, *Prosographia Heroum totius Germaniae*, P. II, p. 13 ; Sudriffus Petri, *De Scriptoribus Frisiae*, déc. VI, c. 2. Dans le roman en prose française, les Templiers sont même représentés sous les plus odieuses couleurs.

(1) Voyez ci-dessus, p. 112.

(2) Alberic ou Elberic est devenu Obéron ; lynce, once ; etc. D'ailleurs, le L se changeait quelquefois en R, et les Espagnols disaient *Urgel* ; il devenait fort souvent un I, et on peut l'avoir transposé avec le G, *Ogier*. Son nom s'écrivait quelquefois avec deux G (ou J), comme en italien :

Tut est du Charle quantque Ogger despent.
Proverbes de Fraunce ; ap. Fr. Michel, *Charlemagne*, p. 111.

(voyez aussi le *Chronicon Moissiacense* ; ap. Pertz, *Mon. Ger. Hist.*, t. I, p. 295) et nous savons que, dans le 12ᵉ siècle, la forme de son nom avait déjà subi plusieurs modifications :

Quem gens illa canens prisca vocat nunc Osigerum.
Metellus Monachus, *Quirinalia* ; ap. Canisius, *Lectionis antiquae Tomus III*, P. II, p. 134, éd. de Basnage.

(3) Nyerup, *Om moersk abs Læsning*, p. 99 ; *Danske Viser*, t. I, p. 4, 35, 49, et Rahbek, *Dansk og Norsk Nationalværk*, t. I, passim.

(4) La dissertation de Bartholinus est intitulée *De Holgero Dano* ; Sadolinus a dit, dans son *Epigrammata de Regibus Daniae* :

Doctiloquis Gallis Olgerus dicitur idem,
De quo tu, Lector, gallica scripta leges.

et on lit dans des vers fort anciens, cités dans sa dissertation, p. 183 :

Gloria Danorum
Daciaeque decus,
Progenies regum,
Dacus Holgerus.

Le *Chronicon Sancti-Martini Coloniensis* écrit aussi son nom avec un L, *Olgerus* ; ap. Pertz, *Monumenta*, t. II, p. 214.

vie (1), et quoique celui d'*Ogier* ne s'y rencontre jamais (2), une foule de Normands sont appelés *Ogerus* dans les premiers temps de leur établissement en France (3). La popularité dont la tradition d'Ogier jouissait en Danemark, pendant le moyen âge, semble indiquer qu'elle y était nationale (4), et son surnom ne permet pas de conserver le moindre doute sur son origine (5). Vainement s'est-on efforcé de lui trouver

(1) On le trouve dans presque tous les saga; voyez le *Landnamabok*, table des noms d'homme, p. 437 et 438. Il y a aussi dans le *Snorra-Edda*, fab. LXV, un roi Holgi, qui donna son nom à la Halogie, une province de Norvége.

(2) Il y a cependant dans le *Landnamabok*, p. 356, un *Ogur* qui y ressemble beaucoup, et le nom d'*Oddgeir* n'était pas non plus inconnu des anciens Scandinaves; *Id.*, p. 38.

(3) Dans le catalogue des nobles qui reçurent directement des domaines de Guillaume le Conquérant (ap. *Historiae Normannorum Scriptores antiqui*, à la fin), il y a un Ogerus Brito et un Ogerus filius Ungemar. Au reste, on le trouve aussi avant leur établissement; voyez *Chronicon Fontanellense*, an. 841 et 850; *Gallia Christiana*, t. II, col. 665; t. IV, col. 231; t. XII, col. 381, et ap. Pertz, *Monumenta*, t. II, p. 124, 133, 600; etc. Il ne serait même pas impossible qu'une nouvelle corruption de son nom en eût fait *Olivier*, où le L s'est conservé; au moins les romanciers n'en parlent-ils qu'assez tard, et Auda, femme de Roland, qui, d'après la tradition, est sœur d'Olivier (elle dit à Charlemagne, dans le Romans de Ronceveaux :

Droiz Empereres, par les Sains Deu, merci!
Car me montrez le cors de mon ami
Et d'Olivier, mon frere, le hardi.

De Renero Oliverus et Alda nati sunt; Albericus Trium Fontium, *Chronicon*, P. I, p. 115; voyez aussi la *Chanson de Roland*, le *Romans de Guiteclin de Saissoigne;* etc.), est la sœur d'Ogier dans l'épitaphe gravée sur son tombeau, dans l'église Saint-Faron de Meaux. Il y dit à Roland :

Audae conjugium tibi do, Rolande, sororis,
Perpetuumque mei socialis fedus amoris.

Ap. Mabillon, *Acta Sanct. Ord. S. Ben.*, siècle IV, P. I, p. 665.

Auda était d'ailleurs un nom scandinave (*Landnamabok*, P. II, c. 9, 15, *Vilkinasaga*, c. 52 et 91); mais il était aussi connu des Franks, puisque Lazius et Bruschius ont décrit le tombeau d'*Ada*, *ancilla Christi, soror Caroli Magni*.

(4) Nous avons déjà cité trois vieux chants, et le peuple conservait aussi plusieurs traditions en prose; ap. Thiele, *Danske Folkesagn*, t. I, p. 23 et 168.

(5) Il est souvent appelé *Dacus;* mais on sait que ce nom signifiait *Danois* dans les écrivains du moyen âge, et peut-être aussi dans l'antiquité, car, dans le livre second de sa Géographie, Ptolémée fait habiter aux Δαυκιωνες le sud de la Scandinavie : nous en citerons seulement quelques preuves. Northmanni precedentes de Scanzia insula, quae Northvega dicitur, in qua habitant Gothi et Huni atque Daci; *Gesta Normannorum in Francia*, ap. Du Chesne, *Hist. Norm. Scriptores*, p. 1. Dans le second livre de Dudon, les députés des Normands disent aux Français : Dani sumus, Dacia advecti. Albericus dit, dans sa Chronique (P. I, p. 114) : Ista vero antiqua Normania ultra Daciam versus Norvvegiam sita est. Polydore Virgile appelle Rollon homo Dacus, et la même expression se trouve dans son épitaphe :

Ducentem fortes regem multasque cohortes
Devicit Daciae congrediens acie.

Ordericus Vitalis; ap. Du Chesne, p. 567.

Les rois du Danemark s'intitulaient rois des Daces; Stephanius, *Notae ad Saxonem*, p. 27; Suhm, *Kritisk Historie*, t. I, p. 140; voyez aussi Pertz, *Monumenta*, t. I, p. 332, et Dudo, ap. Du Chesne, p. 63, 64, 76, 112, etc. Danois se dit encore maintenant датскій en russe, et *Dach* en lapon; Rask, *Lappisk Sproglære*, p. 66. Cette confusion doit se rattacher à quelque tradition po-

une autre explication (1), les tentatives sont restées aussi inutiles que celles qui ont voulu le rattacher à l'histoire réelle du Danemark (2). Tout indique qu'Ogier est un personnage

pulaire, car on lit dans Fazellus, *De Rebus Siculis*, l. VI, c. 2 : Hodie periti Daniam, vulgus Daciam appellant.

(2) Suivant Eckard (*Francia Orientalis*, t. I, p. 632), il viendrait du frank *Degen*, qui se disait en saxon *Thaegn* et *Than*, dont on aurait fait *Thanus* et plus tard *Danus*; mais cette conjecture ne repose sur aucune autre raison qu'une certaine ressemblance de lettres que produit fort souvent le hasard. Le saxon, que l'on ne parlait pas en France, où fut certainement le centre de la nouvelle tradition d'Ogier, ne pouvait modifier son surnom, et nous avons vu qu'on l'appelait *Dacus* aussi souvent que *Danus*. L'explication de l'*I Reali di Francia* est encore moins admissible. In questo tempo venne una lettera nella corte di Carlo, mandata d'Africa ad Uggieri; la quale molto lo biasimava perchè egli si era battezzato, e in certe parti diceva : O Uggieri, *tu es damnés de l'alma*; cioè tu sei dannato dell' anima. Di queste parole Uggieri se ne rideva e mostrò la lettera a Carlo, e mottegiando uno diceva all' altro : *Tu es damnés*; e per questo, quando il Papa battezzò Uggieri, egli volle esser chiamato Danese, ma la più parte lo chiamava Danese Uggieri, e non gli mancò mai questo nome; l. VI, c. 49. Quand on consentirait à croire qu'un Africain écrivait en roman, on serait arrêté par une contradiction évidente : la lettre qui lui disait : *Tu es damnés*, parce qu'il s'était fait baptiser, lui aurait fait prendre à son baptême le nom de *Danese*. Le comte de Tressan a prétendu (*OEuvres*, t. VIII, p. 48) qu'on appelait Ogier, le Danois, parce qu'il avait conquis le Danemark; c'est un souvenir de l'histoire romaine, mais une conquête aussi imaginaire n'aurait pu exercer d'influence sur une tradition européenne, et Ogier avait reçu son surnom bien avant qu'elle fût inventée.

(2) Ogier est déjà appelé Daniae dux dans le *Chronicon Sancti-Martini*; ap. Pertz, t. II, p. 214. Il est dux de Danemarche dans le *Charlemagnes*, v. 519, et roi des Daces dans une foule d'historiens; Albericus Trium Fontium, *Chronicon*, P. I, p. 144; Vincentius Bellovacensis, *Speculum historiale*, l. XXIV, c. 15; Furnerius, *Annales Frisicae*, l. IV; Sabellicus, *Enneades ab orbe conditae*, l. VIII, p. 589. On a même voulu le retrouver dans l'histoire : c'est Heming, d'après Hvitfeld, *Danmarckis Rigis Krönnicke*, t. I, et Olaus, suivant Sadolinus et Saxo Grammaticus, l. IX. D'autres le font seulement du sang royal,

> Hijo del buen rey de Dacia,
> *Romance del Márquès de Mantua*, v. 93,

et lui donnent pour père Gorm, roi du Jutland (Münter, *Geschichte der Einfuhrung des Christenthums*, t. I, p. 237), probablement le Gormund qui infesta l'Angleterre pendant le 9e siècle et fut vaincu et converti par Alfred (ap. Ritson, *Dissertation on Romance*, p. 23); ou Gottfried, roi de Danemark (Suhm, *Kritisk Historie*, t. III, p. 587, et l'*Historia de la reyna Sebilla*, ap. Fer. Wolf, *Ueber die alt-französischen Heldengedicht*, p. 152), le même sans doute que le Gioffredo que lui donne pour père *Il Fiore della Cavalleria*, et le Gaufrois du roman de Raymbert. Il est probable que ce Geoffroy ou Godefroid est celui qui remporta des succès sur Charlemagne, et dont les enfants furent exilés (Einhard, *Annales*, ad annum 827; ap. Pertz, t. II, p. 450). Un autre Godefroid est aussi fort mêlé à notre histoire; mais il est bien postérieur, puisqu'il ravageait la France en 880; *Annales Vedastinae*, ad hunc annum. L'*I Reali di Francia* lui donne pour père Gualfadriano, roi de Gétulie et de Sarais; mais cela tient certainement à une méprise de l'écrivain. L'*Il Fiore della Cavalleria* fait son père roi de Danemark et de Mauritanie (ap. Ferrario, *Storia ed Analisi degli antichi romanzi di Cavalleria*, t. III, p. 293), et il y avait évidemment deux Mauritanies, puisqu'il appelle Carahen, re di Tunisi e di Mauritania; *Ibidem*, p. 295. Voilà sans doute pourquoi on surnommait aussi Ogier l'Africain; mais nous ne savons à quoi rattacher l'origine asiatique que lui donne

poétique et que son invention n'appartient pas à la France (1).

Comme lui, Helgi est doué à sa naissance (2), et l'éclat de sa bravoure (3) le rend digne de l'amour d'une Valkyrie (4);

le *Fierabras* en prose : Oger le Danois, de Asie, p. 24, éd. de Lyon. S'il fallait croire Ogier un personnage entièrement historique, nous le prendrions plutôt, avec Pantaléon et Stéphanius, pour un Roi de mer. Voyez, sur les royautés du moyen âge, Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*, let. VII.

(1) Dans la plupart des romans il ne figure point parmi les pairs, non plus que Gannelon de Mayence et Naymes de Bavière; Marineus Siculus (*Obra de las cosas memorables de España*, l. IX) l'appelle *Normandinus* (trad. lat. ap. Schottus, *Hispania illustrata*, t. I). Les anciens romans disent qu'il était né outremer (*Romans de Gaydon*, v. 7), et on lisait sur son épée, qui était conservée à Meaux : *De Gothis*; ap. Mabillon, *Annales Ord. S. Benedicti*, l. XXVII. Ce n'était pas d'ailleurs le seul Danois que les poëtes fissent vivre à la cour de Charlemagne; *Le Lieuvres du roi Charlemaine* cite aussi Gyeffroy de Dannemarche; ap. Fr. Michel, *Charlemagne*, p. LXXVII.

(2) *Helga-qvida I*, st. VI; *Helga-qvida II*, st. II-V : Celle nuict que l'enfant fut né, les damoiselles du chasteau le mirent en une chambre a part. Et a l'heure de minuict, vindrent en la chambre ou estoit l'enfant six belles dames richement habillées, lesquelles on nomme faées; *Roman d'Oger le Dannoys*, prologue. Tutto era pronto pel battesimo del fanciullo; quando improvisamente apparse nella camera sei dame di sorprendente belleza; *Il Fiore della Cavalleria*.

(3) Helgi domina les autres héros, comme le frêne au magnifique feuillage domine la ronce; voyez ci dessus, p. 117. La prima di esse (dame) lo prese fra le braccia, lo baciò, gli mise la mano sul cuore, e gli disse : io ti dono che abbi ad essere il più ardito cavaliere del tuo tempo; *Il Fiore della Cavalleria*, ap. Ferrario, t. III, p. 284. Gloriande dit dans le prologue du roman français : Je te donne un don au nom de Dieu, c'est a savoir que tant que tu seras en vie que tu soys le plus hardi chevalier qui soit durant ton vivant.

(4) Les Valkyries ont probablement exercé quelque influence sur les fées du moyen âge. On les appela *Fata*, probablement de *fatum;* c'est le nom des Parques dans une médaille de Dioclétien (ap. Keightley, *Tales and popular Fictions*, p. 340). Mos erat antiquis super futuris liberorum eventibus Parcarum oracula consultare, dit Saxo Grammaticus, p. 112. Un écrivain français du 14e siècle n'est pas moins significatif : Les fees ce estoient deables qui disoient que les gens estoient destinez et faes les uns a bien, les autres a mal, selon le cours du ciel ou de nature....... quar fee, selon le latin, vaut autant comme destinee, fatatrices vocabantur (ap. Le Roux de Lincy, *Livre des Légendes*, p. 240), et un passage de Procope (*De Bello Gothico*, t. I, p. 375, éd. du Louvre) est positif : τα τρια φατα : ούτω γαρ Ρωμαιοι τας μοιρας νενομικασι καλειν; voyez aussi le dictionnaire de Schneller, s. v. *Fata* (nous devons cependant reconnaître que l'on trouve *Fatuae*, dans les anciens auteurs, avec une signification entièrement différente : Qui Faunos, qui Fatuas, civitatumque Genios... reverentur; Arnobius, *Adversus Gentes*, l. I). Voilà sans doute pourquoi on les voit si souvent figurer trois ensemble; le Tre Fate, *Pentamerone*, jour III, c. 10; Macbeth, act. I, sc. I et III; *Nibelunge Not*, st. 1473-1488; *Romans de Brun de la Montaigne*, Ms. du Roi, n° 79894, fol. 21; Saxo Gram., loc. cit.; etc. Mais, comme nous l'avons déjà dit, p. 87, les prophétesses scandinaves ne se bornaient pas à prédire l'avenir; pour se faire mieux accueillir des parents, elles ne présageaient que d'heureux événements; elles parurent douer l'enfant, et l'on croyait que tous leurs dons se réalisaient. Credidisti quod quidam credere solent, ut illae, quae a vulgo Parcae vocantur (c'est encore une confirmation de ce que nous avancions tout-à-l'heure), ipsae vel sint, vel possint hoc

tous deux ils sont accueillis avec empressement dans l'autre monde (1), et reviennent à cheval sur la terre (2). La croyance qu'Ogier reviendrait défendre la chrétienté, si ses dangers l'exigeaient, tient sans doute aux dogmes de la religion scandinave sur les Einheriar (3), et il est impossible de ne pas reconnaître le Valhalla dans l'île d'Avallon. La ressemblance des noms est une des moindres rai-

facere quod creduntur, id est dum aliquis homo nascitur, et tunc valeant illum designare ad hoc quod velint? Burchard (mort en 1024); ap. Grimm, *Deutsche Mythologie*, app., p. XXXVIII. Une preuve remarquable de la croyance à la toute-puissance de leurs paroles se trouve dans le *Grotta-saungr*, une des plus vieilles poésies islandaises; ap. *Illustrations of Northern Antiquities*, p. 437. Un passage emprunté à un roman que nous aurons occasion de citer bien plusieurs fois, parce que les souvenirs scandinaves y sont plus apparents que dans les autres, confirmera tout ce que nous venons de dire.

A ce termine que li enfes fu nez,
Filz Maillefer, dont vous oy avez,
Coustume avoient les gens, par veritez;
Et en Provence et en autres regnez,
Tables metoient et sieges ordenez,
Et sus la table . iij . blans pains buletez,
. iij . poz de vin et . iij . henas de les;
Et par encoste iert li enfes posez.
. . . .
. iii . fees vinrent por l'enfant revider.
. . . .
Puis sont assises a la table, au souper,
Assez troverent pain et char et vin cler.
Quant ont maingie, si prisrent a parler;
Dist l'une a l'autre : Il nous convient doner
A cest enfant et bel don presenter.

Guillaume au Cor Nes; ap. Le Roux de Lincy, *Livre des Légendes*, p. 257.

Il nous semble aussi que les différentes significations des Valkyries, que l'on regardait tantôt comme des êtres supérieurs à l'Humanité, tantôt comme de simples femmes soumises à toutes les passions des autres, ne sont pas restées étrangères aux croyances sur les amours des fées pour de simples mortels. Les dictes faes se mettent en fourme de tres belles femmes, et en ont plusieurs hommes prises pour moilliers; Jean d'Arras, *Romans de Melusine*, Ms. du Roi, n° 7555, fol. 2, recto; voyez le *Romans de Partenay* (Melusine, en vers, cité par Du Cange, *Gloss.* t. III, col. 303), le *Lais de Lanval*, le *Lais de Graelent*, le *Romans de Partonopeus de Blois*, la tradition espagnole de la fée Pied-de-Biche avec D. Diego Lopez, etc.; nous devons dire cependant qu'un fait semblable se trouve dans l'Histoire de Peri-Banou des *Mille et une Nuits*.

(1) Odin offre à Helgi de partager l'empire du Valhalla avec lui dans une interpellation du *Helga-qvida III*, et Artus, le souverain d'Avallon, n'accueille pas moins bien Ogier dans les romans français; sa sœur, la fée Morgane, était même la maîtresse d'Ogier, qui se trouvait ainsi son beau-frère.

(2) Voyez, sur le retour de Helgi, ci-dessus, p. 118.

(3) Les Einheriar étaient, ainsi que nous l'avons déjà dit, des héros que les Ases admettaient dans le ciel pour qu'ils les aidassent à repousser les Géants; voyez le *Snorra-Edda*, p. 72. On croyait qu'ils intervenaient aussi quelquefois dans les combats des hommes; *Grimnis-mal*, st. L. C'est là certainement l'origine de la croyance du retour d'Ogier (voyez ses romans, le *Morgante-Maggiore*, c. XXVIII; Thiele, *Danske Folksagn*, t. I, p. 23, 168), de Siegfried (Sigurth, ap. Philander von Sittewald (Moscherosch) *Geschichte*, p. 32), de Charlemagne (ap. Monin, *Dissertation sur le Roman de Roncevaux*, p. 73), de Fréderic Barberousse (ap. Thoms, *Lays and Legends of Germany* et Kornmann, *De Miraculis Mortuorum*, p. 122), des trois libérateurs de la Suisse (ap. Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, p. 464, traduction française), et d'Artus (ap. Holinshed, l. V, c. 14; Petrus Blesensis, *Epistolae*, LVII, *Notices des Manuscrits*, t. VIII,

sons (1). Leurs toits sont également couverts d'or (2) et surmontés d'un aigle (3); tous deux sont distincts du ciel et divisés en habitations différentes (4). Les morts entraient seuls dans le Valhalla; l'île d'Avallon était l'ancienne sépulture des rois bretons (5), et on la croyait éloignée de la terre des vivants (6) et habitée par des morts (7). Celui-ci ne s'ouvrait que pour les élus de la religion scandinave, celle-là s'appelait aussi Mont-Salvaez (8); l'un était la demeure des Dieux, et l'autre celle des puissances supérieures à l'Humanité (9); le premier était plus exclusivement ré-

p. 306); on avait même gravé sur son tombeau :

Hic jacet Arturus, rex quondam, rexque futurus.

Peut-être le géant Einheer (ap. Aventin, *Bairische Chronik*, p. 285), que les ennemis prenaient pour le Diable en personne, doit-il son nom moins à sa signification (une armée) qu'au souvenir des Einheriar. Il ne serait cependant pas impossible que la tradition classique ait eu quelque part dans ces idées; le peuple d'Athènes ne croyait pas non plus à la mort d'Harmodius ; voyez la scolie de sa chanson, ap. Athenaeus, *Deipnosophistae*, l. XV, c. 15.

(1) Voyez ci-dessus, p. 101.

(2) Glads-heimr heitir enn fimti,
Þars hin gullbiarta
Valhaull vid of þrumir.
Grimnis-mal, st. VIII, v. 1.

Ades reluit com fournaise embrasee;
. . . .
Ni avoit pierre ne fust a or fondee;
. . . .
La couverture fu a or tregetee.
Romans de Guillaume au Cor Nes, ap. Le Roux de Lincy, *Livre des Légendes*, p. 248.

(3) Ok drupir aurn yfir.
Grimnis-mal, st. X, v. 6.

Sus .j. pomnel fu l'aygle d'or fermee.
Romans de Guillaume, loc. cit.

(4) Le þrudheimr, l'Y-dalir, le Valaskialf, etc.; *Grimnis-mal*, st. IV, V, VI, etc. :

A Avallon, nostre cite vaillant,
. . . .
Et se il veut, portons l'encore avant
En Odierne, la fort cite manant,
Ou se il veut, enquore plus avant,
Si qu'en la cit Loquiferne la grant.
Romans de Guillaume, loc. cit.

(5) Glastonbury, à deux lieues de Wells, dans le Sommersetshire.

(6) Cent lieues est outre la mer qui fent, dit le même roman, et dans un autre manuscrit,

Cent liues est outre l'arbre qui fant.

Od li s'en vait en Avalon,
. . . .
E nus n'en oi plus parler.
Lais de Lanval, v. 635.

La fée qui conduit Thomas le Rimeur dans le pays des fées lui dit :

Tak thy leve, Thomas, at sone, and mone,
At gresse, and at every tre,
This twelmonth sall you with me gone,
Medyl erth you sall not se.
Romance of Thomas the Rymer, ap. Scott, *Minstrelsy*, t. III, p. 183.

(7) Je suis Artus dont on a tant parle,
Renoart frere, ce sont la gent fae,
Qui sont du siecle venus et trespasse.
Romans de Guillaume au Cor Nes.

.... Folke that were thidder ybrought
And thought dead and were nought,

dit le *Romance of King Orfeo*, et on voit ailleurs que le royaume de féerie était là,

Where living land was left behind.

(8) Dans le *Lohengrin*; il s'appelle en provençal *Montsalvat*.

(9) La gent faee est ilueques manant.
. . . .
Laiens converse la gent qui ert faee.
Romans de Guillaume au Cor Nes.

servé à Odin (1), et une partie d'Avallon s'appelait *Odierne*, qui signifie en islandais le foyer d'Odin (2). C'est Artus qui en fait les honneurs (3), et on voit aussi des Einheriar recevoir les guerriers dans le Valhalla (4). Les héros s'y battaient ensemble (5), leurs blessures y étaient merveilleusement guéries (6), et aussitôt son arrivée à Avallon, Renaut se bat avec Kapalu (7) dont le nom vient certainement de l'islandais *Kappi*, héros, et les murailles sont bâties de pierres dont le simple contact guérit toutes les blessures (8). A ces analogies, trop nombreuses pour ne pas être des imitations, se joint un autre fait qu'on attribuerait difficilement au hasard : Artus est conduit à Avallon par The Quene of North galys (9); on n'y arrivait ainsi que sur un vaisseau du Nord, et c'est une indication de son origine qui nous paraît irrécusable : un des caractères de la poésie populaire est d'exprimer les idées par des faits, et les faits par des métaphores.

La tradition d'Ogier nous semble ainsi venir primitivement du Nord; mais elle ne put acquérir une aussi grande popularité en France sans se rattacher à l'histoire (10), et l'on ne doit point s'étonner d'y trouver, mêlés à l'ancienne fable, les souvenirs d'une foule d'événements réels (11).

(1) Oþinstun, *Vafþrudnis mal*, st. XLI, v. 2; *Grimnis-mal*, st. IX et X.

(2) *Arn*, foyer, habitation ; le même mot se retrouve dans *Loquiferne* (voyez note 2, p. 283), l'habitation de Loki.

(3) Le roy Artus est contre lui ale.
Romans de Guillaume au Cor Nes.

(4) Dans l'*Eirik-drapa*, Sigmund et Sinfiötli reçoivent Eirik dans le Valhalla; ap. Müller, *Sagabibliothek*, t. II, p. 375.

(5) Hauggvaz hveriann dag.
Vafþrudnis-mal, st. XLI, v. 3.

(6) *Vafþrudnis-mal*, st. XLI; *Snorra-Edda*, fab. XXXV.

(7) *Romans de Guillaume au Cor Nes*; ap. Le Roux de Lincy, p. 251 255.

(8) Li mur en sont d'une grant pierre lee,
Il n'est nus hons, tant ait la char navree,
Si cele pierre pooist fere adesee,
Qu'ele ne fust tout maintenant sanee.
Romans de Guillaume au Cor Nes.

(9) Dans le *Morte Arthur*, de Caxton.

(10) Ogier eut Meurvin de la fée Morgane; Meurvin fut père d'Oriant. Hélias, fils d'Oriant, a été chanté par les poëtes sous le nom du Chevalier du Cygne, et Ida, fille d'Hélias, épousa Eustache, comte de Boulogne, et fut mère de Godefroid de Bouillon.

(11) M. W. Grimm est allé lui-même beaucoup trop loin, en disant, *Ruolandes Liet*, p. CXIX : Geht Monin zu weit wenn er bei Ogier und Olivier Zusammenhang mit geschichtlichen Personen nachzuweisen sucht. Il y a, dans l'explication de la poésie comme dans celle de la mythologie, une lutte entre le mythe et l'histoire; la vérité nous semble dans leur conciliation, dans l'expression de l'idée par un fait approprié à sa destination.

Ogier est dans les romans un des adversaires les plus dangereux de Charlemagne, et nous savons qu'un de ses guerriers, nommé Ogerius (1), se retira à la cour de Desiderius, avec la veuve et les enfants de Carloman, et prit une part active à la guerre des Lombards avec les Franks. C'est bien l'Ogier des romans, car Raymbert fait marcher son héros à la tête des soldats de Desijer, roi des Lombards, contre son ancien Empereur (2). Il délivre Rome du joug des payens (3), et dans un poëme de Metellus, qui vivait vers 1160, Occarius, l'Ogier des romanciers (4), en chasse les Barbares (5). Les romans nous disent que sa tante (matertera) avait épousé le roi des Bavarois (6), et l'Occarius que nous citions tout à l'heure était de haute famille, Bourguignon par son père et Bavarois par sa mère (7). Le fils d'Ogier est tué par un des enfants de Charlemagne, irrité d'avoir été battu aux échecs (8), et l'histoire raconte que pour le même

(1) Olgarius ou Autkarius. Karlomanus... defunctus est Salmontiaco; uxor ejus cum duobus filiis et Olgario marchione ad Desiderium regem, patrem suum, confugit; *Annales Lobienses*, ap. Pertz, t. II, p. 195; voyez aussi *Chronicon Moissiacense*, ap. Pertz, t. I, p. 295; Monachus Sangallensis, *Gesta Caroli*, ap Pertz, t. II, p. 759; Albericus Trium Fontium, *Chronicon*, P. I, p. 107, et Mabillon, *Annales Ordinis S. Ben.*, t. II, p. 221.

(2) Dans son *Romans des Enfances Ogier*, B. R., nos 2709-7608, et fonds de La Vallière, n° 78.

(3) Dans le roman en prose française, c. XII et XIII; il est même intitulé : *Histoire d'Ogier le Dannois, Duc de Dannemarche, qui fut l'un des douze Pers de France; lequel, avec le secours et ayde du roy Charlemaigne, chassa les payens hors de Rome et remit le Pape en son siége.*

(4) Quem gens illa canens prisca vocat nunc Osigerum.
Quirinalia, ap. Canisius, *Lectionis Antiquae Tomus* III, P. II.

(5) Ibidem.

(6) Les historiens eux-mêmes le disent : Gerbaldus, tricesimus quartus Episcopus, et quintus Leodiensis, fuit vir nobilis, filius regis Bavariae. Mater erat matertera Ogeri, ducis de Danamarchia; *Chronicum magnum Belgicum*, ap. Pontoppidanus, *Gesta et Vestigia Danorum*, t. I, p. 548.

(7) Extiterunt duo fratres nobilissimi, Principes Noricorum, Albertus et Ockarius, alto sanguine progeniti, patre Burgundi et matre Bavari; *Fragmentum* (anonyme), ap. Canisius, t. IV, p. 751, éd. de Basnage.

(8) Cele nuit fu Baudoin engendre,
Li plus beaux effes de la crestiente,
Droit a Laon fu au Perron tue,
Karlot l'ocit d'un eschequier quarre,
Parmi le chief l'en donna un cop tel,
Qu'en deux les yeulx li feist vouler.
Mort l'abati on (sic) pavement liste.

Raymbert, *Romans des Enfances Ogier*, Ms. B. R., fonds de La Vallière, n° 78, p. 174 bis, verso, col. B, v. 15.

Carlotto amava il giuco degli scacchi, e Baldovino (le fils d'Ogier), che lo sapeva per eccelenza, faceva sovente secolui una partita. Un giorno che Carlotto era vivamente adirato per aver perduto tre partite, Baldovino fece un legier sorriso. Nello stesso punto Carlotto si alza furioso, prende il pesante scacchiere d'oro, gli dà un colpo terribile

motif un des fils de Pépin tua également le fils d'Occarius (1). Il n'est pas jusqu'à sa disparition de la terre qui ne s'explique par la renonciation au monde d'un Otkarius, célèbre capitaine de Charlemagne, qui se fit moine à Meaux, dans le Monastère de Saint-Faron (2). Mais aucune de ces circonstances ne tient à l'essence de la tradition; il n'en est pas une seule qui ne se grossisse de quelques allusions historiques, et les accessoires que les préoccupations de chaque génération lui font ajouter à ses récits ne peuvent rien prouver contre leur origine.

DE L'ORIGINE

DE LA TRADITION DES NIBELUNG (3).

Une tradition ne devient populaire que parce qu'elle remue l'imagination de tout un peuple, et un fait matériel n'a ja-

sulla testa, e lo getta morto sul suolo; *Il Fiore della Cavalleria*, ap. Ferrario, t. III, p. 302. Le roman en prose française raconte le même événement dans le chap. XVI.

(1) .... Nempe tener filius extitit,
Urbanosque sales intra genus tum puer imbibit.
Huic ludo tabulae Regis erat filius obvius
Donec doctior hic obtinuit promptius aleam.
Rixam victus agit corde partis forte potentius
Et Rocho jaculans mortifere...(vulnus) adegerat:
Sublatum puerum consequitur mors properantior.

Metellus, *Quirinalia*, ap. Canisius, t. III, P. II, p. 134, éd. de Basnage.

Le même fait est également rapporté dans le fragment que nous avons déjà cité, n. 7, p. 387.

(2) Sa conversion (profession) est racontée dans un Ms. (B. R., fonds de S. Germain latin, n° 1C07) que Mabillon a publiée; *Acta Sanctorum Ord. S. Bened.*, siècle IV, P. I. A la fin du 13e siècle, les historiens le confondaient déjà avec l'Ogier des romans. Après avoir parlé de la défaite de Roncevaux, et de tous les paladins qui avaient été tués, Albericus Trium Fontium dit : Apud Belinum Olyverus, Gandeboldus, Ogerus... et alii multi positi sunt; modo vero Ogerus dicitur esse in Abbatia Pharonis Meldis; *Chronicon*, P. I, p. 149.

(3) Elle se trouve dans l'*Edda* et dans un poëme islandais bien postérieur, le *Gunnars-slagr* (*Edda*, t. II, p. 1000); Saxo Grammaticus en parle dans le 13e livre de son Histoire; plusieurs ballades danoises en ont conservé le souvenir pendant le moyen âge (*Danske Viser*, t. I, p. 96, 109-138), et le peuple des îles Féroë la chante encore de nos jours; ap. Lyngbie, *Færöiske Qvæder om Sigurd Fofnersbane og hans Aet.* Mone a publié un fragment d'un poëme néerlandais qui appartient au même cycle (*Quellen und Forschungen*, t. I, p. 148-154), et plusieurs passages du *Beowulf* et de la chanson anglo-saxonne du Voyageur

mais cette puissance. Il est trop local, trop individuel, et demande un trop long temps pour que l'on comprenne les conséquences qu'il renferme et qui en sortiront un jour. Toute tradition contient ainsi nécessairement une idée assez profonde pour être générale, et assez claire pour être, sinon comprise, au moins pressentie. Les noms ne sont que des mots sans autre valeur que celle qu'elle leur donne, et les faits ne servent qu'à la mettre en scène. Mais en passant d'une génération à une autre, elle se grossit d'une foule de circonstances qui ont fixé l'attention du peuple et

semblent aussi s'y rattacher. On a imprimé à Upsal, en 1836, un poëme suédois sur la même tradition, *Sigurd och Brynhilda*, dont nous ne connaissons pas l'auteur. La version allemande qui nous est parvenue a été rédigée probablement de 1180 à 1220. Bodmer l'a attribuée à Marner, un minnesinger qui n'était certainement pas un poëte populaire; Adelung à Kuonrad von Würzeburc, qui ne vivait qu'à la fin du 13e siècle, et l'on a des manuscrits plus anciens. Selon Müller (l'historien), l'auteur serait Wolfram von Eschenbach, et il y a dans ses poëmes des allusions envieuses au *Nibelunge Not;* M. Zeune suppose que c'est Klingsor, parce qu'il était Hongrois et pouvait connaître mieux que personne les lieux où le poëme se dénoue; mais rien n'indique que Klingsor ait jamais écrit pour le peuple, et l'opinion de MM. de Schlegel ne s'appuie pas sur de plus fortes présomptions. Quoique Heinrich von Afterdingen soit un poëte illustre dont on ne connaît aucun ouvrage, et le *Nibelunge Not* un poëme célèbre dont l'auteur est resté inconnu, ce n'est pas une raison pour attribuer le *Nibelunge* à Heinrich von Afterdingen. Pour qui l'examine sans préventions nationales, tout décèle de vieilles ballades corrompues et remaniées par des rhapsodes de différents siècles et de pays différents, puis réunies en un seul ouvrage par un arrangeur plus érudit en poésie que grand poëte. Le poëme débute par indiquer comme sa source de vieilles histoires (alte mære; st. I), et ce n'est pas une fiction, ainsi que d'autres indications semblables, comme nous le verrons tout à l'heure; on retrouve même les traces de la poésie populaire dans la brusquerie des débuts et des transitions, qui suppose une connaissance générale du sujet. Il serait facile de montrer une foule de répétitions sans nécessité, et sinon des contradictions positives, au moins des différences d'esprit, de mœurs et d'expression, qui ne permettent d'admettre l'unité du poëme que sur un témoignage formel et décisif; et l'on ne saurait en alléguer un seul, si vague et si hasardé qu'il puisse être (voyez Lachmann, *Ueber die ursprungliche Gestalt von der Nibelunge Not*). Ainsi l'action, qui languit au commencement, devient rapide à la fin; les caractères changent; à une langue assez pauvre succède un style coloré et nerveux; ici les héros se tutoient grossièrement, là ils se parlent avec toute les formes de la courtoisie chevaleresque. Dans la première partie, le nom de *Nibelung* est donnée à des Nains, et dans la seconde aux Burgund. Le poëte dit, dans la seconde strophe, que Kriemhilt était une belle femme pour qui beaucoup de braves guerriers perdirent la vie, et s'il eût chanté sa *vengeance*, cette indication eût été inutile et maladroite : elle affaiblissait la sympathie et la pitié qu'inspiraient ses malheurs. Le *Klage*, qui est au moins aussi ancien et s'appuie sur la même tradition, reconnait lui-même qu'elle avait été déjà rédigée :

Ditze alte mære bat ein tihtære an ein buoch schriben.
V. 10.

et il y a de nouvelles reprises en sous-

qu'il y rattache sans intelligence; les noms se modifient, ils prennent une signification allégorique, ou empruntent à des événements réels une importance que dans le principe ils n'avaient pas. Souvent donc il est impossible de trouver dans l'histoire l'origine de la tradition: l'histoire n'est que son enveloppe; ce n'est point elle qui l'a faite, c'est la tradition qui s'en est servie (1). Mais quand l'imagination du peuple vient à changer, l'idée première s'oublie, et les faits qui l'exprimaient acquièrent plus d'importance; l'histoire n'est plus seulement l'enveloppe, elle devient la tradition elle-même. Les plus vieilles traditions sont ainsi les plus mythiques; les autres se rattachent à des événements historiques, ou cherchent à éveiller l'intérêt par la nature et l'enchaînement des faits (2). Les raisons qui donnent un autre caractère aux nouvelles traditions modifient les anciennes; elles les rajeunissent, les approprient aux nouveaux besoins de l'imagination publique, et ce qui frappe d'abord dans la comparaison du Nibelunge Not avec les chants héroïques de l'Edda, c'est que tous les éléments mythiques de la version scandinave manquent dans la version allemande (3), et qu'il n'est pas un

œuvre dans le tome IV du *Lieder-Saal* de M. von Lassberg.

(1) Ainsi, par exemple, il est possible qu'il y ait dans les aventures de Sigurth des faits empruntés à l'histoire de Siegbert, et que la rivalité de Frédégonde et de Brunehaut ne soit pas restée étrangère à celle de Brynhild et de Gudrun. Personne ne pense qu'une tradition se conserve pendant des siècles sans aucun changement, et que les additions qui s'y mêlent soient sans liaison avec l'histoire; mais les rapports avec des événements réels que l'on parviendrait à découvrir ne prouveraient rien, ni pour la nature de la tradition, ni pour son origine. On sent, d'ailleurs, que, si différents qu'ils soient, des noms usités chez des peuples qui avaient l'habitude de leur donner un sens philologique, et parlaient des langues dont les radicaux étaient les mêmes, n'en ont pas moins nécessairement de grandes ressemblances.

(2) Une application rigoureuse de ces idées à la forme actuelle d'une tradition conduirait fort souvent à des erreurs. Une vieille tradition peut avoir été beaucoup plus changée par une nouvelle rédaction qu'une autre plus récente, et il n'en est peut-être pas une seule qui nous soit parvenue dans sa forme primitive.

(3) Le Trésor qui porte malheur; la Valkyrie Brynhild et son sommeil magique; Fafnir, l'homme serpent, probablement parce qu'il garde un trésor, et que cette transformation était fort commune en Orient; voyez le *Schahnameh*, distique 240, éd. de M. Mohl. Nous ne parlons pas ici de ces prétendus mythes que des imaginations ingénieuses découvrent dans les faits les plus simples: avec un peu de bonne volonté on en trou-

seul fait historique important qui ne s'y retrouve (1).

L'importance que prennent les événements influe sur la nature de la tradition d'une manière bien plus profonde; l'imagination ne se contente plus du récit pur et simple d'une histoire, elle veut une action intéressante dont toutes les circonstances la tiennent en éveil (2) et s'enchaînent pour arriver à un dénoûment qui la satisfasse. Les caractères prennent de la consistance; ils deviennent plus individuels, plus saillants, se mêlent plus intimement à l'action, et donnent une raison à des événements qui ne s'expliquaient que par des hasards mystérieux, ou l'intervention d'une puissance plus mystérieuse encore. Tout devient logique, tout remonte à une cause que la raison approuve, et aboutit à la fin qu'elle juge nécessaire. Chaque événement partiel aspire à plus d'importance; il se grandit au détriment des autres, et, sans disparaître, l'unité de l'ensemble se fait moins sentir. Les traditions primitives ne s'inquiétaient point de leur cadre; elles restaient vagues, indécises, aussi insouciantes de la géographie que de l'histoire; seulement, quand un fait était trop merveilleux, elles l'éloignaient pour ôter au peuple toute raison positive de lui refuser sa croyance (3).

vera toujours. Ainsi M. Mone (*Einleitung in das Lied der Nibelungen*) a vu dans le poëme allemand une traduction, sous d'autres noms, du système mythologique des Scandinaves : Sigfrit est Balldur; Dietrich, Thor; Etzel, Odin; Hagne, Loki, etc. M. van der Hagen y reconnaît au contraire le mythe de la mort et du péché par la femme et par l'or; *Eddalieder von der Nibelungen*, intr., p. XVI et *Die Niebelungen und ihre Bedeutung*, p. 67.

(1) Le mariage de Gunnar avec Brynhild, trompée par les artifices de Sigurth; l'assassinat de Sigurth par son beau-frère, excité par Brynhild; le mariage de sa veuve avec Atli; le massacre des Nibelung à la cour d'Atli, qui les avait invités à y venir.

(2) On serait déjà autorisé à conclure l'antériorité de la version scandinave, de ce que le récit y est plus simple et plus pur. Le *Nibelunge Not* se préoccupe bien plus de l'effet. Ainsi, dans l'islandais, Sigurth emporte son trésor sur son cheval, et il lui faut, dans la version allemande, 144 chariots. Le *Volsungasaga* fait tuer 20 cavaliers huns dans la première bataille, et le *Nibelunge Not* 7000 : le poëte a voulu frapper davantage, et il ne s'est pas souvenu que l'on se battait dans une salle de banquet. Pour rendre son sujet plus terrible, il fait venir 10000 Burgund à la cour d'Etzel; il oublie que la tradition leur faisait passer la rivière dans un seul bateau. Rien n'est plus opposé que ces préoccupations d'effet littéraire à l'esprit naïf de la vieille poésie populaire.

(3) L'action de l'Iliade n'est pas en Grèce; tout ce qu'il y a d'extraordinaire et de merveilleux dans l'Odyssée arrive à l'ouest. Quand l'action revient à l'est, le naturel et le simple recommencent,

Dans leurs formes modernes, au contraire, les moindres circonstances se fixent, se déterminent; pour mieux ressembler à une réalité, tout précise sa date et le lieu de sa scène; pour inspirer plus d'intérêt, tout cherche à se rattacher à l'histoire et au sol de la patrie.

Ces considérations générales prouveraient suffisamment l'antériorité de la version islandaise (1), car tous les caractères qui appartiennent à une vieille tradition se retrouvent dans les poëmes de l'Edda, et le Nibelunge Not n'a conservé que les autres. Mais l'influence de la Scandinavie sur la poésie européenne y est tellement intéressée, que nous avons cru nécessaires des développements qui pour un fait de moindre conséquence nous sembleraient inutiles.

Dans la tradition scandinave, Sigurth (Sigfrit dans le Nibelunge Not) est un forgeron (2), un manœuvre, une personnification de la force brutale (3) sans moralité et sans intelligence. Il tue Fafnis, parce que Reigin le lui dit, et Reigin, parce que les oiseaux le lui conseillent; c'est par des suggestions étrangères qu'il délivre Brynhild (Brünhilt dans la version allemande) de son enchantement, et il l'oublie, elle et la foi qu'il lui a jurée, sitôt qu'il a vu Gudrun (Kriemhilt dans le Nibelunge Not).

Le breuvage magique que lui donne sa mère pour le rendre parjure est dans les idées de l'Orient (4); mais il

La scène du cycle de la Table ronde est dans un coin de l'Angleterre (c'est une des raisons qui nous rendent leur origine bretonne fort suspecte); les romans carlovingiens se passent en Espagne et dans l'Orient, et les poëmes allemands sur Dietrich von Bern presque toujours en Italie; Amadis de Gaule est d'origine portugaise, etc.

(1) Nos raisonnements ne peuvent s'appliquer à la tradition en elle-même, mais à la forme sous laquelle nous la connaissons; nous devons seulement dire qu'elle ne pouvait se conserver long-temps que par la popularité de sa forme, et que tous les remaniments qui eurent lieu en Allemagne, à la fin du 12e siècle, prouvent évidemment qu'il n'y en avait aucune qui fût satisfaisante.

(2) Dans le *Hürnen Seyfrid*, st. IV et V; la même raison en avait fait un géant; Freher, *Origines Palatinae*, P. II, p. 61.

(3) C'est la seule que d'abord l'on comprenne et l'on admire : Hercule est aussi fort peu moral et encore moins intelligent; il se laisse éternellement dominer et conduire par Eurysthée, qui ne cherche que sa perte et lui donne les conseils les plus perfides.

(4) Dans *Sacountala*, c'est aussi la magie qui rend Duschmanta parjure, et l'on croyait aux sortiléges des vieilles femmes. La mère de Gudrun avait conservé son caractère dans la version alle-

n'était pas nécessaire pour sa nouvelle alliance ; il n'a ni la conscience qui tient à une promesse, ni la délicatesse qui rend fidèle à un sentiment. Le sang du serpent, qui lui donne l'intelligence de la langue des oiseaux, est aussi d'origine orientale ; c'est l'idée de la science du serpent (1) et probablement aussi de sa méchanceté, car tous les conseils des oiseaux sont pernicieux ; ils lui font tuer Reigin pendant son sommeil, et commencer avec Brynhild des rapports qui deviennent la cause de sa mort. Toutes les circonstances de son histoire annoncent ainsi des temps fort anciens, et il n'en est pas de même dans la version allemande. Ce n'est plus seulement un guerrier plein de force et de courage : il s'est baigné dans le sang d'un serpent, et sa peau est devenue dure comme de la corne ; une feuille qui s'est trouvée entre ses deux épaules l'a seule empêché d'être invulnérable tout entier (2). Son caractère de héros primitif s'est perdu ; il veut épouser Gudrun, qu'il ne connaît pas, parce qu'elle est riche, et a recours pour tromper Brynhild à des artifices presque aussi étrangers à des temps barbares qu'à son idée première (3).

mande ; elle explique un songe ; *Nibelunge Not*, st. 14. Dans les chants de l'île Féroë, c'est Gudrun (Gurin) elle-même qui est devenue une enchanteresse. Probablement le peuple l'aura confondue avec une fée malfaisante appelée *Guru* en Norvége, *Gyre* en Ecosse, et *Goor* en Allemagne.

(1) Cette croyance se retrouve dans Saxo, l. v, p. 72, et M. van der Hagen a dit dans l'introduction de son *Eddalieder von der Niebelungen*, qu'elle était aussi répandue en Grèce. Il est fort remarquable que, malgré sa disparition du *Nibelunge Not*, elle soit restée dans les traditions populaires de l'Allemagne ; ap. Grimm, *Deutsche Sagen*, t. I, p. 258, trad. française. Probablement le peuple a retenu ce que les rhapsodes ne trouvaient plus assez rationnel.

(2) Le *Pitrolf* et le *Klage* ne connaissent rien de ces deux circonstances, que nous ne croyons pourtant pas dues au souvenir d'Achille. Le *Snorra-Edda*, p. 144, savait déjà que Sigurth était invulnérable, et le *Volsungasaga*, c. xi, le dit également de Sinfiötli.

(3) D'ailleurs, Sigurth est appelé le Héros danois, il a été élevé en Danemark ; et si son origine était allemande, on ne comprendrait pas la préférence que les poëtes scandinaves lui auraient accordée sur Dietrich, qui était bien plus populaire que lui en Allemagne (voyez le *Chronicon Quedlinburgense*, dont le passage serait bien remarquable s'il ne ressemblait pas tant à une glose ; Thiderit de Berne (une forme romane) de quo cantabant rustici *olim*, dans le 11e siècle ; le *Chronicon Urspergense*, p. 85, et ces deux vers que Kriemhilt adresse à Dietrich dans le *Rosengarten* :

Ich hör von diner kunheit
So vil singen und sagen),

et ne paraît dans l'*Edda* que dans le

Gudrun n'est pas moins changée. Dans l'Edda, c'est une faible femme qui regrette son mari pour les plaisirs de sa couche, le pleure, et n'a pas le courage de se tuer ainsi que Brynhild sur son bûcher. Comme dans les mœurs d'une civilisation primitive, elle lui préfère sa famille, accepte une composition pour son meurtre (1), l'oublie (2), s'oppose de tout son pouvoir à la mort de ses frères (3), et ne devient féroce que pour les venger (4). Dans le Nibelunge Not sa conception n'est plus la même; ce que les poëtes veulent peindre, c'est la force de l'amour, la fureur où il peut porter une âme sauvage; c'est l'influence d'une idée étrangère aux premiers temps de la civilisation sur un esprit qui leur appartient encore; c'est une impossibilité et un contresens. Cette femme dont la violence est si exagérée, la volonté si grossière et si implacable, qui médite froidement sa vengeance pendant des années entières, et accepte un second hymen pour venger son premier mari, ne saurait appartenir à une tradition primitive. Son nom seul l'indiquerait; en le rendant allégorique, on a cru donner de la vraisemblance à son caractère, et on l'a appelée du nom qu'avait d'abord porté sa mère (5).

Le caractère de Brynhild est aussi bien plus antique; c'est une Valkyrie, endormie d'un sommeil mystérieux, dans un

Gudrunar-qvida III, st. V (þioþrek), et encore n'est-il pas certain que ce soit le héros de Bern. Cette préférence serait d'autant plus étonnante, que Dietrich était fort souvent chanté par les Danois pendant le moyen âge (*Danske Viser*, t. I, p. 3–34, et 55-82); on y fait allusion dans une vieille chanson suédoise, Reddaren Tynne, ap. *Svensk Folk-Visor*, t. I, p. 32, et les poésies populaires de l'île Féroë le célèbrent encore maintenant, *Færöiske Qvæder*, p. 274 et suiv.

(1) *Gudrunar-qvida II*, st. XVI-XX.

(2) *Gudrunar-qvida II*, st. XXI-XXIII.

(3) *Drap Niflungo; Atla-qvida*, st. VIII; *Atla-mal*, st. III.

(4) Cette circonstance ne se trouve même que dans les deux *Atla*, qui n'ont pas été versifiés sur la même tradition que les autres poëmes. On cherche, dans des interpolations, à expliquer son changement de caractère, en supposant que Sigurth lui fit manger le cœur de Fafnir, et il l'avait tué bien avant de la connaître. Si la tradition primitive avait parlé de sa férocité, les croyances populaires l'auraient acceptée sans difficulté, et on ne lui aurait point donné une raison impossible.

(5) Kriemhilt, de *grimm*, cruel, féroce, et *hild*, guerrière. Saxo la nomme *Grimilda*; sa mère s'appelle Uote dans le poëme allemand.

palais entouré d'une flamme magique (1). Elle couche trois nuits avec Sigurth sans manquer à la chasteté (2), et après son mariage, quand elle a perdu sa puissance surnaturelle (3), il lui reste encore toute l'énergie de sa volonté. Elle veut la mort de Sigurth, parce qu'il a manqué à la parole qu'il lui avait donnée, et se tue après s'être vengée. Elle est devenue dans le poëme allemand un personnage de chevalerie; tout le merveilleux a disparu, la puissance de son esprit n'est plus que de la force physique, et la vengeance qu'elle poursuit contre Sigurth n'a plus d'autre cause qu'un sentiment de chasteté exagérée que les femmes des temps barbares ne connaissaient pas. Une fois vengée, elle retombe dans une nullité si complète, qu'il n'en est plus même question (4); dans un autre poëme elle reparaît seulement pour pleurer son époux (5), et cette nullité, cette faiblesse encore plus contraire à son caractère, ne peuvent s'expliquer que par des idées bien postérieures aux premières traditions (6). La conception de Hagne (Högni dans l'Edda) appartient encore moins à une imagination primitive; c'est l'idéal du vassal, prêt à tout pour son seigneur, et lui obéissant comme un chien à son maître, quoiqu'il soit plus fort dans les combats et plus intelligent dans les conseils. Quelques traits de son caractère paraissent des souvenirs d'une tradition plus ancienne. Il abuse impitoyablement de sa force (7); il est avec Kriemhilt insolent jusqu'à la grossièreté et dur jusqu'à la férocité. Peu lui importent les moyens,

(1) *Sigurþar-qvida I*, st. XIV, XV.

(2) *Brynhildar-qvida II*, st. XIX; *Sigurþar-qvida I*, st. IV et V. Ce n'est que bien plus tard, dans le *Volsunga-saga* et dans des poëmes rédigés sur des traditions plus récentes, qu'il est question de leur fille Aslaug.

(3) Dans l'introduction de *Brynhildar-qvida I* (ap. *Edda*, t. II, p. 194), Odin lui impose comme châtiment l'obligation de se marier. C'est évidemment la perte de sa force surnaturelle.

(4) Hagne en parle seulement une fois, st. 1728.

(5) Dans le *Klage*, v. 1773 et suiv., et particulièrement 1833 et 1834.

(6) Le *Klage*, qui est pourtant un des plus vieux poëmes, ne connaît presque rien de la première partie du *Nibelunge Not*; il s'appuie certainement sur des traditions du cycle de Dietrich, que l'absence totale de l'élément mythique et même de tout merveilleux empêche de croire fort ancien.

(7) Avec le Batelier et le Chapelain.

ce qui l'inquiète ce sont les résultats. Il assassine lâchement Sigfrit par derrière. Dans ses moindres embarras, il ment sans scrupule, et pour se venger de Kriemhilt tranche la tête de son enfant au milieu d'un banquet. Mais toute sa conduite avec Volker et Rüedeger n'en est pas moins empreinte d'une élévation et d'une noblesse inconnues aux peuples dont la civilisation en était encore à ses premiers développements. Il y a même dans son caractère et dans son histoire la marque d'une composition fort habile : c'est une fatalité immuable qui conduit tout, mais elle n'est point extérieure comme celle des Grecs ; c'est Hagne lui-même qui lui prépare les voies ; sa prévoyance et son courage, tout ce qui pouvait détourner les dangers de sa tête, est précisément ce qui le pousse à sa perte.

Il est inutile de chercher dans le personnage d'Atli (Etzel dans le Nibelung Not) les rapports historiques qu'on a voulu y découvrir (1), on n'en trouve pas d'autres qu'une ressemblance de nom que devait amener l'analogie des langues. Atli est la représentation du Roi ; mais il est bien plus antique dans la version scandinave. Il veut venger la mort de sa sœur (2), et ne recule devant aucun obstacle. Tour à tour perfide et violent, il montre toujours la dignité des temps barbares, la force du caractère et le courage du crime. Mais dans le poëme allemand c'est un vieillard imbécile, mené comme un enfant par sa femme, qui pleure quand les Nibelung punissent ses plus fidèles guerriers de sa perfidie, et n'a pas même assez d'énergie pour s'armer d'une épée et combattre avec eux.

L'idée mythique qui sert de noyau aux traditions primitives est restée le pivot de la version islandaise : c'est la croyance au malheur que le Trésor appelait sur la tête de

(1) Attila, roi des Huns; voyez ci-dessus, p. 128 et 133. C'était si bien un nom allégorique, qu'on le donnait même à Thor; Finn Magnussen, *Lexicon Mythol.*, p. 908.

(2) Dans les deux *Atla*, il veut s'emparer du Trésor des Nibelung ; mais ils sont rédigés sur des versions postérieures.

son possesseur (1). Des traditions plus récentes l'ont expliquée par la malédiction d'un nain, à qui la violence allait le ravir (2); mais elle avait une cause plus profonde. Presque partout les fleuves reçurent un culte, et l'or se recueillait dans leurs eaux (3); on le regarda comme une propriété du Dieu, que lui arrachaient de sacriléges spoliateurs, et on accueillit aisément l'idée de sa colère et de sa haine (4). Les fréquentes querelles qui dans ces temps de violence troublaient les familles pour le partage de leurs richesses, les meurtres qui les ensanglantaient (5), et les nombreux accidents qu'amenaient les dangers de la pêche de l'or à une époque où l'industrie et la navigation étaient si peu avancées, la confirmèrent encore (6). Le souvenir de cette croyance

(1) Cette idée d'une malédiction attachée à une chose, et frappant tous ses propriétaires, était fort répandue dans le Nord : c'est une épée dans le *Hervararsaga*, une chaîne d'or dans l'*Ynglingasaga*, un anneau dans le *Holmveriarsaga*; ap. Bartholinus, *Antiquitates Danicae*, p. 502. Le sens du mythe n'était plus compris, on ne s'attachait qu'à son côté matériel. Il se retrouve dans toute sa pureté dans l'Indoustan; ap. Polier, t. I, p. 391.

(2) Andvari, dans le *Sigurþar-qvida II*, st. V.

(3) On l'appelait, dans la poésie islandaise, le feu de l'eau, la flamme du fleuve; *Skalda*, p. 129. Les noms que l'on donnait aux objets naturels étaient, comme nous l'avons vu, fort souvent significatifs; les fleuves étaient de l'eau qui coulait, et le radical de *renna*, cours d'eau, en islandais (رون en persan, *ρειν* en grec, *rinnan* en gothique, *rin* en anglo-saxon), les fit souvent désigner par le nom de Rhin, Rhône, etc. C'est là sans doute, bien plutôt que les parcelles d'or que l'on trouvait quelquefois dans le Rhin, la raison des métaphores dont les Scaldes se servaient pour désigner l'or, le métal éclatant du Rhin, *Snorra-Edda*, p. 154; la flamme du Rhin, Müller, *Sagabibliothek*, t. II, p. 476. Peut-être aussi, comme nous l'avons dit, p. 44, doivent-elles leur signification à la tradition des Nibelung. Au reste, le Rhin était fort célèbre dans l'ancienne poésie du Nord; *Grimnis-mal*, st. XXVII, *L'Atlaqvida*, st. XXVIII, l'appelle même *Askunn*, visité par les Ases, et les Germains lui rendaient un culte; Tacitus, *Annales*, l. V, c. 17.

(4) Voilà pourquoi Andvari, le premier possesseur du Trésor, habitait le Svartalfaheim (*Snorra-Edda*, p. 136), le séjour des Alf noirs, des mauvais esprits. C'est probablement par suite de la même idée, que les serpents, l'image des ennemis des Dieux, gardaient si souvent les trésors.

(5) L'idée de la funeste influence de l'argent était si répandue en Scandinavie, que la lettre runique ᚠ fé, argent, signifiait, en poésie, cause de discorde; on lit même dans la pièce de vers sur le nom des runes, qui ne contient que des vérités proverbiales : Fe velldr frända rogi. — L'argent crée des discordes dans les familles. On a vu aussi que le *Völu-spa*, st. XIX et XXII, attribue à l'or le premier meurtre, et tous les maux qui affligent l'Humanité.

(6) Peut-être le nom de *Nibelung*, *Niflung*, enfants des ténèbres (de l'islandais *Nifl*, qui ne se trouve plus que dans quelques noms mythologiques, *Niflheim*, *Niflhel*, ou de l'allemand *Nibel*, *Nebel*), s'explique-t-il par ce motif et n'a-t-il qu'une signification allégori-

est resté dans les versions allemandes (1); mais, soit qu'on ne la comprît plus suffisamment, ou plutôt que le poëte l'ait sacrifiée aux exigences de la composition littéraire, la fatalité qui poursuit les possesseurs du Trésor n'y est plus que mentionnée; c'est la vengeance de Kriemhilt qui domine : tout autre ressort aurait détruit l'unité du poëme.

Malgré une recherche visible, les circonstances du mariage de Brynhild sont aussi bien moins probables. L'Edda dit seulement que Sigurth et Gunnar (Gunthere dans le Nibelunge Not) changèrent de forme. Le sens est clair : il fallait traverser des flammes, prouver à Brynhild, qui avait juré de n'épouser qu'un homme qui ne connaîtrait pas la peur (2), qu'elle ne manquerait pas à son serment, et Sigurth satisfait à cette épreuve sous les habits de Gunnar (3). Mais le Nibelunge Not s'est plu à multiplier les difficultés, et elles n'ont plus rien de naïf; c'est l'imagination qui les crée à plaisir, et les fait surmonter par des moyens qui n'ont pas la simplicité qui caractérise les poésies primitives. Sigfrit ne triomphe de Brünhilt qu'avec une cape qui le rend invisible et une ceinture qui augmente ses forces. Il les trouve toutes les deux dans le Trésor des Nibelung, et, dès qu'il n'est pas

que, au lieu de la valeur historique qu'on a voulu lui donner. Nous devons cependant reconnaître qu'on le trouve souvent dans les vieux romans, *Waltharius*, v. 555; *Chanson de Roland*, st. CCXIX, v. 6; *Ruolandes Liet*, p. 267, v. 17; Strickære, p. 99ᵃ; *Garin li Loherenc*, v. 8597; *Gerard de Viane*, v. 1633; Nyerup, *Om almindelig moerskabs Læsning*, p. 90, etc., et ils l'avaient sans doute emprunté à l'histoire; voyez le continuateur de Frédégaire, ch. 109, et Mabillon, *De Re diplomatica*, p. 147, 265, 602. Si notre conjecture était fondée, on comprendrait pourquoi le poëme allemand donne le nom de Nibelung aux possesseurs du Trésor, quels qu'ils soient, d'abord aux Nains, puis à Sigfrit, qui l'avait conquis, et enfin aux Burgund, qui le lui avaient pris. Nous avons déjà dit qu'on avait cru reconnaître quelque ressemblance entre la tradition des Nibelung et celle de Jason; il est au moins assez singulier que leur nom s'y trouve.

I decus, et pecoris Nephelei vellera Grajo
Redde tholo.

Valerius Flaccus, *Argonauticon*, l. I, v. 58.

(1) Niblunges hort:
Darum sich von den Heunen hub
jämmerlicher mord
An manchem Held viel kühne, die da wurden
erschlagen.

Hürnen Seyfrid, st. XIV et XV.

Peut-être le vers 100 du *Klage* y fait-il aussi allusion; mais nous n'oserions pas l'affirmer.

(2) Dans l'introduction du *Brynhildar-qvida I;* ap. Edda, t. II, p. 194.

(3) C'est même la version du *Færöische Qvæder*, p. 156. Il y avait une espèce d'enchantement, appelé *Seidr*, qui donnait la puissance de prendre la forme que l'on voulait.

uniquement composé d'or, l'idée mythique qui s'y attachait est perdue et la tradition n'a plus de sens. Ce merveilleux n'a d'ailleurs rien d'antique; il appartient à la mythologie allemande du moyen âge. Dans les traditions populaires, c'est avec une cape que les Nains se rendent invisibles (1); et la ceinture qui multiplie les forces se trouve dans un autre poëme allemand de la fin du 15e siècle (2).

Le dénoûment est amené dans les deux traditions par des moyens différents. Dans l'Edda (3), c'est l'amour de la famille (4), le devoir de venger la mort violente de ses parents (5). Gunnar avait causé par sa tromperie le suicide de Brynhild, et Atli ne pouvait la laisser impunie (6). Le ressort du poëme allemand est bien plus moderne : c'est la supériorité de l'amour conjugal sur l'amour de la famille (7), et

(1) *Deutsche Sagen*, t. I, p. 270, 272, 273, 276, trad. française. Peut-être cependant cette croyance est-elle d'origine scandinave; deux passages de l'*Orvaroddssaga* et du *Stiornu Odda Draumi* (ap. Bartholinus, *Antiq. Danicae*, p. 261) parlent de secrets magiques pour se rendre invisible, et le *Tarnchappa* du *Nibelunge Not* ressemble beaucoup au *Hulishialmr* de l'*Alvis-mal*, un casque qui cache. *Tarn* signifiait cacher, dans l'allemand du moyen âge. Au reste, l'emploi de cette cape ne se trouvait certes pas dans une vieille tradition; elle amène une lutte entre Brünhilt, et Sigfrit, qui veut la forcer à consommer son mariage, et la scène se passe en présence du mari, qui entend tout et né voit rien ; *Nibelunge Not*, st. 613–627 et 782–784.

(2) Le Nain Laurin en a une semblable dans le *Klein Rosengarten;* peut-être cependant est-ce un souvenir de celle de Thor ou d'Hippolyte; ap. Apollodore, *Bibliotheca*, l. II, c. 5.

(3) Sauf, cependant, l'*Atla-qvida* et l'*Atla-mal*, qui sont rédigés sur des traditions différentes, et se rapprochent beaucoup plus sur quelques points de la version allemande.

(4) La liaison entre les frères et les sœurs était si étroite dans le Nord, que l'on regardait les enfants de sa sœur comme les siens propres; Tacitus, *Germania*, § XX.

(5) Il était si sacré, qu'on ne pouvait en hériter avant d'avoir vengé leur mort. Voyez ci-dessus, p. 117, n° 1, et Ihre, *Glossarium Suio-Gothicum*, s. v° wigarfwe, t. II, col. 2009.

(6) Dans l'*Oddrunar-gratr*, st. XIX, les Giukung (Nibelung) lui offrent même une composition. La tradition scandinave était fidèle à cet amour de la famille; quand Gudrun voit l'existence de ses frères menacée, elle s'arme, et vient combattre avec eux ; *Atla-mal*, st. XLVI.

(7) C'est un sentiment et un fait dus au christianisme : avec l'esclavage de la femme, la dignité du mariage est impossible. Gudrun est bien plus fidèle aux mœurs antiques en acceptant une composition et en oubliant son mari. Voyez le *Helga-qvida Handingsbana II*, st. XXXIII, ci-dessus, p. 116-117. Un autre indice d'une origine fort ancienne, et même orientale, se trouve dans l'*Oddrunar-gratr*, st. XIX; Gunnar, qui veut épouser une autre sœur d'Atli, lui offre une forte somme d'argent : c'est encore l'achat de la femme.

ce ne fut que dans le moyen âge qu'il devint le plus sacré de tous les liens et domina toutes les autres affections.

Dans l'Edda, on ne perd jamais l'ensemble de vue, un même esprit anime tout, et les détails appartiennent tous au même temps; on reconnaît dans chaque chant un fragment d'une seule tradition que les poëtes n'arrangent point, mais qu'ils acceptent dans toute sa rudesse et son unité primitives. Dans le poëme allemand, au contraire, l'intention d'être logique est évidente: on veut tout justifier, trouver une raison à tous les événements; on se préoccupe moins des sentiments et des idées que de leur cause. Leur vérité elle-même ne suffit plus : on les exagère pour les rendre plus poétiques, on les encadre pour les rendre plus saillants, et l'on pose des caractères primitifs au milieu de la pompe des fêtes et des dévoûments de la vie féodale (1). Jamais une inspiration naïve n'aurait attaché une si grande importance à des mœurs extérieures et au besoin d'une idée morale visible; jamais elle n'eût matérialisé ainsi la punition du crime (2) et sacrifié une vérité profonde à une réalité sensible et mesquine. L'unité elle-même est détruite : on distingue deux traditions, aussi différentes par leur esprit que par leur forme. La première partie est bien plus lyrique que la seconde : le ton calme, épique, impartial, de celle-ci, témoigne déjà de poëtes bien moins naïfs; mais, quoique postérieure par l'esprit de la composition, elle est plus ancienne par le sujet. Le mépris fastueux de la mort que les Nibelung déploient à la cour d'Etzel, leur grandeur physique bien

(1) Dans les caractères si poétiques de Hagne et de Rüedeger; tous les rapports de ce dernier avec les Nibelung sont même empreints de l'esprit de la chevalerie.

(2) Sigfrit est puni pour avoir raconté ses rapports avec Brünhilt; Dietrich punit Hagne et Gunthere de la mort de Sigfrit, et Hildebrant punit Kriemhilt par une idée abstraite de justice :

Do sprach der alte Hildebrant : ja geniuzt sis niht,
Daz si in slahen torstę. Swaz halt mir geschicht,
Swie er mich selben brahte in angestliche not,
Iedoch so wil ich rechen des küenen Trongæres tot.

Nibelunge Not, st. 2312.

Ce qui le prouve évidemment, c'est que Etzel ne venge pas sa mort.

plus que morale, les cadavres que le poëte se plaît à amonceler jusqu'au plafond de la salle, cette mare de sang qui monte au genou des guerriers et apaise leur soif, tout cela appartient évidemment aux temps barbares. Sans doute les traditions qui servent de base à la seconde partie s'étaient naturalisées avant les autres (1), et, en leur donnant une nouvelle forme, les poëtes respectaient les faits et les caractères; tandis que, plus libres avec des traditions étrangères, tout en conservant le cadre et l'esprit de leur première version (2), parce qu'ils n'étaient plus que de grossiers rhapsodes, sans originalité et sans connaissance de leur art (3), ils y mêlaient les idées de leurs contemporains (4). Quoi qu'il en soit, on ne peut croire que les traditions soient passées de l'Allemagne en Scandinavie (5), et à moins de supposer sans aucune preuve que les deux peuples les avaient également apportées d'Orient (6), on est forcé de reconnaître l'influence de la

(1) Elle se rattache au cycle de Dietrich, qui, comme nous l'avons vu, n'était pas connu en Scandinavie.

(2) La forme lyrique de la première partie nous semble une preuve évidente de son origine étrangère. L'esprit calme et impartial des Allemands arriva promptement à la forme épique; elle est déjà fortement marquée dans le *Hildebrandslied*, et on la retrouve dans tous les poëmes que leur division en strophes semblait préparer à une poésie passionnée. Il faut nécessairement qu'il y eût dans le sujet du *Nibelunge*, tel qu'il arrivait au poëte, un élément différent qui ne pouvait être qu'étranger. C'est d'ailleurs dans la première partie que s'est conservé tout ce qui semble d'origine orientale, non pas seulement dans les idées, mais dans les faits : ainsi, par exemple, Sigfrit y chasse aux lions; st. 878, 879.

(3) La forme du *Nibelunge Not* est sans aucune valeur; les rimes sont d'une pauvreté misérable, et la langue manque également de flexibilité et d'harmonie. Il doit toute sa réputation au vieil esprit teutonique dont il est empreint, et qu'on voulait réveiller en Allemagne pour repousser la domination de Napoléon; le *Kutrun*, et surtout l'*Alexander* de Lamprecht, ont infiniment plus de valeur littéraire.

(4) Dans les chants scandinaves, tous les héros sont payens, et Odin lui-même y joue un rôle; tandis que, à l'exception des Huns, ils sont tous chrétiens dans le *Nibelunge Not* : les seigneurs ont des chapelains, et les reines se disputent le pas pour aller à l'église. Le poëte fait tuer Sigfrit par un étranger : dans l'*Edda*, le meurtrier était son beau-frère; mais il craignait de révolter des mœurs déjà plus policées.

(5) MM. Grimm eux-mêmes ont reconnu (*Ueber deutsche Rünen*, p. 161, et *Altdäniche Lieder*, p. 430) que la version scandinave était, dans quelques points importants, plus ancienne et plus originale que la tradition allemande.

(6) C'est l'opinion que Müller a soutenue dans le second volume de sa Bibliothèque des Saga. Nous croyons qu'une critique sérieuse adopte difficilement des conjectures qui ne s'appuient sur aucune base, même quand rien ne les contrarie; c'est prendre le possible pour le réel. Mais on ne peut admettre que la même poésie se soit développée d'une manière si parfaitement semblable chez deux nations aus-

poésie islandaise sur les premiers développements de la poésie allemande (1).

DES IMITATIONS.

Dès le 5e siècle la vie s'était retirée de la littérature antique, on ne trouvait déjà dans ses images que des mots

si différentes et aussi voisines. Il est d'ailleurs certain qu'il y avait deux traditions : non seulement elles font tuer Sigurth, l'une dans un bois, et l'autre dans son lit ; mais les écrivains du Nord les connaissaient toutes les deux (þyþ-verskir menn segia sva at þeir dræpi hann uti i skogi ; *Edda*, t. II, p. 255. þyþ-verskir menn segia Sigurd drepinn hafa verit uti i skogi ; *Norna Gestssaga*, c. VIII), et un vieux poëme qui ne nous est pas parvenu (le *Gudrunar-qvida inn forni*) avait adopté la version allemande. Aux preuves que nous avons déjà données de l'influence scandinave, nous ajouterons que dans le *Kutrun* elle est visible dans plusieurs aventures et dans l'esprit de certaines parties, par exemple le combat entre les armées de Hartmut et de Hetel, et qu'il y a des expressions étrangères à l'allemand usuel et littéralement traduites de l'islandais : ce sont des synonymes poétiques indiqués par le *Kenningar*.

(1) Il ne semble pas possible que la tradition de Sigurth ne fût pas connue en Scandinavie pendant le 9e siècle : une expression du Biarka-mal (*rogr. Niflunga*, ap. *Snorra-Edda*, p. 155) lui doit son origine, et, si on ne peut en déterminer la date d'une manière certaine, on sait au moins qu'en 1030 il était déjà ancien, et se chantait au commencement des batailles pour animer le courage des soldats ; Snorri, *Heimskringla*, t. II, p. 347, 348. La tradition primitive allemande ne nous est pas parvenue ; mais Saxo Grammaticus nous apprend qu'en Saxe (l'ancienne Saxe, qui touchait au Holstein, et où l'on parlait la même langue qu'en Scandinavie ; voyez ci-dessus, p. 43 et 44) elle était fort célèbre en 1132, et sous la forme qu'elle a dans le *Nibelunge Not* ; c'était Kriemhilt qui causait la mort de ses frères : Tunc cantor quod Canutum saxonici et nominis et ritus amantissimum scisset... speciosissimi carminis contextu notissimam Grimildae erga fratres perfidiam de industria memorare adorsus ; l. VIII, p. 239. La langue de la version actuelle ne permet pas de la croire antérieure au 13e siècle, et cette raison décisive est encore confirmée par plusieurs autres. Il est question d'objets de luxe que les Croisades introduisirent en Europe, et de pays qui n'étaient pas connus auparavant et ne pouvaient pas l'être : le Maroc (st. 355) n'existait pas avant le 11e siècle, et Vienne (st. 1102, 1301) ne fut fondée qu'en 1162. L'évêque Pilgerin (st. 1236) était certainement mort bien des années avant qu'on le fît contemporain de personnages qui avaient vécu plus de cinq cents ans avant lui, et il fut évêque de 971 à 991 ; il est parlé des Polonais, et l'histoire de Ditmar de Mersburg les nomme pour la première fois en 1018. Il est donc impossible de croire la version actuelle plus ancienne, et cependant on y rencontre une foule de mots : *chemenate*, *elch*, *michel*, *recken*, *verch*, etc., qui n'appartenaient déjà plus à la langue du 13e siècle ; ils avaient été conservés dans des ballades populaires que le *Nibelunge Not* s'est appropriées.

vides, auxquels ne se rattachait aucune pensée; ses pensées elles-mêmes n'étaient plus que les derniers sons d'un écho qui ne s'adressait qu'à la mémoire. La littérature chrétienne, au contraire, s'emparait de toutes les émotions de la société; elle apaisait tous les besoins des intelligences, et en provoquait de nouveaux; toutes les questions qui passionnaient les esprits en partaient et revenaient y chercher leur réponse. Déjà frappée de mort par les croyances et les anathèmes du christianisme, la poésie payenne reçut donc le dernier coup de sa littérature. Mais si étroite que fût la place qui lui était restée dans les traditions populaires, la poésie chrétienne ne pouvait la remplir. Elle se préoccupait trop exclusivement des idées pour se mettre à portée d'intelligences à demi barbares; son principe l'obligeait de professer tant de dédain pour les sens, que les imaginations matérialistes du peuple ne savaient par où la saisir (1).

Faute d'aliment, elles durent ainsi s'amortir, mais elles n'en étaient que plus disposées à se soumettre à la domination de celles qui avaient grandi sous de plus heureux auspices, dès que les événements les mettraient en contact. C'est une loi providentielle, la loi qui fait la puissance des grands hommes sur leur siècle : partout la force morale domine la faiblesse et entraîne la foule à sa suite; toujours les

(1) Ce spiritualisme explique l'opiniâtre attachement du peuple pour les superstitions païennes; la poésie catholique ne lui offrait rien qui pût en tenir lieu : sa seule ressource était de les *baptiser*, de remplacer les noms payens par des noms chrétiens, Vénus ou Freya par la Vierge, et Pluton par le Diable. Les ecclésiastiques eux-mêmes avaient donné l'exemple : la Vierge de l'église de Sainte-Agnès, hors de Rome, est une ancienne statue de Cérès. Le *Kyndilmessa* est devenu la *Chandeleure;* l'eau bénite est l'eau lustrale; les cierges sont des restes de l'adoration du feu, etc. D'ailleurs, le peuple ne renonce à ses coutumes et à ses croyances les plus indifférentes que par de puissants motifs, et tout ici l'engageait à les conserver : elles satisfaisaient des besoins réels, qui, sans elles, seraient restés en souffrance. Voyez, sur les innombrables superstitions du moyen âge, le sermon de saint Eligius, ap. d'Achery, *Spicilegium*, t. V, p. 215; l'*Indiculus superstitionum* à la suite du capitulaire de Karloman, de 743 (ap. Leptinas); l'*Evangile des Quenoilles*, et Grimm, *Deutsche Mythologie*, app. p. XXIX-CLXII. C'est là certainement la cause de tous ces fréquents retours au paganisme qui indignaient tant les Conciles. Celui d'Orléans disait encore, en 533 : Catholici qui ad idolorum cultum, non custodita ad integrum accepti gratia, revertuntur, vel qui cibis idolorum cultibus gusti illicitae praesumptionis utuntur, ab Ecclesiae coetibus arceantur; ap. Labbe, *Concilia*, t. IV, col. 1782.

âmes fortes font reconnaître leur souveraineté par les autres et les marquent de leur empreinte (1). N'eût-on aucune autre raison de le penser que le fait de leur rencontre (2), il est impossible que les peuples du Nord n'aient pas exercé sur les populations romanes une profonde influence, parce que leurs imaginations étaient plus actives, plus vigoureuses; parce que le spectacle d'une nature où tout respirait la destruction et la force, parce que les habitudes d'une vie d'aventures et de dangers les avaient exaltées (3).

(1) Mon génie étonné tremble devant le sien,

a fort bien dit Racine; c'est le secret de la contagion d'un fanatisme quel qu'il soit : *sanguis martyrum semen christianorum*. Peut-être y a-t-il là une grave raison contre la publicité de certains débats judiciaires et le principe de la liberté de la presse.

(2) Dès la fin du 5e siècle, Sidonius Apollinaris, l. VIII, let. 6, parle des incursions des Scandinaves en France et dans le reste de l'Europe; elles se multiplièrent tellement pendant le neuvième, qu'il est presque impossible de les indiquer toutes (voyez le *Romans de Rou;* Pontanus, *Rer. Danic. Hist.*, p. 105, éd. de 1631; Muratori, *Antiq. Ital.*, t. 1, p. 5; Depping, *Expéditions maritimes des Normands*, et Augustin Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre*); et en 1193, Ingeburge ou Isemburge, fille de Waldemar I, roi de Danemark, épousa Philippe-Auguste. Les populations de l'Europe occidentale qui ont eu le moins de rapports directs avec les Scandinaves sont celles de la péninsule Pyrénaïque, et cependant ils ont été nombreux. Une princesse norvégienne épousa même dans le 13e siècle (1256-1257) le frère d'Alphonse X, roi de Castille. Voyez Langebeck, *Rer. Dan. Script.*, t. I, p. 513, 534, 552; Rodericus Toletanus, *Hist. Arabum*, c. XXVI; Abulfeda, *Annal. Muslem.*, t. II, p. 178, note de Reiske, 168; Pontoppidanus (Bruckstadt), *Gesta Danorum extra Daniam*, t. I, p. 156-179, et le mémoire de M. Werlauff, *Skandinaviske Litteraturselskabs Skrifter*, t. X, 1814. Les rapports intellectuels ne tardèrent même pas à devenir plus étroits : les savants islandais allaient étudier, dès le 12e siècle, en Saxe, à Cologne et à Paris; *Hungurvaka*, p. 76, 90, 158; et cent ans plus tard, il y avait dans cette dernière ville un collége pour la nation suédoise (danoise?); Rühs, *Unterhaltung fur Freunde altd. und altn. Gesch. und Literatur*, p. 112.

(3) Ces questions d'influence n'ont jusqu'ici été traitées que dans un esprit systématique, et par conséquent étroit; on ne s'est pas assez souvenu que l'histoire n'est que l'échange et le développement des idées de tous les peuples; on reconnaît facilement les rapports généraux, mais les préciser dans une image ou une pensée particulière, et faire la part de chaque influence diverse, est presque toujours également impossible. Ainsi, par exemple, M. Price, trompé sans doute par l'apparence orientale de quelques noms, et une tolérance vraiment étonnante dans un poëme religieux, a supposé une origine arabe au *Roman de Parceval* (Warton, t. I, p. 24, note); et il semble certain qu'il a été inspiré par le mysticisme chrétien. On doit même croire que ses sources sont latines, si l'on ne veut révoquer en doute, sans aucune preuve, le témoignage de Wolfram von Eschenbach lui-même; *Parzival*, l. XVII, v. 469:

Kyot der meister wis
Diz mære begunde suochen
In latinischen buochen;

et il avait auparavant, l. I, v. 827-30, reconnu formellement que Kyot et meister Cristian de Troys étaient ses originaux; d'après quelques critiques (entre autres Lachmann), ils auraient eux-mêmes travaillé sur des traditions provençales. La même difficulté se présente pour le *Vilkinasaga;* il avoue son origine allemande : þessi saga er ein af hi-

Souvent on a cherché des preuves d'influence où elles ne pouvaient pas être; on prenait pour des analogies accidentelles les développements spontanés de la nature humaine (1). On ne reconnaissait seulement pas que les littératures agissaient les unes sur les autres d'une manière différente aux différents périodes de leur histoire. Il est une idée que l'homme trouve toujours dans son intelligence, c'est qu'il n'est pas d'événement qui ne soit déterminé par une cause, un sentiment que lui révèle constamment sa conscience; c'est que toute action porte avec elle sa récompense et sa peine. Quand l'horizon du poëte a grandi,

num stoerstum sögum, er giördar hafa verid i þyskri tungu, préface de l'édition de Peringskjöld, sögum þydeskra manna, c. 165; þydskum qvædum, c. 251, 565; etc. M. Finn Magnussen (*Edda*, t. III, p. 852, note), va jusqu'à dire qu'il est traduit de l'allemand, et cependant il s'appuie aussi sur des traditions scandinaves (Danir ok Sviar kunnu at segia heraf margar sögur enn sumt hafa þeir fært i qvædi sin; préf. manus. ap. Müller, *Sagab*, t. II, p. 296), et la grande quantité de noms latins qui s'y trouvent, *Ostacia*, *Fertilia*, *Odilia*, *Vilkinus*, *Ilias*, *Osantrix*, etc., ne permet guère de lui refuser une source latine. Souvent l'embarras est plus grand encore: le même sujet est traité presque à la fois par tant de nations différentes, qu'on ne sait à laquelle attribuer la priorité; ainsi, par exemple, l'histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne, qui semble une fiction orientale, a été populaire jusqu'en Danemark; Rahbek, *Dansk og Norsk Nationalværk*, t. III, p. 53 et suiv. L'histoire de Pepin, qui affronte un lion pour ramasser le gant d'une femme, se trouve dans une foule de romans et de chroniques du moyen âge; Monachus Sangallensis, c. 25, le *Romans de Berte*, etc.; et elle est aussi dans l'*Historia de las guerras civiles de Granada*, par Perez de Hita, p. 405, et cette histoire était, si l'on en croit le titre, *sacada de un libro arabigoy traducida en castellano.* L'histoire du visir Caversha, des *Mille et un Jours* (jour 21), est celle de Polycrate, que l'on trouve déjà dans Hérodote, l. III, c. 39-44; et quoique l'esprit du *Fortunatus* rende fort probable son origine scandinave, les traditions allemandes, italiennes et françaises, viennent certainement de l'espagnol.

(1) Les ordalies ont dû se produire spontanément chez tous les peuples qui croyaient à l'intervention toute-puissante de la Divinité dans les affaires humaines; on les trouve à la fois chez les Indous (*Manava-dharma-sastra*, l. VIII, st. 114 et 115; l'épreuve de Sida dans le *Ramajana*), les Perses (l'épreuve de Sijavesch dans le *Schah Nameh*), les Scandinaves (*Gudrunar-qvida III*, st. VII, VIII; *Egilssaga*, p. 275, etc.), sans qu'il soit possible d'admettre aucune transmission, excepté pour les Grecs et les Romains, dont la religion répugnait à cette action extérieure de la Divinité. Les historiens qui ont donné aux ordalies une origine chrétienne (entre autres Finn Johannaeus, *Histor. eccles. Island.*, t. I, p. 25), ou païenne (Schröck, *Christliche Kirchengeschichte*, t. XXIII, p. 237, etc.), se sont également trompés. Peut-être devons-nous une superstition populaire aux formes usitées dans les ordalies scandinaves. Elles avaient lieu dans un champ entouré de baguettes de noisetier plantées dans la terre, on les appelait même *combats dans le champ du noisetier;* et encore maintenant en Normandie on croit une vertu magique aux baguettes de noisetier : on trouve avec elle les sources, les trésors, et l'on guérit la fièvre quarte.

quand il comprend l'histoire, il ne croit plus à la nécessité de resserrer l'action de la Providence aussi étroitement que dans les unités d'un drame classique; mais tant qu'il reste naïf, qu'il fait de la poésie parce qu'il est poëte, sans arrière-pensée et sans but, il veut retrouver dans le monde les préoccupations de son intelligence, et exprime ses idées avec des faits. Plus tard sans doute, il les racontera comme un chroniqueur, sans s'occuper de leur signification apparente, parce qu'ils sont vrais; mais d'abord, il ne les adopte que parce qu'ils répondent à sa pensée. Aussi n'est-ce point dans les sujets qu'il faut chercher les preuves d'une influence extérieure sur la poésie populaire; les noms ne sont pour elle que des mots, et de vagues souvenirs, un instinct d'orgueil national plus vague encore, font préférer au peuple ceux de son histoire (1). Quand il en a été autrement, c'est

(1) On ne peut douter que les Franks n'aient eu des héros nationaux : Item barbara et antiquissima carmina, quibus veterum actus et bella canebantur scripsit (Carolus Magnus) memoriaeque mandavit, dit Einhard, *Vita Caroli Magni*, c. 29. Le poëte saxon est encore plus explicite, *Annales Caroli Magni*, l. V, v. 117 :

Vulgaria carmina magnis
Laudibus ejus avos et proavos celebrant;
Pippinos, Carolos, Hludowicos et Thedoricos,
Et Carlomannos Hlothariosque canunt.

L'ouvrage français qui nous semble avoir retenu le plus des anciennes traditions dans le fond du sujet et dans les détails est, sans contredit, le *Romans de Garin li Loherenc* (Loherain dans l'édition de M. Paris). Il conserva long-temps sa popularité, car on lit dans *Milles et Amys*, c. 63 : « Il est assavoir que ceste histoire icy a esté extraicte de l'une des trois gestes du royaulme de France ; et ne furent que troys gestes au dit pays, qui ont eu honneur et renommée : de quoy le premier a esté Doolin de Mayence; l'autre *Guérin, qui eut si grande renommée;* la tierce si a esté de Pépin, qui fut roy tres puissant, duquel est yssu le roy Charlemaigne, qui fist tant de vaillance. » Peut-être n'est-il pas un seul de nos vieux romans où l'on ne retrouvât quelque fragment des traditions carlovingiennes; nous n'excepterions pas même le *Romans du Renart*, dont les noms nous paraissent empruntés à d'anciens chants historiques. Quand la poésie populaire n'est plus aussi profondément mythique, elle attache une idée à tous les noms, elle veut qu'ils soient significatifs. Si elle n'en a pas inventé pour les animaux principaux comme pour le coq, *Chanteclairs;* la poule, *Pinte;* le limaçon, *Tardins;* le mouton *Bélins*, etc., on peut affirmer que ceux qu'elle leur donnait avaient une valeur qu'ils ne tenaient pas de leur étymologie. Il a fallu certainement une raison pour que le nom de *Renard* se substituât au vieux français *Goulpil;* la popularité des poésies ne saurait l'expliquer : elles sont trop spirituelles et trop érudites pour avoir été assez répandues, et il est trop singulier que les noms des animaux soient des noms d'hommes, qui se reproduisent dans toutes les branches et toutes les langues, pour qu'on l'attribue au hasard ou à une imitation servile. Des deux noms de l'âne, l'un, Balduinus, Baudouin, est resté dans le patois de nos provinces, et Lafontaine s'en est servi plusieurs fois dans ses fables (*Les Ani-*

qu'il ne trouvait pas dans son passé les faits qui lui étaient nécessaires, ou que le renom qui environnait déjà les héros de la tradition étrangère était lui-même une cause d'influence (1). Lorsque les idées viennent à changer, les anciennes traditions, qui ne sont plus assez flexibles pour se prêter aux nouveaux besoins du poëte, se transforment et disparaissent. Parfois encore, une autre cause plus secondaire amène la rénovation des sujets poétiques : de nouveaux héros, plus nationaux, ou mieux favorisés par les circonstances du moment, préoccupent les imaginations et supplantent ceux des premiers récits (2). On ne doit donc pas s'étonner si les héros du Nord ont presque entièrement disparu de la littérature des populations romanes; tout ce qu'on y peut chercher, c'est la preuve qu'ils ne lui sont pas demeurés inconnus, et l'esprit de la poésie scandinave.

Cet esprit, il est impossible de le méconnaître, dans les plus vieux poëmes qui nous soient parvenus, à l'impassibilité d'un récit où le poëte n'apparaît nulle part en personne, à un

maux malades de la Peste, etc.); l'autre, Fromont, se trouve dans le *Garin*, dont nous parlions tout à l'heure. Le nom de Reinardus devait être fort répandu et réveiller des idées de courage et d'adresse, puisque la poésie populaire le donna à Renoart de Montauban, le symbole des luttes de l'aristocratie et de l'esprit de liberté contre le pouvoir matériel de la royauté. Le seul qui puisse embarrasser est celui du loup, Isengrimus ; mais on le trouve dans plusieurs documents diplomatiques des 7e et 8e siècles (Mone, *Reinardus Vulpes*, p. 306), et le loup dit lui-même, dans une des plus anciennes branches qui nous soient parvenues :

Ab antiquis cognominor Isengrimus.
Reinardus Vulpes, l. 1, v. 1481.

Dès le commencement du 12e siècle, un évêque de Laon renommé pour ses trahisons était appelé Isengrinus, et l'auteur du récit, qui ne comprenait pas la tradition, ajoute : Sic enim aliqui solent appellare lupos ; *Gallia Christiana*, t. II, col. 620. Cent ans après, il y avait en Flandre un parti nommé les Isengrins ; Martène, *Amplissima Collectio*, t. VI, p. 303. La popularité des noms avait certainement précédé la poésie des animaux, et, puisqu'elle ne s'explique point par l'histoire contemporaine, on est obligé de supposer une base dans de vieilles traditions populaires ; voilà sans doute pourquoi M. Mone a cru de la fin du 9e siècle un poëme qui ne remonte pas à 1150.

(1) Ainsi, par exemple, on ne sait dans l'histoire de quel peuple furent pris originairement les héros du *Nibelunge Not*; Hildebrand, qui devint si célèbre dans la poésie de toutes les nations germaniques, était certainement un Frank, et la poésie, sinon l'histoire, faisait d'Artus un roi breton.

(2) Voilà pourquoi les héros du cycle Carlovingien ont hérité partout de la popularité des anciennes traditions nationales, et ont eux-mêmes été remplacés par les Amadis.

besoin de mouvement et de désordre qui agite tous les personnages, à une exagération qui pousse tout à sa dernière limite, et se complaît dans la frénésie morale et le déploiement de la force physique, comme dans l'état le plus naturel et le plus digne d'un homme (1). Sans doute, ces caractères ne sont point particuliers à la poésie scandinave; ils ont dû se produire dans les premiers développements de l'imagination de tous les peuples, quoique peut-être avec moins de relief et de profondeur (2). Mais ce fut du Nord que sortirent les derniers Barbares qui se superposèrent sur les populations de l'Europe occidentale, et le joug de la domination romaine pesait sur elles depuis trop long-temps, les habitudes d'un luxe prématuré les avaient trop énervées, pour qu'elles eussent conservé l'esprit énergique de leurs ancêtres. Ses souvenirs eux-mêmes avaient dû s'effacer assez pour ne plus pouvoir imprimer tant de mouvement aux imaginations; ce serait déjà beaucoup que d'avoir préparé l'action de la poésie scandinave et accru son influence.

L'esprit des poëmes héroïques ne se perdit pas entièrement; mais ils n'avaient en eux aucun principe de vie, ni l'intérêt qui fixe les récits dans le souvenir, ni la signification profonde qui impose aux rhapsodes le respect des moindres expressions; et les progrès journaliers d'une langue ébauchée de la veille rebutaient la mémoire par les archaïsmes d'une forme vieillie, et la fatiguaient à suivre la tradition à travers de continuels remaniments. Bientôt l'impassibilité de la chronique ne suffit plus à la poésie, elle

(1) On en trouve des exemples frappants dans le *Waltharius manu fortis;* le poëme d'Ernoldus Nigellus; la Chronique de Notker, connu sous le nom de Monachus Sangallensis; le *Buovo d'Antona*, surtout l'horrible supplice de Brandonia, que son fils fait enfermer dans une muraille, de manière à ne lui laisser que la tête de libre et à prolonger sa souffrance une année entière; tout le *King Lear* de Shakspeare, et plus particulièrement encore la scène VII de l'acte III, où Cornwall arrache les yeux de Glocester, et les écrase sous ses pieds; etc.

(2) Le climat glacé de la Scandinavie donna l'habitude de la souffrance aux corps, et par conséquent de la dureté et de l'âpreté aux esprits.

aspira à devenir morale (1), politique (2), savante (3), et l'on ne peut chercher la raison des analogies que dans la ressemblance des connaissances littéraires (4), des théories religieuses et des mœurs sociales. Les sujets prirent ensuite de l'importance; ils voulurent intéresser l'imagination par le merveilleux et l'imprévu; puis, enfin, un nouveau mobile se développa sous l'action immédiate des idées chrétiennes, auxquelles s'associa encore la poésie scandinave: on chercha par le pathétique des situations, l'exagération des actions et la violence des passions, à intéresser aussi la sensibilité. L'imitation s'attacha alors aux sujets; elle reproduisit les aventures, leur enchaînement, leur imprévu, tout l'extérieur du drame, et, plus tard, quand l'art fut passé tout entier dans l'exécution, elle changea une dernière fois de procédés : ce n'est plus ni dans les idées, ni dans les faits, mais dans la forme, qu'il faut chercher les traces de l'influence que les différentes littératures exerçaient les unes sur les autres. L'action scandinave allait s'effaçant de plus en plus; rien ne pouvait la renouveler depuis la conquête de la Normandie, l'imagination du Nord était morte. Aussi ces derniers rapports sont presque étrangers à notre sujet, et leur nature les rend trop individuels pour qu'ils autorisent aucune conséquence générale. Mais ils ont l'avantage de ne pouvoir être méconnus, et ajoutent à la force des autres en prouvant qu'ils n'étaient pas des rencontres fortuites, mais le résultat nécessaire du contact des lit-

(1) Elle fit l'utopie de la société chevaleresque dans le cycle de la Table ronde, et de la société chrétienne dans les poëmes du Saint-Gréal.

(2) Dans le cycle Carlovingien. C'est là l'explication des différences fondamentales entre les versions allemandes et françaises. En Allemagne, c'est le besoin d'unité et de force qui se fait sentir; la première vertu poétique est, après le courage, la fidélité à son seigneur. En France, au contraire, c'est l'esprit d'opposition et d'indépendance qui domine : la poésie s'efforce d'abaisser le roi devant les grands vassaux ; elle fait du libéralisme à la manière du temps.

(3) Dans les romans d'Alexandre et de la Guerre de Troyes.

(4) Beaucoup des romans savants ne sont pas cependant rédigés sur des sources grecques ou latines, pas même sur Dares ou Valerius; Veldeck dit, dans son *Eneidt*, et Kuonrad von Würzeburc, dans son *Trojanischer Krieg*, qu'ils écrivaient d'après des livres en langues vivantes, *wälsche*.

tératures et de la succession des peuples. Une fois acquises à l'Humanité, les idées ne disparaissent plus de son histoire; il en est de l'impulsion qu'elles impriment aux esprits, comme de l'oscillation des eaux : en s'éloignant de leur point de départ, les traces s'aggrandissent et s'effacent; mais elles subsistent encore, lorsque le regard ne les aperçoit plus (1).

DE LA POÉSIE ANGLO-SAXONNE (2).

Lorsque, après avoir été séparés par des destinées différentes, deux peuples sortis d'une souche commune sont remis en contact par les événements, l'historien est exposé à prendre pour les effets de l'influence qu'ils exercent l'un sur l'autre des développements dont le principe avait été déposé dans leur vie, et n'attendait que des circonstances favorables pour se produire. Mais l'erreur serait ici de peu d'importance; la poésie scandinave, comme nous l'envisageons, est plutôt la poésie originale des populations du Nord que celle d'une localité et d'un temps. Quand même les vraisemblances nous auraient trompé sur l'origine immédiate de certains traits de la poésie anglo-saxonne, leur caractère septentrional n'en serait pas moins incontestable,

(1) Il est loin de notre pensée de regarder comme des imitations toutes les analogies que nous allons indiquer. Quand, au lieu de juger l'esprit et les tendances de la composition, la critique veut décomposer l'inspiration, elle erre nécessairement de conjecture en conjecture. Avec un peu d'érudition, on prouverait que le génie le plus original n'est qu'un plagiaire; nous en citerons seulement deux exemples. On a souvent cité ce beau vers de Racine :

Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé?

Guiot de Provins avait dit, dans le même sens :

Li argens est devenus plons.

Bibles, v. 340.

S'il est un ouvrage que l'on croie original, c'est le *Don Quixote*, et Chaucer en avait traité le sujet avant Cervantes dans le *Rime of Sir Thopas*; c'est évidemment la même inspiration, la même idée, et beaucoup de détails se ressemblent jusqu'à l'identité.

(2) Depuis quelque temps, on s'est beaucoup occupé en Angleterre de la littérature anglo-saxonne; MM. Conybeare, Thorpe, Ingram et Kemble, ont publié à peu près tous les manuscrits importants : voyez le *Bibliotheca Anglo-Saxonica* de MM. Wright et Fr. Michel. Malheureusement les études ont eu jusqu'ici une tendance plutôt philologique que littéraire; on rétablit la pureté des textes sans s'inquiéter de l'histoire et de la critique des idées.

et les conséquences des rapprochements que nous aurions établis ne perdraient rien de leur valeur. Les premiers émigrés du Nord qui s'établirent en Angleterre y trouvèrent une population renommée pour sa poésie, et le Beowulf (1) ne permet pas de douter qu'elle n'ait agi sur les habitudes de leur imagination (2). En condamnant les expressions mythiques qui lui étaient si familières, en adoucissant ce qu'il y avait de plus âpre dans les sentiments et de plus sauvage dans les idées, le christianisme les modifia plus profondément encore (3); puis l'érudition éveilla des désirs d'imitation, et enleva à la poésie, sinon toute sa naïveté, quelques nouvelles traces de sa première patrie (4). C'est ainsi dans les chants du peuple dont les mœurs résistèrent plus obstinément à l'esprit du christianisme, et dont l'imagination était trop naïve et trop ignorante pour se soumettre à l'influence des littératures étrangères, qu'il faut chercher l'origine et les caractères de la poésie anglo-saxonne (5).

(1) Les événements sont du 5e siècle; mais il semble probable qu'ils ne servirent que long-temps après de base à un poëme. L'auteur était un chrétien qui remania une ancienne tradition. La rédaction actuelle ne peut être antérieure au 7e siècle, et, malgré l'opinion de Junius, nous pensons, comme Hickes, qu'elle ne remonte qu'au 9e. En lui donnant une date antérieure, il serait impossible de comprendre comment aucun écrivain saxon, pas même Alfred, qui s'occupa avec tant de zèle de la littérature de son peuple, n'en aurait point parlé s'il l'avait connue, ou l'eût ignorée si elle avait existé. On ne peût cependant la supposer plus récente, puisque Sharon Turner, *History of the Anglo-Saxons*, t. III, p. 287, assure que le manuscrit est du 10e siècle.

(2) Les poésies ossianiques, tout arrangées qu'elles aient été, nous semblent donner une idée plus exacte des chants des bardes que celles qui ont été publiées sous le nom de Taliesin, Aneurin, Llywarch Hen, etc. (*Myvyrian Archaiology of Wales*), et nous retrouvons dans le *Beowulf* l'apparition des esprits, les querelles et fanfaronnades des héros, l'amour poétique de la Nature, un certain ton sentimental, des expressions vagues et indécises, des événements laissés à dessein dans l'obscurité, etc.

(3) Presque toute la poésie anglo-saxonne est religieuse; le plus vieux poëte dont on connaisse le nom et le temps, Cædmon, qui vivait dans la seconde moitié du 7e siècle, avait versifié une paraphrase de la Genèse et de l'Exode, l'histoire de Daniel, et des hymnes sacrés. Il y aurait de curieux rapprochements à faire entre ses idées, ses images, et jusqu'à ses expressions, et celles de Milton.

(4) Ce n'est pas seulement l'influence de la Bible qui est reconnaissable, mais celle de la littérature classique; le ton épique du *Beowulf* n'est point la narration naïve des anciennes poésies populaires: l'auteur ne raconte pas comme un témoin, il compose son récit en poëte; et les épisodes du chantre de Hrothgar semblent inspirés par l'imitation de Virgile.

(5) Presque tout ce qui nous est parvenu d'important appartient malheureu-

Elle n'était pas seulement entrée dans les goûts du peuple, elle était devenue une habitude de tous les jours; dans les fêtes, la harpe faisait le tour de la table, et tous les convives étaient obligés de chanter quelques vers (1). Cet usage n'eût été naturel aux Anglo-Saxons, il n'aurait pu être un produit spontané de leur histoire, que si la vivacité de leurs sentiments et l'impatience de leur imagination leur eussent fait un besoin d'expressions plus passionnées que celles du langage usuel, et leur poésie manifeste un esprit entièrement différent. Ce qui la caractérise, c'est l'absence de profondeur, quelquefois même de pensée; c'est l'emphase, l'affectation d'un style elliptique et brisé, des répétitions sans raison, des métaphores et des périphrases si répétées, que les idées disparaissent sous les mots. Ces derniers défauts se trouvaient déjà dans la poésie scandinave; seulement, comme il arrive dans les imitations, ils ont été exagérés, et l'inspiration enthousiaste, le sublime sauvage qui les expliquaient, ont disparu (2).

On ne saurait trouver une raison à ces analogies dans les

sement à la poésie érudite et chrétienne; peut-être n'en faut-il excepter que le *Beowulf;* le poëme du Voyageur, ap. Kemble, *Beowulf*, p. 227; la Bataille de Finnsburh, *Id.*, p. 238, et les chants que la Chronique saxonne nous a conservés sur la victoire de Brunanburh, p. 141; sur la mort du roi Edgar, p. 160, et celle d'Edouard, p. 255. Pour reconnaître l'influence de la poésie scandinave, il ne faut que comparer le Chant de Brunanburh, dont nous allons donner la traduction, avec le chant allemand sur la victoire que Louis remporta en 881 sur les Normands (ap. *Elnonensia*, p. 7), et cependant la langue dans laquelle il est écrit ne permet pas de croire qu'il fût lui-même resté complétement indépendant de la vieille poésie du Nord.

(1) C'est Bede qui nous l'apprend, *Historia Ecclesiastica Anglorum*, lib. IV, c. 24: Unde nonnunquam in convivio, cum esset laetitiae causa decretum ut omnes per ordinem cantare deberent, ille (Cædmon) ubi appropinquare sibi citharam cernebat, surgebat a media coena; et Alfred ajoute, dans sa version, une expression encore plus frappante: Aras he *for sceome*, il se levait par honte, parce que, comme le dit Bede, l. c.: Nil carminum aliquando didicerat. C'est probablement un souvenir des luttes poétiques en usage dans le Nord; voyez le *Gunnlaugasaga*, p. 112. C'est encore le sujet d'un vieux poëme allemand, *Der Singerkriec uf Wartburc.*

(2) Les admirateurs les plus passionnés de la poésie anglo-saxonne conviennent eux-mêmes de son infériorité. The Anglo-Saxon poetry... has not the story, nor the strong imagination of the Northern... It is strong heroic feeling in the mind of the writer, but more expressed by violent words than by the real effusion or detail of the genuine emotion; Sharon Turner, *History of the Anglo-Saxons*, t. III, p. 275-276.

caractères généraux, et, pour ainsi dire, instinctifs, qui se reproduisent à l'origine de la poésie de tous les peuples. Les poëtes anglo-saxons n'appartiennent plus à ce premier période, ce sont déjà des artistes; on le reconnaît à la pauvreté de leurs pensées, à la froideur de leurs sentiments, à l'habileté de leurs transitions, et à la recherche avec laquelle ils travaillent leur style. L'existence des vieilles poésies ne saurait d'ailleurs être contestée; les historiens disent que Dunstan apprit les chants païens de ses compatriotes (1), et le roi Edgar défendit par une loi expresse de les chanter dans les banquets (2). Il est possible que quelques uns fussent d'origine bretonne, quoique les mœurs et les croyances différentes des vainqueurs, leur civilisation au moins aussi avancée, et la rapidité avec laquelle se répandit leur langue, le rendent peu probable; mais on ne saurait douter avec la moindre apparence de raison que beaucoup n'aient été apportés du Nord. Le Beowulf montre quel intérêt les Anglo-Saxons avaient conservé pour les traditions de leurs ancêtres, et leur poésie est pleine d'expressions et d'images qui ne permettent pas de méconnaître l'influence qu'ont exercée les Scandinaves. C'est leur mythologie qui lui fournit une partie de ses appellations (3) et de ses figures (4); lorsque son vocabulaire s'écarte du langage de la prose, c'est pres-

(1) Sharon Turner, *History of the Anglo-Saxons*, t. I, p. 240.

(2) Wilkins, *Leges Anglo-Saxonicae*, p. 83.

(3) De Baldur, fils d'Odin, les Anglo-Saxons ont fait *baldor*, chef, seigneur; *Beowulf*, v. 4852, 5130; *Judith*, passim, etc. Tyr, un des Ases, *Ægisdrecka*, st. XXXVII-XL, etc., est devenu un prince par excellence, *tire*; ils ont même appelé Dieu, *torht* (resplendissant) *Tyre*. Thurs est le nom d'un géant *þryms-qvida*, st. V, VI, etc., et ils ont donné aux géants le nom générique de *þyrs*, *Beowulf*, v. 846; Hickes, *Anglo-Saxonica Grammatica*, p. 207. Les Scandinaves appelaient le premier homme *Ask*, *Völu-spa*, st. XV, et les poëtes anglo-saxons se sont quelquefois servis d'*Æsc*, qui signifiait également frêne, et avait à peu près la même prononciation, pour exprimer le genre humain et le masculin, etc.

(4) Les Scandinaves, qui vivaient dans un état de guerre perpétuel, appelaient naturellement les hommes, les guerriers; et, malgré leur esprit pacifique, les Anglo-Saxons ont souvent désigné un homme par la même figure, *secg*, *rinc*. Voyez une foule d'analogies dans Ihre, *Glossarium Suio-Gothicum*, préface, p. 30, 34, et Thorkelin, *De Danorum rebus gestis seculi III et IV*, p. 269-299.

que toujours à l'islandais qu'il emprunte ses néologismes (1) et la richesse de l'anglo-saxon prouve suffisamment que le poëte songeait moins à exprimer ses idées qu'à satisfaire les habitudes de l'imagination de ses compatriotes.

LE CHANT DE LA VICTOIRE DE BRUNANBURH (2).

Le roi Athelstan, le chef des comtes, qui donne des bracelets d'or aux braves, et son frère Edmond, le prince du sang royal (3), le plus illustre des guerriers, ont livré bataille à Brunanburh (4) avec le tranchant de leurs épées! Les fils d'Edouard ont brisé l'enceinte des ennemis et abattu leurs boucliers (5) avec le tronçon de leurs haches (6). Tel est le courage (7) qu'ils héritèrent de leurs aïeux, que tout pirate les trouve prêts à défendre sur un champ de bataille leur terre, leurs biens et leurs foyers. Ils ont pressé l'enne-

(1) L'indication d'un petit nombre d'exemples ne pourrait rien signifier, et nous ne pouvons accorder des pages entières à une question aussi accessoire; il nous faut donc renvoyer à Thorkelin, l. c., et à Hickes, *Thesaurus Linguarum Septentrionalium*, t. I, p. 101-134.

(2) Les historiens ne sont point d'accord sur l'année où fût livrée cette bataille; plusieurs la mettent en 936 et en 937. La Chronique saxonne, qui nous a conservé ce poëme, la place en 938. Nous avons traduit sur le texte publié par M. Price dans son édition de Warton, t. I, p. LXXXVII; mais nous avons cru devoir adopter quelques unes des variantes de M. Ingram, *Saxon Chronicle*, p. 141, et de Wheloc, *Id.*, p. 555.

(3) *Æðeling* ne signifiait d'abord qu'homme noble, et c'est dans ce sens qu'on le trouve employé dans le *Beowulf*, v. 5, 66, etc.; mais il finit par être réservé aux princes du sang royal, et devint leur titre d'honneur.

(4) Brunburh, dans le Chestershire, d'après Gibson, *Ad Chron. Sax. Explicationem nominum Locorum*, p. 17; suivant M. Ingram, l. c., Brumby.

(5) *Heaþo-linda.* Linda avait la même signification que le scandinave *Lind; Völu-spa*, st. L; *Rigs-mal*, st. VIII; *Hervararsaga*, p. 190; Olafsen, *Om Nordens gamle Digtekonst*, p. 85 (bouclier, de *lind*, tilleul, comme *loricum*, de *lorum*, et *cuirasse*, de *cuir*). Il se trouve employé dans le même sens dans le *Beowulf*, v. 4676. *Heaþo* peut signifier que les Normands avaient de plus grands boucliers que les Saxons, ou, ce qui nous semble plus probable, que, pour combattre, les ennemis élevaient leurs boucliers; il donnerait ainsi plus de force poétique à *heawon*.

(6) M. Price traduit, relics of hammers (i. e. swords). Nous ne voudrions pas affirmer qu'il se trompe; mais une semblable périphrase ne nous paraît pas dans l'esprit de la poésie anglo-saxonne.

(7) M. Price traduit *geæðele* patrimonial *ability*; nous croyons qu'il se trompe: *geæðele* est neutre et n'a rien de commun avec le féminin *oþelo*; c'est l'explétif *ge* et l'*edli* islandais, natura, animus.

mi; les clans écossais et les bandes de la flotte sont tombés, promis à la mort (1). Depuis l'heure du matin où le soleil, se levant dans sa magnificence, fit resplendir sur les campagnes le flambeau de Dieu, du Seigneur éternel, jusqu'à ce que la noble créature se fût inclinée sous l'horizon, la terre ruissela du sang des combattants. Il tomba là bien des guerriers, le corps hérissé de flèches; bien des héros du Nord, frappés à travers leurs boucliers : de nombreux Écossais tombèrent, moissonnés par la bataille. Tant que dura la journée, la vaillante élite des Saxons de l'Ouest poursuivit la race ennemie à la trace; tout ébréchés que fussent les sabres, ils abattaient les fuyards qui restaient aux derniers rangs. Les guerriers de la Mercie n'épargnèrent personne dans le rude jeu des lances; tous ceux qui, cherchant nos rivages, avaient traversé la mer avec Anlaf (2), sur le pont d'un vaisseau, étaient réservés à la mort des combats. Cinq rois dans la fleur de la vie se sont couchés sur le champ de bataille, sous l'étreinte de l'épée. Là gisent aussi sept comtes d'Anlaf; les cadavres des soldats, des matelots et des Écossais, sont innombrables. Là fut mis en fuite le chef des Normands; il n'y avait plus de salut pour lui et les derniers restes de ses hordes que dans le flanc de ses vaisseaux. Il les poussa lui-même sur les vagues, jaunies par le sable, et sauva sa vie en s'éloignant du rivage (3). Sans sa fuite précipitée, jamais, malgré sa prudence et ses cheveux gris, Constan-

(1) *Fæge*, mox moribundus; *Eddae Glossarium*, t. II, p. 618.

(2) Quoiqu'il fût impossible de citer aucun texte anglo-saxon à l'appui de cette interprétation, on l'a crue autorisée par l'islandais *mylia*; d'ailleurs, les différents traducteurs n'avaient proposé jusqu'ici aucune version admissible. Anlaf, ou plutôt Olaf, était roi d'Irlande, suivant les historiens anglais. M. Price s'est trompé en le croyant chrétien : Siméon Dunelm dit positivement le contraire; *De Gest. Reg. Angl.*, ap. Twisden, p. [illegible]. Dans la Saga d'Egil, qui était de son expédition en Angleterre, il est appelé (c. 51-55), Olaf Raudi (le Rouge). Les Annales d'Ulster le font fils de Godfred; Adam de Brème appelle son père Gundred, et l'*Olaf Tryggvasonarsaga*, Kenred. Tout est, au reste, bien incertain dans son histoire : l'*Egilssaga* le dit roi d'Ecosse.

(3) Nous avons vu, dans le texte, une allusion à l'usage qu'avaient les Normands de tirer leurs vaisseaux sur le rivage, et nous n'avons pu expliquer autrement l'épithète *fealone* donnée à la mer.

tinus (1) n'eût revu son pays. Peu lui importait d'avoir à raconter les hauts faits des glaives (2); tout ce qu'il lui restait de parents et d'amis était tombé aux rangs les plus pressés de la mêlée (3). Le jour des premières armes de son fils, il l'a laissé sur le champ du carnage, déchiré de blessures; dans les veillées de sa vieillesse, il n'aura personne à qui se vanter du cliquetis de son épée. Fuyant, ainsi qu'Anlaf, avec les débris de sa bande, comme lui il oubliait ses jactances; ils ne songeaient pas à dire qu'au jour du jeu du sang avec les enfants d'Edouard, quand se poussèrent les bannières et se croisèrent les lances, quand se heurtèrent avec fracas les boucliers des combattants, ils furent les meilleurs ouvriers de la bataille. Restes ensanglantés des dards, les Normands se sont sauvés dans leurs vaisseaux ferrés (4); couverts de honte, ils ont cherché à regagner Dyflin et l'Yraland (5), à travers une mer battue par la tempête. Le roi et le prince sont aussi retournés dans leur pays; tous deux, ils sont rentrés dans la terre des Saxons de l'Ouest, triomphants de leur victoire. Ils ont laissé derrière eux s'ébattre sur des cadavres le milan fauve (6), le noir corbeau au bec

(1) Constantinus était roi d'Ecosse et beau-père d'Anlaf.

(2) La même idée se trouve dans le *Krakumal*, st. XIX. Guiart a dit également dans la *Branches des royaus Lignages*, v. 953 et 2622 :

Nus n'i pense ores a vantances.

(3) Le poëte vient de dire que Constantinus avait les cheveux gris, il n'est donc pas étonnant qu'il parle des amis et des parents qui lui restaient : à son âge, il avait dû en perdre beaucoup. M. Price, qui n'a pas compris la pensée du poëte, a hasardé une interprétation que nous ne croyons justifiée par aucune autorité.

(4) Le texte dit cloués. Probablement les voyages aventureux des Scandinaves les avaient forcés de donner à leurs vaisseaux plus de solidité que ne le faisaient les autres peuples.

(5) Dublin et l'Irlande.

(6) *Pada* est expliqué dans les anciens vocabulaires par crapaud, et la signification de l'islandais *padda* confirmait cette interprétation; mais il signifie ici très probablement un oiseau de proie. Un autre exemple s'en trouve dans *Judith*, p. 24, et l'on en cite un second dans le manuscrit d'Exeter. C'est le sens adopté par Price, l. c., p. XCIX, Thorpe, *Analecta*, p. 131, et Bosworth, *Dictionnary of the Anglo-Saxon Language*, p. 520. M. Kemble l'explique dans son Glossaire (*Beowulf*, p. 255) par *vestis*, *tunica*. Son opinion a pour elle l'analogie des autres langues germaniques où *paida*, *peda*, ont la même signification; mais il nous a été impossible de l'appliquer ici d'une manière raisonnable, et M. Grimm, dont l'immense érudition philologique est une autorité imposante, a déclaré dans sa Grammaire, t. III, p. 447, que le gothique *paida* n'existait pas en anglo-saxon.

de corne, le vautour au plumage sombre (1), et l'aigle agile à dépecer sa proie; derrière eux se repurent l'insatiable vautour et le loup tavelé, ce vautour affamé des campagnes. Jamais, si l'on en croit les plus vieilles traditions, cette île n'avait vu tant de guerriers renversés par l'épée, depuis le jour où, venus de l'est à travers de larges mers, les Angles et les Saxons, ces rudes moissonneurs des batailles, domptèrent le courage des Wealas (2) et conquirent la terre.

HILTIBRAHT ET HADUBRAHT (3).

J'ai entendu dire que Hiltibraht (4), et son fils Ha-

(1) Les deux adjectifs *fauve* et *brun* sont donnés au même substantif, à trois vers de distance. Cela peut rendre notre interprétation douteuse, quoiqu'il ne s'agisse ici que d'une distinction entre deux oiseaux de proie de la même famille, et que l'anglo-saxon *blac* signifie également *noir* et *jaune*; voyez ce que nous avons dit sur les couleurs pendant le moyen âge, p. 277 et 278.

(2) Les Welches. Les peuples du moyen âge se désignaient réciproquement par ce nom. Les vieux poëtes allemands disaient avoir traduit du *wälsche* tous les ouvrages empruntés à une langue étrangère vivante; on trouve même dans le *Gregorius uf Steine* de Hartmann von Ouwe, v. 7:

> Ez ist ein waelchs lant,
> Equitania genant.

Les Welches étaient les Barbares des Grecs et des Romains, les גוים des Hébreux, et les Jötun des Scandinaves.

(3) *De Hildebrando antiquissimi carminis teutonici Fragmentum*, fol. 1830: c'est le fac-simile du manuscrit. Nous avons consulté les traductions d'Eckard, *Francia orientalis*, t. I, p. 864; de Weber, *Illustrations of Northern antiquities*, p. 217, et de Müller, *Sagabibliothek*, t. II, p. 270, que nous ne croyons pas même approximatives; mais il nous a malheureusement été impossible de nous procurer celle que MM. Grimm ont publiée à Cassel en 1812, et le Traité que M. Lachmann a inséré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin: nous n'en connaissons que quelques leçons réimprimées par M. Wackernagel, *Deutsches Lesebuch*, col. 63, 2e édition. Nous le regrettons d'autant plus, que le sens de plusieurs passages nous paraît douteux, et que nous n'en hasardons l'interprétation qu'avec une grande défiance. Le manuscrit est de la première moitié du 9e siècle, et, suivant MM. Grimm, la langue est plus vieille de cent ans.

(4) Il semble assez vraisemblable que Hiltibraht ou Hildebrand était d'origine franke; Eckard dit, *Francia orientalis*, t. 1, p. 321: Certum ergo apud me est, Childebrandum fratrem germanum Caroli ducis (Karl Martel) fuisse; et, ce qui nous paraît plus décisif que les conséquences tirées de rapprochements historiques, on trouve dans un manuscrit du 15e siècle, cité par Grimm, *Deutsche Heldensage*, p. 283:

> Ich pin das guot alter genant
> Von Franckreich fater Hilleprant.

Hildebrand figure dans presque toutes les fictions chevaleresques de l'Allemagne, *Pitrolf*, *Siegenot*, *Dietrichs Drachenkämpfe*, etc.; dans le *Nibelunge Not*, il est, comme nous l'avons vu, une espèce de personnification de la justice, st. 2191-2314; et l'on ne saurait douter qu'il n'ait été célèbre aussi en France et en Italie. Eckard dit, l. c.: Virtus Chil-

dubraht (1), se défièrent à outrance. Les héros choisirent le lieu du combat entre les deux armées, ils revêtirent leur cotte de mailles et bouclèrent leur épée (2) sur leur cuirasse (3). Comme ils marchaient au combat, Hiltibraht prit la parole : c'était l'esprit le plus prudent (4), et le plus courageux des guerriers ; il demanda en peu de mots à son ennemi, qui était son père (5), quel était son rang dans son pays (6) : De quelle famille es-tu? Si tu es de noble race (7), et que tu ré-

debrandi adeo placuit cantoribus *gallicis* et germanicis veteribus, ut eum, sub Hildebrandi vetuli nomine, fictionibus suis romanensibus insererent ; et Arnold Lubec écrivait vers 1200, l. VII, c. 18, qu'il y avait près de Vérone un château fort, quod ex longa antiquitate urbs Hildebrandi dicitur. Il en est question dans un vieux poëme français, *Altdeutsches Museum*, t. II, p. 312, et Ritson, *Ancient engleish metrical Romanceës*, t. III, p. 274, et peut-être n'était-il pas non plus inconnu dans l'ancien Nord ; voyez l'*Olaf Tryggvasonarsaga*, p. 333, éd. de Skalhot.

(1) Hiltibraht et Hadubraht étaient dans l'origine le même nom ; voilà sans doute pourquoi Hiltibraht est appelé constamment *le vieux*, même dans les passages où cette épithète semble contredire l'idée du poëte, comme dans le *Dietrichs Flucht*, v. 2537 :

Hildebrand der alte,
Der kuene und der balde.

(2) Les différentes traditions ne s'accordent point sur le nom de l'épée de Hiltibraht ; le *Dietrichs Drachenkämpfe* l'appelle Freise, l'*Alpharts Tod* Brinnig, et le *Vilkinasaga* Lagulf.

(3) Le texte dit *ubar hringa*, ce qu'on ne peut entendre que de la boucle de la cuirasse, des courroies qui l'attachaient.

(4) Il est fort probable que le renom de sagesse que toutes les traditions reconnaissent à Hiltibraht vient de l'épithète qu'on lui avait donnée pour le distinguer de son fils.

(5) « Sigurth cachait son nom, car on croyait communément, dans les temps reculés, que les paroles d'un mourant avaient une grande puissance quand il attachait une malédiction au nom de son ennemi ; » interpolation en prose du Sigurþar-qvida II, *Edda*, t. II, p. 169. Il eût alors été bien inutile de le demander ; mais la superstition diminua et l'orgueil aristocratique se développa. On lit également dans l'*Iliade*, l. VI, v. 123 :

Τις δε συ εσσι, φεριστε, καταθνητων ανθρωπων,

et dans le *Waltharius*, v. 585 :

Dic, Homo, quisnam
Sis? aut unde venis, et quonam pergere tendis?

Un passage de l'*Otnit und Wolfdietrich* indique clairement la raison d'une telle demande.

Nu dar, ritter edele, nu sagent mir iuvern namen,
Daz ich iuch da bi erkenne, des dürfet ir iuch nit schamen,

dit Otnit, p. 80b; il ne voulait se battre qu'à bon escient, s'il n'y avait pas de honte à se commettre avec son ennemi, et la réponse de Wolfdietrich indique un changement de mœurs :

Daz wær ein zageheit,
. . . .
Was hant ir des ze fragenne? daz ist mir an iuch zorn.

La chevalerie et la bravoure faisaient une loi d'accepter le combat contre tout venant.

(6) Nous avons cherché à conserver l'amphibologie du texte, hversin fater hvari in folche ; au reste, ce passage est corrompu, il y a deux vers qui ne sont pas liés par l'allitération.

(7) *Chind*, enfant de race :

pondes à une de mes questions, je saurai que penser de l'autre : toutes les généalogies des peuples me sont connues. Hadubraht, fils de Hiltibraht, répondit : Mon nom est Hadubraht. Des vieillards instruits, qui sont morts depuis long-temps, m'ont dit que mon père s'appelait Hiltibraht. Jadis, fuyant la haine d'Otachre (1), il se retira à l'est avec Theotrih et beaucoup de ses guerriers. Il laissa, dans un pays agité, une femme enceinte, un enfant pas encore né, une terre sans héritier, et il s'en alla à l'est (2). Tant que le malheur frappa Theotrih, il atteignit mon père avec lui. Il n'avait pas un seul ami, mais sa haine contre Otachre ne s'apaisa pas ; il resta le guerrier le plus dévoué de Theotrih. Il combattait aux premiers rangs et cherchait toujours les batailles ; il était connu des braves. Je ne crois plus qu'il soit en vie. Sage Irmin (s'écria Hiltibraht), oppose-toi du haut des cieux à un combat entre d'aussi proches parents (3) ! Alors il dé-

Bonifaiten daz schone kint.
Grave Ruodolf, f. G, l. 3.

Das kint sprach ; Bruchstuck einer Vor-Eschenbachischen Bearbeitung der Titurel, publié dans le *Jahrbücher der Literatur*, t. VIII ; *Anzeige-Blatt*, p. 33. Il en est de même dans plusieurs autres langues : *cild* a cette signification, dans la *Chronique Saxonne*, p. 182, éd. d'Ingram. Spenser appelle le fils d'un roi, Child Tristram, *Faerie Queen*, l. V, c. II, st. 8, et dans une vieille ballade citée dans le *King Lear*, act. III, sc. IV, Roland est appelé Child Rowland. L'*Infante* espagnol a le même sens ; notre *enfant* avait autrefois une signification semblable, *Enfants de France*, et l'on en trouve d'autres exemples dans les vieux écrivains :

Ensembl' od els . XV. milie de Francs,
De bachelers que Carles cleimet enfans.
Chanson de Roland, st. CCXXX, v. 7.

Le fils de l'Empereur est appelé *enfant* dans le *Romans des Sept Sages*, v. 720, 712, 742, et on dit de lui, v. 749 :

Bien avoit chiere de baron.

Joinville a dit également dans la Vie de saint Louis, p. 124 : Le roy me demanda se la royne et les enfans estoient haitiez.

(1) Le *Chronicon Urspergense*, p. 85, donne quelques renseignements sur cet Otacher et les événements auxquels ce fragment fait allusion : Non solum vulgari fabulatione et cantilenarum modulatione usitatur, verum etiam in quibusdam chronicis annotatur : scilicet quod Hermenricus, tempore Martiani principis, super omnes Gothos regnaverit, et Theodoricum, Dietmari filium, patruelem suum, ut dicunt, instimulante Odoacre, item, ut aiunt, patruele suo, de Verona pulsum, apud Attilam, Hunnorum regem, exulare coegerit. Les mêmes faits sont également racontés dans le *Chronicon Quedlinburgense*.

(2) Ce passage est fort difficile ; nous croyons cependant que le texte du manuscrit et l'analogie des langues autorisent notre interprétation.

(3) Le sens et les défectuosités du rhythme rendent une lacune fort probable. Peut-être ce passage ressemblait-il beaucoup à l'*Iliade*, l. III, v. 276-80 : Ζευ πατερ... Ἠλιος, ὑμεις μαρτυροι ἐστε.

tacha de son bras (1) des anneaux à l'effigie impériale (2), que lui avait jadis donnés le Roi qui commande aux Huns (3) : Je te les donne maintenant avec plaisir (4). — Un homme n'accepte que les présents qu'il doit à sa lance, l'épée contre l'épée. Tu es trop prudent, vieux Hun ! Au lieu de me tromper avec tes paroles, combats-moi avec ta lance. Tu n'es pas plus vieux qu'habile à me tromper. Des navigateurs m'ont dit que dans un combat à l'ouest, sur les côtes de la mer des Wentils (5), Hiltibraht, le fils de Héribraht (6), est mort. Hiltibraht, fils de Héribraht, répondit : Je vois

(1) L'usage des guerriers de porter de riches anneaux est établi par une foule d'autorités :

Hic torquè aurato circumdat bellica colla.
Silius Italicus, l. XV, v. 256.

Armillas centum, de rubro quippe metallo
Factas, transmittam, quo nomen regis honorem.
Waltharius, v. 611.

Voyez aussi v. 1189; *AEneidos Lib.* IX, v. 359; *Scriptores Rerum Boicarum*, t. II, p. 7.

A une pice de sun laz
Un gros anel li lie al braz;
De fin or i aveit un unce.

Marie de France, *Lais del Freisne*, v. 127.

On se donnait sa ceinture et ses bracelets comme une preuve d'attachement :

Οἰνεὺς μὲν ζωστῆρα δίδου.
Iliad., l. VI, v. 219.

Samuel, l. I, c. 18, v. 3; *Egilssaga*, etc.

(2) Notre interprétation de *cheisuringū* s'appuie sur la signification de *casering*, drachme, monnaie en anglo-saxon ; voyez Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. II, p. 350.

(3) Peut-être s'agit-il ici d'Attila : Famosa inter omnes gentes claritate mirabilis, suivant Jornandes, c. 54 ; on appelait même les bracelets les plus riches, armillae pannonicae ; *Waltharius*, v. 263.

(4) C'est une allusion au droit de dépouiller les vaincus ; cet usage est désigné plus loin en termes encore plus clairs. Il existait déjà chez les Grecs :

Ὁ δ' ἐπέδραμε φαίδιμος Αἴας
Τεύχεα συλήσων.
Iliad., l. V, v. 617.

On le trouve aussi chez les Anglo-Saxons, *Beowulf*, v. 2420–28 ; chez les Franks :

Tum super occisos ruit, et spoliaverat omnes.
Waltharius, v. 205 ;

et même chez les vieux Espagnols, car on lit dans une romance de Rodrigo :

Bien diferente de aquel,
Que antes entrò en la pelea
Rico de joyas, que al Godo
Diò la victoria diestra.

(5) Les Vandales ; W. Grimm, *Deutsche Heldensage*, p. 25, a tort d'expliquer d'une manière générale la mer des Vandales par la Méditerranée ; elle a eu diverses significations suivant leurs établissements différents : c'est tantôt l'Océan, tantôt la Méditerranée (voyez les exemples rapportés par Oberlin, *Scherzii Glossarium*, col. 307 et 1983), probablement même la mer Baltique ; voyez Snorri, *Heimskringla*, t. I, p. 39, et Arpus, *Themis Cimbrica*, p. 193 : Vandali, ut est apud Procopium, ad Maeotidem paludem, seu mare Balthicum, veteres habuerunt sedes.

(6) Le père de Hiltibraht ne paraît d'une manière certaine que dans le *Wolfdietrich* et l'appendice du *Heldenbuch* ; ce n'est pas le Herbrand, dont parle le *Vilkinasaga*, c. 110, et l'on ne sait quel est le Herebrant, chevalier à Bern, mentionné dans le *Dietrichs Drachenkämpfe*, p. 200ª.

à ta soif de combattre (1) que tu as un bon maître, puisqu'il ne t'a pas encore banni de cette terre (2). Ayez donc pitié de moi, Dieu tout-puissant, et que ma malheureuse destinée s'accomplisse ! Pendant trente étés et autant d'hivers (3) j'ai erré hors de mon pays. Lorsque la mort ne me menaçait point dans une ville, je menais la vie vagabonde des braconniers (4), et voilà maintenant que, si je ne lui ôte pas la vie, un guerrier qui m'est cher va me percer de son épée et m'abattre avec sa hache. Si cela excite ton courage, tu peux facilement conquérir la dépouille d'un guerrier renommé par son courage, et voler comme butin ce qui t'appartient par

(1) Le texte dit seulement *hrustim*, Rüstungen, dispositions.

(2) Ce passage nous semble le plus difficile de tout le fragment.

(3) Le texte dit : Soixante hivers et étés. L'âge de Hadubraht montre le sens, et plusieurs autorités ne permettent pas de conserver le moindre doute ; dans le manuscrit anglo-saxon, connu sous le nom d'Exeter, on lit :

> Þeodric ahte
> Þrihtig wintra
> Mæringa burg.

Conybeare, *Illustrations*, note, p. 241.

Le fragment du *Hildebrandslied* publié dans le *Heldenbuch in der Ursprache*, t. II, p. 219, est aussi positif :

> Ean Pern in landen waren
> Vil manchen lieben tag,
> Das ich in dreissig iaren
> Fraw Gut ich nie enpflag.

Une autre rédaction, dont un fragment a été recueilli, *Id.*, p. 234, fait durer l'exil deux ans de plus :

> In zwey und drysig iaren frauw Otten ich nie gesach.

Cette manière de compter le temps nous semble au reste remarquable. Les Scandinaves l'indiquaient par le nombre des hivers (*Oddrunar-gratr*, st. V ; *Völundar-qvida*, st. III), et c'était aussi l'usage des Anglo-Saxons (*Beowulf*, v. 292, 4445, etc.), des Anglais (*Geste of King Horn* ; ap. Warton, t. 1, p. 41), et probablement de toutes les nations germaniques ; Ulphilas, *Luc*, II, v. 42 ; *Matth.*, IX, v. 20 ; etc. Dans le *Vafþrudnismal*, st. XXVII, l'hiver est nommé avant l'été ; voyez Lachmann, *De Computatione annorum per hiemes*. Une autre coutume des Scandinaves a laissé plus de traces parmi nos ancêtres : ils croyaient la nuit antérieure au jour, et le soleil postérieur à la lune ; aussi comptaient-ils par nuits, et non par jours : A þriggia natta fresti, dit l'interpolateur du *Helga-qvida Haddingskiata*, st. XXXV ; et c'est ce qui a lieu aussi dans nos vieilles lois (*Lex Salica*, tit. LVII ; *Constitutiones Caroli Magni*, tit. II) et nos anciennes formules judiciaires (*comparoir dedans 14 nuictz*). Encore maintenant, on compte par les nuits le temps que les condamnés passent en prison. Cet usage se montre encore plus clairement en anglais, où l'on désigne une semaine par sept nuits, senight (seven), et quinze jours par fornight (fourteen), quatorze nuits ; quia nox diem post se trahere videbatur, dit Keysler, *Antiquitates septentrionales*, p. 198. Nous ne pouvons cependant affirmer que cette bizarrerie soit due à l'influence scandinave, puisque les Gaulois avaient la même coutume ; Caesar, *De Bello Gallico Comm.*, l. VI. Voyez Tychonius, *Praerogat. Noctis prae Die*, et Eusebius, *Praep. Evangelica*, l. I, c. 10.

(4) *Sceotantero*, les archers ; les outlaw que les ballades de *Robin Hood* et l'*Ivanhoë* de Walter Scott ont rendus si populaires.

ton droit (1). — Puisque tel est ton désir d'en venir aux mains, que celui qui t'en détournera soit le plus lâche des habitants de l'Orient (2)! Commence le combat, voyons qui de nous se glorifiera de son butin et emportera deux armures. Alors ils s'éloignèrent avec leurs lances (3); elles vibrèrent rapidement dans leurs mains, et s'enfoncèrent dans les boucliers; puis leurs haches tranchantes (4) s'enlacèrent en criant, leurs boucliers éclatants (5) volèrent en pièces; leurs plaques de bois rétrécies (6) ne couvraient plus leurs flancs (7).

(1) Comme son fils, il était son héritier. La réponse de Hadubraht manque : c'est le père qui reprend la parole.

(2) Les hommes de l'Orient peuvent également désigner les Saxons par opposition aux Westphaliens, ou les Ostrogoths par opposition aux Visigoths; peut-être, comme Hiltibraht avait vécu long-temps avec Théodoric de Vérone (Bern), cette dernière signification est-elle la plus vraisemblable.

(3) *Asckim*, parce que les meilleures lances étaient de frêne (asck) ; Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, t. I, p. 325. Its staff (de la lance) was commonly formed from the ash-tree; Mill, *History of Chivalry*, t. I, p. 66 :

Et prent une lanche de fraisne.
Marie de France, *Lais de l'Espine*, v. 438.

(4) *Staimbort* ne nous semble pas pouvoir signifier une hache de pierre, ainsi que l'ont cru plusieurs interprètes; c'est la hache à deux tranchants, l'arme favorite des nations du Nord :

Ancipitem vibravit in ora bipennem
Istiusque modi Francis tunc arma fuere.
Waltharius, v. 915.

Gestant ensem, clypeum et securim cujus ferrum crassum est, et utrinque acutum; Procope, *De bello Gothico*, l. II, c. 25.

King Richard I understond
Or he went out of Englond,
Let him make an axe for the nones
To break therewith the Sarasyns bones.
The head was wrought right wele;
Therein was twenty pounds of steel.
Romance of Richard Cœur de Lion, v. 2197.

Voyez aussi Sidon. Apollinaris, *Carmina*, l. V; Gregorius Turonensis, l. II, c. 27; etc. *Chludun* a sans doute le même radical que l'anglo-saxon *hlud*, sonore, retentissant : le *ch* est le signe d'une aspiration familière aux Franks. Nous devons cette dernière interprétation à Eckard.

(5) *Hvitte scilti*, mot à mot boucliers blancs. Nous n'avons point traduit littéralement, il nous a semblé peu probable que le hasard eût donné la même couleur à leurs boucliers; si c'eût été une tradition de famille (et nous croyons avec Suhm que les armoiries ne devinrent héréditaires que beaucoup plus tard), elle leur eût servi de signe de reconnaissance. D'ailleurs, nous ne connaissons aucune autorité pour supposer un bouclier blanc à Hiltibraht, sauf peut-être le *Dietrichs Drachenkämpfe*, p. 93[b], qui lui fait porter une roue dans un champ d'hermine. Le *Vilkinasaga*, c. 154, dit qu'il était rouge; suivant le *Wolfdietrich*, p. 225[b], il y avait drige wolfe von golde rôt... in eine felde griene, et siddendes Heg paa Hald, d'après la ballade danoise, *Turneringen*, st. X; *Danske Viser fra Middelalderen*, t. 1, p. 5. *Hvitte* nous semble ici avoir le même sens que le λευκος des Grecs, et l'expression *blanc* dans la poésie d'une foule de peuples; ainsi, par exemple, chez les Serbes, *blanc* signifie également tout ce qui est distingué; Talvi (Thérèse Robinson), *Volkslieder der Serben*, t. 1, p. 160 et passim.

(6) L'exactitude de notre interprétation nous semble fort douteuse, mais nous la préférons à toutes celles que nous connaissons. Dans une glose du commencement du 9e siècle, le haut allemand *guanbe* est expliqué par venter; ap. Greith, *Spicilegium Vaticanum*, p. 32.

(7) Le reste du combat, la victoire du

REGINA ANCROJA (2).

Le père et le fils se sont défiés à outrance; pleins d'impatience tous deux, ils ont pris du champ au hasard, et se

vieux Hiltibraht, sa reconnaissance par son fils et son retour près de sa femme, sont racontés dans le *Vilkinasaga*, c. 376–378. Peu de sujets ont occupé plus souvent l'imagination des poëtes; nous en connaissons trois autres rédactions allemandes dont les courts fragments (l'un a huit vers, le second vingt-deux, et le dernier vingt-neuf octaves) ont été publiés dans le *Heldenbuch in der Ursprache*, P. II, p. 219-234, et une vieille ballade populaire (Eschenburg, *Denkmäler altdeutscher Dichtkunst*, p. 459), qui a été imitée presque littéralement en danois (*Kampe-Viser*, p. 63, éd. de 1692); Mone, *Altniederländische Volks-Literatur*, p. 236, cite un *Wijse van den ouden Hillebrant*, mais il ne donne aucun détail, et nous n'avons pas la certitude qu'il chante la même aventure. Un tel sujet ne pouvait être traité dans l'antiquité classique, où l'on avait droit de vie et de mort sur ses enfants; nous n'y connaissons pas d'autre combat entre un père et un fils que celui de l'Οἰδίπους τύραννος, v. 800, et comme il devait arriver avec des mœurs qui empêchaient de comprendre le pathétique d'une situation semblable, tous les détails sont écartés, et c'est le fils qui tue son père. Nous avons cru devoir ajouter une traduction des morceaux les plus remarquables où le même sujet a été traité en différentes langues, moins encore pour signaler quelques rapports entre les littératures qui semblent le plus étrangères, que pour montrer avec quelle réserve on doit admettre que les ressemblances soient des imitations. Dans la cinquième aventure du poëme en vieil allemand, *Dietlaip unde Pitrolf*, il y a aussi un combat entre un père et son fils, v. 3635-3705, mais nous n'avons pas cru devoir le traduire. Ils ne se connaissent ni l'un ni l'autre, ils se rencontrent dans une mêlée, et le margrave Rüdeger les sépare sur-le-champ, avant qu'ils aient couru aucun danger. Dans la *Bataille d'Aleschans*, une des branches du *Romans d'Aymeri de Narbonne*, B. R. Ms. 2734, Renouart au Tynel se bat contre son père Desramez; mais ils se connaissent fort bien, se battent par fanatisme religieux, et sont separés dès les premiers coups. Dans le *Russische Volksmährchen* de Dietrich, il y a, p. 251, dans l'histoire de Jeruslan Lasarewitsch, le combat d'un père avec son fils; mais la forme a si peu de mérite, que nous nous sommes abstenu de le traduire. On trouve aussi dans un lai de Marie de France une rencontre entre un père et un fils, mais elle a lieu dans un tournois, et c'est le père qui est vaincu; il n'y en a pas moins quelques ressemblances :

> Di mei cument ad nun ton pere?
> Cum as-tu nun, ki est ta mere?
> Savoir en voil la verite.
> Mut ai veu, mut ai erre,
> Mut ai cerche en autres teres,
> Par turneimens e par gueres, etc.
> *Lais de Milun*, v. 437.

(2) Le style et la versification de ce poëme prouvent son antiquité; il nous semble au moins contemporain du *Buovo d'Antona*, quoique peut-être le dialecte florentin, dans lequel ce dernier ouvrage est écrit, lui donne seul une apparence plus moderne. A moins d'une interpolation que rien n'autorise à supposer, le *Buovo* fut certainement composé après 1313, puisqu'on y lit :

> Dante, che scrisse, non come bisogna.

Mais Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. IV, p. 182, nous paraît avoir conclu trop légèrement d'un passage de Villani, l. I, c. 55, qu'il lui était antérieur. Villani dit seulement : « Secondo che si legge in Romanzi, quindi fu il buono Buovo d'Antona », et rien n'indique qu'il ait voulu parler du *Buovo* qui nous est parvenu; le pluriel Romanzi montre même que la tradition était populaire, et il est fort possible qu'on ait

sont penchés sous leurs boucliers. Charlemagne disait : Si le Ciel me pardonne mes fautes, qu'il vienne à mon secours; et la pieuse Reine a dit : Renaud est le plus brave chevalier qui soit au monde, et le comte Roland n'a que de la lâcheté dans le cœur (1).

A peine chacun, l'élevant au dessus des plus vaillants guerriers, eut-il conclu en disant : Rapportez-vous-en au fils d'Aymon, il aura bientôt vaincu ce mécréant, qu'il accourut pressant de l'éperon son bon cheval (2). La rencontre eut lieu au milieu de la lice, les lances frappèrent sur les boucliers.

continué à la mettre en vers après Villani. La rédaction actuelle ne peut cependant lui être postérieure de beaucoup, puisqu'un manuscrit de la bibliothèque du Vatican est daté de 1380; Schmidt, *Italiänische Heldengedichte*, p. 81. Il est probable que la Regina Ancroja était aussi un sujet populaire, car elle est citée dans *Il Libro chiamato Leandra*, dont nous connaissons une édition de 1508. L'*Ancroja* et le *Buovo* sont les seuls poëmes italiens du cycle Carlovingien, restés anonymes (sauf cependant *Il Libro chiamato Dama Rovenza*, qui n'est pas fort ancien, et peut-être *La Regina Anthea* que nous ne connaissons pas); leurs chants commencent, ainsi que ceux de *La Spagna* (par Sostegno di Zanobi de Florence; Quadrio dit en avoir vu un manuscrit du 14e siècle), par des hymnes et des invocations à la Sainte Vierge et à Dieu. La plus ancienne édition que nous ayons vue indiquer est de 1499, Venise, in-folio; celle dont nous nous sommes servi a été imprimée à Milan, en 1510, et n'est point mentionnée par les bibliographes; Quadrio, t. IV, p. 546; Schmidt, p. 107; Ferrario, t. IV, p. 17, et même la réimpression fort améliorée que M. Melzi en a donnée en 1830 (*Bibliografia dei Romanzi e Poemi cavallereschi Italiani*), ne la connaissent point. Elle est malheureusement pleine de fautes de toute espèce et sans aucune ponctuation. Ses défectuosités, et les difficultés naturelles d'un style *del tutto rozzo*, suivant Ferrario, *Storia ed Analisi degli antichi Romanzi di Cavalleria*, t. III, p. 27, et d'un patois provincial que nous croyons vénitien, nous auront peut-être fait tomber dans plusieurs contresens. Nous citerons le texte de la première strophe, comme excuse des erreurs que nous aurions commises; c. IV, st. v :

E diffidati in trambi doi si sono
Padre e figliolo con molta rouina
Prese del campo han in habandono
Soto li scudi ciaschadun si chiha
Dicea carlo man se dio perdono
Me facia e disse la sancta regina
Rinaldo el mior hòm chel mondo sia
Et Conte orlando e pien di codardia.

Les bibliographes écrivent *Anchroja*; mais dans notre édition on trouve *Ancroja*, et c'est aussi l'orthographe adoptée par le *Leandra* :

Anchor quell' honorata et fiera Ancroia.

En revenant de la Terre-Sainte, Renaud s'était arrêté dans un château appartenant aux Sarrasins. Il y devint l'amant de Constance, femme du roi de la contrée, et en eut un fils, nommé Guidon le Sauvage, à qui sa mère révéla sa naissance et remit un anneau pour se faire reconnaître par son père. Guidon vint le chercher en France. Voulant se montrer digne de lui, il avait défié les chevaliers de Charlemagne, et en avait déjà vaincu plusieurs quand Renaud se présente pour soutenir son défi et l'oblige de se battre avec lui.

(1) Renaud avait obtenu, à force d'instances, que Roland le laissât combattre Guidon à sa place.

(2) C'est l'epithète du cheval dans tous les poëmes du moyen âge; elle revient incessamment comme ces adjectifs qui font, pour ainsi dire, corps avec les sub-

Le choc fut si impétueux, qu'ils volèrent en éclats, et que le fer pénétra jusqu'à la cuirasse. Ils ne vidèrent point les arçons; mais, malgré leur aplomb, la violence du coup les renversa sur la croupe de leurs chevaux. Tous les spectateurs firent une prière au Ciel, et le comte Roland fut lui-même frappé d'étonnement.

Ils étaient restés si fermes sur les étriers, que leurs lances se brisèrent. Renaud invoqua le Tout-Puissant, et le païen ne se sentit pas moins de courage que lui. Tous deux, ils saisirent la poignée de leur épée; au lieu de révéler sa naissance, l'inconnu tira la sienne du fourreau, s'élança, la pointe haute, sur son père, et le frappa sur son casque.

Le feu et la flamme en jaillirent; la violence du coup et de la douleur fit plier Renaud jusques sur le cou de Bayard (1), puis il se redressa, tant étaient grands son courage et sa force! Il jeta sur son fils un regard de colère, et, flamberge (2) à la main, il se précipita sur l'étranger, qui provoquait incessamment ses coups (3).

Alors l'étranger se dit: Je sais maintenant que ma mère ne m'a point trompé; mon père est vraiment le meilleur chevalier du monde; mes coups ne menaceront plus ses jours, je veux seulement voir si je ne pourrai résister à ses attaques, et gagner quelque honneur de ma rencontre avec lui. Il serra son épée, et poussa son bon destrier contre son père.

stantifs dans les chants populaires, et semble indiquer que les traditions d'une même poésie primitive s'étaient répandues partout.

(1) Cheval de Renaud, dont le nom vient probablement de *bay*, ou *bayan*; les poëtes du moyen âge disaient qu'il était *fée*, et qu'il ne lui manquait que la parole pour être un homme. Durante da Gualdo ajoute encore au merveilleux; on lit dans le chant second de son *Leandra*, fol. 13, éd. de 1508:

Quando Bayardo intese tal parole,
L'aer facia tremare, la terra et l'acque;
Paria che ne tremasse el cielo, el sole,
Perho che quel caval *per arte natque*,
E forte frenetava et istridea,
Che fa tremare el core ad chi l'odea.

Voyez sur l'histoire de Bayard le *Romans de Maugis*, *Les Quatre Fils Aymon*, et Schmidt, *Anmerkungen zu Straparola*, p. 270.

(2) *Fusberta*; Bojardo et l'Arioste la nomment *framberga*; dans les romans français, elle s'appelle *floberge* ou *froberge*.

(3) Nous ne sommes pas sûr de notre interprétation; voici les deux derniers vers:

Che con fusberta in man feri lo strano
Che richiamo m ochap aman amano.

Il fit rouler dans la poussière la tête de lion qui ornait son cimier (1), et découpa tout son bouclier en lanières (2); la terre était jonchée des mailles de sa cuirasse, et la galerie de son casque était brisée. Dieu tout-puissant, s'écria Roland, que seulement il ne tue pas mon cher cousin !

Ce payen-là est un noble guerrier; oh ! que n'est-il notre frère d'armes ! Je défierais tous les Sarrasins de résister à son courage et à sa force. Renaud se précipita au galop sur son fils, et levant son épée sur son casque : Mécréant félon, lui criait-il, croyais-tu me traiter comme mes amis ?

Alors il le frappa à la visière étincelante de son casque. Un nuage s'étendit sur les yeux de l'étranger, et il se pencha sur la bride de son cheval; puis il se raffermit dans les arçons, saisit son épée à deux mains, se lève droit sur ses étriers, et s'avance sur Renaud en criant :

L'armet que tu arrachas à Mambrin (3) ne te sauvera pas de la mort qui t'attend. Le juge du camp trembla pour Renaud que l'effet ne suivît la menace; et voyant la fureur du payen, le fils de Pépin sentit aussi la crainte le gagner : Grand Dieu, disait-il, que va-t-il advenir? Rien ne fatigue le bras de ce mécréant, rien n'abaisse son orgueil.

Le coup s'abattit sur Renaud : il se crut frappé de la foudre; son casque résonna comme une cloche, et il perdit connaissance; il se laissa aller sur son cheval, qu'il manqua d'écraser dans sa chute (4); étendu sur son cou, il ne sait plus s'il fait jour, et Bayard l'emporte çà et là, au hasard (5).

Charlemagne et sa suite, et les chevaliers du pavillon, s'écrièrent tous : Dieu tout-puissant ! Renaud serait-il défait

(1) Nous n'avons pu deviner le sens du vers suivant :

Marevigliose re carlo imperieri.

(2) La traduction est presque littérale :

Tutto una banda del scudo tagliava.

(3) Armet fort célèbre dans la poésie du moyen âge, qui joue un grand rôle dans le *Don Quixote*, P. I, c. 21.

(4) Peut-être, à la place de *corpo*, faut-il lire *colpo*, et alors le vers se rapporterait à Renaud.

(5) Le sens nous a fait supposer que *pgiato* était une abréviation de poggiato.

par un homme seul (1)? Il semble déjà mort. Le comte Roland poussa un profond soupir, en disant : S'il meurt, c'en est fait de l'entreprise des chrétiens, et on ne trouvera jamais son pareil.

Pendant ce temps Renaud s'était relevé ; il prend flamberge à deux mains, et, transporté d'une fureur infernale, abandonne les rênes de son cheval. Le chevalier étranger le voit accourir sur lui ; son visage en a pâli : Arrête, arrête! lui criait-il ; et le sénateur romain répétait ses cris.

Renaud ne s'arrêta pas ; son épée tomba sur le casque de son fils, et fit voler son cercle d'or en éclats (2). Alors l'espoir revint au cœur de tous ; ils se demandaient par quel charme il avait pu recouvrer ses forces et frapper un coup si violent. L'étranger dit : Que Mahomet me protége ! Et il s'affaissa à moitié mort sur les arçons.

Quoiqu'il ne sache plus distinguer le jour de la nuit, il parle au valeureux Comte : Cher Renaud, ce serait folie, tu le sais, de ne pas demander à un payen s'il ne veut point recevoir le baptême. Renaud lui répondit : Depuis le grand coup que tu m'as asséné sur la tête, des bruits confus me bourdonnent dans les oreilles et je n'ai pas encore recouvré mes esprits.

Eussent-ils été des bêtes féroces, les chrétiens n'auraient pas désiré sa mort avec plus d'insistance. Renaud ne voit-il pas de pavillon dans la plaine? Ne sait-il pas combien de

(1) Il y a dans notre exemplaire :

Uotu diffarne per un sol barone.

Nous avons été obligé de deviner la pensée.

(2) Che tutto el cerchio del oro uolare.

Si lou requiert de tel vertu,
Que trestot li a porfendu
Li aume, et lo cercle coupe.
Mule sans frain, v. 895.

Li dus ot .j. capel qui n'ert pas de coton ;
Enter avoit .j. cercle de l'uevre Salemon.
Romans du Chevalier au Cisne, Ms. du Roi, sup. fr. n° 540[8] ; fol. 56, v°, col. I, v. 26.

A syrcle of gold thereon stoode,
The Emperarour had none so goode,
Aboute the syrcle for the nones
Were sett many precyous stones.
Romance of syr Guy.

L'usage d'orner ses armes était trop naturel chez des peuples qui aimaient la guerre, pour que nous l'attribuions à l'influence scandinave ; nous nous bornerons à dire qu'il était fort répandu dans le Nord. Les historiens nous représentent Rollon, galea auro mirifice compta, triplicique lorica indutus. Dudo, l. II, ap. Du Chesne, p. 71.

nos chevaliers y sont prisonniers? Ils parlaient ainsi tout d'une voix, et Charles disait au milieu de ses Pairs : Je rends grace à Dieu avec bien du plaisir, voilà que ce maudit guerrier va mourir.

Pendant ce temps l'étranger se releva; sur-le-champ Renaud se couvrit de son épée et lui en présenta la pointe : Païen, criait-il, tout en fureur, cette fois-ci je ne te manquerai pas. Alors, sans hésiter, le chevalier étranger s'élança de son cheval et sauta à terre.

Puis il déboucla les courroies de son casque et dit : Si nous ne sommes pas ici en pleine barbarie, vous aurez assez de courtoisie pour ne pas refuser de m'embrasser. Renaud et Roland le regardèrent; il leur parut plutôt un ange qu'un homme, et Roland jetant un coup d'œil perçant à son cousin : Mon Dièu, s'écria-t-il, comme il te ressemble (1)!

CARTHONN (2).

La nuit se passa dans les chants; l'aurore se leva resplendissante de joie; les monts se réfléchissaient sur la cim e

(1) Cet épisode n'est pas plus remarquable par ses pensées et sa verve que par son style, mais il montre un nouveau progrès du sentiment de l'amour paternel : ce n'est plus le père qui connaît son fils, comme dans *Hiltibraht et Hadubraht*, c'est Guidon qui sait que Renaud est son père.

(2) Peu de questions littéraires ont été plus vivement controversées que l'originalité des poésies d'Ossian (par Blair, Johnson, Nicol, Shaw, Smith, Clark, Cesarotti, Herder, Schunden, W. Scott, Mackensie, Sinclair, Laing, Patrik Graham, Adelung, Finn Magnussen, etc.); un patriotisme mal entendu, ou un esprit de système plus étroit encore, y étaient engagés, et les conclusions absolues que tous les critiques tiraient de quelques faits incontestables les conduisaient également à l'erreur. Pour nous, qui croyons que la poésie ne devient populaire que lorsqu'elle exprime la vie du peuple, et qu'elle ne se conserve par la tradition qu'à la condition de changer avec lui, la question est pour ainsi dire décidée *à priori*. Les poëmes publiés sous le nom d'Ossian remontent aux premiers temps poétiques des Gaël d'Ecosse, et ne nous sont point parvenus tels qu'ils ont été composés. Souvent on a voulu déterminer l'âge des poésies populaires par leur langue et par leurs idées, mais c'était une entreprise impossible. Nous ne parlerons pas des interpolations et des remaniments, qui ajoutent des idées modernes à la tradition ancienne, et l'expriment avec des mots nouveaux; nous ne signalerons dans cette note que des difficultés dont on ne s'est pas rendu compte. Les langues qui ne sont point fixées par des imprimés ou des manuscrits fort répandus ne composent point, comme les autres, de nouveaux mots pour désigner les choses nouvelles; elles étendent plutôt la si-

polie des vagues; la mer s'était parée de son plus bel azur, elle abaissait ses flots devant le rocher qui dresse à l'horizon

gnification de ceux qui existaient déjà. D'abord, ce n'est qu'une figure, mais elle ne tarde pas à prendre un sens usuel, et finit quelquefois par se substituer à la signification primitive. La critique se tromperait donc si elle voulait conclure de quelques expressions le peu d'antiquité des vieux poëtes; il se peut qu'elles aient depuis changé de sens, et soient, au contraire, la preuve d'un âge très reculé. Les idées sont un criterium aussi incertain; on est poëte parce qu'on a des idées plus étendues, plus pures, plus *idéales* que ses contemporains, parce qu'on est plus avancé qu'eux, et la critique n'a aucun moyen de tenir compte de cette *avance;* elle juge le poëte par la masse, elle est obligée de méconnaître qu'il était *poëte.* Sans doute, cet inconvénient est moindre pour la poésie populaire, qui n'exprime que les idées générales du peuple : c'est là sa nature et son explication. Mais l'individualité du poëte ne s'efface point d'une manière absolue, elle se déploie dans une foule de sentiments et de pensées de détail. D'ailleurs, la connaissance de la civilisation de ces temps, sans littérature et sans écriture, où l'imagination d'une nation se développe, ne peut être assez précise ni même assez complète pour autoriser à prononcer qu'une idée ne saurait lui appartenir; les plus fortes présomptions exigent encore une réserve qui ne permet pas d'en faire les bases d'un raisonnement. C'est par d'autres moyens qu'il faut chercher la vérité. On ne saurait douter, après le témoignage de Tacite, que les bardes ne chantassent les héros de leur pays, et ceux des poésies publiées par Macpherson étaient célébrés dans de vieilles traditions. La première mention de Fingal (Fionnghal) que nous connaissions est celle de Barbour, qui écrivait de 1371 à 1390 : *The Bruce,* liv. III.

He said : methynk Marchoky's son
Right as Gol Mak Morn wes won
To haiff fra Fyngal his menye
Rycht sua all his fra us hes hee.

Dans le *Palice of Honour* (1521), Gawen Douglass cite, parmi les sujets de fictions romantiques :

Greit Gow Mac Morn and Fin Mac Coul, and how
They suld be Goddis in Ireland as men say.

L'évêque Carswell condamnait, en 1567, « as vain, tempting, lying, wordly histories, concerning... warriors and champions, and Fion, the son of Cumhal. » La manière dont les historiens en parlent prouve que sa tradition était fort ancienne; Lesly l'appelle « ingentis magnitudinis virum et tanquam ex veterum gigantum stirpe exortum. » H. Boethius va plus loin encore : « Septinum cubitarum hominem fuisse narrant. » Ces traditions avaient servi de base à une foule de chansons qui se conservaient dans les montagnes d'Ecosse : les adversaires les plus prononcés de Macpherson le reconnaissent eux-mêmes. Buchanan, *History of the Buchanans and Scottish surnames*, parle d'un Fion-Macoel sur qui « diverse rude rhymes were retained by the Irish and some of the Highlanders; » Laing, *History of Scotland*, Dissertation on the Ossian's poems, t. IV, p. 441. Dans une lettre du 12 janvier 1762, Warburton dit, en termes formels : Several fragments in these poems (Macpherson's) have been heard by living witnesses, sung to the harp, both in the Highlands and in Ireland; et l'Ecossais Hume, qui ne croyait pas à l'authenticité d'Ossian, écrivait, le 19 septembre 1763 : Nobody questions that there are traditional poems in that part of the country (the Highlands) where the names of Ossian and Fingal, and Oscar, and Gaul are mentionned in every stanza. Voyez les résultats de l'enquête, à l'appendice du *Report of the Highland Society on the Authenticity of the Ossian's poems.* Quant à Ossian (Oisian), la popularité de son nom est aussi incontestable; il en est fait mention dans un manuscrit irlandais qui remonte au 13ᵉ ou au 14ᵉ siècle; Adelung, *Mithridates*, t. II, p. 125. Dans un poëme découvert par Young, une ballade irlandaise, et un dialogue mentionné par Lloyd dans son *Archæologia* (1707), il est mis en présence de saint Patrice, qui vint en Irlande en 435; et le temps où ils vivaient était si différent (au moins 500 et probablement 700 ans

sa tête grise, et disparaissait sous l'écume. Du fond de l'abyme s'éleva un nuage : on eût dit un vieillard sorti de

de différence), que ce ne peut être qu'une personnification de l'esprit chrétien et de l'esprit payen. Ce n'est pas cependant que nous voulions affirmer l'existence d'Ossian ; peut-être n'était-il qu'un représentant de l'esprit poétique des Scot, quoique les nombreux détails sur sa famille et sur sa vie nous fassent plutôt croire que sa réputation, son rang, ses malheurs, avaient popularisé son nom, et que la tradition lui attribuait toutes les poésies dont l'auteur n'était pas connu (il est même remarquable qu'elle n'a conservé que les noms de deux autres poëtes, Orran et Ulann (Ullin), et encore n'en sait-elle rien de plus) ; mais cette supposition donnerait plus de force à notre opinion : une semblable personnification serait nécessairement fort ancienne. Au reste, les poésies publiées sous le nom d'Ossian ne sont probablement ni du même temps, ni de la même contrée ; le poëme de *Tighmora* semble plus ancien que celui de *Fionnghal*, et les matériaux du recueil de Smith avaient sans doute été réunis dans un pays plus méridional que les autres ; l'idée de Dieu y est bien plus sensible (il n'y a dans le livre de Macpherson aucune autre puissance supérieure que les esprits qui paraissent sur les nuées et les héros morts ; il cite seulement une divinité étrangère), et les imitations bibliques, surtout celles de Job, y sont plus frappantes ; voyez *Nachträge zu Sulzers Theorie*, t. VIII, p. 411. Plusieurs écrivains ont fait remonter les poésies d'Ossian jusqu'au 3e siècle, mais ils ne pouvaient avoir d'autre raison que le désir d'y retrouver quelques souvenirs de la lutte des Picts contre les Romains. Les meilleurs critiques ont pensé qu'elles avaient été composées depuis les invasions des Scandinaves en Écosse (Fr. Schlegel, *Werke*, t. X, p. 79, etc. ; Chalmers, *Caledonia*, t. IV, les suppose de 843 à 1087), et une simple lecture en fournirait des preuves suffisantes ; on y retrouve leurs mœurs, le nom de leur pays (Lochlin, la Norvége), et jusqu'à leur Dieu ; Loduinn est évidemment Othin ou Odin, appelé aussi Lodur ; voyez le mémoire de M. Finn Magnussen, *Forsög til Forklaring over nogle steder af Ossian, mest vedkommende Scandinaviens Hedenold*, où nous croyons cependant qu'il a trop sacrifié au désir de trouver des rapprochements nombreux. Au reste, il ne serait pas impossible que les traditions des héros qui avaient défendu l'indépendance nationale se fussent rattachées à Fionnghal. Dans la poésie populaire, l'histoire tout entière se résume dans quelques individualités, et il y a dans le Livre Rouge (Leabhar Dearg) de Clanvonald une ballade sur la longévité des Fionns. On y voit Gaul vivre plus de 300 ans ; Ossian en vit 400, et Fionnghal 520 ; Laing, *History of Scotland*, t. IV, p. 445. Les rapports entre les poëmes ossianiques et la vieille poésie irlandaise ne prouvent point que Macpherson l'ait imitée ; ils s'expliquent naturellement par l'établissement des Scot dans la province d'Argyle, en 258 suivant Bede, Pinkerton, etc., ou en 503 d'après Usher, Lloyd, O'Flaherty, etc. Les deux peuples avaient la même origine, les mêmes mœurs, et parlaient la même langue ; c'est en vain que M. Skrene (dans *The Higlanders of Scotland*) a voulu dernièrement renouveler une thèse de quelques écrivains oubliés, et montrer que les Picts des montagnes d'Ecosse n'avaient jamais été soumis par les Scot ; il lui a fallu repousser les autorités les plus incontestables, et s'en rapporter à des opinions sans valeur. Au reste, tous les doutes auraient dû être dissipés par la publication des textes galliques (*by the Highland Society*, 1807). Il nous semble impossible de prétendre sérieusement qu'un inconnu s'est amusé à traduire en langue erse l'anglais de Macpherson ; beaucoup de passages sont plus beaux, le ton général est plus poétique, de fréquentes tautologies indiquent que le poëte se défiait de l'intelligence de ses auditeurs, et l'incorrection du style, les bizarreries de la versification, rendraient à elles seules une supposition bien invraisemblable. Ce n'est pas cependant que nous croyons non plus à l'antiquité des textes actuels ; évidemment des lacunes ont été comblées, des idiotismes de localité corrigés, et des archaïsmes rajeunis à l'aide du travail de

l'Océan. Il ne marchait point comme marchent les hommes, ses pieds ne se mouvaient pas sur les ondes. Un léger fan-

Macpherson. Des philologues ont assuré que la langue de son recueil diffère si profondément de celle d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Londres (le *Leavre Lecan*), qui ne remonte qu'au 13e siècle, que des variétés de dialecte n'en donneraient pas une explication suffisante, et, sans avoir pu vérifier leur assertion, nous lui accordons une confiance entière. Quand des poëmes conservés uniquement par la tradition ne sont pas assez répandus pour fixer la langue, des remaniments continus y introduisent bientôt toutes les modifications qu'elle a reçues; ils ne peuvent se transmettre de bouche en bouche, et s'imprimer dans la mémoire, qu'en restant intelligibles. L'arabe littéraire n'est resté pur que parce qu'il était une langue morte dont une foule de livres classiques conservaient la pureté; les corruptions du peuple s'en sont détachées et sont devenues l'arabe vulgaire. Le seul fait contraire que nous connaissions est rapporté par Cortina et Hugalde dans leur traduction espagnole du *Geschichte der spanischen Dichtkunst* de Bouterweck, *notas*, p. III. Ils citent une romance du Cid, écrite dans le 13e siècle, que la tradition aurait conservée dans sa langue primitive; mais ce fait ne deviendrait significatif que s'il était bien prouvé qu'elle ne doit pas sa forme actuelle à quelque patois de province, et aux préoccupations involontaires des archéologues qui l'ont écrite. Les circonstances ne seraient pas, d'ailleurs, les mêmes; la tradition eût été bien moins générale en Espagne, elle aurait pu ainsi se conserver plus pure, et l'écriture était déjà trop répandue au 13e siècle pour qu'elle ne se soit pas renouvelée plusieurs fois en remontant à sa source. La couleur locale et les vieilles mœurs n'ont pas été plus respectées dans les poésies ossianiques. Il y avait autrefois en Ecosse des loups (Boethius, *Hist.* II, fol. 14; Lesly, *Hist.*, p. 18, etc.) et des ours (il semble même qu'ils étaient passés en proverbe, puisque Martial a dit :

Nuda Caledonio sic pectora praebuit urso);

malgré l'importance qu'un peuple, vivant de la chasse, devait attacher à la destruction des animaux carnassiers, les héros d'Ossian ne chassent que des sangliers. Comme tous les Celtes, les Scot étaient blonds ou rouges, et les poésies de Macpherson leur donnent des cheveux noirs; ils se tatouaient et se peignaient en bleu (avec le guaisdo ou guatum, le pastel; Caesar, V, 14; Mela, III, 6); la polygamie et la polyandrie étaient dans leurs usages (Dio, LXXII, 12), et on ne retrouve rien de pareil dans les poëmes ossianiques; les mœurs y sont même raffinées, et cette délicatesse semble d'autant plus étrange qu'en 1607 les montagnards étaient encore de véritables Barbares; Spottiswood, *Hist.*, p. 490 et passim. Il n'est pas jusqu'aux caractères essentiels de tous ces poëmes qui ne prouvent des remaniments modernes; les pensées n'ont point la naïveté de la poésie populaire; elles appartiennent plutôt à un artiste, qui travaille ses idées, qu'à un poëte instinctif, qui chante sous l'inspiration du moment. Le sentiment constant de melancolie et de tristesse qui s'y mêle indifféremment dans tous les sujets ne peut se produire que dans une civilisation avancée, après de nombreuses déceptions, et des habitudes de réflexion et de souffrance morale, inconnues à la vie sensuelle et tout extérieure des Barbares. Le vague de tous les faits, souvent même leur obscurité, sont encore plus opposés à l'esprit des poésies primitives : leurs peintures sont toujours saillantes, leurs récits toujours détaillés et précis, parce que le sentiment vrai qui les inspire reproduit les circonstances qui l'ont éveillé. Sans doute le principe de ces caractères existait dans la première rédaction : on le retrouve dans le *Beowulf*, sur qui la poésie gallique avait certainement exercé de l'influence; mais il se sera trouvé quelque poëte dont l'imagination, rendue plus mélancolique et plus contemplative par les progrès du temps et les événements de sa vie, aura développé le germe; et, lorsqu'on songe aux souffrances de la jeunesse de Macpherson, aux déceptions de son amour-propre, et à sa chétive position de maître d'école, si inférieure à ses talents, on ne peut s'empêcher de lui attribuer

tôme accouru de l'Orient le poussait à travers les airs; il s'arrêta sur le palais de Selma (1), et une pluie rouge comme du sang tomba sur la terre.

Le Roi comprit que cette funeste vision présageait la mort de héros, il vint dans la salle des guerriers; sa main saisit le bouclier de Cumhal (2), et son impénétrable cuirasse résonna sur ses épaules (3). Sur-le-champ les héros se levèrent, les chefs l'entourèrent en silence; chacun de leurs regards lisait sur son front le retour des combats (4); la mort volait déjà autour de sa lance. Mille boucliers s'agitèrent, le tranchant bleuâtre de mille épées flamboya dans la salle de Selma, et le hurlement étouffé des chiens répondit aux cli-

ces développements de préférence à tout autre; et, ce qui donne à cette opinion une autorité véritable, c'est qu'on retrouve tous les mêmes caractères dans ses poésies originales : *The Poems of Ossian, with notes by Laing*, t. II, p. 445-634. Miss Brooke a publié dans son recueil (*Reliques of Irish poetry*, p. 265) un poëme sur le même sujet que Carthonn; mais, malgré notre ignorance presque complète de l'irlandais, nous ne croyons pas qu'il puisse être fort ancien. Conloch refuse de dire son nom à Cuthullin, son père : c'était, comme nous l'avons vu, un très vieux préjugé que la superstition avait introduit en Scandinavie; mais dans le temps de cette version il n'existait plus, on ne le connaissait même pas; et, pour expliquer ce qui lui semblait une bizarrerie, le poëte a supposé que Cuthullin avait recommandé à Aife d'apprendre à leur fils à ne céder la droite à personne, à ne refuser jamais un combat, et à cacher toujours son nom à ses ennemis. Il nous semble fort probable que Carthonn et Conloch sont deux versions de la même tradition; deux autres poëmes sur le même sujet (ap. M. Brooke, p. 24, et Smith, p. 158) prouvent combien il était populaire. Notre traduction a été faite sur le texte gallique; le but que nous nous proposions nous a obligé de ne commencer qu'au vers 202 :

Chaidh an oiche thairis am fonn, etc.

(1) Macpherson lui a conservé son nom; les ballades irlandaises l'appellent *Almhuin*, Allen en Irlande.

(2) Comal dans Macpherson; c'est le père de Fionnghall.

(3) Les premières cuirasses étaient de cuir et ne *résonnaient* pas; pour les faire en acier, il fallut que la fabrication des métaux eût fait de grands progrès; aussi a-t-on vu dans cette expression la preuve d'une origine récente. Mais nous croyons qu'on a pris trop à la lettre une image poétique :

Dant tinitus galeae clipeique resultant.
Waltharius, v. 828.

On trouve plusieurs fois dans Abbo, *scuta tonant*, l. II, v. 213, etc., et l'on sait d'ailleurs que le bouclier d'Ajax était χαλκεον, *Iliad.*, l. VII, v. 220; nous ne parlons pas de celui d'Achille, parce qu'il était l'ouvrage d'un Dieu; mais il prouve au moins que, du temps des Homérides, on avait le sentiment de ce que l'on pouvait attendre de la métallurgie.

(4) Comme on a déjà pu le voir, la poésie erse se plaît à entasser des expressions pittoresques, même quand elles n'ajoutent rien, ni à la pensée, ni à son expression : nous n'avons pas traduit *fuar-ghleann an fharroich*. Nous devons dire aussi que la grande clarté qu'affecte notre langue nous a souvent obligé de briser les phrases et d'ajouter des verbes.

quetis des armes frémissantes. Pas un mot, pas un cri, ne sortit d'une seule bouche; tous les yeux restèrent attentifs à l'épée et au visage du Roi. Tendant sa lance en avant: Fils du Morbhenn (1), s'écria-t-il, race féconde en héros, ce n'est pas l'heure des chants et des banquets; voici qu'une sanglante bataille s'approche. Déjà la mort étend ses ténèbres sur les vallées. Le fantôme vaporeux qu'on dit veiller sur moi m'a signalé des ennemis sur la mer (2); quand il s'élève ainsi du fond des flots, c'est l'annonce d'un grand danger pour les guerriers. Que chaque main s'arme d'une lance du bois le plus dur; qu'à chaque ceinturon pende une épée au tranchant acéré; qu'un casque bronzé couronne toutes les têtes, et que la cuirasse étincelle sur la poitrine de tous les feux du ciel. La guerre s'amasse à l'horizon comme un orage; bientôt on entendra les cris glacés de l'agonie.

Le Roi sortit du palais, et les guerriers le suivirent: ainsi l'éclair annonce aux malheureux nochers le nuage qui porte en ses flancs la foudre et la tempête. Les héros s'arrêtèrent sur les bruyères du mont Cona. Les jeunes filles au sein de neige regardaient leurs rangs plus pressés que les arbres d'un taillis, elles voyaient la mort planer sur les compagnons de leur enfance; leurs regards pleins d'inquiétude s'abaissaient lentement sur la mer, que l'écume blanchissait au loin comme des voiles : indifférentes alors à la gloire des héros, une larme mouillait leurs joues, qui ne connaissaient pas la

(1) Morven.

(2) On attribua souvent, pendant le moyen âge, à quelque puissance mystérieuse des informations qu'on ne devait qu'à la vigilance et à une espèce de police diplomatique : le peuple de Rome croyait, au 13ᵉ siècle, que Virgile avait fait des statues magiques qui avertissaient le Sénat de toutes les attaques que l'on méditait contre la République; Montfaucon, *Diarium Italicum*, p. 283; Vincentius Bellovacensis, *Speculum Historiale*, l. VI, p. 193. La version de Gower est différente; il dit, *Confessio Amantis*, l. V, fol. 94 :

When Rome stoode in noble plite,
Virgile, which was the parfite,
A mirrour made of his clergie
And sette it in the townes eie,
Of marbre on a pillar without,
That thei be thyrte mile aboute,
By daie and eke also by night,
In that mirrour behold might
Her ennemies, if any were.

feinte. Le soleil se leva sur l'Océan ; une flotte épaisse s'étendait sur les flots ; ainsi qu'un nuage, ses rapides soldats se répandirent hardiment sur la plage. La tête du chef s'élevait au dessus des guerriers comme celle d'un cerf dans un troupeau de biches ; l'or et l'argent brillaient sur son bouclier bombé. Le roi des lances (1) était robuste et beau ; il gravit le mont Selma ; ses compagnons le suivaient par milliers dans la plaine.

Va, Ullin, va porter des paroles de paix au chef des épées ; dis-lui que nous sommes puissant dans les combats, et que les ombres de nos ennemis sont nombreuses dans les airs ; dis-lui que la renommée n'a jamais manqué à nos compagnons, et que nos vastes salles sont ouvertes aux banquets de l'hospitalité. Les plus hardis étrangers montrent avec joie à leurs enfants les armes que nous avons échangées avec eux (2) ; il n'est pas de terre si lointaine où les amis du Morbhenn ne puissent espérer des amis. Le bruit de nos exploits a retenti à travers le monde ; quand l'écho redisait notre gloire, les rois tremblaient au milieu de leurs armées.

Ullin partit avec les paroles de paix. Fionnghal attendit son retour appuyé sur sa lance ; il vit l'ennemi couvrir les campagnes : Sois béni mille fois, fils de la terre étrangère ! s'écria le roi des guerriers ; tu foules le rivage d'un pas intrépide et majestueux ; ton épée resplendit à ton côté ainsi qu'un rayon du soleil levant ; la lune, quand elle apparaît à l'horizon, n'est pas plus vaste que ton bouclier. Ta joue rosée porte encore le duvet de la jeunesse ; tes cheveux soyeux s'arrondissent en boucles sur ton front, et peut-être vas-tu tomber comme un arbre, sans entendre retentir le bruit de

(1) C'est une expression fort commune dans la poésie erse : *righ nan sleagh*, *righ nan lann*.

(2) Le même usage et son explication se trouvent dans l'Iliade, l. VI, v. 230 :

ὀφρα και οἰδε γνωσιν, ὀτι ξεινοι πατρωιοι εὐχομεθ' εἰναι.

ta chute. En regardant onduler les vagues, la fille de l'étranger sera saisie d'une sombre douleur; l'enfant qui apercevra au loin une voile blanchir s'écriera : Voici le roi de la cité des guerriers ! et des larmes tomberont des yeux rouges de ta mère, parce que tu dormiras dans les flancs des montagnes du Morbhenn.

Telles furent les paroles du Roi. Quand Ullin fut arrivé devant Carthonn, le prince des braves, il jeta sa lance sur le gazon, et modula lentement des paroles d'hospitalité et de paix. Viens t'asseoir au banquet de Fionnghal, intrépide enfant des vagues; viens t'asseoir au banquet du roi des montagnes, ou la victoire ne suivra pas ton épée. Les ombres de nos ennemis sont nombreuses, jeune homme; la gloire des fils du Morbhenn et de leurs amis s'est étendue au loin. Regarde autour de toi, Carthonn, tu y verras bien des monceaux de terre sans verdure, bien des pierres recouvertes de mousse, et des bancs de gazon qui sonnent creux sous le pied; les ennemis de Fionnghal sont couchés dans leur tombeau : c'était des étrangers que la rame avait amenés, comme toi, à travers les mers.

Barde du Morbhenn, répondit Carthonn, crois-tu parler au simulacre d'un guerrier? As-tu vu mon visage se couvrir d'une soudaine pâleur, toi qui apportes des paroles de paix sur un champ de bataille? Penses-tu que mon courage va s'évanouir comme les ombres de tes récits? Ma main a conquis aussi quelque gloire dans les combats; l'écho connaît déjà ma renommée. Va chanter tes vers aux guerriers dont le bras fléchit sous le poids de leur lance! Ceux-là céderont peut-être au héros Fionnghal! Quant à moi, Barde, je n'ai pas vu tomber Balclutha (1) pour m'asseoir sur ses cendres sans songer à la vengeance. Redis ma réponse au fils de Cumhal, de ce Cumhal qui porta l'incendie dans les murs de

(1) La ville de la Clyde, aujourd'hui Dumbarton; Bede l'appelle *Alcluith*, le rocher de la Clyde, et Adomnan, *Petra-cloith*.

Clutha, dans la demeure de mes ancêtres, qui s'élevait sur un roc escarpé, baigné par les flots (1). J'étais enfant alors, et ne comprenais pas pourquoi les jeunes filles pleuraient. J'aimais à voir les colonnes de fumée s'élever au dessus des toits ; souvent je me retournais et les regardais avec joie, quand mes amis fuyaient sur la montagne. Mais lorsque les années de ma jeunesse furent venues, je vis la mousse sur les ruines de mon foyer ; mes soupirs s'élevèrent avec le matin, et mes larmes descendirent avec la nuit. Je me disais dans ma pensée : Ne pourrai-je donc combattre les enfants de mes ennemis ? Oh ! je les combattrai, Barde ; je sens à ma haine la force de mon bras (2).

Ses guerriers se serrèrent autour de lui ; d'un même mouvement ils tirèrent tous leur épée étincelante. Carthonn paraissait au milieu comme une colonne de feu ; une larme débordait sa paupière, car il se rappelait la chute de Balclutha. Puis l'orgueil ramassé dans son âme se leva ; il jeta un regard de colère sur la colline où brillaient couverts de leurs armes les héros du Morbhenn ; sa lance trembla dans sa main, et, se penchant en avant, il sembla menacer le Roi.

Irai-je, pensait Fionnghal, irai-je déjà attaquer ce jeune homme ? l'arrêterai-je au milieu de sa course, avant que sa gloire ait grandi ? Peut-être quelque barde dirait-il, en voyant la tombe de Carthonn : Fionnghal conduisit lui-même ses guerriers au combat avant que Carthonn tombât. Non, Barde des temps à venir, tu ne terniras pas la gloire de Fionnghal ; mes héros descendront seuls dans la plaine ; Fionnghal regardera la bataille ; si l'étranger triomphe, je ramasserai ma force et m'élancerai comme le torrent mugissant du Cona (3). Qui de mes chefs veut combattre le fils

(1) Le texte gallique s'arrête ici ; nous avons été forcé de traduire l'imitation de Macpherson.

(2) Il y a dans le texte : I feel the strength of my soul.

(3) Aujourd'hui Glencoen.

de l'Océan? Ses guerriers sont nombreux sur la plage, et sa lance de frêne est forte.

Cathull se leva; Cathull, dans la force de l'âge, le fils du robuste Hormar. Trois cents jeunes gens le suivent, tous enfants de sa terre natale. Son bras fut faible contre Carthonn; il tomba, et ses compagnons fuirent. Conall recommence la mêlée; mais sa lourde lance se rompt; il gît enchaîné sur le champ de bataille. Carthonn poursuit ses guerriers.

Cleasamor (1), dit le roi du Morbhenn, où est la lance de tes exploits? Peux-tu voir Conall enchaîné, ton ami Conall, grandi comme toi sur les bords du Lora? Lève-toi tout resplendissant d'acier, compagnon du vaillant Cumhal! Que la jeunesse de Balclutha sente la force des enfants du Morbhenn! Cleasamor se leva, couvert d'acier; il secoua sa tête grise, assura son bouclier à son bras, et s'avança avec tout l'orgueil du courage.

Carthonn s'était arrêté sur un rocher. Il vit accourir le héros; il aimait la joie terrible de son visage et la force qu'il déployait sous les rides de l'âge. Lèverai-je, disait-il, cette lance qui ne frappe jamais un ennemi en vain (2), ou épargnerai-je sa vie par des paroles de paix? Il reste fier sous le faix de la vieillesse; il plaît encore dans le déclin de ses années. Peut-être est-ce l'époux de Maona (3), le père de Carthonn, que sa mère enfanta dans la fuite (4). On m'a dit souvent qu'il habitait sur la rive sonore du Lora.

Ainsi parlait Carthonn, quand Cleasamor arriva, et éleva sa lance. Le jeune héros la reçut sur son bouclier (5), et lui adressa des paroles de paix. Guerrier à la chevelure blan-

(1) Clessammor dans Macpherson.

(2) Dans la version irlandaise, c'est le père (Cuthullin), dont la lance (*gath-builg*), comme celle de Céphale, ne frappait jamais qu'une fois.

(3) Moïna.

(4) *Car-borne*, dit Macpherson.

(5) On ne trouve pas ici la hache d'armes, *esseda*, avec laquelle se battaient ordinairement les Caledoniens; Dio Cassius, LXXVI, 12. Dans les poésies irlandaises, au contraire, les héros se servent souvent du *tuath catha*, quoique la lance leur soit aussi familière.

che, n'est-il point de jeune homme pour brandir la lance? N'as-tu pas un fils qui puisse te couvrir de son bouclier et mesurer son bras avec le mien? L'épouse de ton amour n'est-elle plus, ou pleure-t-elle sur les tombeaux de tes fils? T'assieds-tu parmi les rois des hommes? Quelle sera la gloire de mon épée si tu tombes sous ses coups?

Elle serait grande, jeune présomptueux, répondit Cleasamor à la tête élevée; j'ai été renommé dans les combats, mais je n'ai jamais dit mon nom à un ennemi (1). Cède-moi la victoire, fils de la terre étrangère, tu sauras alors que les traces de mon épée sont restées sur plus d'un champ de bataille. Je ne l'ai jamais cédée, s'écria Carthonn dans un noble orgueil. Moi aussi j'ai combattu dans la mêlée; l'avenir ne manquera pas à ma gloire. Ne méprise point mon courage, chef de nombreux guerriers; ma lance et mon bras sont forts. Retire-toi dans les rangs de tes amis, et laisse combattre de plus jeunes héros. Pourquoi m'outrages-tu? répondit Cleasamor une larme sur la joue; l'âge ne fait point trembler ma main; je sais encore lever mon épée. Moi, fuir sous les yeux de Fionnghal, fuir sous les yeux du héros que j'aime! Fils de l'étranger, je n'ai jamais fui; lève ta lance sur ma poitrine.

Ils combattirent comme deux vents opposés qui luttent pour aplanir les vagues. La lance de Carthonn égarait ses coups; il ne voyait dans cet ennemi que l'époux de Maona. Il rompit en deux la lance brunie de Cleasamor, et lui arracha sa flamboyante épée; mais, comme il enchaînait le vieillard, le vieillard tira le poignard de ses pères; il vit le flanc de son ennemi découvert, et y creusa une blessure.

Fionnghal aperçut Cleasamor terrassé, et sa marche fit retentir ses armes. A son aspect l'armée s'arrêta en silence; tous les regards étaient fixés sur lui. Il accourut comme le sourd mugissement des tempêtes qui précède le déchaîne-

(1) V. ci-dessus, p. 418, note 5.

ment des vents ; le chasseur l'entend dans la vallée et s'abrite sous la voûte des rochers. Carthonn l'attendit de pied ferme. Le sang ruisselait de son côté. Il vit accourir le Roi, et ses espérances de gloire grandirent. Mais sa joue était pâle, ses cheveux flottaient en désordre, sa tête tremblait sous son casque, les forces de Carthonn défaillirent, mais son âme resta ferme.

Le fils de Cumhal aperçut le sang du héros, il arrêta le coup de sa lance. Prince des épées, lui dit-il, ton sang coule ; cède à la destinée. Tu as été puissant dans la bataille ; ta renommée ne se flétrira jamais. Es-tu le roi dont la gloire s'étend si loin, répliqua Carthonn ? Es-tu cet astre de mort qui épouvante les puissances de la terre ? Mais pourquoi le demander ? Tu es comme la cascade de la montagne, aussi impétueux dans ta marche qu'un torrent, aussi rapide que l'aigle des airs. Ah ! que n'ai-je assez vécu pour te combattre ! ma gloire retentirait dans des chants immortels ; le chasseur dirait, en voyant ma tombe : Il a combattu le puissant Fionnghal ; mais Carthonn meurt inconnu, il a épuisé sa force sur le faible.

Non, tu ne mourras point inconnu, reprit le roi de l'ombreux Morbhenn ; mes bardes sont nombreux, ô Carthonn ; leurs chants traverseront l'avenir. Les enfants des siècles futurs entendront la gloire de Carthonn, quand, assis autour d'un chêne brûlant, ils passeront la nuit à chanter les temps passés. Le chasseur, couché sur la bruyère, entendra leurs accents dans la brise ; alors, levant les yeux, il regardera le rocher où tomba Carthonn ; il se retournera vers son fils et lui montrera le champ de sa dernière bataille : Là combattit le vaillant roi de Balclutha ; il se précipitait sur les rangs ennemis avec la force de mille torrents.

La joie reparut sur le visage de Carthonn ; il leva ses yeux appesantis, et donna son épée à Fionnghal ; il veut que, suspendue aux murs de la salle, elle conserve dans la terre de Morbhenn le souvenir du roi de Balclutha. La bataille

cessa dans toute l'arène ; le barde avait chanté l'hymne de la paix. Les chefs se rassemblèrent autour du guerrier expirant ; ils l'écoutaient plongés dans la tristesse ; ils se penchaient silencieusement sur leurs lances pendant les dernières paroles du roi de Balclutha. Le vent gémissait dans ses cheveux , et sa voix était lugubre et lente.

Roi du Morbhenn, dit Carthonn, je péris au milieu de ma course ; une tombe étrangère reçoit à la fleur de l'âge le dernier descendant de Reuthamir. La désolation habite Balclutha ; la nuit de la douleur enveloppe Crathmo. Puisses-tu seulement garder ma mémoire sur les bords du Lora, où vécurent mes pères ! Peut-être l'époux de Maona aura-t-il une larme pour la mort de son malheureux Carthonn. Ces paroles allèrent au cœur de Cleasamor ; il tomba en silence sur le cadavre de son fils. L'armée restait autour dans la stupeur ; aucune voix ne résonnait sur la plaine. La nuit vint ; la lune, en se levant, éclaira ce champ d'horreur ; mais l'armée resta immobile, comme le bois silencieux qui couronne la cime du Gormal, quand se tait le sifflement des vents, et que la morne automne s'est étendue sur la campagne (1).

RUSTEM ET SOHRAB (2).

Quand le soleil du matin eut déchiré les voiles noirs du ciel, Qaus paya la solde à ses soldats : cent mille vinrent la

(1) Smith a publié un autre poëme erse sur un sujet semblable ; c'est Cathula, roi d'Innis-orc (Orkney), qui tue son fils Conloch :

Mar bhoisge greine sa gheambra
'S e ruith na dheann air raon Leana, etc.
Sean Dana le Oisian, p. 158.

Evidemment c'est la tradition irlandaise ; les noms ne sont pas même changés.

(2) Episode du *Schah Nameh*, poëme persan, par Ischak Abou'lkasim Firdusi. Firdusi naquit à Tus, dans le Khorassan, vers 950 (l'an 329 de l'hedschir, suivant M. Mohl, *Livre des Rois*, t. I, p. XXII). Il était fils de Scherefschah, jardinier de Suri Ben Moas, et dut son surnom, non à la douceur de ses vers, ainsi qu'on l'a dit, mais à la beauté des jardins que cultivait son père, il vient de فردوس paradis. Le *Schah Nameh* (Livre des Rois) est une histoire épique de la Perse. Dès le 6e siècle, Nuschirvan en avait fait recueillir les matériaux dans toutes les provinces de son empire (Macan, *Schah-*

recevoir, couverts de la cotte de mailles et du bouclier; la terre disparaissait sous les chevaux et les éléphants. L'armée

nameh, préf. persanne, p. 11); ils furent réunis dans une chronique intitulée *Bastan Nameh*, sous Jezdedscherd III, le dernier des princes Sassanides, et plusieurs autres Guèbres en composèrent aussi un corps d'histoire; *Thabari*, t. 1, p. 4, éd. de M. Dubeux. Avant Firdusi, Danischver en avait fait un poëme pehlvi, sous le titre de *Kodahi Nameh* (le Livre ancien), et trois poëtes persans l'avaient pris également pour le sujet de leurs vers : le *Sir-al-Maleroq* (l'Histoire des Rois), par Ibn al Mokaffa, le *Schah Nameh-al-Kodahi* (l'ancien Livre des Rois), par Ali le poete, et le *Schah Nameh*, comme l'ouvrage de Firdusi, par Abu Mansur. Plusieurs parties remontent même à une antiquité encore plus reculée, car un auteur arménien du 5e siècle, Moses Chorenensis, nous apprend que de son temps les traditions de Rustem existaient déjà sous la forme qu'elles ont conservée depuis; p. 96, éd. de Whiston (nous empruntons cette indication à M. Mohl, l. c.) L'épisode de Sohrab était lui-même une tradition populaire; Firdusi dit en commençant :

به پیوندم از گفته باستان
زگفتار دهقان یکی داستان

Je conte une histoire tirée d'un ancien récit que je tiens de la bouche d'un Dihqan. Les Dihqan formaient une espèce de noblesse terrienne, appelée par sa position stable, et le rôle qui lui appartenait dans l'histoire du pays, à rester dépositaire des anciennes traditions. Un poëte contemporain de Firdusi, Anssari, mort en 1029, avait chanté avant lui l'histoire de Sohrab, dans le *Barzu Nameh*, et le même sujet, le combat d'un père contre son fils, qu'il ne connaît pas, se retrouve dans le *Dschihangir Nameh*. Firdusi mourut à Tus, en 1030, et a conservé la réputation du plus grand poëte de la Perse. M. de Hammer a dit de lui, avec une exagération tout orientale : Poesie und Historie sind die unerschütterlichen Pfeiler seines ewigen Ruhms, die Herculessaülen in die sein Genius das *nicht mehr weiter* fur die staunende Nachwelt gegraben; *Geschichte der Schönen Redekünste Persiens*, p. 50. Quoique le moins oriental de tous les poëtes persans, Firdusi n'en partage pas moins tous leurs défauts : sa pensée est trop chargée d'ornements, et son style touche à l'enflure; on y reconnaît une imagination éclatante, mais c'est l'éclat uniforme d'un transparent où tout nage indistinctement dans la lumière, et on y trouve peu d'énergie, peu de grâce, et encore moins de profondeur; peut-être cependant l'histoire de Sohrab est-elle une exception, la douleur de Teminah et de Rustem nous semble à la fois naturelle et profonde. La biographie de Firdusi a été écrite par Davlechats, et traduite en partie par M. Silvestre de Sacy, dans les *Notices et extraits des Manuscrits*, t. IV, p. 230; une autre notice par Dschami se trouve dans l'*Anthologia Persica* de Vienne. Nous n'avons pas eu à notre disposition l'édition que M. Mohl vient de publier à Londres; nous nous sommes servi du texte de Turner Macan (Calcutta, 1829), de celui que M. Atkinson a donné à l'appendice de *Sohrab* (Calcutta, 1814), d'après les manuscrits de M. Lumsden, et d'un manuscrit d'une date assez récente; mais notre connaissance fort incomplète du persan nous a forcé de recourir plus d'une fois à l'*Heldenbuch von Iran* de Görres, à la traduction abrégée publiée par M. Keightley, *Tales and popular Fictions*, p. 154, et à la version métrique du dialogue de Hedschir, par M. de Hammer. La traduction de M. Mohl s'arrête au 991e distique, à la fin des guerres du Mazenderan, et nous n'avons pu nous procurer la *Notice sur le Schah-Nameh*, publiée à Vienne, en 1811, par M. Wallenburg, où plusieurs morceaux (nous ne savons lesquels) ont été traduits en français. M. Silvestre de Sacy a pris plusieurs années l'épisode de Rustem pour texte de ses leçons; mais nous n'avons pas été assez heureux pour les suivre, et les manuscrits qu'il a légués à la Bibliothèque du Roi ne sont pas encore accessibles au public. Il y a parmi les manuscrits de la Bibliothèque (no 72) une traduction en prose turque de l'épisode de Sohrab, que nous espérions pouvoir

se reposa deux jours (1) ; puis elle marcha d'étape en étape, et ne s'arrêta que devant Sebid. Dès que Sohrab (2) sut qu'elle paraissait, il monta sur la muraille pour la voir. A l'aspect de cette plaine fourmillant d'ennemis, son courage s'abattit ; il soupira et dit à Human : Cette innombrable armée me trouble la pensée ; n'aperçois-tu pas un guerrier de haute taille qui porte une lourde massue ? Mais il ne s'abandonna point à sa tristesse ; il descendit, et demanda du vin. Alors les soldats de l'Iran plantèrent leurs tentes aux portes de la forteresse.

A la tombée du jour, Rustem, serré dans son ceinturon de bataille, vint demander à Qaus de quitter sa cotte de mailles et son casque ; il voulait reconnaître le chef étranger et les grands de son armée. Le schah accéda à ses désirs, et Rustem, caché sous le vêtement d'un Turc, pénétra dans la forteresse comme un lion dans un troupeau de chevreuils. Il s'avança, guidé par les bruits joyeux d'un festin, et vit Sohrab dans sa puissance. A sa droite était Zendeh Resm ;

consulter avec fruit ; mais, comme la plupart des travaux des écrivains orientaux, c'est une paraphrase arbitraire, plutôt qu'une traduction ; ainsi, par exemple, on lit au milieu du dialogue de Hedschir : « Il n'y a rien dans le monde de plus beau que la droiture ; que ce soit donc là votre unique étude, mon cher lecteur » ; et plus loin : « Je vous supplie, grand Dieu, pour l'amour de la sincérité et de la droiture, faites qu'étant entré dans ce chemin sacré, je ne m'en écarte jamais. » Quant aux traductions en vers anglais d'Atkinson (nous ne connaissons pas l'édition corrigée de 1832) et de Weston (London, 1815), et au poëme de Rückert, *Rostem und Suhrab* (Erlangen, 1838), ils ne peuvent avoir aucune prétention à une exactitude même approximative. L'orthographe des noms propres orientaux offre de grandes difficultés ; nous avons cherché à reproduire les lettres, sans nous préoccuper de leur son ; seulement nous avons cru devoir rejeter les huit caractères empruntés aux Arabes ; Firdusi lui-même ne s'en sert que rarement, dans quelques mots venus de leur idiome, et il est évident qu'ils ne pouvaient se trouver dans les noms propres les plus anciens de l'histoire persanne. Ainsi nous avons rejeté le ق (kaf), et l'avons remplacé par le گ (caf), que la prononciation douce du C devant l'E et l'I nous a fait rendre par le Q. Nous ne nous sommes permis aucune note philologique ; il aurait fallu discuter les différents textes et traiter des questions grammaticales, entièrement étrangères à notre but.

(1) Nous ne sommes pas sûr de notre interprétation ; Görres a traduit : Zwei Rasten hinaus zog sich das Lager. M. Keightley a passé ce vers, ainsi que beaucoup d'autres.

(2) Il était fils de Rustem, et de Teminah, fille du schah de Samengan ; Rustem ne l'avait pas vue depuis la nuit de leurs fiançailles, et, dans la crainte qu'il ne lui demandât son fils, elle lui avait fait dire qu'elle était accouchée d'une fille.

Human et Barman étaient assis à sa gauche; cent Turcs l'environnaient, et des esclaves attendaient ses ordres devant son siége. Toutes les voix le célébraient, et Rustem s'arrêta long-temps dans l'ombre à le regarder; mais, malgré son déguisement, il n'y avait dans l'armée du Turkhestan aucun guerrier qui lui ressemblât. Zendeh Resm se leva; il sortit de la salle, et aperçut le héros. Il vint à lui : Quels sont ton rang et ton nom ? lui dit-il. Réponds, et viens nous montrer tes traits à la lumière. Rustem le frappa de son poing, et se retira à la hâte. Zendeh Resm tomba comme un cadavre; il n'y avait plus pour lui ni festin ni vie, car Dieu avait écrit dans ses décrets que Rustem tuerait lui-même son fils. Au moment où Sohrab s'élançait sur son cheval, sa mère appela Zendeh Resm; c'était le fils du schah de Samengan, et il avait vu jadis Rustem dans le temps de leurs fiançailles : Approche, mon frère, lui dit-elle; ton intelligence est éclatante; accompagne ce jeune homme dans l'Iran, où il va chercher la vengeance; si l'armée est pressée un jour de bataille, tu montreras au fils où sera son père.

Après que Rustem l'eut ainsi tué d'un coup de poing, un long temps s'écoula, et personne ne savait ce qui s'était passé; on le voyait couché, et on croyait qu'il reposait. La nuit avançait, et il ne revenait point; enfin Sohrab le demanda. Un esclave alla le chercher; il le trouva étendu sans vie, et retourna l'annoncer à son maître. Il se leva précipitamment, accourut avec des lumières et des serviteurs, et le trouva mort dans la poussière. Le héros en fut aussi stupéfait qu'affligé; il réunit les chefs, et leur dit : Que personne ne dorme cette nuit; un loup est entré dans la bergerie; il a trompé les chiens et les gardiens. Puis s'adressant à Human : Si Dieu est avec moi, j'espère bien venger sa mort. Alors il rentra dans la salle du banquet, et ordonna de noyer tous les chagrins dans le vin.

En retournant à son camp, Rustem rencontra Giv, qui

veillait à la sûreté de l'armée. Quand il vit s'approcher le Sans-Tache (1), il tira son épée, le défia à haute voix, et se prépara au combat. Rustem le reconnut; il se prit à rire, et jeta son cri de guerre. Alors Giv s'avança tout étonné, et lui demanda pourquoi il errait ainsi, à pied, dans l'obscurité de la nuit. Rustem lui raconta ce qu'il avait fait: le guerrier loua hautement son courage, et ils burent ensemble le reste de la nuit.

Lorsque le soleil déploya son éclatante chevelure, et que la lumière resplendit sur le sommet des montagnes, Sohrab s'arma et monta sur son cheval, couleur de pierre. Il ordonna qu'on amenât Hedschir, et lui parla en ces mots: J'ai une question à t'adresser; ne cherche aucun détour, si tu ne veux pas que le malheur te frappe. Réponds-moi des paroles de franchise et de vérité, ta liberté est à ce prix; j'y pourrai même ajouter quelque riche présent. Mais si ta réponse est un mensonge, la prison et les fers seront ta récompense. Hedschir reprit: Interroge-moi sur l'Iran à ton plaisir; j'ai bonne volonté; je parlerai de tout ce que je sais avec sincérité. Je t'interrogerai sur cette troupe de nobles et de braves qui campe sous les murs, sur le schah du troupeau, sur Tus, Guders, Rustem et tous les autres. Apprends-moi à connaître leurs insignes (2), ou je ferai tomber ta tête de tes épaules. D'abord cette tente aux mille couleurs qu'entourent cent éléphants harnachés, près de qui s'élève un siége magnifique au milieu de l'armée, à qui est-elle? — Hedschir répondit: C'est la tente du schah de l'Iran. Le jeune homme continua: Et ce pavillon noir, sur la gauche, autour de qui se pressent tant de chefs et d'éléphants, et sont plantées d'innombrables tentes, me diras-tu à qui il appartient? — A Tus, fils de Nevder, repondit Hedschir, un puissant capitaine (3) du sang impérial. Sohrab reprit: Ce

(1) C'est le surnom de Rustem.

(2) Peut-être aurions-nous dû traduire par *armoiries*, mais nous avons craint de réveiller des idées trop modernes.

(3) سپهبد اعزر, Sipehdar; nous n'avons

pavillon jaune que rougit un lion étincelant d'or(1); au milieu resplendit une pierre précieuse, devant et derrière campe une nombreuse armée : quel nom donner à son maître ? — Appelle-le Guders ; Qeschvad est son père, et il a quarante fils, comme des lions.—Et cette tente verte, où j'aperçois un trône, et devant qui flotte la bannière de l'empire, pour qui l'a-t-on dressée ? Çà et là des chefs (2) sont assis par groupes. Il en est un qui les domine tous. Près de lui s'agite un cheval ; jamais je ne vis son pareil ; ses hennissements semblent le mugissement d'une mer. De nombreux éléphants l'environnent couverts de leur armure. Quand il se lève, nul guerrier de l'Iran n'égale sa taille ; il marche comme un dragon dans sa force : quel est son nom ? Hedschir se dit dans sa pensée : Si je montre le Sans-Tache à ce cœur de lion, il éloi-

pas cru devoir traduire littéralement les titres persans ; nous n'aurions été compris qu'à l'aide d'explications aussi fatigantes pour le lecteur qu'étrangères au but de ce livre. سپهبی, Sipehbi, signifie soldats ; les Anglais en ont fait Seapoy, que nous traduisons par Cipaye.

(1) Le texte dit : où resplendit un lion *d'or rouge ;* cette expression était fort répandue dans la poésie du Nord pendant le moyen âge ; *Oddrunar-Gratr*, st. XIV ; *Grave Ruodolf*, f. A, l. 6 et 14 ; *Klage*, v. 97 ; *Nibelunge Not*, st. 1069, 2067 ; dans la ballade danoise *Hertug Hildebrand og liden Kirstin*, on lit :

Han gav hende *Guld saa rød.*
V. 7 ; *Danske Viser fra Middelalderen*, t. III, p. 226.

(2) پهلوان, Pehlvan, héros, athlète, il ressemble beaucoup au παλαιμων des Grecs, et à notre *paladin*, si célèbre pendant le moyen âge ; peut-être cependant ce dernier mot vient-il de *palatinus ;* on lit dans le *Wallarius*, v. 213 :

Ecce palatini decurrunt arce ministri ;

et Salmasius dit, *Hist. Aug.*, t. I, p. 981 : Aulici ministri et palatini ministri et castrenses ministri iidem dicebantur. Voyez aussi Cujacius, *Opera*, t. 3, col. 453 ; Godofredus, t. II, p. 207, etc. On avait fait en Italie de *paladino* un synonyme de généreux, loyal ; Ciullo écrivait en 1197 :

Saccio che m'ami ed amoti
Di core paladino.
Scrittori del primo seculo, t. I, p. 13.

Peut-être l'espagnol *paladino* en vient-il aussi plutôt que de *palam* ; il signifiait clair, et probablement éclatant, illustre ; Lorenzo Segura disait au milieu du 13e siècle, dans son *Alexandro*, st. 2161 :

La natura que cria toda las creaturas
Las que son paladinas è las que son escuras.

Le Pehlvan de l'Iran était dans l'origine un commandant des frontières, un marquis ; plus tard il devint un véritable chevalier oriental ; il y avait même des Pehlvan qui cherchaient des aventures, ainsi que nos chevaliers errants, comme Giv dans le *Schah Nameh*. Voyez de curieux rapports (quoique souvent accidentels et même fantastiques) entre les traditions et les mœurs persanes, et celles du moyen âge, dans le livre de Görres, *Das Heldenbuch von Iran*, t. I, p. 1-147. Le *Manava-Dharma-Sastra*, l. X, st. 44, compte les Pahlavas parmi les guerriers dégénérés pour n'avoir pas fréquenté les Brahmanes. Suivant M. Mohl, *Livre des Rois*, t. I, p. VII, ce nom ne se donne plus qu'aux lutteurs entretenus par les grands seigneurs musulmans.

gnera le bonheur de sa tête ; je ferai mieux de ne pas lui apprendre à le connaître. Il répondit : Qerdschin est arrivé à l'armée depuis que tu me retiens dans cette forteresse; peut-être est-ce lui. Sohrab s'étonna jusqu'au fond de l'âme que ce ne fût pas Rustem ; c'étaient là les indices que lui avait donnés sa mère. Il reprit : Qui sont ces guerriers réunis au son retentissant des fifres, autour d'une enseigne où flotte un lion sauvage ? Quel est leur chef? — C'est Giv, fils de Gudèrs et beau-frère de Rustem. Il commande deux divisions de l'armée ; il en est peu comme lui dans l'Iran. — Plus loin, continua Sohrab, j'aperçois une tente aussi éclatante que le soleil ; une haie de nombreux guerriers l'entoure ; le chef s'assied sur un trône d'or ; partout brillent en riches ornements le velours et la soie, et d'innombrables serviteurs se pressent à l'entrée. Quel est leur maître ? — Ferbers, le fils du schah, la couronne des grands de l'Iran. — Et cette tente jaune qui couvre une si large étendue ; derrière est l'image d'un sanglier, et sur l'entrée brille une lune d'or ?— C'est la tente de Quras, de la famille de Qiuqans. Sohrab était mécontent ; il cherchait à reconnaître son père, et Hedschir le laissait dans son ignorance : car tel était l'arrêt de la destinée. Pourquoi, ô mortel ! t'attacher à ce monde ? Ses breuvages sont des poisons, et ses jouissances des malheurs.

Il revint encore une fois sur le sujet qui préoccupait sa pensée, sur la tente verte et le chef à la haute taille ; mais Hedschir lui dit : Je n'ai point d'intérêt à te tromper, ce guerrier m'est inconnu. Tes paroles sont fausses, s'écria Sohrab ; tu ne m'as pas montré Rustem ; un héros comme lui ne reste pas caché dans une armée. S'il est, comme tu le prétends, le plus fort des guerriers et le plus sûr gardien des frontières, sa place est aux premiers rangs de Qaus, les jours de bataille. Hedschir répondit : Peut-être le lion est-il allé à Qabul, voici le temps des fêtes du Gulistan. Non, reprit Sohrab ; il marche au combat, et ne s'assied pas lâche-

ment à un banquet. Fais attention à mes paroles ; tu vas me montrer Rustem, et je t'élèverai plus haut que personne, je t'ouvrirai des trésors inconnus ; sinon, ta tête tombera de tes épaules : c'est à toi maintenant de choisir. Hedschir réfléchit à l'alternative menaçante de Sohrab ; il se rappela la sentence d'un sage Mobed (1) : La parole qu'on retient est comme le diamant caché dans son enveloppe ; si on la brise, il répand du feu comme un soleil, et répondit : Qui peut s'égaler au Sans-Tache dans les combats ? Sa tête touche aux nuages ; un éléphant est moins inébranlable que lui ; son bras a la force de mille, et son intelligence s'élève au dessus du ciel. Quand il entre en furie un jour de bataille, que lui font les lions et les guerriers ? Il n'est rocher si impénétrable, qu'il le puisse arrêter. Jamais tu ne vis de guerriers tels qu'Afrasiab et ses compagnons ; son épée leur a fait pleuvoir du feu sur la tête. Sohrab s'écria : Comment as-tu vu Rustem, si tu n'as point entendu le sabot de son cheval (2) ? En vain tu l'exaltes ; si je l'aperçois, il tremblera comme la mer devant l'aquilon ; il ne supportera pas le ronflement de mon coursier au pied rapide ; ce tigre sera frappé de sommeil quand le soleil tirera son épée flamboyante (3). Alors Hedschir eut des pensées de jeune homme. Si je fais connaître le Sans-Tache à ce robuste Turc, il l'abattra sous ses coups ; aucun autre brave n'osera combattre contre lui, et il chassera Qaus de son trône. Mon silence me coûtât-il la vie, il resterait encore au vieux Guders soixante-seize fils qui ont, comme moi, le courage des lions (4), et ma mort enflammerait la colère de mes amis. Il dit à Sohrab : Pourquoi cet emportement ? Ne songe plus à Rustem ni à une vengeance inu-

(1) Les Mobed étaient des prêtres de la race de Qaturian, qui étaient à la fois astrologues, hommes d'état et magiciens ; l'épithète de *sage* leur est invariablement donnée.

(2) Probablement il y a ici une allusion à quelques paroles de Hedschir que nous n'avons plus, ou le texte a été corrompu ; au moins n'avons-nous aucun doute sur le sens.

(3) Les anciens Orientaux croyaient qu'une épée nue avait la vertu d'endormir les tigres.

(4) Nous avons passé les noms de quatre frères de Hedschir, Giv, Behram, Reham et Schidusch.

tile ; quand ma tête serait tranchée, je ne t'en apprendrais pas davantage. A quoi bon ces informations? Tu ne tueras pas le Sans-Tache; ne cherche point à le rencontrer, il te ferait sentir la supériorité de ses forces. A cette insultante réponse, Sohrab s'approcha de lui, et le frappa si violemment, qu'il le renversa de son siége; mais Hedschir détourna la tête et garda le silence (1).

Quoique surpris et préoccupé de ce qu'il venait d'entendre, Sohrab se prépara hardiment au combat ; il s'arma et monta sur son poulain (2). Les plus braves le craignaient comme l'âne sauvage craint la griffe des lions, et tous pensaient que Rustem lui-même ne devait pas le regarder d'un œil tranquille. Mais Sohrab s'avança et défia le schah Qaus. Je veux abattre la tête de ton armée, criait-il; j'ai juré, après la mort de Zendeh Resm, qu'aucun cavalier de l'Iran n'échapperait à ma vengeance. Giv, Tus et Rustem peuvent venir; que les braves se montrent. Il attendit longtemps, personne ne remua dans l'armée ; alors il quitta la plaine et s'approcha du camp. Qaus fut troublé de ce défi ; il dit : Qu'on aille prévenir Rustem, je n'ai pas son pareil dans l'armée. Tus se hâta, et le Sans-Tache répondit : Qaus m'a toujours fait du mal ; mais le jour du combat est mon jour de travail. Il fit seller Raqsch, et la voix de Giv frappa son oreille ; elle le pressait de commencer la lutte. Alors il monta à cheval et murmura entre ses dents : C'est Ahriman (3) qui m'a fait ce devoir et cette tâche. Il s'élança sur les traces de Sohrab, et le défia d'une voix retentissante. Impatient du combat, le jeune homme se retourna, accourut au galop au devant de Rustem et lui cria : C'est une place mal choisie pour nous battre, si tu ne veux point tomber sous mon poing (4). Rustem répondit : Pas de menace, jeune

(1) Ce dialogue rappelle celui d'Hélène et de Priam, *Iliade*, l. III, v. 166-245; d'Erminia et d'Aladin, *Gerusalemme Liberata*, c. III, st. 58-63, etc.

(2) Il était sorti de Raqsch, cheval de Rustem.

(3) Le Dieu du mal.

(4) Nous avons traduit littéralement ;

homme ; j'ai livré des combats sur des terres engourdies par le froid et desséchées par le soleil, sous un ciel brûlant et glacé ; j'ai dissipé de nombreuses armées, étouffé plus d'un Div (1) dans mes bras, et je n'ai pas encore été vaincu. Regarde les formes de mes membres et leur force ; si tu survis à cette rencontre, ne crains pas le serpent de l'Océan. Les montagnes et les mers m'ont vu dans les batailles ; ce que j'ai fait, les étoiles le savent ; la terre a été mise sous mes pieds. Pendant qu'il parlait, Sohrab se sentit gagner le cœur. Il reprit : Je ne te demande qu'un mot ; réponds-moi avec vérité. Tu dois être Rustem, le descendant de Nirm ; dis-moi quelle est ta race, et réjouis-moi par de bonnes paroles. Le héros répondit : Je ne suis pas Rustem ; la famille de Nirm n'est pas la mienne ; c'est un puissant chef, et je ne suis qu'un simple guerrier, sans couronne et sans trône.

Alors l'espérance de Sohrab s'évanouit, la face lumineuse du jour s'obscurcit devant ses yeux, sa main étreignit ses armes, et un ardent combat commença. A la première rencontre leurs lances se rompirent ; ils tirèrent leur épée, et la lame vola en éclats ; ils saisirent leurs haches d'armes : quand elles tombaient, leurs chevaux tremblaient, et les mailles de leur cuirasse étaient écrasées. Epuisés de fatigue et baignés de sueur, les chevaux et les cavaliers respiraient à peine. Ils s'éloignèrent tous deux (2). Le père était dé-

les combats à coups de poing étaient aussi usités en Scandinavie ; Saxo, l. II ; Wormius, *Lexic. Runic.*, p. 55, v° Holmur.

(1) Les Div (ديو) étaient des Génies mortels et malfaisants ; Marie de France, t. II, p. 385, appelle les fées *Divesses*, et nous aimerions mieux faire venir ce nom du persan que du latin *Diva*, dont le sens ne répond pas à l'idée que nous nous faisons des fées. Dans les *Fabliaux*, t. IV, p. 158 et 165, éd. de Méon, elles sont appelées *Duesses* : c'est évidemment le même mot. Probablement le nom des Génies vient aussi de l'Orient : les Arabes appelaient les intelligences bienfaisantes جن, dschen ou djen.

(2) Probablement parce qu'ils avaient tous deux besoin de se reposer ; mais ils auraient pu aussi s'éloigner par courtoisie. Shakspeare a dit de deux ennemis, Henry IV, P. I, act. 1, sc. III :

Three times they breath'd, and three times they drink,
Upon agreement, of swift Severn's flood.

On trouve des traits semblables dans l'histoire et la poésie du Nord ; on ne s'y battait que pour la gloire :

couragé, et le fils abattu; l'amour et la bonne intelligence avaient fui bien loin. Les chevaux et les poissons de l'Océan connaissent leurs petits : quand la passion ou la cupidité l'aveugle, l'homme seul ne connaît pas son fils. Rustem se disait : Jamais monstre sorti de l'abyme n'engagea une semblable lutte ; mon combat avec le Div Sefid n'était qu'une brise auprès de celui-ci (1). Après s'être repris un instant, ils tendirent leurs arcs, et il plut des traits plus vites que l'éclair ; mais ils ne purent se blesser. Alors Rustem saisit une pierre aussi lourde qu'une montagne ; la cuirasse du jeune homme résista ; sa poitrine ne fut pas même découverte. Ils mirent pied à terre, et laissèrent souffler leurs chevaux. Quand les deux lions se furent reposés aussi, ils s'attaquèrent avec une nouvelle fureur, et Sohrab dit à Rustem : Tu es, je le vois, un guerrier puissant dans les batailles ; mais pourquoi chercher toi-même ton malheur, maintenant que tu as éprouvé la force et le poids de mon bras ? Pourquoi, encore dans la vigueur de l'âge, te soumettre au droit de la victoire ? Il m'en coûterait d'arrêter un si vaillant héros dans sa carrière ; je ne gagnerais rien à ta mort. Ecoute la raison, et dépose le casque du combat. Rustem répondit : Sache, orgueilleux, que les braves ne perdent point le temps en paroles ; qui sait se battre s'abstient de discours oiseux ; c'est par des faits, et non de vaines paroles, que tu t'acquerras de la renommée. Si mon heure est arrivée, que les décrets du ciel s'accomplissent ! Il lança son nœud coulant, et enlaça Sohrab ; mais le jeune homme ten-

....Petat hic patriam sine sanguine victor.
Waltharius, v. 945.

Voyez aussi Torfaeus, *Hist. Norv.*, l. V, c. 18. Dans les combats les plus sérieux on ne frappait que chacun à son tour :

Alternare enses partirique ictibus ictus,

dit Saxo, l. II; il n'était point permis de se réunir deux contre un, même pour venger son père; *Id.*, l. XVII. Dans le *Romance of sir Ferumbras*, Olivier et Ferumbras se saluent poliment avant de se battre ; par un reste de cette humeur chevaleresque, à la bataille de Fontenoy, les Français dirent encore à leurs ennemis : Messieurs les Anglais, tirez les premiers. Voyez aussi Froissart, l. I, c. 374.

(1) سفيد, blanc, le Div blanc ; leur combat avait eu lieu dans le Mazenderan.

dit toutes ses forces et brisa le lacet (1). Rustem resta stupéfait de la vigueur de son adversaire, et implora Dieu dans son cœur. Sohrab reprit sa massue, et lui en asséna un coup retentissant sur les épaules, mais le Sans-Tache le reçut en silence; rien ne vint trahir sa douleur, et Sohrab dit en riant: Valeureux guerrier, c'est dissimuler assez long-temps tes blessures. Ils se séparèrent. Chacun s'éloigna de son côté. Sohrab se rua dans les rangs des Iraniens, et Rustem se jeta en soupirant sur les Turaniens. Peut-être, pensa-t-il, ce guerrier à la jeune barbe menace la tête du schah, et il revint précipitamment sur ses pas. Il trouva Sohrab au milieu de l'armée, dans une mare de sang, et lui cria d'une voix irritée: Quel guerrier de l'Iran a repris notre combat? Pourquoi ne pas te battre avec moi? Sohrab répondit: L'armée du Turan était aussi étrangère à notre rencontre, et tu l'as attaquée sans provocation de personne. Rustem répliqua: Demain, au lever du jour, nous combattrons avec le glaive de la vengeance, et que la volonté de Dieu soit faite!

Ils se retirèrent tous deux, et les armées rentrèrent dans leur camp. L'œil des guerriers s'obscurcissait devant Sohrab. Il dit à Human: La nuit s'avance, le mal et le désordre se sont emparés du monde; raconte-moi les ravages de ce lion indompté dans nos rangs. La terre n'a jamais vu son pareil; son bras ressemble à la cuisse des éléphants, et sa voix ferait frémir les eaux du Nil (2). Human prit la parole: Pendant que nous regardions, immobiles, il est accouru au galop, et s'est précipité sur nous comme un homme ivre; plusieurs des nôtres sont tombés sous ses coups, et il a disparu dans l'armée de l'Iran. Sohrab dit: S'il nous a tué des guerriers, j'en ai aussi abattu plusieurs de l'Iran. Maintenant,

(1) Le Qemend (كمند) était usité dans une haute antiquité (Hérodote, l. VII, c. 85); il paraît qu'il a cessé de l'être en Perse, mais les voleurs indous s'en servent encore, et il est devenu l'arme habituelle de plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale sous le nom de *Lazo*.

(2) C'est ici une figure, comme nous en avons vu tant d'exemples dans la poésie scandinave, pour désigner un fleuve.

hâtons-nous de nous asseoir au banquet : demain est une journée de rude bataille.

De son côté Rustem disait à Giv : Parle ; comment Sohrab a-t-il combattu ? Giv répondit : Jamais je ne rencontrai semblable force. Il est arrivé comme une bête féroce, et, se lançant au milieu de l'armée, il a fondu sur Tus avec la rapidité du faucon ; à peine songeait-il à se couvrir de sa lance, que, frappé d'un coup de hache, son casque était fendu. Il ne pouvait désormais se défendre ; son regard ne distinguait plus la lumière du jour. Beaucoup de braves arrivèrent ; mais je ne sais personne assez hardi pour défier Sohrab au combat que le Sans-Tache lui-même. Nous lui laissâmes le champ libre ; il tournait autour de nous comme le tourbillon d'une tempête, et du centre de l'armée s'élançait sur les ailes. Rustem fut troublé, et entra dans la tente de Qaus. Le schah le fit asseoir sur son trône. Rustem parla de Sohrab. Nul autre que lui ne dépasse, à un âge si tendre, les hommes faits en vaillance. J'ai éprouvé sa force de toutes les manières : avec l'épée et le javelot, avec la lance, la massue et le lacet. Je l'ai saisi par la boucle de son ceinturon, et lui ai fortement étreint les flancs. Je voulais l'arracher de la selle, comme je l'ai fait souvent à d'autres ; mais il est resté aussi immobile sur son cheval qu'une montagne battue par le vent. Enfin je l'ai quitté ; le crépuscule s'avançait, et ramenait les ténèbres. Demain nous reprendrons le combat, et je ne sais qui en reviendra vainqueur. Dieu manifestera ses volontés ; c'est de lui que vient la victoire. Le Dieu de justice, répondit Qaus, frappera les méchants ; j'implorerai cette nuit sa toute-puissance, et je réponds sur mon salut qu'il te donnera la victoire.

Rustem rentra dans sa tente, et demanda du vin. Sevareh vint à lui le cœur navré d'inquiétude. Il raconta à son frère ce qui s'était passé, et lui dit : Sevareh, ne te laisse point aller au sommeil ni à la distraction ; je retourne au combat demain à l'aurore. Apporte-moi un casque, une cuirasse,

un panache et des brodequins d'or ; que le lever du soleil te trouve devant ma tente. Si je ne reviens pas victorieux, ne demeure pas au camp, n'y reste pas un seul jour pour mon deuil ; sans plus t'inquiéter des combats, retourne sur-le-champ à Sabul (1), et raconte à Dustan (2) ce que tu auras vu ; dis-lui que ma vie est arrivée à son terme, parce qu'il était dans les décrets du Ciel que le Sans-Tache tombât sous les coups d'un jeune adolescent ; apaise la douleur de ma mère (3), ouvre son âme à la consolation ; dis-lui de ne pas s'abandonner à la souffrance par un excès d'amour, car l'immortalité n'appartient à personne sur la terre (4). Dschemschid, Huschenq et Feridun (5) n'ont jamais eu leurs pareils, et cependant ils sont descendus dans le sein de la terre (6). Sam et Neriman aussi sont morts (7). J'ai vaincu des Div, des guerriers et des monstres ; j'ai forcé bien des murailles ; eussé-je mille années à vivre, ce serait la même route et le même terme (8). Il parla de Sohrab la moitié de la nuit, et donna le reste au sommeil.

Sohrab s'était assis à boire. Il disait à Human : Ce guerrier au cœur de lion n'a pas la taille moins haute que moi ; son poing et ses bras sont aussi gros que les miens ; je reconnais en lui tous les signes que m'indiqua ma mère, et me

(1) Le Sabul et le Seistan étaient les pays où régnait Rustem.

(2) Un des noms de Zal, père de Rustem.

(3) Rodabeh.

(4) Ces pensées philosophiques se trouvent dans presque tous les poëtes ; on lit déjà dans l'*Iliade*, l. VI, v. 146 :

Οἵη περ φυλλων γενεη, τοιηδε και ἀνδρων.

On connaît le Pallida mors aequo pulsat pede d'Horace, et la paraphrase de Malherbe : *Consolation à M. Duperrier*, st. XX.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille à la porte du Louvre
N'en défend pas nos rois.

(5) Anciens rois de Perse.

(6) Le texte dit *la terre noire*, comme la ballade danoise, *Aage og Else*, st. II :

Laae han i sorten muld.

Danske Viser fra Middelalderen, t. I, p. 210.

(7) Ancêtres de Rustem.

(8) Young a dit également dans son *Night Thoughts* :

What, (though we made in wealth or soar in fame,
Earth's highest station ends in here he lies ?
And dust to dust concludes her noblest song.

Voyez aussi Darwin, *Botanic Garden*, c. IV.

sens l'âme saisie d'inquiétude. Si c'était Rustem, il ne conviendrait pas au fils d'engager un combat avec son père. Souvent, répondit Human, Rustem et moi nous nous sommes rencontrés les armes à la main, et la renommée m'a appris ses exploits dans le Masenderan; je l'ai vu face à face; il n'est personne qui puisse résister à sa force et à son étoile. Sohrab se retira, et reposa jusqu'au lever du soleil.

Dès qu'il fut jour, Rustem monta à cheval, et accourut sur le champ de bataille; il défiait les Turaniens et appelait leurs braves dans la lice. Sohrab sortit de sa tente et se dirigea de son côté. Quand il fut arrivé près de lui : Pourquoi, dit-il, t'es-tu armé pour le combat; viens plutôt nous asseoir à une table couverte de vins, et faire alliance à la face de celui qui gouverne le monde; déplorons notre haine du plus profond de nos cœurs, et attends qu'un autre guerrier te vienne combattre. Réjouissons-nous ensemble dans un banquet, car mon cœur sent de l'amour pour toi; des larmes de honte m'en roulent dans les yeux. Puisque tu descends des grands, fais-moi connaître ta race. Je t'ai déjà demandé ton nom; consens enfin à me l'apprendre. Pourquoi vouloir me le cacher, et montrer encore de la haine à un descendant des lions? Je vois ton visage(1), et ton nom m'est inconnu; n'es-tu pas du sang du noble Dustan? Fameux guerrier, répondit Rustem, pourquoi échanger tant de discours? C'est à l'épée de parler; tes paroles ne me feront pas reculer. Mon arc est bandé, et tu es un jeune homme dans sa force. Je suis venu ici pour combattre, ainsi combattons; l'éviter est impossible; il nous faut arriver à une fin, pour que les décrets de Dieu s'accomplissent. Sohrab dit : Puisque ma proposition ne te convient pas, mets pied à terre, que nous puissions lutter. Ils descendirent de leurs chevaux, et les attachèrent par un lien solide; puis ils se précipitèrent dans le combat et s'attaquèrent comme des

(1) Les casques des anciens Persans n'avaient pas de visière.

lions ; le sang roulait en torrents dans l'arène. Sohrab saisit Rustem par la ceinture, et tira avec tant de force, que la terre en était ébranlée ; il poussa un cri, et la terre trembla de nouveau ; une seconde fois il leva le bras, comme lève la griffe un lion qui déchire un âne sauvage, saisit encore Rustem et le souleva. Le Sans-Tache chancela, puis tomba, et la terre jaillit sur son cou, son visage et ses mains. Son ennemi jeta un cri de triomphe quand il le vit étendu à ses pieds, et tira son épée pour lui couper la tête. Rustem s'attendit à la mort, et voulut la détourner par d'adroites paroles. Brave héros, dit-il à Sohrab, les coutumes sont différentes dans l'Iran. Quand un guerrier en provoque un autre au combat, la première fois qu'il le terrasse il respecte sa vie, même dans l'emportement de la colère ; mais quand il le renverse de nouveau, sa mort lui donne la renommée d'un lion, et il est juste qu'il lui tranche la tête. Telles furent toujours ma règle et ma coutume. Ce discours plut à Sohrab ; ses résolutions s'adoucirent, l'amour se réveilla dans son cœur, et il dit : Soit ; cela est juste, puisque c'est ton usage. Il s'éloigna, et le Sans-Tache échappa à la mort.

Après l'avoir quitté, Sohrab alla chasser dans la plaine et ne pensa plus au combat. Human lui demanda les événements de la matinée. Il raconta ce qui était arrivé et ce que Rustem lui avait dit. Human s'écria : Malheur ! malheur ! ô jeune homme, ta magnanimité te pousse à ta perte. Pourquoi avoir prêté l'oreille à l'astuce de ce vieux guerrier ? Tu as laissé sortir le lion de tes filets. Il parlait, l'âme pleine de surprise et d'inquiétude, et revint au camp dans l'agitation et la colère. Il redit à Barman les paroles de Rustem et les événements du combat. Le guerrier répondit en soupirant : Si fort que tu sois, ne méprise jamais ton adversaire, et compte toujours tes ennemis : les éléphants eux-mêmes doivent compter les fourmis. Chasse ces pensées de ton âme, disait Sohrab à Human ; s'il revient demain au combat, tu lui mettras le pied sur la gorge.

Rustem était rentré dans sa tente, le cœur gonflé de colère. Il alla précipitamment au fleuve, but de l'eau et s'en versa sur la tête (1); puis il se prosterna devant Dieu, et lui demanda d'éloigner le danger de sa vie, et d'assister son serviteur dans sa lutte. La prière du Sans-Tache fut entendue; Dieu lui accorda ce qu'il implorait: il accrut sa force. Du fleuve, Rustem retourna auprès du schah. Préoccupés et remplis d'inquiétude, tous les guerriers de l'Iran étaient assis. Jeunes et vieux, tous demandèrent à Dieu de lui donner la victoire, et il dormit d'un sommeil agité.

Le matin, au premier son des trompettes, il revint encore dans la lice. Sohrab en était furieux. Armé d'une massue et d'un lacet, il arriva sur lui comme un éléphant ivre. Quand Rustem l'aperçut, il fut surpris et se sentit troublé. Pourquoi, lui cria Sohrab, viens-tu rengager la lutte? Toute noblesse est-elle donc éteinte dans ton âme? Je t'ai déjà laissé sortir deux fois du combat: si tu te retires, je veux bien, par amour pour toi, renoncer encore à ta mort; mais ne tarde pas un seul instant, ou d'un coup de poing je te ferai jaillir l'âme du corps. Retire-toi; abjure ta haine, et montre-moi de la bienveillance et de l'amitié. Rustem répondit: Un guerrier d'âge viril ne parlerait pas ainsi; la jeunesse rend tes paroles inconsidérées; avance, et montre ce que

(1) Peut-être les Persans avaient-ils quelque croyance analogue à celle du *Hava-mal*, st. CLVI: Si j'ai répandu de l'eau sur la tête d'un jeune homme, il ne succombera pas, quoiqu'il aille dans les armées; il ne tombera pas sous les épées. Au moins leur religion ne leur permettait pas de regarder cette pratique comme indifférente; voyez le *Zendavesta*, t. II, p. 113, éd. de Kleuker. On ne saurait d'ailleurs douter que les païens ne connussent une espèce de baptême; on lit dans l'*Egilssaga*, p. 146: þa gatu þau son ok var vatni ausinn. Ovide dit dans le premier livre des *Fastes*:

O nimium faciles qui tristia crimina caedis
Fluminea tolli posse putatis aqua;

et dans *De rebus familiaribus Epistolae*, l. I, let. 4, Pétrarque s'exprime ainsi: Responsum accepi pervetustum gentis ritum esse (à Cologne)... omnem totius anni calamitatem imminentem fluviali illius diei (la fête de saint Jean-Baptiste) ablutione purgari, et deinceps laetiora succedere. Le témoignage de saint Augustin est plus formel encore: Ne ullus in festivitate S. Johannis in fontibus aut paludibus, aut in fluminibus, nocturnis aut matutinis horis se lavare praesumat, quia haec infelix consuetudo adhuc de paganorum observatione remansit; *Opera*, t. V, p. 462, éd. de Paris, 1683.

peut ton bras. Ils descendirent de cheval et combattirent. Ils se saisirent tous deux à la ceinture. La lutte se prolongea depuis le matin jusqu'à ce que le soleil eut changé le côté des ombres. Le sage Mobed a dit une belle sentence à propos des anciens écrits : Quand le mauvais destin est déchaîné, la pierre la plus dure s'amollit comme la cire. A voir les combattants si serrés, on eût dit que le Ciel les avait liés ensemble. Enfin il fut donné à Rustem de triompher; l'heure de son adversaire était arrivée; la force se retira de ses membres; le Sans-Tache le renversa dans la poussière. La crainte qu'il ne parvînt à se dégager de son étreinte le saisit; d'une main rapide il tira son poignard, et l'enfonça dans sa poitrine. Sohrab s'agita convulsivement et poussa un profond soupir; son sentiment du bien et du mal s'affaiblit. J'ai fait moi-même ma destinée, dit-il; c'est moi qui ai remis la clef de ma vie dans ta main. Ma mère m'avait donné un signe pour me faire reconnaître de mon père; c'est mon amour pour lui qui a précipité mes jours à leur terme. Je le cherchais; je voulais voir son visage; j'avais mis dans ce désir ma vie tout entière; je ne pressentais pas que la mort m'attendait dans la route, et que mes espérances s'en iraient en poussière. Pour toi, quand tu pourrais plonger comme un poisson dans les eaux, te réfugier dans les ténèbres de la nuit, ou voler à travers les airs plus vite qu'un oiseau, ton âme n'échapperait pas à la destruction qui l'attend (1); monterait-elle dans le firmament aussi haut qu'une étoile, la vengeance de mon père saura l'y atteindre (2), lorsqu'il saura

(1) Les croyances métaphysiques des Persans sont restées si obscures, et ont probablement subi tant de modifications, que nous n'oserions assurer avoir entendu ce passage. On admettait, au moins dans certaines écoles philosophiques, l'existence d'un principe intellectuel qui survivait au corps et restait soumis à différentes chances de destruction; c'est sur cette doctrine que notre traduction se fonde.

(2) Verte omnes tete in facies, et contrahe quidquid,
Sive animis, sive arte vales; opta ardua pennis
Astra sequi, clausumque cava te condere terra.
Virgile, *Æneid.*, l. XII, v. 891.

que j'avais quitté le Turan par amour pour Rustem, et que je meurs sous les coups d'un astucieux vieillard. En entendant ces paroles Rustem fut frappé de consternation, la terre s'obscurcit, et disparut sous son regard ; il tomba et s'évanouit ; il était sans corps, sans vie et sans âme. Lorsqu'il eut recouvré ses sens, il s'écria d'une voix brisée par les sanglots : Parle, jeune homme : quel signe as-tu pour te faire reconnaître de Rustem? C'est moi qui suis Rustem. Toi? répondit Sohrab. Alors ce combat n'avait pour moi que de funestes chances. Ouvre l'agrafe de ma cuirasse et écarte mes derniers vêtements, tu trouveras ton anneau à mon bras : c'est là tout ce que le fils avait vu de son père. Au moment où la trompette sonna devant moi, les joues de ma mère se remplirent de sang, et elle m'attacha cet anneau au bras : Garde-le, disait-elle, en souvenance de ton père ; et voilà que le fils a été tué par son père ! Elle avait aussi envoyé avec moi son frère Zendeh Resm pour me montrer mon père ; mais il a été tué, car mon étoile s'était obscurcie. Quand Rustem eut aperçu l'anneau, il déchira sa tunique et s'écria : Oh ! toi que j'ai tué ! toi dont le monde ne reverra jamais le pareil ! pourquoi le ciel a-t-il envoyé ce malheur sur ta tête? Ainsi plongé dans une atroce douleur, il s'arrachait les cheveux, le sang lui jaillissait des yeux, sa tête était couverte de poussière et son visage baigné de larmes. Sohrab chercha à le consoler : Ma tête t'appartenait ; ne pleure pas ainsi, ce mortel désespoir ne remédierait à rien ; le passé est irrévocable, et Dieu l'avait arrêté dans ses décrets.



D'AILLY (1).

De Turenne déjà la valeur indomptée
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait partout la crainte et le trépas;
D'Ailly, tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré son âge une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants :
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière.
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des amours il sortait de leurs bras;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour, sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux
Ce front si plein de grâce et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourants :
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs;
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée;
Sanglants, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain :
La terre en retentit; leurs lances sont rompues :
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,

(1) *Henriade*, ch. VIII, v. 205.

Se heurtent dans les airs et volent sur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent,
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort;
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut; le Démon de la guerre,
La Mort pâle et sanglante, étaient à ses côtés :
Malheureux, suspendez vos coups précipités!
Mais un destin funeste enflamme leur courage :
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats :
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle,
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux;
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière;
D'Ailly voit son visage : ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse, hélas! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes :
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur.
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur,
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et, se fuyant lui-même, au milieu des déserts
Il va cacher sa haine au bout de l'univers (1).

(1) Le meurtre involontaire d'un fils par son père a servi aussi de sujet à trois tragédies, *Fatal Curiosity*, par Lillo (retouchée sous le nom de *The Shipwreck* par H. Mackensie), *Der neun und zwanzigste Februar* par Müllner, et *Der vier und zwanzigste Februar* par Werner, mais le caractère du père y

NIBELUNGE NOT (1).

Alors l'épouse d'Etzel fit incendier la salle, et les Nibelung souffrirent le supplice du feu. Poussée par le vent, la flamme enveloppa bientôt toute la maison. Jamais, je crois, personne ne subit de plus cruelles tortures.

Plusieurs s'écriaient : Que cette souffrance soit maudite ! Heureux ceux qui sont tombés morts dans la bataille ! La pitié du ciel nous devrait bien accorder une mort plus douce. La vengeance de Kriemhilt est aussi atroce que sa colère.

Un guerrier dit : Nous allons périr par le feu et la fumée ; c'est un cruel supplice. La soif me brûle plus encore que cette ardente chaleur ; je sens ma vie prête à se briser sous tant de souffrances.

Alors Hagne de Trongen parla : Nobles et vaillants héros, si la soif vous tourmente, désaltérez-vous avec du sang ; par une telle chaleur le vin serait moins rafraîchissant, et c'est tout ce qu'il nous reste à manger et à boire.

Alors un guerrier s'approcha d'un des morts, se pencha sur son cadavre, leva la visière de son casque, et but le sang qui ruisselait de la blessure. Quoiqu'il n'y fût pas habitué, il le trouva très bon.

Sire Hagne, s'écria-t-il, que Dieu vous récompense de votre conseil ! voilà maintenant ma soif tout apaisée ; s'il me

est trop avili pour que la catastrophe élève la pensée au sentiment du beau ou même inspire aucun intérêt réel : c'est en vain qu'on a voulu le relever par l'intervention d'une fatalité trop contraire à nos croyances et à la conscience de notre liberté pour que nous consentions à l'admettre, même comme circonstance atténuante. L'idée première de ces tragédies se trouve dans une brochure intitulée : *News from Perin in Cornwall*, imprimée en 1618, et un conte de Vincenzo Rota, publié en 1794 par le comte Borromeo, dans son *Notizia de' Novellieri Italiani*.

(1) Den sal den hiez do zunden daz Etzelen wip,
St. 2048.

reste encore quelques jours de vie, je vous en prouverai ma reconnaissance.

Quand ses braves compagnons entendirent que le breuvage lui avait paru bon, il y en eut d'autres qui burent aussi du sang, et la force de leur bras s'en accrut; plus d'une femme belle en portera le deuil de son bien-aimé.

Une pluie de feu tomba sur eux dans la salle; vainement ils se couvraient de leurs boucliers, la fumée et la chaleur les faisaient cruellement souffrir. Je ne crois pas que depuis aucun héros ait éprouvé de semblables tortures.

Alors Hagne de Trongen prit la parole: Rangez-vous le long des murailles, et ne laissez pas tomber les charbons sur les courroies de vos casques; éteignez-les dans le sang sous vos pieds: c'est une triste fête que nous donne la reine.

Ce fut dans ces souffrances qu'ils passèrent la nuit. Volker, le hardi jongleur, et son frère d'armes Hagne, veillaient devant la porte, appuyés sur leurs boucliers: ils attendaient plus de haine des habitants de la terre d'Etzel.

A présent, dit le Ménestrel, rentrons dans la salle; les Huns nous croiront tous morts des tortures qu'ils nous ont faites; mais ils nous verront encore face à face, l'épée à la main.

Alors le jeune Giselher de Burgund dit: Sans doute l'aurore va poindre; voilà qu'il s'élève un vent frais; accorde-nous, Dieu du ciel, de vivre dans des temps meilleurs; ma sœur nous a donné là une exécrable fête.

Un autre reprit la parole: Je sens maintenant le jour; mais votre destinée n'en sera pas meilleure; ainsi, guerriers, préparez-vous au combat; puisque nous ne pouvons sortir vivants d'ici, c'est une nécessité d'y mourir avec honneur.

L'hôte croyait tous ses conviés morts des fatigues du combat et des tortures de l'incendie; cependant 600 hardis

guerriers vivaient encore; jamais roi ne s'attachera de plus braves champions.

Malgré les mortelles souffrances qu'avaient subies les Nibelung et leur suite, on vit bien à leurs sentinelles que les malheureux conviés vivaient encore; on en aperçut aussi quelques uns dans la salle.

On dit à Kriemhilt que plusieurs s'étaient montrés à la porte, et la reine répondit : Il est plus qu'impossible qu'un seul ait survécu au supplice du feu; je croirais plutôt qu'ils ont tous été réduits en cendre.

Les princes et leurs guerriers se seraient volontiers retirés, si on leur eût montré quelque pitié; mais ils ne pouvaient en trouver dans le cœur des Huns; c'est pourquoi ils vengèrent leur mort avec une main habile. à manier les armes.

Le matin de très bonne heure on leur souhaita le bonjour avec un rude combat; les héros en souffrirent beaucoup; bien des traits acérés leur furent lancés; mais les illustres et hardis guerriers se défendirent bravement.

Le courage des gens d'Etzel redoubla; ils voulurent gagner les bonnes grâces de Kriemhilt, et, plus encore, obéir aux ordres du roi; il y en avait cependant beaucoup qui auraient dû songer aussi à la mort.

Des promesses et des présents on pouvait dire merveille; le roi fit apporter de l'or rouge dans des boucliers, et il le donna à qui le désirait, et voulait en avoir; jamais têtes d'ennemis ne furent mises à plus haut prix.

Une nombreuse foule de guerriers arriva, les armes à la main; le Jongleur s'écria : Nous sommes encore ici, jamais je ne vis des guerriers marcher à la mort avec autant de plaisir que ceux qui ont vendu notre vie pour l'or du roi.

Alors ils se provoquèrent : Plus près seulement, héros, que nous puissions accomplir notre œuvre à temps. Il n'y a personne ici qui ne soit destiné à y mourir. — Puis une volée de lances traversa les boucliers.

Que dirai-je de plus? Il y en eut bien 12,000 qui tentèrent cette entreprise; mais les conviés refroidirent l'ardeur de leurs ennemis; pas un seul ne put sortir de la salle, et on vit le sang ruisseler du fond de mortelles blessures.

FRAGMENT DE VIEILLE POÉSIE FRANÇAISE (1).

Qui est li gentis bachelers
Qui d'espee fu engendrez,
Et parmi le hiaume aletiez (2),
Et dedens un escu berciez,
Et de char de lion norris,
Et au grand tonnoire endormis,
Et au visage de dragon,
Iex de liepart (3), cuer de lion,
Dens de sengler, isniaus (4) com tigre :
Qui d'un estourbeillon (5) s'ennyvre,
Et qui fet de son poing maçue,
Qui cheval et chevalier rue (6)
Jusqu'a la terre comme foudre :
Qui voit plus cler parmi la poudre,
Que faucons ne fet (7) ......
Qui torne ce devant derriere
Un tornois, por son cors deduire (8);
Ne cuide (9) que riens li puist nuire;

(1) Texte de Legrand d'Aussi, t. I[er], p. 229-231, éd. de Renouard.

(2) Allaité.

(3) Yeux de léopard.

(4) Vif, rapide, de l'islandais *sniall*.

(5) Tourbillon, tempête,

(6) Renverse; c'est le *ruere* des Latins dans un sens actif; nous l'avons conservé comme verbe réfléchi : se ruer.

(7) Le reste du vers est effacé; peut-être le poëte avait-il dit : es cleriere.

(8) Il ne s'agit pas ici d'un tournois, puisqu'on lit, neuf vers plus bas:

Ne ne veut jouster a nu lui;

mais d'un combat sérieux, de l'islandais *turna*, combattre (Adelung, *Wörterbuch der hochdeutschen Mundart*), ou plutôt du celtique *dorna*, qui avait la même signification, d'après Wachter, *Glossarium Germanicum medii aevi:* car nous n'avons pas vu, dans les vieux monuments islandais, *turna* pris dans cette acception. Le sens de ces deux vers nous paraît être : Qui fait des passes d'armes dans les combats pour amuser son courage.

(9) Pense; le provençal *cuiar* et l'espagnol *cuidar* ont la même signification.

Qui tressaut (1) la mer d'Engleterre
Por une aventure conquerre (2) ?
Se (3) fet-il les mons de Mon-Geu (4);
La sont ses fetes et si geu;
Et s'il vient a une bataille,
Ainsi com li vens fet la paille,
Les fet fuir par devant lui.
Ne (5) ne veut jouster a nului (6)
Fors que du pie fors de l'estrier (7):
S'abat (8) cheval et chevalier,
Et sovent le crieve par force :
Fer, ne fust (9), platine (10), n'escorce (11)
Ne puet contre ses cops durer ;
Et puet tant le hiaume endurer
Qu'a dormir ne a sommeiller
Ne li covient autre oreiller.
Ne ne demande autre dragies
Que pointes d'espees brisies,
Et fers de glaive a la moustarde :
C'est un mes qui forment (12) lie tarde
Et haubers desmaillies (13), au poivre ;
Et veut la grant poudriere (14) boivre
Avec l'aleine (15) des chevaus ;
Et chace par mons et par vaus

Peut-être *cuider* ou *quider* vient-il de l'islandais *qveda*, dire, qui change son E en I dans plusieurs flexions. Dire et penser sont encore synonymes dans quelques phrases, et plusieurs philologues donnent aussi à *cuider* la signification de dire; *queden* l'avait également en vieil allemand, ap. Oberlin, col. 1252. Une étymologie latine, *cogitare*, nous semble plus probable; voyez ci-dessus, p. 266.

(1) Saute par dessus, traverse.

(2) Conquérir, gagner. *Abentheure* signifiait en vieil allemand un danger que l'on courait volontairement (Scherz, *Glossarium Germanicum medii aevi*), et *aventure* avait le même sens dans le vieux français.

(3) Si explétif.

(4) Mont-Jura.

(5) Et.

(6) Avec personne, de *nullus*.

(7) Sinon le pied hors de l'étrier.

(8) Si explétif.

(9) Bois, de *fustum*, *fustis*; en provençal *fust*, *fusta*.

(10) Plaque de métal, de l'islandais *plata*.

(11) Cuir, du verbe *écorcher*.

(12) Qui fortement lui tarde, qu'il désire beaucoup.

(13) Dont les mailles avaient été brisées. Du gothique *mal*, ou de l'islandais *mali*, contribution, on a fait l'expression de *monnaie*, signum et forma monetae, Wachter, s. v°, et l'on a appelé *cotte de mailles* une tunique de petites pièces de métal de la forme de la monnaie.

(14) Tourbillon de poussière; de l'islandais *pudr*, poussière.

(15) Souffle, sueur.

30

Ours et lions et cers de ruit (1)
Tout a pie; ce sont si reduit (2).

LA BLANCA NIÑA (3).

Tu es plus blanche, ô ma maîtresse, que la lumière du soleil; ne puis-je dormir cette nuit, désarmé et sans inquiétude? Voici déjà sept ans, sept ans que je ne me suis désarmé; ma chair est plus noire qu'un charbon éteint.—Dormez, dormez, mon Seigneur; désarmez-vous sans crainte, le Comte est allé à sa maison des montagnes de Léon. — Que la rage tue ses chiens, et l'aigle ses faucons! que de son autre maison à celle-ci il porte la montagne sur ses épaules! — Ils en étaient là quand son mari arriva : Que faites-vous là, blanche Dame, fille d'un père traître? — Je peigne mes cheveux, Monsieur; je les peigne, toute triste que vous me laissiez seule pour vous en aller aux montagnes. — Il y a, la Belle, de la trahison dans ces paroles. A qui le cheval qui hennit sous vos fenêtres? — Monsieur, il était à mon père, et il vient de vous l'envoyer. — A qui les armes qui sont dans la galerie? — Monsieur, elles appartenaient à mon frère, et il vous les a envoyées aujourd'hui. — A qui cette lance que j'aperçois d'ici? — Prenez-la, Comte, et tuez-moi à l'instant, car j'ai bien mérité mourir de votre main (4).

(1) En rut; peut-être ce mot vient-il plutôt de l'islandais *hrut*, bélier, que du latin *ruere*, d'où les étymologistes le font venir.

(2) *Réduire* signifiait autrefois *déduire;* peut-être *réduit* avait-il aussi la même signification que *déduit;* nous serions cependant tenté de croire à une faute d'impression; nous ne nous rappelons pas avoir vu ailleurs *réduit* employé dans ce sens.

(3) Blanca sois, Señora mia,
Mas que no el rayo del sol, etc.
Romancero de Amberes, p. 289.
Nous n'avons traduit les deux petites pièces suivantes que pour montrer par une nouvelle preuve, que nous croyons sans réplique, la liaison littéraire des populations européennes pendant le moyen âge.

(4) Le même sujet a été traité de la même manière dans une ballade danoise, Det hurtige Svar, ap. *Danske Viser fra Middelalderen*, t. IV, p. 228 (il en exi-

EDWARD (1).

Pourquoi le sang dégoutte-t-il ainsi de ton épée,
Edouard, Edouard ?
Pourquoi le sang dégoutte-t-il ainsi de ton épée
Et marches-tu si sombre ?
Oh ! j'ai tué mon bon faucon,
Ma mère, ma mère ;
Oh ! j'ai tué mon bon faucon,
Et maintenant je n'en ai plus.

Jamais le sang de ton faucon ne fut si rouge,
Edouard, Edouard ;
Jamais le sang de ton faucon ne fut si rouge,
Mon cher enfant, je te le dis.
Oh ! j'ai tué mon cheval aux crins rouges,
Ma mère, ma mère ;
Oh ! j'ai tué mon cheval aux crins rouges,
Celui qui était si vif et si beau.

existait même plusieurs versions, ap. *Id.*, p. 362 et 363) ; une suédoise, Den grymma Brodern, ap. *Svenska Folk-Visor*, t. III, p. 107, et une écossaise, ap. *Scotish songs*, Londres, 1794, t. I, p. 231. M. Duran, *Coleccion de Romances castellanos*, t. IV, p. 13, cite les cinq premiers vers d'une chanson sur le même sujet, que le peuple chantait encore dans le 18e siècle :

Mañanita de San Juan,
Antes de salir el sol,
Me echaron una enramada
De cogollos de limon.
Que don, que don, que don don don.

(1) Quhy dois zour brand sae drop wi' bluid,
Edward, Edward ?
Quhy dois zour brand sae drop wi' bluid ?
And quhy sae sad gang zee, O ?
O, I hae killed my hauke sae guid ;
Mither, mither :
O, I hae killed my hauke sae guid ;
And I had nae mair bot hee, O, etc.

Percy, *Reliques of ancient poetry*, t. I, p. 60.

La rime *ee* se reproduit dans toute la pièce. Nous n'avons pas cru devoir traduire l'O qui termine chaque quatrain ; on ajoutait assez souvent, en Ecosse, cette exclamation en chantant, et nous croyons qu'elle appartient ici plutôt au musicien qu'au poëte ; sir Patrick Spers, *Border's Minstrelsy*, t. I, p. 7, et un couplet cité t. 3, p. 79, en offrent deux autres exemples. On trouve un refrain musical du même genre dans une chanson de Thibaut, comte de Champagne :

Pour conforter ma pesance
Fais un son,
Bon iert, se il m'en avance,
Car Jason,
C'il qui conquist la toisone,
N'ot pas si grief penitence e e e e.

Poésies du Roi de Navarre, t. II, p. 20.

Ton cheval était vieux, et il t'en reste d'autres;
Edouard, Edouard;
Ton cheval était vieux, et il t'en reste d'autres;
Ce n'est pas le malheur qui t'a frappé.
Oh! j'ai tué mon cher père,
Ma mère, ma mère;
Oh! j'ai tué mon cher père,
Hélas! malheur sur moi!

Et quelle pénitence feras-tu pour cela,
Edouard, Edouard?
Et quelle pénitence feras-tu pour cela?
Mon cher enfant, dis-le-moi.
Je monterai dans le bateau qui est là-bas,
Ma mère, ma mère;
Je monterai dans le bateau qui est là-bas,
Et je m'en irai sur la mer.

Et que feras-tu de tes tours et de ton château,
Edouard, Edouard?
Et que feras-tu de tes tours et de ton château,
Qui sont si beaux à voir?
Je les laisserai debout jusqu'à ce qu'ils tombent en ruines,
Ma mère, ma mère;
Je les laisserai debout jusqu'à ce qu'ils tombent en ruines,
Car je ne reviendrai jamais ici.

Et que donneras-tu à tes enfants et à ta femme,
Edouard, Edouard?
Et que donneras-tu à tes enfants et à ta femme,
Quand tu t'en iras sur la mer?
Le monde est grand, qu'ils y mendient leur pain,
Ma mère, ma mère,
Le monde est grand, qu'ils y mendient leur pain,
Car je ne les verrai plus jamais.

Et que donneras-tu à ta chère mère,
Edouard, Edouard?
Et que donneras-tu à ta chère mère?
Mon cher enfant, dis-le-moi.

De moi vous recevrez la malédiction de l'Enfer,
Ma mère, ma mère;
De moi vous recevrez la malédiction de l'Enfer,
Pour les conseils que vous m'avez donnés (1).

DES TRADITIONS ÉPIQUES

PENDANT LE MOYEN AGE.

Tous les peuples aiment à conserver dans des chants les souvenirs glorieux de leur histoire (2), et les répètent pour s'exciter à ne pas démériter de leurs ancêtres (3). Un orgueil si légitime et de pareils souvenirs sont trop naturels pour

(1) Il existe sur le même sujet une ballade suédoise, Sven i Rosengard, ap. *Svenska Folk-Visor*, t. III, p. 3 :

Hvar har du varit så lange
Du Sven i Rosengård?
— Jag har varit i stallet,
Kära Möder vär!
I vänten mig sent; men jag kommer aldrig.

une finnoise, *Werinen Pojka*, ap. von Schröter, *Finnische Runen*, p. 124, qui est probablement plus récente

Mistäs tulet? Mistäs tulet?
Minum poikain iloinen!
Meren rannalt', meren rannalt',
Muori kultasein!

(on voit que la versification finnoise est basée sur l'allitération); et une seconde version écossaise, The twa Brothers, ap. Jamieson, *Popular Ballads*, t. I, p. 59, et Grimm, *Drei altschottische Lieder*, p. 4, qui se rapproche beaucoup plus des ballades étrangères.

(2) Ces récits populaires existaient en Perse dès le 6e siècle (ap. Macan, *Shah-nameh*, préf. persanne, p. 11); on en a retrouvé jusque dans les îles de la mer du Sud (Ellis, *Polynesian Researches*), et dans les montagnes de la Circassie (Tausch, *On the Circassians*, ap. *Journal of the Asiatic Society*, t. I, p. 93); mais ils semblent n'avoir été nulle part plus répandus que dans les Gaules. Aux autorités que nous avons déjà citées p. 281, nous ajouterons la définition que Festus donne des bardes : Bardus gallice appellatur qui virorum fortiorum laudes canit, et un passage de Lucain, l. I, v. 447 :

Vos quoque qui fortes animas belloque peremptas
Laudibus in longum, Vates, dimittitis aevum,
Plurima securi fudistis carmina Bardi.

(3) Un passage de Diodore de Sicile est positif : Ἐν δὲ τοις πολεμοις προς ῥυθμους ἐμβαινουσι, και παιανας ἀδουσιν, ὁταν ἐπιωσι τοις ἀντιτεταγμενοις, et l'empereur Léon en parle aussi dans sa Tactique : Παρακλητορας, οἱ δια λογων διεγειροντες τον στατον προς τους ἀγωνας, οὓς οἱ προ ἡμων νεωτεροι, και των ἀλλων τακτικοι Ρωμαιστι Καντατορας ἐκαλουν; voyez c. 12, § 71, 72. On connaît le passage si souvent cité de Tacite : Sunt illis haec quoque carmina quorum relatu, quem barritum vocant, accendunt animos; *Germania*, c. 3.

qu'on puisse les attribuer à l'imitation de quelque nation voisine. Les premiers Gaulois avaient des poésies guerrières, qu'ils chantaient avant les combats (1); mais la domination des Romains, l'adoption de leurs mœurs et la discipline des légions, firent tomber cette vieille coutume en désuétude; et lorsque, après plusieurs siècles, on la voit reparaître (2) chez un peuple opprimé, sans amour de la gloire, dont les traditions avaient péri avec sa religion et sa langue, il semble impossible de n'y pas reconnaître la preuve d'une influence étrangère (3). Comme les autres peuplades germaniques, les Franks avaient aussi des hymnes militaires, et, en s'établissant dans les Gaules, ils n'y renoncèrent pas plus qu'à leurs autres usages (4). Mais jusqu'au 10e siècle l'histoire n'en parle plus; on ne les retrouve mentionnés (5) qu'après la cession de la Normandie à Rollon (Gang Hrolf), et ils ne furent

(1) Ad hoc cantus inchoantium praelium.... in patrium morem; Titus Livius, *Historia*, l. XXXVIII, c. 17; voyez aussi l. II, c. 26.

(2) Saint Vitricus, qui vivait au commencement du 5e siècle, dit qu'on y célébrait encore les exploits guerriers par des chants (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XV, p. 581); mais s'ils n'étaient pas en langue francique, nous ne pouvons croire qu'ils fussent épiques; il n'y avait pas assez d'énergie dans l'esprit du peuple : ils ressemblaient probablement à la chanson latine sur la victoire de Clotaire II, que nous avons encore.

(3) Quoique nous pensions qu'elle vint principalement des Scandinaves, nous ne prétendons pas dire que les Franks n'y aient pas aussi contribué. Le *Gesta Karoli* de Notker a été rédigé sur des traditions populaires; on en a une preuve incontestable. Un vétéran y raconte que dans les guerres de Charlemagne avec les Slaves, il portait sur l'épaule au bout de sa lance sept ou huit ennemis, et qu'il ne savait ce que ces crapauds croassaient (l. II, c. 12, ap. Pertz, t. II, p. 757). Sept cents ans après, le même fait est raconté dans les mêmes termes par Aventin (*Baierisches Chronik*, p. 285, éd. de 1580); seulement la tradition a voulu devenir plus rationnelle : elle a fait du guerrier un géant. Ces chants guerriers se trouvent d'ailleurs chez presque tous les peuples de l'Europe moderne. Howel Dha, roi du Pays de Galles, ordonna que la meilleure vache du butin appartînt au barde de l'expédition; *Leges Walliae*, l. I, c. 19. Selon Zuñiga, Ferdinand III conduisit au siége de Séville un poëte connu sous le nom de Nicolas de los Romances; ap. Duran, *Romancero de Romances Caballerescos*, P. I, p. XVII. Les ménestrels flamands excitaient aussi les armées aux combats :

Doen dat saghen die minstrere
Dat die baniere onder sanc;
Doen lieten si hare gheclanc,
Ende haer blasen metten bosinen.
Jan van Heelu, *Rymkronik*, v. 5686.

et le même usage existait chez les Arabes; Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes en España*, t. I, p. 99.

(4) Une preuve bien positive s'en trouve dans le chant sur la victoire que Louis III remporta, en 883, sur les Normands :

Sang vvas gisungan,
Vvig vvas bigunnan.
Ap. *Elnonensia*, l. 48.

(5) L'exemple si connu de Taillefer

nulle part aussi populaires que dans le Nord (1). Jamais ils n'y excitèrent plus d'enthousiasme qu'au moment où une colonie scandinave vint s'établir en France (2).

Le souvenir des anciens faits d'armes n'eût point animé les courages, s'il n'avait agi vivement sur les imaginations ; rentré dans ses foyers, le soldat lui devait encore des émotions et des plaisirs. La poésie ne manque jamais aux populations qui la sentent ; les chants historiques se multiplièrent (3), et de nombreux jongleurs les répandirent de plus

n'est pas le seul : une jongleresse nommée Adeline eut part au partage que les vainqueurs se firent de l'Angleterre; *Domesday-book*, ap. de La Rue, t. I, p. 194. En 1095, les Bourguignons qui allaient assiéger Châtillon-sur-Loire étaient précédés d'un jongleur qui chantait les exploits de leurs ancêtres (*Recueil des Historiens de France*, t. XI, p. 489); et l'histoire nous a conservé le nom d'un autre (Berdic), qui animait également les guerriers par ses chants; *Histoire littéraire*, t. XVIII, p. 700. Les rois d'Angleterre menaient avec eux des poëtes à la guerre : Edouard Ier en emmena un en Palestine (Walter Hemmingford, *Chronicon*, c. 35), et Henri V en avait quinze à sa suite dans son expédition en France; Rymer, *Foedera*, t. IX, p. 255; voyez aussi ci-dessus, p. 310, note 5.

(1) Ils avaient même un nom particulier, *vapn-saugr*; ap. *Atla-qvida*, st. XXXIV (les Anglo-Saxons avaient probablement emporté cet usage en Angleterre; ils les appelaient *guð-leoð*, ap. *Beowulf*, v. 3043). Un de ces chants, le *Biarka-mál hin fornu*, nous est parvenu en partie (ap. Rafn, *Fornaldar Sögur Norðlanda*, t. I, p. 110), et long-temps après qu'il fut composé, en 1030, on le chanta encore à la bataille de Stiklestad; Snorri, *Saga af Olafi hinom Helga*, c. 220; nous en citerons seulement les deux premières strophes:

Déjà brille le jour, les coqs battent des ailes, voici l'heure où le laboureur retourne à son travail; debout, mes amis! vous tous, nobles guerriers, éveillez-vous; debout!

Déjà l'intrépide Hrolf (Kraki) fait vibrer sa lance; autour de lui se pressent de nobles combattants, qui n'ont jamais fui les batailles. Je ne vous invite point aux banquets, ni aux doux propos des jeunes filles; c'est aux farouches jeux de la guerre que je vous appelle.

Hakon, comte de Norvége, se faisait suivre dans les batailles par cinq scaldes (*Jomsvikinga Saga*, ap. Bartholinus, p. 172), et Waldemar Ier, roi de Danemark, en avait un à la tête de son armée; Saxo Grammaticus, p. 279.

(2) Cette coïncidence n'est cependant pas une preuve positive, puisque le même usage existait chez des peuples qui ne le tenaient pas des Scandinaves; il a pu se reproduire avec les nouveaux développements de l'esprit belliqueux.

(3) Ekkehard IV, moine de Saint-Gall, qui mourut dans la seconde moitié du 11e siècle, dit de Kuno de Lahnstein : Multa sunt quae de illo concinnantur et canuntur; ap. Goldast, *Rerum Alamannicarum Scriptores*, p. 30, éd. de Senckenberg. Après avoir parlé des incursions des Normands, Hariulf, qui écrivait en 1088, ajoute : Quomodo sit factum, non solum historiis, sed etiam patriensium memoria, quotidie recolitur et cantatur; *Chronicon Centulense* (dans le Ponthieu), l. III, c. 20; ap. D'Achery, *Spicilegium*, t. II, p. 322, éd. de 1723. Lorsque Richard Ier arriva à Ptolémaïs, en 1191, les soldats chantèrent Populares cantiones... antiquorum praeclara gesta celebrantes; Geoffroy de Vinesauf, *Iter Hierosolymitanum*, c. II, ap. Gale, *Historiae Anglicanae Scriptores*, p. 332; voyez ci-dessus, p. 179, n. 1.

en plus (1). D'abord, plus poëtes que la foule, ils se passionnaient plus qu'elle à leurs récits, et leur déclamation reproduisait leur enthousiasme (2); une modulation involontaire animait leurs vers; ils les chantaient, et insensiblement ils recoururent à toutes les ressources de la musique, pour mieux marquer leur rhythme et accroître leur puissance (3). Trop

(1) Gens illa canens prisca, disait Metellus de Tegernsee au milieu du 12e siècle; ap. Canisius, *Lectionis antiquae Tomus* III, p. 134. Ils s'étaient tellement multipliés, que les seigneurs en avaient qui racontaient des histoires pendant les repas :

Ad mensam magni principis
Est rumor unius bovis.
Unibos, v. 5 (dès le 10e siècle).

Quant li rois ot mangie, s'apela Elinant;
Por li esbanoier commanda que il chant.
Romans d'Alexandre, ap. *Poëtes français jusqu'à Malherbe*, t. II, p. 56.

When he was gladest at his mete,
And every minstrell had plaide,
And every dissour had saide,
Wich most was pleasaunt to his ere.
Gower, *Confessio Amantis*, l. VII, fol. 155.

Le même usage existait aussi en Italie; Ginguené, *Histoire littéraire*, t. II, p. 278.

(2) Il n'est presque pas de romans où l'on ne trouve des preuves de cette déclamation; nous en citerons quelques unes :

Oiez, Seigneurs, et si soiez tesant.
Agolant, ap. Bekker.

Allez vos en, li romans est finis.
Garin li Loherenc, ap. Mone.

Senhor, ar escoutatz, si vos platz, et aujatz
Canso de ver' ystoria.
Ferabras, v. 30.

Herkeneth now, bothe olde and yyng,
For Maries love, that swete thyng.
The Kyng of Tars, ap. Ritson.

Thus endeth Alisaunder the king;
God ous grant his blessing!
Ap. W. Scott, *Sir Tristrem*, p. 39.

Sappiate addonqua, voi degne Persone,
Che l'alicorno fiero ha tal natura.
Leandra, c. XV.

Ha, Signori, rimato tutto questo
Sostegno di Zanobi da Fiorenza.
. . . .
Al vostro honor questa istoria e finita.
La Spagna.

Quierome, Sennores, con tanto espedir,
Gradescovolo mucho que me quisiestes oir :
Se falleci en algo, debedesme parcir,
Soe de poca sciencia, debedesme sofrir.
Poema de Alexandro, st. 2508.

Es was vor langen zaitenn
Der recken also vil,
Sie triben grosses streiten,
Als ich euch singen wil.
Der Kleine Rosegarten, st. 1.

Il paraîtrait cependant qu'on ne tarda pas à écrire les traditions épiques; plusieurs romans s'appuient formellement sur un *livre*, et Gottfried von Strasburg disait dans le 13e siècle :

Ich weiz wol ir ist vil gewesen
Di von Tristrande hand gelesen,
Und ist ir doch niht wil gewesen
Di von him rehte haben gelesen.
Tristran, v. 29.

Plusieurs poëtes ont pu sans doute supposer une source écrite, pour inspirer plus de confiance; mais il n'en est pas moins certain que les traditions avaient été recueillies de bonne heure, puisqu'on lit dans les dépenses du roi d'Angleterre, Henri III, à l'annee 1237 : Et in firmaculis, hapsis et clavis argenteis ad magnum librum romancis regis; ap. Warton, t. I, p. 117.

(3) Les expressions *chanter*, *chanson*, avaient certainement un sens littéral. Les plus vieux romans étaient divisés en séquences plus ou moins longues, et formant presque toujours un sens complet: ce sont ces fragments que chantaient les jongleurs. Quelquefois ils commencent en réclamant le silence :

Or fetes pes, Seignor, por Dieu amor,

et finissent par un vers d'un rhythme moins long et d'une rime différente; il est même assez remarquable que les séquences des romans de Gerar de Viane, d'Amile et Amis et de Jordain de Blaivies se terminent par une rime féminine. Quand la liaison des idées l'exige, les

naïfs pour se préoccuper de la composition littéraire, la vérité historique était leur seule muse, et cette impartialité

premiers vers répètent, sous une autre forme, les derniers de la séquence précédente; on ne suppose pas que l'auditoire vienne de les entendre.

Desur un pin antif est Carles al vis fer,
Il e li duze pers.
Charlemagne, v. 780, et v. 783 :

Desur un pin antif est Carlemaines
Il e li duze per.

Naymon remonte quant repose se fu.
Agolant, v. 350, et v. 351 :
Quant Naymes s'ot un petit repose.

Kant li servises fuit dis et deviseiz,
Del mostier issent, el palais sunt monte.
Au maistre dois est Gerars acouteiz.
Gerar de Viane, v. 972, et v. 976 :

La messe est ditte, Girars ist dou mostier.
Au maistre dois est aleiz apoier.

On trouve d'ailleurs dans les romans la preuve positive qu'ils étaient récités par fragments; Huon de Villenoeve dit, dans son *Renoart de Montauban* :

Je vos en diray d'une qui molt est henoree,
El roiaume de France n'est nulles si loee;
. . . .
Or en ait il mausgrez qu'ele li est emblee,
Une molt riche piece vos en ay aportee.

et dans le *Romans de la Violette*, Gerar de Nevers, déguisé en jongleur, chante une pièce de vers tirée du *Romans de Guillaume au Cor Nes*, que nous avons encore :

Grant fu la cort en la sale a Loon, etc.
Histoire littéraire, t. XVIII, p. 770.

Comme dans les poëmes homériques, il y avait, dans les romans du moyen âge, des morceaux plus célèbres que les autres, qui avaient un nom particulier; tel était, par exemple, le récit de l'infâme conseil que Ganelon avait donné à Marsilie :

Dizze heizet der pinrat.
Chunrat, *Ruolandes Liet*, v. 1465.

Le chant des romans n'était pas même une simple modulation, les jongleurs s'accompagnaient de divers instruments :

Quant un chanterre vient entre gent henoree
Et il a endroit soi sa vielle atrempee :
Ja tant n'aura mantel, ne cotte desramee,
Que sa premiere lais ne soit bien escoutee,

dit Huon de Villenoeve, que nous citions tout à l'heure, et l'on ne peut douter du sens qu'il donne à *lais*, car il continue, deux vers plus bas :

Je vos en diray d'une;

et c'est le *Romans de Renoart* qu'il raconte. Nicolas de Braie dit, dans la description d'un banquet donné par Louis VIII pour sa fête :

Principis a facie, citharae celeberrimus arte,
Assurgit Mimus, ars musica quem decoravit;
Hic ergo chorda resonante subintulit ista.
Ap. Du Cange, *Glossarium*, s. v. Ministelli.

Gilles de Paris (Egidius), qui écrivait dans le 13e siècle, n'est pas moins formel :

De Karolo, clari praeclara prole Pipini,
Cujus apud populos venerabile nomen in omni
Ore satis claret, et decantata per orbem
Gesta solent melitis aures sopire viellis.
Carolinus, ap. *Histoire littéraire*, t. XVII, p. 44.

et on lit dans le Romans du *Chevalier au Cisne* :

Li jogleor i font grant noise et grant tempier,
Li uns conte de Martin e l'autre d'Olivier.

C'était déjà l'usage des anciens bardes : Et bardi quidem fortia virorum illustrium facta heroicis composita versibus cum dulcibus lyrae modulis cantitarunt; Ammianus, l. XV, c. 9; et un témoignage positif ne nous permet pas de douter que, pendant le moyen âge, les chants guerriers ne fussent eux-mêmes accompagnés de musique instrumentale : Tanta vero illis securitas... ut scurram se praecedere facerent, qui musico instrumento res fortiter gestas et priorum bella praecineret, quatenus his acrius incitarentur; Aimoin, *De Miraculis S. Bernardi*, l. IV, c. 37. Nous ne voudrions cependant pas dire que tous les romans français fussent chantés : les vers de huit syllabes, rimant deux à deux, n'avaient point besoin d'une déclamation fortement accentuée pour que leur rhythme fût senti, et rien ne peut faire croire que les romans écrits en cette mesure n'aient pas été récités, comme les fabliaux, qui avaient le même mètre et n'étaient point chantés. Un passage du *Romans de Tristan* confirme cette conjecture :

Ici diverse la matyere
Entre ceus qui solent cunter
Et de le cunte Tristran parler.

dans les faits ne refroidissait point leurs sentiments (1) : ils s'associaient de cœur et d'âme avec leur héros. Bientôt, il est vrai, ils polirent les mœurs (2) et embellirent les faits (3); mais dans le principe, tant que leur inspiration fut franche et leur enthousiasme réel, ils racontaient la tradition (4), ils la rédigeaient ainsi qu'une chronique, sans songer aux convenances d'une composition littéraire; et lorsqu'une partie

(1) Dans beaucoup de romans la partialité du poëte est évidente, mais elle ne se révèle que par leur esprit; elle est aussi dans la forme du *Garin* :

> Dusc' a la gait ont les nos enbatus.
> V. 10325.

> Qui de no gent nos fait mult grant train.
> V. 10337.

(2) Dans le roman que nous citions tout à l'heure, elles ont conservé toute leur grossièreté :

> Tais, fole Garce, li quens Bernars a dit,
> Fols fu li rois, qui de vous s'entremist.
> . . . .
> Dist la roine : vos i aves menti,
> Comme traîtres, parjures, foimentis.
> *Garin li Loherenc*, v. 6981.

> Vois con est bele, s'a le cors escheni,
> Gerbers le tient et Hernaus et Garins;
> Ele est encainte des . III . germains cousins.

C'est à la reine Brancheflor que Fromont adresse ces vers (*Id.*, v. 17866), et la reine lui donne un coup de poing.

(3) Ils les embellissaient déjà dans le 12e siècle : Non solum vulgari fabulatione et cantilenarum modulatione usitatur, verum etiam in quibusdam chronicis annotatur; *Chronicon Urspergense*, p. 85.

(4) On sait avec quel scrupule les anciens poëtes restaient fidèles à la tradition :

> Ce n'est pas fable que dire vos volons,
> Ansoiz est voirs autressi com sermon;
> Car plusors gens a tesmoing en traionz,
> Clers et provoires, gens de religion,

dit le *Romans d'Amile et Amis*, v. 5; et les analogies entre les romans composés sur le même sujet, dans des pays différents, montrent quel respect on avait pour ses sources. Les plus vieux romans s'appuient encore sur une tradition en prose ou en vers. On trouve deux fois dans le *Garin li Loherenc* : Si con la chançons dist, v. 11348 et 14469; il va même jusqu'à dire, v. 12724 :

> Des icele eure, que Dame-Dius nasqui
> Ne fu chançons qui eust si grand cri.

Le sujet du *Charlemagnes*, le plus vieux poëme français que l'on connaisse, se trouve dans l'*Histoire des Gestes de Galien Restore* (Ms. B. R., n° 7548), et l'on ne peut croire que le roman en prose ait été rédigé sur le poëme, puisque plusieurs parties y sont bien plus concises (tel est, par exemple, le chapitre qui correspond au commencement du poëme). Il en était de même en Allemagne : le *Klage* (v. 1-14) et le *Pitrolf* (v. 178, 1675, 1964) sont certainement rédigés sur un travail antérieur, et l'on a cru reconnaître dans le *Nibelunge Not* les traces de quatre remaniments différents. Ces traditions existaient depuis long-temps dans le 10e siècle : Iste fuit Thideric de Berne, de quo cantabant rustici olim; *Chronicon Quedlinburgense*, ap. Leibnitz, *Rer. Brunsvic. Scriptores*, t. II, p. 273, et un fait prouve l'esprit d'exactitude qui présidait au travail des poëtes. Il existe trois versions à peu près contemporaines d'une même histoire (les *Roman de la Violette*, *Du Coms de Poictiers*, et *Dou roi Flore et de la biele Jehanne*), et les noms seuls sont différents; toutes les circonstances principales se reproduisent avec les mêmes détails. Il y a même des fabliaux dont on connaît jusqu'à quatre versions différentes; et tout indique que la plus grande partie était d'abord en prose; plusieurs nous sont encore parvenus dans cette forme, et le *Dict du Cuvier* commence ainsi :

> Chascuns se veut mes entremettre
> De biaus contes en rime mettre;
> Mais je m'en suis si entremis,
> Que j'en ai un en rime mis.

était déjà rimée, ils se servaient des vers comme de faits appartenants à tous (1) : de poëtes ils devenaient rhapsodes. La renaissance des idées littéraires, la solitude oisive des cloîtres, développèrent de nouvelles aptitudes. Il y eut des poëtes dont le talent fut plus indépendant, et l'inspiration plus personnelle : ils choisirent eux-mêmes leurs sujets et composèrent leurs poëmes (2). Mais, tout en devenant artistes, la plupart restèrent populaires, et continuèrent à s'appuyer sur les traditions. Sans les reproduire avec une exactitude aussi servile, ils donnaient encore à leurs chants une base historique, et, pour les distinguer de quelques essais plus hasardeux encore et moins bien accueillis par la faveur publique, on les appelait chansons de Geste (3).

(1) Ainsi, par exemple, *Les Enfan Aymon*, ap. Bekker, *Ferabras*, et le *Romans de Maugis*, Ms. B. R. nº 7183, commencent de la même manière :

Seignor, or escoutes, n'y ait noise, ne son.

(2) Il n'est presque pas de roman où l'on ne trouve des traces d'une opposition entre les poëtes et les jongleurs :

Jugleurs la chantent et ne la scevent mie,

dit, avec beaucoup d'autres, le *Roman de l'expédition de Charlemagne en Perse;* et le second couplet de la *Chansons des Saisnes* est encore plus positif :

Cil bastart jugleor qi vont par ces vilax,
A ces grosses vieles as depennes forriax,
Chantent de Guitedin si com par asenax;
Mes cil qi plus en set, ses dires n'est pas biax,
Car il ne sevent mie les riches vers noviax,
Ne la chançon rimee que fist Jehan Bordiax.

Les jongleurs eux-mêmes acceptaient cette infériorité; le *Romans d'Aubri li Borgonnon* est de la poésie populaire, et on lit, v. 20 :

N'orroiz meillor chanson par jougleor.

En Scandinavie, où la poésie était bien plus populaire, les meilleurs poëtes ne dédaignaient pas de réciter les vers des autres; ce fut un scalde célèbre, Thormod Kolbrunar, qui chanta la *Biarkamal* à Stiklestad.

(3) Chansons historiques; le sens de *geste* n'est pas douteux :

Lunge est la geste des Normanz
Et a metre est grieve en romanz.
Romans de Rou, t. II, p. 94.

Mais de deux freres parlerai
Et leur geste raconterai.
Romans de Thebes (Etéocle et Polynice), B. R. fonds de Colbert, nº 178, v. 15.

Artus, se l'estore ne ment,
Fu navres el cors mortelement.
Romans de Brut, v. 13681, dans l'édition de M. Le Roux de Lincy, et dans le Ms. B. R. fonds de Cangé, nº 73.

Artus se la geste n'en mant.
Fu el cors navres mortelmant.

Geste avait aussi ce sens en anglais; dans *Troilus and Creisseide*, l. II, v. 84, Chaucer appelle la Thébaïde de Stace, *The Geste of the siege of Thebes*. Les poëtes espagnols prenaient *gesta* dans la même acception :

Las tres cruces tras estras retien otra gesta.
Berceo, *El Sacrificio de la Misa*, st. 245, v. 1.

Qui oirlo quisier à todo mio creer,
Avrá de mi solás, en cabo grant placer,
Prendrá bonas gestas que sepa retraer.
Alexandro, st. 3.

Peut-être même l'expression *chanson de geste* vient-elle du latin; l'Enéide est appelée *Gesta populi Romani*, ap. Servius, *Commentarii in Aeneidem*, l. VI, v. 752, et l'on voit dans Ammianus : Gestorum volumen imperatori de more recitatum, *Hist.*, l. XXIX, c. 1. La prééminence des chansons de geste sur les autres fut si bien reconnue, qu'on appelait les gens con-

Loin de détruire la profession du jongleur, cette rénovation de la poésie accrut son importance. Les traditions furent mieux rédigées, d'heureuses inventions les rendirent plus intéressantes, et l'imagination publique, de plus en plus développée, rechercha la poésie avec plus d'empressement, et récompensa les jongleurs avec plus de munificence (1). La puissance européenne de Charlemagne, la protection efficace dont il avait entouré le christianisme (2), et l'immense renommée qu'il avait laissée après lui, concoururent aussi à leurs succès. Son nom seul ébranlait les imaginations ; il rendait toutes les merveilles possibles, tous les exploits vraisemblables, et les chants qui le célébraient trouvaient partout un auditoire attentif et reconnaissant. Sans s'écarter des résultats de l'histoire (3), ils les exprimaient par d'autres faits plus en harmonie avec les idées du temps. Ses services au christianisme se traduisaient par des victoires sur les Sarrasins ; l'ordre et la hiérarchie qu'il rétablit en Europe, par des luttes toujours heureuses contre ses vassaux ; et l'acceptation de ces inventions par la poésie de tous les peuples montre combien les traditions romanesques étaient répan-

sidérables des *gens de geste* ; voyez le *Recueil des Fabliaux*, t. III, Glossaire, s. v., éd. de Méon.

(1) Un seul fait suffit pour montrer à quel point les jongleurs s'etaient multipliés ; les quatre grands cycles de romans qui composent une si grande partie de la littérature du moyen âge étaient devenus populaires dans toute l'Europe, et, malgré cette unité singulière de la poésie, et le respect que l'on portait à la tradition, il existait une foule de versions différentes des sujets le mieux connus ; l'auteur de l'un des fragments du Tristan le dit lui-même :

Seignur, cest cunte est mult divers.

(2) Il affranchit le Pape de la domination des Lombards, et on lui attribua les victoires de Charles-Martel sur les Sarrasins ; non seulement, comme nous l'avons déjà dit, le Moine de Saint-Gall l'appelle *Martellus*, 70 ans après sa mort ; mais les romans carlovingiens ne connaissent pas son grand-père, pas même l'*I Reali di Franza*, qui donne toute sa généalogie ; nous ne connaissons d'exception que pour un poëme manuscrit, cité par M. Bekker, *Ferabras*, p. 180 :

Entour la Saint Jehan, que la rose est fleurie,
Fu roy Challes Martiaux en sa sale voutie.

(3) Ganelon lui-même était rattaché à l'histoire ; après avoir dit que Sigbert fut battu en 640 par les Thuringiens, Frédégaire, ou plutôt son continuateur, ajoute, c. 87 : Maganceuses in hoc praelio non fuerunt fideles ; voilà pourquoi on le faisait duc de Mayence ou Magance. Selon Albericus Trium Fontium (*Chanson de Roland*, p. 189), il aurait vécu en Champagne. Son nom semble venir du vieux français *enganner*, tromper, de l'islandais *gan*, machination diabolique, ou plutôt du vieil allemand *wanon*, perdre, détruire, dont on avait fait, suivant Oberlin, col. 1986, l'allemand moyen *wæn-lich*, faux, perfide.

dues (1). Son nom lui-même semble n'avoir pas été un titre de grandeur décerné par l'admiration de la postérité, mais un surnom imaginé par les poëtes, que la popularité de leurs vers associa à son nom véritable et imposa à tous les historiens (2). Ses douze Pairs doivent aussi aux jongleurs leur nombre et leur importance; peut-être même leurs fonctions judiciaires (3), leur indépendance de l'Empereur, le titre de

(1) La tradition populaire s'était tellement emparée de Charlemagne, que l'histoire de cet homme, dont toutes les actions avaient une valeur historique, est aussi peu connue que celle d'un héros de roman. Son secrétaire lui-même ne savait rien de sa naissance ni de ses premières années : De cujus nativitate atque infantia, vel etiam pueritia..... omissis incognitis, transire disposui; Einhard, c. 4. On ne sait pas seulement de qui sa mère Berthe était fille; le *Romans de Berte aus Grans Pies* lui donne pour père Flore, roi de Hongrie; c'est Charibert, comte de Laon, suivant le continuateur de Frédégaire, c. 117, et l'empereur Héraclius d'après Pulci, *Morgante Maggiore*, c. XXVIII, st. 127. Son âge lui-même était un mythe; Chunrat dit, v. 1293 : Er ist ein altherre, et Marsilies va bien plus loin dans la *Chanson de Roland*, st. XL, v. 3 :

Men escientre dous cenz anz ad e mielz.

(2) Il n'est pas probable que *magne* vienne de *magnus*; les Franks ne parlaient point latin, et ce surnom, que ne connaissait aucun des vieux historiens, se trouve dans tous les romans. La traduction française du Pseudo-Turpin écrit *Kallemaine* (ap. dom Bouquet, t. V, p. 97), et le *Romans de Roncevaus*, *Karlles maine;* on ne peut croire que l'absence du G soit une erreur d'orthographe, puisqu'on trouve ailleurs :

Si li a dist : Rois magnes que fais-tu?

et sa prononciation sourde devant le N permettait de ne pas ajouter à son addition une grande importance. Le poëme de *Charlemagne* écrit indifféremment *Carlemaigne* et *Carlemaine*, et, ce qui est bien plus concluant, la Chronique de Théophane appelle Carloman Καρουλλομαγνος (ap. dom Bouquet, t.V, p. 187). Il paraît cependant bien invraisemblable que Charlemagne se soit appelé *Carloman*, comme son frère, et, à moins d'admettre une corruption accidentelle, trop générale pour être probable, il faut chercher une autre explication à son nom. Un vieux roman manuscrit dont M. Michel a publié un fragment dans la *Chanson de Roland*, p. II, dit qu'il s'appelait *Magniez*, et une foule de romans racontent que pendant sa jeunesse il fut obligé de se réfugier en Espagne sous le nom de *Maino* ou *Mainetto*; Pseudo-Turpin, c. 20; *I Reali di Franza*, c. 6, 20-50; Pulci, c. XXIV, st. 27; *Weyhenstephaner Historie*, ap. Aretin, *Aelteste Sage über die Geburt und Jugend Karls des Grossen*. Beaucoup d'écrivains du 13[e] siècle connaissaient déjà cette tradition; voyez Henricus Toletanus, *Hispania Illustrata*, t. II, p. 75, et Albericus Trium Fontium, ap. Leibnitz, *Accessiones Historicae*, t. II, p. 100. M. Fauriel a cité une chronique en vers provençaux de 1220, qui en parle aussi; un passage du *Welscher Gast* de Thomasin von Zerklære (de 1215 à 1216) semble se rapporter à la même tradition, et M. Lachmann a cité un fragment, dans le dialecte bas-rhénan, qui paraît encore plus ancien; ap. *Wolfram von Eschenbach*, p. XXXVIII. Il semble ainsi fort possible que *Magnus* ne soit que la traduction de *Maine*, à laquelle on aura donné plus tard un autre sens; Charlemagne devrait alors son titre de *Grand* aux romans, et non à l'histoire.

(3) Il existait des pairs franks, qui jugeaient les hommes libres, indépendants d'un seigneur :

Quant vient en mai, que l'on dit as lons jors,
Que Franc de France repairent de roi cort.
Romancéro François, p. 49.

La définition de Du Cange ne permet pas d'en douter : Franci; sic appellabantur ii qui magnos dies, seu assisias publicas et generales Parium Franciae tenebant. Mais leur nombre était illimité; la *Chan-*

rois que leur donnent les romans (1), ne permettent-ils pas de méconnaître des souvenirs scandinaves (2), et leur longue conservation parmi le peuple avant que la poésie les recueillît prouverait l'attachement des Normands pour les

son de Roland, st. XII, v. 10, dit, en parlant du conseil de Charlemagne :

Des Francs de France an i ad plus de mil.

Dans la Chronique de Turpin, ils sont encore bien plus de douze; si elle les compare aux apôtres, ce n'est pas pour leur nombre, mais parce que son inspiration est toute chrétienne, et que christianam fidem in mundo propagant. Les Pairs des romanciers ne sont pas ceux des historiens; ils parlent dès le 12e siècle de six Pairs ecclésiastiques, et les romans n'en ont pas un seul; l'archevêque Turpin est un guerrier comme les autres. Les Pairs qu'ils connaissent sont des juges indépendants de l'empereur, des arbitres entre ses prétentions et celles de ses vassaux. Pour juger Ganelon, dont la trahison avait causé la mort de Roland,

Carles mandet humes de plusurs teres.
Chanson de Roland, st. 272, v. 10.

Il leur demande le droit de le punir :

Seignors barons, dist Carlemagne li reis,
De Guenelun, car me jugez le dreit.
St. 273, v. 1.

Respundent Franc, ore entendrum cunseill.
St. 273, v. 12.

Bavier e Saisnes sunt alet a conseill.
St. 277, v. 1.

A Charlemagne repairent si barun.
St. 278, v. 1.

Ainsi les barons se retirent à l'écart, délibèrent en secret, et reviennent communiquer à l'empereur leur opinion, qu'il est obligé de suivre :

Quant Carles veit que tuz li sunt faillid,
Mult l'enbrunchit e la chere e le vis;
Al doel qu'il od si se cleimet caitifs.
St. 279, v. 1.

Le *Ruolandes Liet*, qui était rédigé sur une source française au moins contemporaine de la *Chanson de Roland*, puisqu'elle s'appuie sur une ancienne geste, st. 272, v. 9, et que Chunrat écrivait vers 1175, applique toutes ces formes à la discussion des affaires politiques :

Mite gemeinem rate;
Giengen si uf einem buohel gruone,
Der sunne schein wole schone;
Si rieten al umbe
Ir iegelich besunder.
. . . .
Si sprachen iz were daz aller beste,
Du kerten die not vesten
Widir zu des keiseres gesidele.
. . . .
Die fuorsten alle baten
Den biscoph sante Johannen,
Daz er ze hove were
Ir vor redenaere.
Ruolandes Liet, v. 512 et suiv.

Voilà bien tous les procédés du jury; après avoir discuté en secret, les Franks chargent un président (un orateur, c'est encore le nom du Président de la Chambre des Communes, *Speaker*) de communiquer leur opinion à l'empereur. Par une suite de cette analogie entre les questions politiques et judiciaires, on fixa les Pairs à douze, quand les juges furent réduits au même nombre. Ils étaient dans les romans ce qu'ils sont devenus dans notre constitution, une véritable Chambre des Pairs.

(1) Li rois en ot dol et pesance
Por querre aie ala en France,
As dose Pers qui la estoient,
Qui la terre en douse partoient.
Cascuns des douse un fie tenoit
Et roi appeler se faisoit.
Romans de Brut, v. 1155.

De là cette expression si commune dans les vieux romans :

Ke ceste aroit a moilier et a per,
Bien poroit dire : de bon ore fu neiz.
Gerar de Viane, v. 741.

Voyez aussi ap. Sinner, *Catal. Bib. Bernensis*, t. III, p. 336; ap. Bekker, *Ferabras*, p. 170; *Poema del Cid*, v. 3460; *Ferabras*, v. 5002; etc.

(2) On lit dans Saxo Grammaticus, l. IX, que Ragnar Lodbrok (probablement dans le 9e siècle), Ut omnis controversiarum lis, semotis actionum instrumentis, nec accusantis impetitione, nec rei defensione admissa, duodecim patrum approbatorum mandaretur, instituit. Ces douze pères se nommaient en islandais *Jafnendur*, arbitres; *Harbarz-liod*, st. XL, v. 3; *Nialssaga*, c. 66. Une origine orientale ne serait pas non plus impossible; dans l'ancienne langue de la Perse, *pir* ou *per* پیر signi-

idées de leur première patrie, et l'influence qu'elles avaient conservée sur leurs esprits (1).

Sans doute les poëtes accrurent la renommée de Charlemagne; mais elle avait une base dans des événements réels dont le souvenir était resté dans toute l'Europe, et leur développement pouvait se produire de lui-même, sans aucune influence étrangère; il ne prouve pas suffisamment que les différents peuples se soient communiqués leurs traditions. Il n'en est pas ainsi pour le guerrier qui domine tout le cycle et le remplit de ses exploits: Roland n'a aucune existence, ou du moins aucune vérité historique. Einhard parle d'un commandant de la Marche de Bretagne, qui périt dans la déroute de Roncevaux; mais rien n'indique que son courage le distinguât des autres chefs : le secrétaire de Charlemagne en cite trois, et Roland est le dernier (2). Le poëte saxon se borne à dire que plusieurs officiers du palais de Charlemagne furent tués (3); il n'en nomme pas un seul, et l'on ne peut douter qu'il n'eût fait une mention spéciale de ceux qui l'auraient méritée par leur célébrité. Les autres écrivains contemporains gardent un silence aussi absolu sur le héros des romanciers. Qu'il soit le Roland d'Einhard, ainsi que l'a cru un poëte latin du 13e siècle (4), ou qu'il en soit

fiait vieux, et les affaires y étaient soumises au même nombre de juges; Chardin, *Voyage en Perse*, t. III, p. 13.

(1) Les traditions populaires sont beaucoup plus vivaces qu'on ne le suppose; le fragment du poëme de Hildebrand est du 8e siècle, et Caspar von der Roen le chantait pendant le 15e; en 1351, un ménestrel populaire, qu'on avait fait venir à une noce, chanta encore Bacchus (ap. Kotzebue, *Geschichte von Preussen*, t. II, p. 194), et le souvenir des Sarrasins, ou du moins les expressions créées par l'effroi qu'ils inspiraient, vivent encore dans les chants populaires de la Franche-Comté :

Nielles,
Nielles
Sarrazeunes
Gatove de meu commeune.

Brumes, brumes dévastatrices, éloignez-vous de mon champ; L'Héritier, *Traditions populaires*, t. I, introd., p. XLII.

(2) In quo praelio Eggihardus, regiae mensae praepositus; Anselmus, comes palatii, et Hruodlandus, Brittanici limitis praefectus, cum aliis compluribus interficiuntur; *Vita Caroli Magni*, c. IX; et dans ses Annales il se borne à dire : Plerique aulicorum interfecti sunt; ap. Pertz, *Monumenta*, t. I, p. 159.

(3) Palatini quidam cecidere ministri.
Ap. Pertz, t. I, p. 234.

(4) Hic Anselmus comes occidit umbre (sic) cruento
Missilium confossus, et Engebardus in aula
Prepositus; dominusque Britanni littoris, inter
Innumeros numerandus obit Rollandus, equestri
Ordine flos potior, ut honor specialior armis.
Egidius, *Carolinus*, ap. *Chanson de Roland*, p. 243.

différent, comme semble le dire la Chronique de Turpin (1), il n'importe à l'origine de la tradition; aucun fait historique ne peut expliquer sa renommée : c'est une création des poëtes (2). Il fallut donc que de nombreux jongleurs l'aient répandue pour qu'elle soit devenue européenne (3), et tellement

Le Ms. B. R. 10307⁵, fol. 34, est encore plus positif; il l'appelle Rollans de Loubara, comps de Bretagnie et neveu de Charlemagne.

(1) Alius tamen Rolandus fuit de quo nobis nunc silendum, c. 12; il vient de parler de Roland, neveu de Charlemagne.

(2) La ressemblance de son nom avec le conquérant de la Normandie, qu'on trouve même appelé plusieurs fois *Roland* (Wikes, *Chron.* ap. Gale, t. II, p. 22; Leland, *Collectanea*, t. II, p. 415; Michel, *Chanson de Roland*, p. 312), ne peut l'avoir produite, puisqu'il n'y a aucun rapport entre leur histoire, et qu'un ancien roman (*Draco Normannicus*) les a mis en présence au Pont-de-l'Arche; *Notices des Manuscrits*, t. VIII, p. 301. Il n'est cependant pas impossible que Roland ait hérité de la renommée de Rollon, quand son souvenir a été moins présent (il est au moins fort remarquable que, sauf le livre que nous venons de citer, et que sa langue empêchait d'être populaire, Rollon n'ait servi de sujet à aucun roman; on cite un poëme en vieil anglais, *The Story of Rollo*, ap. Warton, t. I, p. 66, note M; mais son titre nous le fait croire une traduction du *Romans de Rou*); son nom était familier aux Normands, puisque, d'après Dudo, l. II, p. 77, lors de l'invasion de Rollon, le porte-enseigne de Rognald s'appelait *Rotlandus;* peut-être même est-ce réellement, comme on l'a dit, le chef normand dont on chantait les exploits à la bataille de Hastings. Si la leçon de Du Cange était appuyée sur de bons manuscrits, elle donnerait beaucoup d'apparence à cette conjecture :

Taillefer qui moult bien chantoit,
Sus un cheval qui tost alloit,
Devant eus s'en alloit chantant,
De l'Allemagne et de Rollant.

(3) Les passages de nos vieux auteurs postérieurs à la Chronique de Turpin ne nous apprennent rien de positif sur l'âge ni sur le renom populaire de la tradition de Roland, et M. Michel a recueilli les plus importants (*Chanson de Roland*, p. 206–209); quelques uns, qui ont échappé à son érudition, nous semblent avoir plus de valeur. Dans son *Histoire de l'Art par les Monuments*, t. II, p. 53, et t. III, p. 20, Seroux d'Agincourt parle d'une statue de pierre, qui est dans une église de Vérone, et représente certainement Roland, puisqu'on lit sur son épée *Durindarda*, et il prétend qu'elle a été faite dans le 9ᵉ siècle. M. Fauriel a cité dans ses *Recherches sur l'origine de l'épopée chevaleresque du moyen âge*, p. 137, une donation de 918, où il est parlé du *rocher de Roland*. Le passage d'Orderic Vital (l. VII, ap. Du Chesne, p. 646) peut tirer plus de valeur de ce que c'est à Robert Guiscard qu'il fait dire : Francigenae Rolando comparandus. Le vers 1032 du *Ferabras*,

Durandart la tranchant don hom a tant chantat,

est aussi remarquable, quoique ce roman nous semble appartenir aux derniers temps de la littérature provençale. Toute postérieure qu'elle soit aux trente premières années du 12ᵉ siècle, la *Chanson de Roland* nous donne quelques renseignements sur l'antiquité de la tradition; elle s'appuie positivement sur une geste, st. 153, v. 13, et il semble même probable qu'il y en avait déjà eu plusieurs rédactions successives, car on trouve, st. 272, v. 9 :

Il est escrit en l'anciene geste.

M. Michel a réuni dans l'appendice une foule de témoignages qui prouvent la grande popularité de cette tradition; nous les compléterons par quelques indications. Une chronique de Milan, composée pendant le 13ᵉ siècle, sur des chroniques antérieures, montre que Roland était déjà devenu populaire en Italie (les deux passages du Dante, *Inferno*, c. XXXI, st. 6, et c. XXXII, st.

populaire, que, malgré la défaite de Roland à Roncevaux, nul autre souvenir n'excitait mieux l'ardeur des soldats (1).

Quand le sujet d'un chant, ou les idées qui s'y rattachaient, le faisaient agréer par le peuple, les jongleurs s'empressaient de le recueillir, et leur réunion dans les tournois et dans les fêtes leur offrait de fréquentes occasions de reconnaître le goût public et d'apprendre les traditions. Jetés dès leur enfance dans tous les hasards d'une vie aventureuse (2), aucune

41, le confirment encore) : Super quo histriones cantabant sicut modo cantatur de Rolando et Oliverio; ap. Muratori, *Antiquitates Italicae*, t. II, diss. XXIX. Outre les poëmes de Chunrat et de Strickære, il y avait en Allemagne un chant populaire sur Roland, qui portait son nom, et que nous n'avons plus; J. Grimm, *Deutsche Meistergesang*, p. 136. La tradition de la bataille de Roncevaux était aussi connue en Suisse; ap. Etterlin, *Kronica von der loblichen Eydtgnoschaft*, p. 11; avant la dernière moitié du 15e siècle, elle avait fourni le sujet d'un poëme néerlandais; ap. van Heelu, *Rymkronik*, v. 3924 (c'est probablement celui dont M. Mone a donné l'analyse, *Uebersicht der niderländischen Volkslitteratur älteren Zeit*, p. 36-38); et le peuple de l'île Féroë la chantait pendant le moyen âge; ap. Svabo, Færøiske Qvéair, t. III, les cinq premières pièces. Les chants populaires islandais célébraient aussi la mort de Roland, et Olaus Wormius nous en a conservé quatre strophes dans le *Monumenta Danica*, p. 80; elles doivent même, comme il le dit, être assez anciennes, car elles sont écrites en fornyrdalag (seulement la strophe n'est que de quatre vers; mais peut-être est-ce le fait d'un copiste, et non du poëte), et la simplicité du ton confirme les conséquences que l'on tire de l'antiquité de la forme. Le nom de Roland est aussi populaire en Turquie (voyez Belon, *Observations de plusieurs singularités trouvées en Grèce, etc.*, fol. 204, recto, éd. de 1555), et une foule de localités ont conservé son souvenir : il y a une grotte près de l'Etna, qui porte son nom; le *Rodlandsecke*, près de Bonn, etc. On trouve encore maintenant en Allemagne beaucoup de vieilles statues de pierre que le pueple croit représenter Roland; voyez Temme, *Die Volkssagen der Altmark*, p. 4.

(1) Il résulte même des expressions de Du Cange, s. v. *Ministelli*, qu'on appelait *Chanson de Roland* tous les chants qui excitaient le courage des soldats. Après avoir dit que Willelmus Malmesburiensis en parle dans le troisième livre de son histoire, il ajoute : Cujusmodi cantum Cantilenam Rollandi appellat. Au reste, il n'est pas impossible que l'hymne de Roland ait dû sa renommée à son rhythme musical; ce ne sont certainement pas les paroles qui ont fait la popularité du chant qui était si souvent redit dans les jours néfastes de notre révolution. Ce qui semble autoriser cette conjecture, c'est que l'air était assez célèbre pour avoir été recueilli à part (par Morhof, *Unterricht der deutschen Sprache und Poesie*, p. 347, d'après van der Hagen et Büsching, *Grundriss*, p. 173). Burney a voulu le restituer dans son *History of Music*, t. II, p. 276; mais sa tentative n'a pas plus de valeur que celle du comte de Tressan et du marquis de Paulmy. L'ouvrage allemand que nous citions tout à l'heure indique également que le premier vers de la Chanson de Roland est cité dans le *Christliche Gesangbuchlein*, Coburg, 1621, in-4o, p. 75; mais, tout en étant convaincu de l'inexactitude de ce renseignement, quant à ce qui concerne l'ancienne Chanson française de Roland, nous avons inutilement cherché à le vérifier.

(2) C'était souvent la pauvreté qui les forçait à se faire jongleurs :

Un nouveau dit ici nous treuve
Guillaume de Villeneuve,

éducation n'avait cultivé leur intelligence, et des habitudes de désordre et de paresse l'avaient affaiblie ; ils ne s'inquiétaient point d'embellir les poëmes par des idées et des faits nouveaux, ils les répétaient comme un écho. Souvent cependant des vers, des passages entiers, s'effaçaient de leur mémoire, et il leur fallait combler les lacunes par de nouvelles inventions. L'habitude de réciter des vers leur donnait des besoins d'élégance et d'harmonie qui se satisfaisaient chaque jour par des remaniments de style, et les passions toujours nouvelles de leur auditoire les forçaient tour à tour de retrancher des passages qui l'auraient blessé, et d'y ajouter des allusions qui leur conciliaient sa bienveillance. Tout en conservant leur unité dans les faits importants, les traditions devaient ainsi se diversifier dans une foule de détails, et les plus répandues devaient avoir les plus nombreuses variantes. A ce titre, il n'en est point qui puisse rivaliser de popularité avec les Aventures de Roland. Une foule de circonstances qui s'y trouvaient jadis ne nous sont plus connues que par de courtes allusions ; les poëmes où elles étaient racontées ne nous sont point parvenus (1). Les traditions étrangères sont différentes des nôtres, et l'on ne peut douter de leur origine française (2). Il nous en reste encore en vieux français sept ou huit versions qui évidemment

Puisque povretez le justise.
Crieries de Paris, v. 1.

Voyez aussi les deux Bordeors ribaus, ap. Roquefort, *Poésie françoise*, p. 290.

(1) Ainsi, d'après Scherz, *Glossarium*, col. 1316, éd. d'Oberlin, le casque de Roland s'appelle *Venerat*, et son nom ne se trouve pas dans les poëmes français ; Alberious Trium Fontium dit, dans son *Chronicon*, P. 1, p. 113 : Qualiter Rothlandus nondum miles Eadmundum sarracenum interfecerit... nusquam habetur, nisi in cantilenis, et nous ne connaissons rien de son combat avec cet Eadmund.

(2) Chunrat nous apprend, vers 4685, qu'il a composé son poëme sur un livre français :

Also iz an dem buoche gescribin stat
In franczischer zungen.

Il se vante, v. 4688, de n'y avoir rien ajouté, ni rien retranché, et cependant son poëme diffère des versions françaises sur des points importants : la relation de l'ambassade de Gannelon, le dialogue d'Olivier et de Roland avant la bataille, etc. Strickære, qui travailla aussi probablement sur des sources françaises, puisqu'il s'accorde presque constamment avec elles, et qu'il dit avoir traduit son livre du *welsche*, connaît beaucoup de faits qui manquent dans les romans français ; Roland enfonce sa lance dans un rocher, il y a une lettre qui tombe du ciel, etc.

n'appartiennent pas à la même rédaction (1), et chacune est elle-même le résumé de plusieurs autres. Les passages les plus intéressants, ceux que devaient le plus souvent réciter les jongleurs, y sont répétés sous plusieurs formes différentes. Ces répétitions montrent clairement la multiplicité des traditions que d'inintelligents collecteurs réunirent au hasard; elles expliquent comment, malgré l'absence des livres et des manuscrits, les rapports littéraires de l'Europe restèrent si étroits pendant le moyen âge; mais ces conséquences doivent toute leur force à la ressemblance des textes; leur rapprochement est plus concluant que tous les raisonnements. Nous citerons d'abord le poëme dont la langue est la plus vieille.

(1) Nous n'indiquerons que les poëmes français : la *Chanson de Roland*, publiée par M. Michel; le *Romans de Roncevaux*, ms. B. R. nº 7227⁵, dont M. Monin a publié l'analyse et de longs fragments; le manuscrit connu sous le nom du comte Garnier, dont une copie est à la B. R., nº 254²¹ : M. Monin en a publié aussi une partie; un manuscrit de la Bib. de Lyon, nº 984, dont M. Michel a publié de longs extraits, p. LIII, et un manuscrit conservé à Cambridge dans la Bib. du Trinity College (R. 3. 21), dont il a imprimé aussi quelques vers. Il y a un autre roman manuscrit, en vers alexandrins, dont Galland a parlé dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. II, p. 736; mais nous n'en connaissons que sept vers; et au moins deux autres qui se trouvent dans la Bibliothèque de Venise : le premier, appelé par le copiste *Romanus Roncevallis*, est différent de ceux que nous connaissons, et, à en juger par les cinq vers que M. Michel a cités, le second semble une nouvelle version du nº 254²¹: il commence ainsi :

Charles li rois a la barbe grifaigne
Set anz toz pleins a este en Espaigne,
Conquist la terre jusqu'a la mer alteigne.

Le manuscrit de Paris dit six ans (la *Chanson de Roland* disait sept, et le Ms. de Turpin, B. R., nº 6795, quatorze); il n'y a pour le reste que des différences d'orthographe. Le roman de Venise finit par ces deux vers :

Charles remet dolans et abosmez.
Chascuns s'en est en son rang intrez.

Le dernier manque dans les manuscrits français et s'y trouve remplacé par d'autres qui paraissent également s'adresser à l'auditoire; ap. Monin, *Roman de Roncevaux*, p. 62.

CHANSON DE ROLAND (1).

CLXVIII.

Ço sent Rollans (2) la veue a perdue,
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;

(1) P. 89; l'impossibilité de recourir au manuscrit de la Bib. bodléienne nous a forcé de réimprimer textuellement l'édition de M. Fr. Michel, quoique nous ayons des doutes sur la justesse de quelques unes de ses leçons. Ainsi que tous les savants qui ont parlé de la *Chanson de Roland* (nous n'exceptons que M. W. Grimm, qui est resté dans le doute), M. Michel l'attribue à Turold sur la foi du dernier vers :

Ci falt la geste que Turoldus declinet.

Le sens de *fall* est clair, c'est le *fallit* des Latins, et le dernier vers du *Romans d'Ogier de Dannemarche :*

Cy fault d'Oger la rime qui a tous plaire doit,

suffirait pour le déterminer d'une manière incontestable; mais *declinet* signifie *récite :* pût-on le prendre dans l'acception de *chanter* (et, comme nous l'avons vu, les poëtes populaires *chantaient*), ce qui n'est établi ni par son étymologie, ni par une autorité quelconque, il n'indiquerait pas plus un auteur qu'un rhapsode. Cette dernière opinion serait même beaucoup plus probable, car dans le premier période de la poésie populaire il n'y a point d'auteurs, les poëtes ne sont que l'écho intelligent de tout le monde. D'ailleurs, ce roman ne remonte pas plus haut que les trente premières années du 12e siècle, et il s'appuie sur un témoignage oculaire :

Co dist la geste e cil ki el camp fut,
Li ber Gilie por qui Deus fait vertus
Et fist la chartre el muster de Loum.
St. CLIII, v. 13.

Ce ber Gilie n'est point une invention romanesque, mais un personnage historique, qui a fondé le monastère de Laon, et que les autres romans connaissent : Li ber saint Gilles en fist l'estoire, dit le *Romans de Roncevaux.* Il était présent à la bataille, et le rédacteur de la *Chanson de Roland* prétendait avoir recueilli son témoignage :

Ki tant ne set ne l'ad prod entendut.
Id., v. 16.

Il y avait donc un intermédiaire qui l'avait reçu, et dont la relation avait servi de noyau à la tradition populaire. Sans vouloir nous écarter de la réserve que l'on doit mettre dans l'adoption d'opinions nouvelles qui ne peuvent s'autoriser d'aucun fait positif, nous croirions plutôt que cet intermédiaire était un *Turoldus*, qui avait rédigé son récit en latin. La terminaison latine est déjà fort remarquable; on la trouve, il est vrai, ajoutée à d'autres noms propres dans le *Romans de Brut* et quelques rares monuments du même temps; mais tous ceux que nous avons vu avaient une source latine, et, pût-on en citer dont l'origine fût différente, cette bizarrerie ne rendrait pas encore vraisemblable qu'un poëte français, s'adressant à un auditoire français, qui ne savait pas le latin, eût donné à son nom une terminaison latine. Cela ne suffirait même pas : pour que la conséquence que l'on tire de ce vers fût juste, il faudrait que *geste* signifiât une chanson ou un poëme; que cette expression, si commune dans nos anciens auteurs, *chansons de geste*, fût un pléonasme ridicule. Si *geste* vient du *gestus* des Latins, que nous avons conservé dans la locution *faits et gestes;* s'il signifie *histoire*, comme l'indiquent les vers d'Eustache Deschamps :

Aussi avons-nous des François
La conqueste et geste des Rois;

ceux *D'une Pucèle*, ap. Barbazan, *Fabliaux et Contes*, t. III, p. 459 :

Grant noces i ot et granz feste
Asses i ot parle de geste;

celui du *Romans d'Agolant,* ap. Bekker, *Ferabras*, p. LIV:

De bonne geste dirai le chant,

et une foule d'autres (voyez p. 475, n. 3), le dernier vers signifie seulement : Ici s'arrête l'histoire que Turoldus racontait, car *declinet* est probablement un passé. Loin d'avoir le sens qu'on lui suppose, ce vers nous apprend que Turoldus était antérieur à la *Chanson de Roland*, et qu'elle fut rédigée sur sa *geste.*

(2) Einhard écrit *Hruodland;* Radul-

En sun visage sa culur ad perdue.
De devant lui od (1) une perre byse (2),
. X . colps i fiert (3) par doel e par rancune.
Cruist (4) li acers (5), ne freint (6), n'esgruignet (7);
Et dist li Quens : « Sancte Marie, ajue (8)!
E ! Durendal bone, si mare (9) fustes !
Quant jo mei prod (10) de vos n'en ai mes cure.
Tantes batailles (11) en camp en ai vencues,
E tantes teres larges escumbatues,
Que Carles tient, ki la barbe ad canue (12) !

phus Tortarius, qui vivait dans la première moitié du 12e siècle, *Rutlandus*, et plusieurs troubadours disaient *Rotlans;* probablement son nom était *Chrodolant* (voyez Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. II, p. 462), et signifiait *défenseur du pays.*

(1) M. Fr. Michel dit, p. 163, qu'on peut aussi lire *ad;* cette dernière leçon nous semble bien préférable.

(2) M. Michel l'explique dans son glossaire par bise, grise, brute (?). Il y a dans le *Romans de Roncevaux :* Une bousne a veue, du bas latin *bosina.* On serait tenté de soupçonner une faute : l'assonance de cette strophe est *ue*, et l'*y* était bien rare dans la vieille langue française, excepté au commencement des mots; mais on retrouve *bise*, st. CLXX, v. 1, et dans une foule de romans :

Au palais retornerent qui fu de marbre bis.
Expédition de Charlemagne en Perse, ap. Michel, *Charlemagne*, p. CIX.

Od les portaus de marbre bis.
Benoit, v. 1352.

Sur le perron de marbre bis.
Tristan, t. I, v. 195, etc.

Bise signifiait *noir* dans le vieil allemand; ap. Benecke, *Beiträge*, t. I, p. 144. Nous ne connaissons que l'islandais *bössu* (rudis, iners) qui se rapproche de sa signification probable.

(3) Frappe, de *ferire;* nous avons conservé ce verbe dans la locution *sans coup férir.*

(4) Résonna. Voyez le *Lexique Roman* de M. Raynouard, s. v° crucir; il vient sans doute de l'islandais *kria* ou du vieil allemand *kraehen*, *kreyen.*

(5) Acier.

(6) Brise, de *frangere.*

(7) Ne s'ébrèche, de l'islandais *skræma*, deformare.

(8) Me soit en aide, d'*adjuvare.* Dans le poëme de *Charlemagne*, on trouve *ajude*, et en espagnol *ayude.*

(9) Malheureusement, à tort, probablement de *male :*

Mar fus nez, mar ti adoubas
Et le pueple mar destourbas
Qui en toi est asseurez.
Romans de Charite, st. CI.

Voyez cependant *meria*, p. 263.

(10) Quand moi qui suis preux ; *cure*, souci, de *cura.*

(11) C'est la forme latine, tanta praelia; batailles en camp, batailles rangées.

(12) Chenue, blanche; voyez Raynouard, *Lexique*, s. v° canut; soit parce qu'on voulait rendre Charlemagne plus respectable, soit, comme nous l'avons dit, parce que sa tradition était vieille, on lui donnait une barbe blanche. Chunrat dit : *Ruolandes Liet*, p. 184, v. 14 :

Er sprach Karl Karl (sic) mit sinem grawen parte,

et on lit dans le *Ferabras*, v. 2464 :

Karles ab la barba floria.

Le *Romans de Roncevaux* prouve qu'on attachait un sens mystique à cette expression; Artus disparut, comme on sait, dans un âge peu avancé (à trente-deux ans suivant le *Romans des merveilleux faitz du vaillant et preux chevalier Artus de Bretagne*, fol. 173, recto, goth. sans date), et cependant il dit, ap. Monin, p. 32, v. 7 :

Li niez Artus qui est vieuls et chenus.

Ne vos ait hume ki pur altre (1) fuiet.
Mult bon vassal vos ad lung tens tenue;
Jamais n'ert tel en France la solue (2) .»

CLXIX.

Rollans ferit el perrun de sardonie (3),
Cruist li acer, ne briset, ne n'esgrunie.
Quant il ço vit que n'en pout mie freindre,
A sei-meisme la cumencet a pleindre :
« E ! Durendal, cum es bele, e clere, e blanche !
Cuntre soleill si luises e reflambes!
Carles esteit es vals de Moriane (4)
Quant Deus del cel li mandat par son angle (5)
Qu'il te dunast a un conte cataigne (6).
Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnes;
Jo l'en cunquis Namon (7) e Bretaigne,

(1) Qui fuie devant un autre; d'*alter*.

(2) La parfaite, d'*absolutus;* on trouve aussi France la solue dans *Gerar de Viané*, v. 3712.

(3) M. Michel, *Chanson de Roland*, Glossaire, p. 214, explique *sardonie* par sardoine; nous avons quelques doutes sur la justesse de cette explication. Il y a dans le vers correspondant du *Romans de Roncevaux :*

Grant cop en fiert ou perron de sartaigne;

et on lit dans le *Romans du Chevalier au Cisne :*

Il fu molt bien armes d'auberc et d'entresagne,
Et d'escu, et de lance, et d'elme de Sartaigne.

Le Pseudo-Turpin dit cependant lapidem marmoreum, ap. Reuber; petrum marmoreum, ap. Ciampi; perron de marbre, dans les *Chroniques de Saint-Denis*.

(4) Cette Moriane était probablement en Espagne, puisqu'on lit dans la *Chanson de Roland*, st. CXXI, v. 1 :

Un almacurs i ad de Moriane,
N'ad plus felun en la tere d'Espaigne.

Cependant il y avait près de Compiègne un lieu appelé Morianis Vallis, ap. dom Bouquet, t. VIII, p. 626, et dans le *Garin*, v. 669, la Moriane est la Savoie; elle est aussi citée dans le *Chevalier au Cisne*, Ms. du Roi, suppl. fran., n° 540[8], fol. 33, v°, col. I, v. 34; mais sa signification n'est pas claire.

(5) Ange, d'*Angelus*. Dans le poëme de Strickære, fol. 6, celui de Chunrat, p. 238, et une autre tradition manuscrite, ap. von Aretin, *Aelteste Sage über die Geburt Karls des Grossen*, p. 85, c'est également un Ange qui apporte Durandal à Charlemagne; mais dans l'*I Reali di Franza*, l. VI, c. 31, il l'a conquise sur le roi africain Polinore; voyez W. Grimm, *Ruolandes Liet*, p. 339, et Bekker, *Ferabras*, note, v. 1027. Bojardo, *Orlando Innamorato*, l. III, c. 1; la *Chanson des Saisnes*, l'*Histoire de Gerileon d'Angleterre*, le *Romans de Godefroi de Bouillon*, et celui de *Garin de Monglave*, lui donnent des origines différentes; le *Romans d'Agolant* a cherché à concilier plusieurs de ces versions :

Car il emporte Durandart la tranchant,
Que ge conquis soz Florivile en champ.
Le fiz Marsille, Balafre et Baligant
La me tolirent soz Toloze la grant,
Puis la donerent au fort roi Agolant,
Qu'en (sic) adouba ce glouton (Hiamont) soduiant.

(6) Capitaine; voyez Raynouard, *Lexique Roman*, t. II, p. 284.

(7) M. Fr. Michel n'a pu indiquer quel était ce pays, et je ne suis pas plus heureux que lui; on ne retrouve ce Namon

Si l'en cunquis e Peitou e le Maine,
Jo l'en cunquis Normendie la franche,
Si l'en cunquis Provence e Equitaigne (1),
E Lumbardie, e trestute Rormaine (2);
Jo l'en cunquis Baiver (3) e tute Flandres,
E Burguigne, e trestute Puillanie (4),
Costentinnoble, dunt il out la fiance (5),
E en Saisonie (6) fait-il ço qu'il demandet;
Jo l'en cunquis e Escoce, Guales, Islonde (7)
E Engleterre que il teneit sa cambre (8);
Cunquis l'en ai pais et teres tantes,
Que Carles tient, ki ad la barbe blanche.
Pur ceste espee ai ~~dulor e pesance (9);~~
Mielz voeill murir qu'entre paiens remaigne (10).
Deus pere, n'en leiseit (11) hunir France! »

CLXX.

Rollans ferit en une perre bise,
Plus en abat que jo ne vos sai dire.
L'espee cruist, ne fruisset (12), ne ne brise,
Cuntre ciel amunt (13) est resortie.
Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
Mult dulcement la pleinst a sei-meisme :
« E! Durendal, cum es bele e seintisme (14)!
En l'oriet punt (15) assez i ad reliques :

ni dans le *Romans de Roncevaux*, ni dans le *Ruolandes Liet*.

(1) Aquitaine.

(2) Romanie, la campagne de Rome.

(3) Bavière.

(4) Pouille.

(5) La foi, l'hommage.

(6) Saxe.

(7) L'étymologie et l'assonance prouvent également qu'il faut dire Islande. M. Michel l'interprète par Zélande; la place qu'elle occupe entre l'Ecosse, le pays de Galles et l'Angleterre, me ferait plutôt croire qu'il s'agit de l'Irlande; c'est elle qui est dans le *Ruolandes Liet*, p. 248, v. 16.

(8) Qui relevait de son pouvoir; Chunrat se sert de la même expression :

Engellant ze ainer kamere.

Elle était fort commune dans les vieux romans :

La cit est chambre l'empereour Pepin.
Garin li Loherenc, v. 3152.

Voyez Du Cange, *Glossarium*, s. v° Camerae.

(9) Affliction; on dit encore en patois normand : J'en ai un poids sur l'estomac.

(10) Reste, de *remanere*.

(11) Laisse.

(12) Ne craque pas, de l'islandais *frata*, où ne frissonne pas, ne plie pas, de l'islandais *frysa* ou du vieil allemand *friesen*.

(13) A rebondi en haut, vers le ciel.

(14) Très sainte, contraction de sainteissime, de l'*issimus* des Latins.

(15) Dans la poignée d'or.

La dent seint Pere et del sanc seint Basilie,
E des chevels (1) mun seignor seint Denise,
Del vestement i ad seinte Marie;
Il n'en est dreiz que paiens te baillisent (2) :
De chrestiens deverez estre servie.
Ne vos ait hume ki facet (3) cuardie!
Mult larges teres de vus averai cunquises,
Que Carles tent (4), ki la barbe ad flurie (5);
E li empereres en est ber (6) e riches (7). »

CLXXI.

. . . . Ço sent Rollans que la mort le tresprent (8),
Devers la teste, sur le quer (9) li descent;
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz (10),
Desuz lui met s'espee e l'olifan en sumet (11),
Turnat la teste vers la paiene gent
(Pur ço l'at fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut mort cunquerant),

(1) Cheveux.

(2) Tiennent en leur puissance, expression fort commune dans la basse latinité et les deux idiomes français, qui peut venir de l'islandais *bella*, impingere.

(3) Fasse des lâchetés, orthographe de *facere;* voyez coardia, *Lexique Roman*, t. II, p. 420.

(4) Tient de *tenet*.

(5) Blanchie de vieillesse.

La barbe aveit blanche e florie.
Benoît, *Chronique rimée*, v. 14936.

Ses peres ot nom Matusales
Ki .IX. cens ans et X veski,
Ne onques n'ot le poil flori.
Romans des sept Sages, éd. de Keller, v. 80.

A trente ans ou quarante prent sa teste a florir
Et d'ilec en avant ne fet que langorir.
Jehan de Meung, *Testamens*, v. 165.

Les Provençaux prenaient cette expression dans le même sens figuré; *Ferabras*, v. 353 et 2464.

(6) Fort, du vieil allemand *bar*, liber, d'où l'on a fait *beorn*, vir fortis, et peut-être *baron;* voyez ci-dessus p. 277, et Raynouard, *Journal des Savants*, 1820, p. 368, et 1828, p. 737.

Mult fud religius e ber
Pur la parole Deu mustrer.
Purgatoire de saint Patrice, v. 104.

(7) Puissant, de l'islandais *rik*, potens.

(8) Saisit; *tres* donnait plus de force aux mots simples *treschanger*, *tresfond*, *tressuer;* il n'a conservé cette valeur que devant les adjectifs.

(9) Cœur; on trouve aussi *queres* dans le *Charlemagnes*, v. 238.

(10) S'y est couché sur le ventre :

Chaent asdenz, chaent envers.
Roman de Rou, v. 6905.

(11) Et son cor par dessus; on donnait ce nom à tous les cors, parce qu'ils étaient d'ivoire, *Charlemagnes*, v. 471, et Du Cange, *Glossarium*, s. v. Elephas; mais ici c'est un nom propre, comme dans Strickære, p. 87[b], et dans Chunrat, p. 233, v. 4; Turpin l'appelle, c. XXIII et XXIV, tuba eburnea.

Cleimet sa culpe (1) e menut e suvent,
Pur ses pecchez Deu recleimet, en puroffrid (2) lo guant. Aoi (3).

CLXXII.

Ço sent Rollans de sun tens n'i ad plus (4);
Devers Espaigne est en un pui agut (5);
A l'une main si ad sun piz bastud (6):

(1) Confesse sa faute, clamat culpam. Cette expression vient sans doute du *mea culpa* que disent les pénitents catholiques, en se frappant la poitrine. L'origine d'une autre est encore plus évidente: Lors bat sa coulpe et se recommande a nostre Seigneur Jhe Crist, et le cœur lui creve et l'ame s'en va; *Tristan*, p. II, fol. CXXIII.

A ureisuns se getent, si unt lur culpes batud.
Charlemagnes, v. 668.

Elle existait aussi en provençal:

Cascus s'aginolhet, sa colpa enclinada.
Ferabras, v. 4975.

(2) Tendit son gant en témoignage de la vérité de ses paroles; c'était l'usage dans le moyen âge; on donnait un démenti en le relevant.

(3) Cet *aoi* ne nous semble qu'un cri de fantaisie; il ne se rattache ni à l'*io evohé* des Grecs, ni à l'*away* des Anglais, mais à la nature de l'homme, qui exprime ses sentiments par des cris comme par des mots. Quelquefois ils sont fort bizarres; dans un chant suédois sur la victoire de Brunbäck, en 1521, il y a après chaque vers *falivilom*, ou *falivilivilivom*; on trouve dans le vaudevire XLV d'Olivier Basselin:

Mon cher souci, ô bouteille, ma mie,
Secourez-moi!
Vienne mouiller votre douce liqueur
Mon gozier sec et guérir ma pepie;
Enneovoy.
Long-temps y a qu'à haute voix je crie:
Secourez-moi!
D'un peu de vin réconfortez mon cœur,
Ou autrement je vais perdre la vie
Enneovoy.

Le cuens Guis du *Romancéro françois* a pour refrain:

A-e, cuens Guis, amis
La vostre amour me toult soulas et ris.

Nous n'avons pas rencontré ailleurs *aoi*, mais plusieurs autres cris s'en rapprochent beaucoup.

Avoi! dist saint Pieres, avoi!
Saint Pieres et le Jougleors, v. 312.
Avoi! sire, che dist Gerars.
Roman de la Violette, p. 18, v. 289.
Avoi! fole chose, fet-ele.
Dolopathos, *Essai sur les Fables indiennes*, app. p. 182.

On en trouve plusieurs autres exemples; *Romans des Sept Sages*, p. 34, éd. de Le Roux de Lincy; Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 115, etc. Dans un poëme du 13[e] siècle, écrit en vers allemands et latins, on lit:

Avoy! avoy! alez avant!
Ap. Docen, *Miscellaneen*, t. II, p. 207;

et d'autres vieux poëtes allemands l'ont également employé; Grimm, *Deutsche Grammatik*, t. III, p. 302. On le rencontre aussi dans plusieurs vieilles pièces dramatiques flamandes; *Rubben*, v. 1; *Winter ende Somer*, v. 382; ainsi que javoy, *Die Buskenblaser*, v. 81, anoy, *Troj Oorloch*, v. 2706, éd. de Blommaert. Au reste, cet *aoi*, à la différence de tous les exemples que nous venons de citer, appartient au chanteur, et non au poëte; il est en dehors de la mesure et de la rime, et nous semble prouver irrécusablement que la *Chanson de Roland* était chantée.

(4) Roland sent cela que ses jours sont passés; cette forme s'est conservée en allemand.

(5) Sur une haute montagne; *pui*, du celtique *pod*; basse latinité, *podium*; ou du vieil allemand *builh*, b. l. *puialis*; en provençal, *poig*. Nous avons encore le Puy-de-Dôme, le Puy-en-Velay, le Puy-Laurens. Un pui descendent et un val; *Romans de Floire et Blancheflor*. Agut d'*acutus*.

(6) S'est frappé la poitrine avec une de ses mains; voyez la note 1. Pis, qu'on

« Deus! meie culpe vers les tues vertuz (1)
De mes pecchez, des granz e des menuz,
Que jo ai fait des l'ure que nez fui
Tresqu'a cest jur que ci sui consout (2). »
Sun destre guant en ad vers Deu tendut;
Angles del ciel i descendent a lui. Aoi.

CLXXIII.

Li quens Rollans se jut (3) desuz un pin,
Envers Espaigne en ad turnet sun vis;
De plusurs choses a remembrer li prist:
De tantes teres cum li bers cunquist,
De dulce France, des humes de son lign (4),
De Carlemagne, sun seignor, ki l'nurrit.
Ne poet muer (5) n'en plurt e ne suspirt;
Mais lui-meisme ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit:
« Veire patene (6), ki unkes ne mentis,
Seint Lazaron de mort resurrexis
E Daniel des lions guaresis,
Guaris de mu l'anme (7) de tuz perilz
Pur les pecchez que en ma vie fis. »
Sun destre grant (8) a Deu en puroffrit,

écrivait aussi pisct et pict, vient de *pectus*.

(1) Je m'accuse envers, de *culpare;* nous avons encore *inculper*. Les tues vertuz; les Italiens mettent aussi l'article devant les pronoms possessifs.

(2) Jusqu'à ce jour que j'ai atteint ici; de *consequi*, dont le Q était syncopé. On disait aussi *consuir, consievir, consuivir*. Il en consuivit l'ung de sa lance qui moult estoit roide et forte, en tel party que tant oultre le corps lui passa; *Romans de Gerar de Nevers*, ap. Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 289.

(3) Se coucha; dans le *Charlemagnes*, v. 193, *juit* de jacuit.

(4) Lignage.

(5) Ne peut changer (de *mutare*) qu'il n'en pleure; ne peut s'empêcher de pleurer.

(6) L'âme (d'*anima*) de moi.

(7) Vrai père; dans la st. CCXXIV, v. 5, veire paterne.

(8) Il devrait y avoir, Sun destre guant; autrement le copiste eût écrit sa destre grant, et le vers suivant n'aurait pas de sens. D'ailleurs c'est la troisième version des mêmes idées, et on lit dans les deux autres:

. . . . . . En puroffrid le guant.
St. CLXXI, v. 11.

Sun destre guant en ad vers Deu tendut.
St. CLXXII, v. 8.

L'auteur du *Romans de Roncevaux*, qui, comme on va le voir, a rédigé, ou seulement recueilli les chants populaires, a dit:

Ses destres gans en fu vers Deu offris.

Le soin scrupuleux que M. Michel apporte dans la lecture et la correction de ses textes ne permet pas de croire que l'erreur vienne de lui, et d'ailleurs le copiste du manuscrit était fort inexact; les mêmes mots sont perpétuellement é-

Seint Gabriel de sa main l'ad pris.
Desur sun braz teneit le chef enclin (1);
Juntes ses mains (2), est alet a sa fin.
Deus tramist (3) sun angle cherubin
E seint Michel del peril (4),
Ensemble od els (5) seint Gabriel i vint :
L'anme del Cunte portent en pareis (6).

crits d'une manière différente; quelquefois des lettres sont oubliées, comme dans le *paterne* de l'avant-dernière note, et des noms géographiques évidemment mal écrits. Ainsi, au lieu de Porz de Fizer, st. XLIII, v. 3, et st. LV, v. 3, il faudrait Porz de Cizer. Aux autorités citées par M. Michel, p. 186, nous ajouterons le Portus Ciserəus de Turpin, c. XXII, XXIII; le Portzifer de Strickære, p. 40, et le Porta Cæsaris de Chunrat, p. 109. Nous devons cependant dire que, quoique nous n'eussions d'autre moyen de contrôler le travail de M. Michel que par le fac-simile du manuscrit qu'il a publié, nous avons cru y découvrir quelques erreurs. Il y a dans l'imprimé :

Ja si n'en ai filz ne fille, ne heir.
St. CXCIII, v. 4.

et dans le fac-simile :

Ja si n'en ai filt ne fille, ne heir.

Probablement *filz* vaut mieux, philologiquement parlant, mais on doit respecter la lettre du manuscrit, et peut-être *filt* est-il une abréviation de *fillet*, que l'on trouve dans Roquefort, *Supplément au Glossaire*, p. 164. Notre seconde observation sera plus générale; elle porte sur un système que M. Michel a malheureusement appliqué à toutes ses publications. Il ne tient aucun compte des abréviations, et imprime les mots dans leur entier, quoique nos vieux poëtes eussent sans doute, comme ceux de nos jours, le droit de supprimer certaines lettres; il en résulte que, n'ayant pas sous les yeux les vers tels qu'ils ont été faits, on ne peut déterminer les règles de la versification, ni les principes du rhythme. Le fac-simile porte, st. CXCI, v. 17 :

Trestute Espaigne aurat Carl en baillie.

le vers est juste, mais parce qu'il y a deux signes d'abréviation sur l'U d'*aurat* et le L de *Carl*, qui pouvaient être aussi bien du fait du poëte que de celui du scribe, M. Michel a imprimé :

Trestute Espaigne averat Carlles en baillie,

et le vers a eu deux syllabes de trop.

(1) Penché, d'*inclinis*.

(2) C'est l'ablatif absolu des Latins.

(3) Envoya, de *transmisit*.

(4) C'était à saint Michel que l'on avait recours dans les plus grands dangers; peut-être aussi ce nom vient-il de ce que le fameux monastère qui lui était consacré près d'Avranches s'appelait *in periculo maris*.

(5) Avec eux.

(6) Paradis; cette syncope du D était fort commune : *maleir* pour maldir, maudire; *aorer* pour adorer, etc. On regardait dans le moyen âge que les combats contre les païens étaient des croisades chrétiennes; l'institution des Chevaliers Teutoniques suffirait pour le prouver. Le *Prezicansa* de Folquet de Marseille commence ainsi :

Huei mais no i conosc razo
Ab que nos poscam cobrir,
Si ja Dieus volem servir,
Pus tan enquer nostre pro
Que son dan en volc sufrir;
Que'l sepulcre perdem primeiramen,
Et ar sufre qu'Espanha s vai perden.

Aussi Turpin dit-il, c. VIII, de Milon, tué dans l'expédition d'Espagne : Ibi palmam martyrii adeptus est; et on lit dans le *Martyrologium Gallicanum*, p. 319 : Eodem die (3º maii) Rolandus, Comes Cenomanensis, aliique primae nobilitatis Galliae equites..... pro Christo adversus impios pugnantes glorioso agone occubuerunt. Les troubadours le mettaient aussi en paradis :

En paradis el luoc megllior,
Lai o'l bon rei de Fransa es,
Prop de Rollan sai que l'a mes.

Guillaume de Berguedan; *Journal des Savants*, 1836, p. 92.

Il est évident que le *Diaskeuaste* a recueilli trois chansons indépendantes les unes des autres; non seulement les morceaux qui devaient être les plus populaires sont constamment répétés de trois manières différentes, sans qu'il y ait aucune différence dans les idées; mais le discours de Roland à son épée commence dans ses trois formes par la même exclamation, E! Durandal. Le *Romans dè Roncevaux* B. R., n° 7227⁵, est beaucoup moins ancien; et nous le croyons plutôt un remanîment littéraire du poëme publié par M. Michel qu'un recueil original de chants populaires. On y retrouve les mêmes répétitions que dans la *Chanson de Roland;* elles y reparaissent dans un même nombre de variantes, et un vers semble indiquer qu'il a été composè par un clerc, dont l'esprit religieux ou frondeur ne craignait pas de se mettre en opposition avec une des croyances les plus poétiques du moyen âge. En parlant de la prise de Sarragosse et de toutes les richesses dont les chrétiens s'emparèrent, il dit :

Mahomet trovent et Jupin ordalie.

Ainsi, les ordalies, les jugements de Dieu, selon le peuple, étaient pour lui des inventions diaboliques (1). Quoi qu'il en soit, la langue n'est pas assez différente de celle de la *Chanson de Roland* pour qu'on n'y voie qu'un rajeunissement philologique; c'est un véritable travail de poëte qui a souvent ajouté des circonstances nouvelles à son texte, et l'a

Un poëme de Graziano est intitulé : *Di Orlando Santo Vita et Morte* (Trevigi, 1597); nous n'avons malheureusement pu nous le procurer. Dante le place dans le cinquième ciel, *Paradiso*, c. XVIII, st. 43, et Chunrat fait arriver des miracles sur la tombe des héros qui sont morts avec lui à Roncevaux. On sait que Renaud est aussi devenu un saint, à qui les Bollandistes ont même accordé un article, *Acta Sanctorum*, 7mi Januarii, t. I, p. 385 : De Sancto Reinaldo, Monacho et *Martyro*.

(1) Il montre même des connaissances historiques que n'aurait certainement pas eues un poëte populaire :

El Capitoile de Romme. . . . . . .
Li vieul Cesar qui tant parfu vaillant,
Celui murtrirent a lors espies tranchans,
Puis enmorurent assez vilainement;
D'euls est extraiz Guenes li souduiant.

même imité dans plusieurs passages avec une liberté qui ressemble à de l'originalité.

ROMANS DE RONCEVAUX (1).

Quant Rollans voit que la mors si l'argue (2),
De son visaige a la coulor perdue,
Il esgarda. Une bousne (3) a veue,
Durandart hauce, si l'a dedens ferue,
Et li espee l'a par mi lieu fandue.
Rollans l'en trait (4), a cui la mors argue,
Quant la voit sainne, tous li sans li remue.
En une pierre de griez (5) si l'a ferue,
Si la porfend jusqu'en l'erbe menue,
Si bien ne la tenist jamais ne fust veue.
« Dex! dit le Cuens, sainte Marie ajue!
He! Durandart, de bonne conneue (6),
Quant je voz laisse, grans dolors m'est creue.
Tante bataille aurai de voz vaincue
Et tantes terres en aurai assaillue,
Que or tient Karlles a la barbe chenue.
Ja Deu ne place, qui se mist en la nue,
Que mauvais hom voz ait au flanc pandue!
A mon vivant ne me serez tolue (7),
Qu'an mon vivant voz ai lonc tans eue!
Tex n'iert jamais en France l'absolue (8)! »

Li dus Rollans voit la mort qui l'engraigne (9),

(1) Nous avons revu sur le manuscrit le texte publié par M. Monin, *Dissertation sur le Roman de Roncevaux*.

(2) Le presse, le tourmente, du vieil allemand *argen*; cette étymologie nous paraît plus probable que l'*arguere* de la basse latinité, éblouir, aveugler (Ophtalmia laborantes lux quidem offendit, eosque arguit; *Medicus Salernitanus*, p. 21, éd. de 1622); on trouve deux vers plus bas:

Il esgarda. Une bousne a veue.

Erjuer est resté avec le même sens dans le patois normand.

(3) Il regarda. Il a vu une borne; du bas latin *bosina*.

(4) Tire, de *trahit*.

(5) Grès.

(6) Renommée.

(7) Arrachée, de *tollere*.

(8) Telle ne fut jamais en France la parfaite, d'*absolutus*; voyez p. 486.

(9) Approche, de l'islandais *granni*, vicinus.

Tint Durandart, pas ne li fu estraingne (1);
Grant cop en fiert ou perron de Sartaingne (2),
Tout le porfent, et depiece, et degraingne (3).
Quant Durandars ne ploie, ne mehaingne (4),
Sa dolors tote li espant (5) et engraingne :
« He! Durandart, com iez de bonne ouvraingne!
Dex ne consent que mauvais hem la teingne! »
Rollans estoit enz el val de Moraingne;
L'angres li dist, sans nulle demoraigne (6),
Qu'il la donnast au prince de Chastaingne (7);
Il l'a me ceinst (8), n'est droiz que il s'en plaingne.
Et dist Rollans à la chiere grifaigne (9) :
« J'en ai conquis Anjou et Alemaigne;
S'en ai conquis et Poitau et Bretaigne,
Puille et Calabre, et la terre d'Espaingne;
S'en ai conquise et Hongrie, et Poulaingne (10),
Constantinnoble qui siet en son demaingne (11),
Et Monberine (12) qui siet en la montaingne,
Et Bierlande (13), prins je et ma compaingne,

(1) Etrangère, difficile à manier, d'*extraneus*.

(2) Voyez la note 3, p. 486.

(3) Met en pièces et rapetisse, taille, de *graigneur*, *grandior*, et de la particule *de*.

(4) N'est point endommagée, de l'islandais *hagna*, prodesse, et de *me*, mal, de *male*, ou de l'islandais *mis*. Il les occioit et mechaignoit; *Romans de Gerar de Nevers*.

(5) S'épanche; engraigne nous semble venir ici de *graigneur*, s'accroît.

(6) Retard, de *demoratio*. Il y a certainement une faute dans le manuscrit; il faut dans le vers précédent lire, comme dans la *Chanson de Roland*, Karlles, et non Rollans.

(7) Nous n'avons vu nulle part de principauté de Chastaingne, et ne croyons pas que Roland ait jamais eu le titre de Prince; le sens nous a fait croire que prince de chastaingne signifie le premier des capitaines, du latin *princeps*, et du vieil allemand *gast*, dux. Cette leçon est d'ailleurs confirmée par la *Chanson de Roland*, st. CLXIX, v. 9.

(8) Il la ceint mal, il ne la porte pas.

(9) Au visage hardi :

Elle est moult fiere et moult grifaigne.
Roman de la Rose.

De l'islandais *kræf*, fortis, robustus; il avait aussi probablement le sens de terrible :

Il a des lieux faes es marches de Champaigne,
Et ausi en a il en la roche grifaigne.
Romans de Brun de la Montagne, ap. Le Roux de Lincy, *Livre des Légendes*, p. 264.

Chiere, visage, de *caro*; le vieil anglais donnait le même sens à *chere* :

Chaast heo was, and feir of chere.
The Kyng of Tars.

(10) Pologne.

(11) Qui est située dans son empire, de *sedet* et *dominium*.

(12) La géographie des romans est si arbitraire, et les poëtes prenaient tant de licences avec les noms, qu'on ne les explique le plus souvent que par des conjectures; peut-être *Monberine* est-il Montbar en Bourgogne, ou Montferrat dans le Dauphiné.

(13) Nous n'avons vu nulle part cette *Bierlande*, mais on trouve souvent *Biterne*, qui peut en être la traduction; M. Mone l'explique par *Viterbe*, et son

Et Engleterre, et maint pays estraigne.
Ja Deu ne place, qui tout a en son regne,
De ceste espee, que mauvais hom la ceingne!
Mieus voil morir, qu'entre paiens remaingne
Et France en ait e dolor e souffraingne;
Ja Deu ne place qu'en ce lor en avaingne (1)! »

Quant Rollans voit que la mors si l'aigrie (2),
Tint Durandart ou li ors reflambie (3),
Fiert el perron, que ne l'espargne mie,
Tesqu'en milieu (4) a la pierre tranchie;
Fors est l'espee (5), n'est frainte, ne brisie.
Or la regrete, et raconte sa vie:
« He! Durandart de grant sainte garnie,
Dedens ton poing (6) a moult grant seingnorie (7),
Un dent saint Pierre, et dou sanc saint Denise;
Dou vestiment i a sainte Marie;
Il n'est pas drois paiens t'ait en baillie (8),
De crestiens dois iestre (9) bien servie.
Mainte bataille aura de toi fornie (10),
Et mainte terre conquise et agastie (11),
Que or tient Karlles a la barbe florie.

explication se concilie assez mal avec plusieurs passages:

Prent a sun col un escut de Biterne.
Chanson de Roland.

Ceaus de Biterne et toz ceus de Quartage.
Li Moinages Renouart.

(1) Advienne; ce mot signifiait ordinairement quelque chose d'heureux, comme avenir et aveuance.

(2) Le presse, le saisit, du vieil allemand *agreifen*, ou peut-être d'*argon*, ou d'*arcere*, par métathèse.

(3) Reluit.

(4) Jusqu'au milieu.

(5) L'épée est ressortie, a rebondi.

(6) Dans ta poignée.

(7) Puissance, distinction de toute espèce:

En amors a si haute seignorie
Qu'ele a pooir de poures enrichir.
Gaces Brulles; Ms. B. R., fonds de Cangé, in-8°, fol. 145, recto.

Or entendez. . . . .
Une chançon de moult grant seigneurie.
Lieuvres du roi Charlemaine, v. 1.

La poeste, la seignorance
Del reaime de tute France.
Benoît, *Chronique rimee*, v. 765.

(8) *Baillie* signifiait la possession, la garde, indépendante du droit:

Belin retint tot en sa baille
Londres, Gales et Cornouaille.
Romans de Brut, v. 2371.

Luces qui Rome a em baillie
Et de Rome la signorie.
Id., v. 10919.

Il avait la même signification en latin: Guillielmus...., in gardia et in baillia dominae matris meae usque ad aetatem viginti annorum permaneat; Du Cange, *Glossarium*, t. I, col. 935; voyez *Bali*, p. 239.

(9) Etre; on ajoutait un I quand on avait besoin d'une syllabe de plus; l'Y préfixe est fort commune dans la vieille poésie anglaise.

(10) Fournie, accomplie, exécutée.

(11) Dévastée, de *vastare*, avec la préfixe *a*.

Li empereres en a grant manandie (1);
Hon qui te port ne face coardie!
Dex ne consente que France en soit honnie! »

Quant voit Rollans de son tans n'i a plus,
Devers Espaigne est couchiez estendus;
A une main fu donc ses pis batus.
« Dex, dit-il, Sire, a vos rant je salus (2);
Ma corpe (3) ranz vous et a vos vertus
De mes pechiez, des grans et des menus,
Que je ai fais, puisque je fuis nascus
Jusqui cest jor que sui ci mort chauz (4). »
Ses destres gans en fu a Deu tendus;
Angre dou ciel en descendirent jus (5);
Des mains fu li ganz receus.

Quant Rollans voit que la mort l'entreprent,
Desor un pin est alez erranment (6);
Sor l'erbe vert la s'est couchiez as dens
(Par ce l'a fait que il weult voirement
Que Karlles die et trestoute sa gent
Dou gentil comte qu'il soit mort conquerant),
Claimme sa corpe et menu et souvent;
Por ses pechiez vers Deu son gaige tent;
Li angre Deu le prinrent erranment.

Rollans se gist soz un aubre foilli;
Devers Espaigne a retorne son vis;
De maintes choses a porpanser (7) se prinst,

(1) Richesse :

S'a Gautier done fief et fait rice et manant.
Romans du Chevalier au Cygne, B. R., sup. fran., n. 5408, fol. 18, recto, col. 2, v. 25.

Ces expressions viennent probablement de *manentes*, des serfs qui demeuraient sur la terre; en provençal, *manentia* avait la même signification; nous avons encore *manoir*.

(2) Je rends hommage à votre puissance.

(3) Faute, de *culpa*, comme *colpe*; le L est changé en R, ainsi que dans *angre* d'*angelus*, que nous trouverons cinq vers plus bas. Roland se confesse à Dieu pour ses vertus, et non parce qu'il a peur des tourments de l'enfer; le poëte a voulu lui donner la contrition parfaite.

(4) Tombé, de *casus*.

(5) A terre :

Il chait jus kant la teste ot çopee.
Romans de Gerar de Viane, B. R., n. 7535.

Les Italiens emploient encore *giuso* dans le même sens.

(6) Promptement, de l'islandais *ara*, impetus.

(7) La particule *por* ou *pour* donnait plus de force aux verbes : *porcacher*, *porprendre*, *porquérir*; nous avons en-

De tantes terres comme il a conquis,
De douce France, de ceuls de son pais,
Et des Fransois, par cui il a tel pris.
Ne puet muer que ne plort li Marchis,
Et lui meismez ne puet mettre en oubli,
Claimme sa corpe, si prie Deu mercis :
« Ahi! voirs peres qui onques ne mentis,
Saint Lazaron de mort resurrexis,
Et Daniel dou lyon garantis,
Dex! resoif m'arme (1) en ton saint paradis.
Sire, ma corpe! se je onques menti,
De mes pechiez que je ai fais touz dis. »
Ses destres gans en fu vers Deu offris;
Desos son bras estoit ses elmes (2) mis;
Jointes ses mains, l'a la mors entreprins.
Dex lui tramist ses angres beneis;
Saint Gabriel et bien des autres dis
L'arme de lui portent en paradis.

Le roman conservé à la Bibliothèque Royale sous le numéro 254[21] est certainement moins ancien (3); c'est en beaucoup d'endroits une véritable paraphrase, et l'on y reconnaît des intentions plus littéraires. Les différentes versions du même fait sont fondues en une seule (4), et, loin de conserver toute sa naïveté, le style tombe quelquefois dans une recherche d'élégance et de poésie dont les autres romans ne se préoccupent jamais. Peut-être n'est-il pas tout entier du même arrangeur : le mètre varie; le vers, qui avait dix syllabes au commencement, devient alexandrin vers le milieu du combat entre Thierry et Pinabel, et ne revient à sa première mesure qu'un peu avant le supplice de Ganelon. Il nous a semblé inutile de reproduire une troisième fois les mêmes idées sous une forme moins populaire,

core pourchasser, pourfendre, poursuivre.

(1) Mon âme; N est changé en R.

(2) Casque, de l'islandais *hialm*, dont on a fait aussi hielme, healme, heaume.

(3) La Bibliothèque Royale n'en possède qu'une copie fort récente et assez mal faite; le manuscrit original, qui appartenait au comte Garnier, est maintenant dans le cabinet de M. Bourdillon.

(4) Excepté dans la querelle de Roland avec Ganelon, et lorsqu'il refuse de sonner du cor, où les mêmes idées se reproduisent dans deux strophes consécutives.

et encore moins ancienne; nous avons seulement copié un passage qui ne se trouve pas dans les autres versions, et semble annoncer une tradition différente.

ROMANS DE RONCEVAUX (1).

Quans voit Rolans que la mort l'entreprend
[Car par les els (2) li cervals li descent,
Per les orelles n'ot il mais, ne entent (3)],
Tinst Durendart al poin d'or et d'argent,
Fiert en la piere, bote pie et estent (4);
Ne la pot faindre (5) qe Dex ne li consent.
Quans voit Rollans ne li for fait nient (6),
Sor destre garde contre demi arpent (7),
Si a coisi un fontenil rovent (8),
Plein de venin, et plein d'intoschement (9);
Dex ne fist home, des le tans Moisent,
S'il en bevoit, ne fust mort esrament;
Moult est hardos, si parfont et pulent (10).

(1) V. 4086. Nous avons également revu sur le manuscrit le texte de M. Monin, et nous y avons ajouté plusieurs vers qui n'entraient pas dans son cadre; mais la ressemblance, pour ne pas dire la confusion, des S et des T ne nous permet pas d'affirmer l'exactitude de nos leçons.

(2) Les yeux.

(3) Il n'ouit et n'entend plus.

(4) Appuie le pied et s'étend; *estent* vient d'*extendere*, et *bote* de l'islandais *beita*, intendere; *beiti sverdi* signifie même ad ictum applico gladium; peut-être, cependant, les nombreuses acceptions de *boter*, *bouter*, rendent-elles probable son origine de *beysta*, concutire, premere.

(5) Le copiste a dû oublier un R; il faut lire *fraindre*, briser, de *frangere*; parce que Dieu ne le permet pas.

(6) Quand Roland voit que la force ne fait rien, que ses efforts sont inutiles.

(7) Regarde à droite, à un demi-arpent.

(8) Coisi signifie aperçu : Quant il o ensi chacie longue piece, il prist a regarder apres lui, ne nului ne choisi de sa gent; *Chronique de Saint-Denis*, ap. *Recueil des Historiens de France*, t. XVII, p. 349; et il y a dans une variante citée ibidem : Si ne vit neiz de sa gent. *Coisir* vient du vieil allemand *chiosan*, regarder: Kos unde sach, *Trojanischer Krieg*, v. 7623. Notre *choisir* est le même mot; il signifiait, dans le principe, regarder attentivement; son acception s'est modifiée comme celle de l'allemand moyen *kiesen*. Fontenil rovent, une mare staguante, du vieil allemand *ruowon* :

Si spranc von einem bette da si ruowende lac.
Nibelunge Not, st. 683, v. 4, éd. de M. van der Hagen.

(9) Poison, de *toxicum*.

A mort est navre d'un espe
Dunt li acers fud entusche.
Tristan, t. II, p. 68.

(10) Elle est d'accès très difficile, fort profonde et puante. *Hardos* vient probablement de l'islandais *hardsokt*, difficilis accessu; il pourrait aussi signifier couverte d'arbres, et venir du vieil alle-

La vinst Rolant coroceus et dolent;
En tor lui garde, n'a scoisi (1) nule gent,
Durendal prist par lo fier (2) hardiment,
Dedenz la gete, car la mort le sosprent.
Lo gent del reigne en trai (3) vos a garent;
Cil·nus ont dit, se l'estoire ne ment,
Qu'encor i est por voir (4) certainement,
Et i sera deci au finement (5).

. . . .

Lors s'aclina (6) sur son escu vaillant,
Il joint ses meins, l'arme s'en va content;
Angle empene le porterent a tant (7),
En Paradis le poserent riant
Devant Jhesu, ou a de joies tant,
Nel vus pot dire nus clerc tant fust lisant (8).

mand *hart*, bois; le R de *parfont* a été transposé, et *pulent* est dérivé de *putidus*, ou de l'islandais *pula*, palus limosa.

(1) Aperçu personne; si *scoisi* n'est pas le *coisi* que nous avons vu six vers plus haut, auquel le copiste aurait ajouté un S par inadvertance, il peut venir de l'islandais *skoda*, aspicere.

(2) Par le fer, la lame.

(3) On trouve souvent dans les vieux écrivains *trere a tesmoing*, prendre à témoin :

Ce n'est mie mençonge, ainçois est veritez,
En tesmoing en treray evesques et abbez.

Romans de Fierabras d'Alexandrie, v. 3.

(4) Pour vrai.

(5) Jusqu'à la fin du monde. Cette tradition se retrouve avec quelques variantes dans plusieurs autres poëmes du même cycle; peut-être se rattache-t-elle au souhait de Roland dans le *Ruolandes Liet*, que son épée fût au fond de la mer :

Er sprach : lagestu in des meres grunt,
Daz du dehainem christen man
Niemir mere wurdest zeban!

Strickære lui donne le même désir :

Ich wolte legest du in den mer,
Das dein der chaiser noch sein her
Niht dorfte werden schadehaft.

(6) S'inclina; nous avons repris au vers 4153.

(7) Alors.

(8) Peut-être l'histoire d'Excalibur, l'épée d'Artus, n'a-t-elle pas été sans influence sur ce que le poëte raconte de Durandal; voyez l'*History of Prince Arthur*, t. II, p. 471; au moins est-il certain qu'il n'ignorait pas quelques unes des traditions du cycle de la Table Ronde :

Je sui Gautiers, qui conquist Malarsus,
Li niez Artus, qui est vieuls et chenus.

Ap. Monin, *Roman de Roncevaux*, p. 32, v. 7.

Toutes les rédactions contiennent le discours de Roland à son épée; dans *La Spagna*, il lui parle comme à une maîtresse :

Spada mia bella, che sei tanto forte;

et dans le poëme islandais (nous ne connaissons que la traduction en prose danoise, et M. W. Grimm dit, *Ruolandes Liet*, p. LXXXII, que le texte islandais n'a pas été imprimé), on en retrouve deux versions qui commencent de la même manière : Dyrendal, du es et got sverd, et Du es et got sverd, Dyrendal, ap. Rahbeck, *Almindelig œldgammel Morskabslæsning*, t. 1, p. 179. Nous ne pour-

On ne pourrait échapper aux conséquences de cette multiplicité de versions, à peine différentes dans les mots, qu'en soutenant qu'au lieu de donner plus de vie à des traditions répandues partout sous une forme identique, elles avaient une source commune, se rattachaient à un livre écrit, que le hasard, sa célébrité, ou le défaut d'autres sujets, et la pauvreté de l'imagination des poëtes, faisaient perpétuellement reprendre en sous-œuvre (1).

La popularité dont jouissait pendant le moyen âge la chronique faussement attribuée à Turpin ou Tilpin, archevêque de Reims, paraît d'abord autoriser cette opinion; les mêmes faits y sont racontés avec quelques variantes, souvent assez indifférentes, et les poëtes plus modernes du même cycle la reconnaissent tous pour la base de leurs récits. Il peut donc sembler probable qu'elle n'eut pas moins d'influence (2) dans un siècle de foi, où la déclaration d'un

rions cependant assurer qu'il fût aussi dans le poëme en vieux flamand; nous ne le connaissons que par l'analyse qu'en donne Mone, *Uebersicht der niederländischen Volksliteratur älterer Zeit*, p. 36. Peut-être la tradition de Roland voulant briser son épée sans y parvenir vient-elle de la *bresche*, à laquelle il fallait bien trouver une explication poétique. Un passage du *Karolinus* d'Egidius, qui écrivait dans le 13ᵉ siècle (*Chanson de Roland*, p. 243), pourrait le faire croire :

Petraque quam, cum jam rueret, mucrone chorusco
(Marti aderat) fidit, illic cernenda profectis
Restat adhuc, rerum non infima testis earum.

Quoi qu'il en soit, le même fait est raconté par Chunrat, p. 237; Strickære, p. 87b; *Galien Rethore*, c. XXXVIII; Pseudo-Turpin, c. XXIII; *La Spagna; La Rotta di Roncisvalle;* le poëme islandais; et Bojardo, *Orlando Innamorato*, l. I, c. 38, raconte un fait pareil. Au reste, on retrouve dans les poésies serbes le même amour des héros pour leurs armes, et la même inquiétude de les voir tomber après leur mort dans des mains indignes; Talvj (Mᵈᵉ de Jacob), *Volkslieder der Serben*, t. I, p. 242.

(1) Loin de prétendre que cela ne soit pas arrivé plusieurs fois, nous regardons comme des imitations directes du Pseudo-Turpin, *Monachi Alberici Chronicon*, ap. Leibnitz, *Accessiones historicae*, t. II; *La Conqueste du grand Charlemagne*, à la suite du *Fierabras*, Lyon, 1597; *Les Chroniques de Saint-Denis*, ap. Dom Bouquet, t. V; *Charlemaine, fils de Pepin et de Berthe*, Ms. du Roi, nº 7188. M. Michel, p. 244, cite un poëme latin en vers hexamètres (conservé dans les manuscrits du Museum Britannicum) ayant pour titre *Historia Turpini, Remensis archiepiscopi*, qui ne lui paraît qu'une traduction (sic) de la Chronique dite de Turpin. Le catalogue de la Bibliothèque de Peterborough cite aussi, p. 187, *Gesta Caroli secundum Turpinum.*

(2) Cette opinion a été avancée par Warton, t. I, p. XIX; Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. IV, p. 135; Sismondi, *Histoire de la littérature du midi de l'Europe*, t. 1, p. 215, etc. Ce ne sont pas seulement les romanciers italiens qui s'appuient sur son autorité; Guiart, qui écrivait dans les premières années du 14ᵉ siècle, dit :

pape lui avait imprimé un caractère officiel et une espèce de sanction religieuse (1). Il serait d'ailleurs impossible de le contester; si l'on ne connaît pas précisément ni son âge (2), ni son auteur (3), il est certain qu'elle est antérieure à toutes les autres traditions qui nous sont parvenues sur la bataille de Roncevaux. Plusieurs circonstances sont différentes, mais presque toutes confirment la priorité du Pseudo-Turpin; les autres sont inventées pour le besoin d'idées nouvelles, ou indiquent des imaginations plus raffinées (4). Faite probablement pour exciter à prendre la croix, cette chronique se rapproche beaucoup des légendes, la pensée religieuse y est visible; si les chrétiens sont défaits, c'est qu'ils se sont enivrés, qu'ils ont péché avec des payennes, et l'auteur ne manque pas de faire mourir Roland de ses blessures pour lui donner les honneurs du martyre. Dans

L'arcevesque Turpin tesmoigne.
Branches des royaus Lignages, t. I, v. 7679.

(1) Calixte II la déclara authentique par un bref de 1122; il est rapporté en entier dans le Ms. B. R. n° 6795, ancien n° 65, et a été cité par Lambecius, ap. Schmidt, *Ueber die italiänischen Helden-Gedichte*, p. 58, et le *Catalogus Bibliothecae Collegii S. Benedicti Cantabrigiae;* ap. Ferrario, *Storia degli antichi Romanzi di Cavalleria*, t. 1, p. 17. L'abbé Lebeuf a soutenu que la lettre de Calixte était supposée; *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XXI, p. 146.

(2) On s'accorde cependant à la croire de la fin du 11e siècle.

(3) C'est Calixte II lui-même, suivant Vossius, Oudin, Bredow et Turner, *History of England*, t. IV, p. 326; Geoffroy, prieur de Vigeois, d'après Ciampi, dans son édition du Turpin, de Florence, 1822; un chanoine de Barcelone, selon Dunlop, *History of Fiction*, t. I, p. 369; un moine de Saint-André, à Vienne dans le Dauphiné, d'après Allard, *Bibliothèque du Dauphiné*, p. 224; et Sinner, *Catalogus codicum Bibl. Bernensis*, t. III, p. 361; un autre moine nommé Robert, suivant Gryphiandes, *De Weichbildis Saxonicis*, p. 35.

(4) Ainsi, par exemple, Turpin n'a point fait un nom propre des mots qui désignent le cor de Roland: l'Olifant est tout simplement *tuba eburnea*, c. XXIII et XXIV; Roland n'en sonne qu'afin de réunir ses compagnons; c'est pour donner une plus haute idée de sa force, et surtout pour l'épisode si poétique d'Olivier, que les romans lui en font un moyen de demander du secours à Charlemagne. Turpin ne connaît pas les douze Pairs de France; il y a seulement, chap. XII, le nom de beaucoup de héros (parmi lesquels se trouve Naman, *Dux Bajoariae*), fortibus fortiores Christi proceres, christianam fidem in mundo propagantes, qu'il compare aux douze apôtres, et une tradition plus récente en a fait les douze Pairs. Ils sont déjà dans la *Chanson de Roland*, st. XVIII, XL, C, etc.; dans le *Romans de Roncevaux*, ap. Monin, p. 12; dans le *Ruolandes Liet*, p. 4, v. 34; p. 7, v. 26, etc.; mais Naman n'y figure pas; il se trouve au contraire dans le *Fierabras* (en prose), p. 84, et l'auteur ajoute une expression remarquable : et plusieurs autres qui estoient sujects de Charles.

les poëmes, au contraire, c'est l'esprit chevaleresque qui domine; sa cuirasse est brisée, son cheval est tué, mais il ne meurt que de fatigue et de ses efforts en sonnant du cor; s'il eût été blessé, il n'aurait pas été invincible.

Nous ne pouvons cependant reconnaître le livre du Pseudo-Turpin, au moins dans sa forme actuelle, pour la source où sont puisés tous les romans du cycle carlovingien; d'importantes variantes indiquent évidemment des traditions différentes : Belvigand n'est plus le frère de Marsilie, mais son suzerain; l'amiral de Babylone ne reste plus derrière la scène, il est vaincu dans une grande bataille, et, au lieu d'être tué par Roland, Marsilie meurt de désespoir après la prise de Sarragosse. Toutes les traditions miraculeuses sont passées sous silence, et on ne peut se l'expliquer que par l'ignorance des poëtes : car l'esprit religieux dominait dans leur siècle, et on le retrouve dans quelques uns de leurs poëmes; le récit de la bataille est dicté par un ange (1), ou apporté tout écrit du ciel (2). Un autre fait est plus positif encore. Les trouvères regardaient si peu Turpin pour la source de la tradition (3), ils ignoraient si complétement son histoire, qu'ils le font assister à la défaite de Roncevaux, et qu'il y est tué après avoir rempli jusqu'au bout ses devoirs de prêtre et de soldat. Cette version s'était répandue dans toute l'Europe; Strickære et Chunrat l'avaient adoptée dans leurs poëmes comme Sostegno di Zanobi dans la Spagna; elle avait même assez d'autorité pour que Pulci, qui invo-

(1) Von Aretin, *Aelteste Sage über die Geburt Karls des Grossen*, p. 88.

(2) Strickære, p. 88; il raconte aussi un miracle qu'on ne trouve pas dans Turpin, p. 117–119. Dans *La Spagna*, le cadavre de Roland se lève quand Charlemagne s'en approche :

E parlò umile, e come corpo umano :
Re Carlo Mano, tua spada ti rendo.

Dans le *Ruolandes Liet* un ange paraît à Charlemagne et lui parle, v. 82 :

Do sach er mit flaischlichin ougin
Den engel von himele;
Er sprach zuo dem kuninge :
Karl, gotes dinist man,
Ile (sic) in yspaniam.

Turpin ne sait rien non plus de ces deux circonstances.

(3) Nous avons déjà vu que la *Chanson de Roland* cite une autre autorité, un témoin oculaire, cil ki el camp fut, li ber Gilie, st. CLIII, v. 3.

quait le témoignage de l'archevêque, se crût obligé de la démentir :

> E s'alcun dice che Turpin morisse
> In Roncisvalle, e'mente per la strozza (1).

Nous l'avons déjà dit, les savants n'ont pu préciser l'époque où la chronique fut composée, et nous prouverons plus tard qu'il est impossible de la déterminer ; mais des raisons incontestables obligent de la croire bien postérieure à Charlemagne. Elle parle de son voyage en Palestine (2), et il fallut si long-temps à cette tradition pour s'accréditer, que le premier auteur qui en fasse mention ne remonte qu'à la seconde moitié du 12e siècle (3). Charlemagne y semble résider en Espagne aussi souvent qu'en France, et sa mémoire resta trop présente au souvenir de ses peuples pour qu'un pareil mensonge ait pu s'accréditer avant le renouvellement de plusieurs générations (4); et, ce qui est plus positif encore, après avoir nommé Ogerus (5), un de ses guerriers, le Pseudo-Turpin ajoute : Canitur in cantilena usque ad hodiernum diem ; il dit lui-même que de longues années s'étaient écoulées entre son temps et celui des événements qu'il raconte. La déclaration de Calixte ne permet pas de

(1) *Morgante Maggiore*, c. XXVII, st. 79. Et si quelqu'un dit que Turpin est mort à Roncevaux, il en a menti par sa gorge. Le poëme islandais a voulu concilier les deux traditions ; il suppose que Turpin fut blessé, et que, ne pouvant plus porter l'épée, il se fit écrivain. L'esprit de vérité historique avait besoin d'un témoin oculaire. Turpin dit lui-même dans une lettre à Leobrant : Ço que je ai ot, mes oils veu, par quatorze ans que nos alasmes par Espaignie e par Engalice avoec lui e ob ses oz ; Ms. B. R. n° 6795.

(2) Chap. XXI.

(3) Moses Maimonides, qui naquit vers 1135, ap. Hottinger, *Thesaurus Philologicus*, p. 117 ; voyez Foncemagne, *Mémoires de l'Académie*, t. XXI, p. 149, et M. Michel, *Charlemagne*, préface, p. I-XXI. M. Le Roux de Lincy dit cependant qu'on en trouve une mention bien plus ancienne dans Benoît de Saint-André, *Analyse du Roman de Garin le Loherain*, p. 27 ; malheureusement il ne donne aucune indication qui permette de remonter à la source de son assertion.

(4) Il est fort remarquable que le même fait se retrouve dans les quatre versions que nous connaissons. Le *Ruolandes Liet* lui fait ordonner d'y aller par un ange ; voyez la page précédente, n. 2. Dans le *Ferabras* provençal, il y va pour reconquérir les saintes reliques :

> Mas las dignas relequias no y volgro pas laychier.

(5) Chap. XII ; d'après d'autres manuscrits, Oellus, que l'on trouve aussi dans la Chronique d'Albericus Trium Fontium, P. I, p. 146.

contester son existence au commencement du 12e siècle (1); mais la connaissance de l'arabe qu'il donne à Charlemagne (2), la peinture chevaleresque du combat de Roland avec Ferragus (3); la distribution des armes (4), qui rappelle l'armement des chevaliers; la connaissance de la notation de la musique, dont Guy d'Arezzo ne se servit qu'à la fin du 10e siècle (5), le char de guerre (6), qui ne fut inventé en Italie que dans la première moitié du 11e; la donation de fiefs aux églises (7), qui n'eut lieu qu'à la fin; tout semble prouver qu'en fixant sa date vers 1095 les critiques n'ont point diminué son antiquité. Il s'écoula ainsi près de trois cents ans entre la bataille de Roncevaux et le livre du Pseudo-Turpin. N'eût-on aucune autre preuve, c'était un événement si poétique et si grave, malgré la légèreté avec laquelle Einhard affecte d'en parler (8), qu'il serait certain que des traditions populaires lui étaient antérieures.

Notker, qui n'écrivait que soixante et dix ans après Charlemagne (9), fait une peinture de son arrivée sous les murs de Pavie, qui a déjà tous les caractères de la poésie (10) : le fond du récit est évidemment une tradition populaire arrivée jusqu'en Suisse (11); et Radulphus Tortarius, qui vivait de

(1) Même en contestant son authenticité, on ne pourrait croire la Chronique de Turpin bien postérieure, puisqu'il y a des manuscrits du 12e siècle; voyez Petrus de Marca, *Histoire de Béarn*, l. II, c. 6.

(2) Chap. XIII.

(3) Chap. XVIII.

(4) Habitus militares, ch. XI.

(5) Sciendum quod non est cantus secundum musicam, nisi per quatuor lineas scribatur.

(6) Chap. XIX. L'art de prendre les villes n'était certainement pas aussi avancé qu'il le dit, ch. IX et X.

(7) Chap. XXIX.

(8) La renommée dont jouit en Espagne Bernardo del Carpio le prouverait suffisamment; voyez Duran, *Romancero de Romances Caballerescos*, P. I, p. 136–141 et 147–161, et *Cronica del Rey don Alonso, el qual fue Par de Emperador*, Parte III, c. X.

(9) De 884 à 887.

(10) Ap. Pertz, *Monumenta Germaniae*, t. II, p. 759. Le passage est trop long pour être rapporté; nous en citerons un autre, dont nous avons déjà parlé p. 470, n. 3 : il est question d'un guerrier de Charlemagne, qui fauchait les ennemis comme un pré, et les rapportait chez lui au bout de sa lance, en disant : Quid mihi ranunculi isti? Septem, vel octo, vel certe novem de illis, hasta mea perforatos, et quid nescio murmurantes, huc illucque portare solebam; frustra adversum tales vermiculos domnus rex et nos fatigati sumus; *Id.*, p. 757. Voilà déjà la tradition populaire avec ses exagérations et ses mensonges.

(11) Le Moine de Saint-Gall nous apprend lui-même qu'il ne tenait pas tout

1096 à 1145, nous apprend que de son temps Roland jouissait d'une grande renommée (1). A la fin du 12e siècle, Geoffroy, prieur du Vigeois en Dauphiné, écrivait au clergé de Limoges, en lui envoyant le livre du Pseudo-Turpin, qu'il venait de recevoir d'Italie (2): Gratanter excepi.... maxime quod apud nos ista latuerant, nisi quae joculatores in suis praeferebant cantilenis (3). Ainsi les jongleurs chantaient une partie des faits qu'il contenait, quand les hommes les plus savants ne le connaissaient pas encore. Nous n'ajouterons plus qu'une preuve, mais elle suppléerait à toutes les autres. Olivier est à peine nommé dans le Pseudo-Turpin, et dès le 12e siècle il était populaire dans le nord et dans le midi de la France; sa valeur est proverbiale dans le Romans de Rou (4) et dans les poésies des troubadours (5). On ne saurait donc contester l'existence de traditions indépendantes de la Chronique attribuée à l'archevêque de Reims; au besoin, elle nous l'apprendrait elle-même. Elle appelle les guerriers

son récit d'un témoin oculaire : Sequens vero de bellicis rebus acerrimi Karoli ex narratione Adalberti cudatur, qui cum domino suo Keroldo et Uunisco et Saxonico vel Sclavico bello interfuit; *Id.*, p. 747. Il n'est point question de la guerre des Lombards. La *Chanson de Roland* elle-même nous apprend que les poésies populaires étaient fort répandues au commencement du douzième siècle; Roland dit à ses compagnons, pour les engager à se bien battre :

Or guart chascuns que granz colps l'empleit,
Que malvaise cançun de nus chantet ne seit.
St. LXXVII, v. 20.

(1) Ingreditur patrium gressu properante cubiclum,
Diripit a clavo clamque patris gladium;
Rutlandi fuit iste, viri virtute potentis,
Quem patruus magnus Karolus huic dederat,
Et Rutlandus eo semper pugnare solebat,
Millia pagani multa necans populi.
Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXI, p. 141.

(2) Le texte dit Esperia; mais ce ne peut être l'Espagne, puisqu'il a parlé une ligne plus haut de l'Hispania.

(3) Apud Oinehartus, *Notitia utriusque Vasconiae*, p. 397. Il faut cependant remarquer que c'est un homme du Midi qui écrit à des hommes du Midi, et qu'*apud nos* ne doit s'entendre que des Provençaux, qui devaient mieux connaître les traditions de Roncevaux. Mais la partie française du Ms. 6795 reconnaît bien formellement l'existence de traditions poétiques dans le nord de la France : Maintes gens si en ont oi canter e chanter; mes n'est si mençonge non, ço qu'il en dient e en chantent, cil chanteor ni cil jogleor. Nus contes rimes n'est verais; tot est mençongie, ço qu'il en dient : car il n'en sievent riens fors quant par oir dire. C'est Turpin lui-même qui le dit.

(4) Poiz Rollant, ne poiz Olivier,
N'ont en terre tel chevalier.
Romans de Rou, t. II, p. 283.

(5) E s'ieu non val per armas Olivier,
Vos non valetz Rollan, a ma semblansa.
Ap. Raynouard, t. II, p. 309.

Jeu no m'apel ges Olivier
Ni Rollan, qe q'el s'en dises,
Mas valer los cre maintas ves
Quant cossir de leis qu'en enquer.
Id., p. 312.

de Charlemagne *viri famosi*, et un passage que nous avons déjà cité mentionne une cantilène qui lui était antérieure (1).

Le texte des manuscrits présente de si notables différences (2), que leur comparaison seule fait douter qu'ils soient la copie d'un seul ouvrage; et la fausseté évidente du nom de l'auteur, l'usage général dans les temps de poésie populaire, d'attribuer les traditions de tous à un seul homme, qui leur sert à la fois d'autorité et de symbole, viennent encore augmenter les causes d'incrédulité. D'abord, il est certain que la tradition avait fait de Turpin le représentant de l'érudition de son temps. C'est le rôle que lui donnent tous les poëtes dans les romans, et les clercs le lui assignaient aussi. C'était le docte archevêque qui avait rédigé les donations de Charlemagne aux églises (3), gravé les épitaphes sur les tombeaux (4), et une lecture attentive de sa prétendue chronique n'y laisse plus voir qu'un pêle-mêle de traditions recueillies çà et là sans ordre, et remaniées sans critique; en d'autres termes, un poëme populaire en prose, attribué à l'homme que l'on croyait le plus capable de l'écrire. Aussi le cadre restait-il ouvert à qui voulait y introduire des changements. Cent ans après la première création, on en faisait encore. La lettre du prieur de Vigeois, que

(1) Canitur usque ad hodiernum diem; voyez Warton, t. I, p. xx; Turner, *History of the England*, t. IV, p. 315, et Panizzi, *Essay on the romantic poetry of the Italians*, p. 38.

(2) Voyez l'édition de Reuber et celle de Ciampi; le plus ancien des manuscrits de la Bibliothèque du Roi (n° 5943, B) ne parle pas même de la bataille de Roncevaux, d'après le comte de Caylus, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIII, p. 238; et l'édition faite à Lyon en 1583 n'a de commun avec les autres que le titre, et encore ne faut-il pas le lire en entier : *La Chronique de Turpin, faisant mention de la conqueste du très puissant empire de Trébizonde;* voyez aussi Huet de Froberville, *Dissertation critique sur deux ouvrages intitulés, Chronique de Turpin*, Orléans, 1785. Les manuscrits qui ont le plus de rapports ont encore une foule de différences; par exemple, les manuscrits de la Bib. Roy. n° 6795, et n° 133, fonds de Notre-Dame.

(3) *Recueil des Historiens de France*, t. V, p. 479.

(4) Fama canit Remensis eo sub tempore sedis
Eutropius presul, alio quem nominis usu
Turpinum dixisse volunt, vir in agmine clarus,
Sede sua clarus, studiis, sed clarior armis,
Ut quorum tumulis non observata vetustas
Nomina deleverit. . . . .
. . . .
Mandatas plunbo (sic) custodit lamina voces.
Apud Michel, *Chanson de Roland*, p. 244.

nous avons déjà citée, est positive : Quia vero scriptura ipsa scriptorum vitio depravata ac pene deleta fuerat, non sine magno studio decorando, correxi; non superflua subtrahens, sed quae necessaria aderant addens. Sans ces remaniments, un livre composé à la fin du 11e siècle n'aurait pu connaître les découvertes du 12e, ou même du 13e, et raconter que Charlemagne avait fait peindre dans son palais d'Aix-la-Chapelle les sept arts libéraux et les guerres d'Espagne (1).

Dans un livre ainsi écrit par tout le monde, le défaut d'unité devait être sensible; aussi les répétitions et les contradictions sont-elles assez évidentes pour révéler son origine. Le commencement semble composé par un Espagnol, tout préoccupé de la gloire de saint Jacques (2). A la fin, au contraire, le premier rang appartient à saint Denys, l'intention de l'exalter est manifeste, et on reconnaît, à l'explication du nom des Francs (3), que la tradition était française. Le même miracle est répété en trois endroits différents; un signe marque les chrétiens qui devaient recevoir la palme du martyre en combattant les Sarrasins, et deux fois (4) le signe est le même. Les lances des guerriers appelés à mourir pour leur foi reverdissent et se couvrent de feuilles (5). Des traditions sont incomplètes; le chapitre XII mentionne un second Roland, dont il sera parlé plus tard (6), et la Chronique n'en parle plus (7). D'autres sont contradictoires : Turpin et Ganelon sont restés avec Charlemagne, et le chapitre XXII les nomme parmi les cinq guerriers qui avaient survécu à la première bataille. Après avoir dit dans le chapitre XXIX que le cor de

(1) Chap. XXXI.

(2) Cependant il ne tient même pas ses promesses; il a promis à Charlemagne : Victoire sur la terre et paradis dans l'autre monde, et Charlemagne n'en est pas moins défait à Roncevaux. Le manuscrit qui ne parle pas de la bataille de Roncevaux est beaucoup plus conséquent que les textes imprimés.

(3) Chap. XXXI.

(4) Chap. VIII et chap. X.

(5) C'est une allusion beaucoup trop spirituelle aux palmes du martyre.

(6) De quo nobis *nunc* silendum.

(7) On trouve aussi un second roi de Bretagne et un second Englerius, qui annoncent la réunion de deux traditions différentes.

Roland fut placé à ses pieds et enterré avec lui, le Pseudo-Turpin ajoute : Sed et tubam postea *aliam* in beati Severini basilicam apud Burdegalam condigne transtulit (1). On reconnaît aisément le désir de concilier deux traditions opposées (2), et la tentative est malheureuse, car aucune tradition ne connaissait un autre cor et ne pouvait en connaître, puisque l'Olifant avait été apporté du ciel par un ange (3).

Tout se réunit donc pour le prouver. Comme les auteurs des poëmes français, le collecteur de la chronique latine a puisé dans des traditions populaires; loin d'avoir pu leur servir à toutes de point de départ et de source commune, elle montre, par des différences importantes avec le reste du cycle, et la contradiction des récits qui s'y sont fondus, que la tradition était encore plus variée et plus étendue.

(1) Cette tradition se retrouve dans la *Chanson de Roland*, st. CCLXIX, v. 10 :

Vint a Burdeles, la citet de valur,
Desur l'alter seint Severin le baron,
Met l'Oliphan plein d'or e de manguns.

Le sens de *mangun*, que M. Michel a rangé dans son glossaire parmi les mots dont la signification est incertaine, est clairement indiqué par le vers 607 du *fabliau de Guillaume au faucon* :

Dui besanz valent un mangon.

Le besans était une monnaie fabriquée à Bysance, qui valait dix sous de la nôtre; ainsi le mangon en valait vingt. C'est probablement un mot d'origine orientale, car en mandschou *mengoun* signifie argent.

(2) D'après une troisième, Charles donne l'Olifant à un de ses guerriers; Chunrat, p. 265, v. 24; p. 278, v. 10-18; Strickære, p. 93 et 10.

(3) Strickære, p. 6; von Aretin, p. 85; au reste les traditions étaient fort différentes. Dans le roman de *Girar d'Amiens*, et l'*I Reali di Franza*, l. VI, c. 31, Charlemagne l'a conquis sur le roi africain Polinore; et on lit dans le roman de *Renoart et ses Freres* :

Sebile la roine, qui molt ot cler le vis,
Donna son fier nevou Baudouin le marchis,
Et son neveu Rollant l'olifant qu'ot conquis.

Voyez aussi Bekker, *Ferabras*, note, v. 1027.

FIN.

ADDITIONS.

Page 11, n. 1 : Daci, Northmanni, Gothi, Franci et caeterae gentes insularum, quae inter occidentem et septentrionem sitae sunt; Conradus, *Chronicon Urspergense*, p. 299.

P. 21, l. 11 : Dans la crainte d'induire dans quelque méprise, nous avons conservé l'ö dans presque tous les noms propres. Pour les langues qui, comme le danois et le suédois, ont l'ö et l'ø, cette traduction eût été impossible, et nous nous sommes cru autorisé à nous servir de l'ö islandais, par l'exemple des philologues, qui ont si long-temps employé l'æ des Latins.

P. 26, n. 5 : Les vers d'un roman cité par Galland dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. II, p. 736, montrent bien évidemment que le vieux français ne connaissait pas les accents grammaticaux; s'ils avaient eu une valeur euphonique quelconque, la versification en aurait tenu compte :

Mais dit vous en avons la plus grande partie;
Et encore furent tant que j'aye ass......
L'estoire, tout ainsi comme il m'est chargie;
Car n'estoit que par moy soit de tout abbregie,
Que cele que j'ay dit fust de tout enlardie,
Que Jean Bodiaux fist, que les langue ot polie,
De biaux savoir parler et de science acquisce.

P. 87 : De nos jours encore la procession qui représente la Passion à Séville, le Vendredi-Saint, est précédée de douze sibylles.

P. 92, n. 3 : Cependant on trouve souvent dans les vieilles ballades suédoises la même expression, *leka gulltafvel*, jouer avec des tables d'or (voyez Ihre, *Gloss. Svio-Gothicum*, t. II, col. 848–849), et il serait possible que le *Völu spa* n'eût voulu qu'exprimer d'une manière plus frappante la richesse des Ases.

P. 100, n. 1 : Champollion a donné une autre explication du sacrifice des hommes rouges par les Egyptiens : il y voyait l'expiation d'un sacrilége commis par les peuples pasteurs, dont les cheveux étaient rouges.

P. 106, n. 3, l. 23 : M. Mohl lui a donné une interprétation entièrement différente; *Livre des Rois*, p. 145.

P. 119, n., 1e col., l. 15 : En Scandinavie cette superstition s'y rattache bien évidemment; ce bruit s'appelle en danois *Odins Jagt*, et les paysans suédois disent *Odin fa förbi*, Voilà Odin qui passe; voyez Thiele, *Danske Folksagn*, t. I, p. 188, et t. II, p. 145.

P. 123, n., 2e col., l. 18 : En Danemark, le vieux Thor est un des noms populaires du diable; Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 124.

P. 124, n. 1 : Hans Sachs fit aussi en 1557 une tragédie intitulée *Der Hörnen Seyfrid*, et ses aventures sont racontées dans le *Pentamerone*, jour IV, nouv. 35.

P. 125, n. : Les fourmis qui gardent de l'or, more gryphorum, se trouvent aussi dans Pomponius Mela, l. III, c. VII, p. 35, v°, éd. de Paris, 1584.

P. 127, n. 2 : C'est probablement en souvenir des trois nuits que Sigurth passa avec Brynhild, qu'au commencement du 17e siècle il était d'usage en Norwége de passer chastement les trois premières nuits de son mariage; Wille, *Beskrivelse over Sillejord*, p. 254 et 259. Cependant, d'après Elphinstone, *Beschreibung von Cabul*, t. I, p. 287, la même coutume existerait aussi dans l'Afghanistan.

P. 140, n. 1 : Dans Virgile, *Aeneidos* l. VIII, v. 193, Cacus vomit aussi des flammes.

P. 179, n. 1, l. 30 : In communis linguae usum satis facunde retulit, ad quamdam tinnuli rhythmi similitudinem, urbanas ex illis cantilenas edidit.

P. 194 : La croyance à la solidité des *tors d'antiquitey* peut venir aussi d'un ouvrier fort habile :

Puis vesti une broigne que fist Antequites,
Qui fu . XX . ans comme Dex aores.

Romans de Godefroy de Bouillon, Ms. B. R. 5408, Supp. fran., fol. 187, v°, col. 2, v. 21.

P. 195 : Pour rendre la ressemblance plus frappante, nous avons supprimé la terminaison du mot anglo-saxon de porte, *dora* et *duru*.

P. 204, n. 1 : Nous ne connaissons de Lambertus Ardensis que l'*Historia Comitum Ardensium et Ghisnensium*, imprimé dans le *Recueil des Historiens de France*, t. XI, p. 295; t. XIII, p. 423, et t. XVIII, p. 583; et le passage cité par Du Cange ne s'y trouve pas : mais *romanitas* ne peut signifier que le pays où se parlait le roman d'Oil, puisqu'il était curé d'Ardres, et que son livre est dédié à Arnold II, comte d'Ardres et de Guines, qui mourut en 1220.

P. 211, n. 1 : Quinque autem linguis utitur Brittania, Brittonum videlicet, Anglorum, Scottorum, Pictorum et Latinorum ; Henricus Huntingdoniensis, *Historiae*, ap. Savile, p. 299.

P. 219, n. 1 : C'est là sans doute une des causes de la différence entre la langue que l'on parlait en Normandie et celle du reste de la France ; Richard de Lison, qui écrivait à Bayeux dans le 13e siècle, ne nous permet pas de douter qu'elle ne fût assez marquée :

Qu'il est Normanz, s'il a mepris,
Il n'en doit ja estre repris,
Se il y a de son langage;
Car fox n'est, ne ni ert ja sage,
N'il ne veult guerpir sa nature;
. . . .
Toujours sied la pome au pomier.

Romans du Renard, ap. de La Rue, *Histoire des Bardes*, t. I, p. 282.

P. 285, n., 1e col., l. 15 : Nous savons par Müller, *Sagabibliothek*, t. III, p. 483, qu'un roman de *Landres*, qui appartenait au cycle carlovingien, avait été traduit de l'anglais en islandais ; mais nous ignorons si c'est le même.

P. 286, n. 1 : *Rime* a été pris dans le sens de *rhythme* par frère Regnault de Loüens, dans son *Romans de Fortune et de Felicite* :

Car le livre cuidai rimer
Tout selon la rime premiere,
Mais un peu trop fort la trouvai,
Si j'ai rime en plus (l ?)aigiere.

Ap. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. II, p. 740;

mais la langue n'est pas vieille, et Loüens n'est pas un poëte populaire.

P. 287, n. 7 : *Inventer* vient aussi d'*invenire*.

P. 295, n. 5 : Il est impossible de croire que la *fable* ou le *fabliau* était une histoire inventée, puisque le *Romans du Fablias des Vins*, ap. Sinner, *Cat. Bib. Bernensis*, t. III, p. 351, commence par ces trois vers :

Segnor, oies une grant fable
Qui avint jadis sor la table
Au bon Roy qui ot non Felipe.

P. 300, n. 8 : *Leich* se disait cependant beaucoup plus souvent du chant que des instruments, quoiqu'on trouve dans le *Tristran* de Gottfried

Einem leiche den ein harpfer tete

P. 318, n., 1e col., l. 6 :

S'en faisoient grands esbanois
Tables reondes et tournois.

Joannes de Condato, ap. Du Cange, *Glossarium*, t. VI, col. 982.

P. 323, n. 3 : Il y a dans Docen, *Miscellaneen*, t. II, p. 207, un poëme mi-parti d'allemand et de français, et M. Hoffmann a publié dans son *Fundgruben*, t. I, p. 340, un lai de la dernière moitié du 10e siècle, en allemand et en latin :

Nunc almus assis filius thero ewig ero
thiernun, etc.

P. 359, l. 18 : Le *Parement des Dames* est d'Olivier de la Marche; c'est un poëme en stances de huit vers de huit syllabes, qui ne remonte ainsi qu'au 15e siècle; voyez les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. II, p. 743.